
GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL LIBRARY
ACCESSION NO. 31402
CALL No. 913.005/B.I.F.A.O.
D.G.A. 79



BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. GEORGE FOUCART

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME XIV



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1918

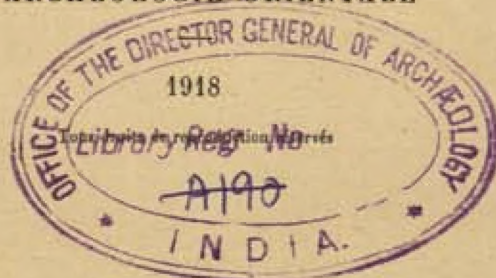


TABLE DES MATIÈRES.

INDICATEUR TOPOGRAPHIQUE

DU

«LIVRE DES PERLES ENFOUIES ET DU MYSTÈRE PRÉCIEUX»

(SUITE ET FIN)

PAR

M. GEORGES DARESSY.

Mina el Ghasoul, مينا الغسول — § 108.

Variante au manuscrit n° 3726 du nom Manâbit el Ghasoul (voir t. XIII, p. 224).

Miniet 'Amrou, منية عمرو — § 33.

A l'article de Bir el Bazabiz j'ai rappelé qu'il existait un Darb el Bazabiz voisin de la mosquée d'Ahmed ibn Touloun. Dans le texte poétique de ce paragraphe on parle (vers 4) d'une digue, جسر, et (vers 5) d'un pont, قنطرة, qu'on doit prendre pour arriver à ce puits, en partant du Vieux puits, البئر القديم. Je présume que le pont est celui qui est nommé par Maqrizi «Pont de la digue», قنطرة السدّ, et qui se trouvait sur le Khalig près de sa naissance; le Vieux puits pourrait désigner la tête de l'aqueduc conduisant l'eau à la Citadelle, et par suite le Miniet Amrou serait la partie du Vieux-Caire bordant le petit bras du Nil de l'autre côté duquel est l'île de Rodah, par conséquent dans les parages de la Mosquée d'Amrou.

Miniet Ibn Khasim, منية ابن خصم — § 94.

C'est la Minieh de Moyenne-Égypte, chef-lieu de la province de ce nom, plus souvent appelée Miniet beni Khasib, منية بنى خصيب, par les auteurs arabes, selon l'étymologie rapportée par Maqrizi et Abou Saleh (77 *b*).

Miniet Ifta, منية افتا — § 296.

La mention du Qasr Qaroun nous indique que ce lieu est à chercher vers le lac à l'ouest du Fayoum. Mais Ifta est certainement un mot mal écrit et l'on peut supposer que l'écrivain a eu en vue soit El Yaqoutah, الياقوته, qui est au pied de la montagne, plus loin que l'extrémité du lac, soit Médinet Watfeh, مدينة واطفه, devenue Wafteh par métathèse, qui est à l'est de Qasr Qaroun.

El Mo'allaqah. Voir Mosquée El Mo'allaqah.

El Mo'atadoun, المعتدون — § 355.

Il est à peu près certain que ce nom est une corruption de celui d'El Médamoud, المداموده, qui montre encore les ruines d'un temple, à l'est de Karnak. Le point de départ pour le voyage marqué à Louxor et la traversée d'un grand temple sur la route sont des indices suffisants pour l'identification du lieu.

Mochtohor, مشطهر — § 78.

Le paragraphe 77 étant consacré à Toukh el Malaq, au premier abord on ne peut douter que ce Mochtohor soit le مشتهر ou مجتهر qui n'est qu'à 2 kilomètres 1/2 à l'est de cette ville de la province de Qalioubieh; il n'existe pas de kom entre ces deux villes. Mais si l'on tient à considérer comme essentiel dans ce paragraphe le Tell el Berouch, il faut reconnaître que le scribe s'est trompé : ce tell existe effectivement, mais plus au nord, à la limite des markaz de Minet el Qamh et de Belbeis, au sud de Telbanah, et à l'est de cette colline on trouve Sandanhour, سندنهور. Trompé par une assonance finale, l'écrivain qui venait de s'occuper de Toukh a noté Mochtohor au lieu de Sandanhour.

Mohalleq. Voir Tell el Mohalleq.

El Moharraqah, المحرقة —
§ 304, 305, 408, 409, 410, 412, 413, 414.

Le Moharraqah qui fait l'objet de ces articles est celui dépendant du district d'El Ayat, dans la province de Gizeh. La pyramide voisine de ce village est

celle de Senusert Ier; un peu plus au nord est la pyramide de Licht, tombeau d'Amenmhât Ier, fondateur de la XIIe dynastie, qui avait établi en ce lieu sa capitale 𓉐 *Tha-taui* près de la frontière de la Basse et de la Haute-Égypte. Abou Saleh (61 *a*) mentionne le couvent cité au paragraphe 409, mais en commettant l'erreur de placer El Moharraqah près d'Abou Noumrous, qui est voisin de Gizeh.

Montagne Abou l-Fawâres, جبل ابو الفوارس — § 258.

Basqanoun ou Basqaloun étant dans le district de Maghaghah, à l'ouest du Bahr Yousef, la montagne du «père des cavaliers» est la partie de la chaîne libyque voisine de cette localité et de Masid el Waqf occupée par un cimetière antique, qui serait, je présume, celui de la [hiéroglyphes] antique, Takona des Grecs, ⲧⲁⲕⲓⲛⲁϣ en copte[1].

Montagne Abou Qatrân, au Fayoum, جبل ابو قطران, ou Abi Qatrân, ابا قطران — § 70, 297.

La montagne au nord du Birket Qaroun s'appelle encore Gebel el Qatrâni. Des deux passages dans lesquels on la cite, l'un s'applique à l'extrémité ouest du lac, près d'El Yaqoutah, l'autre au nord de Dimeh, ou Qasr el Sagha.

Montagne d'Antabouch, جبل انطبوش — § 124.

L'orthographe du mot est incorrecte et il faut certainement lire Gebel Antanious, جبل انطانيوس «la montagne de saint Antoine». C'est donc de la chaîne arabique, dans la partie voisine du Deir el Maïmoun, qu'il s'agit.

Montagne El Gummeizah, جبل الجميزة — § 301.

Il est question dans ce paragraphe de tombe d'un roi d'Héliopolis, ce qui permet de chercher cette montagne dans les parages de 'Aïn Chams et de

[1] Daressy, *L'Égypte céleste*, dans le *Bulletin de l'Institut français*, t. XII, p. 19.

Matarieh. Entre le Caire et Matarieh avait été construite une mosquée dite du puits (El Bir) ou du sycomore (El Gummeizah) appelée plus tard mosquée de Tabr et de la paille (Tibn). C'est peut-être de ce sycomore qui donna son nom à la mosquée que la montagne prit son nom; elle serait donc au nord du Gebel el Ahmar.

Montagne Médawaret el Baghl, جبل مدورة البغل — § 296, 298.

Le livre explique que c'est une haute butte isolée à l'ouest de l'extrémité du Birket Qaroun et par suite dans le désert au nord du Ouady Rayân.

Montagne el Misan, جبل المسن — § 24.

Les carriers connaissent encore le Gebel el Misan ou Masan, à l'est de Bassatin, à l'entrée du Ouady el Tih et vers son côté nord, formant une colline au pied du Moqattam.

Montagne El Moqattab, جبل المقطب — § 29, 30.

Orthographe fautive de Moqattam, nom de la montagne qui domine le Caire à l'est, à moins que le scribe n'ait donné ce nom par métathèse au lieu de Gebel Motabbaq qui est une colline au sud-ouest de 'Aïn Sira, près du bas plateau de Batn el Baqarah.

Montagne El Motaïm, جبل المطم — § 29.

Déformation du nom du Gebel el Moqattab dans le manuscrit n° 4609.

Montagne de Moïse, جبل موسى — § 398.

D'après les renseignements qu'on peut tirer du texte, ce Gebel Mousa est identique au Gebel el Teir, la montagne sur laquelle est construit le Couvent de la Poulie, mais il ne serait pas impossible que cette montagne de Moïse n'existe que par une erreur du scribe, qui aura confondu le Gebel el Teir avec

le Gebel el Tor, جبل الطور, le Sinaï, et aura cru qu'il s'agissait du mont de Moïse voisin du couvent de sainte Catherine.

Montagne Oumm Qam'ab, جبل ام قعر — § 224, 225, 226, 227.

Cette montagne, qui joue un grand rôle dans les légendes arabes, est située dans le désert oriental à 19 kilomètres au sud de Belbeis et à 28 kilomètres à l'est d'Abou Zabal; elle domine au sud le Ouady el Gafreh qui aboutit vers El Gheitah.

Montagne El Qitâr, جبل القطار — § 218.

Ce doit être une montagne assez élevée du massif situé au sud-est de Hélouan. Elle n'est pas marquée sur les cartes que j'ai pu consulter. Il existe un Ouady el Qitâr aboutissant au Ouady Ramlieh qui débouche en face d'El Karimat au sud de Sol, mais il est déjà assez éloigné de Hélouan pour qu'il n'y ait pas de rapport à chercher entre la butte et la vallée portant ce nom.

Montagne de Râchidah, جبل راشدة — § 5.

Maqrizi (chap. xlvi) dit que El Rasad, الرصد «l'observatoire», est une élévation qui domine à l'ouest le quartier de Râchidah et au sud le Birket el Habach; elle fait face à la colline d'El Kabch. L'auteur de ces notes a confondu Rasad et Râchidah : ce dernier quartier est en plaine, au sud du Caire, puisqu'au paragraphe 315 on voit que sa mosquée avait un puits.

Montagne Rouge, جبل الاحمر — § 60, 161, 281, 282, 284, 289.

Le Gebel el Ahmar, massif isolé de grès siliceux rougeâtre, qui se dresse à l'est du Caire au nord du Moqattam, est bien connu. Le paragraphe 282 indique qu'on y taillait des idoles et le fait est exact; cette montagne ne conserve que de faibles traces de son exploitation dans l'antiquité[1].

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XIII, p. 45.

Montagne du Tarîq el Homar, جبل بطريق الحمار — § 129.

Les indications sur cette montagne avec le chemin de l'âne sont suffisantes pour faire reconnaître qu'il est question de la partie de la chaîne arabique voisine du couvent d'El Maïmoun, connue également sous le nom de Montagne d'Antanious (§ 124). Le chemin de l'âne est peut-être la piste suivie par les caravanes qui se rendent au Couvent de saint Antoine près de la mer Rouge.

Montagne El Teir, جبل الطير —
§ 385, 386, 387, 395, 396, 397, 398, 399.

Cette chaîne en bordure du Nil, bien connue par la légende de l'oiseau Bouqîr, et sur laquelle se dresse le couvent de la Vierge (dit aussi de la Poulie), est également mentionnée par les écrivains arabes sous le nom de Gebel el Kaff, جبل الكف. Elle est un peu au sud de Samalout, sur la rive est.

Mosquée El Abiad, مسجد الابيض — § 66.

Cette Mosquée Blanche est à Tammouh, village à 9 kilomètres au sud de Gizeh, au bord du Nil, et près duquel existe le couvent d'Abou Seifein.

Mosquée Abou ʿÂdi, مسجد ابو عادى — § 114.

Le village de Sol, où est cette mosquée, figure sur la carte au sud d'Atfih, dans le district d'El Saff. N'y aurait-il pas une confusion avec l'église d'Abou el Arah, ابو الارة (ou Abou Ari ابو ارى), qu'Abou Saleh dit avoir existé dans ce pays, l'orthographe des noms étant fort voisine?

Mosquée Abou Isḥâq, مسجد ابو اسحاق — § 10.

Elle se trouve à Ahnâs, l'ancienne Héracléopolis, à l'ouest de Béni-Souef.

Mosquée d'Amr, مسجد عمرى — § 69.

1° Une mosquée de ce général est marquée comme existant à Marsafa, qui est en Qalioubieh, dans le district et au nord-est de Toukh el Malaq.

2° Une autre mosquée de ce nom est mentionnée au paragraphe 45 à «Senhour el Médineh, au Fayoum». Ce Senhour existe encore, dans le district de Sennourès, mais le nom avec l'addition de «el Médineh» est maintenant réservé à une autre localité du district de Dessouq en Gharbieh.

Mosquée Cho'aïb, مسجد شعيب — § 411.

Wardân où se trouve cette mosquée fendue est près du Nil et du plateau libyque, dans le nord de la province de Gizeh, district d'Embabeh.

Mosquée El Diwan, مسجد الديوان — § 235.

C'était une des mosquées de Bahnasa, l'antique Oxyrhynchus, aujourd'hui entièrement déchue et village de 150 habitants dans le district de Béni Mazar.

Mosquée d'El Geraoui, مسجد الجروى — § 147.

Le livre place cette mosquée à «Deir Bahtit, دير بحطيط, à Belbeis» : j'ai bien peur que le scribe n'ait fait ici une double erreur. On ne peut supposer qu'il y ait eu une mosquée dans un couvent, ce serait donc un village qui se serait nommé Deir Bahtit : ce nom est inconnu dans les listes topographiques, mais il y a un Bahtit à 10 kilomètres au nord de Belbeis, dans le district de Zagazig, région où il n'y a pas d'agglomérations coptes. Je présume donc que le «à Belbeis» a été ajouté à tort par le copiste, et qu'au lieu de Deir Bahtit il faut lire دير عطيه, village au sud de Minieh, l'aspect graphique des deux noms prêtant à confusion.

Mosquée de Ghânim, مسجد غانم — § 155.

A Gizeh, chef-lieu de la province de ce nom, sur la rive gauche du Nil, en face du Vieux-Caire.

Mosquée El Khidr, مسجد الخضر — § 319.

Cet édifice se trouvait à Samanoud, l'ancienne Sebennys, actuellement en Gharbieh, district de Mehalla el Kobra.

Mosquée El Khidr, مسجد الخضر — § 96.

Elle est indiquée comme se trouvant au Birket el Habach, soit au sud du Vieux-Caire. El Khidr est le surnom donné par les Arabes à un personnage sacré qui paraît être le prophète Élie.

Mosquée El Mo'allaqah, مسجد المعلقة — § 51.

Cette mosquée se serait trouvée sous l'église de la Vierge, dite El Mo'allaqah dans le Qasr el Cham', la Babylone d'Égypte.

Mosquée El Motaher, جامع المطهر — § 74.

Il n'existe plus de mosquée de ce nom à Boulaq; elle n'était déjà plus portée sur le plan de ce faubourg du Caire dressé par la Commission d'Égypte.

Mosquée El Nabi, مسجد النبى — § 36.

Cette mosquée du Prophète est donnée comme située à Menouf el 'Ola, en Menoufieh.

Mosquée El Nabi 'Arafah, مسجد النبى عرفه — § 253.

La mosquée est dans un village d'Abousir qui n'est pas précisé. Comme les articles voisins du livre ne sont pas en ordre et sautent sans cesse d'une région à une autre, on ne peut préciser si c'est Abousir el Sidr, voisin de Saqqarah, Abousir el Malak, en face de l'entrée du Fayoum, ou Abousir Dafanou, du district d'Etsa; dans ce dernier cas on aurait l'Abousir voisin du village de Ma'souret Arafah, معصرة عرفه, qui rappelle également le nom du personnage.

Mosquée d'El Nabi Mohammed, مسجد النبى محمد — § 4.

Le manuscrit n° 3726 précise son emplacement dans le voisinage de la mosquée d'Amrou, et si la saqieh du roi est la tête de l'aqueduc de la Citadelle, cette mosquée aurait été proche du Foum el Khalig.

Mosquée El Qoubbeh, مسجد القبة — § 319.

Dans la ville de Samanoud, ancienne Sebennys.

Mosquée de Râchidah, جامع راشدة — § 315.

Râchidah était un quartier du Vieux-Caire au pied de la butte de l'Observatoire, probablement dans les environs d'Abou'l-Se'oud, puisque selon Maqrizi[1] le roi El Naser Mohammed ben Qalaoun avait commencé à creuser un canal qui, partant d'Athar el Nabi et se dirigeant vers la Citadelle, passait au pied de la colline de l'Observatoire.

Mosquée El Rahmah, مسجد الرحمة — § 20, 52.

Deux mosquées de la Miséricorde sont mentionnées dans le *Livre des Perles enfouies*, une au Caire (§ 52), dont je ne saurais indiquer l'emplacement[2], l'autre (§ 20) à Dallas, l'ancienne Nilopolis, voisine de Zeitoun, dans le district de Wasta. Il y a peut-être confusion de localités, car il est étrange que ces deux mosquées se distinguent également par trois palmiers sortant d'une seule souche.

Mosquée de Roum, مسجد الروم — § 2.

Ce doit être une mosquée construite dans le quartier dit de Roum ou des Romains (Grecs) au Vieux-Caire.

(1) Traduction Bouriant, p. 370.

(2) Le village de Choubra el Khimah voisin du Caire est nommé Choubra Rahmah dans la liste copte des églises. Je ne sais s'il y a un rapport à établir entre cette mosquée et le nom du village.

Mosquée El Sidrah, مسجدة السدرة — § 21.

La mosquée du Jujubier (*Zizyphus*) à Dallas = ϯⲗⲟϫ, Nilopolis, est peut-être identique à la mosquée El Rahmah mentionnée au chapitre 20, qui renfermait aussi un arbre de cette espèce.

Nahieh, ناهية — § 80, 148, 154, 198, 201, 205, 206.

Le village de Nahieh, qui dépend du district d'Embabeh, dans la province de Gizeh, est cité ici nombre de fois pas pour lui-même, mais pour un couvent qui en était voisin (Deir el Karrâm) aujourd'hui disparu et pour les fouilles à faire dans sa région, dans la montagne d'Abou Roach et environs.

Nestofor. Voir Église de Nestofor.

El Noweirah, النويرة — § 91, 223.

Un village portant le même nom existe encore dans le district de Béni-Souef, à l'est d'Ahnasieh; cependant je ne suis pas persuadé que ce soit là le lieu cherché. Il y a dans le sud du Fayoum, district d'Etsa, un village de Nawârah, نواره, qui pourrait bien correspondre au Noweirah du livre, d'autant plus qu'à 6 kilomètres de là, au nord-est, se trouve El Ghâbeh, الغابه, qui serait El Ghabât, الغابات, mentionné au chapitre 223, tandis qu'aucun nom analogue ne se présente dans les parages de Béni-Souef.

Oskor, اسكر — § 117, 118, 119, 120, 121, 125, 130, 131, 132, 133, 135, 136.

Ce village, nommé fréquemment comme point de départ pour des recherches dans la montagne, dépend du district d'El Saff, moudirieh de Gizeh; il est sur la rive est du Nil, à peu de distance au sud de son chef-lieu de district. Suivant une tradition arabe, Moïse y serait né.

Ouadâ'i' Hermès, ودائع هرمس — § 220.

Les dépôts d'Hermès sont, dit-on, «dans l'arbre béni qui ne meurt ni en

été ni en hiver, qui ne périt pas par les vents, qui ne change pas par le cours du temps et qui n'a pas de pareil dans la montagne ouest», et l'on voit plus loin que cet arbre est un sycomore. On ne peut douter que cet arbre sacré soit celui qui dans l'antiquité fut consacré à Hathor dès l'Ancien Empire, et la déesse en avait même pris le titre de «maîtresse du sycomore du Sud» [hiéroglyphes]. Il semble que cet arbre était en pleine montagne, peut-être sur la route du Fayoum, et comme d'après le texte il était plus court de s'y rendre en partant de Barnacht que du Deir Hermès, c'est-à-dire le couvent de Jérémie à Saqqarah, on en doit déduire que cet arbre abritant les dépôts d'Hermès se trouvait à la hauteur de Dahchour.

Ouady el 'Abbâd, à Deir el Ballâs, وادى العباد — § 194.

Deir el Ballâs est sur la rive gauche du fleuve, entre Qouft et Qeneh, le Ouady el 'Abbâd serait donc dans la montagne qui s'avance vers Dendérah et a forcé le Nil à faire un grand détour d'Erment jusqu'à Hou. Le temple d'Abou Ballâs ou Abou Malâtis qui s'y trouverait n'est pas connu.

Ouady el A'dâl, وادى الاعدال — § 121.

Il est noté comme étant près d'Oskor, au delà de Kom el Ramâd. Ces noms ne sont pas portés sur les cartes; le ravin qui débouche à la hauteur d'Oskor étant nommé Ouady el Nawa'mieh, النواعيه.

Ouady 'Aïn Chams, وادى عين شمس — § 108.

La vallée de la source du Soleil, portée ici comme étant à Manâbit el Ghasoul à Charounah, est sans doute en rapport avec le «bassin du Lion» [hiéroglyphes] où était adoré Amon sous forme d'un lion [hiéroglyphes]. Charounah est au Gebel Qarara, entre Béni Mazar et Maghaghah, mais sur la rive droite.

Ouady el 'Azâra, وادى العذارى — § 106.

C'est à l'est d'Akhmim qu'on doit trouver la vallée des Vierges.

Ouady el Nazm, وادى النظم — § 25.

Cette vallée est un embranchement du Ouady Qandil, lequel semble être le Ouady el Tih qui borde au sud le Moqattam.

Ouady Oumm el Qora, وادى أمّ القرى — § 207.

Ce serait une vallée au sud de Hélouan, par laquelle les Israélites partirent vers l'est. On peut en rapprocher le récit de Maqrizi [1] d'après lequel les ʿAdites qui avaient ravi le pouvoir à Achmoun ben Qobtim furent chassés par la peste après 90 années de domination et se retirèrent sur Médine par la route du Ouady el Qora.

Ouady el Qana, وادى القنا — § 365.

Les renseignements donnés tant au paragraphe 365 pour ce Ouady el Qana qu'au n° 364 pour les tombeaux des cannes montrent qu'on arrive à cet endroit en suivant le Ouady el Geraoui qui aboutit à quelques kilomètres au sud de Hélouan. Sur la carte au 1/[illegible] est indiqué à la hauteur d'El Ghammezah el Soghaira, mais à 60 kilomètres du Nil, un Bir el Qena au confluent du Ouady Abou Seriʿ et d'un Ouady el Qana. Je n'oserai affirmer que ce soit là le Ouady Qana du livre à cause de la distance, bien qu'à propos d'Oskor (§ 118) on parle de recherches à deux jours et un tiers de marche à l'est de cette ville [2].

Ouady Qandil, وادى قنديل — § 24, 25.

D'après ce qui est écrit au paragraphe 24, la vallée de la lampe semblerait être ce que les cartes marquent Ouady el Tih, longeant au sud le

[1] Trad. Bouriant, t. II, p. 398.

[2] On peut comparer avec la description le *Rapport sur une fouille exécutée dans le désert Arabique* par Hassan effendi Hosni, publié dans les *Annales*, t. XII, p. 51; la fouille, consistant en déblayement de puits anciens et d'époque incertaine, eut lieu dans le Gebel el Qana, à 21 h. 1/4 de Hélouan.

Moqattam; le sol noir comme du collyre serait dans les environs du Bir el Fahm où l'on a fait jadis des sondages pour chercher du charbon de terre.

Ouady el Sidr, وادى السدر — § 416.

Cette vallée du jujubier se trouve entre Assiout et Dronkah : c'est par conséquent le vallon qui limite au sud la montagne d'Assiout criblée de tombes antiques et de carrières. Il y a peut-être un rapport à établir entre ce ouady et le couvent d'Abou Sâdir, ابو سادر (Abou Saleh, 88 *a*), ou Abou Sadrah, ابو سدره (Maqrizi), où vécut un saint Théodore dont le corps fut transporté à Chotb.

Oumm Qamar. Voir Montagne Oumm Qamar.

Les Pyramides, الهرم.

De nombreux chapitres du livre sont consacrés à la recherche de trésors dans les environs des Pyramides. On peut grouper les textes suivant l'indication d'autres places ou monuments accompagnant la mention des Pyramides de la façon suivante :

a. La grande Pyramide de Gizeh, الهرم الكبير — § 81, 158.

Les deux mentions sont semblables, et la cachette est à un mille au nord-ouest dans une montagne blanche, donc dans le massif au nord du ravin que suit la route du Fayoum.

b. Grande Pyramide de Gizeh et Sphinx, ابو الهول — § 299.

La recherche s'effectue à 12 coudées au sud-est du sphinx, soit probablement dans le Temple du Sphinx que le scribe appelle la grande pyramide à degrés!

c. Pyramide de Chadad à Gizeh.

Les points à fouiller sont : § 82, à 3 milles à l'ouest.

§ 86 et 87, à un mille 1/2 à l'ouest ou au nord-ouest, dans deux montagnes blanches.

§ 204, à une étape à l'ouest de la pyramide.

d. Pyramide de Chadad et Sphinx.

§ 83, à l'ouest du sphinx.
§ 89, dans la cinquième grotte à droite du Sphinx.
§ 202 et 309, à 7 coudées en arrière de la nuque du Sphinx.
§ 306, à 40 coudées devant le Sphinx.

e. Pyramide de Chadad et rocher[1] *de Dahnag* (ou *Rahag, Dahig*).

Le rocher de Dahnag s'aperçoit au nord en montant sur un kom noir qui est à l'ouest de la pyramide : ce doit être la montagne d'Abou Roach.
§ 84, tombes sur le massif de Dahnag.
§ 248, tombeaux d'Atbâq à 1/2 mille au nord-ouest de Dahnag.
§ 308, tombes sur un tell élevé à l'ouest de Dahnag.

f. Pyramide de Chadad et grotte Aflâq. — § 307.

Aucun renseignement n'est donné sur la situation de la grotte Aflâq.

Dans tous ces articles, la pyramide de Chadad est la Pyramide de Gizeh. Chadad fils de 'Ad est un des rois légendaires dont parlent les auteurs arabes. Selon Abou Saleh (68 *b*) il aurait eu trois frères : Arghach, Malik et Farmashat; Maqrizi[2] en fait un roi magicien qui aurait élevé la pyramide de Dahchour.

Qalʿat el Dahnag. Voir Dahnag.

Qalʿat el Rayân. Voir Rayân.

Qalʿat el Souri, قلعة السورى — § 369.

Aucun des noms contenus dans ce paragraphe ne peut être identifié sûrement. Si Zarzourah est mis pour Farafrah et Médinet Wardabiha pour Bardanouha, Qalʿat el Souri devrait alors être près de Mataï ou Béni-Mazar; mais si Zarzourah est au nord du Ouady Rayân, ce Qalʿat serait au Fayoum.

[1] Ahmed bey Kamal a traduit «fort de Dahnag», mais le mot قلعة s'emploie aussi pour désigner un rocher, un massif ou plateau isolé.

[2] Traduction Bouriant, t. II, p. 395.

El Qanoun, القانون — § 11.

Nom d'un bassin d'argile qui se trouverait à l'ouest de Batanoun, province de Menoufieh.

Qantaret el Hekr, قنطرة الحكر — § 237.

Pont à Bahnasa, ancienne Oxyrhynchus, maintenant du district de Béni Mazar.

Qarât el Qana, قارات القنا — § 364.

Ce nom est sans doute en rapport avec celui du Ouady el Qana. Si c'est réellement du Ouady el Qana, situé à 60 kilomètres du Nil, qu'il est ici question, la route passerait par les Ouadys Geraoui, El Teim, Cheikh Salama et El Bétati. Cf. *Annales*, t. XII, p. 51.

El Qarmoussi, القرموصى — § 249.

Le manuscrit n° 4609 appelle «fosses (*birak*) el Qarmoussi» les puits funéraires qui se trouvent à une certaine distance au nord-ouest de la pyramide à degrés de Saqqarah.

El Qas'ah et El Gummeizah, القصعة والجميزة — § 30.

Le lieu dit «la vasque et le sycomore» est donné ici sur une route qui, partant du Moqattam, paraît se diriger vers le Ouady Dagleh; il est à un coude de cette route, et par suite on doit le chercher à l'entrée de la vallée de l'Égarement du côté de Bassatin.

El Qasabah, القصبة — § 208.

D'après les explications du livre, El Qasabah est au sud-est du vieil Hélouan, près de l'endroit où se trouvent les sources sulfureuses, et par conséquent tout près de la ville actuelle de Hélouan.

El Qasabah, القصبة — § 329.

Un des sens de *qasabah* est celui de «partie principale d'une ville», je crois qu'ici le mot est pris dans cette acception et qu'il s'agit pour El Damirah de chercher dans un endroit situé entre la ville et *mawin* «les vignes».

Qasr Qaroun, قصر قارون — § 295, 296.

Le Qasr Qaroun, temple égypto-grec situé au sud du Birket Qaroun, non loin de son extrémité occidentale, marque peut-être l'emplacement de la ville de Dionysias.

Qasr Satraf, قصر سطرف — § 268.

L'emplacement de ce château est assez bien précisé par le texte qui en marque la situation sur la montagne près du Deir el Hadid en face de Fechn.

Qbour el Agrân, قبور الاجران — § 231, 232, 234.

Les tombes des auges sont données comme se trouvant au Ouady el Ghanaïm qui, d'après les renseignements fournis par les chapitres précédents, s'enfonce dans la montagne de Tourah. L'église de Na'mân fils de 'Ad est probablement une des anciennes carrières dont cette montagne est remplie.

Les mille tombeaux, قبور الالف — § 286.

Prétendu cimetière antique dans la partie du Moqattam appelée Montagne noire et qui serait, selon les manuscrits, à 2 milles au sud-est ou 5 milles à l'ouest d'Héliopolis ('Aïn Chams).

Qbour el 'Amaliqah, قبور العمالقة — § 152, 249.

Ces tombes des Amalécites seraient à Saqqarah à un mille, au sud de la pyramide à degrés, ce qui conduit vers le groupe des pyramides de la VIe dynastie. Maqrizi (2e partie, chap. III[1]) donne une liste des rois Amalécites

[1] Traduction Bouriant, t. II, p. 406.

qui auraient vécu à l'époque de Joseph et de Moïse et correspondraient ainsi aux rois Pasteurs des listes grecques.

Qbour el Atbâq, قبور الاطباق — § 248.

A un demi-mille au nord-ouest ou à l'ouest du massif El Dahnag (montagne d'Abou Roach) il y aurait toute une nécropole présentant l'aspect de mangeoires ou fosses. Son emplacement serait donc au nord du Ouady el Qourn.

Qbour el Mâgid, à Dahchour, قبور الماجد — § 152.

Sous un titre différent du paragraphe 249 le texte a dû être primitivement le même pour les recherches à faire dans ces tombeaux des illustres. En combinant les indications contenues dans ces deux articles, on arrive à reconnaître que le lieu de la fouille doit être au sud du ravin de Saqqarah et que les deux grandes buttes sont le Mastabet el Fara'on et probablement la pyramide de Pépi II.

Qbour el Karâki, قبور الكراكى — § 259, 260.

Les tombeaux des grues semblent se trouver dans la montagne d'El Lahoun et Hawara. Peut-être ce nom a-t-il été donné à la nécropole à cause de la fréquence des inscriptions portant le nom d'Horus d'Amenmhât III : qu'on pouvait voir autour de la pyramide de ce roi à Hawara. Inutile de dire que la description des morts qu'on trouve dans les tombes est fortement imagée : les cuirasses d'or ornées de pierreries sont les cartonnages plus ou moins peints et dorés qui ornent les momies de cette localité et les 70 grues en or et perles sont les amulettes disposées en collier, qui comprennent souvent des faucons , des ibis et des âmes .

Qbour el Ramâd, قبور الرماد — § 294.

La situation au Fayoum de ces tombeaux des cendres n'est pas précisée. Il existe à un kilomètre au nord de Médinet el Fayoum un bourg de Dar el Ramâd, دار الرماد; peut-être y a-t-il un lien entre ces deux noms.

Qbour el Tour, قبور الطور — § 232, 234.

Les tombeaux de Tour (ou de la montagne) sont dans le petit Ouady el Ghanaïm, à l'est de Tourah. Le texte dit que ces tombes, ornées de pierres blanches ou noires, sont celles d'Amalécites, autrement dit des Pasteurs (voir § 152, 249, Qbour el ʿAmaliqah).

Qbour el Wazir, قبور الوزير — § 283.

C'est à un mille à l'est de Tennour Faraʿon que se trouveraient ces quarante et une tombes. Or le Tennour Faraʿon se trouvant au sommet le plus élevé du Moqattam, à l'est du Caire, c'est sur le Gebel el Giouchi qu'on devrait trouver cette nécropole.

Qorachieh, قرشية — § 244.

Qorachieh dans le Gharbieh dépend du district de Santa, et se trouve au sud-est de Mehallet Roh. L'église mentionnée dans l'article doit être celle d'Ababnouda = apa Paphnouti[1].

Qotour, قطور — § 330.

Ville du district de Tanta, en Gharbieh, au nord de Mehallet Menouf. Une des divisions (*hod*) du territoire de cette localité s'appelle el Tin el abiad : peut-être était-ce là qu'était le bassin en argile dont il est question.

Qoubbet el Malak, قبة الملك — § 9.

Nom d'une mosquée omayade à Ahnâs el Médineh, province de Béni-Souef.

Rachîd. Voir Rosette.

El Rahag. Voir El Dahnag.

[1] Amélineau, *Géographie*, p. 586.

Ramadieh, الرمادية — § 204.

Nom d'une construction dans le désert à l'ouest des Pyramides, à la distance d'une étape à cheval.

El Rasad, الرصد — § 5.

L'observatoire du Caire, auquel Maqrizi a consacré tout un chapitre[1], était sur les collines qui dominaient le quartier de Râchidah, faisant face aux collines d'El Askar et de Kabch; il est donc probable qu'il n'était pas éloigné de la mosquée d'Abou'l-Se'oud.

Rayân, الريان — § 71, 296.

Le Ouady Rayân est la vaste dépression dont les bas-fonds sont inférieurs au niveau de la mer (jusqu'à −47 mètres), qui s'étend à l'ouest du Fayoum et du bassin de Gharaq. Les renseignements que donne le paragraphe 296 sont assez confus, en sorte qu'on ne peut reconnaître exactement où est placé le Qal'at el Rayân ou massif de Rayân.

Rosette, رشيد — § 105, 185.

Rosette s'appelle en arabe Rachîd, dérivé du copte ⲣⲁϣⲓⲧ. Les listes d'évêchés montrent qu'elle a succédé à la ville antique de Bôlbuthis qui avait donné son nom à une des grandes bouches du Nil. Les salines sont à l'est du fleuve, sur la rive opposée à celle où est la ville.

Rous el Asnâm. Voir Église de Rous el Asnâm.

Saft el Khammâr, صفت الخمار — § 72.

Village de la province et du district de Minieh, au bord du Bahr Yousef.

[1] Traduction Bouriant, p. 363, chap. xlvi.

Saft el Moulouk, صفت الملوك — § 31.

Il y a erreur de scribe dans ce chapitre. Ce village est indiqué comme dépendant de Gizeh. Or Saft el Moulouk est un bourg du district de Teh el Baroud, dans le Béhéra, au nord-est de l'ancienne Naucratis. A peu de distance au nord-ouest de Gizeh existe un autre Saft, mais qui est distingué par l'épithète d'El Laban.

Sahioumrah, السهيومره — § 394.

Je crois que le nom de ce pays, marqué comme étant dans la province de Bahnasa, a été mal copié par les écrivains; peut-être y avait-il مزوره, Mazurah ou Mezawarah, nom d'un village du district de Fechn d'où part le Ouady Muellah conduisant au Rayân, et dans lequel se trouve le couvent de Qalamoun.

Sahragt el Kobra, صهرجت الكبرى — § 47.

Ville de la province de Daqahlieh, district de Mit Ghamr, assez proche de la branche de Damiette, en copte ⲥⲁϩⲣⲁϣⲧ. Dans la liste d'évêchés on lit ⲗⲉⲱⲛⲧⲓⲟⲩ ⲗⲁⲓⲱⲧⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲛⲁⲑⲱ = بنى وصهرجت, soit Léonto(polis) = l'évêché de Natho = Bana et Sahragt. Il faut comprendre que Léontopolis, ancienne (*Ta-n-uaz* [hiéroglyphes] Tanato, Natho) est le siège titulaire d'un évêché; mais la cité antique ayant été détruite (c'est actuellement le Tell Moqdam), le siège épiscopal a été transféré à Bahnaïa, بهناى, qui se trouve à l'est du tell, puis à Sahragt, qui est plus loin vers le sud-ouest.

Sakha, سخا — § 323.

La ville moderne est à côté d'un tell immense qui marque le site de l'ancienne Xoïs, en copte ⲥⲉϧⲱⲟⲩ, compris dans le district de Kafr el Cheikh, en Gharbieh.

Samanoud, سمنود — § 319.

C'est l'antique Sébennys, [hiéroglyphes] *Thebnuti(r)*, Sabanuti en assyrien, ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ en copte, maintenant du district de Mehalla el Kobra, en Gharbieh, au bord de la branche de Damiette.

Sandala, صندلا — § 322.

Village du district de Kafr el Cheikh, en Gharbieh, dans les marais au nord-ouest de Sakha dont le nom entre évidemment dans celui de Sakhaoun, roi légendaire dont la fille aurait habité Sandala.

Saqiet el Malak, ساقية الملك — § 4.

Elle est au Vieux-Caire, près de la mosquée du prophète Mohammed, qui n'existe plus, et de la mosquée d'Amrou. On doit donc la chercher non loin du Foum el Khalig, si elle ne désigne pas l'installation hydraulique de la tête de l'aqueduc de la citadelle.

Senhour el Médineh, سنهور المدينة — § 45.

Je crois que c'est par zèle ignorant que l'écrivain a ajouté à ce nom «au Fayoum», car Senhour el Médineh est dans la province de Gharbieh, district de Dessouq.

Senhour, سنهور — § 190, 191, 192.

Ville du Fayoum au nord-ouest de Médinet el Fayoum, à l'ouest de Sennourès, son chef-lieu de district.

Senhour (*sic*) et Tamah, شامة وطامة — § 193.

Le traducteur a mal transcrit le premier nom. Chamah et Tamah sont bien la désignation arabe des deux colosses (el Sanamat) dits de Memnon, qui dominent la plaine de Thèbes et étaient placés devant le temple funéraire d'Amenhotep III.

Sers, سرس — § 63; Sers el Kom, سرس الكوم — § 61;
Sers de la dépendance de Menouf, سرس من اعمال منوف — § 62.

Ces diverses dénominations s'appliquent à une seule ville du Menoufieh, au sud-est de Menouf, actuellement appelée Sers el Layaneh, سرس الليانه. Elle

n'est pas sur le Nil, mais sur un grand canal ou bras naturel, le Sersawieh, parallèle à l'ancien Bahr el Fara'onieh aujourd'hui comblé : d'où l'explication peu claire du paragraphe 62. Au chapitre 63 il ne faut pas traduire «au nord de Gharbiah» mais «au nord-ouest». Il existe en effet une mosquée isolée en dehors de la ville, au nord-ouest, et c'est probablement cet édifice qu'il est recommandé de chercher.

Siflâq, سفلاق — § 405.

Cette bourgade, qu'on appelle aussi Siflâq l'ancienne, سفلاق القديمة, appartient à la moudirieh de Girgeh, district d'Akhmim, à 4 kilomètres au nord duquel elle se trouve, au bord du Nil, rive droite. Près de là, au pied de la montagne il y a un Deir el Amba Bakhoum qui est probablement un des couvents de Pakhôme notés comme dépendant d'Akhmim.

Sol, صول — § 113, 114, 115.

C'est un bourg du district d'El Saff, province de Gizeh, situé sur la rive droite du Nil un peu au nord de Wasta, et au sud d'Atfih.

Sorret el Gebel, سرة الجبل — § 229.

Le «nombril de la montagne» est une grotte, ou plutôt une des carrières antiques du massif de Tourah.

Souleh. Voir Deir Souleh.

Soumin, سومين — § 53.

Il n'y a aucun moyen de recherche de l'emplacement de cette localité dont le nom, qui est peut-être entaché d'erreur, ne figure pas dans les listes géographiques.

Sphinx, ابو الهول — § 83, 89, 202, 203, 300, 306, 309.

Le grand sphinx placé en avant de la seconde pyramide est désigné ici comme chez tous les auteurs arabes par le surnom d'Abou l-hol «le Père de

la terreur». C'est probablement à cause d'indications semblables à celle du paragraphe 202 disant de fouiller à sept coudées à partir de la nuque, que fut pratiquée au sommet de la tête la cavité qu'on y voit aujourd'hui.

Sycomore, الجميزة — § 220.

Tout le chapitre intitulé «les dépôts d'Hermès» est consacré à la description du sycomore impérissable, des moyens d'y arriver et des trésors qu'il cache. Cet arbre sacré serait entouré d'un mur (p. 116), il aurait un seul tronc blanc et trois branches verdâtres (p. 118), enfin on l'appelle le sycomore de pierre (p. 119), الجميزة الحجر. Ce doit être l'arbre consacré à la déesse Hathor qui en avait pris le nom de maîtresse du sycomore du Sud; les indications sur son emplacement tendraient à faire croire qu'il se trouvait dans la montagne au sud de Dahchour, peut-être sur la route du Fayoum à travers le désert.

Tahtout, طحطوط — § 270, 271; Tahtout el Malak, طحطوط الملك — § 269.

Trois paragraphes sont consacrés à cette localité inconnue des géographes modernes. Les notices voisines concernant des villes de la Moyenne-Égypte, il est probable que c'est aussi dans cette région qu'il faut chercher Tahtout, qui est près de la montagne. Je proposerai de reconnaître dans ce nom celui de Dachtout, دشطوط, village du district de Béba, province de Béni-Souef, voisin de Dechacheh. La butte qui se trouverait au sud selon le paragraphe 271 serait le Kom el Ahmar qui, à la vérité, n'est pas au sud, mais à l'ouest.

Talh, طلخ — § 49.

D'après les noms qui précèdent et qui suivent, il semble que ce pays doive plutôt se trouver en Basse-Égypte. Il n'existe actuellement aucune ville de ce nom, aussi je suppose une erreur du scribe qui aura mal écrit la finale de Talkha, طلخا. Cette dernière est le chef-lieu d'un district de la province de Gharbieh; elle est située sur la rive gauche de la branche de Damiette, en face de Mansourah.

Taklah, تكله — § 27.

La mention que Taklah est de la dépendance de Gizeh permet de rectifier ce nom mal orthographié. C'est نكلة qu'il faut lire; Naklah est un village du district d'Embabeh, au nord-ouest de Zat el Kom.

Talha, طلحة, ou Talkha, طلخة — § 243.

Il n'y a aucun compte à tenir de l'indication «au Fayoum» ajoutée par le manuscrit n° 4609, car il s'agit de Talkha en Gharbieh, déjà mentionnée au paragraphe 49.

Tammouh, طموه — § 66, 97.

Le village de Tammouh existe encore à 4 kilomètres et demi au sud de Gizeh dans le district duquel il est compris, au bord du Nil, presque en face de Tourah. Il est mentionné dans les vies de saints coptes sous le nom de ⲧⲁⲙⲙⲱⲟⲩ et par les anciens auteurs arabes avec l'orthographe طموية. Près du village, au nord, existe le couvent d'Abou Seifein déjà cité par Abou Saleh (67 *a*).

Tarîq el 'Agal, طريق العجل — § 259, 260.

Chemin que l'on suit pour aller d'Abousir Merwân vers la ville de Babein et les tombeaux de Karaki.

Il semble donc que cette route des chars passe par Abousir el Malak et se dirige vers le Fayoum soit en suivant la trouée d'El Lahoun, soit en coupant à travers la montagne d'Hawara[1].

Tarîq el 'Agal, طريق العجل — § 397.

Un autre chemin des chars est décrit comme se trouvant dans le Gebel el Teir, partant du couvent de la Poulie et se dirigeant vers l'intérieur de la montagne : peut-être rejoignait-il le grand Ouady Tarfeh par lequel on peut se rendre à la mer Rouge, et d'où l'on passe facilement dans le Ouady Qeneh

[1] Sur les *târiq* ou *sikket el 'agal*, routes antiques dans le désert, cf. *Annales*, t. II, p. 151.

qui débouche loin au sud près de cette ville et sert en partie de route pour aller aux mines d'émeraude du *Mons smaragdus.*

Târiq el Asfar, طارق الاصفر — § 406.

Ce chemin jaune est dans la région de Deir el Zeitoun, mais apparemment sur la rive opposée. Dans le tome V des *Annales,* p. 49, la carte accompagnant le rapport de M. Sobhi indique un Tarek Affour à mi-chemin entre Deir el Maïmoun et Bayâd. Les noms inscrits sur cette carte ont été tellement déformés par le dessinateur que je ne doute pas que nous ayons là l'indication de l'emplacement du Târiq el Asfar.

On peut noter qu'il existe un Tell el Asfar au sud de Bayâd el Nassâra.

Târiq Bayâd, طارق بياض — § 274, 276.

Ce chemin blanc est sur la rive du Nil. Comme pour Bayâd (§ 273), il est impossible d'affirmer si on doit le placer à Charounah ou à Bayâd el Nassâra en face de Béni-Souef, mais cette dernière supposition me paraît plus vraisemblable.

Tarnieh, طرنية — § 326.

En raison des villes citées dans les chapitres voisins, on peut déduire qu'il est question ici du village de Tereineh, طرينة, du district de Mehalla el Kobra, en Gharbieh, situé à l'est de Matboul.

Tell el Berouch, تل البروش — § 78.

Ce tell, qui a servi de point trigonométrique pour le levé de la carte au $\frac{1}{50000}$, se trouve au sud de Telbanah, district de Minet el Qamh; il est à l'ouest de Sandanhour dont le scribe a fait par étourderie Mochtohor.

Tell el Halq, تل الحلق, ou Tell el Mohalleq, تل المحلق — § 220.

Colline qui se trouvait sur la route du Sycomore, dans la montagne de Dahchour.

4.

Tell el Nour, تل النور — § 29.

D'après la description, Tell el Nour serait le nom d'un village au pied du Moqattam.

Tema el Médineh, طما المدينة — § 318.

L'article relatif à ce pays est ajouté en marge du manuscrit, ce qui expliquerait la mention au milieu des localités voisines du Caire d'une ville de la Haute-Égypte. Tema est en effet un chef-lieu de district de la province de Girgeh, le plus septentrional. Il est appelé ⲧⲁⲙⲙⲁ dans les œuvres coptes.

Temple d'Abou Ballâs, معبد ابو بلاص, ou Abou Malâtis, ابو ملاطس — § 194.

Construction qui se trouverait dans le Ouady el ʿAbbâd, à l'ouest de Deir el Ballâs, au sud de Dendérah.

Tencha, طنشا — § 246.

Il n'existe aucun pays de ce nom dans le Gharbieh, à moins qu'on n'admette une erreur du scribe qui aurait écrit Tancha au lieu de Tanta, طنطا; il est plus probable qu'ayant déjà ajouté «en Gharbieh» après plusieurs noms, le scribe aura mis encore machinalement cette mention et qu'il faut chercher dans une autre région. Ce peut être Tenâch, طناش, du district d'Embabeh, au bord du Nil et un peu avant le Barrage, ou un Tensa, طنسا, de la province de Béni-Souef, soit Tensa el Malak, du district de Wasta, entre Dallas et Abousir el Malak, soit Tensa Mallou, du district de Béba, entre cette ville et Béni-Souef.

Terraneh, طرانه — § 351.

Terraneh, ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩⲧ, ancienne Térénuthis, est nommée ici comme point de départ pour aller au couvent d'Abou Maqâr ou saint Macaire dans le ouady qui porte son nom.

A côté de Terraneh le grand Tell Abou Billouh marque l'emplacement de la nécropole de la ville antique, qui s'appelait aussi Atarbéchis, Momemphis et Gynécopolis.

Tennour Fara'on, تنور فرعون — § 283, 388, 389.

Le four de Pharaon joue un grand rôle dans les légendes arabes. Il aurait été placé au sommet du Moqattam, que le manuscrit appelle la montagne Rouge. Au lieu de Pharaon, Abou Saleh (52 *a*) l'attribue à Kalkali, fils de Kharaba. Ces alchimistes y auraient fabriqué non seulement du verre mais de l'or, et Ahmed ibn Touloun aurait découvert en cette place un trésor qui lui aurait servi à payer les 120.000 dinars que coûta la construction de sa mosquée au Caire.

Tida, تيدا — § 166, 167, 175, 176, 177, 178, 181, 183, 184, 187, 345.

J'ai déjà donné sous le titre d'El Fara'aïn les raisons qui me font croire que ce Tida n'est pas le village actuel de ce nom, du district de Kafr el Cheikh, mais qu'il était contigu avec El Fara'aïn et que ces deux pays correspondaient aux restes de l'antique Buto ou Phragonis.

Aux exemples cités plus haut j'ajouterai que le paragraphe 166 semble être une rédaction différente des paragraphes 187 et 188, tant pour l'aspect du kom, couleur de cendre, que pour la nature des découvertes à y faire; le Kom el Misk actuel, situé au nord de la Tidah actuelle, aurait été cité par erreur de copiste et la vraie butte contenant l'argent philosophal aurait été le Kom el Ahmar ou el Ramâd que le paragraphe 174 place près de Châbeh.

Tisfah, تصفة — § 318.

Localité renfermant une église, qui se trouvait dans le voisinage de Tema el Médineh. Il est possible que l'auteur ait eu en vue Sedfa, صدفا, qui est à une dizaine de kilomètres plus au nord.

Toud, طود — § 358.

Toud est donné comme étant dans le haut Saïd, et en effet il se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud de Louxor. C'est une très ancienne ville

de *Zerti* qui a un temple ptolémaïque enfoui sous les maisons modernes et près duquel existe un couvent copte.

Toukh el Gebel, طوخ الجبل — § 241.

Les indications de ce chapitre qu'on doit se diriger vers l'ouest prouvent que ce Toukh el Gebel, dont le nom ne figure pas dans les listes géographiques, devait être sur la rive gauche. Le scribe a mal pointé les lettres et il faut certainement lire طوخ الخيل. Toukh el Kheil fait partie du district de Minieh et se trouve juste à l'ouest de cette ville.

Toukh el Malaq, طوخ الملق — § 77.

C'est un chef-lieu de district de la province de Qalioubieh, au sud de Benha. Le Kom Qaroun mentionné dans ce chapitre doit être Kom el Atroun, village dans le voisinage, mal placé et mal orthographié.

Tourah, طرى — § 37, 314.

Village au sud du Caire célèbre par ses carrières de pierre exploitées dès l'Ancien Empire. La montagne est creusée par suite de grottes immenses qui ont reçu chacune plusieurs noms et sont devenues l'objet de nombreuses légendes; elle est admise par les Arabes comme faisant partie du Moqattam et lieu sacré à partir de Qoseir selon Maqrizi, chap. xliii. Le couvent de Qoseir est au sommet de ce massif.

Wachäï. Voir Deir el Wachäï.

Walgat el Chaqaf, ولجة الشقف; Walgat el Khethi, ولجة الخثى; Walgat el Rous, ولجة الروس — § 30.

Ces trois *walgat* ou creux de la montagne mentionnés au paragraphe 30 se trouvent dans le Ouadi el Hatab qui dépend apparemment du Ouady Dagleh ou de l'Égarement, au sud du Moqattam.

WARDÂN, وردان — § 411.

Wardân est un village du district d'Embabeh, dans la province de Gizeh. Il est situé dans l'étroite bande de terre comprise entre la branche occidentale du Nil et la montagne. Ce doit être une localité antique, car il y a à quelque distance dans le désert une nécropole, surtout ptolémaïque, avec des puits de momies d'oiseaux.

WASIM, وسم — § 50, 57.

Wasim ou Ousim, dont le nom s'écrit aussi اوسم, Aousim, est une ville du district d'Embabeh, province de Gizeh. Ancienne capitale du II[e] nome de la Basse-Égypte sous le nom de [hiéroglyphes] SEKHEM, d'où sortit la forme copte ⲃⲟⲩϣⲏⲙ; elle s'appelait à l'époque gréco-romaine Létopolis et Antéopolis.

YAQOUTAH, ياقوتة — § 189.

Nom d'un endroit dans le désert de Meïdoum et d'Abouît, soit dans les parages de Sileh, au Fayoum, où se trouverait une riche nécropole. Il serait donc différent d'un autre El Yaqoutah situé plus loin que l'extrémité occidentale actuelle du Birket Qoroun[1].

YOUMNA, يمنى — § 100.

Il n'existe pas en Égypte de village de ce nom et il est probable que l'orthographe est défectueuse. En raison de la mention de la situation au bord du Nil, je proposerai de réduire ce mot à منى et d'y reconnaître Mona el Emir, منا الامير, gros village au sud de Gizeh, en copte ⲡⲓⲙⲟⲛⲏ ⲙⲡⲁⲙⲉⲣⲉ, à côté de Hawamdieh, qui possède une église de saint Georges.

EL ZÂG, الزاج — § 257.

Le cimetière, مقبرة, de Zâg est au Mariout, c'est-à-dire dans la région de

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. I, p. 44.

Scété. Les renseignements fournis ne sont pas suffisants pour permettre de retrouver cette nécropole.

Zarnikh, زرنيخ — § 356.

C'est un village de la province de Qeneh, district d'Esneh, situé un peu en amont de cette dernière ville, mais sur la rive droite.

Zat el Kom, ذات الكوم — § 79, 156.

Les deux paragraphes se rapportent à un même lieu voisin de Zat el Kom qui est dans la province de Gizeh, district d'Embabeh, un peu au sud de Naklah déjà mentionné sous le nom erroné de Taklah. Les descriptions sont analogues, et il est à croire que Marg et Marrikh se trouvait entre les deux localités.

G. Daressy.

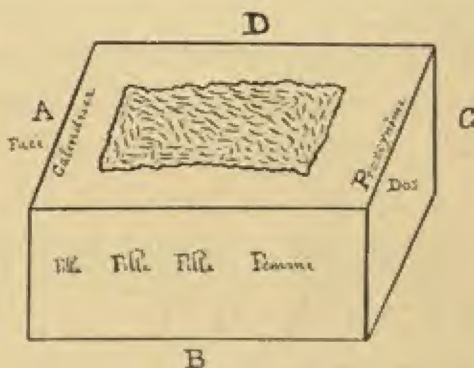
UN

NOUVEAU MONUMENT DU DIEU IMHOTEP

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Un marchand d'antiquités du Caire possède un curieux monument, qu'il a bien voulu prêter quelques jours à l'Institut français d'archéologie orientale pour nous permettre de l'étudier à loisir et d'en copier les inscriptions. Il s'agit d'un cube de pierre dure noire, ayant probablement servi jadis de socle à une statue d'homme debout [1]. Les dimensions de ce cube sont les suivantes : longueur, 0 m. 44 cent.; largeur, 0 m. 325 mill.; hauteur, 0 m. 175 mill. La surface supérieure, sur laquelle reposait primitivement la statue, laisse voir maintenant un creux, de forme rectangulaire (0 m. 28 cent. × 0 m. 18 cent.), assez irrégulièrement taillé (voir la figure ci-contre).



Le côté D de ce socle ne porte aucun texte ni représentation. Le côté C ne porte également rien sur sa face verticale, mais sur la face horizontale sont gravées trois lignes horizontales d'hiéroglyphes (⟵). Le côté B porte, sur sa face verticale, quatre femmes (⟵), devant chacune desquelles est gravée une légende en lignes verticales, et, sur sa face horizontale, deux lignes horizontales de textes (⟵). Enfin, le côté A porte, sur sa face horizontale, un calendrier divisé en six parties, surmonté d'une ligne unique horizontale

[1] M. Daressy a eu l'obligeance de me signaler deux statues conservées au Musée du Caire, portant, comme le monument publié ici, *sur le socle, devant les pieds,* des indications calendriques : l'une est la partie inférieure d'une statuette de femme, d'époque ptolémaïque, l'autre est une Thouéris originaire de Karnak (cf. Daressy, *Notes et remarques*, §§ CXCIV-CXCV, dans le *Recueil de travaux*, t. XXIV, 1902, p. 161-162).

d'hiéroglyphes (←), et, sur sa face verticale, douze lignes verticales de textes groupées deux par deux : chacun des six groupes ainsi formé est la continuation de la case correspondante du calendrier, et c'est pour cette raison que, sur la figure 3 de la planche annexée au présent article, j'ai cru bon de rapprocher ces lignes de la face verticale du calendrier gravé sur la face horizontale, dont elles constituent la suite logique.

I

Voici, d'abord, la description de chacune des parties décorées.

CÔTÉ C.

Ce côté paraît avoir constitué la face postérieure de la statue dont nous n'avons plus ici que la base[1]. La partie verticale de ce côté n'a jamais reçu de décoration, comme si la statue avait été destinée à s'adosser à un mur qui en cacherait aux yeux la face postérieure. Par contre, la partie horizontale porte trois lignes superposées d'assez beaux hiéroglyphes, mesurant chacune o m. 32 cent. de longueur et o m. 028 mill. de hauteur : (←)

« Proscynème royal pour qu'ils (*sic*) accordent l'apparition à la voix de l'offrande funéraire, millier de pains, millier de bières, millier de bœufs, millier d'oies, millier d'étoffes, millier de vêtements, millier d'encens, millier d'huiles, millier d'ablutions, millier de vins, millier de laits, millier d'offrandes, millier de provisions, millier de toutes les choses bonnes, pures, douces et agréables, que donne le ciel, que produit la terre, qu'apporte le Nil de son repaire et dont vit un dieu, au *ka* du père divin, prêtre , chef de magasin, *Padoubastit*, vivant, fils du père divin *Hor*, justifié ».

[1] Si l'on en juge par comparaison avec les deux statues publiées par M. Daressy, qui portent les inscriptions calendriques devant les pieds.

[2] Sur l'original le personnage figurant le Nil tient sur sa main droite le signe .

[3] Les signes sont gravés sous la partie supérieure du signe .

Nous avons simplement ici le banal proscynème en faveur du propriétaire du monument, *Padoubastit*, fils de *Ḥor;* encore le graveur a-t-il négligé de donner les noms des divinités auxquelles ce proscynème est adressé.

CÔTÉ B.

Les deux faces de ce côté, constituant le côté gauche de la statue, sont décorées.

1. *Face horizontale.* — Cette face porte deux lignes horizontales superposées, mesurant chacune o m. 3o cent. de longueur et o m. o25 mill. de hauteur : (←)

«Que tu entres sans être écarté, que tu sortes sans être repoussé, que tu sois dans la salle *ousekh* d'Osiris, que tu rejoignes la salle *ousekh* des trois déesses Maât(?), que tu ailles vers *Ra-śṭaou* à toute fête d'Osiris, chaque fois où y vont[2] les Esprits lumineux augustes de la nécropole! Que vive ton âme céleste devant Râ, que soit intact ton corps dans le monde souterrain devant Osiris, ô père divin, prêtre-purificateur des dieux des temples de la ville du Mur Blanc (=Memphis), *Padoubastit,* fils du père divin *Ḥor,* justifié!»

Ce texte peut être considéré comme la continuation du proscynème que nous avons lu sur le côté C.

2. *Face verticale.* — Sur cette face sont représentées, l'une derrière l'autre, la femme et les trois filles de Padoubastit. Toutes les quatre sont debout (←) et chacune d'elles tient le sistre dans la main droite et la *menaït* dans la main gauche. Devant l'épouse de Padoubastit sont gravées six lignes verticales d'hiéroglyphes, et devant chacune des trois filles sont gravées deux lignes verticales.

(1) Même observation que plus haut. — (2) est la forme ptolémaïque du verbe .

a. La femme : (←) «Sa grande femme qu'il aime, maîtresse de grâce, palme d'amour, maîtresse de toutes choses, musicienne d'Anubis sur sa montagne, *Merti-r-ou.* Elle dit toutes ses demandes à Hathor, dame du Sycomore Méridional, maîtresse des hommes et souveraine des femmes, écoutant les prières : «Donne-moi la faveur d'[avoir?] un fonctionnaire (?)[1] très grand dans sa ville, beau dans sa manière d'être, seigneur des dignités, grand de fonction, premier de sa caste (?) ( )! Que tout ce qu'il dit en réponse soit bon! Donne-moi la faveur d'être aimée de lui et de [mes] enfants!»

b. La première fille : (←) «Sa fille aînée qu'il aime, *Takhabsit*, née de la bonne musicienne d'Anubis sur sa montagne *Merti-r-ou*».

c. La deuxième fille : (←) (sic) (sic) «Sa fille qu'il aime, *Sekhmet-noufir*, née de la bonne musicienne d'Anubis sur sa montagne *Merti-r-ou*».

d. La troisième fille : (←) (sic) (?) (sic) «Sa fille qu'il aime, bonne musicienne d'Anubis sur sa montagne, *Irer-n-a* (ou *Irer-n-Ḥor?*), née de la bonne musicienne d'Anubis sur sa montagne *Merti-r-ou*».

CÔTÉ A.

Ce côté, qui paraît avoir constitué la face antérieure du monument, est le plus intéressant des trois. Il est, comme le côté B, décoré sur ses deux faces.

[1] Le mot paraît être une forme tardive, avec chute du , de ou , *ír* ou *ísr* «haut fonctionnaire» (cf. Erman, *Aegyptisches Glossar*, p. 116).

1. *Face horizontale.* — Une ligne horizontale d'hiéroglyphes, longue de o m. 32 cent. et haute de o m. 065 mill., occupe la partie supérieure de cette face : (←)

(sic) « L'ami divin (?), prophète et scribe *Padoubastit*. Il dit à son maître Imhotep, fils de Ptah : « Je suis ton fils, parfait dans le service de ton *ka* en tous les jours de fête, aux commencements de saisons et dans toutes les fêtes en leur ensemble ».

Au-dessous de ce texte est représenté le tableau des fêtes du dieu Imhotep auxquelles il a été fait allusion : (←)

| | | |	∩∩ | | |	∩ | | | | | | |	| | | | | | | | |	∩ |	∩ | | | | | |

Ces fêtes sont au nombre de *six* et étaient célébrées aux dates suivantes :

1° Le 16e jour du 3e mois de la saison d'été (= *Épiphi*);

2° Le 11e jour du 2e mois de la saison d'hiver (= *Méchir*);

3° Le 9e jour
4° Le 17e jour } du 4e mois de la saison d'été (= *Mésoré*);
5° Le 23e jour

6° Le 4e jour du 2e mois de la saison d'été (= *Paoni*).

2. *Face verticale.* — Ces fêtes, on le voit, ne sont pas énumérées suivant l'ordre chronologique des mois de l'année; leur succession correspond aux divers événements de la vie et de la mort du dieu Imhotep qu'elles ont pour but de commémorer, et ces divers événements nous sont indiqués sur la face verticale du même côté A, qui fait suite à la face horizontale. Cette face verticale porte, en effet, douze lignes verticales de textes (←), réparties en

six groupes de deux lignes chacun, et chacun de ces groupes, gravé exactement au-dessous d'une des six dates de la face horizontale, nous explique quelle était la nature de chacune des six fêtes célébrées à Memphis, sous les Ptolémées, en l'honneur d'Imhotep :

a. Première fête : (←) (sic) (sic) «Jour où naquit Imhotep, de son père *Ptah* et de sa mère *Khardit-ânkh :* le cœur du dieu grand, père des dieux, est charmé de le voir».

b. Deuxième fête : (←) (sic) «Jour de la première fête d'Imhotep : [il] se rend devant son père Ptah et [devant] Sekhmet la grande, aimée de Ptah; elle ordonne(?) . . . . et rend glorieuse ( ) son image».

c. Troisième fête : (←) (1) «Jour du massacre du vil Asiatique par Sekhmet la grande, aimée de Ptah : elle arrache en les brûlant(?)[2] leurs membres, et leurs barques sont renversées sur le territoire du pays du Lac Rouge».

d. Quatrième fête : (←) (sic) «Jour de lamentation sur Imhotep par son père Ptah quand il mourut(?) : . . . . . son corps . . . . . son âme quand elle se réunit(?)» (allusion, probablement, à la séparation de l'âme et du corps au moment de la mort du dieu).

e. Cinquième fête : (←) (sic) «Jour où repose Imhotep devant son père après sa mort : il entre et sort devant le dieu grand; a lieu la réunion de son âme avec son corps, et il repose dans la grande *Dehan,* caveau cher à son cœur».

(1) Probablement le verbe (copte ⲡⲱⲱⲛⲉ) «tourner, retourner, renverser sens dessus dessous» (cf. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, p. 648).

(2) Aurions-nous ici une forme du mot , ou «tirer, étirer, arracher en tirant» (copte ⲱⲧϩ) (cf. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, p. 147, et *Suppl.*, p. 165)? Le déterminatif servirait à préciser le caractère spécial de la mutilation exercée sur les vils Asiatiques par la déesse Sekhmet, à l'aide des flammes émanées de sa bouche.

f. Sixième fête : [hiéroglyphes] «Jour où sort l'âme d'Imhotep vers la [hiéroglyphes] (*sic*) [hiéroglyphes][1], le grand lieu de séjour(?) de ce dieu en la terre entière».

II

Tel est ce curieux monument. Voyons maintenant ce que nous en pouvons tirer comme renseignements nouveaux sur ce dieu memphite, d'apparition tardive et d'origine encore mystérieuse, Imhotep, que les Grecs ont appelé Ἰμούθης, Ἰμούθις ou Ἰμούθ, et qu'ils ont assimilé à leur Asklêpios. Je ne veux pas recommencer ici, après tant d'autres[2], l'énumération des divers monuments qui nous ont conservé le souvenir de ce personnage mi-homme mi-dieu (petit temple d'Imhotep à Philæ[3], temples de Deir el-Medineh[4] et

[1] Je ne sais ce que signifie ce nom de lieu.

[2] Voici les principaux ouvrages récents que l'on peut consulter à ce sujet, en dehors des manuels de religion égyptienne (Pierret, Brugsch, Lanzone, Erman, Budge), qui sont très brefs en ce qui concerne Imhotep :

1. *Imhotep*, Ἰμούθης (article de W. Drexler dans *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, vol. III (1890-1894), col. 123-124).

2. K. Sethe, *Imhotep, der Asklepios der Aegypter, ein vergötterter Mensch aus der Zeit des Königs Doser* (Leipzig, 1902 = *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens*, t. II, fasc. 4). Ce travail a fait l'objet d'un grand nombre de comptes rendus et examens critiques (Bissing, Erman, Griffith, Wilcken, etc.), dont les deux plus intéressants sont ceux de MM. Maspero, dans le *Journal des Savants*, 1902, p. 573-585, et G. Foucart, dans la *Revue de l'histoire des Religions*, t. XLVIII, 1903, p. 362-371, le premier acceptant et confirmant par des données nouvelles la thèse de l'homme-dieu soutenue par M. Sethe, le second, au contraire, la combattant avec vigueur.

3. Richard Caton, *The Harveian Oration, I-em-hetep and ancient Egyptian Medicine* (London, 1904), — ouvrage cité par M. J. Capart dans son *Bulletin critique des religions de l'Égypte* (= *Revue de l'histoire des Religions*, t. LIII, 1906, p. 357), mais dont je n'ai pu avoir connaissance.

4. H. Schäfer, *Eine altägyptische Schreibersitte*, dans *Zeitschrift für ägypt. Sprache und Altertumskunde*, t. XXXVI, 1898, p. 147-148.

5. A. H. Gardiner, *Imhotep and the Scribe's Libation* (*ibid.*, t. XL, 1902-1903, p. 146).

[3] Époque de Ptolémée IV. Cf. Brugsch, *Thesaurus*, p. 763 : [hiéroglyphes], etc. Cette titulature du dieu a été traduite par Brugsch, *Religion und Mythologie*, p. 527, et par Budge, *The Gods of the Egyptians*, p. 523.

Pour l'inscription grecque de Ptolémée V au temple d'Imhotep-Ἀσκληπιος à Philæ, cf. *C. I. G.*, III, n° 4894; Letronne, *Rec. des Inscr. gr. et lat. d'Ég.*, I, p. 7; Strack, *Dyn. der Ptol.*, p. 245, n° 70; etc.

[4] Époque de Ptolémée VI Philométor. Cf. L., *D.*, Texte, III, p. 118-119. C'est là que nous avons l'unique mention connue de la sœur et épouse d'Imhotep : [hiéroglyphes].

du Qasr el-'Agoûz[1] à Thèbes, nombreuses stèles memphites [hiéroglyphiques, démotiques ou bilingues], conservées aux Musées de Londres et de Vienne, statuettes du dieu aux Musées du Louvre, du Caire, de Leyde, de Berlin, de Marseille, etc.). J'ajouterai seulement à cette liste les temples de Dakkah, de Kalabchah et de Débot en Basse-Nubie, dont le Service des Antiquités du Gouvernement égyptien a entrepris depuis 1907 la consolidation, la restauration et la publication.

D'après G. Rœder[2], le dieu Imhotep est représenté sur deux tableaux du temple de Dakkah; mais la publication de ce temple n'a pas encore paru. A Kalabchah, dans la procella ou avant-dernière salle, sur le tableau de droite du registre inférieur de la paroi sud, nous voyons le dieu recevoir l'offrande de l'encens des mains de l'Empereur Auguste[3]. Mais c'est surtout à Débôt que nous trouvons Imhotep représenté à trois reprises, une fois dans le temple même et deux fois dans la chapelle du roi nubien Azkheramon[4]. Sur la paroi sud du pronaos du temple il est appelé «Imhotep fils de Ptah, né de Khardit-ânkh, bélier maître de Mendès, ... de Ptah dans Ânkh-taoui (nécropole de Memphis)», et on l'y assimile au bélier de Mendès. Sur les deux moitiés de la paroi est de la chapelle d'Azkheramon, sa titulature était plus complète, mais elle est aujourd'hui assez mutilée :

a. Au nord :

«Prêtre au rouleau en chef, scribe royal, Imhotep, grand en [remèdes?] en tout pays, qui vient..... vers celui qui l'appelle en tout lieu, fils de Ptah, puissant en force dans les..... comme Horus,......, donnant la vie à tous.....».

[1] Époque de Ptolémée VII Évergète II. Cf. L., *D.*, IV, 32 *c*; Bædeker, *Aegypten*, édit. 1913, p. 317; D. Mallet, *Le Kasr el-Agoûz* (= *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. XI), p. 7-10, p. 38 (salle C, paroi est) et fig. 11.

[2] *Les Temples immergés de la Nubie, Von Debod bis Bab Kalabsche*, t. I, p. 52 note 5 et p. 53 note 1.

[3] Cf. H. Gauthier, *ibid.*, *Le Temple de Kalabchah*, t. I, p. 88, et t. II, pl. XXVII, B.

[4] Cf. G. Rœder, *op. cit.*, t. I, p. 47, § 123; p. 52, § 137; p. 53-54, § 139; t. II, pl. 44 *a*, 12-13. Voir aussi L., *D.*, V, 18 *m*.

b. Au sud : [hieroglyphs] « Le scribe royal en chef pour la Haute et la Basse-Égypte, aux mains agréables quand il. . . . ., guérissant tous les maux, donnant la vie comme Râ éternellement, grand dans la terre entière, Imhotep, fils de Ptah, né de Kha[rdit]-ânkhit, bélier seigneur de Mendès,. . . . . aimé (?) de Ptah dans Ânkh-[taoui], donnant la vie (?) comme Râ éternellement ».

Ces diverses légendes ne nous apprennent, du reste, rien de nouveau sur la personnalité d'Imhotep, et en particulier sur la question controversée de ses origines. Était-il, comme l'ont pensé MM. Erman, Maspero, Sethe, et d'après eux la majorité des égyptologues, un homme des anciens âges pharaoniques, promu dès l'époque de la XVIIIe dynastie au rang de héros pour les qualités exceptionnelles dont il avait fait preuve dans la médecine et la magie, puis divinisé sur le tard, aux époques saïte et ptolémaïque, — ou bien ne devons-nous voir en lui, comme le croit M. G. Foucart, que l'ancien pharaon-architecte Imhotep de la fin de la Ve dynastie ou du début de la VIe dynastie [1], dont la légende presque fabuleuse aurait été peu à peu absorbée par un dieu memphite issu de Ptah? Bien que la question ne paraisse pas encore avoir été définitivement résolue, je pencherais plutôt pour la première de ces explications. La chose importe, du reste, assez peu ici, et je passe de suite à l'examen des quelques points qui m'ont semblé mériter d'être spécialement relevés dans les textes gravés sur le socle de statue qui nous occupe.

III

Je commence par les *titulatures* du propriétaire de la statue, de son père, de sa femme et de ses trois filles.

Padoubastit est qualifié de [hieroglyphs] (*père divin*), [hieroglyphs] (*prêtre ṡm* (?)) [2], [hieroglyphs] (= [hieroglyphs])

[1] Voir, au sujet de ce pharaon mystérieux, H. Gauthier, *Le Livre des Rois d'Égypte*, t. I (1907), p. 143 (= *Mém. Inst. français d'archéol. orient. du Caire*, t. XVII).

[2] Le titre [hieroglyphs] ou [hieroglyphs] se rencontre sur une quantité de monuments memphites d'époque ptolémaïque (cf., par exemple, Brugsch, *Thesaurus*, p. 891, 903, 913, 920, 928, etc., et Wres-

[hieroglyphs] (*chef de magasin* (?)) (côté C), [hieroglyphs] (*père divin*), [hieroglyphs] [1] (*prêtre-purificateur des temples de Memphis*) (côté B), [hieroglyphs] (*ami du dieu* (?)), [hieroglyphs] (*prophète*), et [hieroglyphs] (*scribe*) (côté A). Tous ces titres sont modestes et n'indiquent pas un personnage de premier plan, comme l'était, par exemple, le grand-prêtre de Ptah à Memphis.

Quant au père de Padoubastit, nommé *Hor*, il est mentionné deux fois seulement, et les deux fois avec le titre incertain [hieroglyphs] (côtés C et B), qui paraît être une variante de [hieroglyphs], *père divin*.

La femme de Padoubastit, *Merti-r-ou*, en outre des épithètes laudatives habituelles, [hieroglyphs] et [hieroglyphs], porte le titre vague de [hieroglyphs], qui est probablement un synonyme de [hieroglyphs], puis celui de [hieroglyphs], *bonne joueuse de sistre* (ou, d'une façon plus générale, *musicienne*) *d'Anubis sur sa montagne* (côté B, légende de Merti-r-ou et légendes de ses trois filles).

Enfin les trois filles de Padoubastit et de Merti-r-ou se nomment respectivement, l'aînée *Takhabsit* et les deux cadettes *Sekhmet-noufir* et *Irerna* (?). La troisième porte le même titre que sa mère «*bonne musicienne d'Anubis sur sa montagne*», tandis que les deux autres ne sont désignées par aucun titre.

Or, si nous connaissions déjà, et même en assez grand nombre, des «*bonnes musiciennes de Ptah Ris-anbouf*» par diverses stèles memphites, je ne crois pas que le titre de «*bonne musicienne d'Anubis sur sa montagne*» ait encore été relevé, tout au moins à Memphis. Ces musiciennes étaient probablement attachées au service du [hieroglyphs], qui nous est connu par une statue de

zinski, *Aegypt. Inschriften Wien*, I, nos 26, 27, 28, 29, V, no 2, VII, no 1). Il est le plus souvent *seul*, mais parfois cependant suivi d'un nom de divinité, *Ptah*, *Nofirtoum* ou *Sokaris*. Brugsch a lu ce titre *semt*, *sem* et *sm*. E. von Bergmann (*Rec. de trav.*, t. IX, 1887, p. 57-59) a établi que ce titre n'apparaissait pas avant la XXVIe dynastie et a déclaré qu'il n'était qu'une variante du titre sacerdotal [hieroglyphs] (cf. L., *D.*, III, 265 *d* : [hieroglyphs]). Mais Wreszinski (*op. cit.*, p. 106 [à propos de la stèle de Vienne I, no 28, lig. 3 et 10]) s'est élevé contre cette lecture, sous prétexte que sur cette stèle le titre [hieroglyphs] ou [hieroglyphs] apparait, dans les deux titulatures, en plus et indépendamment du titre [hieroglyphs].

[1] Le grand prêtre de Ptah memphite Padoubastit, surnommé Imhotep (fils de Peherenptah), porte également le titre [hieroglyphs] (cf. Brugsch, *Thesaurus*, p. 928). Il en est de même pour Peherenptah sur sa stèle du British Museum ([hieroglyphs] = Brugsch, *Thesaurus*, p. 941) et pour Kha-hâpi, père de la dame Ta-Imhotep ([hieroglyphs] = Brugsch, *Thesaurus*, p. 920, et Lieblein, *Dictionn. de noms hiérogl.*, t. II, no 2514).

femme conservée au Musée du Louvre [1]. Le culte d'Anubis à Memphis nous est attesté, du reste, par de nombreux monuments d'époque ptolémaïque, entre autres par la stèle du grand-prêtre de Ptah *Pcherenptah*, fils de Padoubastit, où ce dieu est précisément invoqué avec [hiéroglyphes] sous son appellation la plus complète : [hiéroglyphes] (lig. 1), et où, parmi les titres portés par le défunt, figurent ceux de scribe de [hiéroglyphes] et de scribe de [hiéroglyphes] (lig. 3) [2]. Un temple spécial était alors consacré à Memphis au culte du dieu Anubis, l'Anubieum (τὸ Ἀνουβιεῖον); ce temple, qui nous est connu par de nombreux papyrus du Louvre, de Leyde, de Londres, du Vatican, etc., faisait partie, avec l'Asklépieum ou temple d'Imhotep, l'Aphrodision et l'Astartieum, du grand Sérapéum de Memphis (τὸ πρὸς Μέμφει μέγα Σαραπιεῖον), et était administré par des ἐπιστάται τοῦ Ἀνουβιείου [3].

IV

Des titulatures de nos personnages passons maintenant à l'examen de leurs noms.

Le propriétaire du monument, *Padoubastit*, est certainement différent des deux personnages de ce nom qui nous sont connus par les stèles memphites, et dont l'un, marié à la dame [hiéroglyphes], fut le père du grand prêtre de Ptah Pcherenptah, tandis que l'autre, portant le surnom Imhotep, fut le fils de ce même Pcherenptah et de la dame [hiéroglyphes], fille elle-même de Khâ-hapi [4].

[1] Cf. E. von Bergmann, *Rec. de trav.*, t. VII, 1885, p. 194.

[2] Stèle Harris, conservée aujourd'hui au British Museum et datant des derniers Ptolémées et du début du règne d'Auguste; elle a été publiée par Léo Reinisch, *Aegyptische Chrestomathie*, pl. 21, puis par Brugsch, *Thesaurus*, p. 941 et seq.; elle a été traduite par Brugsch, *ibid.*, t. V, p. viii. Cf. aussi *British Museum, A Guide to the Egyptian Galleries* (1909), p. 274, et *ibid.* (*Sculpture*), n° 1026.

Le dieu Anubis est également représenté, avec Imhotep fils de Ptah, sur la stèle de Padoubastit, surnommé Imhotep, fils de la dame Ta-Imhotep, qui est conservée aussi au British Museum (cf. Brugsch, *Thesaurus*, p. 928 et seq.; *Guide British Museum* (1909), p. 274, et *ibid.* (*Sculpture*), n° 1030. Il est nommé enfin sur la stèle de Ta-Imhotep, femme de Pcherenptah, au British Museum (cf. Brugsch, *Thesaurus*, p. 919).

[3] Voir W. Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Ägypten*, I, p. 21-22, 42 note 4, etc., et Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, t. IV, p. 153, 259, 323.

[4] Voir, pour la généalogie de cette famille, Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, t. II, n° 2514.

Ces deux personnages portent, en effet, des titres beaucoup plus élevés dans la hiérarchie sacerdotale de Memphis. Notre Padoubastit n'a, d'autre part, rien de commun avec les quelques autres Padoubastit de l'époque ptolémaïque qui nous sont connus par le *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques* de Lieblein. C'est donc, sauf indication contraire, un personnage de plus à ajouter à la liste, déjà assez longue, des individus ayant porté ce nom, fréquemment usité à partir de la XXIIe dynastie.

De *Ḥor*, le père de notre Padoubastit, il n'y a rien à dire; il nous est tout aussi inconnu que son fils.

La femme de Padoubastit, *Merti-r-ou* ([hiéroglyphes]), est également inconnue.

Le nom de sa fille aînée, *Takhabsit* (?) ([hiéroglyphes]), est porté par la mère du prêtre de Ptah [hiéroglyphes] sur le sarcophage de ce dernier conservé au Musée de Vienne, sous la forme [hiéroglyphes] [1]. Mais, en l'absence de toute autre indication, il serait téméraire d'affirmer que la fille aînée de notre Padoubastit ait été la mère de cet Anemḥo [2].

Le nom de la seconde fille de Padoubastit, [hiéroglyphes], *la belle Sekhmet*, devait être fréquent à Memphis; mais nous ne savons pas si aucune des femmes connues comme ayant porté ce nom peut être identifiée avec la nôtre.

Enfin, le nom de la troisième fille de Padoubastit, [hiéroglyphes], *Irer-n-a* (ou peut-être [hiéroglyphes], *Irer-n-Ḥor*), paraît nouveau.

V

Les seuls renseignements réellement intéressants apportés par notre monument sont contenus dans les douze lignes de la face verticale du côté C. Il s'agit là, on s'en souvient, de la description des six fêtes qui étaient célébrées chaque année à Memphis en l'honneur du dieu Imhotep, fils de Ptah. La mention de ces indications calendriques pourrait faire supposer, ainsi que me l'a fait obligeamment observer M. Daressy, que ce socle avait

[1] Cf. Brugsch, *Thesaurus*, p. 916; Lieblein, *Dictionn. de noms hiérogl.*, t. II, n° 2510; Wreszinski, *Aegypt. Inschr. Wien*, p. 179.

[2] Une nièce du roi Nectanébo II, le dernier pharaon indigène de la XXXe dynastie, s'était appelée aussi [hiéroglyphes] (cf. mon *Livre des Rois d'Égypte*, t. IV, p. 192 : sarcophage n° 7 du Musée de Berlin).

été primitivement taillé et décoré en vue de porter une statue d'Imhotep lui-même. La partie antérieure (celle que j'appelle le côté A) aurait été seule, dans ce cas, à l'origine, à porter des inscriptions. Ce ne serait que plus tard, peut-être après la mort du fidèle d'Imhotep, le prêtre Padoubastit, qu'on aurait ajouté l'inscription du côté C (ou partie postérieure); puis la femme de Padoubastit, Merti-r-ou, aurait enfin fait graver les deux séries de textes du côté B (latéral).

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous apprenons que le *16 Épiphi* de chaque année était le jour anniversaire de la naissance du dieu Imhotep, fils de Ptah et de Khardit-ânkh; — que le *11 Méchir* était célébrée la première fête du dieu, sans que d'ailleurs nous puissions voir ce qui se passait exactement lors de cette fête; — que le *9 Mésoré* était consacré à célébrer l'anniversaire du massacre des vils Asiatiques par la déesse Sekhmet, épouse de Ptah Memphite, et que ce massacre avait eu lieu, soit dans le désert oriental situé à l'est de Memphis, soit peut-être sur la mer Rouge actuelle; — que le *17 Mésoré* Imhotep était mort; — que le *23 Mésoré* il avait été enseveli dans la grande Dehau, appellation qui servait à désigner le tombeau de ce dieu dans le désert de Memphis; — que le *4 Paoni*, enfin, son âme était censée être remontée sur la terre pour se rendre à un autre lieu de séjour que, malheureusement, je ne suis pas arrivé à identifier.

Je dois dire que cette interprétation diffère assez sensiblement, pour les quatrième et cinquième fêtes, de celle que M. Daressy serait disposé à adopter. Pour lui, il s'agirait à la quatrième fête, non pas de la mort du dieu Imhotep, mais d'une simple maladie, le mot [hiéroglyphes] devant être traduit par *se coucher*, et non par *mourir*, et le mot [hiéroglyphes] pouvant être corrigé en [hiéroglyphes][1], de sorte que l'expression [hiéroglyphes] serait à rendre, selon M. Daressy, par *son corps est agité*. Ce serait alors la cinquième fête qui commémorerait la mort du dieu, et le mot [hiéroglyphes] que je traduis par *reposer* (c'est-à-dire *être enseveli*), serait à rendre par *mourir*, de même que le verbe suivant [hiéroglyphes]. Dans cette hypothèse, il n'y aurait pas de fête des *funérailles* d'Imhotep, mais simplement une fête de la *maladie* (?) du dieu, une fête de sa *mort* et une fête de la *résurrection* de son âme.

[1] Cf. Brugsch, *Dictionn. hiérogl.*, p. 1544 : [hiéroglyphes] «palpiter, s'agiter, regimber».

Il est malheureusement trop certain que le texte concernant la quatrième fête est obscur et peut prêter à diverses interprétations. Mais, du moins, l'orthographe des mots y est-elle certaine : Il ne peut y avoir aucun doute sur la lecture .

D'autre part, il n'est guère dans l'habitude des textes relatifs aux principaux événements de la vie des dieux et aux fêtes commémorant après leur mort ces divers événements, de nous parler des maladies de ces personnages divins. Les biographies des bœufs Apis, par exemple, ne font jamais mention que de la naissance, de l'intronisation, de la mort et des funérailles de l'animal sacré.

Je crois donc être fondé à maintenir, pour les quatrième et cinquième fêtes de notre calendrier, l'interprétation que j'ai proposée.

VI

Nous savions déjà qu'Imhotep n'était pas, comme son frère aîné Nofirtoum, le fils de Ptah et d'une déesse, que ce n'était ni Sekhmet, ni Bastit, ni aucune des déesses conjointes du grand dieu Memphite qui l'avait enfanté, mais bien une simple mortelle. Aux orthographes déjà connues du nom de cette femme et qui ont été réunies par MM. Sethe (cf. *Imhotep*, p. 24 : , , [ ]) et Daressy (cf. *Catal. génér. Musée du Caire, Statues de Divinités*, n°s 38046, 38047, 38048, 38060 : , , ,), nous pouvons ajouter celle du présent socle de statue : ; l'animal n'est, malheureusement, pas certain : si bien que la lecture *ânkh* ne peut pas être affirmée en toute certitude pour le bélier . M. Sethe a fait observer, à propos de ce nom propre « *les enfants vivent* », qu'il n'en existait pas d'exemple pour les époques antérieures à la période saïte, c'est-à-dire que ce nom n'était pas connu avant le moment où Imhotep fut élevé du rang de héros ou demi-dieu à celui de dieu. L'observation est exacte; les trois exemples que j'ai pu relever de ce nom appartiennent, en effet, aux basses époques :

1° (stèle du Musée du Louvre : cf. Lieblein, *Dictionn. de noms hiérogl.*, t. I, n° 1179). Le petit-fils de cette femme s'appelle précisément .

2° (autre stèle du Musée du Louvre, C. 232 : cf. Pierret, *Rec. d'inscr. du Musée égypt. du Louvre*, II, p. 21, et Lieblein, *op. cit.*, II, n° 2383); elle a pour petit-fils un personnage nommé également .

3° , femme de , et qui a pour petit-fils un nommé (stèle du Musée de Vienne : Lieblein, *op. cit.*, t. II, n° 2412).

Les personnages de ces trois stèles semblent avoir, du reste, appartenu tous à la même famille, de sorte que les *Khartou-ânkh* des trois monuments n'ont été, probablement, qu'une seule et même personne. N'est-il pas curieux de constater que cette femme a pour descendant un nommé *Imhotep*, tout comme le dieu de ce nom était censé avoir eu pour mère une femme du nom de Khardit-ânkh?

Le peuple dont la troisième fête commémore le massacre qu'en fit la déesse Sekhmet est probablement une désignation ptolémaïque des ou , *les Bédouins d'Asie*. La déesse paraît les avoir anéantis au moyen des flammes exhalées de sa bouche, et cet anéantissement eut lieu sur la butte(?) du , c'est-à-dire du *territoire du lac* (?) *Dechrit*. Le mot , *le fauve* ou *le rouge*, servait à désigner, d'une façon générale, tout le pays désertique à l'est de la vallée du Nil, et peut-être plus spécialement le désert oriental de la Basse-Égypte, isthme de Suez et péninsule du Sinaï[1]. Quant au (et variantes), mentionné sur notre monument d'Imhotep, c'était *le Lac du pays Dechrit*, où était adorée Hathor de Memphis (en l'espèce Sekhmet, compagne de Ptah). Mais on ne sait trop où situer l'emplacement de ce lac. Était-il un des nombreux lacs de l'ancien isthme de Suez, ou bien devons-nous y reconnaître la mer Rouge actuelle? Brugsch l'a placé sur le territoire oriental du nome Memphite[2], et l'a distingué d'un autre *lac Rouge* situé dans les montagnes bordant le Ouadi Hammamat, dans la région comprise entre Qéneh et la mer Rouge.

Quoi qu'il en soit, c'est sur le territoire de ce pays du Lac Rouge que la tradition plaçait le massacre des Bédouins asiatiques par la déesse Sekhmet. L'épithète pourrait donc être ajoutée aux soixante-dix ou

[1] Cf. Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 965-970. — [2] *Op. cit.*, p. 970-972.

quatre-vingts qualifications que nous connaissions déjà pour la déesse Sekhmet par ses nombreuses statues du temple de Maut à Karnak, et dont l'une d'elles la désigne par une expression de même ordre, , *frappeuse des Antiou* ou Bédouins libyques[1].

La *grande Dehan*, caveau cher au cœur du dieu Imhotep (), où il fut enseveli après sa mort, était située dans la nécropole de Memphis et faisait partie, à l'époque ptolémaïque, de ce qu'on appelait *le grand Sérapéum* de Memphis[2]. Elle nous était déjà connue par plusieurs monuments, entre autres par le contrat démotique n° 2412 du Musée du Louvre[3] et par un bilingue du Sérapéum, relatif à un certain Padoubastit qui est appelé, en démotique, *scribe de la double salle du temple de Tehni nib Ânkhto*, et, en hiéroglyphes, [4]. Ce temple de Tehni, situé sur le territoire de (nom de la nécropole memphite), occupait probablement l'emplacement de l'ancien tombeau du sage Imhotep, promu plus tard au rang de dieu et adoré dans un sanctuaire spécial, le , dont les Grecs ont fait un Ἀσκληπιεῖον[5]. L'ensemble formé par ce sanctuaire et ses dépendances constituait un véritable bourg, consacré au dieu et portant le nom de [6]. Plusieurs papyrus démotiques ou grecs nous fournissent d'utiles renseignements sur la topographie de l'Asklepieion memphite.



Il n'est pas douteux que de plus compétents que moi-même dans les questions de religion égyptienne sauront tirer de ce curieux socle de statue des observations beaucoup plus intéressantes sur la personnalité du dieu Imhotep-Asklépios et sur le culte dont il était l'objet à l'époque ptolémaïque. Je n'ai

[1] Statue de Sekhmet au British Museum (cf. Eisenlohr, *Proceedings S. B. A.*, t. XI, p. 256; Newberry, *ibid.*, t. XXV, p. 220, n° 45; *Guide British Museum* (1909), *Sculpture*, p. 113, n° 406).

[2] Voir ci-dessus, p. 43.

[3] Cf. Revillout, *Chrestomathie démotique*, p. 398.

[4] Voir Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 958, et Revillout, *Revue égyptol.*, t. II, p. 79-80.

[5] Cf. Brugsch, *op. cit.*, p. 1098, et Revillout, *Rev. égyptol.*, t. II, p. 81 note 1.

[6] Sarcophage de au Musée du Louvre.

pas voulu me risquer sur un terrain qui n'est pas le mien, mais je souhaite vivement que le présent travail contribue à ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire de ce dieu memphite, tard venu dans le panthéon égyptien, assez pauvre en vestiges, et, par suite, encore assez mal connu.

En terminant, je ne voudrais pas manquer d'adresser l'expression de mes vifs remerciements à MM. G. Daressy et G. Foucart pour les précieuses remarques qu'ils ont bien voulu me suggérer concernant divers points de l'interprétation de ce monument.

H. Gauthier.

Le Caire, octobre 1917.

Page (51)

LA

PRONONCIATION MODERNE DU COPTE DANS L'ÉGLISE

PAR

M. LE D^R GEO. P. G. SOBHY.

Dans *The Journal of Egyptian Archæology*, Part 1, 1915, j'avais écrit un article dans lequel je cherchais à prouver que la prononciation copte usitée par les vieux prêtres, qui n'ont pas suivi les règles exposées dans les livres des auteurs indigènes qui confondaient la vocalisation grecque avec celle du copte, devait être la vraie.

Je voudrais montrer aujourd'hui que cette prononciation devait être identique à celle des temps anciens. Mais avant d'entrer dans cette discussion je donne ici la liste de l'alphabet copte avec les valeurs des lettres, et, comme exemple, une transcription complète de l'Acte d'actions de grâces qui se trouve au commencement de la liturgie.

Je dois ajouter que cette prononciation m'a été dictée par des prêtres de la Haute-Égypte, et je l'ai également entendu plusieurs fois réciter par S. S. le Patriarche d'Égypte. Dans les deux cas je n'ai constaté aucune différence.

ⲁ	Alpha	آ	*á, a*
ⲃ	Ouida	ب ,و	*ou, b* final
ⲅ	Ghamma	غ, ج	avant ⲟ, ⲁ, ⲱ = غ, ailleurs ج
ⲇ	Dalda	د	*d*
ⲉ	Eiy	إيّ	comme ⲁ
ⲍ	Zita	ز	*z*
ⲏ	Ḫida		*í* ou *á*
ⲑ	Tida		*t*
ⲓ	Iôda		*i*

ⲕ	Kabba	ك	*k*
ⲗ	Laoula	ل	*l*
ⲙ	Miy	م	*m*
ⲛ	Niy	ن	*n*
ⲝ	Exi	اكس	*ks* = *x*
ⲟ	Ou		*ó*, *o*
ⲡ	Biy	ب	*b*
ⲣ	Rô	ر	*r*
ⲥ	Sìma	س	*s*
ⲧ	Dau	د	*d*
ⲩ	Hey		*i*, ou و
ⲫ	Biy, Fiy	ب ف	*b*, *ph* comme ⲫⲓⲗⲗⲓⲡⲡⲟⲥ Fillibos
ⲭ	Chiy	ك تش	*ch* anglais dans « child » ou mots coptes = *k*; avant ⲗ, ⲟ, ⲱ = ⲭ = خ
ⲯ	Ebsy		*bs*
ⲱ	Ôo		*ô*
ϣ	Shāy	ش	*ch*, *š*
ϥ	Fāy	ف	*f*
ϧ	Chāy	خ	= *χ*
ϩ	Hory	ه	*h* aspiré
ϫ	Ganga	ج، ج	*g* doux comme dans *George*, ou dur comme dans *gamin*
ϭ	Tchima	تش تشما	*tch*, *t͡š*
ϯ	Diy	دى	*di*

TEXTE ET TRANSCRIPTION DE L'ACTE D'ACTIONS DE GRÂCES.

ⲙⲁⲣⲉⲛ ϣⲉⲡ̅ϩⲙⲟⲧ ⲛ̅ⲧⲟⲧϥ ⲙⲡⲓⲣⲉϥⲉⲣⲡⲉⲑⲛⲁⲛⲉϥ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̅ⲛⲁⲛⲧ ⲫ̀ϯ
Mâran šâbahmōd endodf embirafarbatnanaf ouóh ennaād ebnoudi

ⲫⲓⲱⲧ ⲙⲡⲉⲛⲟ̅ⲥ̅ ⲟⲩⲟϩ ⲡⲉⲛ ⲛⲟⲩϯ ⲓ̅ⲏ̅ⲥ̅ ⲡⲭ̅ⲥ̅ ϫⲉ ⲁϥⲉⲣ̅ⲥ̅ⲕⲉⲡⲁⲍⲓⲛ
efiôt embantšôis ouóh ban noudi Isous baχristós ga afaraskabazin

ⲉϫⲱⲛ ⲁϥⲉⲣ ⲃⲟⲏⲑⲉⲛ ⲉⲣⲟⲛ ⲁϥⲁⲣⲉϩ ⲉⲣⲟⲛ ⲁϥϣⲟⲡⲧⲉⲛ ⲉⲣⲟϥ ⲁϥϯⲁⲥⲟ̀ ⲉⲣⲟⲛ
adjôn afar ouoatin arôn afarāh arôn afšobdan aróf afdi-aso arôn

ⲁϥϯⲧⲟⲧⲉⲛ ⲁϥⲉⲛⲧⲉⲛ ϣⲁⲉϩⲣⲏⲓ ⲉⲧⲁⲓ ⲟⲩⲛⲟⲩ ⲑⲁⲓ
afdidodān afandān šāāhrai adāi ounou tāi

ⲛ̀ⲑⲟϥⲟⲛ ⲙⲁⲣⲉⲛϯϩⲟ ⲉⲣⲟϥ ϩⲟⲡⲱⲥ ⲛ̀ⲧⲉϥ ⲁⲣⲉϩ ⲉⲣⲟⲛ ϧⲉⲛ ⲡⲁⲓ ⲉϩⲟⲟⲩ
Entóf ón marandiho aróf hobós entafaräh arón χan bāi ahō-ou

ⲉⲑⲟⲩ ⲫⲁⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲉϩⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲉⲛ ⲱⲛϧ ϧⲉⲛ ϩⲓⲣⲏⲛⲏ ⲛⲓⲃⲉⲛ :
atouāb bai nam niahō-ou darou enda ban ónχ χan hirini niouān

ⲛ̀ϫⲉ ⲡⲓⲡⲁⲛⲧⲟⲕⲣⲁⲧⲱⲣ ⲡⲟ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲛ ⲛⲟⲩϯ
engā bibandokradôr ebtšōis ban noudi

ⲫⲛⲏⲃ ⲡⲟ̅ⲥ̅ ⲫϯ ⲡⲓⲡⲁⲛⲧⲟⲕⲣⲁⲧⲱⲣ ⲫⲓⲱⲧ ⲙ̀ⲡⲉⲛⲟ̅ⲥ̅ ⲟⲩⲟϩ ⲡⲉⲛ ⲛⲟⲩϯ
Ebnab ebtšōis ebnoudi bibandokradór efiót embantšóis ouoh ban noudi

ⲟⲩⲟϩ ⲡⲉⲛⲥ̅ⲱ̅ⲣ̅ ⲓ̅ⲏ̅ⲥ̅ ⲡⲭ̅ⲥ̅ ⲧⲉⲛ ϣⲉⲡϩⲙⲟⲧ ⲛ̀ⲧⲟⲧⲕ ⲕⲁⲧⲁ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲃⲉⲛ
ouóh bansotir Isous baxristos dan šabeh mód endodk kada hób niouān

ⲛⲉⲙ ⲉⲑⲃⲉ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲛⲉⲙ ϧⲉⲛ ϩⲱⲃ ⲛⲓⲃⲉⲛ ϫⲉ ⲁⲕⲉⲣⲥⲕⲉⲡⲁⲍⲓⲛ etc.
nam atoua hób niwan nam χan hób niouan ga akaraskebazin etc.

ⲉⲑⲃⲉ ⲫⲁⲓ ⲧⲉⲛϯϩⲟ ⲟⲩⲟϩ ⲧⲉⲛ ⲧⲱⲃϩ ⲛ̀ⲧⲉⲕⲙⲉⲧⲁⲅⲁⲑⲟⲥ ⲡⲓ ⲙⲁⲓ ⲣⲱⲙⲓ
Atoua bai dandiho ouóh dan dóbh endakmadagatos bi māi rómi

ⲙⲏⲓⲥ ⲛⲁⲛ ⲉⲑⲣⲉⲛ ϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲡⲁⲓ ⲕⲉ ⲉϩⲟⲟⲩ ⲉ̅ⲑ̅ⲩ̅ ⲫⲁⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲉϩⲟⲟⲩ
māis nan atran djók aōul embai ka aho-ou atouāb bai nam ni ahōōu

ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲉⲛⲱⲛϧ ϧⲉⲛ ϩⲓⲣⲏⲛⲏ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲛⲉⲙ ⲧⲉⲕϩⲟϯ ⲫⲑⲟⲛⲟⲥ ⲛⲓⲃⲉⲛ :
dārou enda banónχ χan hirini niouān nam dakhōdi Ebtonōs niouān

ⲡⲓⲣⲁⲥⲙⲟⲥ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲉⲛⲉⲣⲅⲓⲁ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡ̅ⲥ̅ⲁⲧⲁⲛⲁⲥ ⲡ̅ⲥ̅ⲟϭⲛⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ϩⲁⲛⲣⲱⲙⲓ
birāsmos niouán anarguia niwān enda ebsadanas ebsotšni enda hanrómi

ⲉⲩϩⲱⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲡ̀ⲧⲱⲛϥ ⲉ̀ⲡ̀ϣⲱⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ϩⲁⲛϫⲁϫⲓ ⲛⲏⲉⲧϩⲏⲡ ⲛⲉⲙ ⲛⲏⲉⲧⲟⲩⲱⲛϩ
aouhó-ou nam ebdonf a-ebšói enda han djádji niad hab nam niadou-onh

ⲉⲃⲟⲗ · ⲁⲗⲓⲧⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁⲣⲟⲛ ⲛⲉⲙⲉⲃⲟⲗϩⲁ ⲡⲉⲕ ⲗⲁⲟⲥ ⲧⲏⲣϥ · ⲛⲉⲙ ⲉⲃⲟⲗ
aōul Alidou aōul harón nama-ōulha bak laōs darf nam a-ōul

ϩⲁ ⲡⲁⲓⲙⲁ ⲉ̅ⲑ̅ⲩ̅ ⲛ̀ⲧⲁⲕ ⲫⲁⲓ ⲛⲏ ⲇⲉ ⲉⲑⲛⲁⲛⲉⲩ ⲛⲉⲙ ⲛⲏⲉⲧⲉⲣⲛⲟϥⲣⲓ ⲥⲁϩⲛⲓ
ha baima atou-ouab endakbâi Ni da atnanaou nam niadarnofri · sahni

ⲙ̀ⲙⲱⲟⲩ ⲛⲁⲛ ϫⲉ ⲛ̀ⲑⲟⲕ ⲡⲉ ⲉⲧⲁⲕϯ ⲙ̀ⲡⲓⲉⲣϣⲓϣⲓ ⲛⲁⲛ ⲉϩⲱⲙⲓ ⲉϫⲉⲛ ⲛⲓϩⲟϥ
emmó-ou nān ga entók ba adakdi embiaršiši nan ahómi adjan nihóf

ⲛⲉⲙ ⲛⲓϭⲁⲗ ⲛⲉⲙ ⲉϫⲉⲛ ϯϫⲟⲙ ⲧⲏⲣⲥ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲓϫⲁϫⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲙ̀ⲡⲉⲣ ⲉⲛⲧⲉⲛ
nam nietšla nam adjān digóm dars enda bidjadji ou-óh embar andan

ⲉϧⲟⲩⲛ ⲉⲡⲓⲣⲁⲥⲙⲟⲥ ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲁϩⲙⲉⲛ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁ ⲡⲓ ⲡⲉⲧ ϩⲱⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲡⲓϩⲙⲟⲧ
aχoun abirasmos alla nahman a-ōul ha bi bad hó-ou χan biehmód

ⲛⲉⲙ ⲡⲓ ⲙⲉⲧϣⲉⲛϩⲏⲧ ⲛⲉⲙ ϯⲙⲉⲧⲙⲁⲓⲣⲱⲙⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲉⲕⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ ⲛ̀ϣⲏⲣⲓ
nam bi madšanhid namdimadmāiromi enda bakmonoganis enshiri

ⲡⲉⲛⲟ̅ⲥ̅ ⲓ̅ⲏ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ · ⲫⲁⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲧϥ ⲉ̀ⲣⲉ ⲡⲓⲱ̀ⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲧⲁⲓⲟ̀ ⲛⲉⲙ
bantšôis Isous baχristos Bāi aōul hidodf ara biô-ou nam bidai-ô nam

ⲡⲓⲁⲙⲁϩⲓ ⲛⲉⲙ ϯⲡ̀ⲣⲟⲥ ⲕⲩⲛⲏⲥⲓⲥ ⲉⲣⲡ̀ⲣⲉⲡⲓ ⲛⲁⲕ ⲛⲉⲙⲁϥ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲡ̅ⲛ̅ⲁ̅ ⲉ̅ⲑ̅ⲟ̅ⲩ̅
biamâhi namdiebros kinisis arebrabi nak namaf nam biebnâouma etou-

ⲛ̀ⲣⲉϥⲧⲁⲛϧⲟ ⲟⲩⲟϩ ⲛ̀ⲟⲙⲟⲟⲩⲥⲓⲟⲥ ⲛⲉⲙⲁⲕ
ouab enrafdanχô ou-ôh enômôousīos namah

ϯⲛⲟⲩ ⲛⲉⲙ ⲛ̀ⲥⲛⲟⲩ ⲛⲓⲃⲉⲛ ⲛⲉⲙ ϣⲁ ⲉⲛⲉϩ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲓⲉⲛⲉϩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲁⲙⲏⲛ
Dinou nam ensi-ou niwān nam ša anāh enda bianah darou amîn

On voit par cette transcription qu'il n'y avait point de règles pour la prononciation des deux lettres ⲩ et ⲏ. Le ⲩ était quelquefois vocalisé *i* et *o͡u* = و arabe. Le ⲏ se prononçait *â* ou *i*.

La lettre ⲃ était invariablement prononcée *o͡u* au commencement et au milieu des mots, et *b* à la fin des mots.

La lettre ⲡ a perdu sa prononciation dure *p* et se prononce comme *b*. Mais le point le plus important concerne la lettre ϫ, qui était prononcée *g* dur quand elle était représentée dans le dialecte saïdique par ϭ, et *g* doux (*dj*) quand elle persistait comme ϫ en saïdique.

Ainsi :	ϫⲉ	(Bohérique)	= ϭⲉ	(Saïdique)	est	prononcé	*gâ*,
mais	ϫⲁϫⲉ	—	= ϫⲁϫⲉ	—		—	*djadja*.
	ⲉϫⲉⲛ	—	= ⲉϫⲙ̄	—		—	*adjan*,
mais	ϫⲟⲙ	—	= ϭⲟⲙ	—		—	*gôm*.

La lettre ϭ est invariablement prononcée comme le *ch* anglais dans « child » que j'ai représenté dans la transcription ci-dessus par *t͡š*.

Je puis alléguer deux preuves pour justifier que cette prononciation était usitée par les anciens Coptes.

La première est donnée par les mots coptes qui ont passé dans la langue arabe vulgaire et qui ont gardé leur prononciation originale.

La deuxième preuve consiste dans la variabilité et les erreurs apparentes, qu'on rencontre dans l'orthographe des mots des anciens manuscrits, causées

par des ressemblances dans le son des différentes lettres que le scribe ne pouvait pas distinguer pendant la dictée.

Première preuve. — Je citerai les mots suivants :

ⲃⲏⲥⲁ = وِيْصَا se prononce *ouissa;*
ⲫⲁⲫⲛⲟⲩϯ, ⲡⲁⲡⲛⲟⲩⲧⲉ = بَابْنُودَه se prononce *babnouda;* } Noms de personnes.
ⲫⲏⲗⲁⲙⲟⲛ, ⲫⲓⲗⲓⲙⲟⲛ = بَالَمُون se prononce *Balamôn.*

Mais il y a en même temps ⲃⲩⲕⲧⲱⲣ = بقطر qui se prononce *Boctor.*

Noms des mois coptes qui ont passé en arabe. Exemple : ⲭⲟⲓⲁϩⲕ كِيَهْك, qui est prononcé *Kiahk* dans la Basse et la Moyenne-Égypte, mais *Kiaḥk* كِيَحْك dans la Haute-Égypte.

Dans les noms de villes qui ont passé en arabe il s'est produit de nombreuses confusions de prononciation, ainsi qu'en témoignent les exemples suivants :

ⲧⲉⲙⲛ̄ϩⲱⲣ = دمنهور *Damanhour;*
ⲃⲟⲩϣⲏⲙ, ⲃⲟⲩⲥⲏⲙ = اوسم *Oušim;*
ⲡⲟⲩⲥⲓⲣ = ابو صير *Busir.*

Je citerai enfin les mots comme ϩⲏⲧⲕ̄ = حَدَاك *ḥadāk,* qui veut dire «chez vous»; ⲧⲙ̄ⲏⲣⲉ = دميرة *damira* «inondation»; ⲁϫⲡ̄, ϫ̄ⲡ = وَجْبَة *ouadjba* «heure»; ϫⲟϥϫ̄ϥ = جَفْجَف *djafdjaf* «avoir froid», etc., et plusieurs autres mots qui ont passé du copte dans l'arabe vulgaire, particulièrement dans le dialecte de la Haute-Égypte.

Deuxième preuve. — Je pourrais prendre au hasard quelques mots de n'importe quel ancien manuscrit; par exemple les très anciens manuscrits du livre des *Actes* des apôtres publié par M. Budge, en 1911, d'après Br. Mus. M. S. Oriental n° 7594. L'auteur donne une liste de mots qui sont mal orthographiés, chaque mot étant accompagné de son orthographe correcte. Par la prononciation moderne de quelques mots de la liste, on ne peut jamais distinguer la différence entre la bonne et la mauvaise orthographe. Ce fait montre que le scribe a dû écrire son manuscrit sous la dictée (comme on le fait encore maintenant dans les monastères). Si cela est vrai, la prononciation de l'ancien temps est semblable à celle d'aujourd'hui.

Liste empruntée aux *Coptic Biblical texts in the Dialect of Upper Egypt*, by E. A. Wallis Budge, p. xxxi et seq.

II, 12 :	ⲛ̄ⲛⲛⲁϩⲣ̄ⲛ	pour	ⲛ̄ⲛⲁϩⲣ̄ⲛ,	les deux	se prononcent	*nanahran*
III, 19 :	ⲛⲉⲩⲟⲉⲓϣ	—	ⲛⲉⲟⲩⲟⲉⲓϣ,	—	—	*naouoïš*
VII, 16 :	ϩⲁⲩⲁⲥⲟⲩ	—	ϩⲁⲟⲩⲁⲥⲟⲩ,	—	—	*haouasou*
VII, 24 :	ⲉⲩⲁ	—	ⲉⲟⲩⲁ,	—	—	*aoua*
VII, 36, 44 :	ⲡϫⲁⲉⲓⲉ	—	ⲡϫⲁⲓⲉ,	—	—	*ebdjaia*
VII, 56 :	ⲉⲩⲏⲛ	—	ⲉⲩⲟⲩⲏⲛ,	—	—	*aouân*
VIII, 30 :	ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲉⲓ	—	ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲓ,	—	—	*bafouoï*
IX, 43, X, 6 :	ϩⲁϩⲧ̄ⲛ	—	ϩⲁⲧ̄ⲛ,	—	—	*hădān*

x, 40 : ⲡⲙⲁϩϣⲟⲙⲛ̄ⲧ pour ⲡⲙⲉϩϣⲟⲙⲛ̄ⲧ, les deux se prononcent *eb-mahšomand*

Dr G. Sobhy.

STUDIES IN COPTIC LEXICOGRAPHY

BY

Dr GEO. P. G. SOBHY.

If authors who edit and translate Coptic manuscripts paid a little more attention to details in the two following points, their works would be much more scientific, more trustworthy and would help students to understand much better the sense of any Coptic composition. The expression of thoughts in Coptic and by Coptic writers is something different to any other language that we know of.

The first point is about the division of words in printing. Amelineau had already discussed this question in a very ample manner in the *Journal Asiatique*, although his methods and his suggestions could not be final or acceptable in all their bearings.

The second point is that in translating difficult words it would be advisable to give as many references as possible, with regards the uses of that particular word, preferably from the Scriptures, in the same manner as von Lemm followed in his *Kleine koptische Studien*.

In this paper I shall give a few notes about a very interesting manuscript edited and translated by Dr. Budge in his volume entitled *Coptic Apocrypha in the Dialect of Upper Egypt*. This manuscript is numbered British Museum, Oriental no 7024 and is entitled the *Instructions of Apa Pachomios the Archimandrite*.

Title p. 145. For the name Pachome, [hieroglyphs], ⲡⲁϧⲱⲙ, ⲡⲁⲭⲟⲙ, ⲡⲁϩⲱⲙ, I cannot add anything to what Spiegelberg wrote in his *Aegyptische und griechische Eigennamen*, except that it is rare to find it under the form written in the MS., which is ⲡⲁϩⲟⲙⲓⲟ. I believe that this latter form probably corresponds to [hieroglyphs], where the final ⲟ in the Coptic form represents the [hieroglyphs] in the Egyptian one, unless it be an error for ⲡⲁϩⲱⲙⲓⲟ(ⲥ),

Greek genitive form Παχούμιος. It is a common name amongst the modern Copts, although it is dying out except in certain families who would keep up the memory of the name.

I have one point to notice about the division of the words in the title paragraph, which is printed in capital letters, viz. : that the particle ⲉ in the words ⲉⲧⲃⲉ and ⲉϫⲱⲛ and ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ought to form a part of these words. In the rest of the printing of the Coptic text the division of the words is very badly arranged.

It is interesting to notice the writing of the name ⲉⲃⲱⲛ̄ϩ with an ⲃ. It must be remembered that the name comes from [hieroglyphs], and ought to have been transcribed ⲉϥⲱⲛϩ or ⲉϥⲱⲛ̄ϩ; but it seems that the ancient Copts just like the modern ones could never distinguish between the two sounds V, F, and thought that both might be represented by the sound <u>ou</u> for we find the name sometimes transcribed in Greek as Ευωνυχος which became ⲉⲩⲱⲛ̄ϩ or ⲉⲃⲱⲛ̄ϩ in Coptic, both pronounced *aouônâh.*

ⲗ̄ⲋ̄, Fol. 18 *b*. ϩⲙ̄ ⲡⲁⲓ̈ ⲁⲡⲛⲟⲩⲧⲉ, etc. : «for this» would be a better translation than «in this matter» of the author.

ⲟⲩⲉⲅⲕⲣⲁⲧⲓⲁ, p. 147, does not mean «ascetic control» but «continence».

ⲧⲱⲃⲥ ⲙ̄ ⲡⲉⲕⲣⲙ̄ ⲛ̄ϯⲙⲉ ⲛⲧⲁⲕ ϣⲡ̄ⲧⲱⲱⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ «stimulate him that dwelleth in thee of whom thou art the sponsor»; ⲡⲉⲕⲣⲙ̄ ⲛ̄ϯⲙⲉ means «who dwelleth in thy city».

ⲗ̄ⲍ̄, Fol. 19 *a*. ⲛⲉϩⲙⲟⲧ ⲅⲁⲣ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲧⲙⲛ̄ⲧϩⲁⲣϣ̄ϩⲏⲧ ⲧⲉ ⲧⲉ ϣⲁⲥϭⲟⲗⲡⲟⲩ ⲛⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲁ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲣ̄ϩⲁⲣϣ̄ϩⲏⲧ ⲁⲩⲙⲁⲧⲉ ⲛ̄ ⲛⲉⲣⲏⲧ «for of all the gifts of grace it is long-suffering which thou shalt make manifest, because the saints exercised long-suffering they inherited the promises». I understand this sentence thus : «It is long-suffering that maketh all the blessings manifest unto thee : because the saints, etc.».

The second ⲧⲉ is redundant and I do not know if it exists in the original manuscript.

ⲉⲕⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ϫⲉⲉⲕⲛⲁϫⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲗⲟⲙ ⲛ̄ⲁⲧⲧⲁⲕⲟ. This phrase is left without translation in the English text; it means : «thou believest, and thou shalt take an indestructible crown».

ⲧⲁⲙⲓ̈ⲟⲛ means more properly «habitation».

ⲝ̄ⲏ̄, Fol. 19 *b*. ⲛⲉϩⲓⲟⲟⲩⲉ ⲅⲁⲣ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲉ ⲡⲉⲑⲃⲃⲓ̈ⲟ ⲛ̄ϩⲏⲧ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲙⲛ̄ⲧⲣ̄ⲙ̄ⲣⲁϣ «for the ways of God are with him that is lowly of heart and with the humble man». This ought to be more literally : «the ways of God are humbleness of heart and meekness»; ⲡⲉ ought to be ⲛⲉ or at least better be so. I do not deny here, that the author's translation is clearer, but literal translation is always more preferable.

ⲝ̄ⲑ̄, Fol. 20 *a*. I think ϭⲁⲃϩⲏⲧ means «weakness of heart» or «cowardice». The original form of the word ϭⲁⲃ Boh. ϫⲱⲃ is [hieroglyphs], [hieroglyphs]. «Sloth» does not give the exact meaning. ⲡⲉ ⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲙ̄ ⲡ̄ϭⲟⲗ ⲙⲛ̄ ⲡⲁ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲥⲁⲛⲕⲟⲧⲥ̄ «the spirit of lying, and the works and the words which are *not* deceitful». Here is a glaring example of the effect of bad division of the words in printing. The author has taken the word ⲡⲁ to go with ⲧⲙⲛ̄ⲧ.... and made up the negative construction ⲡⲁⲧⲙⲛ̄ⲧ, and notwithstanding the absurdity of the sense he went on translating «and the works and the words which are *not* deceitful», which is quite in contradiction to the spirit of the narrative. The correct translation is «the spirit of lying and *that* (ⲡⲁ) of cunning».

ⲡⲉ ⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ ⲧⲙⲛ̄ⲧ ⲙⲁⲓ̈ ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲙⲛ̄ ⲡⲁ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲉϣⲱⲱⲧ ⲙⲛ̄ ⲡⲁ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲣⲉϥⲱⲣⲕ ⲛ̄ⲛⲟⲩϫ ⲙⲛ̄ ⲡⲁⲧ̄ⲡⲟⲣⲛⲓⲁ ⲙⲛ̄ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲉⲓⲣ̄ⲃⲟⲟⲛⲉ ϣⲁⲩⲙⲟⲟϣⲉ, etc. «the spirit of the love of money, and *not* trafficking, and *not* swearing false oaths, and works which are *not* evil and envy walk together», etc.;

ⲡⲉ ⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲧⲕⲉⲛⲟⲇⲟⲝⲓ̈ⲁ ⲙⲛ̄ ⲡⲁ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲗⲁⲃⲟⲓⲁϩⲧ ϣⲁⲩ, etc. «the spirit of vanity and non-greediness», etc.

On the absurdity of the sense in the above two sentences there is no need to dilate, but it is sufficient to point out that, again here, it is the bad division of words that is the cause of this confusion. If, instead of printing ⲙⲛ̄ ⲡⲁⲧⲙⲛ̄ⲧⲉϣⲱⲱⲧ and ⲡⲁⲧⲙⲛ̄ⲧⲣⲉϥⲱⲣⲕ ⲛ̄ⲛⲟⲩϫ, etc. for the others, they were arranged thus ⲙⲛ̄ ⲡⲁ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲉϣⲱⲱⲧ, etc., the right sense would be quite easy to find and would run thus :

«The spirit of the love of money and *that* of trafficking and *that* of swearing of false oaths and *that* of wickedness and of doing evil walk together», etc., and «the spirit of vanity and *that* of gluttony walk together». The word ⲗⲁⲃⲟⲓⲁϩⲧ̄ must be ⲗⲁⲃⲙⲁϩⲧ.

м̄, Fol. 20 *b*. ϵⲃⲟⲗϫⲉ ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ϩⲁ ⲧⲉⲩⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ «for it getteth out of its owner control». This again is wrong and ought to be corrected into «because it hath come under their rule».

м̄ⲁ̄, Fol. 21 *a*. ⲉⲓϣⲁⲛ ⲡⲱⲧ ϫⲉ ⲉⲣⲁⲧϥ ⲙ̄ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ «but when *we* took refuge at the feet of God» should be more literally : «but if I had flewn at the feet of God». The word ⲙⲛⲧⲭⲣⲥ is translated in the *Scala* by the arabic word صلاح or «goodness».

ⲛ̄ ⲅ̄ϫⲟⲟⲥ ϫⲉ ⲁ ⲡⲁⲓ̈ ⲟⲩⲱ ⲉϥϫⲓ ⲛ̄ⲧⲉϥⲙⲟⲧⲛⲉⲥ «thou must say 'this one hath ended (his trouble) he receiveth refreshing'». This is difficult to comprehend particularly when taken in connexion with the rest of the context; but could it mean «and thou sayest 'this (one) has begun to take his rest or comfort (?), i. e. let me abuse him again???'».

м̄ⲃ̄, Fol. 21 *b*. ⲥⲉⲛⲁⲡⲱⲣϣ ϩⲁⲣⲟⲕ ⲛ̄ⲟⲩ ϫⲟⲟⲗⲥ ⲛ̄ⲥⲉϩⲟⲃⲥⲕ ⲛⲟⲩϥⲛⲧ «the worms shall gnaw pieces from thy body, and the worms shall envelop thee».

I do not see where the author translated «gnaw pieces from thy body» from. The Coptic text gives simply : «They will spread worms over thee and thou shalt be clothed by worms».

In the last phrase ⲟⲩⲛϭⲟⲙ ⲙ̄ ⲡⲉϥϫⲟⲉⲓⲥ is translated as «his God», but it is «a power from his God».

ⲛϭⲣⲱⲱϩⲛ ϯϭⲟⲧ, does this mean : «helplessness of old age»??

м̄ⲇ̄, Fol. 22 *b*. ⲛⲟⲩⲙⲛⲧ ϫⲱⲱⲣⲉ ⲁⲛ ⲡⲉ ϯⲟⲉⲓⲕ ϩⲙ̄ ⲡⲉⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲙ̄ⲡⲛϩⲉⲛⲟⲩϥⲉ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲛⲧϩⲏⲕⲉ ⲁⲛ ⲧⲉ ⲉⲕϣⲁⲛ ⲉⲣⲕⲁⲕⲉⲓ̈ ϩⲙ̄ ⲡⲉϭⲣⲱⲱϩ «the giving of bread either in the time of abundance or in (the time of) poverty is not power, if thou be once blameworthy through want»; and in a foot-note «rendering doubtful». It is indeed more than doubtful particularly if the clause ⲁⲩⲱ ⲛⲟⲩⲙⲛⲧϩⲏⲕⲉ ⲁⲛ ⲧⲉ ⲉⲕϣⲁⲛⲉⲣⲕⲁⲕⲉⲓ̈, etc., is taken to be a part of the preceding sentence. It is a separate sentence united to the first by the conjunction ⲁⲩⲱ. The two sentences simply mean : «It is not power (or courage) to give bread in the time of abundance; nor is it poverty to be in want in the time of need». Paraphrased they mean : «It does not mean that one is powerful and rich if he was capable of distributing bread in the time of abundance, nor that he is poor if he is in need in the time of famine».

ⲙⲡ, Fol. 24 *b*. . . . . ⲉⲩⲥⲙⲛ ⲕⲣⲟϥ ⲉⲣⲟⲕ «and they will attribute craft to thee» should be «prepare deceit for thee».

ⲙⲑ, Fol. 25 *a*. ⲧϩⲁⲓ̈ⲃⲉⲥ ⲛⲛⲉⲧⲟⲟⲃⲉ «the shadows of those who are martyred». The word ⲧⲟⲟⲃⲉ means «to remit, to pay his debt»; see Claudius Labib, *Dictionary*, ⲟⲩⲟϩ ⲉϥⲉⲧⲱⲃ ⲛⲱⲟⲩ ⲛⲧⲟⲩⲁⲛⲟⲙⲓⲁ ⲛⲉⲙ ⲡⲟⲩ ⲡⲉⲧϩⲱⲟⲩ (Ps. lxviii, 5).

ⲛⲁ, Fol. 27 *b*. ⲁⲩⲱ ⲛ̄ ⲁⲕⲁⲕⲓⲣⲉⲟⲥ ⲛ̄ⲟⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲓ ϭⲣⲟⲟⲙⲡⲉ. — ⲛⲛⲉⲓ might be a mistake for ⲛ̄ⲛⲉ (the doves). ⲛⲉϭⲛⲉϭ does not mean «heap curses» but «persecute».

ⲛ̄ⲥⲉ ⲡⲱⲧ ⲛ̄ⲥⲱⲧⲛ̄ means «to run after you».

ⲛⲅ, Fol. 28 *b*. ⲁⲥⲡⲱⲧ ⲛⲥⲁ ⲡⲉⲟⲟⲩ ⲛⲧⲙⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲧⲉ «she ran *after* the glory of divinity» and not «she fled *from* the glory which was divine», simply because she (Eve) wanted to be become divine as the devil told her. ⲡⲱⲧ ⲛ̄ⲥⲁ means «to run after, to seek».

ⲝⲁ, Fol. 31 *a*. ⲕⲁⲥⲕ̄ⲥ means «whisper in ear, persuade», and in vulgar Arabic it is often said وسوس في ودنه.

ⲝⲃ, Fol. 31 *b*. The word *Bathsheba* does not figure in the Coptic text.

ⲝⲇ, Fol. 32 *b*. ⲙⲡ̄ⲣ ⲧⲣⲉⲩⲧⲟⲉⲓⲧⲉ ⲉⲣⲟⲕ ϫⲉ ⲉ ⲡⲙⲁ ⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲙⲡⲛⲟⲩⲃ ⲛ̄ⲧⲁⲡⲉ ⲥⲉⲛⲁϩⲉⲕⲉ ϫⲱ ⲉⲧⲃⲉ ⲛⲟⲩϩⲃⲏⲩⲉ «do not cause men to lament for thee. In the place of the world, because of men's deeds (or works) they shave the head instead of the gold of the head».

I understand it thus: «Do not cause men to lament for thee, for instead of the golden headed world: they shall shave their heads for their works».

ⲡⲱⲧ ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲛ̄ⲥⲁ ⲧⲙⲛ̄ⲧϫⲁⲣϩⲏⲧ ⲛⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ «he fleeth before the patient endurance of the saints». ⲛ̄ⲧⲟϥ here is not the pronoun of the 3rd person «he»; it is the conjunction «but, therefore». It is rather astonishing how does the author change the meaning of the expression ⲡⲱⲧ ⲛ̄ⲥⲁ in different places. Sometimes he translates it «run after»; sometimes «run before, flee before, run away», which is exactly the reverse. ⲡⲱⲧ ⲛ̄ⲥⲁ means «run after» or «seek», but ⲡⲱⲧ ⲉⲃⲟⲗ means «run away», just as in English «run before» and «run after» have opposite senses. The meaning of the above sentence is «seek therefore for the endurance of the saints».

ⲝⲉ, Fol. 33 *a*. ⲧⲁⲛⲁⲅⲕⲏ ⲛ̄ⲛ̄ⲕⲟⲗⲁⲥⲓⲥ means here «the necessity of punishments», not «the tribulations and punishments».

ⲕⲣⲏⲥⲓⲥ means here «judgment».

ⲝⲉ, Fol. 33 *b*. ⲧⲱϩ ϣⲁⲛⲧⲉ ⲛⲉϊϩⲓⲥⲉ ⲧⲱⲙⲛ̄ⲧ ⲉⲣⲟⲕ «bestir thyself until these sufferings depart from thee». This ought to be : «bestir thyself, etc., ... encounter thee» (see, for ⲧⲱⲙⲛ̄ⲧ, Peyron, *Lexicon*, and Cl. Labib, *Dictionary*, etc.).

ⲟ̄, Fol. 35 *b*. ϩⲓ̈ ϩⲓ̈ ⲡⲁⲉⲉⲓⲛ. Could ⲡⲁⲉⲉⲓⲛ be ⲡⲁⲗⲓⲛ «steel» with the elimination of ϩⲓ̈ which is certainly redundant?

ⲟⲁ̄, Fol. 36 *a*. ⲙⲡⲣ̄ⲙⲟⲩⲣ ⲟⲛ ⲙⲛ̄ ⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ «attach not thyself closely to any man» : ⲙⲟⲩⲣ ⲙⲛ̄ meaning «attach closely» does not give any sense here particularly when the context is taken into consideration. It really means «quarrel».

ⲁⲕⲉⲓⲙⲉ ϭⲉ ⲧⲉⲛⲟⲩ ϫⲉ ⲙⲛ̄ ⲡⲉⲧⲟ̄ ⲛ̄ⲛⲟϭ ⲉϯⲣⲏⲛⲏ ϩⲱⲥ ⲧⲉ ⲉⲧⲣⲉ ⲡⲟⲩⲁ ⲡⲟⲩⲁ ⲙⲉⲣⲉ ⲡⲉϥ ⲥⲟⲛ «now thou knowest that there is no state of peace greater than that every man love his brother». The literal translation would be as follows : «Now thou knowest that there is nothing greater than peace, so that every one should love his brother».

ⲟⲉ̄, Fol. 38 *a*. ⲟⲩⲁⲙⲟⲟⲙⲉ means something like «cancer» (see Peyron, *Lexicon*, and Cl. Labib, *Dictionary*, p. 374).

ⲟⲍ̄, ⲙⲁⲣⲛ̄ ⲙⲟⲕϩⲛ̄ ϫⲉϣⲁⲣⲉ ⲧⲙⲟⲕϩⲥ̄ ⲟ̄ⲙⲕⲉ ⲡϫⲱϩⲙ̄ «let us therefore afflict ourselves for sorrow bringeth low impurity». ⲟ̄ⲙⲕⲉ means «punish, chastise». «For sorrow chastiseth impurity».

ⲟⲏ̄, Fol. 39 *b*. ⲉⲧⲟϥⲓⲧⲟⲩ must be changed to ⲉⲧⲟⲟⲧⲟⲩ.

ⲡⲅ̄, Fol. 42 *a*. ⲥⲁϩⲙ̄ⲥ = corn-stalk??

ⲡⲇ̄, Fol. 42 *b*, p. 169. ⲟⲩϩⲏⲩ ⲡⲉⲧⲙⲟⲕϩⲥ̄ «soberness is beneficial»: ⲙⲟⲕϩⲥ̄ does mean sometimes «continence, mortification» (see Cl. Labib, *Dictionary*, under ⲙ̄ⲕⲁϩ).

ⲡⲉ̄, Fol. 43 *a*. ⲁⲥⲣ̄ⲣ̄ⲟ ⲛ̄ϭⲓ ⲧⲡⲟⲣⲛⲓⲁ ϩⲓⲧⲙ̄ ⲡⲥⲉⲓⲛⲧⲥⲁ̄ⲣⲝ «fornication reigneth through the drinking of the body». What does the translator mean

by «the drinking of the body»? I should translate пceī by «satisfaction, gratification».

пz, Fol. 44 *a*. In the quotation from Rev. II, 17, the Coptic version reads пмаnnа eөнп «the manna which is hidden»; whereas Dr. Budge copies the R. V. «the manna which is his». It is most important to give the literal translation of the Coptic version wherever we may find them.

P. 377. eϣϫe anepнт мn пnoyтe nоyмnтмоnахоc ϩn оyагапн «since we are vowed unto God (we must lead) the life of the monk in love». This again is a faulty translation. I should put it thus : «Since we have taken a vow — with God — of monasticism in love.

пн, Fol. 44 *b*. eϣϫe коyωϣ eϫпо nак n ϩenхрнма naї eтō ммооαe nтоїмe мпкωϩт ϩn оyмnт маїтō nϩоyо н ϩn оyмnтeϣωωт н ϩn оyϫїnбоnc н ϩn оyeїр вооne н ϩn оyϩωв nбїϫ eчоϣ eмк cрчe eϣмϣe мпnоyтe « If thou wishest to gain for thyself these things (or possessions) which are transient, and can be destroyed by fire, by great avariciousness or by trafficking, or by violence, or by evil design, or by excessive manual labour, thou art not free to serve God», etc. Dr. Budge thinks that the text may be corrupt, but he does not give any suggestion as to what the correct reading might be. I think this translation is quite passable.

пө, Fol. 45 *a*. After оyпросyλнтос eтрч†оeїк нач ϩї ϩвcω does not figure in the English translation and must be rendered thus : «He will give him bread and clothing».

eтвe тмnтбавϩнт ϫe оn eтоy† nммаn eтвннтc ϫe cωоyϩ eϩоyн eтвe оyнам nоyхрїа «concerning moreover the slothfulness by means of which fighting is carried on against us (and) concerning the right hand of need». What does this mean? I should translate it like this : «As for cowardice, for which they always oppose us, that we gather in for the use of whom?».

оyнам therefore must be оy nім nоyхрїа.

ч, Fol. 45 *b*. nоyоeїn eөнп nтe пe пnа. The word eөнп «hidden» is not translated.

тмnтϣоeїϫ does not mean «the skill in contending» but simply «courage».

ⲛⲥⲉⲧⲙ̄ⲙ̄ϩⲉ ⲉⲉⲓⲇⲱⲗⲟⲛ ϩⲛ̄ ⲧⲉⲕⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ «so that thou mayst not fall headlong before the image (or phantom) in thy city». This is not literal. «So that they may not throw an image in thy city» would be more correct.

ϥⲗ̄, Fol. 46 *a*. ⲉϥⲛⲉϫⲧⲁⲡ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ̈ ⲉⲓⲃ «that driveth away the sheep with horns». This again is faulty and the confusion is due to bad division of words. It means «that cuts a corn, or a hoof». I believe this sentence exists in *Pistis Sophia* and had been badly translated by the late Amelineau and corrected to him by the late Karl Piehl in his *Sphinx* (*Compte rendu sur la traduction de Pistis Sophia* by M. Amelineau).

ⲙⲡⲉⲣⲧⲁⲕ ⲟⲩϩⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ ϩⲙ̄ ⲡⲉⲕⲁϩⲉ «do not destroy (or waste) the first day (of the week) in thy field». This is a ludicrous translation. The word ⲁϩⲉ does not mean here «field» at all. It is the word [hieroglyphs], ⲁϩⲉ, ⲁϩⲓ «life, age»; and the phrase simply means «do not waste one day of thy life».

ⲛ̄ⲅⲕⲣⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲗⲟⲅⲓⲥⲙⲟⲥ ⲉⲓⲧⲉ ⲉⲕⲁⲛⲁⲭⲱⲣⲉⲓ ⲉⲓⲧⲉ ⲉⲕ ϩⲛ̄ ⲧⲙⲏⲏⲧⲉ «try thyself judicially according to thy reason; and whether thou art away by thyself on a journey or whether thou art among a crowd, etc.». This is again erroneous. «Judge thyself whether thou art in *solitude* or in *company*».

ϥⲃ̄, Fol. 46 *b*. ⲁⲩⲣ̄ ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ ϩⲁⲗⲱⲧ does not mean «it must be remembered in respect of Lot» but simply «they have, or (it was) borne witness about Lot».

The above few criticisms do not exhaust all, but I give them as a sample of the small mistakes, one is apt to make, unless attention is paid to all details. But whatever I may have found and corrected does not in the least minimize the wonderful efforts and the prodigiousness of the works of the right-learned savant. I do not consider myself except as a simple amateur.

Dr Geo. P. G. Sobhy.

DESCRIPTION D'UN CRÂNE
TROUVÉ DANS UNE TOMBE À TELL-EL-AMARNA

PAR

M. LE Dr GEO. P. G. SOBHY
PROFESSEUR ADJOINT EN CHEF D'ANATOMIE À L'ÉCOLE DE MÉDECINE DU CAIRE.

Ce crâne appartient au Dr L. Gatineau, qui a été assez aimable pour me permettre de l'examiner et de publier les résultats suivants. Il doit son intérêt, d'une part, à sa forme toute particulière, forme que nous appelons «dolichocéphalie exagérée», et, d'autre part, à la ressemblance frappante qu'il présente avec la tête de Khouniaton-Amenhotep IV de la XVIIIe dynastie, selon les portraits de ce roi qui nous ont été conservés sur les monuments de Tell-el-Amarna. La momie de ce roi n'a pas encore été identifiée; nous possédons seulement, au Musée du Caire, le couvercle de son sarcophage [1].

La chose la plus intéressante à citer à propos de ce Pharaon est qu'avant qu'il embrassât la religion d'Aton les portraits qu'on faisait de lui ressemblaient absolument au type égyptien ordinaire; mais aussitôt qu'il adopta cette nouvelle religion son portrait changea subitement et sa tête prit cette forme curieuse. On serait très tenté de croire que ce changement est dû à un caprice de la part de ses artistes; mais ses filles et sa femme avaient le même type de tête [2]. Dans tous ses monuments à Tell-el-Amarna il figure en compagnie de sa femme et de ses filles, et chacun des membres de la famille présente ce type caractéristique de la tête. Au Musée du Caire, dans la salle contenant les objets trouvés dans un atelier de sculpteur, il y a des têtes

[1] Je peux citer ici l'histoire de la momie trouvée par M. Davis, l'archéologue américain, dans un sarcophage sur lequel est inscrit le nom du roi, et qu'il crut naturellement être la sienne. Le Prof. Elliot Smith, qui examina le cadavre, affirma qu'il appartenait à un jeune homme de 25 ans (cf. *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire, The Royal Mummies*, by G. Elliot Smith (1912), n° 61075, p. 51-56 : *The bones of a skeleton supposed to be that of Amenothes IV (Khouniaton)*, et pl. XXXVI-XXXVII).

[2] Voir Petrie, *History of Egypt*, vol. II, p. 205 et suiv., et *Tell el Amarna*.

inscrites sous les nos 474, 476, 477, 480, 481, qui sont censées être des portraits des princesses filles de ce roi — le no 478 est le «death mask» ou «moule de la mort» du roi; il présente aussi les mêmes traits caractéristiques. Les figures des deux jeunes princesses, provenant d'une fresque trouvée à Tell-el-Amarna et conservées au Musée d'Oxford, donnent les mêmes traits caractéristiques, lesquels ressemblent d'une façon frappante à la tête no 476 qui se trouve au Musée du Caire. Sur aucun autre monument ou figure peinte nous ne trouvons ce type de face qui était caractéristique des membres de cette famille. Tous ces points prouvent donc que ce type était un type réel, authentique.

Le crâne que je vais décrire met la question hors de doute, car il appartient incontestablement à un membre femelle de cette famille.

Ce crâne est allongé d'une façon très curieuse; il est étroit dans ses trois quarts antérieurs, plus arrondi dans son quart postérieur; il est du type dit «dolichocéphale exagéré». Il appartient à une personne âgée de 20 ans environ. L'os frontal présente la suture métopique qui n'est pas encore ossifiée. Sa portion squameuse s'incline beaucoup dans sa partie postérieure et présente un front très bas. Près de son bord supérieur l'os présente aussi deux proéminences symétriques très bien marquées et qui ne se trouvent pas dans les crânes normaux. La suture coronale est située très en arrière postérieurement au plan coronal du sujet, et ceci à un tel point que les deux os pariétaux sont placés très obliquement d'arrière en avant et en bas et sont très réduits dans leur largeur. Ceci est dû à la grande inclinaison de la partie squameuse de l'os frontal. Les tubérosités pariétales sont poussées très en arrière. La suture sagittale est très courte, la lambdoïdale peut à peine être distinguée dans la *Norma verticalis* du crâne.

La partie squameuse de l'os occipital est très étroite et allongée à son angle supérieur et ressemble au type simien. Les parties squameuses des os temporaux sont courtes et plus petites dans leurs diamètres que les os normaux. Il n'y a ni os Wormiens, ni os Inca, ni os interpariétaux. Les os sont d'une structure très fine. La face est légèrement étroite et allongée. Les cavités orbitales sont larges, profondes et parallèles. Le pont du nez est plus large qu'à l'état normal, et cela est dû à une plus grande largeur des deux os nasaux. L'ouverture nasale est située sur le plan médian. Il n'y a pas

d'inclinaison du septum. La mâchoire inférieure est bien faite. Les os malaires ne sont pas proéminents et il n'y a pas de prognathisme. Le palais est assez élevé. Le corps du sphénoïde n'est pas encore ossifié au basi-occipital. Les deux tubercules styloïdes sont cassés. Le méat auditif externe est normal et les tubercules mastoïdes sont bien formés.

Ci-joint les reproductions suivantes :

1. Vue frontale du crâne avec les tissus secs en place.
2. Vue de profil du crâne avec les tissus secs en place.
3. Vue de front du crâne.
4. Vue de profil du crâne.

5 et 6. Mais la plus intéressante de toutes ces figures est le moulage en cire fait par le Dr Gatineau avec son habileté coutumière. Une comparaison de ce moulage, représentant les traits biologiques probables en temps de vie, avec l'image des deux princesses filles de Khouniaton et surtout avec la tête n° 476 du Musée du Caire, montre une ressemblance frappante entre les deux.

Voici les mesures du crâne :

	millimètres.
Longueur maximum	190
Largeur maximum	133
Bipariétal	133
Index céphalique	70
Diamètres verticaux de l'orbite	38
Diamètres transverses de l'orbite	36
Largeur du pont du nez	27
Longueur des os nasaux	19
Diamètre vertical de l'ouverture nasale	32
Diamètre horizontal de l'ouverture nasale	21
Hauteur de la partie verticale de la mâchoire (de l'angle au bord inférieur)	46
Longueur de la suture métopique	123

Je tiens à remercier de nouveau le Dr Gatineau pour avoir bien voulu me montrer ce crâne et m'avoir permis de publier les observations ci-dessus.

Dr G. P. G. Sobhy.

L'ANCIENNE FRONTIÈRE
ENTRE LA SYRIE ET LE ḤIDJÂZ
(NOTES DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE)

PAR HENRI LAMMENS.

En quel point, le long de quelle ligne, se rencontre la frontière commune entre la Syrie et le Ḥidjâz? Le mouvement dont le Grand Chérif de la Mecque, roi du Ḥidjâz, vient de prendre la direction donne un regain d'actualité à ce problème, et sa solution s'imposera demain aux diplomates, chargés après la guerre de remanier la carte de l'Asie antérieure, d'y déterminer les sphères d'influence et les frontières nouvelles. Il semble opportun de prévoir dès maintenant cette éventualité. Mais quel critère adopter dans cette discussion? Le *vilayet ottoman* du Ḥidjâz — une création du siècle dernier — fut un empiétement sur l'autonomie dont jouissent depuis le xᵉ siècle de notre ère les Ḥasanides, émirs de la Mecque[1]. Admettra-t-on le *statu quo ante bellum*, la frontière septentrionale du Ḥidjâz ottoman, telle qu'elle venait d'être modifiée à la veille du conflit actuel? Le district de ʿAqaba — une dépendance syro-palestinienne, au moins depuis les temps de Salomon et de la reine de Saba — a relevé du vilayet de Damas jusqu'en 1910. A cette date, érigé en caimmacamat, l'ancien *moudirat* de ʿAqaba se vit rattaché à Médine, c'est-à-dire incorporé au Ḥidjâz turc[2]. Nous n'avons pas à revenir sur les préoccupations politiques qui inspirèrent cette modification, où l'on méconnut trois millénaires d'histoire[3]. Tout conseille de chercher une base de discussion moins vacillante, d'établir une ligne-frontière

[1] Cf. Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 57 etc. (on y trouvera l'histoire du Grand-Chérifat), et notre article *Le Grand-Chérifat de la Mecque et la révolte arabe*, dans *Les Études*, 5 décembre 1916, p. 553-578.

[2] Cf. A. Musil, *Im nördlichen Heǧâz*, p. 10 (extrait des comptes rendus de *Kaiser. Akademie der Wissenschaften* de Vienne) (année 1911, nº XIII).

[3] Au siècle dernier, des contingents égyptiens occupaient encore les postes depuis ʿAqaba jusqu'à Al-Wadjh que jamais le gouvernement du Ḥidjâz ottoman n'avait songé à revendiquer.

qui corresponde à une tradition d'une historicité plus continue et reposant sur des arguments moins contestables.

Dans le *Berceau de l'islam*[1] nous avons posé en principe que l'origine de cette religion devait être cherchée dans l'Arabie occidentale, plus exactement dans la province appelée le Ḥidjâz. Cette assertion nous a conduit à examiner comment, aux environs de l'hégire, on se représentait la signification, l'extension géographiques du Ḥidjâz. Il nous a fallu constater combien, pour cette époque lointaine, il devenait malaisé d'aboutir à une solution précise. La documentation utilisée par nous se bornait à des textes, à des renseignements poétiques. Or, chez le Bédouin, rebelle aux généralisations, aux abstractions d'ordre géographique et gouvernemental, incapable de concevoir des groupements humains dépassant le cercle de la tribu ou d'une confédération de tribus, l'idée de province, de circonscription administrative ne correspond à aucune réalité accessible ou simplement utilisable dans le domaine topographique. Ce concept lui a été inculqué de force par l'organisation postérieure du califat. Non pas que dans l'immensité des déserts, écumés par ses razzias, tondus par la dent avide de ses troupeaux, son œil observateur, toujours aux aguets, n'ait de bonne heure distingué, marqué de vastes compartiments. Mais ces divisions se rattachent exclusivement à des accidents du sol ou à des phénomènes météorologiques : monts, plaines, plateaux ventilés par la brise, vivifiés par la pluie, dépressions encaissées, brûlées par les *semoûm*. De là les dénominations si fréquentes de *Ḥidjâz*, de *Nadjd*, de *Ghaur*, de *Tihâma*, de *Djals*[2]. Mais cette nomenclature[3] une fois trouvée, l'idée ne vint pas au nomade d'y enfermer une signification se rattachant à la géographie politique. Ainsi dans le Ḥidjâz, dans le Yémen, il distingue des Ghaur, des Tihâma, des Nadjd. Dans une même localité, sa subtilité découvre des parties *ḥidjâziennes* et d'autres *tihâmiennes*[4]. La centralisation administrative lui a toujours paru une atteinte à sa liberté, une restriction

[1] *Le Berceau de l'Islam, l'Arabie occidentale à la veille de l'hégire*, 1 vol., *le climat, les Bédouins*, cité par nous comme *Berceau*.

[2] Cf. notre *Berceau*, I, p. 12, etc.

[3] Demeurée très vague; les auteurs des *Mo'djam* ne s'y retrouvent plus. Cf. Bakrî, *Mo'djam*, 5-8, etc. Médine est tantôt du Nadjd, tantôt du Ḥidjâz (Bakrî, *op. cit.*, 8).

[4] Ainsi pour Médine (Bakrî, *op. cit.*, 8). La Mecque est dans le Ghaur du Tihâma (Hamdânî, *Djazîra*, 71, 5). Aṣma'î (Yâqoût, *Mo'djam*, W., I, 523) proclame Ṭâif حجازية, parce que

injustifiée à ses aspirations nettement individualistes et séparatistes. De la géographie, il ne prétend connaître que la partie physique.

Les poètes, ces intellectuels de la société scénite, ne se sont pas élevés au-dessus de cette conception étroite. Si cette circonstance diminue forcément la portée de leur témoignage, par ailleurs il devient difficile d'exagérer l'influence qu'ils ont exercée sur la formation et, tout spécialement, sur la terminologie de la science géographique chez les Arabes. Citons un exemple. Marwân ibn al-Ḥakam, gouverneur de Médine, obsédé par les débordements du licencieux poète Farazdaq, lui adressa cette admonestation : «Si Farazdaq obtempère à mes avis, dans ce cas, qu'il reste!». Ce monitoire rimé se terminait par فاجلس. Or cette expression peut aussi bien se traduire : «qu'il continue à résider dans le *Djals*». Le *Djals*, un synonyme de Nadjd! Il n'en fallut pas davantage pour suggérer à des philologues, à des géographes ingénieux, que Médine, véritable centre du Ḥidjâz — on le verra plus bas — passait également comme faisant partie du Nadjd. Cette subtile exégèse *chorographique* ne me paraît pas comporter une autre explication (cf. Bakrî, 9; *Agh.*, XIX, 43; comp. notre *Mo'âwia*, 416).

Quoi qu'il faille en penser, il est certain que parmi les poètes, le vocable Ḥidjâz était d'un emploi courant, moins pourtant que celui de Nadjd, la région qui a fourni en plus grand nombre des représentants au Parnasse arabe. Aux poètes cités par nous dans le *Berceau*, pour la période préislamique et mentionnant le Ḥidjâz, on peut ajouter Ḥosain ibn al-Ḥomâm[1], 'Alqama[2], 'Abîd ibn al-Abraṣ[3], Ḍamra ibn Ḍamra[4], Qais ibn al-Ḥaṭîm[5]. Parmi les rimeurs, contemporains de l'hégire, rappelons Labîd[6], Ḥassân ibn Thâbit[7], 'Aṭârid ibn Ḥâdjib[8], 'Abbâs ibn Mirdâs[9] et beaucoup d'autres.

chez beaucoup d'auteurs Sarât = Ḥidjâz (cf. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, 4). Le Yamâma est une أرض تهامية (*Osd*, II, 175, 11; comp. Maqdisî, *Géogr.*, 69, 5); Nadjd du Yémen, *ibid.*, 70, 4; Nadjd du Ḥidjâz; 94, d. l.; 96, 7. Pour Tihâma, voir Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 121-122; Ibn Ḥauqal, 33. «Les deux Ghaur du Tihâma» (*Osd*, IV, 66).

(1) *Agh.*, XII, 127, 5 d. l.

(2) Hamdânî, *Djazîra*, 50; *Šo'arâ'* (Cheikho), 506, 4.

(3) *Divan* (Lyall), X, 5.

(4) *Agh.*, X, 26, 10 d. l.

(5) *Divan* (éd. Kowalski), VI, 9. Autres mentions chez les poètes Moḥabbal et Hobaira ibn 'Amrou an-Nahdî; Bakrî, *Mo'djam*, p. 13.

(6) Hamdânî, *Djazîra*, 49, 229.

(7) *Divan* (Hirschfeld), *84*, 2; *123*, 4.

(8) *Agh.*, IV, 9, bas.

(9) Ibn Hišâm, *Sîra*, 832, 5.

dont il serait inutile d'allonger la liste ici. Les graves événements survenus, le séjour de Mahomet à Médine, au centre même du Ḥidjâz, ne pouvaient manquer d'appeler l'attention sur cette province. Depuis le califat, la mention du Ḥidjâz va donc se multipliant dans la langue poétique. Cette vogue correspond à une évolution dans le régime politique, à l'établissement des *djond* et des *miṣr,* des circonscriptions gouvernementales au sein de l'empire arabe, principalement sous la dynastie des Omayyades. Il faut toujours revenir à cette famille, quand il s'agit de la première organisation du califat. C'est bien à tort qu'on a attribué cette mesure à 'Omar Ier; جنّد الاجناد ومصّر الامصار, répètent à l'envi les compilateurs. En réalité, le successeur d'Aboû Bakr usa son énergie indéniable dans la lutte contre l'anarchie, jusqu'au moment où il en devint la victime. Son principal, mais incontestable mérite fut d'empêcher les éléments séparatistes de prendre le dessus; il sut préparer l'avènement d'un régime plus stable[1] sous les Omayyades.

Aussi longtemps que le souverain résida à Médine, celui-ci cumulait les fonctions de calife et de premier magistrat local. Avec l'émigration de l'autorité centrale en dehors de l'Arabie[2], il fallut se préoccuper d'y désigner des remplaçants du monarque, conséquemment déterminer les limites de leur juridiction, c'est-à-dire établir des cercles administratifs en cette Arabie, jusque-là régie par des institutions patriarcales et n'ayant jamais soupçonné l'existence d'une géographie politique. Parmi ces fonctionnaires, le plus considérable devint naturellement celui de Médine, la capitale déchue, laquelle depuis l'hégire avait graduellement éclipsé la Mecque. Ce dignitaire, fréquemment parent du souverain, on le nomma indifféremment gouverneur de Médine ou du Ḥidjâz. L'essai avait-il réussi, le titulaire s'était-il montré à la hauteur de la situation, l'usage s'introduisit, sous les Omayyades, de lui confier également l'administration de la Mecque et de Ṭâïf[3]. Ce gouvernement, agrandi et réuni dans les mêmes mains, n'en conserva pas moins sa première appellation et insensiblement l'administration métropolitaine s'habitua

[1] Cf. notre *Yazîd* (= *Califat de Yazîd Ier*), 374-375; 393 etc. Dans l'intérêt de l'histoire du premier siècle islamite, il devient grand temps de reviser la légende de 'Omar. Il reste encore à faire, même après les consciencieux travaux de Caetani dans ses *Annali dell' islam.*

[2] Après le meurtre du calife 'Othmân.

[3] Cf. notre *Mo'âwia* (= *Études sur le règne du calife Mo'âwia Ier*), p. 32 (extrait des *Mél. Faculté orientale* de Beyrouth).

à englober, sous la dénomination de Ḥidjâz, les territoires relevant de ces trois grandes agglomérations urbaines. Voilà comment la bureaucratie, avec ses tendances unificatrices, favorisa la diffusion d'une appellation géographique, non sans en avoir notablement élargi l'extension originale[1], au détriment de la clarté scientifique.

Mais si nous étudions les citations poétiques antérieures à cette période manifestement influencée par une tradition bureaucratique plus tardive, si nous y ajoutons les renseignements où l'on prétend nous donner l'impression de l'époque préhégirienne, nous aboutissons à la conclusion suivante. Au temps du Prophète et pendant le premier quart de siècle consécutif à sa mort, le vocable Ḥidjâz désignait la région dont la position de Médine forme approximativement le centre géographique. Dans les quatre directions, le cercle presque régulier délimitant cette circonscription ne dépasse guère un rayon de cinq journées de distance. C'est invariablement à cette agglomération que nous nous voyons ramenés : le cœur du Ḥidjâz primitif se trouve à Médine. Pour rappeler la cérémonie de l'*istisqâ'* sous 'Omar Ier, quand Allah accorda la pluie à l'intervention de 'Abbâs, l'oncle du Prophète, le Lahabide 'Abbâs ibn 'Otba s'écrie :

بعمّى سقى اللّٰه الحجازَ واهلَه ✿ عشيّةَ يَستسقى بِشَيبه عُمَرُ

Grâce à mon oncle 'Abbâs, Allah prit en pitié le Ḥidjâz et ses habitants, alors que 'Omar implora la pluie en considération de ce saint vieillard.

Le poète n'a en vue que Médine et la région médinoise[2]. A l'occident du district de Yathrib la frontière s'étend jusqu'au rivage de l'Érythrée. Au sud elle dépasse légèrement la moitié de la distance, séparant Médine de la Mecque, un peu au nord de 'Ardj[3]. A l'est la ligne-frontière s'insinue capricieusement dans les vallées, dans les brèches ouvertes au cœur de la chaîne

[1] Comp. Hamdânî, *Djazîra*, 218-219 : énumération poétique (xe siècle H.) des régions du Ḥidjâz, on y comprend le Tihâma. Aṣma'î (cité dans Yâqoût, *Mo'djam*, W., II, 205) en exclut la Mecque, parce qu'il a travaillé sur des documents antérieurs au xe siècle.

[2] Qui seules bénéficièrent du miracle. Samhoûdî, *Wafâ' al-wafâ'*, II, 422. Chez cet auteur, امر الحجاز et سلطان الحجاز, I, 418, 3; 422 désigne l'émirat des Ḥosainides à Médine; *ibid.* I, 432, نار الحجاز, l'éruption volcanique près de Médine; comp. I, 466.

[3] Samhoûdî, *op. cit.*, II, 170, 285. 'Ardj est appelée «اوّل تهامة à l'extrémité du Tihâma» (Yâqoût, *Mo'djam*, W., III, 637; Bakrî, *op. cit.*, 9).

montagneuse, prolongation septentrionale du Sarât de Ṭâif, qui conduisent jusqu'aux plateaux du Nadjd[1]. La frontière du nord nous reste à déterminer. Ce sera la matière des lignes suivantes.

*
* *

Voyons d'abord quelles populations occupent le Ḥidjâz. L'indication des tribus ḥidjâziennes ne peut manquer de nous fournir des précisions, leur habitat nous étant connu par ailleurs. Commençons par un groupe de sédentaires, dont l'histoire se trouve intimement mêlée à celle de l'Arabie occidentale, aux environs de l'hégire : «les Juifs du Ḥidjâz», يهود الحجاز. Ainsi les désigne Ḥassân ibn Thâbit[2]. Or, nous le savons par les récits de la *Sîra*, les Israélites habitaient non seulement Médine — où la polémique intarissable du Qoran nous les montre en nombre — mais tout un groupe d'oasis au nord et à l'orient de la région médinoise, Ḥaibar, Fadak, Wâdi'l Qorâ. Ces agglomérations devaient donc être comprises dans le Ḥidjâz. Une autre mention dans Ḥassân[3] nous ramène de nouveau au centre médinois. Le poète y menace le calife Mo'âwia d'un soulèvement des Anṣârs et du départ d'une armée réunie à Ṣirâr, toponyme dans les environs immédiats de Yathrib[4]. La province du Ḥidjâz englobait certainement la grande tribu de Solaim, dont le chantre 'Abbâs ibn Mirdâs entretenait d'intimes relations avec les Juifs de Médine, célébrés par lui[5]. Vers le sud, cette province semble également avoir touché au territoire des Banoû Hodail[6], tribu bédouine qu'on nous montre d'ordinaire errant dans les steppes du Tihâma et dans les vallées du mont Sarât[7], menace permanente pour les caravanes de Qoraiš et pour les riches domaines des Thaqafites.

[1] Zobair ibn Bakkâr considère Ḥidjâz = Djals; d'autres font de ces deux vocables et de Nadjd de purs synonymes : Bakrî, *op. cit.*, 7; cf. Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 171.

[2] *Divan*, 84, 2.

[3] *Divan*, 123, 4.

[4] Samhoûdî, *op. cit.*, II, 334. Cf. notre *Mo'âwia*, 65, et notre *Califat de Yazîd Ier*, 119.

[5] *Agh.*, XIII, 171; Samhoûdî, *op. cit.*, II, 329; cf. I, 550.

[6] Cf. Hamdânî, *op. cit.*, 49, 19. Les Banoû Solaim approvisionnent le marché de Médine (Samhoûdî, *op. cit.*, II, 544).

[7] Pour le territoire des Hodailites, cf. Hamdânî, *op. cit.*, 173, 3, etc. Leurs *losoûṣ* se montrent des voisins encombrants pour la Mecque et Ṭâif. Comp. Ibn Ḥauqal, *Géogr.* (éd. de Goeje), 25.

Il faut déplorer la perte du *Djazîrat al-ʿArab*, la description de la Péninsule arabique, composée par le célèbre Aṣmaʿî. Sa conservation nous aurait permis de déterminer la nature du dossier géographique, réuni par ce grand philologue. Cette documentation devait être en majeure partie d'origine poétique, basée sur les citations des chantres bédouins. C'est la méthode la plus habituelle aux topographes arabes. Des écrivains comme Maqdisî et Samhoûdî, se bornant à corroborer par l'érudition livresque l'autopsie ou l'examen des lieux[1], forment des exceptions. Or, Aṣmaʿî, cité par Yâqoût[2], indique parmi les tribus fixées au Ḥidjâz : «Balî, Aŝdjaʿ, Mozaina, Djohaina, une fraction des Hawâzin, نفر من هوازن, et la majorité des Banoû Solaim, عامّة منازل بنى سُلَم». Les Balî comptaient de nombreux *ḥalif* «alliés» au sein des clans anṣâriens[3]. Parmi les points du territoire occupé par eux on signale la vallée de Djazl[4], à l'extrémité septentrionale du Wâdi'l Qorâ[5]. Le nom des Djohaina[6] et des Mozaina revient incessamment dans les annales médinoises. «Entre tous les Arabes, seuls les Mozaina jouissaient du privilège de posséder un *madjlis*, lieu de réunion spécial, à Médine», لا يُعلم حتى من العرب لهم مجلس بالمدينة غير مُزَينة[7]. Cette prérogative indique suffisamment leurs relations intimes avec les Anṣârs. Quant aux Djohaina, ils occupaient la longue vallée de l'Iḍam, les environs du mont Raḍwâ, où on les trouve encore fixés de nos jours[8].

[1] Maqdisî (*Géogr.*, 3, l. 10; 6, l. 7; 43) affirme qu'ils forment la base des sciences géographiques. «J'ai vu... je n'ai pas visité...», répète-t-il incessamment.

[2] *Moʿdjam*, W., II, 205. Même énumération dans I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 97, 18, pour les tribus voisines de Médine; comp. encore 'Omar ibn Ŝabba, cité dans Bakrî, *op. cit.*, 8; il ajoute les B. Hilâl.

[3] Cf. *Osd al-ghâba*, passim, par exemple III, 337, 347, V, 106, 144, 146, 244, 257, 320, 406, 552. Comp. leur notice dans *Encycl. de l'islam*, I, 631-632. Un ḥalif de Balî assista au 'Aqaba (*Osd*, II, 384; IV, 158).

[4] Samhoûdî, *Wafâ'*, II, 280 (voir plus bas). Balî dans le Wâdi'l Qorâ; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 95, 6. Des Banoû Balî auraient habité Médine, conjointement avec les Juifs, antérieurement aux Anṣârs ou Banoû Qaila (Samhoûdî, *op. cit.*, I, 114, 1). Pour Aslam, cf. Samhoûdî, I, 551. Balî possédait des *oṭm* à Médine; donc considérés comme mi-indigènes (Samhoûdî, II, 357, bas. Cf. I, 144).

[5] Hamdânî, *Djazîra*, 170, 9 etc.

[6] Ch. Huber (*Voyage dans l'Arabie centrale*, 127) signale la région d'Al-'Alâ comme le «territoire des Beny Geheinah, fraction des Beny Kalb». «Porte de Djohaina» à Médine; Maqdisî, *Géogr.*, 82, 7.

[7] *Osd*, IV, 124; cf. Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 549-550. Mahomet trace à Médine le *masdjid* des Djohaina et des Balî (*ibid.*, II, 58).

[8] Hamdânî, *op. cit.*, 170-171; L. Roches, *Dix ans à travers l'islam*, 280; Samhoûdî, *Wafâ'*,

Outre Médine, parmi les groupements de sédentaires, le Ḥidjâz comptait, nous l'avons dit, Ḫaibar et Fadak. On ne s'étonnera donc pas de voir signaler, dans les plus anciens chroniqueurs, Ḫaibar, comme une des principales localités du Ḥidjâz, قرية الحجاز[1]. A son retour de l'expédition de Qodaid dans le Tihâma, Mahomet, en remontant vers le nord, dans la direction de Médine, «passa dans le Ḥidjâz», سلك الحجاز[2] et ne tarda pas à atteindre le canton de Naqiʿ, voisin de l'oasis médinoise[3]. Le plus extraordinaire, c'est de voir Moslim[4] attribuer au Tihâma le site de Ḏoû'l Ḥolaifa, distant de quelques kilomètres de Médine[5]. Il faut sans doute lire Ḫolaifa, un nom appartenant à la toponomastique du Tihâma, à moins de reconnaître dans l'emploi de ce toponyme une notation de géographie physique.

Au premier siècle de l'hégire, Djamîl, le chantre de Bothaina, proclame le Ḥidjâz sa patrie, انا جميل والحجاز وطنى. Or, ce poète habitait, nous le savons, la section centrale du Wâdi'l Qorâ. C'était le séjour de sa tribu, les Banoû ʿOḏra[6], groupe chrétien fixé dans le Wâdi'l Qorâ[7]. Ce long couloir, jalonné d'oasis et de palmeraies, était donc considéré — à tout le moins pour la moitié méridionale — à la fin du Ier siècle H., comme appartenant au Ḥidjâz. La difficulté consiste à déterminer l'exacte extension du Wâdi'l Qorâ. Sa frontière du sud a subi de profondes modifications sous la période omayyade. A cette époque de grande activité agricole en Arabie[8], les défrichements, la création de domaines se multiplièrent dans cette vallée au sous-sol riche en eau[9], le long de la route qui rejoignait Médine. Cette mise en

I, 550-551, 553; nommés par un poète sous ʿOmar Ier; p. 551, 6 d. l.

[1] Ṭab., *Annales*, I, 1375, 14-15, 17; 1586, 11; Hamdânî, *op. cit.*, 144, 21-22; Ibn Hišâm, *Sîra*, 770.

[2] Ibn Hišâm, *Sîra*, 727, 11.

[3] Ibn Hišâm, *Sîra*, *loc. cit.* Après l'échec du Ḫandaq, «Aboû Sofiân rentre dans le Tihâma» (I. S., *Ṭabaq.*, IIIᵉ, p. 3, l. 21), c'est-à-dire à la Mecque.

[4] *Ṣaḥîḥ*², II, 162, 7 d. l.

[5] Cf. Samhoûdî, *op. cit.*, II, 393. Pour le Ḫolaifa du Tihâma, cf. Yâqoût, W., II, 324.

[6] *Agh.*, XIX, 113, 9; cf. Yâqoût, *Moʿdjam*, W., II, 208, 12-15; *Agh.*, VII, 86. A leurs députés Mahomet prédit la conquête de la Syrie; *Sîra ḥalabyya*, III, 259, d. l.

[7] *Agh.*, VII, 77 etc.; I. S., *Ṭabaq.*, IIᵉ, 195, 6; Hamdânî, *op. cit.*, 180, 5-7; cf. *Berceau*, I, 189-190. Ils occupent «depuis Al-Ḥidjr jusqu'au Wâdi» (*Agh.*, XI, 161, d. l.). Faut-il comprendre Wâdi = Qorḥ? Cette équation devient une source de confusions. Voir plus bas.

[8] Cf. *Berceau*, I, 164, etc.; *Moʿâwia*, 225 etc.

[9] Laissée sans emploi au temps de Yâqoût, W., IV 81 : ومياهها تتدفق ضائعة لا ينتفع بها احد (W. renvoie à l'édition de Wüstenfeld).

valeur finit par atteindre le hameau de Doû'l Marwa, à une forte journée au nord de Médine[1]. Voilà comment ce dernier site, généralement englobé dans le Ḥidjâz[2], se trouve parfois également attribué au Wâdi'l Qorâ. Telle était du moins l'opinion commune à Médine pendant qu'y séjourna Samhoûdî, le consciencieux compilateur du *Wafâ' al-wafâ'*[3]. Précédemment, Hamdânî[4] compte « cinq étapes, *marḥala* » entre la ville des Anṣârs et le Wâdi; évaluation difficilement conciliable[5] avec l'opinion rapportée par Samhoûdî. Ces divergences tiennent, croyons-nous, d'abord à l'imprécision géographique des sources, confondant sous le vocable *wâdi* la région et son centre principal Qorḥ; ensuite à des raisons d'ordre économique. Le vocable *qaria* désignant un établissement de sédentaires, le concept géographique du Wâdi[6] a subi les fluctuations — progrès ou arrêt — des défrichements agricoles aux deux extrémités de l'étroite vallée, qui leur devait son nom si caractéristique dans la stérile Péninsule.

Voilà pourquoi l'accord ne se trouve guère mieux établi pour la frontière septentrionale du Wâdi. Dans la direction de la Syrie, cette limite est parfois étendue jusqu'à Al-ʿAlâ[7]. Pour cette région semble avoir été inventée l'appellation de Ḥidjâz *syrien*[8]. Plus d'un auteur refuse pourtant d'accepter le point de vue du poète Djamîl, fixé dans le Wâdi'l Qorâ et proclamant le Ḥidjâz sa patrie[9]. L'opinion de ces opposants nous paraît valable pour la période préislamite, alors que la frontière méridionale du Wâdi était encore

[1] Samhoûdî, *op. cit.*, II, 372, bas.

[2] Samhoûdî, *op. cit.*, II, 285. Rattaché à Médine (Maqdisî, *Géogr.*, 53, 10).

[3] Samhoûdî, II, 372, 389. Je ne puis accorder le même éloge à l'éditeur égyptien du *Wafâ'* (Caire, 1326 H.).

[4] *Djazîra*, 130, 10. La carte jointe au *Mohammed* de Margoliouth, 3ᵉ édit., fait commencer le Wâdi'l Qorâ à Doû'l Marwa.

[5] A moins qu'il n'entende — cas très fréquent (voir plus bas) — le centre ou la métropole du Wâdi, c'est-à-dire Qorḥ; c'était le marché de Wâdi (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 240).

[6] Formait jadis une suite ininterrompue de قرية; prospérité évanouie à l'époque de Yâqoût, *loc. cit.* Comp. Maqdisî, *op. cit.*, 83-84.

[7] Samhoûdî, *Wafâ'*, II, 388, bas; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 126.

[8] Début du IIᵉ siècle H.; *Agh.*, II, 109, bas. Comp. l'expression les « deux Ḥidjâz » (Hamdânî, *op. cit.*, 210, 11; *Agh.*, X, 53, bas; *Berceau*, I, 16, n. 3). Plus extraordinaire paraît l'explication citée par Bakrî, *Mo'djam*, 10, bas. Les « deux Ḥidjâz sont : le Ḥidjâz *noir* et le Ḥidjâz de Médine; le Ḥidjâz noir est le Sarât de Sanoû'a », c'est-à-dire des Azd Šanoû'a.

[9] Cf. Samhoûdî, *op. cit.*, II, 389. « Ni Taimâ' ni le Wâdi n'appartiendraient à l'Arabie »; Aboû Daoûd, *Sonan*, II, 26, 1-2.

mal déterminée. Plus tard nous la supposons avoir été mise en avant pour justifier l'attitude prêtée au calife ʿOmar vis-à-vis des Juifs et pour expliquer leur présence dans la région du Wâdi, plusieurs siècles après l'hégire. Comme on les avait expulsés de Ḫaibar et de Fadak, oasis appartenant au Ḥidjâz, on a voulu déduire de cette exception que les cantons du Wâdi, toujours peuplés par des Israélites, se trouvaient en dehors de cette province [1]. Dans cette explication on se figure sans doute écarter la difficulté en affirmant que le Wâdi est «situé entre Médine et la Syrie» [2]. Ces tâtonnements [3] achèvent de montrer le caractère arbitraire de la mesure décrétée par le second calife, lequel n'aurait pas même eu le courage de l'appliquer rigoureusement aux Juifs de Ḫaibar [4]. Des raisons locales très mal connues ont dû l'inspirer, peut-être aussi les convoitises de certains Ṣaḥâbis et, au premier rang, de ʿAbdallah, le fils du calife ʿOmar (cf. I. Hišâm, 779-780). Elle n'eut pas de caractère général et ne peut se prévaloir — comme on l'a prétendu — d'un soi-disant ordre laissé par le Prophète : لا يجتمعان دينان فى الجزيرة «deux religions ne doivent pas coexister dans la Péninsule» [5].

Si cette défense avait été promulguée, non seulement les Juifs du Wâdi, mais ceux du Yémen se seraient vus condamnés à quitter la Sarracène. Aussi ce dicton prophétique a-t-il étrangement embarrassé les juristes. Certains, contre l'unanimité des philologues et des lexicographes, ont prétendu que dans ce *ḥadîth*, جزيرة désignait le Ḥidjâz [6]. Mais alors les Juifs de Qorḥ auraient dû être expulsés, à moins d'admettre que ce canton du Wâdi central n'entrait pas dans les limites de «la province bénie», الاقطار المباركة. Au temps du géographe Maqdisî, Qorḥ, localité principale du Wâdi, continuait à être habitée par les Juifs [7]. Cet auteur n'hésite pas à la comprendre dans le

[1] Yâqoût, *Moʿdjam*, W., IV, 878. Argument repris par Bakrî, *op. cit.*, 9 pour Nadjrân, le Yamâma et le Baḥrain.

[2] Yâqoût, *loc. cit.*

[3] Comp. Aboû Daoûd, *Sonan*, II, 25 d. l. : جزيرة العرب ما بين الوادى الى اقصى اليمن.

[4] Hamdânî, *Djazîra*, 130, 14 : بخيبر قوم من يهود. A ma connaissance, aucun autre auteur ne signale leur permanence à Ḫaibar, après le califat de ʿOmar. Bakrî (*loc. cit.*) conteste l'expulsion des Juifs pour Nadjrân, Yamâma, etc.

[5] Cf. Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 227-229; curieuses variantes dans Aboû Daoûd, *Sonan*, II, 25-26.

[6] Samhoûdî, *op. cit.*, I, 229, 7; ou simplement Médine (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 161, 6). Embarras de Bakrî, *Moʿdjam*, 9.

[7] Maqdisî, *Géogr.*, 83-84; Samhoûdî, *Wafâ'*, II, 360. Ailleurs 53, 10, Maqdisî fait de Qorḥ le district et de Wâdi'l Qorâ la capitale. Amphi-

Ḥidjâz, de même qu'il considère la Mecque comme la métropole de cette province [1]. Cette dernière conception, inconnue au siècle des Omayyades, répondait aux modifications survenues dans la géographie politique. La Mecque avait repris le premier rang dans l'Arabie occidentale et était devenue la capitale de l'émirat fondé par les Chérifs ḥasanides [2], les *rois* actuels du Ḥidjâz.

Nous le savons, la moitié septentrionale du Wâdi était peuplée de Bédouins qoḍâʿites, plus ou moins profondément pénétrés par le christianisme. On les appelait les *Mostaʿriba*, parfois aussi les *Motanaṣṣira* [3]. Parmi eux on comptait les ʿOḏra, les Djoḏâm [4], les Bahrâʾ et des fractions de la puissante confédération des Banoû Kalb [5]. Or, à l'encontre des Solaim, des Mozaina, des Djohaina, des Balî, aucun de ces groupes nomades n'était rangé au nombre des tribus ḥidjâziennes. Elles passaient plutôt pour syriennes, spécialement les Djoḏâm et les Kalb [6]. Ces derniers possédaient en effet leurs centres principaux dans la Syro-Palestine. Dans l'ensemble, on peut affirmer qu'ils semblent avoir vécu en dehors du mouvement général de la Péninsule, on pourrait presque dire de la vie arabe. Aussi ne leur connaît-on pas de poète, antérieurement à l'hégire et à la période omayyade [7], époque pendant laquelle ces tribus donnèrent toute leur mesure [8]. Car le divan de Zohair ibn Djanâb est un apocryphe fabriqué pour combler cette embarrassante lacune [9]. Leur centre d'attraction se trouvait au nord du Wâdi'l Qorâ.

Ces particularités aident à comprendre les hésitations que nous constatons,

bologie incessante : cf. *Agh.*, VII, 99, 100; cf. VI, 141, 22; Ibn Ḥauqal, *Géogr.*, 27, 5; Ibn Rosteh, 183.

[1] Maqdisî, *Géogr.*, 69. Il considère la Mecque comme un *miṣr*, une métropole, siège d'un pouvoir autonome (cf. *Géogr.*, p. 47). Dans toute la Péninsule il n'admet que quatre subdivisions (p. 68, d. l.): d'où l'obligation de les élargir démesurément.

[2] Cf. Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 57 etc. Maqdisî (*op. cit.*, 84, 4) reconnaît le caractère *partiellement syrien* de Qorḥ; comp. p. 97, 8.

[3] Ibn al-Athîr, *Kâmil*, E., II, 115; cf. *Yazîd*, 287-288; Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 135; Masʿoûdî, *Tanbîh* (éd. de Goeje), 265.

[4] Cf. *Yazîd*, 279; *Agh.*, VII, 100, bas.

[5] Yâqoût, *Moʿdjam*, W., 81, 878. Balî chrétiens; *Osd*, V, 475, 476.

[6] Cf. *Moʿâwia*, 281 etc.; *Yazîd*, 270 etc. Les Banoû ʿOḏra et la Syrie; cf. *Berceau*, I, 190.

[7] Cf. *Berceau de l'islam*, I, 320, n. 2; *Yazîd*, *loc. cit.* Caetani, *Studi di storia orientale*, III, 413.

[8] Cf. *Moʿâwia* et *Yazîd*, aux endroits cités.

[9] Sa légende est destinée à montrer l'importance du rôle joué par les Kalb dans l'ancienne Arabie.

quand il s'agit de déterminer la mouvance géographique de ce district[1]. Les influences politiques et religieuses subies par ces tribus achèvent d'expliquer ces incertitudes. Si le Ḥidjâz proprement dit, dont Médine forme le centre, a été largement ouvert à la diffusion du judaïsme, on n'en peut dire autant du christianisme, très faiblement représenté dans la région de Yathrib et dans le Tihâma. En remontant le couloir du Wâdi'l Qorâ, les gens du Ḥidjâz devaient naturellement se trouver *dépaysés*. Ils y constataient partout l'influence d'idées, d'une civilisation étrangères. Au témoignage du Qoran[2], les étranges monuments nabatéens d'Aegra = al-Ḥidjr produisirent sur les naïfs habitants du désert la plus profonde impression. Cette impression était rendue plus sensible par la présence d'ermitages et de monastères chrétiens[3]. A la veille de l'hégire, il semble que sur certains points du Wâdi, commandant la route de Syrie, les Byzantins possédaient de petits postes militaires. Ces *maslaḥa* — ainsi les appellent nos textes[4] — étaient occupés par des auxiliaires appartenant aux tribus qoḍâ'ites[5]. Pour n'en avoir tenu aucun compte, Mahomet s'attira la défaite de Moûta. Averti à temps par ses éclaireurs sarracènes, surveillant les issues du Wâdi, le commandant de la troisième Palestine[6] réunit des renforts suffisants pour surprendre la colonne musulmane, imprudemment engagée dans le pays d'Edom. Rendu plus circonspect par cette douloureuse expérience, le Prophète, au cours de sa dernière promenade militaire, évita de dépasser l'oasis de Taboûk.

Et voilà pourquoi, au sortir du Wâdi[7], dans la direction du nord, les contemporains de l'hégire s'imaginaient mettre le pied sur les terres grecques[8]. Jadis toute cette région avait constitué une dépendance du royaume de Pétra, des انباط, *Anbâṭ*. Ce nom historique continua, depuis la disparition du glorieux État nabatéen, à désigner les indigènes de la Syro-Mésopotamie, ceux-là mêmes dont les caravanes approvisionnaient de céréales, d'huile et de

[1] Ainsi, Ibn Ḥauqal (*op. cit.*, 27) place « Al-Ḥidjr à une journée de Wâdi'l Qorâ ». Tenir compte pourtant de l'amphibologie notée plus haut. *Agh.*, XX, 97, 6 signale le Wâdi (lequel?) comme l'extrémité de l'Arabie. Aboû Daoûd (*Sonan*, II, 26, 1-2) l'en exclut.

[2] Voir concordances du Qoran *s. v. Thamoûd*.

[3] Cf. *Berceau*, I, 189-190; comp. Yâqoût, *Mo'djam*, W., IV, 451.

[4] Cf. *Osd*, V, 176.

[5] Wâqidî, *Wellh.*, 310; de Goeje, *Conquête de Syrie*, 5-6.

[6] Cf. de Goeje, *loc. cit.*

[7] Cf. *Agh.*, XX, 97, 6.

[8] Cf. *Yazîd*, 283; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 92, 10-15; de Goeje, *Conquête arabe de Syrie*, p. 5.

vin le marché de Médine. Dans ces parages, les Ghassânides, au service de l'Empire, gardiens du *limes*, rois de Syrie, ملوك الشام — comme les désignait l'emphase arabe — avaient recueilli l'héritage politique des Nabatéens. Maîtresse de l'ancienne Nabatée, suzeraine du phylarcat des Banoû Djafna, Byzance, si attentive à promouvoir la «pénétration pacifique» en Arabie, n'a pu négliger d'exploiter ces avantages, de monnayer ces titres pour amorcer une marche en avant vers le pays des aromates et des métaux précieux; pénétration poursuivie même après que l'invasion perse eût balayé l'émirat ghassânide et la dynastie des Banoû Djafna[1].

Une garnison romaine occupa longtemps Leucocome (Ḥaurâ'), au sud du golfe Ælanitique. Dans les mêmes parages, mais moins vers le sud, l'Empire possédait la riche oasis de 'Ainoûnâ[2], vraisemblablement la Ουνη de Ptolémée[3], objet de convoitises pour les Compagnons de Mahomet. Le Prophète passe pour en avoir accordé l'investiture au Ṣaḥâbî laḫmite et ancien chrétien, Tamîm ad-dârî, une personnalité mi-légendaire, figurant dans la littérature apocalyptique des *malâḥim*. Ce Tamîm résidait, avec sa tribu, les Laḫm-Djoḏâm[4], dans les déserts situés entre Taboûk et le golfe d'Aila. Il avait donc réclamé la palmeraie de 'Ainoûnâ[5], comme un fief de son pays, à savoir la Syrie, se hâte d'interpréter la Tradition[6]. Celle-ci reconnaît donc que cette région revenait à la Syrie. Aveu indirect et d'autant plus précieux! La Tradition tient avant tout à attribuer au Prophète la prévision de la conquête des pays du Nord[7]. Au moyen d'une confusion entre Bait 'Ainoûn et

[1] Cf. Yâqoût, *op. cit.*, W., II, 356.

[2] Cf. A. Musil, *Im nördlichen Ḥeǧâz*, 12. Il faut distinguer deux Ḥaurâ' (comme pour Yanbo'), le port (Maqdisî, 83) et l'oasis; Musil, *op. cit.*; de même pour 'Ainoûnâ, port et oasis; cf. *M F O B*, III¹, 414-415.

[3] Cf. *Mél. Facult. orient.* de Beyrouth, III¹, 414 (= *M F O B*); Yâqoût (*op. cit.*, W., III, 465) décompose ainsi 'Ainoûnâ : عين أنا, 'Ain Onâ, il ajoute que «Onâ est une vallée», وأنا واد, et la situe في طرف الشام «sur la frontière syrienne». Maqdisî (*Géogr.*, 54, 18) — qui s'y connaît — en fait une dépendance de Ṣoghar, donc du district syrien de Sarât. Ibn Rosteh (*op. cit.*, 341) la place «sur la route entre Madian et la Mecque, وبها مَطالِبُ يطلب الناس فيها الذهب». Donc des mines d'or!

[4] Cf. *Yazîd*, 285; comp. tout le chapitre xix; Samhoûdî, I, 278.

[5] Cf. *Berceau*, I, 102; Ibn Ḥadjar, *Iṣâba*, E., I, 184; *Osd*, II, 235, 7; V, 145.

[6] Voir par exemple *Iṣâba* et *Osd* aux endroits cités; Ibn Hišâm, *Sîra*, 774, 4.

[7] Cf. Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 129, grâce à l'insertion dans le ḥadith de حبرى et مسجد ابراهيم, identifiés avec Hébron; *Bait Ibrahîm* dans *Osd*, IV, 319, 11. Variantes où l'on a voulu retrouver Al-Ḫalîl = Hébron.

ʿAinoûnâ [1], elle s'obstine à chercher ce dernier site au sud de la Palestine [2] et dans la région d'Hébron.

A Aila se trouvait le quartier-général de la Xe *Legio Fretensis*, dont un détachement occupait l'îlot de Jotabé, station importante pour le trafic maritime, dans le golfe Ælanitique [3]. On le voit, Byzance maintenait énergiquement la revendication de ses droits historiques sur la frontière syro-arabe. Plus loin, vers le sud, au delà des postes de Ḥaurâ', de ʿAinoûnâ et de Taboûk, son influence s'exerçait principalement par l'intermédiaire du phylarcat ghassânide, organisme merveilleusement combiné pour agir sur les nomades mobiles. L'empire grec n'avait pu assister sans inquiétude aux entreprises des Laḫmides de Ḥîra contre les oasis de Taimâ' et de Doûmat al-Djandal [4], sans y flairer une menace pour ses frontières de Syrie. Byzance observait les tentatives de ces émirs pour gagner les chefs du Nadjd et du Tihâma, pour dominer le marché de ʿOkâẓ. Ces vassaux des Sassânides ne dédaignèrent pas même les services des *ṣaʿloûk*, ou écumeurs du désert — tel Al-Barrâḍ, lui-même ḥalîf omayyade [5].

L'Empire n'hésita donc pas à grandir les dynastes ghassânides aux yeux des Scénites impressionnables. De bon œil il les vit se former une petite cour à Djilliq, à Djâbia, attirer à eux les poètes, directeurs de l'opinion nomade, les Aʿšâ, les Nâbigha, les Ḥassân ibn Thâbit [6], sollicités en sens contraire par les générosités et la fastueuse hospitalité des Mondir et des Noʿmân de Ḥîra. Par l'intermédiaire du phylarcat ghassânide, nous voyons le gouvernement impérial réussir à peser sur la politique des régents de la Mecque, en suspendant les privilèges accordés à leur commerce [7] sur les terres grecques et

[1] Nettement distingués par Maqdisî, *Géogr.*, 29.

[2] Cf. *Osd*, II, 215; IV, 319; Hamdânî (*Djazîra*, 130, 23) localise «au pays de Djodâm», notation convenant à la région de Taboûk comme à la Palestine méridionale; celle-ci également occupée par les B. Djodâm. Voir *Yazîd*, aux endroits cités.

[3] Cf. *M F O B*, III¹, 413; *Encyclop.* Pauly-Wissowa, I, *s. v. Ailana;* Baudrillart, *Dict. d'hist. et géogr. ecclés.*, I, *s. v. Aela;* Caetani, *Annali*, II, 255, note.

[4] *Agh.*, XX, 99, 20. Tentatives reprises au siècle dernier par Ibn ar-Rašîd, lequel s'était également introduit à Taboûk; cf. notre article *Le chemin de fer Damas-La Mecque*, dans *Rev. Or. chrét.*, V, 511.

[5] *Agh.*, XIX, 75. Cf. nos *Aḥâbîš*, dans *Journ. Asiat.*, 1916², 426 etc.

[6] Voir leurs divans.

[7] Contrôle exercé aux douanes du *limes* syrien (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, II, 12).

en lui fermant les frontières de Syrie [1]. A leur retour de Ghazza et de Boṣrâ, les caravanes qoraïsites touchaient à Aila, terminus de la route stratégique établie par Trajan et soigneusement repérée par les bornes milliaires. Les Ibn Djod'ân, les Aboû Oḥaiḥa, les Aboû Sofiân, conducteurs de ces riches convois et financièrement intéressés dans leur organisation [2], profitaient de leur passage en cet important «port de mer de la Palestine», فرضة فلسطين [3], pour renouveler leur provision de *dînârs* byzantins, si appréciés sur les marchés du Tihâma.

César cède donc généreusement aux Djafnides la suprématie sur tous les nomades de la Transjordanie, de la troisième Palestine et du désert de Syrie et aussi la police de la frontière arabe, surtout depuis que les légionnaires, distraits par les campagnes de Perse et de Mésopotamie, ont dû évacuer les *castella* du *limes*. A ces émirs de fournir les contingents auxiliaires, les *goumiers* sarracènes, chargés de tenir garnison dans les blockhaus ou *maslaḥa*, qui surveillent les débouchés du Ḥidjâz et du Wâdi'l Qorâ [4]. L'influence romaine ne pouvait que gagner à ce partage, à l'extension de leur prestige par delà cette marche mouvante, et les Ghassânides surent l'exploiter pour l'ampliation de leurs domaines. Plus avant dans le désert, ces émirs avaient acquis la propriété d'une *ḥimâ*, vaste terrain de pacage à Oqor, en plein pays des remuants Banoû Ḏobyân et sur les confins orientaux du territoire médinois [5].

L'histoire du féal poète Samau'al, vassal ghassânide [6], indique, semble-t-il, qu'ils s'entendaient pour affirmer efficacement leur seigneurie sur l'oasis de Taimâ', au carrefour des routes de Syrie et du Ḥidjâz. Leurs dromadaires, leurs chevaux sillonnaient incessamment les steppes de l'Arabie occidentale. On retrouve les vestiges de ces raids sur les points les plus opposés du Ḥidjâz, à l'orient et au sud du Wâdi, chez les Ghaṭafân, à Atm chez les Banoû Solaim [7]

[1] Cf. *Chroniken*, W., II, 144.

[2] Voir notre article, *Les grosses fortunes à la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *L'Égypte contemporaine*, VIII, 17-30.

[3] Cf. Maqdisî, *Géogr.*, 178-179; Schlumberger, *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche*, 204, 258. Un poète compare à César le Mecquois Ibn Djod'ân (Bakrî, *op. cit.*, p. 4, bas).

[4] De Goeje, *op. cit.*, 5.

[5] Cf. Nâbigha (Ahlw.), 11, 1; Yâqoût, *Mo'djam*, W., I, 74.

[6] J'explique ainsi la *nisba* de Ghassânî qu'on lui accorde et qui ne me paraît pas comporter une valeur ethnique.

[7] Nâbigha (Ahlw.), 27, 24; Yâqoût, *op. cit.*, E., I, 104, 105.

et chez les Banoû 'Auf[1]. Une attaque mal combinée contre les palmeraies des Banoû 'Odra, d'ordinaire en bonne intelligence avec les dynastes syro-arabes, avait abouti à un échec, tandis que l'expédition contre les Juifs de Haibar, la grande oasis du Hidjâz, se vit couronnée de succès[2]. Ces opérations militaires aideront à comprendre comment l'imagination des Sarracènes se trouva amenée à décerner aux Djafnides le titre retentissant de « rois de Syrie ». Ils ne se trompaient qu'à moitié lorsque derrière ces émirs, ils croyaient découvrir le colosse romain, tout le prestige attaché au nom de César.

C'était, grâce aux subsides de l'Empire, à l'armement fourni par les arsenaux de Boṣrâ et de Damas, exceptionnellement aussi à l'appui d'un contingent byzantin que les Djafnides, élevés à la dignité de patrice, faisaient sentir, jusque dans les environs de Médine, la terreur de la puissance romaine. La vie bédouine « est restée identique à elle-même : être maître des oasis et tenir les points d'eau, c'était, autrefois comme aujourd'hui, avoir les nomades à son entière discrétion[3] ». La possession des palmeraies du Wâdi'l Qorâ, l'occupation des plantureuses oasis de Taimâ' et de Haibar, autant d'opérations préliminaires destinées à la défense du *limes* romain, ensuite à aplanir la route de Médine et de la Mecque. L'on comprendra également comment les Scénites du Hidjâz, en débouchant du Wâdi, éprouvaient l'impression de quitter leur Sarracène, la vieille terre de l'ancêtre Ismaïl que le Qoran leur apprendra plus tard à vénérer comme un prophète. Nous le voyons enfin par l'attitude des *Mosta'riba*, au moment de l'invasion musulmane en Syrie. Ces tribus s'empressent de voler à la défense de ce pays, comme s'il avait été leur patrie, et de rejoindre l'armée grecque[4]. Auraient-elles agi de la sorte si leur place ne s'était trouvée, pour ainsi parler, marquée d'avance à côté des légionnaires d'Héraclius? L'Empire les considérait en effet comme des « vassaux, liés à lui par un traité de συμμαχία qui... fourniront, moyennant

[1] Nâbigha (Ahlw.), *20*, 10, 18.

[2] Nâbigha, *op. cit.*, *13*, 1-2. Pour Haibar, cf. Qotaiba, *Ma'ârif*, E., 216 (= W. 314); comparer l'hypothèse de E. Littmann dans *Riv. Studi orientali*, 1911, p. 193-195. Pour l'attaque contre Taimâ', voir introduction p. 7 au Divan de 'Abîd ibn al-Abraṣ (Lyall); *Agh.*, XIX, 99.

[3] L. Homo, *Les Romains en Tripolitaine et dans la Cyrénaïque*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1914, p. 407.

[4] Cf. *Yazîd*, 295; Caetani, *Studi di storia orientale*, III, 414; Mas'oûdî, *Tanbîh*, 265.

subsides, des contingents militaires, en cas d'expédition... Ils restent distincts des troupes impériales et n'ont pour chefs directs que des compatriotes : ce sont, en somme, les anciens *fœderati* de l'époque romaine, affublés à présent d'un nom grec »[1], celui de *σύμμαχοι*.

*
* *

Pour sortir des généralités, disons que Al-Ḥidjr et Al-ʿAlâ — localités voisines de la moderne Madâ'in Ṣâliḥ, station du pèlerinage et du railway ḥidjâzien — marqueraient la frontière septentrionale du Wâdi'l Qorâ[2]. C'était également la limite nord du Ḥidjâz pour ceux qui englobaient dans cette province toute la longue vallée du Wâdi; concept sur lequel l'accord n'était pas réalisé au premier siècle de l'hégire. C'est sur le même point, près de la dépression, riche en eau souterraine, de « Wâdi'l Ğezel », le Djazl de Hamdâni[3], que les Bédouins modernes font commencer le Wâdi'l Qorâ[4]. Au delà on entrait en Syrie. Seulement la frontière syro-arabe se déplaçait, avançant ou reculant au gré des vicissitudes politiques que traversait le Bas-Empire. Byzance se trouva rarement en mesure d'exercer sur ce point la plénitude de ses revendications, et les tribus du *limes*, sans en excepter les *Mostaʿriba*, ne demandaient qu'à les confisquer au profit de leur anarchique liberté. Voilà pourquoi le récit des *Maghâzi*, campagnes du Prophète, met la Syrie tantôt au sortir du Wâdi'l Qorâ من وراء وادى القُرى[5], tantôt se contente de localiser Al-Ḥidjr « entre le Wâdi[6] et la Syrie »[7], formule opportuniste qui ne compromet rien. Mais cet opportunisme n'en affirme pas moins qu'au delà du Wâdi la Syrie était proche. Et cette conception date au plus tard du 1er siècle

[1] Cf. J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, 45-46. Les Djoḏâm coopèrent à la défense du *limes* (*Osd*, IV, 178).

[2] Yâqoût, *op. cit.*, W., II, 208. Comparer dans Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 203, 6 etc., un ḥadith indiquant qu'au nord d'Al-Ḥidjr (véritable lecture au lieu d'Al-Ḥadjar) on entrait en Syrie.

[3] *Djazîra*, 170, 10; Samhoûdî, *op. cit.*, II, 280.

[4] Cf. Musil, *op. cit.*, 16, et l'esquisse carthographique adjointe, esquisse volontairement sommaire.

[5] Wâqidî, *Wellh.*, 308; Ibn Hišâm, *Sîra*, 983, 3; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 94-95; cf. 92, 10-15; Wâqidî, *Kr.*, p. 5; Masʿoûdî, *Tanbîh*, 265.

[6] Toponyme parfois amphibologique; certains géographes comprennent par Wâdi'l Qorâ, la localité de Qorḥ, la principale de cette région; cf. Maqdisî, 53, 10; 107, 9; 110, 3. Sur cette amphibologie, voir plus haut.

[7] Cf. Yâqoût, *op. cit.*, W., II, 208.

islamique. Une frontière demeurée immuable depuis près de 1300 ans mérite apparemment d'être appelée historique. En réalité — et cette remarque précisera le vague des formules arabes — sur ce point extrême du *limes* syrien, comme le long d'autres frontières byzantines [1], il semble avoir existé une sorte de territoire ou de zone neutre. Dans la pratique, cette zone était abandonnée aux Barbares, surveillés, sinon efficacement contenus par un petit nombre de postes qu'occupaient des *σύμμαχοι* ou *goumiers* sarracènes.

Après l'avoir franchie, le site le plus important était l'oasis de Taboûk, possession des Banoû Kalb ou d'une sous-tribu kalbite, les Banoû 'Odra [2]. Dans les plus anciens textes, chez les annalistes, chez les géographes les plus précis, Taboûk est attribué sans hésitation à la Syrie [3]. C'est également l'opinion de Šâfi'î [4]. Le topographe Aboû Zaid [5] place Taboûk «entre la Syrie et Al-Ḥidjr». Mais cette extension de la zone neutre ne saurait prévaloir contre l'opinion de Maqdisî, le géographe averti, qui croit reconnaître à Taboûk la continuation du Ghaur, de la dépression centrale si caractéristique, du fossé qui coupe la Syrie dans le sens de la longueur [6]. Taboûk fut le terminus de la dernière expédition commandée par Mahomet. Le Prophète n'y rencontra plus le petit poste byzantin مسلحة الروم. La garnison s'était retirée devant les forces musulmanes trop notablement supérieures. Il prédit alors que «l'heure de la résurrection ne se lèverait pas avant de voir les Grecs réoccuper Taboûk», لا تقوم الساعة حتى تصير هذه مسلحة الروم [7]. Il serait oiseux de rechercher longuement à quelle inspiration correspond cette étrange prédiction. Faut-il la rattacher au cycle de traditions apocalyptiques, où l'on représente Médine comme devant offrir le dernier refuge aux musulmans [8]?

[1] Cf. J. Maspero, *op. cit.*, 12.

[2] Cf. *Mo'âwia*, 290.

[3] من ارض الروم. Cf. Maqdisî, *Géogr.*, 54, 155, 178, 179, 186; Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 59; Dînawarî, *Aḫbâr ṭiwâl*, 150, 3; Mas'oûdî, *Tanbîh*, 265, تبوك مما يلى دمشق من ارض الشام; Bakrî, *op. cit.*, 192 (cf. la contradiction 9, bas, où Taboûk et la Palestine (*sic*) sont attribués au Ḥidjâz); Iṣṭaḫrî, *Géogr.*, 15, 2: «Taboûk dans le désert de Syrie»; à la page 20, 3 met Taboûk entre Al-Ḥidjr et «وادى القرى»; Ibn Ḥauqal, *Géogr.*, 27.

[4] Samhoûdî, *op. cit.*, I, 99.

[5] Cité dans Yâqoût, *op. cit.*, W., I, 825. Il s'agit du géographe Aboû Zaid al-Balḫî, fréquemment utilisé par Maqdisî.

[6] *Géogr.*, 186. Ailleurs il rattache (p. 54, 18) Taboûk à Ṣoghar, capitale du district syrien d'Aš-Šarât ou pays d'Edom.

[7] *Osd*, V, 176.

[8] Samhoûdî, *op. cit.*, I, 83-85; cf. Moslim, *Ṣaḥîḥ*² II, 500, 516; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 9. Ḏahabî, *Mîzân*, II, 100.

La saison était rude et l'intendance de l'armée[1] témoignait d'un esprit d'organisation insuffisante. Parvenu à Taboûk, après des fatigues inouïes, Mahomet ne douta pas être sorti des terres arabes. De bonne foi, il se figura même avoir pénétré au *cœur* du pays grec. Tout dans son attitude témoigne de cette naïve persuasion. Il y a lieu, croyons-nous, d'en tenir compte. Elle a dû être partagée par ses milliers de compagnons, en majorité familiarisés par leurs voyages avec la route de Syrie. Les douanes multiples établies le long de cette voie commerciale, les taxes variées perçues par les préposés byzantins et ghassânides les avaient forcément initiés à la géographie politique de la région-frontière. Les *routiers* qoraišites signalent la *Taboûkyya*, route de Taboûk[2] par où les caravanes atteignaient en droiture la Balqâ'.

Aboû'l Qâsim aimait, au dire de la *Sîra*, à entourer du plus profond mystère les préparatifs de ses razzias, pour dérouter l'espionnage bédouin et surprendre ses ennemis[3]. Cette fois l'adversaire ne se trouvant plus en Arabie, il pensa ne pouvoir se dispenser de prévenir les siens des dangers à affronter.

Avant de partir, il publia donc que l'expédition était dirigée contre les Banoû'l Aṣfar, les Byzantins, contre le pays de Roûm, les provinces de l'Empire grec et en premier lieu la Syrie[4]. Au lendemain de cette brève[5] et prudente promenade militaire, revenu à Médine, il parle dans un message officiel de «son retour du pays grec», منقلبنا من ارض الروم[6]. Ce protocole rappelle la définition de Mâlik ibn Anas, renfermant la presqu'île arabique «entre Wâdi'l Qorâ et les frontières extrêmes du Yémen»[7]. Nous demeurons notablement en deçà de cette délimitation[8], quand nous replaçons au midi de Taboûk l'ancien *limes* syrien. Au sud, nous l'avons déjà noté, mais surtout au nord de cette oasis syrienne, le pays était entièrement occupé par des tribus

[1] Appelée جيش العسر.

[2] Par opposition à la route d'Aila, طريق المعرقة; Ṭab., *Annales*, I, 2078, 2079, 2086, 2107; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 88.

[3] Comp. I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 96, 15-16; comp. 97; 120; Ṭab., *Annales*, I, 1693.

[4] Ibn Hišâm, *Sira*, 893-894; Wâqidî, *Kr.*, 425 etc.

[5] «Il y séjourna quelque dix jours»; Ṭab., *Annales*, I, 1703. Ailleurs «vingt jours», évaluation sensiblement équivalente.

[6] Ibn Hišâm, *op. cit.*, 956, 3.

[7] Aboû Daoûd, *Sonan*, II, 25, d. l.; *Agh.*, XX, 97.

[8] Aboû Daoûd et d'autres, cités plus haut, excluent le Wâdi de l'Arabie.

syro-arabes, kalbites ou djodâmites [1]. Les Banoû Djodâm occupaient le territoire de Taboûk [2], où ils voisinaient avec les Banoû 'Odra. Dans la région de Taboûk et dans les alentours du Wâdi'l Qorâ, ces nomades, demeurés en mauvais termes avec le jeune État médinois [3], encouragés peut-être par la présence d'Héraclius au sud de la Palestine [4], auraient opéré une concentration militaire, menaçant la capitale de Mahomet, quand ce dernier s'avisa de les prévenir [5]. Les forces considérables — on parle de 30.000 hommes — réunies par lui, semblent indiquer qu'il a cru voir dans ces Bédouins l'avant-garde de l'armée byzantine [6].

La Syrie est fréquemment appelée «le pays de Djodâm [7] ». Les Djodâmites comptaient parmi les principaux auxiliaires des Byzantins [8]. A Moûta, les musulmans les avaient rencontrés dans les rangs des Grecs [9]. Depuis la suppression du phylarcat ghassânide, leurs chefs paraissent avoir assumé la garde du *limes* syrien [10]. La grande expédition de Taboûk aurait même eu pour objectif principal de dissiper un important rassemblement de Roûm et d'Arabes chrétiens, *Motanaṣṣira* [11], spécialement de Djodâmites au service de l'Empire [12]. Les nomades n'attendirent pas l'arrivée de Mahomet, mais se seraient hâtés de «rejoindre à Damas l'empereur grec» رجعوا الى عظام الروم بدمشق [13]. Voilà du moins comment la *Sîra* [14] s'est expliqué l'attitude des Djodâm et des *Motanaṣṣira*. Sous les Omayyades, la tribu de Djodâm fournira, avec les Kalbites, les plus solides éléments de l'armée syrienne. Ils seront appelés par excellence *Ahl aš-Šâm*, au point que *Kalbi* et *Djodâmî* deviendront synonymes de *Šâmi*, Syrien [15]. Les géographes les énumèrent parmi les tribus

[1] Cf. *Mo'âwia*, 290; *Berceau*, I, 190.

[2] Hamdânî, *Djazîra*, 129, 13; 130, 22-24.

[3] Cf. *Yazîd*, 288 etc.

[4] Voir plus bas. Aux B. 'Odra Mahomet prédit la conquête syrienne et la fuite d'Héraclius; *Sîra ḥalabyya*, III, 259, bas.

[5] Balâdorî, *Fotoûḥ*, 59.

[6] Cf. *Sîra ḥalabyya*, III, 145.

[7] *Agh.*, I, 15, 15; Ibn Qais ar-Roqayyât, *Dîwan*, 39, 55; Ṭab., *Annales*, II, 1414, 12.

[8] Balâdorî, *op. cit.*, 135; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 64; Ṭab., *Annales*, I, 1740. Préposés aux douanes byzantines; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, II, 12.

[9] I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 93; Ṭab., *Annales*, I, 1611.

[10] Ibn Hišâm, *Sîra*, 958; cf. *Yazîd*, 292; *Oqd*, IV, 178.

[11] *Sîra ḥalabyya*, III, 145.

[12] Balâdorî, *Fotoûḥ*, 59; I. S., *Ṭabaq.*, II¹, 119, 2; Wâqidî, *Kr.*, 426; *Ḫamîs*, II, 122.

[13] Wâqidî, *Kr.*, 426, 5.

[14] Interprétant peut-être une des stipulations de la συμμαχία.

[15] Voir notre monographie de *Kalb* et de

arabes « qui ont élu domicile en Syrie », تشأم من العرب[1] et adopté la nationalité de ce pays.

Et voilà pourquoi les Bédouins du Tihâma et du Ḥidjâz, en débouchant, au sortir du Wâdi'l Qorâ, dans le territoire des Banoû Djoḏâm, ne doutaient pas avoir franchi la frontière de Syrie. La Ḥismâ, vaste district de steppes et de pâturages, compris entre Taboûk, la côte et Aila, appartenait, tous le savaient, aux Banoû Djoḏâm[2]. Dans sa marche vers le Nord, le Prophète ne jugea pas prudent de dépasser Taboûk avec ses troupes exténuées. Il demeurait encore, semble-t-il, sous l'impression du désastre de Moûta. Il se borna à lancer des bandes contre l'oasis de Doûmat al-Djandal et à rançonner les localités d'Aila, de Djarbâ' et d'Adroḥ[3]. Content d'avoir forcé à la retraite le petit poste byzantin, lui-même ne songea pas à annexer Taboûk. Telle avait été pourtant sa pratique constante à l'égard des palmeraies du Ḥidjâz et du Wâdi'l Qorâ. Il n'essaya pas même, en guise de dédommagements pour couvrir en partie les énormes frais de l'expédition, de soumettre l'oasis aux conditions exigées de Ḥaibar et de Fadak, à savoir : la cession d'une partie des récoltes. En dehors du Ḥidjâz, loin de sa base de Médine, son sens très affiné des réalités ne lui laissait aucune illusion sur l'inconsistance de sa dernière démonstration militaire. En revanche, il ne semble s'être accordé aucun repos avant d'avoir établi solidement son pouvoir dans toute l'étendue du Ḥidjâz. Dans cette sphère il ne veut reconnaître que des sujets, des alliés ou des tributaires : les grandes tribus, les Juifs du Ḥidjâz en avaient fait la dure expérience. Apparemment il a considéré toute la région au nord du Wâdi'l Qorâ comme en dehors de cette province. L'expédition de Taboûk ne semble avoir eu d'autre but que d'assurer la tranquillité sur les frontières du nouvel

Djoḏâm, dans *Mo'âwia*, 281 etc., et *Yazîd*, 270 etc.

[1] Hamdânî, *Djazîra*, 129, 10.

[2] Yâqoût, *Mo'djam*, W., II, 267; cf. *Yazîd*, 284. On les disait descendants des Madianites; *'Iqd al-farîd*², II, 55.

[3] Cf. *Mo'âwia*, 126-128, et l'*Addition*. La Tradition énumère « trois jours » (lire trois quarts d'heure) entre les deux derniers sites; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 152; II, 44. Cette étrange erreur doit être cherchée dans le cycle de ḥadîth relatifs au حوض ou bassin paradisiaque et dont l'extension est généralement évaluée à plusieurs journées. Les deux localités étant parfois employées dans ce cycle comme points de repère, les traditionnistes ont pensé devoir les distancer pour faire cadrer les renseignements avec les ḥadîth *majoritaires*.

État médinois [1]. Il ne tarda pas à se retirer, au bout de vingt jours, comme s'il ne s'était pas, malgré ses 30.000 hommes, senti en force à cette extrémité du territoire byzantin. Peut-être avait-il appris la présence en Palestine de l'empereur Héraclius, venant rapporter à Jérusalem la Sainte Croix reconquise sur les Perses [2]. De Bornier lui prête alors cette tirade :

> Les Romains près de nous? — Je les trouvais trop loin!
> Toute guerre me plaît, qui mettra moins d'espace
> Entre nous et ces fils de la louve rapace...
> Je vois l'Asie ouverte après quelques combats,
> Constantinople, clé de l'Europe, là-bas...
> C'est l'œuvre de l'islam, c'est moi qui la commence [3].

Un quart de siècle plus tard, le calife 'Othmân se trouva assiégé à Médine par ses propres sujets. En établissant une administration arabe en Syrie, les conquérants, novices dans l'art de gouverner, s'étaient contentés d'adopter les délimitations établies par les anciens maîtres du pays [4]. C'était le seul parti auquel leur inexpérience politique pût raisonnablement s'arrêter. Les concepts de l'unité de race reliant entre eux tous les habitants de l'énorme Arabie [5], le vocable même de *Djazîra*, Péninsule arabe [6], destiné à une si grande fortune dans la littérature postérieure, ne leur disaient rien. Mais le terme et le sens de Ḥidjâz leur étaient demeurés familiers et non moins le nom de la Syrie. L'enveloppante diplomatie impériale s'était inlassablement chargée de leur rappeler la portée et l'extension de ce dernier terme. Il ne coûta donc aucun effort aux conquérants, encore abasourdis par leurs trop rapides succès, pour maintenir entre le Ḥidjâz et la Syrie la frontière traditionnelle, ou jadis réclamée comme telle par le gouvernement grec. Les ancêtres de ces Qoraišites, brusquement placés à la tête du califat, ne s'étaient jamais avisés

[1] Il se préparait à porter le dernier coup aux منافقون ; on place alors l'incident du «masdjid dissident», الضرار.

[2] Butler, *Arab conquest of Egypt*, 144; *Agh.*, VI, 95, 5; Ibn Sa'd (Wellh.), nos 2 et 5; *Ḥamîs*, II, 31, 39.

[3] Henri de Bornier, *Mahomet*, II, sc. 5.

[4] Comp. notre *Yazîd*, 436 etc.

[5] Cf. *Berceau*, I, 9 : tendance constante de refuser aux habitants du Yémen la nationalité arabe; *Agh.*, IV, 76; XI, 90-91 (tendance exacerbée par l'opposition Qais-Yémen); cf. Tirmidî, *Ṣaḥîḥ* (Dehli) II, 232, où ceux du Yémen sont placés après les *'Adjam*; cf. *Berceau*, I, 365.

[6] On s'en aperçoit aux hésitations (voir plus haut) pour définir ce vocable.

jusque-là de l'importance que pouvait présenter cette question; bien moins encore les aïeux des Anṣârs indolents, plus directement intéressés en la matière, mais paralysés par leurs divisions intestines[1]. Ni Mecquois ni Médinois n'avaient jamais songé à protester contre les empiétements byzantins le long du *limes* arabe; et quand ils l'auraient tenté, ils n'auraient pu intervenir efficacement. Pour nous borner à Médine, le pouvoir de cette ville, antérieurement à l'hégire, ne dépassait pas la périphérie de ses clos de palmiers. A quoi bon s'inquiéter? Au premier siècle de l'islam, les hétérodoxes n'étant pas exclus des «provinces bénies»[2], les régents de l'empire arabe ne découvraient aucune raison pour en modifier arbitrairement l'extension, ainsi qu'il arrivera plus tard aux traditionnistes et aux juristes, sous l'influence de préventions religieuses.

Nous le voyons par l'attitude de Mo'âwia. Au secours de 'Othmân serré de près par les rebelles, le jeune gouverneur omayyade de Syrie s'était empressé d'envoyer un contingent de troupes syriennes. Leurs instructions prescrivirent d'attendre près du Wâdi'l Qorâ et de Taboûk des ordres ultérieurs ou de n'avancer que sur une demande formelle du calife. C'était la dernière grande oasis syrienne; au delà de la zone neutre on s'exposait à pénétrer dans le Ḥidjâz. Cette considération explique les tergiversations du gouverneur de Syrie[3], hésitant à s'avancer en armes sur les terres relevant directement de son souverain.



Ainsi, aussi loin qu'il nous a été donné de remonter dans le passé de la Syrie, nous avons vu les différents régimes qui s'y sont succédé, depuis David et Salomon, s'empresser de revendiquer la région sise à l'orient du golfe aelanitique, les districts méridionaux de la Nabatée et le pays des anciens Madianites. Continuant les traditions du Haut-Empire, Byzance y a maintenu son occupation et ses représentants, jusqu'à la veille de la conquête

[1] Et totalement privés de flair politique.

[2] Cf. notre *Mo'âwia*, 401-419. Sous le califat de 'Omar, des Juifs fonctionnent comme âniers à Médine (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 168, 5).

[3] Après le meurtre de 'Othmân les troupes syriennes surveillent la frontière entre Taboûk et Aila (Ṭab., *Annales*, I, 1087). Les émirs syriens allant à la rencontre de 'Omar Ier s'arrêtent à Sargh (Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, C. VII, 21, 6).

arabe. Cette situation de fait, nous l'avons trouvée reconnue publiquement par le Prophète, par ses contemporains, les Aboû Sofiân et les Ḥassân ibn Thâbit[1], et enfin par les tribus locales. Ces nomades n'hésitèrent pas à proclamer leur allégeance syrienne, à accepter loyalement les obligations militaires résultant de leur alliance politique avec le Bas-Empire, à prendre résolument parti contre l'État médinois, fondé par Mahomet, quand ceux-ci s'avisèrent d'étendre les conquêtes au delà du Wâdi'l Qorâ. Cet ensemble de preuves a paru si convaincant que le *ḥadith* lui-même, les témoins les plus autorisés des premiers siècles islamites n'ont pu s'empêcher de reconnaître les droits de la Syrie sur ces districts, lorsque, attestant leur caractère syrien, ils les détachent du Ḥidjâz.

Aucun doute ne peut donc subsister. C'est entre Taboûk et Madâ'in Ṣâliḥ que, depuis au moins treize siècles, se trouve fixée la frontière syro-arabe[2]. Le tracé court le long d'une ligne irrégulière, allant rejoindre les palmeraies et les champs de mine de ʿAinoûnâ et de Madian. Cette ligne s'incurve notablement au sud de Šaghb et de Badâ[3], dans la direction de Wâdi'l Qorâ, pour englober ces deux oasis syriennes, étapes sur la route d'Aila et de Médine, situation qui les fera choisir plus tard par les descendants d'Ibn ʿAbbâs pour y abriter leurs intrigues ténébreuses contre les califes de Damas[4]. C'est le long de ces points de repère qu'il convient de reporter la nouvelle frontière, quand sonnera l'heure de la réglementation générale pour la Syrie de demain. Tout nous engage à la rapprocher sensiblement du site, de la latitude de Madâ'in Ṣâliḥ[5], où commence géographiquement le Wâdi'l Qorâ, dont la partie méridionale paraît avoir été administrativement rattachée à Médine, dans le courant du premier siècle islamique. *A fortiori*, Taimâ', la belle oasis, située en dehors de cette ligne et n'ayant jamais fait partie du

[1] Pour ce poète, voir plus bas.

[2] Cf. Caetani, *Studi di storia orientale*, III, 261.

[3] Voir la carte jointe à l'édition de Kindi, *Governors of Egypt* (Guest).

[4] Maqdisî, 112; Bakrî, *op. cit.*, 9, 1-2; Ibn al-Athîr, *op. cit.*, I, 68, 8; 222, 4; Iṣṭakhrî, *Géogr.*, 27; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 183, 341, nommées par les poètes Kothayyr et Djamîl; Bakrî, *op. cit.*, 143.

[5] Les marchands chrétiens de Syrie accompagnaient le *ḥadjdj* jusqu'à Al-ʿAlâ (Ibn Baṭṭoûta, *Voyages*, I, 261). Il faut également tenir compte des hésitations motivées d'Aboû Daoûd, de Šâfiʿî, etc., excluant tout le Wâdi de l'Arabie.

Ḥidjâz[1] ou du Nadjd, doit revenir à la Syrie[2]. Mais aucun doute ne peut subsister au sujet d'Aila, la moderne ʿAqaba. Depuis le roi David, en passant par les périodes romaine et franque, elle n'a cessé de relever de la Palestine[3], ainsi que les localités de la côte érythréenne au nord-ouest de Taboûk. «Aila et les deux côtés du golfe Ælanitique»

ملكا من جَبَل الثلج الى ۞ جانِبَى أَيْلة مِن عَبْد وحُرّ

sont expressément mentionnés par Ḥassân ibn Thâbit[4] «parmi les dépendances des phylarques ghassânides» à son époque[5]. Quant à Aila, cette ville fut jusqu'à la conquête arabe directement administrée par l'Empire. L'assertion du poète médinois n'est toutefois valable que pour le territoire désertique d'Aila, ou plus exactement pour les nomades parcourant ce territoire et placés sous la surveillance des émirs djafnides. Au temps de Maqdisî, xᵉ siècle chrétien, Aila demeurait toujours «le port de la Palestine»[6], c'est-à-dire de la *Tertia Palæstina* ou *Palæstina salutaris*, l'ancien pays d'Edom et de Moab, une région comptant «des bourgs plus considérables, plus importants que les cités de la Péninsule arabique», قُرى اجلّ واكبر من اكثر مدُن الجزيرة [7]. Ce géographe[8] croit reconnaître dans Aila «la métropole maritime», حاضرة البحر, mentionnée dans le Qoran (vii, 163). Opinion plausible après tout, puisqu'à son époque, «Syriens, Ḥidjâziens et Égyptiens, chacun revendiquait Aila pour son pays». Mais, conclut cet observateur sagace, lequel parmi ses collègues arabes s'est le plus approché de la géographie méthodique, Aila doit sans hésitation revenir à la Syrie; car «les coutumes, les poids et mesures, tout y rappelle la Syrie. Elle sert de port à la Palestine, d'où lui provient l'ensemble de son exportation[9].»

[1] Excepté dans l'encyclopédiste Yâqoût, *Moʿdjam*, W., qui s'amuse à collectionner les opinions les plus divergentes : «Taimâʾ entre la Syrie et le Wâdi'l Qorâ» (I, 907); «dans le Wâdi'l Qorâ» (II, 208, 4), puis il cite Iṣṭakhrî, qui la place à une journée du Wâdi.

[2] Cf. Aboû Daoûd, *Sonan*, II, 25, 1-2.

[3] *Encyclopédie de l'islam*, article *Aila*. La frontière égyptienne à l'époque byzantine passe à l'est de Klysma = Qolzom = Suez (cf. J. Maspero, *op. cit.*, 27; Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, 204, 258).

[4] *Divan*, 155, 9.

[5] Cf. Yâqoût, *Moʿdjam*, W., I, 422.

[6] Maqdisî, *Géogr.*, 178, 11.

[7] Maqdisî, *Géogr.*, 155, 3.

[8] *Op. cit.*, 178, bas. Il la rattache, 54, 18, à la région syrienne des Šarât ou pays d'Edom, à distinguer du Sarât (*sîn*) de Ṭâif.

[9] Maqdisî, *op. cit.*, 179, 2-5.

Depuis qu'elle a échangé son nom, rappelant près de trois millénaires d'histoire, contre la dénomination banale de ʿAqaba [1], principalement depuis l'occupation turque, fatale à tous les pays arabes, cette prospérité a notablement baissé. Assurément l'Érythrée n'a plus l'importance économique qu'elle conservait encore au temps de Maqdisī. L'arrière-pays, son *hinterland,* est redevenu, à la lettre, l'*Arabie Pétrée,* nom qui attestait jadis sa dépendance de la splendide métropole de Pétra. La mer Rouge a cessé d'être «la mer de Chine» [2], désignation inattendue, mais évoquant les actives relations commerciales des ports érythréens avec l'Extrême Orient. Seuls des esprits superficiels méconnaîtront l'intérêt majeur pour la Syro-Palestine de posséder cette communication avec la mer Rouge, en cette extrémité de ses provinces méridionales, à proximité des routes et du railway menant aux métropoles de l'Arabie occidentale. Le redoutable Renaud de Châtillon l'avait compris pour l'avenir de sa principauté «d'Oultre-Jourdain», où, à son insu, il reprenait les traditions et la politique économique des Nabatéens, de Trajan et de Byzance. Aila «était l'unique port de ces régions perdues. Elle commandait la grande route d'Égypte en Syrie et en Arabie, qui passait sous ses remparts et bifurquait en ce point, d'une part vers Damas, de l'autre vers les villes saintes du Ḥidjāz. Durant tout le temps des Croisades, chrétiens et Sarrasins se disputèrent incessamment la possession d'Aila» [3] et l'accès de l'Érythrée.

Longtemps avant Renaud, l'importance du «plus oriental des deux golfes mélancoliques par lesquels la mer Rouge se termine vers le nord» [4] n'avait pu échapper à la perspicacité de l'empereur Trajan, le créateur de la *Provincia Arabia* et de la voie Boṣrā-Aila. Tout récemment ce bras de mer aux eaux fumantes attira l'attention de l'ex-sultan ʿAbdulḥamīd. Sa détermination [5] d'organiser à Aila une base maritime, indépendante du Canal de Suez, faillit, il y a une douzaine d'années, le brouiller avec la Grande-Bretagne. La diplomatie du sultan sut du moins garder à la Syrie cette sortie naturelle pour les produits d'une vaste région, l'ancienne Nabatée. Les changements

[1] Sur ce changement, cf. *Encyclop. de l'islam*, *s. v. Aila.* Ibn Djobair (*Travels*² [de Goeje], 72-73) l'appelle «ʿAqabat Aila».

[2] Maqdisī, *Géogr.*, 63; 97; 152, 2; 195, etc.

[3] Schlumberger, *op. cit.*, 204. Pour la route du pèlerinage passant par Aila, cf. Maqdisī, *op. cit.*, 109-110; 112; Iṣṭaḫrī, *op. cit.*, 27.

[4] Schlumberger, *op. cit.*, 258.

[5] Suggérée par l'Allemagne.

politiques survenus en Égypte, depuis la guerre, l'établissement dans l'isthme de Suez d'un vaste camp retranché, isolant la Syrie du pays des Pharaons, n'enlèvent rien à la valeur d'Aila : bien au contraire! Une administration intelligente saura sans grande difficulté ranimer ces landes désertes, ressusciter les ressources de toute sorte, les transactions commerciales, qui firent jadis la prospérité du royaume de Pétra. Elle retrouvera les richesses de son sous-sol, les métaux précieux du pays de Madian, cherchés par Burton [1]. Madian [2] «sur la mer de Qolzom (Érythrée) et à la latitude de Taboûk, mais plus considérable et à six étapes de cette oasis» [3], Madian a dû posséder un monastère, sinon plusieurs. À différentes reprises, le poète Kothayyr, médiocrement sympathique aux chrétiens, mentionne «les moines de Madian» [4]. Pour les couvents excentriques, exposés aux attaques des Barbares, l'Empire avait pris, nous le savons, la précaution de les fortifier, parfois même d'établir dans leur enceinte un petit poste militaire [5]. Transformés de la sorte en *maslaḥa*, ces monastères-forteresses rentraient dans le système défensif du *limes*, cependant que l'action civilisatrice des moines, attestée par le Qoran [6], prêtait son appui à la pénétration byzantine. Entre Madian et Taboûk le pays était peuplé de Banoû Djoḏâm [7] et ces fédérés, σύμμαχοι, ont vraisemblablement fourni la garde des monastères madianites. On montrait à Madian le puits d'où Moïse avait abreuvé les troupeaux de Jéthro, le Šo'aib de la tradition islamite [8]. On l'appelle de nos jours «Maghâ'ir Šo'aib, vallée où des palmiers et des arbres fruitiers de toute sorte forment de délicieuses oasis» [9]. En situant Madian dans «le pays de Šarât» [10], ou Nabatée — un des greniers ou régions *frumentaires* du Ḥidjâz — Maqdisî entend

[1] Cf. *The gold mines of Midian* et *The land of Midian revisited;* Ibn Rosteh, *Géogr.*, 341, mines d'or à 'Ainoûnâ.

[2] Comp. article *Madian*, dans *Dict. de la Bible* (Vigouroux), V, c. 532-534.

[3] Yâqoût, *Mo'djam*, W., IV, 451 ; Iṣṭaḫrî, *Géogr.*, 20.

[4] Voir Yâqoût à l'endroit cité; Bakrî (*op. cit.*) place Madian en Syrie, mais ajoute la notation déplorable : تلقاء غزّة «en face de Ghazza» p. 516-517.

[5] Comme au Sinaï; cf. J. Maspero, *op. cit.*, 11, n. 4; 22.

[6] 5, 85; cf. notre *Berceau de l'islam*, I, 30.

[7] Hamdânî, *Djazîra*, 124, 12-13; Bakrî, *op. cit.*, 517.

[8] Samhoûdî, *op. cit.*, II, 370.

[9] L. Roches, *op. cit.* Cette description concorde avec Ibn Rosteh, *Géogr.*, 341.

[10] Maqdisî, *Géogr.*, 155, 3; comp. 54, 18 où il rattache Madian à Ṣoghar, métropole du Šarât. Pour le site, cf. Maqdisî, 110, 1.

clairement revendiquer l'ancien centre madianite pour la Syrie, comme il l'avait fait à propos de ʿAinoûnâ et de Taboûk[1].

Nous n'en finirions pas, si, pour terminer la discussion de ce problème géographique, nous voulions énumérer toutes les ruines recouvrant le pays des Madianites et le district voisin du Wâdi'l Qorâ, où Musil prétend avoir retrouvé le véritable Sinaï biblique[2]. Rappelons Šaghb, propriété du traditionniste Ibn Šihâb az-Zohrî, si célèbre dans les annales des Marwânides[3], ainsi que Badâ, souvent nommé avec Šaghb[4]. Leur nombre, leur étendue attestent[5] la prospérité d'antan. Dans le *Berceau de l'islam* (I, 101-102), nous avons attiré l'attention sur les ressources de la région comprise entre Taboûk et Aila. Elles alimentaient le commerce d'Aila où, au dire des poètes, «le froment était commun à l'égal du sable».

حللْتُ ارضًا قمحُها كتُرابِها [6]

S'il faut en croire le plus récent explorateur de l'Arabie occidentale, le professeur Al. Musil, Badīʿa, Ḫoraiba, ʿAinoûnâ, Ṣarma seraient autant d'oasis «susceptibles d'une culture intensive, de nourrir des milliers d'hommes industrieux. Toute cette partie de la côte érythréenne pourrait être colonisée et devrait former un des plus florissants districts de l'empire ottoman»[7]. Cette indication, les maîtres de la Syrie nouvelle auraient tort de n'en pas tenir compte.

H. Lammens.

[1] Cf. *Géogr.*, 54, 18; Bakrî, *op. cit.*, 516-517.

[2] *Im nörd. Ḥeǧâz*, 18.

[3] Yâqoût, *op. cit.*, W., III, 302.

[4] Yâqoût, *op. cit.*, I, 523; Samhoûdî, *op. cit.*, II, 258; cf. Maqdisî, *op. cit.*, 84, 107, 110. Voir plus haut. Forment la frontière du Ḥidjâz; Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, E., 192, 9.

[5] Cf. *M. F. O. B.*, III¹, 411, 412, 414.

[6] Cf. Bakrî, *Mo'djam*, 358.

[7] *Im nörd. Ḥeǧâz*, 12. L'auteur, actif pionnier de l'influence teutonne, atteste (p. 12) que sur la côte on était fatigué de la Turquie et qu'on y enviait le sort de l'Égypte.

LES ACTES

DU MARTYRE DE SAINT ISIDORE

PAR

M. HENRI MUNIER.

Il existe, parmi les manuscrits coptes qui proviennent de l'ancien monastère de Hamouli, un gros volume de cent vingt-huit pages dont l'importance au point de vue hagiographique et philologique n'échappera à aucun de ceux qui s'intéressent aux études coptes. Il renferme les Actes du martyre de saint Isidore.

Les soixante-cinq feuillets, qui forment l'ouvrage dans sa totalité, ne nous sont pas malheureusement parvenus dans toute leur intégrité. Ils ont été la proie de l'humidité, qui a tellement rongé le début qu'il ne reste plus que des débris où apparaissent deux ou trois lignes incomplètes. Mais rapidement, à partir de la cinquième page, la bonne qualité du parchemin et la largeur des marges ont mieux préservé le texte; et le récit, d'abord coupé par une lacune d'une ou deux lignes par colonne, peut bientôt se lire d'un bout à l'autre, sans aucune interruption.

Le volume entier est formé de huit cahiers numérotés au dernier verso; chacun d'eux comprend huit feuillets; seul le septième n'en renferme que sept[1]. Les trente-neuf premières pages ont perdu leur numérotage; mais à partir de la quarantième (ⲙ̄) les chiffres sont visibles jusqu'à la fin (p. ⲣⲕⲋ̄). Le dernier feuillet n'a pas été paginé.

De la reliure, il ne subsiste que des bribes de ficelle et quatre débris qui ne donnent aucune idée de la forme et de la dimension de la couverture. Cependant les deux pièces de parchemin qui garnissaient les plats intérieurs nous sont parvenus dans un bien meilleur état de conservation; la seconde

[1] Mesures d'un feuillet entier : hauteur, o m. 55 cent.; largeur, o m. 27 cent.; largeur de la colonne, o m. 08 cent.

des deux feuilles est très piquée de trous de vers; elle est couverte d'une écriture fine et pressée qui nous donne le colophon aux multiples dédicaces.

Le texte est disposé, par page, en deux colonnes qui renferment chacune un nombre de lignes variant de vingt-cinq à vingt-huit. Il est écrit en onciale droite et espacée, d'un type identique au spécimen publié par M. W. Budge (*Coptic miscellaneous texts,* pl. III). Chaque paragraphe est précédé, dans la marge, d'une majuscule tracée en plus gros caractères, entourée de couleur rouge et ornée des motifs ordinaires que l'on retrouve dans tous les manuscrits de l'époque. Les phrases et les parties d'une proposition sont terminées par un point que suit parfois un ou deux tirets. Une seule miniature vient rompre, à la page ⲣⲓⲅ, la longue monotonie des colonnes et des lignes : elle représente une vague gazelle, grossièrement dessinée à la plume et reconnaissable seulement à ses cornes. Le dernier feuillet porte en haut de la page, à la hauteur des premières lignes, un signet en cuir foncé.

Le récit est rédigé entièrement dans le pur dialecte ṣa'îdique; cependant, dans le colophon, on rencontre des formes empruntées au dialecte fayoumique. L'orthographe des mots grecs est assez fidèlement respectée, comme elle l'est dans tous les manuscrits coptes; l'auteur a une tendance marquée à remplacer le ⲧ par un ⲇ (par exemple ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ, ⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ, ⲡⲁⲗⲗⲁⲇⲓⲟⲛ). L'ⲉ auxiliaire n'apparaît qu'à de rares intervalles. Il est presque toujours signalé par un tiret que la négligence du scribe a quelquefois omis de tracer ou qu'il a souvent placé au-dessus de la lettre voisine. On trouve aussi le tiret pour marquer le début et la fin des mots, l'accentuation et le redoublement des voyelles. Les ⲓ̄ sont généralement surmontés du tréma par intermittence et sans règle apparente; souvent même ils portent un tiret[1].

Le saint apa Isidore n'est pas une figure entièrement nouvelle. Déjà, en 1913, O. von Lemm publiait, sur ce martyr, six feuillets coptes que Zoega avait jadis catalogués dans la collection Borgia (CL)[2]. Mais comme le texte

[1] Dans la transcription ci-jointe le tiret a été remis à sa vraie place et figure là où l'inadvertance du scribe a omis de le placer. Quant au tréma, sa présence ou son absence a été fidèlement respectée; il remplacera constamment le petit tiret que l'on observe sur l'ⲓ du manuscrit. J'ai tenu également à rectifier la forme du tiret à la fin des mots (` au lieu de ¯).

[2] O. von Lemm, *Bruchstücke koptischer Märtyrerakten,* 1913, XI-XII, 29-40, 60-66.

fragmentaire commence et finit en pleine action, — c'est l'épisode du martyre de Martin et le miracle des statues parlantes, — on ne connut rien des origines, de la personnalité et du lieu de sépulture du nouveau saint[1]. En somme, la partie la plus intéressante échappait[2].

Grâce au manuscrit de Hamouli, nous pouvons désormais identifier d'une façon certaine et complète la physionomie de saint Isidore et connaître dans le détail les multiples supplices et les nombreux miracles de sa longue passion. Nous voyons aujourd'hui que les grandes lignes de son histoire ont dû être prises dans un texte grec qui racontait le martyre d'Isidore d'Antioche, dont les reliques se trouvaient dans l'île de Chio : sa fête est célébrée le 15 mai suivant les *Acta sanctorum* des Bollandistes[3]. Mais, ainsi qu'on le constatera dans la traduction ci-jointe, l'auteur copte n'a utilisé que le nom du protagoniste, le lieu de sa naissance et l'emplacement de son tombeau. Muni de ces trois données, il a composé, suivant les règles chères aux hagio-

[1] Voir le compte rendu dans les *Analecta Bollandiana* (1913, t. XXXII, p. 468), où la Passion de saint Isidore est appelée un nouvel exemple de martyre à résurrection.

[2] J'ai tenu à traduire de nouveau ces six feuillets déjà connus pour ne pas interrompre le récit et donner une étude complète qui dispensât de recourir constamment aux pages 62-66 de la brochure d'O. von Lemm.

[3] Voici un résumé suivant les *Acta sanctorum* (3 vol., mai, p. 447-449). Un décret de l'empereur Décius envoie Isidore à Chio avec d'autres soldats. Isidore est accusé auprès du préfet Numérius par le centurion Julius. Le saint est mené chez Numérius : interrogatoire, menaces, flatteries. Isidore explique les mystères de la foi et attaque les dieux. Le préfet lui fait arracher la langue, mais il devient muet lui-même. Enfin Isidore est mis à mort *ad Fossam Concallis*. Ammonius l'ensevelit et reçoit quelque temps après la grâce du martyre à Cyzique.

Dans le *Synaxaire* copte, saint Isidore est fêté le 18 Pachons (J. Forget, *Synaxarium Alexandrinum*, dans le *Corpus script. christ. orientalium*, 1re série, t. XIX, 2e partie, p. 129). O. von Lemm (*Bruchstücke*, p. xii) n'a trouvé qu'une seule mention de saint Isidore dans un papyrus de Djêmé (Thèbes), où il est question d'une église dédiée au saint apa Isidore : ϵκκλησια ϵτογλλβ ηφλγιος λπλ ιcιλωρ[οc]. En restaurant le temple de Déir-el-Médineh, M. É. Baraize (*Compte rendu des travaux exécutés à Déir-el-Médinéh*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, 1914, t. XIII, p. 24) a rencontré sur les parois de la chapelle du couvent une dédicace toute semblable. C'est une inscription grecque tracée à l'ocre rouge par un prêtre Paul, fils de Théophile, prêtre de la sainte Église de l'apa Isidore martyr : ΠΑΥΛΟ[C] etc. Υ[Ι]ΟC ΘΕΟΦΙΛΟ[Υ..] ΠΡΕCB; ΤΗC Α-ΓΙΑ[C] [Ε]ΚΚ[ΛΗCΙ]ΑC ΑΠΑ Ι[CΙ]ΔΩΡΟC ΜΑΡΤΥΡΟ[C]. Pour être complet, il faut ajouter la dédicace suivante trouvée au Couvent de Saint-Paul près de la mer Rouge et publiée par W. Wreszinski (*Ae. Z.*, 1902, XL, 63-64) : πιμ̄ρ ηcιλωροc, ايسداروس ابو بندالون «Isidore, son père Pantiléon».

graphes coptes, un récit complètement différent. C'est vraiment un «drame à cent actes divers» simplement calqué sur le modèle du martyrologe égyptien.

Pour donner aux Actes plus d'autorité et un semblant de véracité, l'auteur a mis son récit dans la bouche d'un témoin oculaire, Sotérichos, qu'il appelle «grand serviteur du palais du père d'Isidore». Il lui fait dire qu'il passa cinq ans à accompagner Isidore et qu'il n'a point exagéré les prodiges et les miracles de son maître.

Un témoignage si solennel ne trompera personne. Nous sommes sûrs d'être une fois encore en présence d'Actes imaginaires fabriqués de toutes pièces. Les Bollandistes ont déjà trop souligné le «caractère mensonger» de ces «textes misérables» utiles surtout aux folkloristes et aux «collectionneurs de monstruosités hagiographiques», pour que nous revenions encore sur ce sujet [1]. Mais lorsqu'on parcourra le nouveau manuscrit de Hamouli, il faudra pourtant avouer que ce jugement est, cette fois, par trop sévère. Si, de nos jours, le savant Bollandiste n'y trouve pas autant d'attrait et d'identification que le moine égyptien, pieux et simple du moyen âge, il saura cependant reconnaître qu'à part l'immense intérêt philologique et la nouvelle moisson de mots connus et peu connus, il y a bien çà et là quelques passages qui pourraient figurer à la meilleure place dans les anthologies de la littérature copte, tels, par exemple, le récit de Martin, qui charme par son allure animée, la narration de la tempête, la légende sur la fondation de Constantinople.

A ces titres, ce nouveau texte méritait d'être connu, et M. G. Foucart, directeur de l'Institut français d'archéologie, aura sûrement la vive reconnaissance des savants pour avoir bien voulu accorder la plus large place dans ce *Bulletin* aux Actes presque entièrement inédits du martyre de saint Isidore.

[1] Cité dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. I, col. 385.

TEXTE.

(Fol. I, *recto*, p. [ⲁ̄], 1re col.) [ⲧⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ ⲙ̄ⲡ̄ϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲁϥϫ]ⲱⲕ[1] ⲙ̄ⲡⲉϥⲁ[ⲅⲱⲛ ⲉ]ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲥⲟⲩ[ⲙⲛ̄ⲧ]ⲯⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲉ[ⲃⲟⲧ ⲡ]ⲁϣⲟⲛⲥ · ϩⲛ̄[ⲟⲩⲉⲓⲣⲏ]ⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ ···—[2]

[.....]ⲡⲉϫⲉ (2e col.)]ⲕⲓⲟⲥⲉ (?) · ⲡⲁⲗⲗⲁⲗⲁⲓⲟⲛ (sic) ·— ⲡⲉⲓ·ϯⲟⲓ ⲇⲉ[[3] (fol. II, *recto*, p. [ⲅ̄], 1re col.)]ⲣⲉϥ[...ⲁϥⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛ̄]ϩⲛ̄[ⲉⲓⲇⲱⲗⲟⲛ ⲙ̄]ⲙⲟⲩ[ⲛ̄ⲅ̄ ⲛ̄ϭⲓ]ϫ · ⲛ̄[ⲟⲩⲃ] ϩⲓϩⲁⲧ · [....]ϣⲏ̀ · ϩⲓ̈[....] ·— [ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛ]ⲟⲩ ⲁϥⲧ[ⲣⲉ ⲟⲩⲥⲁⲗ-ⲡⲓ]ⲅⲝ̄ ⲱϣ[ⲉⲃⲟⲗ ϩ]ⲛ̄ⲧⲡⲟ[ⲗⲓⲥ ⲁⲛⲧ]ⲓⲟⲭⲓⲁ[(2e col.) ⲁ]ⲣⲭⲏⲉⲡ[ⲓ̈ⲥⲕⲟ]ⲡⲟⲥ[4] ·· ⲉⲓ̈[ⲧⲉ ⲙⲟ]ⲛⲁⲭⲟⲥ[·] ⲉⲓⲧ[ⲉ] ⲕⲟⲥⲙⲓⲕⲟⲛ · ⲉⲓ̈ⲧⲉ ϩⲟⲟⲩⲧ · ⲉⲓ̈ⲧⲉ ⲥϩⲓ̈ⲙⲉ ··

TRADUCTION.

(Page 1.) Martyre (*μαρτυρία*) du saint (*ἅγιος*) apa Isidore. Il termina son combat (*ἀγών*) le 19 du mois de Pachons, en paix (*εἰρήνη*). Ainsi soit-il (*ἀμήν*).

(Page 3) [*lacune*][5] il fabriqua des idoles (*εἴδωλον*), œuvres de ses mains, en or et en argent [*lacune*]. Aussitôt il fit sonner de la trompette (*σάλπιγξ*) dans la ville (*πόλις*) d'Antioche [*lacune*] soit (*εἴτε*) archevêque (*ἀρχιεπίσκοπος*), soit (*εἴτε*) moine (*μοναχός*), soit (*εἴτε*) gens du monde (*κοσμικόν*), soit (*εἴτε*)

[1] Dans les cinq premières pages il est impossible d'établir combien il manque de lignes au début et à la fin de chaque colonne; ce n'est qu'à la page ⲓ̄ⲁ̄ que nous pouvons déterminer exactement les parties disparues. Les lettres qui manquent dans les lignes sont remplacées par des points mis entre crochets.

[2] Fin du titre.

[3] Des bribes de parchemin adhèrent fortement au *verso* de ce premier feuillet et ne permettent pas de lire le contenu.

[4] Cette proclamation de Dioclétien est marquée par des guillemets au début de chaque ligne.

[5] Malgré l'état lamentable du début, il est facile de rétablir le texte des premières pages. D'après les quelques phrases qui subsistent, on peut voir que le récit est semblable à ceux des autres Actes de martyre. Au début de son règne, l'empereur Dioclétien déchaîne une violente persécution contre les chrétiens. Il promulgue un édit qui oblige tous ses sujets à adorer les dieux officiels et il menace de mettre à mort ceux qui lui désobéiraient. Or vivait à Antioche un gouverneur du nom de Pantiléon marié à une femme appelée Sophie. Lorsqu'il eut connaissance de l'édit impérial, il s'enfuit dans les montagnes avec ses deux enfants Isidore et Euphémie et vécut auprès de l'apa Samuel.

ⲉⲓ̈ⲧⲉ ⲕⲟⲩⲓ · ⲉⲓ̈ⲧⲉ ⲛⲟϭ ·· ⲙⲁⲣⲟⲩϣⲟⲣ[ϣⲣ̄]ⲧ[ⲟ]ⲩ ⲛ̄ⲣⲁⲥⲧ[ⲉ · ⲛ̄ⲧⲉ]ⲣ(?)ⲉⲥ[ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓⲧ]ⲡ[ⲟⲗⲓⲥ ⲉⲡⲇⲓⲁⲧⲁⲅⲙⲁ(?) (Fol. II, *verso*, p. [ⲇ̄], 1re col.)]ⲁⲩϣ[-.....] · ⲟⲩ[......]ⲙ(?) ⲉⲧⲉ ⲛ[....] ⲟⲩⲱϣⲧ̄[..ⲙⲁ]ⲩⲁⲛ · ⲛ̄[ⲧ]ⲉϥ[ⲓ[ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲥⲏϥ[ⲉ ⲁⲩ]ⲱ ⲛ̄ⲧⲉ[......] ϣ[......ϣ]ⲱⲣⲡ̄ · ⲙⲛ̄[ⲟ]ⲩⲧⲁⲕⲟ :— ϩ[ⲧ]ⲟⲟⲩⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲁ̀ ⲙ̄ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ · ⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ̀ ⲛ̄ⲥⲉⲗⲱ[ⲃ]ϣ̄ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲡⲉ[ⲛ̄]ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ̀[ⲁ]ⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲉⲟⲩ[....ϩ]ⲱⲱϥ[(2e col.)]ⲉ[.......] ⲉ[.....ⲗⲱ]ⲃϣ̄[ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗ]ⲗⲁ[ⲧⲓⲟⲛ...] ϩⲁⲣⲟϥ[....] ϫⲟⲩⲱ[ⲧ...] ⲥⲁⲗ[ⲡⲓⲅⲝ ⲛ̄]ⲛⲟⲩⲃ · [....] ⲥⲱⲕ[..]ⲉⲣⲉ ϣⲉ[.....] ⲧⲟⲛ[.....]ⲥⲱⲕ ϩ[...ⲙ̄]ⲙⲟϥ[

(Fol. III, *recto*, p. [ⲉ̄], 1re col.) ⲁⲩ]ⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲥⲟ[ⲫ]ⲓⲁ ⲧⲉϥⲥϩⲓⲙ[ⲉ] ϫⲡⲟ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁⲩⲥⲁϩⲱⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲙⲁ ⲛⲉⲛⲕⲟⲧⲕ̄ · ⲙⲛ̄ⲡϣⲱⲛϥ̄ ⲙ̄[....]ⲟⲥ̀ · ⲉⲛ[....]ⲟ ⲛⲁ[...]ⲕⲉⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄[ϣ]ⲉⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲥϩ[ⲓ]ⲙⲉ · ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ[1] [ⲡⲉ ⲉ]ⲩⲫⲩⲙⲓⲁ :— [ⲁⲥϣ]ⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲛ̄[ⲧ]ⲉⲣⲉ ⲡⲁⲛⲧⲓⲗⲉⲱⲛ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛⲁⲩ [ⲉ]ⲧⲛⲟϭ ⲙ̄ⲡⲁ[ⲣⲁ]ⲛⲟⲙⲓⲁ ⲛ̄[ⲧ]ⲥⲉϣⲱⲡⲉ · [ⲉⲁ] ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲁⲁⲥ ⲙ̄[ⲡⲙ̄]ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄[ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ (2e col.)]ⲉ[........]ⲁⲩⲱ[.....]ⲣⲟⲥ ϩⲛ̄[...]ⲛⲉⲛ[...ⲙⲁ]ⲧⲟⲓ · [ⲡⲱⲧ ⲛ̄]ⲥⲱϥ · [....] ϫⲓ̈ⲛϫ[ⲏ...] ⲛⲁⲏⲛⲱ[ⲛⲁ] ⲙ̄ⲙⲏⲛ[ⲉ...] ⲡⲇⲓⲕⲁ[ⲓⲟⲥ :—] ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲁ[ⲛⲧⲓ]ⲗⲉⲱⲛ [...ⲛ̄]ⲥⲱϥ · ⲛ̄(?)[ⲟⲩⲟⲛ] ⲛⲓⲙ ⲉ̄ⲧ[...]ⲙⲛ̄ⲧ[.....]ⲣⲙ̄ⲙ[ⲁⲟ...] ⲁ[.....] ⲉϫⲛ̄[(Fol. III, *verso*, p. [ⲋ̄], 1re col.)][2]ⲙⲛ̄[.....] ⲡⲃⲁ[ⲡⲧⲓⲥ]ⲙⲟⲥ · ⲭⲱ[ⲣⲓⲥ ⲣⲱ]ⲙⲉ · ϩⲓ[3][ϣⲏ]ⲣⲉ ϣⲏⲙ[ⲛ̄ⲧⲉ] ⲧ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ :— [ⲁⲥϣ]ⲱⲡⲉ ⲇⲉ[ⲛ̄ⲧ]ⲉⲣⲉ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ[ϩⲱ]ⲛ ⲉϩⲟⲩⲛ[ⲉⲛⲉ]ϥⲛⲟⲩⲧⲉ̀[ⲁϥϩ]ⲱⲕ

homme, soit (*εἴτε*) femme, soit (*εἴτε*) petit, soit (*εἴτε*) grand, qu'il les renverse le lendemain. Lorsque (la ville) vit l'édit (*διάταγμα*) [*lacune*] (p. 4) [*lacune*] il leur trancha la tête de (son) épée [*lacune*]. Or (*δέ*) le matin, quand arriva le premier de Parmouté, le roi donna l'ordre (*κελεύειν*) d'incendier le temple de ses dieux et ils [*lacune*].

(Page 5) [*lacune*] Et lorsque Sophie, sa femme, lui eut enfanté Isidore, ils s'éloignèrent de la couche et l'union [*lacune*] une autre petite fille du nom d'Euphémie. Or (*δέ*) il arriva que, lorsque le gouverneur (*ἔπαρχος*) Pantiléon vit la grande impiété (*παρανομία*) qui régnait, que le roi avait faite devant Dieu [*lacune*] (p. 6) [*lacune*] le baptême (*βαπτισμός*), à part (*χωρίς*) les hommes et les jeunes gens de la ville (*π.*). Or (*δέ*) il arriva que lorsque le roi se fut approché de ses dieux, il posa une couronne sur sa tête [*lacune*]

[1] ⲣⲁ̄. — [2] Dans les deux lignes précédentes, quelques lettres illisibles. — [3] Le ϩ est en surcharge sur une autre lettre.

ⲙ̄[ⲡⲉ]ⲕⲗⲟⲙ ·[ϩⲓϫ]ⲛ̄ⲧⲉϥ[ⲁⲡⲉ......] ϫ[...] ⲧⲁ[.......] ⲁ[(2ᵉ col.)]ⲕⲉϣ-
ⲙ[ⲟⲩⲛ] ⲛ̄ϣⲉ [...ⲙⲛ̄]ⲧⲟⲟⲩ ⲛ̄[ϣⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲩ]ⲱⲧ · ⲟⲩⲱ[...] ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄-
ⲡ[ⲙ]ⲏⲏϣⲉ · ⲁⲩⲱ ⲁ ϩⲁϩ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ϭⲱ ϩⲓⲡⲁϩⲟⲩ ⲙ̄[ⲡⲉⲩⲟⲩⲱ]ϣⲧ ⲛ̄[ⲛⲉ-
ⲛⲟ]ⲩⲧⲉ ⲙ̄ⲡ[ⲣ̄ⲣⲟ] · ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉⲩⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄[ⲉⲭⲣⲏⲥ]ⲧⲓ[ⲁⲛⲟ]ⲥ
[:—] ⲁⲩⲱ ⲡⲁⲛⲧ[ⲓ]ⲗⲉⲱⲛ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛ[ⲉⲣⲉ] ⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁ[ⲛⲟⲥ] ⲡⲉ · ⲉϥ[ⲣ̄]ϩ[ⲟⲧⲉ]
ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ [ⲙ̄ⲡ]ⲡⲛⲟⲩⲧ[ⲉ́

(Fol. IV, *recto*, p. [ⲍ̄], 1ʳᵉ col.)] ⲛ[*quinze lettres*]ⲛ[*quinze lettres*] ϥ(?)[.......]ⲟ̀
[...] ⲙⲛ̄ⲧⲉϥ[ⲥϩⲓⲙⲉ] · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥ[ϩⲙ̄ϩⲁⲗ] ⲙⲛ̄ⲧⲉϥ[ⲙⲛ̄]ⲧⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ⲁϥ[ⲡⲱⲧ]ϥ̄
· ⲙⲛ̄ⲡⲉϥ[ϣⲏⲣ]ⲉ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱ[ⲣⲟⲥ..]ϩⲧⲉ ⲛⲕⲉ[...]ⲧⲉⲗⲓⲟⲥ [ⲡⲉⲡⲣⲟ]ⲫⲏⲧⲏⲥ [..
....] ⲡⲉ̄[......] ⲕⲁ[......] ⲥⲁ[........] ⲧ(?)[(2ᵉ col.)] ⲙ̄ⲛⲛ̄[ⲥⲁⲧⲣⲉ
ⲡ]ⲕⲉⲕⲱⲥⲧ[ⲁⲛ]ⲧⲓⲛⲟⲥ · ⲛ[ⲁⲩ ⲉ]ⲛⲉⲃⲟⲧⲉ ⲛ̄[ⲇⲓ]ⲟⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ ⲁ ⲡⲕⲉⲟⲩⲁ
ⲃⲱⲕ ⲁϥϩⲟⲡϥ̄ ϩⲁϩⲧⲏⲩ · ϩⲛ̄ⲟⲩⲙⲁ ⲉϥⲥ̄ϭⲣⲁϩⲧ̄ · ⲙ̄ⲡⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡϩⲟ̀ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏ-
ⲇⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁ ϩⲉⲛⲣⲱⲙⲉ ⲉⲩϩⲟⲟⲩ ⲃⲱⲕ ⲁⲩⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲉⲓ̈ ϩⲉⲛϩⲛ̄-
ϣⲁϫⲉ ⲉⲩϩⲟⲟ[ⲩ] ⲛ̄ⲥⲁⲡⲁⲛⲧ[ⲓ]ⲗⲉⲱⲛ ⲡⲉ[ⲡⲁⲣ]ⲭⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡ[ⲉϥ]-
ϣⲏⲣⲉ · ϩ[ⲣⲁⲓ ⲉ]ⲇⲓⲟⲕⲗⲏ[ⲇⲓⲁ]ⲛⲟⲥ ⲉⲩϫ[ⲱ ⲙ̄]ⲙ[ⲟⲥ ϫⲉ

(Fol. IV, *verso*, p. [ⲏ̄], 1ʳᵉ col.) [ϩⲛ̄ⲟⲩⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉ]ⲛⲏ ⲧⲏⲣⲥ̄ · ⲟⲩ[ⲱ]ϣⲧ ⲛ̄ⲛⲉ-
ⲛⲟⲩ[ⲧⲉ] ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲁϩⲟⲟⲩ ⲉ̄ⲣⲁⲧⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲉⲉⲓⲣⲉ ⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲓϩⲉ̀
ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲛⲟϭ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓⲟⲛ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ · ⲛ̄ϩⲉⲛⲕⲟⲩ-
ⲃⲟⲩⲕⲗⲁⲣⲓⲟⲥ · ⲉⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ[1] ⲉⲧⲣⲉⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲥⲁⲥⲓⲗⲓⲧⲏⲥ ⲡⲉⲥⲧⲣⲁⲧⲏ-

huit cents [*lacune*] et quatre cents statues [*lacune*] parmi la foule. Et une multitude de gens demeurait derrière lui, sans adorer les divinités du roi; mais elle croyait (πιστεύειν) au Dieu des chrétiens (χριστιανός). Le gouverneur (ἔπ.) Pantiléon était chrétien (χρ.), craignant Dieu [*lacune*].

(Page 7) sa femme, ses serviteurs, sa dignité de gouverneur (ἔπ.); il s'enfuit avec son fils Isidore [*lacune*] auprès du prophète (προφήτης) [*lacune*] quand Constantin vit les abominations de Dioclétien, il partit se cacher auprès d'eux, dans un endroit retiré, loin de Dioclétien. Puis des gens pervers s'en allèrent porter (κατηγορεῖν) à Dioclétien des accusations contre le gouverneur (ἔπ.) Pantiléon et son fils Isidore, en disant [*lacune*].

(Page 8) [*lacune*] « dans tout l'univers (οἰκουμένη), pour adorer les dieux que le seigneur notre roi a rétablis ». Les grands du palais (παλάτιον) n'agirent pas ainsi. Aussitôt le roi commanda (κελ.) à des chambellans (κουβικουλάριος)

(1) Pour ⲉⲩⲁϩⲉ ⲉⲣⲁⲧⲟⲩ.

ⲗⲁ[ⲧ]ⲏⲥ · ⲙⲛ̄ⲃⲓⲕ[ⲧ]ⲱⲣ ⲡϣⲏ[ⲣⲉ] ⲛ̄ϩⲣⲱⲙⲁ[ⲛⲟ]ⲥ · ⲛ̄ⲧⲉ[....]ⲟⲧⲟⲩ ⲇⲉ [....]ⲟϥ ⲡ[(2e col.)] ⲑ[........] ⲙ[........] ⲉϩⲟⲩⲛ[....] ⲛ̄ⲧⲛ[......] ϣⲧ̄ⲛ [......] ⲟⲩⲙⲟⲩ [...] ⲛⲁⲙⲟⲩ [...] ⲁⲩⲟⲩⲱϣ[ⲃ̄ ⲛ̄]ϭⲓ ⲡⲓⲅ[ⲉⲛⲛⲁⲓ]ⲟⲥ ⲛ[ⲁⲩ ⲡⲉ]ϫⲁⲩ ϫ[ⲉ....] ⲡⲉⲓ[ⲱⲧ....] ⲱ̄ (?) [........] ⲟ[........] ϫ[(Fol. V, *recto*, p. [ⲑ̄], 1re col.)]ⲛ[... ⲙⲁⲣⲧ]ⲩⲣⲓⲁ [.......]ⲟⲥ[......] · ⲉ̄[........]ⲡ [......] ⲙⲁⲣ[ⲧⲩ]ⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁϥ[ϣ]ⲱⲡⲉ ϩⲓⲇⲓ[ⲟⲕⲗ]ⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ [...] ⲙ̄ⲡⲉⲕ[ⲗⲟⲙ] ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ·[ϩⲛ̄ⲟ]ⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ[ϩⲁⲙ]ⲏⲛ :— [...ⲃⲓ]ⲕⲧⲱⲣ [.....] ⲉϩⲱ[.....ⲙ̄]ⲙⲟϥ [......] · ⲙ[......] ⲃⲉϥ [.......] ⲓⲟ[........] ⲡ[(2e col.)]ϯⲟⲩ ⲛ̄ϣⲉ[ⲙ̄ⲙⲁ]ⲧⲟⲓ · ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲡⲧⲟⲟⲩ ⲛⲁⲛ[..]ⲙⲓⲁ · ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ ⲙ̄ⲡⲁⲛⲧⲓ̈ⲗⲉⲟⲛ (sic) · ⲙⲛ̄ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲉϥϣⲏ[ⲣⲉ] · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲇⲉ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲧⲁⲛⲇⲓⲟⲭⲓⲁ · ⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲱ̄ ⲡⲁⲛⲧⲓⲗⲉⲱ[ⲛ] ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲕⲥⲱⲧⲙ̄ ϫⲉ ⲁⲓⲧ[ⲉⲓ] ⲛⲁⲛⲟⲩⲧⲉ[ⲉⲩ]ⲧⲁⲓⲏⲩ ⲉⲣ[..]ⲁⲕⲃⲱⲕ ⲁ[ⲕ]ϩⲟⲡ̄ⲧⲕ ϩ[ⲓⲡⲁ]ϩⲟ :— ⲗ ⲇ[....] ⲛ̄ⲥⲁⲃⲏ[ⲗ ⲥ]ⲱⲧⲙ̄[ⲉⲛⲁⲓ ⲉ]ⲣⲟϥ[

(Fol. V, *verso*, p. [ⲓ̄], 1re col.)]ⲛ̄ⲛⲉⲓⲛⲁ[ⲧⲓ]ⲙⲱⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲡⲉ · ϫⲉ ⲙ̄[ⲡ]ⲉⲕϯⲉⲟⲟⲩ ⲛⲁⲓ · ⲛⲅⲟⲩⲱϣⲧ ⲛ̄ⲛⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲧⲁⲙⲓⲟⲟⲩ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲁⲛⲧⲓⲗⲉⲱⲛ[1] ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲛⲁⲩ ⲉⲕϣⲙ̄ϣⲉ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲕⲁϩ ⲁⲛϯⲉⲟⲟⲩ ⲛⲁⲕ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲕⲥⲁϩⲱⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲉ̀ ⲡⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁϥⲧⲁⲙⲓⲟⲕ · ⲁⲛⲟⲛ [ϩ]ⲱⲱⲛ ⲁⲛⲥⲁ[ϩ]ⲱⲱⲛ ⲉⲃⲟⲗ [ⲙ̄]ⲙⲟⲕ · ⲉⲃⲟⲗ [ϩⲛ̄]ⲟⲩϩⲱⲃ

présents de lui amener le général (*σΊρατιλάτης*) Cilitès et Victor, fils de Romanos [*lacune*].

(Page 9) [*lacune*] le martyre (*μάρτυς*) qui eut lieu sous Dioclétien pour (obtenir) la couronne de Jésus-Christ, en paix (*εἰρ.*), ainsi soit-il (*ἀ.*) [*lacune*] cinquante soldats sur la montagne de [*lacune*]. Ils lui amenèrent Pantiléon et son fils Isidore. Or (*δέ*) quand ils furent entrés à Antioche, auprès de Dioclétien, le roi leur dit : «Pantiléon, lorsque tu as appris que j'ai prié (*αἰτεῖν*) mes dieux illustres, pourquoi es-tu parti te cacher loin de moi?». Lorsqu'il entendit ces paroles [*lacune*].

(Page 10) [*lacune*] «je ne te secourrai pas (*τιμωρεῖν*), si tu ne m'honores pas et si tu n'adores pas les dieux que j'ai créés». Pantiléon dit au roi : «Le jour où tu serviras le Dieu du ciel et de la terre, nous t'honorerons. Puisque tu t'es détourné du Dieu du ciel qui t'a créé, nous aussi nous nous sommes

[1] ⲡⲁ̄ⲧⲓⲗⲉⲱⲛ.

ⲉϥ[ϩⲟⲟ]ⲩ ⲁⲕⲁⲁϥ [ⲙ̄ⲡ]ⲙ̄ⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ[ϩⲙ̄ⲡⲛⲟ]ⲩⲧⲉ · [(2e col.)]ⲧ[........] ⲓ[........] ⲱ [........] ⲡ[ⲉϫⲁϥ ⲇⲉ] ⲛ̄[ϭⲓ ⲡⲁⲛⲧⲓⲗⲉⲱⲛ ⲙ̄]ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲱ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲁⲛⲉϫ[...ⲙ̄]ⲙⲟϥ ⲧⲉ[...ⲙ̄]ⲡⲉⲣⲧⲁⲕ[ⲟ ⲙ̄]ⲡⲉⲓϣⲏ[ⲣⲉ ·]ϫⲉ ⲟⲩϣ[ⲏⲣⲉ]ϣⲏⲙ[ⲡⲉ] ϩⲉⲛⲙ[.....] ⲧⲉ ⲛ̄ⲣ[.....] ⲙ̄ⲡⲁⲧ[ⲉ....] ⲃⲱ[ⲕ......] ⲛⲛ[......] ⲛⲛ[......]ⲛ [........]

(Fol. VI, *recto*, p. [ⲓ̄ⲁ̄]) [*il manque trente-deux lettres*] ϩⲟⲟⲩ [ⲁ ⲡⲣ̄]ⲣⲟ · ⲟⲩⲉϩ[ⲥⲁϩ]ⲛⲉ · ⲉⲧⲣⲉⲩ[ⲧⲱ]ϣ ⲙ̄ⲡⲃⲏ[ⲙⲁ] ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ [ⲛ̄]ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ · ⲁϥ[ⲧⲣⲉ]ⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ [ⲛ̄ⲁ]ⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱ[ⲣⲟⲥ] ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲙ̄[ⲡⲃ]ⲏⲙⲁ :— [ⲁⲩ]ⲱ ⲉⲓⲥ ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ [ⲓ̄ⲥ̄ ⲡ]ⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲁϥⲧⲛ̄[ⲛⲟⲟ]ⲩ ⲙ̄ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ[ⲛ̄ⲁ]ⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱ[ⲣⲟⲥ ⲉϥ]ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ[ⲙ̄ⲡⲉϣ]ⲧⲉⲕⲟ̀ · ⲡⲉ[ϫⲁϥ ⲛ]ⲁϥ ϫⲉ [ⲭⲁⲓⲣⲉ] ⲡⲡⲉⲧⲟⲩ[ⲁⲁⲃ ⲛ̄ⲧⲉ]ⲡⲛⲟⲩ[ⲧⲉ....](?)ⲱⲕ ⲡⲉ[........] ϩⲙ̄[*vingt-sept lettres*] ϣⲁⲛⲧⲉⲕ[ϫⲱⲕ] ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡ[ⲁⲅⲱⲛ] ⲉⲧⲛⲁⲛⲟ[ⲩϥ :—]ⲁⲩⲱ ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲙⲟⲟⲩⲧⲕ̄ ⲛ̄ϯⲟⲩ̀ ⲛ̄ⲥⲟⲡ · ⲁⲩⲱ ϯⲛⲏⲩ ⲛ̄ⲧⲁⲧⲟⲩⲛⲟⲥⲕ̀ ϩⲛ̄ⲛⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲣⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲓ̈ⲙⲉ ϫⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲡⲉⲧ[ϭⲟⲩⲛ]ϭⲟⲙ ⲛⲁⲕ · ⲙ[ⲛ̄]ⲛⲉϥⲡⲉⲧⲟⲩ[ⲁ]ⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱ[ⲥ ⲇⲉ ⲕ]ⲛⲁⲣ̄ⲕⲉϯ[ⲟⲩ ⲛ̄]ⲣⲟⲙⲡⲉ[ϩⲙ̄ⲡ]ⲇⲓⲕⲁⲥⲧ[ⲏⲣⲓ]ⲟⲛ · ⲉⲕ[ⲉⲥ̄ϯⲟ̄ⲩ̄] ⲡⲉ ⲙ[......]ⲙⲟⲟ[*dix-huit lettres*]

(Fol. VI, *verso*, p. [ⲓ̄ⲃ̄]) [.........]ⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲣ̄[ⲣⲟ ⲁⲩ]ⲉⲓ ϣⲁⲡ[ϩⲁⲅ]ⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁⲩϯ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲗⲗⲁⲣⲓⲟⲛ ⲉ̄ⲡⲉϥⲙⲁⲕϩ̄ · ⲁⲩⲛ̄ⲧϥ̄ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ̀ · ⲁⲩϫⲓⲧϥ̄ ⲉϩⲟⲩⲛ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ

détournés de toi et de l'œuvre mauvaise que tu as accomplie devant Dieu [*lacune*]. » Pantiléon lui dit : « Ô (ὦ) roi, nous [*lacune*]. Ne perds pas mon fils, car c'est un jeune homme [*lacune*].

(Page 11) jour ». Le roi ordonna de dresser le tribunal (βῆμα) au milieu de la place publique (ἀγορά) et d'y amener apa Isidore. Et voici que le Seigneur Jésus-Christ envoya Michel pendant qu'apa Isidore était en prison. (L'archange) lui dit : « Salut (χαίρειν), saint de Dieu [*lacune*] jusqu'à ce que tu aies accompli le bon combat (ἀγ.). Voici ce que te dit le Seigneur. Le roi te fera mourir cinq fois et je viendrai te ressusciter d'entre les morts, afin que tous sachent que le Dieu du ciel te protège avec tous ses saints. Puis tu passeras encore cinq années en prison (δικαστήριον); tu seras crucifié (σταυροῦν) [*lacune*].

(Page 12) [*lacune*] les soldats du roi vinrent vers saint Isidore. Ils lui mirent au cou un collier de force (κολλάριον), le tirèrent de la prison et le conduisirent au roi. Celui-ci lui dit : « Qu'as-tu à dire? Sacrifieras-tu (θυσιάζειν)

ⲟⲩ ⲡⲉⲧⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉ̄ⲧⲃⲏⲏⲧⲕ̄ · ⲕⲛⲁⲑⲩⲥⲓⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ϫⲓⲛ̄[ⲙ̄]ⲙⲟⲛ
ⲉⲕⲟⲩ[ⲱ]ϣ ⲉⲙⲟⲩ ϩⲱ[ⲱ]ⲕ · ⲛ̄ⲑⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕ[ⲉⲓ]ⲱⲧ :— ⲁϥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄[ϭⲓ]
ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓ[ⲟⲥ ⲡ]ⲉϫⲁϥ · ϫⲉ [.....] ⲡⲁⲉⲓ[ⲱⲧ ⲁϥⲙ]ⲟⲩ ⲉϫⲙ̄[ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲓ̅ⲥ̅
ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ *vingt-sept lettres*] ⲙ[.........] ϥⲥⲏϩ[ⲅⲁⲣ ϫⲉ ⲡⲉ]ⲧⲉⲣⲉ [.....]ⲣⲉ ⲛⲁⲛ
[....] ⲡⲉⲓⲱⲧ[....]ⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ[ⲟⲛ] ϩⲱⲱϥ · [....] ⲡϣⲏⲣⲉ [....]ⲁϥ
· ⲛ̄ⲑⲉ [ⲁⲓ]ⲛⲁⲩ ⲉⲡⲁ[ⲉⲓⲱⲧ] ⲉϥⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄[ⲙⲟϥ] ϯⲛⲁⲁⲁⲥ [ⲙ̄ⲙⲟϥ] ⲡⲉϫⲉ ⲡ[ⲣ̄ⲣⲟ
ⲛ̄ⲁ]ⲡⲁ ⲓ̈ⲥ[ⲓⲇⲱⲣⲟⲥ] ϫⲉ ⲟⲩⲕ[ⲟⲩⲛ..] ϫⲱ ⲙ̄[ⲙⲟϥ ϫⲉ] ϯⲛⲁⲙ[ⲟⲩ...] ⲙ̄ⲡⲁ-
[......] ⲡⲉϫⲉ [ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲡⲉⲧ]ⲟⲩⲁⲁⲃ[ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ] ⲉϩⲉ[......]

(Fol. VII, *recto*, p. [ⲓ̅ⲅ̅], *quarante-cinq lettres*) [ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲥⲱ]ⲧⲙ̄ [ⲛ̄ϭⲓ] ⲧⲉϥⲙⲁ[ⲁⲩ
ⲥⲟ]ⲫⲓⲁ · ⲙⲛ̄[ⲉⲩⲫⲩ]ⲙⲓ̈ⲁ ⲧⲉϥ[ⲥⲱⲛ]ⲉ · ϫⲉ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ [ⲧⲣⲉⲩⲑⲉ]ⲱⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲡ[ⲡⲉ-
ⲧ]ⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓⲥⲓ̈[ⲇⲱ]ⲣⲟⲥ · ⲁⲩⲉⲓ ⲉⲩ[..]ⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ[ϫⲙ̄]ⲡⲃⲏⲙⲁ · [ⲁⲙⲁ]ⲥⲟ-
ⲫⲓⲁ ⲇⲉ[ⲛ̄ⲧ]ⲉⲣⲉⲥⲛⲁⲩ ⲉ̄[ⲓⲥⲓ̈ⲇ]ⲱⲣⲟⲥ · ⲉⲁⲩ[ⲁϣ]ϥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ[ⲡϩⲉⲣ]ⲙⲏⲇⲁ (*sic*) ⲣⲓ̈[ⲟⲛ
·]ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ[ⲛⲁⲓⲁⲧ]ⲕ ⲛ̄ⲧⲟ[ⲕ ⲱ ⲡ]ⲁϣⲏⲣⲉ[ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱ]ⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲁ̂[......] ·
ⲛ̄ϫⲓ[........] ⲙ̄[......] ⲧⲡⲉ[.........] ⲉ̄⳨ⲟⲩ̄ ⲙ̄ⲙ[ⲟⲕ ⲉⲧ]ⲃⲉⲛⲉⲛⲛ[ⲟ-
ⲃⲉ :—] ⲁⲥⲕⲟⲧⲡ[ⲉⲓ ⲉ]ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡ[ⲃⲏⲙⲁ ⲙ̄]ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲉⲥϫⲱ ⲛ̄ϩⲉⲛⲕⲉⲙⲏⲏϣⲉ
ⲛ̄ⲥⲱϣ · ⲉϩⲟⲩⲛ ϩⲙ̄ⲡϩⲟ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲉⲩⲫⲩⲙⲓⲁ ⲇⲉ ϩⲱⲱⲥ ⲧⲉϥ-
ⲥⲱⲛⲉ · ⲁⲥϥⲓ ⲛ̄ϩⲉⲛⲱⲛⲉ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ · ⲁⲥⲛⲟϫⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ϩⲙ̄ⲡϩⲟ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣ[ⲟ]
ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟ[ⲩⲧⲉ ⲙⲛ̄]ⲛⲉϥⲛⲟϭ[1] · [ⲙⲛ̄ⲛ]ⲉⲧⲁϩⲉⲣⲁⲧ[ϥ̄] ⲁⲩⲁⲕⲁⲛⲁⲕ (*sic*) [ⲧⲉⲓ] ⲉⲩϫⲱ
ⲙ̄ⲙ[ⲟⲟⲩ] ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑ[ⲱⲥ] ⲟⲩⲛⲟϭ[.....]ⲧ[.........]ⲧⲁ[......] ⲥⲱϥ [.

ou non? Veux-tu, toi-même, mourir comme ton père?» Le bienheureux (*μακάριος*) répondit : «[*lacune*] mon père est mort, dit-il, pour le nom de Jésus-Christ [*lacune*] car il est écrit[2] : celui qui [*lacune*] ce que j'ai vu faire à mon père, je le ferai moi-même». Le roi dit à apa Isidore [*lacune*].

(Page 13.) Quand sa mère Sophie et sa sœur Euphémie eurent appris que le roi leur permettait de voir (*θεωρεῖν*) saint Isidore, elles allèrent vers le tribunal (*β.*). Lorsque Sophie eut aperçu Isidore qu'on avait suspendu au pilori (*ἑρμητάριον*), elle lui dit : «Heureux es-tu, mon fils Isidore [*lacune*] te crucifier (*σταυροῦν*) à cause de nos péchés». Elle regarda (*σκοπεῖν*) du côté du tribunal (*β.*) et dit une foule d'injures à la face de Dioclétien. Et (*δέ*) Euphémie, elle-même, sa sœur, prit à terre des pierres et les lança au visage du roi, de ses dieux, de ses grands et de ceux qui se tenaient à ses côtés. Les gens s'indignèrent et dirent : «Vraiment (*ἀληθῶς*), c'est une grande (honte?)

[1] ϭ sur du grattage. — [2] *Jean*, V, 19.

.....] ⲁⲩⲱ[*vingt-sept lettres*] (Fol. VII, *verso*, p. [ⲓ̅ⲇ̅]) [ⲛ̄ⲧⲉⲩ]ⲛⲟⲩ ⲁ̀ ⲡⲣ̄[ⲣⲟ ⲧ]ⲱⲟⲩⲛ ⲁϥ[ⲁϩⲉⲣ]ⲁⲧϥ̄ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉϥⲑⲣⲟⲛⲟⲥ · ⲁϥⲥⲉⲕ ϩⲣⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ϣⲁⲁⲛⲧϥ̄ · ⲁϥⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩϫⲓⲧⲟⲩ ⲡⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲛ̄ⲥⲉⲡⲟⲣϫⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄-ⲧⲉⲩⲙⲏⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲧⲁⲓ ⲧⲉⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲁⲅⲱⲛ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲙⲁ ⲥⲟⲫⲓ̈ⲁ ⲙⲛ̄ⲉⲩⲫⲩⲙⲓⲁ · ⲧⲉⲥϣⲉⲉⲣⲉ ϩⲛ̄[ⲟ]ⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ϩⲁ[ⲙ]ⲏⲛ :—

· [ⲁⲡ]ⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ [ⲇ]ⲉ · ⲛⲉϥⲁϣⲉ[ⲉⲡϩⲉ]ⲣⲙⲏ(ne)ⲇⲁ[ⲣⲓⲟⲛ ⲁϥϣⲁ]ϫⲉ [ⲙ̄ⲙⲟⲥ] ϫⲉ ⲥⲱ[ⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥ]ⲱⲓ · ⲛ[.......] ⲛϩ̄[*soixante-quinze lettres*] ⲧ[........]ⲁ ⲡ[.......] ⲧⲉⲩ[ⲙⲏⲧⲉ..] ⲁⲩⲛ̄ⲥⲏ [....] ⲁ ⲣⲁⲛ ⲧⲁ[...]ⲛⲟⲩ · ⲙ[....] ⲙⲟⲩ ⲕⲁ[ⲕⲱⲥ] ⲛ̄ⲧⲟⲕ ϩ[ⲱⲱⲕ] ⲙ̄ⲡⲉⲣⲙ[ⲟⲩ ⲕⲁ]ⲕⲱⲥ ⲛ̄ⲑ[ⲉⲛⲉⲕ]ⲉⲓⲟⲧⲉ :— [ⲧⲟⲧⲉ] ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ[ⲁϥ ⲛ̄]ϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ[ⲇⲱ]ⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲛ[...] ⲥⲟⲩⲥⲁⲛⲛ[ⲁ...] ⲡⲣⲉⲥⲃⲩ[ⲧⲉⲣⲟⲥ] ⲥⲛⲁⲩ ⲛ[ⲧⲁⲩⲣ̄]ⲙⲛ̄ⲧⲣ[ⲉ ⲉϩⲟⲩⲛ] ⲉⲣⲟⲥ · ⲉ[....] ⲉⲙⲟⲩ[.. ...]ϫⲉ ⲁⲩ[.....] ⲙ̄ⲙ[ⲟⲟⲩ *vingt-deux lettres*] (Fol. VIII, *recto*, p. [ⲓ̅ⲉ̅]), [*trente lettres*] ⲡⲧⲉϩ[....]ⲧϥ ⲛⲁⲓ · [....]ⲛ ⲛ̄ϯⲛⲁ[ⲥⲱ]ⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲕ[ⲁⲛ..]ϫⲓⲛⲉ-ⲡⲉⲓ[..]ⲁⲩ ⲉⲧⲣⲁⲁⲣⲛⲁ[ⲙ̄ⲡ]ⲁⲱⲛϩ̄ · ⲙⲛ̄[ⲡⲁ]ϩⲉⲗⲡⲓⲥ · ⲁⲩⲱ[ⲡⲁ]ⲟⲩϫⲁⲓ · ⲉⲧⲉ[ⲡ]ⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ[ⲓ̅ⲥ̅] ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲥⲱ[ⲧ]ⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ · ⲁϥ[ⲟⲩⲉ]ϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲛⲟⲩ[ϫⲉ] ϩⲉⲛⲕⲗⲟⲙ [ⲛ̄-ⲕⲱ]ϩⲧ ϩⲁⲛⲉⲥ[ⲡⲓⲣⲟ]ⲟⲩⲉ ⲙ̄ⲡ[ϩⲁⲅⲓⲟ]ⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ[ⲣⲟⲥ ⲡ]ϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄[ⲡⲛⲟⲩ]ⲧⲉ ⲉⲧϫⲟⲥⲉ[ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁ]ⲛⲁⲓ ⲉⲓⲥ[ⲟⲩⲥϩⲓⲙⲉ]ⲛ̄ⲭⲏ[ⲣⲁ....] (?)ⲁⲓ ⲙⲟⲩ[.........] ϩⲁⲓ ⲙⲟⲩ[....]ⲥⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲥϣ[ⲏⲣⲉ ⲉϥ](?)ϩⲙ̄ⲡⲉⲥϩⲁⲙ[ⲏⲣ ·]ⲁⲥⲁⲡⲁⲛⲧⲁ ⲇⲉ ϩⲱⲱⲥ ·

[*lacune*]». (P. 14.) Aussitôt le roi se leva. Il se tint debout sur son trône (θρόνος). Il souffla du nez et commanda de les conduire en dehors de la ville (ϖ.) et de les séparer l'une de l'autre. Ainsi ama Sophie et sa fille Euphémie achevèrent le combat, en paix (εἰρ.), ainsi soit-il (ἀ.).

Or (δὲ) apa Isidore était suspendu au pilori (ἑρμ.). Il disait : «Entends-moi [*lacune*] ne meurs pas de malemort comme tes parents». Apa Isidore lui dit : «Comme Susanne contre laquelle témoignèrent les deux prêtres (ϖρεσβύτερος) [*lacune*] (p. 15) [*lacune*] de me faire renier (ἀρνᾶν) ma vie, mon espérance (ἐλπίς) et mon salut qui est mon Seigneur Jésus-Christ».

Lorsque le roi entendit ces paroles, il commanda de placer des cercles rougis au feu autour des flancs de saint (ἅγ.) Isidore, serviteur du Dieu Très-Haut. Après cela, voici qu'une veuve (χήρα) [*lacune*] son fils était sur ses bras. Et (δέ) elle s'avança (ἀπαντᾶν) elle-même et se tint sur le tribunal (β.) avec toute la foule qui regardait (θεωρεῖν) apa Isidore suspendu au pilori (ἑρμ.). Or (δέ) le petit enfant était sur les bras de sa mère, en train de prendre le

ⲁⲥⲁϩⲉⲣⲁⲧⲥ̄ ⲉϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ ⲧⲏⲣϥ̄ · ⲉⲩⲑⲉⲱⲣⲉⲓ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̄ⲁ̣ⲟⲣⲟⲥ (sic) · ⲉϥⲁϣⲉ ⲉⲡϩⲉⲣⲙⲏⲁⲁⲣⲓⲟⲛ :— ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲇⲉ ⲛⲉϥϩⲙ̄ⲡϩⲁⲙⲏⲣ ⲛ̄ⲧⲉϥⲙⲁⲁⲩ · ⲉϥϫⲓ ⲉⲕⲓⲃⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ ⲉⲛⲉⲡⲉϥⲙ[...] ⲡⲉ ⲛ̄ϫⲓⲛ[ⲡⲉϥ]ϫⲡⲟϥ :— ⲁ ⲡⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄ϣ[ⲏ]ⲣⲉ · ⲛⲁⲩ[ⲉⲁⲡⲁ] ⲓ̄ⲥⲓ̄[ⲁⲱⲣⲟⲥ ⲉϥ]ⲁϣ[ⲉ ......]ϥⲓ[.......] ⲕⲉ[.......] ⲁⲩ[*seize lettres*] (Fol. VIII, *verso*, p. [ⲓ̄ⲋ̄]) [ⲛⲁⲓⲁⲧ]ⲕ ⲛ̄ⲧⲟⲕ̄ ⲱ ⲡⲥⲩⲙⲉⲧⲟⲭⲟⲥ ⲙ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲕⲁϩ · ⲱ ⲡⲉⲥⲧⲩⲗⲟⲥ ⲉⲧϩⲛ̄ⲑⲓ̈ⲗ̄ⲏ̄ⲙ̄ ⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲉⲓⲥ ϩⲏⲏⲧⲉ ϩⲱⲱⲕ · ⲁⲕϫⲓ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ ⲙ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲡⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁ ⲛ̄ⲓⲟⲩⲇⲁⲓ ⲁϣⲧϥ̄ ϩⲓϫⲙ̄ⲡϣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲥ̄ⲧ̄ⲟ̄ⲥ̄ [ⲁ]ⲣⲓϩⲩⲡⲟⲙⲓⲛⲉ ϭⲉ ⲉⲛⲉϩⲓⲥⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲁⲛⲟⲙⲟⲥ · ⲱ [ⲡϩ]ⲁⲗⲉⲕⲧⲱⲣ · [ⲡⲉ]ⲧⲛⲁⲙⲟⲩⲧⲉ[...]ⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ · [ⲱ ⲡⲛ]ⲩⲙⲫⲓⲟⲥ [ⲙ̄ⲙⲉ ⲙ̄ⲓ̄ⲥ̄(?) :] —

[ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡ]ϣⲏⲣⲉ[ϣⲏⲙ ⲛⲁ]ⲩ ⲉⲛⲁⲓ̈ [.....]ⲁⲟ ϩⲓ[......] ϩⲁⲣⲱϥ [*trente lettres*] ⲡ[.........] ⲛⲁ[.....ⲁϥ]ⲉⲓ ⲉϫⲙ̄ⲡ[ⲃⲏⲙⲁ ⲡϣⲏ]ⲣⲉ ϣⲏⲙ[ⲁϥ]ϫⲓϣⲕⲁⲕ[ⲉⲃⲟⲗ] ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙ[ⲟⲥ] ϫⲉ ⲁⲛⲟⲕ ⲟⲩ[ⲭ]ⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟ[ⲥ ⲙ̄]ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ[·] ⲛ̄ϯⲛⲁϩⲧⲉ ⲁ[ⲛ] ⲉⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲟ[ⲩⲧⲉ] ⲉⲓⲙⲏⲧⲉⲓ̈ ⲡ[ⲉⲛ]ϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡ[ⲉⲭ̄ⲥ̄] ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄[ⲛⲉ]ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁ[ⲛⲟⲥ] ⲁⲩⲱ ⲡⲛⲟ[ⲩⲧⲉ] ⲙ̄ⲓⲥⲓⲇⲱ[ⲣⲟⲥ] ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ [ⲁϥⲛⲟⲩ]ϭⲥ̄ ⲉⲙⲁ[ⲧⲉ ϩⲛ̄]ⲟⲩⲟⲣⲅⲏ[ⲛ̄ⲛⲟϭ(?) ·] ⲡϣⲏ[ⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲇⲉ] ⲁϥⲱ[ϣ] ⲉⲃⲟⲗ] ⲉϥϫ[ⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ] ϫⲉ ⲁ[*quinze lettres*] (Fol. IX, *recto*, p. [ⲓ̄ⲍ̄]) (*vingt-huit lettres*) ϩⲛ̄ⲟⲩ[ⲉⲓⲣⲏⲛ]ⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ[1] ·

sein. Il était [*lacune*] depuis sa naissance. Ce petit enfant vit l'apa Isidore suspendu [*lacune*] (p. 16) [*lacune*] «ô (ὦ) associé (συμμέτοχος) de Jésus-Christ, roi du ciel et de la terre; ô (ὦ) colonne (σῖῦλος) de la Jérusalem céleste, voici que tu représentes toi-même la figure (τύπος) de Jésus-Christ, que les Juifs suspendirent au bois de la croix (σῖαυρός). Supporte (ὑπομένειν) les souffrances de l'impie (ἄνομος), ô (ὦ) époux (ἀλέκτωρ) [*lacune*] du Christ Jésus, ô (ὦ) vrai fiancé (νύμφιος) de Jésus[2]. Lorsque l'enfant vit ce spectacle [*lacune*] il alla sur le tribunal (β.). Le petit enfant s'écria : «Je suis chrétien (χρ.) de grand cœur (παρρησίᾳ). Je ne croirai à aucun dieu, si ce n'est (εἰ μήτι) à notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu des chrétiens (χρ.) et Dieu d'Isidore.» Or (δέ) le roi entra dans une violente colère (ὀργή). Et (δέ) le petit enfant s'écria, disant : [*lacune*] (p. 17) [*lacune*] en paix (εἰρ.), ainsi soit-il (ἀμ.).

(1) ϩⲁⲙⲏ̄ⲛ̄.

(2) Dans le *Livre de la Résurrection du Christ*, évangile apocryphe, attribué à l'apôtre Barthélemy, Jésus est comparé également à un époux (ⲡⲉⲟⲟⲩ ⲛⲁⲕ ⲡⲛⲩⲙⲫⲓⲟⲥ ⲙ̄ⲙⲉ ⲓ̄ⲥ̄) (Budge, *Coptic apocrypha*, p. 21). Cette idée se trouve dans la seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens, chap. xi, verset 2.

[ⲙ̄ⲛ̄ⲛ̄]ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲡⲉ[ϫ]ⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ[ⲙ̄]ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁ[ⲁⲃ] ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲥⲱⲧⲙ̄
ⲛ̄[ⲥ]ⲱⲓ̈ · ⲛ̄ⲅⲉⲣⲟⲩ[ⲥ]ⲓⲁ · ⲛ̄ⲧⲁⲕⲁⲁⲕ [ⲉ]ⲃⲟⲗ · ⲛ̄ⲅⲃⲱⲕ [ⲉ]ⲡⲉⲕⲏⲓ ϩⲛ̄ⲟⲩ[ⲉⲓ-
ⲣ]ⲏⲛⲏ :— [ⲡⲉ]ϫⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ[1] [ⲛ]ⲁϥ · ϫⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲥ[ϣⲱ]ⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ [ⲁⲛ] ·
ⲉⲧⲣⲁⲥⲱ[ⲧⲙ̄] ⲛ̄ⲥⲱⲕ ·— [...] · ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲧ[ⲛ̄ⲙ̄]ⲙⲁϥ ⲁⲓ̈ⲥⲑⲁ[ⲛⲉ · ⲁ]ⲩⲱ
ⲛⲉⲩ[....]ⲉ · ϫⲉ ⲟⲩ[ⲉⲕⲛ]ⲁⲁⲁϥ [.......] ⲡⲁ[.........] ⲉⲥⲱⲧⲏⲣ[ⲓ-
ⲭⲟⲥ] ⲡⲛⲟϭ ⲛ̄ϩⲙ̄[ϩⲁⲗ] ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓⲱ[ⲧ] ⲉϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲉϥⲥϩⲁⲓ · ⲛ̄ϭⲟⲙ ⲛⲓⲙ ⲉⲣⲉ
ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ ⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲟⲧϥ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟϥ
ⲡⲉⲧⲇⲓⲁⲕⲟⲛⲉⲓ ⲉⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ϩⲙ̄ⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲉϥⲛⲁⲃⲱⲕ ⲉⲣⲟⲟⲩ ·: ⲡⲉϫ[ⲉ]
ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟ[ⲥ] ⲛ̄ⲥⲱⲧⲏⲣⲓ[ⲭⲟⲥ] ϫⲉ ϫⲓⲛⲛⲉ[...]ⲉⲥ ⲛⲧⲉⲓ̈ⲥϩ[ⲁⲓ] ⲙ̄ⲛ̄ⲡⲉⲥⲕ
[...] ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ[.....] ⲥⲟⲩϩ[......] ϩⲟⲩ[......] ⲡ[...] ⲓⲛ[....]ⲧⲉ ·
[......] ⲅϫ[*dix-sept lettres*] (Fol. IX, *verso*, p. [ⲓ̄ⲏ̄]) [ⲕⲁⲧ]ⲁⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲁϥ[ϫ]ⲟⲟⲥ
ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ [ⲁ]ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ̀ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲥⲣ̄ⲃⲉ ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲧⲛ̄ⲙⲙⲁϥ · ⲁϥ-
ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲉ̄ⲥⲧⲱⲛⲁⲣⲓ̈ⲟⲥ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲩⲉⲡⲉϩ [ϩ]ⲏⲧϥ̄ ϣⲁⲛⲧⲉ[2] ⲛⲉϥ-
ⲙⲁϩⲧ̄ ⲉⲓ̄ ⲉⲃⲟⲗ :— ⲙ̄ⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲁϥⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲥⲉ[ϫ]ⲓⲧϥ̄ ⲉϫⲉⲛⲟⲩ[ⲧⲟ]ⲟⲩ ⲉϥ̄-
ϫⲟⲥⲉ [ⲉⲧⲣ]ⲉⲕⲁⲁϥ ⲙ̄[ⲙⲁ]ⲩ · ϫⲉⲕⲁⲥ[...] ⲛ̄ϩⲁⲗⲁⲧⲉ[ⲛ̄ⲉⲩⲟⲩⲙⲟⲩ] ⲛ̄ⲛⲉϥ
[ⲙⲁϩⲧ̄]ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉ[ⲑⲏⲣⲓⲟⲛ] ⲛ̄ⲛⲉ[ϥⲕⲉⲉⲥ (?) *vingt-trois lettres*] ⲟ[....... ⲛ̄]ϭⲓ
ⲡ̄ⲣ̄[ⲣⲟ :—] ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ[ⲁϥⲧⲱ]ⲟⲩⲛ ϩⲓⲡⲃⲏ[ⲙⲁ] ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩ[ⲣⲁⲓ]ⲉⲧⲥⲓ̈ⲟⲟⲩⲛ
ⲉⲧ[ⲣⲉϥ]ϫⲱⲕⲙ̄ ·

ⲛ̄[ⲧⲉ]ⲣⲟⲩⲛⲟⲩϫⲉ ⲇⲉ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲕⲟⲟϩ ⲛ̄ⲧⲟ[ⲟⲩ] ⲉⲓ̈ⲥ̀

Après cela, le roi parla à saint Isidore : «Écoute-moi! Sacrifie (θυσία) et je te relâcherai; tu t'en iras en paix (εἰρ.) chez toi.» Le saint lui dit : «Puissé-je ne pas t'écouter» [*lacune*]. Et ceux qui étaient avec lui comprirent (αἰσθάνεσθαι) et ses [*lacune*] vers Sotèrichos, le grand serviteur de son père qui se tenait près de lui pour écrire toutes les merveilles que le Christ Jésus faisait accomplir à apa Isidore; car il servait (διακονεῖν) ce saint dans tous les lieux où l'on allait. Apa Isidore dit à Sotèrichos [*lacune*] (p. 18) ainsi que le lui avait dit apa Isidore. Lorsque le roi fut libre avec sa suite, il ordonna aux bourreaux (κεσϊωνάριος) de l'écarteler jusqu'à lui faire sortir les entrailles. Puis il commanda (κελ.) de l'exposer sur une haute montagne et de l'y laisser afin que les oiseaux mangeassent ses entrailles et les bêtes sauvages (θηρίον), ses ossements [*lacune*] et le roi se leva du tribunal (β.) et se rendit au bain pour se baigner.

Lorsqu'on eut étendu apa Isidore au sommet de la montagne, voici que le

(1) ⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ sur du grattage. — (2) ϣⲁ̄ⲧⲉ.

ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲓ̅ⲥ̅ ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲁⲅⲅⲉⲗ[ⲟⲥ] ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ[ⲉⲧ]ϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ [....] ⲛⲉⲙⲉⲗ[ⲟⲥ ⲛ̄ⲁ]ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇ[ⲱⲣⲟⲥ] ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡ[ⲕⲟⲟϩ] ⲛ̄ⲧⲟ̄ⲟ̄[ⲩ :—] ⲡⲉϫⲁ[ϥ *treize lettres*] (Fol. X, *recto*, p. [ⲓ̅ⲑ̅]) [*onze lettres* ⲡ̄ⲡ]ⲉⲧⲟⲩⲁ[ⲁⲃ ⲙ̄]ⲙⲁⲣⲧⲩ[ⲣⲟⲥ ⲉϥ]ⲛⲏϫ ⲉ[ⲃ]ⲟⲗ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉⲓ[ⲕⲟ]ⲟ̄ϩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ :— [ⲛ̄ⲧ]ⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡ[ⲥ]ⲱⲧⲏⲣ ϥⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁϩⲧ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ [ⲁ]ϥⲧⲁⲁⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ [ⲛ̄]ⲧⲉϥⲕⲁⲗⲁϩⲏ [ⲁ]ϥⲥ̄ⲫⲣⲁⲅⲓⲍⲉ [ⲙ̄]ⲙⲟϥ :— [ⲛ̄ⲧ]ⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲉϥ[ⲥ]ⲱⲙⲁ ⲧⲱϭⲉ [ⲉⲡⲉ]ϥⲁⲣⲏⲩ · [ⲁⲩⲱ] ⲁϥⲛⲓ̈ⲃⲉ̀ [ⲉϩⲟⲩ]ⲛ ϩⲙ̄ⲡⲉϥ[ϩⲟ ⲛ̄ⲧⲉⲩ]ⲛⲟⲩ ⲡⲛⲟⲏ[ⲙⲁ ⲁϥⲟⲩⲱ]ⲛϩ ·:— [......] ⲙ̄ⲡⲉϥ[......] ⲛ̄ⲑⲉ[.........]ϥ [.........] ϣⲃⲏⲣ̀ ⲉϥⲛ[...]ⲥⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉϥⲕⲟⲧⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲕⲉⲛⲕⲟⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ϩⲉ ⲧⲏⲣⲥ̄ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲟⲩⲱⲛ̀ ⲛ̄ⲛⲉϥⲃⲁⲗ ⲁϥⲛⲁⲩ ⲉⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲉϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ϩⲓϫⲱϥ :— ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ϩ[ⲓ]ϫⲉⲛⲛⲉϥ[1][ⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ] ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲡⲉ[ⲧⲟⲩ]ⲁⲁⲃ · ⲛ̄ⲑ[ⲉ] ⲟⲩⲁ ⲉⲁϥⲧ[ⲱ]ⲟⲩⲛ ϩⲁⲡ[ⲉϥϣⲱⲃϣ] ⲁϥⲡⲁϩ[.....] ϫⲉ ⲛ̄[.....] ϫⲉ ⲛ̄[......] ⲙ̄ⲡ[.......]ⲁ[.........] (Fol. X, *verso*, p. [ⲕ̅]) [ⲙ̄]ⲙⲟⲥ ϫⲉ · ⲧⲱ[ⲟⲩ]ⲛ ⲛ̄ⲅⲙⲟⲟϣⲉ ϣⲁⲡⲉⲓⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲅ̄ϯϣⲓⲡⲉ ⲛⲁϥ ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲧⲉ · ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲛⲁⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲥⲉⲧⲁⲕⲟ ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲟⲕ · ⲁⲩⲱ ϯⲛⲁϣⲱⲡⲉ ⲉ̄ⲓⲙⲓ̈ϣⲉ ⲉ̄ϩ[ⲣ]ⲁⲓ ⲉϫⲙ̄ⲡⲉⲕ[ⲣⲁ]ⲛ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · [...]ⲁⲛ ⲧⲁϯϣⲓ[ⲡⲉ] ⲙ̄ⲡⲉⲓⲁⲛⲟ[ⲙⲟⲥ] · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥ[ⲙⲟⲩ]ⲛ̄ⲅ̄ ⲛ̄ϭⲓϫ [ⲧⲟⲧⲉ] ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ[...

Seigneur Jésus descendit du ciel avec ses anges (ἄγγ.) qui se tenaient autour [*lacune*] les membres (μέλος) d'apa Isidore, au sommet de la montagne. Il dit [*lacune*] (p. 19) [*lacune*] le saint martyr (μάρτυς) étendu sur le sommet de la montagne. Aussitôt le Sauveur (Σωτήρ) prit les entrailles d'apa Isidore, les lui plaça dans le ventre et le signa (σφραγίζειν). Aussitôt le corps (σῶμα) referma ses plaies (?). Il souffla sur son visage et aussitôt apparut l'esprit (νόημα) [*lacune*] couché. Le Sauveur (Σ.) dit à apa Isidore : «Lève-toi. Pourquoi es-tu ainsi entièrement étendu?» Aussitôt le saint, ouvrant les yeux, vit le Sauveur (Σ.) debout près de lui. Il se mit sur pieds, comme quelqu'un qui se lève après son sommeil. Il [*lacune*] (p. 20). Il lui (dit) : «Lève-toi et va vers cet impie (ἄν.). Confonds-le avec ses dieux abominables qui détruisent et qui perdent.» Apa Isidore lui dit : «Mon Seigneur, sois mon assistance et je serai à même de combattre pour ton saint nom, afin de confondre cet impie (ἄν.) et les œuvres de ses mains». Alors (τότε) le Sauveur (Σ.) [*lacune*] descendre de la montagne.

[1] ⲛⲛⲉϥ sur ⲱϥⲓ à demi effacé.

...] ⲡⲡⲉ[ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ..[?]] · ⲁϥ[.......] ⲉⲙ[.........] ⲛ[.........]
ⲁϥϭⲉ [.....]ϩⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ [....]ⲧⲉϥϭⲓ ⲉⲃ[ⲟⲗ ⲙ̅]ⲡⲣⲟ ⲛ̅ⲧⲉⲧⲟⲟⲩ [:—]

ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ϩⲛ̅ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ ⲛ̅ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ · ϩⲛ̅ⲧ̅ⲙⲏⲧⲉ ⲛ̅ⲛⲉⲙⲏⲏϣⲉ · ϣⲁⲛⲧⲉ[1] ⲡⲣ̅ⲣⲟ ϩⲱⲛ ⲉ̅ⲣⲟϥ · ⲉϥⲧⲁⲗⲏⲩ ⲉⲩⲉϩⲧⲟ ⲛⲟⲩⲱⲃϣ̅[· ⲛⲉ]ⲣⲉ ⲟⲩⲧⲃⲁ ⲙ̅[ⲙⲁ]ⲧⲟⲓ ϩⲓ̈ⲑⲏ[ⲙⲛ̅]ϩⲓ̈ⲡⲁϩⲟⲩ[ⲙ̅]ⲙⲟϥ · ⲭ[ⲱⲣⲓⲥ ⲛ̅]ⲛⲉⲧⲥⲁ[ⲃⲟⲗ] ⲙⲛ̅ⲥⲁ · [.....]ⲙ̅ⲙⲟⲥ ⲡⲉϫⲉ [.....] ⲇⲉ [*dix-sept lettres*] (Fol. XI, *recto*, p. [ⲕ̅ⲁ̅]) [........] ⲱ[...ⲡⲥ]ⲧⲁⲇⲓ[ⲟⲛ] · ⲛ̅ⲧⲉⲣⲉ [ⲡⲣ̅]ⲣⲟ ⲇⲉ ⲕⲉⲧ ⲡⲉϥϩⲟ ⲉ̅ⲡⲁϩⲟⲩ ⲛ̅ϥ̅ⲥⲟⲩⲱⲛϥ̅ · ⲁϥⲕⲁ ⲣⲱϥ ⲉⲧⲉⲙⲉⲣⲟⲩⲱ ⲛⲁϥ · ϩⲱⲥⲧⲉ ⲙ̅ⲡⲉϥⲥⲱⲧⲙ̅ ⲣⲱ ⲉⲡⲧⲏⲣϥ̅ · ⲁⲗⲗⲁ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ [ⲉ]ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ̀ ⲉϥϭⲟⲛⲧ ⲉⲡϩⲁ[ⲅ]ⲓⲟⲥ̀ ⲉⲙⲁⲧⲉ :— [ⲙ̅]ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲇⲉ [ⲁϥ]ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ[2] [ⲉⲧ]ⲣⲉⲩϭⲱⲡⲉ ⲛ̅ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ [ⲉⲧⲣⲉⲩ]ⲛ̅ⲧϥ̅ ⲛⲁϥ :— [ⲛ̅ⲧⲉⲣⲟ]ⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ̀ ⲛⲁϥ[....] ⲁⲛ̀ ⲉⲛ[....] ⲡⲉⲛⲓ[ⲡⲉ.....] ⲧⲁ[.......ⲗⲁⲙ]ⲡⲁⲥ̅ ⲛⲕⲱ[ϩⲧ̅] ϩⲁⲣⲟϥ :— ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̅ⲃⲟⲗ ⲉϥϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲁⲣ̅ⲣⲟ · ⲁⲙⲟⲩ ⲛ̅ⲅ̅ⲃⲟⲏⲑⲓ̈ⲁ ⲉ̅ⲣⲟⲓ ϩⲛ̅ⲧⲉⲓ̈ⲟⲩⲛⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲟⲩⲱⲛ̅ϩ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲙ̅ⲡⲉⲣⲣ̅ϩⲟⲧⲉ ⲱ ⲡϩⲙ̅ϩⲁⲗ ⲙ̅ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ · ϯϣ[ⲟ]ⲟⲡ ⲛ̅ⲙ̅ⲙⲁ[ⲕ :—] ⲛ̅ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ[ⲙⲓ]ⲭⲁⲏⲗ ⲥ̅ⲫ[ⲣⲁⲅⲓ]ⲍⲉ ⲙ̅ⲙⲟϥ [...]ⲡⲉϥϩⲏⲧ [....]ⲧϥ̅ ⲉ̅ⲣⲟϥ[:—] ⲙⲛ̅ⲛ̅[ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ...] ⲥⲁⲛ[...ⲁϥⲧⲣⲉⲩϩⲙⲟⲟⲥ[?] ⲛ̅ϩⲁ]- (Fol. XI, *verso*, p. [ⲕ̅ⲃ̅]) [ⲅ]ⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ [ϩⲓϫ]ⲛ̅ⲟⲩⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲙ̅ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ · ⲁϥⲧⲣⲉⲩϯ ⲛⲟⲩⲕⲗⲁⲃⲧ ⲙ̅ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ ⲉϫⲛ̅ⲧⲉϥⲁⲡⲉ · ⲉⲥ̅ⲗⲟⲃϣ̅ ⲛ̅ⲕⲱϩⲧ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ ⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ⲉϥϯϭⲟⲙ ⲛⲁϥ ϣⲁⲛⲧⲉϥϩⲩⲡⲟⲙⲓ̈ⲛⲉ ⲉ̅ⲧⲉⲓⲕⲉⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ

Or (δέ) apa Isidore alla se poster au milieu de la place publique (ἀγορά) de la ville (π.) parmi la foule. Lorsque le roi passa près de lui, monté sur un cheval blanc, dix mille soldats marchaient devant et derrière lui, à part (χωρὶς) ceux qui étaient à ses côtés [*lacune*] (p. 21) [*lacune*] le stade (στάδιον). Lorsque le roi tourna sa tête en arrière pour le reconnaître, il resta sans pouvoir ouvrir la bouche, en sorte qu'il n'entendait rien. Mais (ἀλ.) il rentra au palais (παλ.) dans une extrême fureur contre le saint (ἅγ.). Et (δέ) le lendemain, il donna l'ordre de saisir apa Isidore et de le lui amener. Quand on l'eut conduit [*lacune*] sous lui des torches (λαμπὰς) enflammées. Et (δέ) le bienheureux (μακ.) s'écria : «Jésus, mon roi, viens. Secours(βοήθεια)-moi à cette heure.» Et Michel lui apparut. Il lui dit : «Serviteur du Christ, ne crains pas. Je suis avec toi.» Aussitôt Michel le signa (σφρ.) sur le cœur. Puis [*lacune*]

[1] ϣⲁ̅ⲧⲉ. — [2] Dans le texte ⲟⲩⲉϩⲟⲗⲁϩⲛⲉ.

ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ̀ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁⲣⲓⲑⲩⲥⲓ̈ⲁ ⲛ̄ⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲧⲁⲣⲓⲧⲁⲁ̄ⲕ [ⲉⲃⲟ]ⲗ · ⲁⲩⲱ ϯ[ⲛⲁ]ϯ ⲛⲁⲕ ⲛ̄[ⲛ̄]ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲁⲝⲓ̈[ⲱⲙ]ⲁ · ⲛ̄ϩⲟⲩⲟ[...ϣⲁ]ⲁ̄ⲛ̄ⲧⲉ̄ [......]ⲁⲧⲏⲥ [..... ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱ]ⲣⲟⲥ ⲡ[ⲉϫⲉ ⲙ̄]ⲡⲣ̅ⲣⲟ̀ ϫ[ⲉ] ⲁⲛⲁⲑⲉⲙⲁ [ⲛⲁⲕ] ⲙⲛ̄ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉ̄ⲧⲛⲁⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲕ · ⲕ̄ⲥⲟⲟϥ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲉϩⲟⲩⲉ ⲉ̄ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ϫⲉ ϥⲥ̄ⲏϩ ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩⲟⲩ ϩⲏⲕⲉ ⲛ̄ⲇⲓⲕⲁⲓ̈ⲟⲥ · ⲉ̄ϩⲟⲩⲉ ⲟⲩⲣⲙ̄ⲙ̄ⲁⲟ ⲛⲁⲧⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ :— ⲉⲧⲃⲉⲡⲁⲓ ⲕⲥ̄ϩⲟⲩⲟⲣ̄ⲧ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲡⲁⲣⲁⲟⲩⲛ̄ⲛⲟ[ⲩⲧⲉ] ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛ̄ⲧ[ⲟⲕ] ⲟⲩⲙ̄ⲁⲛⲓ̄ⲭⲟⲥ[ⲡⲉ] ⲛ̄ϩⲁⲓⲣⲉⲇ[ⲏⲥ ⲡⲉ] ⲛⲁⲧⲛ̄ⲟ̄[ⲩⲧⲉ :—] ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲇⲉ ⲛ̄[ⲧⲉⲣⲉϥ]ⲥⲱⲧⲙ̄ [ⲉⲛⲁⲓ̈] ⲁϥϭⲱ[ⲛ̄ⲧ ⲉⲙⲁ]ⲧⲉ̄ ⲉ[......] ⲗ[*dix-neuf lettres*] (Fol. XII, *recto*, p. [ⲕ̄ⲅ̄]) [ⲉϫ]ⲛ̄ⲟⲩϭⲗ[ⲗⲓⲗ ⲙ̄]ⲡⲉⲛⲓ̄ⲡⲉ [....]ⲱϥ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ̄ⲧⲛ̄ϩⲛ̄ⲙⲁⲛⲅⲁⲛⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡϭⲗⲗⲓ̈ⲗ · ⲁϥⲣ̄ϩⲟⲧⲉ̀ · ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϣⲉⲡ ⲧⲁⲯⲩⲭⲏ ⲉⲣⲟⲕ ϩⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ⲟⲩⲛ̄ⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥⲥ̄ⲟ̄ⲟ̄ⲩⲧⲛ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲁⲕϩ̄ · ⲁϥⲧⲁⲁϥ ϩⲁⲡϭⲗⲗⲓ̈ⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲓ̄ⲡⲉ · ⲁⲩϩⲱⲕ ⲛ̄ⲛ̄ⲉ[ⲙⲁ]ⲛ̄ⲕⲁⲛⲟⲛ (sic) [ⲉϩⲣⲁⲓ] ⲉϫⲱϥ · [.....]ⲧⲉ ⲛ̄ⲉϥ[......]ⲃⲟ̄ϭⲟⲩ[.......] ⲉϥ[.........] ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲙⲁⲕ[ⲁ]ⲣⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲇⲉ ⲁϥϥⲓ̈ϩⲣⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϩⲣⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ · ϫⲉ̄ ⲉ̄ϥⲧⲱⲛ[1] ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ · ⲡⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓ

(p. 22) on plaça saint (ἅγ.) Isidore sur un siège (θρόνος) en fer. On lui mit sur la tête une coiffure de fer rougie au feu. Et Michel se tenait près de lui pour l'encourager tant qu'il demeura (ὑπομένειν) dans ces tortures (βάσανος).

Le roi lui dit : «Sacrifie (θυσ.) aux dieux pour que je te relâche. Et je t'accorderai de grandes dignités (ἀξίωμα), plus [*lacune*].» Isidore dit au roi : «Que l'anathème (ἀνάθημα) retombe sur toi et sur tous ceux qui t'écoutent! Tu es le plus maudit des hommes. Car il est écrit : Les pauvres qui sont justes (δίκαιος) sont meilleurs que les riches athées[2]. Tu es donc plus (παρὰ) maudit qu'un athée, car tu es un insensé (μανικός), sectaire (αἱρέτης) et impie.» Lorsque le roi entendit ces paroles, il fut violemment irrité [*lacune*] (p. 23) [*lacune*] sur une roue en fer[3] mise en mouvement par des machines (μάγγανον). Quand on l'eut mis sur la roue, il prit peur. Il dit : «Seigneur, prends mon âme (ψυχή) vers toi, à cette heure». Et il tendit le cou; il le posa sous la roue en fer. On fit tourner les machines (μάγγ.) sur lui [*lacune*] le bienheureux (μακ.) apa Isidore. Et (δέ) le roi cria d'une voix forte, s'adressant à la foule : «Où est Jésus, Dieu des chrétiens (χρ.)? Jusqu'à présent il n'est pas

(1) ⲉ̄ϥⲧⲱ̄.

(2) *Proverbes*, XIX, 1.

(3) Le supplice de «la roue» est usité dans les martyres. M. W. Crum a relevé tous les passages où il en est question (*Theological texts*, p. 78, n. 1).

ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲛ̄ϥⲧⲟⲩϫⲉ ⲡⲉïⲧⲁⲗⲁïⲡⲱⲣⲟⲥ · ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲁϭ[ⲓϫ ·] ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲃⲉϣ[ⲛ̄ϭⲓ] ⲛⲉⲙⲁⲛⲕ[ⲁ]ⲛⲟⲛ · ⲁⲩϩ[ⲱⲕ ⲛⲟⲩ]ϭⲁⲗⲁïⲁ ⲉⲁ[ϥⲥⲱ]ⲗⲡ̄ ⲛ̄ⲛ̄ⲉ[ⲙⲉ]ⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡ[ϩⲁⲅⲓ]ⲟⲥ ïⲥïⲇ[ⲱⲣⲟⲥ ⲉ]ⲁϥⲁ[ϣⲁϩⲟⲙ (?) :—] ⲛ̄ⲧⲉⲩ[ⲛⲟⲩ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲁϥⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲙⲛ̄]- (Fol. XII, *verso*, p. [ⲕ̄ⲁ̄]) [ⲙⲓ]ⲭⲁⲏⲗ · ⲙⲛ̄[ⲅⲁ]ⲃⲣⲓⲏⲗ · ⲁ [ⲡ]ⲥⲱⲧⲏⲣ ⲧⲱϭⲉ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛⲁⲡⲁ ïⲥïⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉⲡⲉϥⲉ̄ⲣⲏⲩ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ · ⲁϥϥï ⲛ̄ⲛⲉϥⲁⲣⲟⲟⲩⲉ ⲁϥⲧⲁⲁⲩ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ · ⲁϥⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥϭⲓϫ ⲁϥⲧⲟⲩⲛⲟⲥϥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲙⲏⲏϣⲉ ⲛⲁⲩ ⲉⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ⲉϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲉϥⲁⲅ[ⲅ]ⲉⲗⲟⲥ · ⲁⲩϫïϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ [ⲉⲩ]ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ :— ϫⲉ [ⲙⲛ̄]ⲛⲟⲩⲧⲉ [ϩⲛ̄]ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄[ϩïϫ]ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ [ⲉⲓⲙⲏ]ⲧⲉï ⲡ̄[ⲛⲟⲩⲧⲉ] ⲛ̄ⲛⲉⲭ[ⲣⲏⲥⲧⲓⲁ]ⲛⲟⲥ :— [ⲁⲩⲱ ⲡ̄ⲥ]ⲱⲧⲏⲣ [ⲁϥⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϩ]ⲣⲁⲓ ⲉⲙ[ⲡⲏⲩⲉ ϩⲛ̄]ⲟⲩⲉⲟⲟⲩ :[—] ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ [ⲡⲣ̄]ⲣⲟ ⲇⲓⲱⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ ⲧⲱⲟⲩⲛ ϩⲓⲡⲃⲏⲙⲁ ⲉⲧⲃⲉⲡϣïⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲙⲏⲏ̄ϣⲉ · ⲉ̄ⲧϫïϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲁϥⲕⲱ ⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲁⲕϩ̄ ⲉ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧïⲟⲛ ⲉⲣⲉ ⲡⲉϥϩⲏⲧ ⲙⲁⲕϩ̄ ⁘—⁘—:—

ⲁⲡⲁ ïⲥïⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲉϥⲟⲩⲟϫ · ⲉⲙⲛ̄ⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲧⲁ[ϥ]ϣⲟⲟⲡ ⲙ̄[ⲙⲟϥ ·] ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲉⲣ[ⲉ ⲡ̄ⲙⲏ]ⲏϣⲉ †[. . . . .] ⲡⲛⲟ[. . . . . .]ⲛ [*dix-huit lettres*] (Fol. XIII, *recto*, p. [ⲕ̄ⲉ̄]) [. . ϩⲛ̄ⲧ]ⲡⲟⲗⲓⲥ [ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ] ⲉϥϭïⲛⲉ ⲙ̄[ⲙⲏ]ⲛ̄ⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧϣⲱⲛⲉ :—:—:— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲉϥⲛⲟⲩϫⲉ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲁⲕⲁⲑⲁⲣⲧⲟⲛ · ϩⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲉϥⲧⲁⲗϭⲟ ⲛ̄ⲛ̄ⲃⲗ̄ⲗⲉ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϭⲁⲗⲉ

venu et il a abandonné ce misérable (*ταλαίπωρος*) entre mes mains». Lorsque les machines (*μάγγ.*) furent mises en mouvement, elles firent tourner la roue qui broya les membres (*μέλος*) de saint (*ἅγ.*) Isidore qui gémissait. Soudain le Sauveur (Σ.) descendit du ciel avec (p. 24) Michel et Gabriel. Il referma le corps (*σῶμα*) pour la seconde fois. Il lui prit les membres et les mit à leur place. Il lui saisit la main. Il le ressuscita. Lorsque la foule vit le Sauveur (Σ.) accompagné de ses anges (*ἅγγ.*), elle s'écria : «Il n'y a de dieu dans le ciel et sur la terre que le Dieu des chrétiens (*χρ.*)». Et le Sauveur (Σ.) remonta aux cieux dans la gloire. Aussitôt le roi Dioclétien se leva du tribunal (*β.*), par crainte de la foule qui criait. Il baissa la tête et rentra au palais (*παλ.*) le cœur dans la tristesse [1].

Or (*δέ*) apa Isidore se tenait au milieu de la foule, sain et sauf, sans avoir rien de mal. La foule était [*lacune*] (p. 25) dans cette ville (*π.*) visitant chaque jour les malades. Il chassait les esprits (*πνεῦμα*) impurs (*ἀκάθαρτον*) au nom

[1] Littéralement : «il abaissa son cou». Le français ne peut rendre le jeu de mots que l'on rencontre dans cette phrase entre ⲙⲁⲕϩ̄ «cou» et ⲙⲁⲕϩ̄ «tristesse».

· ϩⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡ̄ⲥⲟⲉⲓ̈ⲧ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲟⲟ̄ϣⲉ̀ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲧⲏⲣⲥ̄ · ϫⲉ ⲟⲩⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲡ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲉ :— [ⲁ]ⲩⲱ ⲁ ⲡⲉϥⲥⲟⲉⲓⲧ [ⲥ]ⲱⲕ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ [ⲇⲓⲟⲕ]ⲗⲏⲇⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ [ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈]ⲇⲱⲣⲟⲥ [.....]ⲛ̄-ⲛⲉⲧ[......] ⲁⲩⲱ [.....ⲉⲃ]ⲟⲗ [..........] ⲙⲉ · ⲛ̄ⲕⲟⲩⲣ ⲁϥⲧⲣⲉⲩ-ⲥⲱⲧⲙ̄ · [ⲛ̄]ⲃⲗ̄ⲗⲉ̄ ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲕⲁⲧⲏⲕⲟ̄ⲣⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲇⲓ-ⲕⲁⲓⲟⲥ ⲉ̄ⲙⲁⲧⲉ ⲛⲁϩⲣⲉⲛ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲉⲕϣⲁⲛⲕⲁ ⲡⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ϩⲉ · ⲡ̄ⲙⲏⲏϣⲉ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲛⲁⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ · ⲉ̄[1]ⲡⲉⲓ̈ⲛⲁⲍⲱⲣⲁⲓ̈ⲟⲥ̀ ϫⲉ ⲓ̄ⲥ̄ :— ⲛ̄ⲥⲉⲕⲱ ⲛ̄ⲥⲱ[ⲟⲩ] ⲛ̄ⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ [ⲉⲩ]ⲧⲁⲓⲏⲩ ⲉ̄ⲧⲉ[ⲛ̄]ⲟⲩⲱϣⲧ ⲛ̄[...] ⲛ̄ⲥⲉϣⲱ-ⲡ[ⲉ ⲛ̄]ⲑⲉ̄ ⲉ̄ϣϫⲉ[...] ⲧⲁ̄ϩⲟⲟⲩ[...] ϩⲟⲗⲱ[ⲥ....]ⲉⲣ̄ⲟⲉ[*treize lettres*] (Fol. XIII, *verso*, p. [ⲕ̄ⲋ̄]) [ⲇⲓ]ⲕⲁⲓ̈ⲟⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲛ̄ⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲟⲥ · ϫⲉ ϣⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲉⲛ̄ⲧϥ̄ ⲛⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲁ :—

ⲁϥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲥ̄ⲙⲟⲧ ⲛⲟⲩⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲟⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄-ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲙⲏ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲙⲛ̄ⲧϫⲟⲉⲓ̈ⲥ̀ ⲁⲛ̄ ⲡⲉⲧⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ [ⲉ]ⲧⲣⲉ ⲣⲱⲙⲉ [ⲉⲧ]-ⲙⲟⲩⲱϣⲧ [ⲛ̄]ⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ : [ⲁⲩ]ⲱ ⲉ̄ⲧⲙ̄ⲧⲣⲉ̄ [ⲗⲁⲁ]ⲩ ⲛ̄ⲣⲱ̄ⲙⲉ [ⲧⲁⲩ]ⲉ̄ ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄[ⲡⲁⲓ̈]ⲅⲁⲗⲓ̈ⲗⲁⲓ̈ⲟⲥ [ϫⲉ ⲓ̄ⲥ̄] ⲡⲉⲛ̄ⲧⲁ [....]ⲥ̄ⲙⲟⲩ [........]ϥ :— ⲡⲉⲧⲣ̄ [ⲁⲡⲩⲗⲟⲛ] ⲙ̄ⲡⲉⲣⲡ[ⲉ] ⲛ̄ⲧⲉⲛ̄ⲉⲕⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲉϥ†ⲥ̄ⲃⲱ ϩⲉⲙⲡⲉⲓⲣⲁⲛ̄ ϫⲉ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲁⲓ

du Christ. Il guérissait les aveugles et les boiteux au nom de Jésus-Christ. Et la renommée d'apa Isidore se répandit dans toute la ville (πϖ.) qu'il était un prophète (προφήτης) de Dieu[2]. Et sa renommée parvint jusqu'au roi Dioclétien [*lacune*] les sourds qui entendent et les aveugles qui voient. Et l'on accusait (κατηγορεῖν) fortement le juste (δίκαιος) auprès du roi, en disant : «Vraiment (ἀλη.), si tu le laisses (agir) ainsi, la foule entière croira (πισΊεύειν) en Jésus, le Nazaréen; elle abandonnera les dieux illustres que nous adorons et elle sera comme si [*lacune*] (p. 26) juste (δίκ.). Il dit[3] aux accusateurs (κατήγορος) : «Recherchez-le et amenez-le-moi en ce lieu».

Le démon (διάβολος), sous la forme d'un accusateur (κατ.), répondit au roi : «Est-ce que (μή) ta seigneurie n'a pas ordonné que l'on adore les dieux et que personne ne prononce le nom de ce Galiléen, (du nom de) Jésus, qui [*lacune*] du temple de tes dieux, qui enseigne le nom de Jésus que tu as ordonné de ne pas prononcer? Voici que plus de cinq cents hommes sont ses adeptes. Il

[1] ⲉ sur une autre lettre.

[2] On appelle prophète, chez les Coptes, les saints inspirés par Dieu : «Je ne prononce aucune parole que le Christ ne m'ait communiquée», dit le plus fameux d'entre eux, Shenouté (voir J. Leipoldt, *Schenute von Atripe*, p. 56, n. 1).

[3] C'est le roi qui s'adresse aux accusateurs.

ⲛ̄ⲧⲁⲕⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲙ̄ⲧⲁⲩⲉ̄ ⲡⲉϥⲣ̄ⲁⲛ̄ ⲉⲓ̈ⲥ ϩⲟⲩⲟ ⲉϯⲟⲩ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲥⲟⲟⲩ̀ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟϥ ⲉϥⲕⲁⲑⲏⲅ̄ⲉⲓ̈ · ⲉ̄ⲣⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ϩⲛ̄ϣⲁϫⲉ ⲙ̄ⲡⲗⲁⲥⲧⲟⲛ[1] ⲛⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲙⲉⲣⲉ ⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲉⲣⲉ ϩⲏⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲥⲟⲧⲙⲟ̄ⲩ · ⲉ̄ϥⲥⲱⲣⲙ̄ · ⲙ̄ⲡ-ⲙⲏⲛ̄ϣⲉ ⲉ̄[ϩⲟⲩⲛ ⲉ]ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡ[....]ⲙⲟⲥ̀ ⲛ[.....] ⲛⲟⲩ[......] ⲛⲁⲓ̈ [*seize lettres*] (Fol. XIV, *recto*, p. [ⲕ̄ⲍ̄]) [...] ⲡⲧⲏⲣⲥ̄ ⲟⲩ[....]ⲧⲛⲁⲩ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲥ̄ⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ ϩⲛ̄ⲣⲱϥ ⲙ̄ⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ · ⲁϥϩⲣⲟϫⲣⲭ̄ ⲛ̄ⲛⲉϥⲟⲃϩⲉ · ⲁϥ-ⲧⲱⲗⲕ̄ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲃⲱ ⲛ̄ⲧⲉϥⲁⲡⲉ · ⲁϥ̄ⲙⲟⲟ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲣⲁⲧϥ̄ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ :— ⲁϥⲟⲩⲉϩ-ⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥ̄ⲧⲣ̄ⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲉⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲧⲣⲓ̈ⲇⲉⲙⲱⲛ · ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ϫⲓ̈ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲕⲉϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ · ⲡⲙⲁ [ⲛ̄ⲧ]ⲕⲛⲁϩⲉ ⲉ̄ⲡⲉⲓ̈[ⲁⲛⲟ]ⲥⲓ̈ⲟⲥ̄ ϫⲉ ⲓ̈[ⲥⲓⲇⲱⲣ]ⲟⲥ̄ ⲛ̄ϩⲏ[ⲧϥ̄ ⲙⲛ̄]ⲟⲩⲟⲛ [ⲛⲓⲙ...ⲟ]ⲩϩ ⲥⲟ ⲉⲩⲕⲟⲩⲓ · ⲟ[ⲩⲇⲉ] ⲟⲩⲛⲟϭ · ⲉ̄ⲙⲡ[..] ⲙⲟⲟⲩⲧⲟⲩ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲉⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲉⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ϫⲟⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲁϥϩⲉ ⲉ̄ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ̄ ⲉϥ̄ϩⲙ̄ⲟⲟⲥ̀ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲥⲁⲙⲟⲩⲏⲗ ⲡⲉⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ ϩⲙ̄ⲟ̄ⲟⲥ ϩⲁϩⲧⲏ[ϥ] ⲙⲛ̄ⲟⲩ-ⲙⲏⲏ[ϣⲉ] ϩⲛ̄ⲧⲉⲕⲕⲗ[ⲏ]ⲥⲓⲁ :—:—[:—] ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ [ⲁ ⲙ̄]ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲡ[ⲱ]ⲣ̄ϣ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ [ⲉ]ⲡⲙⲏ̄[ⲏϣⲉ ⲉⲧ]ⲥⲟ̄ⲟ̄ⲩ[ϩ....]ϭⲗ[ⲓⲁ *vingt-cinq lettres*] (Fol. XIV, *verso*, p. [ⲕ̄ⲏ̄]) [..]ⲛⲟϭ · ⲉⲛⲉⲩ[ⲉⲓ]ⲣⲉ ⲛ̄ϣⲙⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ϣⲉ · ϯⲓ̈ⲥ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲏ-ⲡⲉ · ⲁ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ϫⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲗⲟⲙ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ :— ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ

les guide (*καθηγεῖσθαι*) par des paroles fallacieuses (*πλαστόν*) que n'aime personne et que leur cœur écoute. Il trompe la foule par » [*lacune*] (p. 27) [*lacune*]. Aussitôt que le roi eut entendu ces (paroles) de la bouche du démon (*διάϐ.*), il grinça des dents; il s'arracha les cheveux de la tête; il arpenta le terrain. Il donna cet ordre à un général (*στρ.*) du nom de Tridémon, en disant: «Prends avec toi trois cents soldats. Là où tu trouveras ce criminel (*ἀνόσιος*) d'Isidore et tous ceux [*lacune*] petits ou grands de les faire mourir.»

Aussitôt le général (*στρ.*), quittant le roi, se rendit à l'endroit que le démon (*διάϐ.*) avait signalé au roi. Il trouva le saint apa Isidore assis; le prophète (*προφ.*) apa Samuel était assis près de lui, avec une foule dans l'église (*ἐκκλησία*). Aussitôt les soldats fondirent sur la foule assemblée [*lacune*] (p. 28). Leur nombre était de huit cent neuf hommes. Les saints reçurent la couronne, en paix (*εἰρ.*), ainsi soit-il (*ἀ.*). Et (*δέ*) le saint apa Samuel et apa Isidore étaient étendus morts avec tous ceux que les soldats avaient tués.

(1) ⲧⲟ̄.

ⲁϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲥⲁⲙⲟⲩⲏⲗ ⲙⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲛⲉⲩⲛⲏϫ ⲉⲃⲟⲗ ⲉ̄ⲩⲙⲟⲟⲩⲧ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲛⲧⲁⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ ⲙⲟⲟⲩ[ⲧ]ⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ :—

[ⲁⲩ]ⲱ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁ[ⲛⲁ]ⲓ̈ ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ [ⲣ̄]ⲡⲙⲉⲉⲩⲉ ⲛ̄[ⲧⲉϥ]ⲇⲓ̈ⲁⲑⲏ(sic)ⲕⲏ [ⲡⲉⲛ]ⲧⲁϥⲥ̄ⲙⲛ̄[ⲧⲥ̄ ⲙ]ⲛ̄ⲡⲡⲉ[ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ] ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ[ⲣⲟⲥ ...]ⲑⲉ ⲛ[.......]ϫⲉ [.........] ⲥ̄ⲟⲡ · [ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ] ⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲥ̄ⲱⲧ[ⲏⲣ] ⲁϥⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉϫⲙ̄ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲡⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙⲛ̄ⲥⲁⲙⲟⲩⲏⲗ · ⲡⲉⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ · ⲁⲙⲏⲓⲧⲛ̄ ϣⲁⲣⲟⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲩⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁⲩⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲣⲁⲧϥ̄ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ ϩⲁⲛⲉϥⲟⲩⲉ̄ⲣⲏⲧⲉ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓ̈ ⲡⲥⲱⲧⲏ[ⲣ ϫⲉ] ⲃⲱⲕ ⲛⲏ[ⲧⲛ̄ ⲉϩ]ⲣⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲧⲡ[ⲟⲗⲓⲥ...] ϫⲉ ⲉ̄ϫ[.....] ⲧⲛ̄[........ ⲡⲉϫⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ] (Fol. XV, *recto*, p. [ⲕ̄ⲑ]) [ⲙ̄ⲙⲟⲥ]ϫⲉ ϣⲱⲡⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲛⲛⲁⲙⲟⲩ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲁⲛ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲛⲉⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲕⲉⲭⲱⲣⲁ · ⲉϥϯϭⲟⲙ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲛⲁⲙⲟⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲧⲛ̄ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲛ̄ⲉϣⲧⲉⲕⲱⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ︤ⲥ︥ · ⲉ̄ⲣⲉ̄ ⲛ̄ⲉⲇⲟⲩⲝ [ⲙ]ⲛ̄ⲛⲉϩⲏⲅⲉ[ⲙⲱⲛ]ⲛ̄ⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ̈ [.....] ⲕⲁⲧⲁ[......] ⲡⲡⲉ [.......]ⲧⲁ [.......ⲁⲩ]ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁⲩ[ⲉⲓ] ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ⲉ̄ⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ ·

ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ · ⲁϥϭⲱⲛ̄ⲧ ⲉ̄ⲙⲁⲧⲉ · ⲁϥⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲣⲉ̄ⲩⲛⲟⲩϫⲉ ⲛⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲩⲁ̄ϩⲏ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ :— ⲉϥⲧⲣ̄ⲉⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛⲟⲩⲁⲙⲣⲁϩ[ⲉ] ⲙ̄ⲛ̄ⲟⲩⲁⲁⲙϫⲁⲧⲡ · ⲙ̄[ⲛ̄]ⲟⲩⲕⲛ̄ⲛⲉ [ⲛ̄]ⲣ̄ⲓⲣ · ⲙⲛ̄[ⲟⲩ]ⲕⲛ̄ⲛⲉ ⲙ̄[ⲙⲁ]ⲥⲉ · ⲛ[.....] ⲉⲃⲟⲗ[.....]ⲛ̄ [*dix-sept lettres*] (Fol. XV, *verso*,

Après cela, le Seigneur se souvint du pacte (*διαθήκη*) qu'il avait conclu avec saint Isidore [*lacune*] fois et voici que le Sauveur (Σ.) descendit aussitôt du ciel et vint vers le corps (*σῶμα*) du saint. Il dit : « Tu es bienheureux, Isidore, et (toi aussi) prophète (*προφ.*) Samuel. Venez vers moi, en ce lieu. » Aussitôt ils se levèrent. Ils allèrent auprès du Sauveur (Σ.). Ils se prosternèrent à ses pieds. Le Sauveur (Σ.) leur dit : « Allez à la ville (*π.*) [*lacune*] (les saints répondirent) (p. 29) : « Sois avec nous et nous mourrons pour ton saint nom ». Et le Sauveur (Σ.) s'en alla dans les villes (*π.*) et les autres contrées (*χώρα*) pour fortifier tous les saints qui allaient mourir pour son saint nom et les gens enfermés dans les prisons pour le nom de Jésus; car les ducs (*δούξ*) et les commandants (*ἡγεμών*) persécutaient (*διώκειν*) [*lacune*] se levèrent. Ils allèrent dans la ville (*π.*) où était le palais (*παλ.*).

Aussitôt que le roi le vit, il fut grandement irrité. Il commanda de jeter

p. [ⲗ̅]) [ⲡⲡⲉ]ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟⲥ :— ⲁⲩⲧⲱⲕ ⲉⲧⲁϩⲏ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ̄ · ⲛ̄ϩⲛ̄ⲁⲗⲁϭⲓⲧⲱⲛ (sic) ⲙⲛ̄ϩⲛ̄ⲥⲁⲗⲁⲥⲉ ⲙⲛ̄ϩⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲉⲗⲟ̄ⲟ̄ⲗⲉ · ϣⲁⲛⲧⲉ ⲡⲑⲏⲛ · ⲙⲛ̄ⲡⲗⲁⲙϫⲁⲧⲡ̄ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲕⲛ̄ⲛⲉ ⲙⲟⲩϩ ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲡ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲧⲁϩⲏ ⲉⲣ ⲟⲩϩⲟⲟ̄ⲩ · ⲙⲛ̄[ⲟ]ⲩϣⲏ ⲉⲣⲉ ⲡ[ⲕ]ⲱϩⲧ ⲙⲟⲩϩ [ⲙ̄]ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁ̄ⲃ [ⲁⲩ]ⲱ ⲛ̄ⲉⲣⲉ ⲡ[ⲡⲉ]ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ϣ[ⲗⲏ]ⲗ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ [ⲉⲣⲟⲥ] :— [ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟ]ⲩ ⲁ ⲡ[ⲥⲱⲧⲏⲣ ⲟⲩ]ⲱ[ⲛϩ̄ ⲛⲙ̄ⲙⲓⲭⲁⲏ]ⲗ(?) [*vingt-sept lettres*] ⲧⲁϩⲏ ⲉⲥⲙ[ⲟⲩϩ] ϩⲙ̄ⲡⲕⲱϩⲧ̄ :— ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟ̄ⲩ ϣⲁ̄ⲣⲟϥ ⲙ̄ⲡⲉϥⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ϣⲁⲣⲟϥ ⲁϥⲥ̄ⲕⲉⲡⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ : ⲙ̄ⲡⲉϥⲕⲁ ⲡⲕⲱϩⲧ ⲉⲉ̄ⲛ̄ⲱⲭⲗⲉⲓ̈ (sic) ⲛⲁϥ :— ⲁⲡⲁ ⲥ̄ⲁⲙⲟⲩⲏⲗ ⲇⲉ ⲁϥϫⲓ̈ⲥⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥⲥ̄ⲙⲏ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ · ⲁ̄ϥⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ̄ ⲡⲉⲟ̄ⲟⲩ ⲛⲁⲕ ⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ · ⲡⲁⲓ̈ ⲉⲧⲃⲟⲏⲑⲓ̈ⲁ ⲉ̄ⲟⲩⲟⲛ̄ ⲛ[ⲓⲙ] ⲉ̄ⲧⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ̄ [ⲉ]ⲣⲟϥ · ⲁ[ⲩⲱ] ⲛⲉⲣⲉ ⲙ̄[. . . . .] ⲉⲓ̈ⲥ ⲉ[. . . . .]ⲡ [*vingt-cinq lettres* ⲡ] (Fol. XVI, *recto*, p. [ⲗ̅ⲁ̅]) ϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲉϥⲑⲁⲗⲡⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟⲥ · ⲛ̄ⲑⲉ ⲛⲟⲩⲙⲁⲁⲩ ⲉ̄ⲛⲁⲛⲟⲩⲥ ⲉⲥⲑⲁⲗⲡⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲉⲥϣⲏⲣⲉ :—

ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲇⲉ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲛⲉϥⲙⲁⲧⲟⲓ̈ : ϫⲉ ⲃⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲉ̄ⲧⲛ̄ⲉⲓ̈ⲙⲉ ϫⲉ̄ ⲉⲣⲉ ⲛⲉⲕⲉⲉ̄ⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲧⲁⲗⲁⲓ̈ⲡⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲟ̄ ⲛⲁϣ ⲛ̄ⲥ̄ⲙⲟⲧ :— ⲁⲩⲱ ⲁⲛⲓ̈ⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲥ̄ⲉ̄ⲉ̄ⲡⲉ ⲛ̄ⲛⲉϥⲕⲉⲉⲥ · ⲛ̄ⲧⲉ[ⲧ]ⲛ̄ⲛⲟϫⲟⲩ ⲛ̄[ⲛ]ⲉⲑⲩⲣⲓ̈ⲟⲛ

apa Isidore dans une vache d'airain[1]. Il fit apporter du bitume[2], de la poix, de la graisse de porc et de la graisse de bœuf (et l'on y jeta) (p. 30) le saint apa Isidore. On chauffa la vache d'airain avec des brindilles(?), de l'étoupe et du sarment jusqu'à ce que le soufre, la poix et les graisses se mélangèrent ensemble. Et la vache fut, jour et nuit, soumise à un feu qui brûlait le saint. Et celui-ci priait à l'intérieur. Aussitôt le Sauveur (Σ.) apparut avec Michel [*lacune*] la vache qui était chauffée par le feu. Il lui dépêcha son ange (ἄγγ.). (Celui-ci) s'en alla vers lui. Il le protégea (σκεπάζειν) et ne permit pas que la flamme l'incommodât (ἐνοχλεῖν). Et apa Samuel, du haut du tribunal (β.), éleva la voix. Il bénit Dieu, disant : «Gloire à toi, mon Seigneur Jésus-Christ, qui protèges (βοήθεια) tous ceux qui croient (πιστεύειν) en toi». Et était [*lacune*] (p. 31) le Seigneur a réchauffé (θάλπειν) en elle le saint, comme une bonne mère réchauffe (θάλ.) ses enfants.

Le lendemain, le roi dit à ses soldats : «Allez reconnaître (ce que sont devenus) et en quel état sont les os de ce misérable (ταλ.) Isidore. Apportez-en

(1) Dans d'autres récits de martyre, la vache est appelée ⲙⲁⲥⲓ, T. Voir W. E. Crum, *Theological texts*, p. 77, n. 4.

(2) Ce mot ne m'est connu que sous la forme ⲁⲙⲣⲏϩⲉ, ⲃⲁⲣⲁϩⲉ en ṣa'idique; ⲙ̄ⲃⲣⲉϩⲓ en bohaïrique (Peyron, *Lexicon*).

ⲛ̄[ⲕ]ⲏⲛⲏⲅⲓ̈ⲟⲛ [......] ⲡⲱⲁ[.......ⲛ]ⲓ̈ⲙ [*dix-sept lettres* ⲛ̄ⲧⲉ]ⲣⲉ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲧⲱⲛ[ⲁⲣⲓ]ⲟⲥ ⲃⲱϣ ⲛ̄ⲧⲉⲟⲩⲕⲏ̄ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁ[ⲛ](sic)ⲕⲁⲛⲱⲛ · ⲛ̄ⲧⲁϩⲏ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ : ⲁⲩϩⲉ̄ ⲉ̄ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉϥⲛⲏϫ · ⲉϥⲉⲛⲕⲟⲧⲕ ⲉϥⲟ̄ⲃϣ̄ ⲉ̄ⲣⲉ ⲧⲉϥϭⲓϫ ⲛ̄ϩ̄ⲃⲟⲩⲣ ϩⲁⲧⲉϥⲁⲡⲉ · ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲁⲅⲅⲉ̄ⲗⲟⲥ̄ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲥⲕⲉⲡⲁϩⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ⲁⲩⲃⲱ[ⲕ] ⲁⲩⲧⲁⲙⲉ ⲡⲣ̄ⲣ[ⲟ] ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲛ̄[ⲙ̄]ⲙⲁϥ · ⲁⲩ[ⲱ] ⲙ̄ⲡⲉϥⲛⲓⲥ[ⲧⲉⲩⲉ] ⲁⲗⲗⲁ̄ ⲁϥⲧ[ⲱ]ⲟⲩⲛ ⲙⲟ[....] ⲛ̄ⲙ̄[ⲙⲁⲩ ⲁϥ]ⲉⲓ̄ ⲉϫⲛ[.....] ⲛ̄ϩ[*trente-deux lettres*] (Fol. XVI, *verso*, p. [ⲗ̄ⲃ]) [ⲛ̄ⲑⲉ] ⲁⲩϫⲟⲟⲥ ⲛⲁⲩ :— [ⲁ ⲡ]ϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲛⲉϥⲃⲁⲗ · ⲁϥⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲉⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ϩⲓϫⲱϥ · ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲁⲧⲉⲧⲛ̄ⲛⲉϩⲥⲉ ⲙ̄ⲙⲟ̄ⲓ̈ ⲉⲓⲉⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ · ϫⲉ ⲁ ⲧⲉⲓⲟⲩⲛⲟⲩ ϯ ⲙ̄ⲧⲟⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲁⲕⲉⲉⲥ ⲁⲩⲱ ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ[1] ⲁϥⲉⲓ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲁϩⲏ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲙ̄ⲡⲉ ⲗⲁⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲧⲁϩⲟϥ :— [ⲡ]ⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲛⲉϥ[ⲛ]ⲟϭ · ϫⲉ ⲁⲗⲏ[ⲑ]ⲱⲥ ⲁⲓ̈ⲛⲁⲩ ⲉⲩ[ⲙ]ⲏ̄ⲏϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁ[ⲉⲓⲛ] · ⲁⲩⲱ ⲙ̄[ⲡⲉⲓ̈ⲛⲁ]ⲩ ⲉ̄ⲟⲩⲟⲛ [...]ϭⲟⲙ̄ ϩⲛ̄[ⲧⲙⲁ]ⲅⲓ̈ⲁ · ⲛ̄[ⲑⲉ ⲡⲉⲓⲧⲁ]ⲗ[ⲁⲓⲡⲱⲣⲟⲥ...] ϫⲣⲟ ⲛ̄ϩⲏⲧ ⲛ̄ⲙ̄ⲡⲉⲥⲛⲁⲩ · ⲡⲉⲧⲕⲱⲧ ⲡⲉ · ϫⲉ ⲡⲉⲧⲥⲱⲥ̄ ⲡⲉ · ⲡⲉϫⲁⲩ ϫⲉ ⲡⲉⲧⲥⲱⲥ̄ ⲡⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲉϥⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϣⲓⲡⲉ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ϫⲉⲓⲉⲟⲟⲩ[2] ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ ·

les restes et jetez-les aux bêtes (θηρ.) sauvages (κυνηγιόν) [*lacune*]». Lorsque les bourreaux (κεσΐωνάριος) eurent découvert la fosse (θήκη) (où était) la machine (μάγγ.) de la vache d'airain, ils trouvèrent saint Isidore couché : il s'était étendu pour dormir, la main gauche sous sa tête; car l'ange (ἄγγ.) du Seigneur le protégeait (σκεπ.). Ils s'en allèrent annoncer au roi et aux gens de sa suite [*lacune*] mais (ἀλ.) il se leva [*lacune*] avec eux il alla vers [*lacune*] (p. 32) comme on leur avait dit. Lorsque le saint (ἅγ.) ouvrit les yeux, il aperçut le roi et les gens de sa suite debout auprès de lui. Il leur dit : «Pourquoi m'avez-vous réveillé, alors que je dormais? Cette heure m'a été donnée pour faire reposer mes os.» Et il se leva. Il sortit de la vache d'airain : aucun mal ne l'avait touché. Le roi dit à ses grands : «Vraiment (ἀλη.), j'ai contemplé une foule de prodiges, mais je n'ai vu personne avoir une (telle) force en magie (μαγεία) [*lacune*] triomphe sur le second; celui qui bâtit ou celui qui démolit?» Ils dirent : «Celui qui démolit». Et le roi rentra, plein de honte, dans son palais (παλ.). Et le Seigneur Jésus fut glorifié avec tous ses saints.

[1] ⲧⲱⲟⲩ̄. — [2] Pour ϫⲓⲉⲟⲟⲩ.

ⲙ̄ⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲛⲉⲣⲉ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲟⲩⲱϣ ⲉϣⲙ̄ϣⲉ̄ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉⲩⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ϩⲏⲧϥ̄ ⲙ̄ⲡⲇⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ :—:— ϩⲟⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲇⲉ ⲁⲩ[...]ⲉ ϩⲛ̄ⲕⲉⲡⲟ[...]ⲁⲩⲧⲁ[ⲙⲓⲟ] ⲛ̄ϩⲛ̄ⲡ[ⲟϭⲉ ⲛ̄ϣⲉ · ⲉⲣⲉ ⲑⲓⲕⲱⲛ ⲛ̄ⲧⲉ](?)- (Fol. XVII, *recto*, p. [ⲗ̄ⲅ̄]) ⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ ⲥⲏϩ ⲉⲣⲟⲟⲩ · ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲥϣⲏⲣⲉ ϩⲓⲡⲉⲥϩⲁⲙⲏⲣ · ϩⲛ̄ⲕⲟⲟⲩⲉ ⲇⲉ ⲁⲩⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲥ̄ⲣ̄ⲟ̄ⲥ̄ ⲉ̄ⲩ†ⲉ̄ⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟ̄ⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁ ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲉⲣ ⲡⲉⲥⲙⲟⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥ̄ⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲛ̄ⲧⲉⲧ̄ⲡⲉⲣⲥ̄ⲓⲥ · ⲁϥⲃⲱⲕ ϣⲁⲇⲓ̈ⲟⲕⲗⲏⲇⲓ̈ⲁⲛ̄ⲟⲥ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ :—:— ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲱ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲉⲕⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲉⲕⲙⲁ ⲛⲉⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ · ϩⲓ̈ϩⲁⲧ [ⲛⲅ̄]ⲕⲱ ⲛ̄ⲥⲱⲕ [ⲛ̄ⲛⲉⲕ]ⲛⲟⲩⲧⲉ [........]ⲉ̄ ⲙ[*dix lettres*] ⲛ̄ⲛⲁⲧⲡⲟⲗ[ⲓⲥ] ⲉⲩⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲛ̄ⲕⲉⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ϣ[ⲙ̄]ⲙⲟ · ⲉⲩⲕⲱ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲙⲟ̄ⲟ̄ⲩⲧ ϩⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲁⲫⲟⲥ[1] :— ⲉⲁⲩⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲡⲟϭⲉ ⲛ̄ϣⲉ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲑⲓ̈ⲕⲱⲛ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ⲡⲗⲁⲛⲟⲥ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲥⲏϩ ⲉⲣⲟ̄ⲥ ⲙ̄ⲛ̄ϩⲛ̄ⲕⲉⲥ̄ⲣ̄ⲟ̄ⲥ̄ ⲉⲩⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲩⲏⲓ · ⲉⲩⲟⲩⲱϣ[ⲧ̄] ⲛⲁⲩ ϩⲱⲥ̄ ⲛⲟⲩ[ⲧⲉ] ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ[ⲁϥ] ϫⲉ ⲡⲱⲥ †[ⲉⲓ]ⲙⲉ ϫⲉ ϩⲛ̄ⲙ[..] ⲛⲉⲓ̈ϣⲁϫ[ⲉ..] ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ[ⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ] ⲡⲇⲓⲁ[ⲃⲟⲗⲟⲥ ϫⲉ] ⲧⲛ̄ⲛ̄[ⲟⲟⲩ *trente lettres*] ·

(Fol. XVII, *verso*, p. [ⲗ̄ⲇ̄]) [ⲛ̄]ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄[ⲣ]ⲟ ⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲩⲥⲧⲣⲁ̄ⲧⲏⲗⲁ-

Après cela, toute la ville (ϖ.) voulut servir le Christ; mais (ἀλ.) elle eut peur du tribunal (δικαστήριον) du roi. Et (δέ) quelques-uns [*lacune*] ils imaginèrent des tablettes sur lesquelles ils peignirent des images (εἰκών) de (p. 33) la Vierge (ϖαρθένος), son enfant sur ses bras. D'autres fabriquèrent des croix (σταυρός) pour rendre gloire au Christ Jésus. Après cela, le démon (διάϐ.) prit la forme d'un général (στρ.) perse. Il alla vers Dioclétien et lui dit : « Pourquoi, ô (ὦ) roi, es-tu couché sur un lit d'or et d'argent et abandonnes-tu tes dieux [*lacune*] les gens de la ville (ϖ.) qui adorent d'autres dieux étrangers et abandonnent tes dieux qui sont comme des morts dans les tombes (τάφος). Ils ont fabriqué des tablettes de bois sur lesquelles est peinte l'image (εἰκών) de cette trompeuse (ϖλάνος) Marie et aussi des croix (στα.) qu'ils ont mises à l'intérieur de leur demeure pour les adorer comme des dieux. » Le roi lui dit : « Comment (ϖῶς) saurais-je que [*lacune*] ces paroles [*lacune*] ». Le démon (διάϐ.) lui dit : « Envoie [*lacune*] ».

(Page 34.) Aussitôt le roi appela un général (στρ.) dont le nom était Amanti : c'était un très grand athée; car (γάρ) le sens d'Amanti est apa Démon

[1] La panse de ce ϕ est grossièrement rehaussée d'un trait en couleur.

ⲧⲏⲥ ⲉⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲁⲙⲁⲛⲧⲓ̈ · ⲉⲩⲁⲧⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲙⲁⲧⲉ ⲡⲉ · ⲡⲃ̄ⲱⲗ ⲅⲁⲣ ⲛⲁ-
ⲙⲁⲛⲧⲓ̈ ⲡⲉ ⲁⲡⲁ ⲇⲉⲙⲱⲛⲓ̈ⲟⲛ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁϥ ϫⲉ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲥⲁϣϥ̄
ⲛ̄ϣⲟ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ · ⲛ̄ⲅ̄ⲙⲟⲩϣⲧ ⲛ̄ⲧⲡⲟ[ⲗ]ⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ · ⲙⲁ[.ⲉ]ⲓⲙⲉ ⲧⲉⲕⲛⲁ [..
ⲡ]ⲉ̄ⲥⲧⲩⲗⲏ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ[1] [..]ϥⲉϥⲥⲟⲅⲣⲁ [...] ⲉⲛⲧⲟⲩⲛⲁⲓ [..ⲛ̄ⲅ̄]ⲛⲟϫⲟⲩ ⲉ[ⲡⲉ-
ϣ]ⲧⲉⲕⲟ :— [ⲛ̄]ⲧⲉⲣⲉϥⲉⲓ [......] ⲙ̄ⲡⲣ̄[ⲣⲟ......] ⲁ(?) [*dix-huit lettres* ⲁϥ]
ⲙⲟ̄ⲟ̄ϣⲉ ϩⲓⲑⲏ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲙⲁⲧⲟⲓ ⲁⲩⲙⲟⲩϣⲧ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲧⲁⲩϩⲉ
ⲉ̄ϩⲓⲕⲱⲛ ϩⲓ̈ⲥ̄ⲧ̄ⲟ̄ⲥ̄ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲉⲩⲏⲓ̈ · ⲉⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲛⲁⲩ ϩⲱⲥ̄ ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲩⲛⲟ-
ϫⲟⲩ ⲉⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲉⲩⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ⲥⲁϣϥ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ϩⲓ̈ⲕⲱⲛ[2] ⲙⲛ̄ⲛⲉ-
ⲥ̄ⲧ̄ⲟ̄ⲥ̄ · ⲛ̄ⲧⲁⲩϩⲉ̄ ⲉⲣⲟ̄ⲟⲩ ⲁⲩⲣⲟⲕϩⲟⲩ :— ϩⲣⲁⲓ̈ ⲇⲉ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩϣⲏ ⲉ̄ⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ
ⲁ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ϣ[ⲁⲛⲉ]ⲧⲟⲧⲛ̄[*trente-deux lettres*] (Fol. XVIII, *recto*, p. [ⲗ̄ⲉ̄]) ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ⲁⲛⲟ̄ⲕ ⲡⲉ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲡϣⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩ-
ⲧⲉ : ⲡⲉⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲉⲓⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲉⲣ̄ⲛⲉⲓⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲛⲉⲥ̄ⲧ̄ⲟ̄ⲥ̄
· ⲙⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ϩⲓ̈ⲕⲱⲛ̄ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧϥ :— ⲗⲟⲓⲡⲟⲛ ϭⲉ ϩⲩⲡⲟⲙⲓⲛⲉ · ⲧⲁⲣⲉ ⲧⲉⲧⲛ̄ⲕⲗⲏ-
ⲣⲟⲛⲟⲙⲉⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛϩ̄ ϣⲁⲉⲛⲉϩ · ϩⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ :— ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲇⲉ
ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲁⲩⲣ̄ϩⲟ̄ⲧⲉ ⲉⲧⲃⲉ̄ⲡⲛⲟϭ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓ̈ⲛ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ :— [ⲁ]ⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄
ⲧⲏ[ⲣⲟⲩ] ϩⲛ̄ⲟⲩϩⲣⲟ[ⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩ]ⲱⲧ ⲉⲩ[ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ...ⲱ ⲡϫⲟ]ⲉⲓⲥ · ⲁⲩⲱ
ⲧⲛ̄ⲥⲃⲧⲱⲧ ⲉ̄ⲙⲟⲩ ⲉϫⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲁⲛ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲛⲓ̈ⲃⲉ
ⲉϩⲟⲩⲛ ϩⲙ̄ⲡⲉⲩϩⲟ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ϫⲓ ⲛⲏⲧⲛ̄ ⲛⲟⲩⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲉϥⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲩⲱ

(*δαιμόνιον*)[3]. Le roi lui dit : « Prends avec toi sept mille soldats et parcours toute la ville (*π.*) [*lacune*] ». Il marcha devant les soldats. Ils parcoururent la ville (*π.*) entière. Tout homme que l'on trouvait avec une image (*εἰκ.*) ou une croix (*στα.*) dans sa maison, qu'il adorait comme (*ὡς*) Dieu, était jeté en prison. Il y eut huit cents hommes. Et les images (*εἰκ.*) et les croix (*στα.*) que l'on trouvait étaient brûlées.

Or (*δέ*) cette nuit-là, le Christ entra dans la prison vers les (gens) enfermés [*lacune*] (p. 35) : « Ne craignez pas. Je suis Jésus, le Christ, fils de Dieu, celui contre qui le roi impie (*ἄν.*) a suscité toutes ces souffrances, contre ces croix (*στα.*) et ces images (*εἰκ.*). Enfin (*λοιπόν*), persévérez (*ὑπομένειν*), afin que vous héritiez (*κληρονομεῖν*) de la vie éternelle, dans le royaume des cieux. » Or (*δέ*) tous avaient peur à cause de la grande clarté qu'ils voyaient sur lui. Ils répondirent ensemble, d'une seule voix, en disant : [*lacune*] « ô (*ὦ*) Seigneur,

[1] ϩⲟⲩ̄.

[2] ϩⲓ̈ⲕⲱ̄.

[3] L'étymologie que donne le narrateur copte est exacte : car Amanti est un nom copte forgé sur ⲁⲙⲛ̄ⲧⲉ : ⲁⲙⲛ̄ϯ, qui signifie « enfer, infernal ».

ⲁⲩϫⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ · ⲁⲩⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉⲛⲟⲩⲧⲉ̄[1] ⲛ̄ⲧⲡⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲡⲉϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲧⲉⲧⲛ̄ⲟⲩⲱϣ ⲉⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟ[ⲙⲉⲓ] ⲛ̄ⲛⲁⲅⲁⲑⲟⲥ[ⲛ̄ⲧⲉ]ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ [ⲉ]ϩⲟⲩⲉ ⲉ̄ⲛⲁ[ⲧⲡⲉ :—] ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲇⲉ [ⲡⲉϫⲁⲩ] ϫⲉ ⲡϫ[ⲟⲉⲓⲥ ⲛ̄]ⲧⲟⲕ [*quinze lettres*] (Fol. XVIII, *verso*, p. [ⲗ̄ⲋ̄]) ⲥⲉⲛⲁⲃⲱⲗ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲥⲉⲧⲁⲕⲟ · ⲁⲗⲗⲁ ⲛ̄ⲁⲅⲁⲑⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ϩⲙ̄ⲡⲣⲟⲥⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲛⲉ · ⲛⲁⲧⲡⲉ ⲇⲉ · ϩⲛ̄ⲁⲧⲧⲁⲕⲟ ⲛⲉ ϣⲁⲉⲛⲉϩ · ⲧⲉⲛⲟⲩⲉϣ ⲟ̄ⲩⲟ̄ⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲱⲧ ϩⲉⲙⲡⲏⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲉⲓⲱⲧ · ⲉ̄ϩⲟⲩⲉ ⲟⲩϣⲟ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ : ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϫⲉ ⲧⲉⲧⲛ̄ⲥⲉⲃⲧⲱⲧ ⲉ̄ⲙⲟⲩ ⲉ[ϫ]ⲙ̄ⲡⲁⲣⲁⲛ :— [ⲡⲉϫ]ⲁⲩ ϫⲉ ⲥⲉ ⲧⲱ[..ⲁ]ⲩⲱ ⲡⲉⲛϫⲟ[ⲉⲓⲥ] ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ [ⲡ̄ⲥⲱ]ⲧⲏⲣ ⲉⲓ̈ⲙⲉ [.....]ⲟⲩϩⲏⲧ [.....] ⲧⲏⲣⲟⲩ[.........]

ⲁ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲟⲩⲁϩⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲛⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ :— ⲁⲩⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲉⲙⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ⲉⲣⲉ̄ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲙⲛ̄ⲅⲁⲃⲣⲓ̈ⲏⲗ ⲙⲟ̄ⲟ̄ϣⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲛⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ϯⲁⲗⲗⲉⲓ ϩⲓⲑⲏⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ · ϫⲉ ⲁⲗⲗⲏⲗⲟⲩⲓ̄ⲁ̄ (*sic*) :— ⲁⲩⲉⲓ ⲇⲉ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲉⲡⲗⲁⲧⲓ̈ⲁ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ · ⲁⲩⲉⲓ̈ ⲉ̄ϫⲛ̄ⲛⲉⲧⲣⲟⲉ[ⲓⲥ] ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧϩⲓ̈ϫⲛ̄ⲙ̄ⲡⲩⲗⲏ[· ⲁⲩⲱ] ⲁⲩⲣ̄ϩ[ⲟⲧⲉ · ⲙ̄]- (Fol. XIX, *recto*, p. [ⲗ̄ⲍ̄]) ⲡⲟⲩⲉϣϭⲙ̄ϭⲟⲙ ⲉⲕⲓⲙ̄ ⲙ̄ⲙⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲉⲩⲕⲉⲗⲁⲥ ⲉⲣ̄ ⲙ̄ⲡⲟ · ⲙ̄ⲡⲟⲩⲉϣϭⲙ̄ϭⲟⲙ̄ ⲉ̄ϣⲁϫⲉ :— ⲁⲩⲉⲓ ⲛⲃⲟⲗ

nous sommes prêts à mourir pour ton saint nom». Et le Sauveur (Σ.) souffla sur leur visage, en disant : «Recevez un esprit (πν.) saint [2]». Et ils reçurent l'esprit (πν.) du martyre (μάρτυς) et ils bénirent le Dieu du ciel. Le Seigneur leur dit : «Voulez-vous hériter (κληρ.) des biens (ἀγαθός) de ce monde (κόσμος) plutôt que de ceux du ciel?». Et eux de dire : «Seigneur, tu [*lacune*] (p. 36). Ils usent et perdent. Les biens (ἀγ.) de la terre sont passagers; mais (δέ) ceux du ciel ne périront jamais. Nous préférons demeurer une seule heure dans la maison de ton Père plutôt que mille ans sur la terre [3].» Le Sauveur (Σ.) leur dit : «Êtes-vous prêts à mourir pour mon nom?». Ils dirent : «Oui [*lacune*] et notre Seigneur». Lorsque le Sauveur (Σ.) sut [*lacune*].

Les saints suivirent le Sauveur (Σ.). Tout à coup les portes de la prison s'ouvrirent les unes après les autres. Ils sortirent de la prison. Michel et Gabriel marchaient avec eux. Les anges (ἄγγ.) chantaient (ψάλλειν) devant eux et les saints répondaient tous : «Alleluia!». Ils vinrent sur les places (πλατεῖα) de la ville (π.); ils allèrent vers les gardiens et les geôliers (πύλη); et ceux-ci eurent peur; (p. 37) ils ne purent bouger. Leur langue également

[1] ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ.

[2] Ce passage semble être inspiré de l'Évangile selon saint Jean, xx, 22.

[3] Psaume LXXXIV, 11.

ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲧϭⲟ̄ⲟⲛⲉ · ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲣⲉⲩⲙⲟⲩⲟⲩⲧ · ⲙ̄ⲡϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ̀ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄ · ⲁⲩϩⲙⲟⲟⲥ ⲁⲩⲯⲁⲗⲗⲉⲓ ϣⲁⲛⲧⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉ̄ⲓⲛ ϣⲁ : — ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲇⲉ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉⲛⲕⲉⲭⲱⲣⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲟ̄ⲉⲓ̈ⲉⲉ ⲛ̄ϩⲉⲛⲕⲉⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ (sic) ⲉ̄ⲩⲟⲧⲡ̄ ⲉϩⲟⲩⲛ · ⲉ̄ⲧⲃⲉⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲉⲧⲟⲩⲁ[ⲁⲃ ⲁⲩⲱ] ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟ[ⲗⲟⲥ ⲁϥⲃⲱⲕ ϣ]ⲁ-ⲡ[ⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲓⲟ]ⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ : — ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲉ̄ⲧⲃⲉⲟⲩ ⲧⲉⲕϩⲟ̄ⲧⲉ̀ ⲛ̄ⲥⲙⲟⲟϣⲉ ⲁⲛ ⲉⲃⲟⲗ · ⲁⲗⲗⲁ ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ ⲥⲉ̄ⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉ-ⲕⲙⲛ̄ⲧ̄ⲛⲟϭ : — : — : — ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲟⲩ ⲡⲉ ⲡϣⲁϫⲉ ⲧⲁⲙⲟⲓ ⲉⲣⲟϥ : — ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲛ̄ⲉ̄ⲧⲟⲩⲱⲙ ϩⲛ̄ⲧⲉ̄ⲕⲧⲣⲁⲡⲏⲍⲁ (sic) · ⲉⲩϫⲓ̈ ⲁⲛⲛⲱⲛ̄ⲛⲁ ϩⲛ̄ⲧⲉⲕ̄-ⲙⲛ̄ⲧⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲥⲉⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟⲛⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲙⲟ̄ⲕ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ[ⲁϥ ϫⲉ] ⲛⲓⲙ ⲛ[ⲉ ⲛⲁⲓ ·] ⲡⲉϫⲉ ⲡⲇ[ⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ] ⲛⲁ[ⲓ̈ ⲛⲉ ⲛⲉⲧϩⲁⲣⲉϩ ⲉⲧ]- (Fol. XIX, *verso*, p. [ⲗ̄ⲏ̄]) ⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲣⲟⲉⲓⲥ̀ ⲉ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲉⲁⲩϫⲓ̈ ⲭⲣⲏⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲉⲛ-ⲧⲁⲩⲛⲟϫⲟⲩ ⲉ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲉⲧⲃⲉⲛ̄ϩⲓ̈ⲕⲱⲛ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲥ̄ⳁ̄ⲟ̄ⲥ · ⲁⲩⲕⲁⲁⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ : — : — ⲁⲩⲱ ⲉⲓⲥ ϩⲏ̄ⲏ̄ⲧⲉ ⲥⲉⲙⲟⲟϣⲉ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ · ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲛ ⲛⲉ ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲛ̄ⲧⲉⲩ[ⲛ]ⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲟⲩϭⲥ̄ · ⲉϫⲉⲛ-ⲛⲉ[ⲣ]ⲉϥⲣⲁⲓⲥ (sic)[1] ⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲙⲛ̄[ⲛ]ⲉⲧϩⲁⲣⲉϩ ⲉⲧ[ⲡ]ⲟⲗⲓ̈ⲥ : — [ⲗⲟⲓ̈ⲡ]ⲟⲛ ⲁϥⲧⲛ̄[ⲛⲟⲟ]ⲩ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ [.......] ⲁϥ[........]ϫ ϣⲉⲡⲟⲩϫⲁⲓ ⲛ̄ⲛⲁⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ

devint muette, ils ne purent parler. Ils arrivèrent au bout de la ville (ϖ.) vers la vallée (?) où le roi avait fait périr trois cents martyrs (μαρ.). Ils s'assirent et chantèrent (ψάλλειν) jusqu'au lever du jour. Et (δέ) le Sauveur (Σ.) partit vers d'autres contrées (χώρα), à cause des autres martyrs (μαρ.) qu'on avait emprisonnés pour son saint nom.

Le démon (διάϐ.) s'en alla vers Dioclétien; il lui dit : «Mon seigneur le roi, pourquoi as-tu peur et ne sors-tu pas? Mais (ἀλ.) tout le monde méprise (καταφρονεῖν) ta grandeur!» Le roi lui dit : «Quelle parole m'annonces-tu?». Il lui répondit : «Ceux qui dînent à ta table (τράπεζα), qui ont reçu des annones (ἀννῶνα), te méprisent». Le roi lui dit : «Qui sont-ils?». Le démon (διάϐ.) lui dit : «Ce sont ceux qui gardent (p. 38) la ville (ϖ.) et les geôliers qui ont reçu l'argent (χρῆμα) des gens jetés en prison pour les images (εἰκ.) et les croix (σ7α.). Ils sont sortis. Et voici qu'ils marchent dans la ville (ϖ.), en disant que tes dieux ne sont pas des dieux.» Aussitôt le roi se mit en colère contre les geôliers et les gardiens de la ville (ϖ.). A la fin (λοιπόν) il les fit quérir [*lacune*]. «Par le salut de mes dieux! si vous ne me dites pas la vérité,

[1] ⲣⲟⲉⲓⲥ.

· ⲙ̄ⲡⲉⲧⲉⲛϫⲱ ⲉⲣⲟⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲉ · ϯⲛⲁⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲙⲱⲧⲛ̄ · ⲏ̄ ⲛ̄ⲧⲁϩⲓⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲛ̄ϣⲁⲁⲣⲉ ⲧⲉⲧⲛ̄ⲟⲛϩ̄ :— ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲁⲧⲉⲧⲛ̄ϫⲓ ⲭⲣⲏⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲟⲟ̄ⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲓⲣⲱⲙⲉ · ⲁⲧⲉⲧⲛ̄ⲕⲁⲁⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛⲁϥ ϫⲉ ϣⲉⲡⲟⲩϫⲁⲓ ⲛ̄ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲧⲧⲁⲓⲏⲩ · ⲙ̄ⲡⲉⲗⲁ̄ⲁ̄ⲩ ⲛ̄ϩⲏ̄ⲧⲛ̄ ⲉⲣⲡⲁⲓ̈ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲟⲛ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ϫⲱ ⲉⲣⲟⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲙⲉ · ⲉ̄ⲙ̄ⲙⲟⲛ ϯⲛⲁϥⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲁⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲙ [. . .] ⲕⲓ̈[. . . . . . .]

ⲛ̄[ⲉⲧⲣⲟⲉⲓⲥ ⲇⲉ ⲡⲉϫⲁⲩ] (Fol. XX, *recto*, p. [ⲗ̄ⲑ̄]) ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲛⲧⲁϫⲣⲟ ⲛ̄ⲛ̄ⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ⲁⲛⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲕ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩⲱⲙ ⲇⲉ ⲁⲛⲉⲛⲕⲟⲧⲕ̄ ϩⲣⲁⲓ ⲇⲉ ϩⲛ̄ⲧⲡⲁϣⲉ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲩϣⲏ ⲁ̄ ϩⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ̀ ⲛⲟⲩⲟⲉⲓ̈ⲛ ⲁϩⲉ̄ⲣⲁⲧⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲩϩⲟ ⲛⲉϫ ⲁⲕⲧⲓⲛ̄ (sic) ⲛⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉ̄ⲃⲟⲗ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ ϣⲁϫⲉ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲉ̄ⲧⲟⲧⲡ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ · ⲁ ⲙ̄ⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ̄ ⲉⲧⲟⲡ [ⲉϩⲟⲩ]ⲛ ⲧⲱ[ⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲥⲉ]ⲙⲟ̄ⲟ̄ϣⲉ [ⲛ̄ⲥⲁⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ] ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ · ⲁ ⲛ̄ⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ⲟⲩⲱⲛ ⲁⲩⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲟⲩⲥ̄ⲟⲡ :— ⲁⲛⲟⲛ ⲇⲉ ⲁⲛⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲣⲟⲟⲩ · ⲁⲗⲗⲁ ⲁ ⲡϩⲓ̈ⲛⲏⲃ ϩⲣⲟϣ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱⲛ · ⲁⲛ̄ⲧⲱⲥ ⲛ̄ⲟⲉ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲱⲛⲉ · ⲙ̄ⲡⲉⲛⲉϣϭⲙ̄ϭⲟⲙ ⲉⲕⲓⲙ ⲉⲣⲟ̄ⲛ · ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲉⲛⲥⲱⲙⲁ ϩⲟⲣϣ̄ ⲛ̄ⲟⲉ ⲛ̄ⲥⲁϣϥⲉ ⲛ̄ϭⲟⲟ̄ⲩⲛⲉ ⲛ̄ϣⲱ · ⲧⲁⲓ ⲧⲉⲟⲉ̀ ⲛ̄ⲧⲁⲥϣⲱⲡⲉ̀ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲡⲉⲛ̄ϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲁⲗ[ⲏ]ⲑⲱⲥ ⲉⲧⲉ̄ⲧⲛ[ϫⲓ]ϭⲟⲗ · ⲁ[ⲩⲱ] ⲁϥⲧⲣⲉⲩ[. . .] ⲉϩⲣⲁ[ⲓ *treize lettres*] (Fol. XX, *verso*, p. [ⲙ̄]) ϩⲛ̄ϣⲁ̄ⲁⲛⲧⲟⲩ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲁ-

je vous ferai périr et je vous écorcherai la peau vive. Pourquoi avez-vous reçu de l'argent (χρῆμα) de la main de ces gens et les avez-vous relâchés? » Ils lui répondirent : « Par le salut des dieux illustres! personne parmi nous n'a agi ainsi ». Il leur dit de nouveau : « Dites-moi la vérité, sinon je vous trancherai la tête [*lacune*] ».

Les gardiens lui dirent (p. 39) : « Seigneur notre roi, il nous advint que lorsque nous eûmes fermé les portes de la prison, nous mangeâmes un pain. Et (δέ) lorsque nous eûmes dîné, nous nous couchâmes. A minuit, des hommes lumineux se tinrent au milieu de la prison. Leur visage jetait des rayons de lumière. Aussitôt l'un d'eux parla aux gens enfermés; la foule emprisonnée se leva et suivit les hommes lumineux. Les portes s'ouvrirent. Ils sortirent ensemble. Et (δέ) nous, nous sortîmes sans les voir. Mais (ἀλ.) le sommeil s'était appesanti sur nous. Nous devînmes durs comme des pierres; on ne put nous bouger; nos corps (σῶμα) étaient lourds comme sept sacs de sable. Voilà, Seigneur le roi, ce qui nous advint. » Le roi leur dit : « Vraiment (ἀλη.), si vous mentez [*lacune*] (p. 40) à leur nez ». Aussitôt le roi appela Amanti. Il lui

ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ · ⲛⲅ̄ϯⲛⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉⲥ̄ⲫⲣⲁⲅⲓ̈ⲥ ⲉⲧϩⲉⲙⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲉⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ (Fol. XXII, *recto*, p. [ⲙ̄ⲅ̄]) ⲉⲛⲉϥⲉⲛ̄ϩⲏⲧϥ ⲧⲉⲥϩⲓⲙⲉ ⲇⲉ ⲛⲉⲥⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ϫⲉ̄ ⲉ̄ϥⲉⲧⲁⲗϭⲉ ⲡⲉⲥ̄ϩⲁⲓ ⲁⲩⲱ ⲁϥϫⲱϩ ⲉⲣⲟϥ ⲁϥⲟⲩϫⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ · ⲉ̄ⲛⲉ ⲫⲓⲗⲓ̈ⲡⲡⲟⲥ ⲅⲁⲣ ⲡⲉ ⲡⲉϥⲣⲁⲛ · ⲁ ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ · ⲁ̄ⲙⲁϩⲧⲉ̀ ⲛ̄ⲧⲉϥϭⲓϫ · ⲁϥⲧⲟⲩⲛⲟⲥ̄ϥ ⲉ̄ϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲉⲓ̈ⲥ ϩⲏⲏⲧⲉ ⲁⲕⲟⲩϫⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲕⲟ̄ⲧⲕ̄ ⲉ̄ⲉⲣ̄ⲛⲟⲃⲉ · ϫⲉ ⲛ̄ⲛⲉ ⲡ̄ⲉⲑⲟ̄ⲟⲩ ⲉ̄ⲛⲁⲓϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟ̄ⲥ ⲙ̄ⲡ̄ϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ϫⲉ ⲡⲁϣⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉⲕⲉⲣ ⲧⲉ[ⲕ]ϫⲉ ⲛⲁ[ⲓ̈] · ⲁⲗⲗⲁ ϯⲟⲩⲱϣ ⲉⲧⲣⲉⲕⲧⲁⲙⲟⲓ̈ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲉⲕⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲉⲣ̄ⲛⲟⲃⲉ ⲛⲟⲩⲏϫⲉ ⲟⲩ ⲡⲉⲡⲧⲱϣ ⲛ̄ⲧⲁϥⲧⲁϩⲟⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ · ϫⲉ ⲁⲛⲟⲕ ϯⲛⲁⲧⲁⲙⲟⲕ ⲉϩⲱⲃ ⲛⲓ̄ⲙ · ⲁⲩⲱ ϫⲉ̄ ⲉ̄ⲧⲃⲉⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲓ̄ⲟⲩⲉⲙ ⲉⲣⲱⲧⲉ ϩⲛ̄ⲧⲁⲙⲁ̄ⲁⲩ ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩϫⲡⲟⲓ̈ ⲉ̄ⲡⲉⲓ̈ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ · ⲉⲧⲙⲉϩ ⲛ̄ⲗⲩⲡⲉⲓ̈ (sic) · ϩⲓ̈ⲉⲙⲕⲁϩ ⲛ̄ϩⲏⲧ :— ⲁ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ϫⲓ ⲛⲟⲩⲏⲣⲡ̄ · ⲙ[ⲛ̄]ϩⲛ̄ⲟⲉⲓⲕ [ⲙⲛ̄]ϩⲛ̄ⲥϯⲛ[ⲟⲩϥⲉ · ⲁϥⲉⲓ] ⲉϩⲟⲩⲛ [ⲉⲡⲉⲣⲡⲉ] ⲛ̄[ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ] (Fol. XXII, *verso*, p. ⲙ̄ⲇ̄) ⲁϥⲟⲩⲱⲧⲛ̄ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲟⲩⲑⲩⲥⲓⲁ ⲙ̄ⲡⲁⲡⲟ̄ⲗⲗⲱⲛ ⲁϥϩⲓ̈ ⲧⲟ̄ⲟ̄ⲧϥ ⲉⲡⲉⲫⲁⲛⲟⲥ ⲉⲧⲙⲟⲩϩ

sois donc digne aujourd'hui! Donne-moi le sceau (*σφραγίς*) qui est dans le Christ[1]. » Saint Isidore s'émerveilla de l'esprit (*πν.*) (p. 43) qui était en lui. Et (*δέ*) la femme le priait (*παρακαλεῖν*) en disant : « Guéris mon mari ». Et il toucha celui-ci; il guérit sur l'heure Philippe, car (*γάρ*) tel était son nom. Quant au petit enfant, il lui saisit la main, le souleva, en disant : « Te voilà sauvé! Ne retourne pas dans le péché, sinon le mal reviendra sur toi. » Apa Isidore dit au petit enfant : « Tu n'as pas encore fait ce que tu me dis. Mais (*ἀλ.*) je veux que tu m'apprennes comment ton père a péché et quel est le commandement qu'il t'a adressé. » Le petit enfant dit : « Je te raconterai moi-même tout et te dirai pourquoi je n'ai pas bu du lait de ma mère. Au reste (*λοιπόν*), il arriva que lorsqu'on me fit naître en ce monde (*κόσμος*) rempli de chagrins (*λύπη*) et d'épreuves[2], mon père prit du vin, du pain et de

[1] Le sceau est le synonyme habituel de baptême.

[2] Une épitaphe du Musée du Caire cataloguée par M. W. E. Crum (*Coptic Monuments*, n° 8321) et transcrite par É. Galtier (dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie*, 1906, t. V, p. 112) donne presque la même formule : ⲱ ⲫⲃⲓⲟⲥ ⲉⲡⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲉⲧⲙⲉϩ ⲛⲗⲩⲡⲏ ϩⲓⲁϣⲉϩⲟⲙ « ô la vie de ce monde est pleine de chagrins et de gémissements » (voir aussi *A. Z.*, 1900, XXXVIII, 59). Au ciel, au contraire, s'enfuiront la tristesse, la douleur et les gémissements : ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲙ̄ⲧⲟⲛ... ⲛ̄ⲧⲁϥⲡⲱⲧ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉⲙⲕⲁϩ ⲛ̄ϩⲏⲧ ⲙⲛ̄ⲧⲗⲩⲡⲏ ⲙⲛ̄ⲡⲁϣⲁϩⲟⲙ (*Vie des saints Maxime et Domèce*, dans le *Bulletin de l'Institut français*, 1916, t. XIII, p. 114); ⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲁϥⲡⲱⲧ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲙⲕⲁϩ ⲛ̄ϩⲏⲧ etc... ϩⲛ̄ⲟⲓ̈ⲉⲗⲏⲙ ⲛ̄ⲧⲡⲉ

ϩⲓⲑⲏ ⲙ̄ⲡⲓⲇⲱⲗⲟⲛ · ⲁϥϥⲓ̈ ⲛⲟⲩⲛⲉϩ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ̀ ⲉ̄ⲡⲉⲛ̄ⲏⲓ̈ · ϩⲱ̄ⲥ ⲟⲩⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲧⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥⲗⲁⲗⲱⲱϥ ⲉ̄ⲛ̄ⲉⲟⲩⲉϭⲣⲟ ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲥⲧⲁ̄ⲑ-ⲙⲟⲩⲥ (sic) ⲙ̄ⲡⲉⲛⲏⲓ̈ · ⲁ ⲧⲁⲙⲁⲁⲩ ϩⲱ̄ⲱ̄ⲥ ϫⲓ ϩⲙ̄ⲡⲛⲉϩ ⲉ̄ⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲛ̄ⲃⲟⲧⲉ · ⲁⲥ-ⲗⲉⲗⲱⲱϥ ⲉ̄ⲛⲉⲥⲉⲕⲓⲃⲉ ϩⲱⲥϫⲉ [ⲟ]ⲩⲥⲙⲟⲩ ⲡⲉ :— [ⲁⲩ]ⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲧⲁ[ⲙⲁⲁ]ⲩ ϫⲓⲧ ⲉ̄ⲡⲉⲥ[ⲉⲕⲓⲃⲉ] · ϫⲉ ⲉⲥ[......] ⲙⲧⲉ[.......] ⲙ̄ⲡⲧⲁϩⲉ ϣⲁ̄ⲁ̄ⲛⲧ ⲁⲓ̈-ⲥⲉⲕ ⲣⲱⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲓϫⲓ ϩⲛ̄ⲛⲉⲥⲉ̄ⲕⲓⲃⲉ · ϫⲉ ⲟⲩⲛ ⲟⲩⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϭⲁⲗⲏⲩ ⲉⲣⲟⲓ̈ · ϫⲉ ⲁⲩϫⲡⲟⲓ̈ ⲉⲡⲕⲟⲥ̄ⲙⲟⲥ · ⲛ̄ⲥⲟⲩϫⲟⲩⲧⲏ ⲙ̄ⲡⲁϣⲁⲛⲥ̀ :— ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ⲱ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲙ̄ⲡⲉⲣⲕⲧⲉ ⲡⲉⲕϩⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲕϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲕⲉ·ϯ ⲛⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲃⲁⲡⲧⲓ̈ⲥⲙⲁ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ̄ · ⲙ̄ⲙⲟⲛ̀ ϩⲉⲛϩⲉⲗⲗⲏⲛ ⲛⲉ ⲛⲁⲉⲓ̈ⲟⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲥ̄ⲟ̄ⲟⲩⲛ̄ ⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̄ :—

ⲁϥⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲧϫⲟ̄ⲣⲡ̄-(Fol. XXIII, *recto*, p. ⲙ[ⲉ̄]) ⲅⲉⲓ ϩⲙ̄ⲡ̄ϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ :— ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲟⲩⲙⲉ ⲧⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ϫⲉ ⲡⲉ-

l'encens[1]. Il entra dans le temple de ses dieux (p. 44). Il offrit[2] un sacrifice (θυσία) à Apollon. Il parvint jusqu'à la lampe (φανός) qui brûlait devant l'idole (εἴδωλον). Il prit de l'huile pour notre demeure, comme (ὡς) pour être béni des dieux abominables. Il oignit les seuils et les piliers (σταθμός) de notre demeure. Ma mère elle-même prit de cette huile exécrable; elle s'en oignit les seins, comme (ὡς) si c'était une bénédiction. Et lorsque ma mère en eut mis sur ses seins [*lacune*] elle me tint le nez : j'avançai la bouche et je ne (pus) prendre son sein, car un esprit (πν.) de Dieu habitait en moi. Or j'étais né le vingt-cinq de Pachons. Maintenant, ô (ὦ) saint Isidore, ne détourne pas ton visage de ton serviteur; mais (ἀλ.) accorde-moi le baptême (βάπτισμα) des chrétiens (χρ.). Mes parents ne sont pas des païens (ἕλλην) et ils ne connaissent pas Dieu.»

Saint (ἅγ.) Isidore s'émerveilla de l'esprit (πν.) qui guidait (χορηγεῖν) (p. 45) le petit enfant. Il dit : «En vérité (ἀλη.), l'esprit (πν.) souffle où il

(*Annales du Service*, 1903, t. IV, p. 163). Il serait facile de multiplier les exemples, car cette pensée revient fréquemment sous la plume des auteurs coptes. Ne serait-elle pas une réminiscence biblique tirée d'Isaïe (chap. xxxv, v. 10) : ἥξουσιν εἰς Σιὼν μετ' εὐφροσύνης, καὶ εὐφροσύνη αἰώνιος ὑπὲρ κεφαλῆς αὐτῶν· ἐπὶ γὰρ τῆς κεφαλῆς αὐτῶν αἴνεσις καὶ ἀγαλλίαμα, καὶ εὐφροσύνη καταλήψεται αὐτούς, ἀπέδρα ὀδύνη καὶ λύπη καὶ στεναγμός «ils viendront en Sion avec des cris de joie. Une allégresse éternelle couronnera leur tête. La louange, la joie et l'allégresse seront leur partage; la douleur, le chagrin et le gémissement s'enfuiront.»

[1] Le texte copte donne le mot ⲥϯⲛⲟⲩϥⲉ, qui a le sens général de «bonne odeur, parfum».

[2] Litt. : «il répandit».

ⲡ̄ⲛ̄ⲁ ⲛⲓ̈ⲃⲉ ⲉ̄ⲡⲙⲁ ⲉ̄ⲧⲉϥⲟⲩⲁϣϥ̄ :— ⲡⲁⲗⲓ̈ⲛ ⲟⲛ ϥⲥⲏϩ ϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲥⲱⲧⲡ̄ ⲛ̄ⲛⲉϥⲡⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ̄ · ⲛ̄ϫⲓ̈ⲛⲉⲩ ϩⲛ̄ⲧⲕⲁⲗⲁϩⲏ ⲛ̄ⲛⲉⲩⲙⲁⲁⲩ · ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲓ ⲛⲁϥ ⲛⲟⲩⲥ̄ⲕⲉⲟⲥ ⲛ̄ⲃⲣ̄ⲣⲉ̀ · ⲙⲛ̄ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ · ⲁϥⲕⲟⲧ ⲡⲉϥϩⲟ ⲉⲡⲥⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲛⲁⲧⲟⲗⲏ · ⲁϥⲧⲁⲩⲟ̀ ⲙ̄ⲡⲉϣⲗⲏⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲟⲛ̀ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲁϥⲡⲁϩⲧ̄ϥ̄ ⲉϫⲱⲟⲩ ⲁϥⲁ̄ⲁ̄ⲩ ⲛ̄ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ̄ ϯ ⲣⲱϥ ⲉ̄ⲧⲕⲓ̈ⲃⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥⲙⲁⲁⲩ : ⲁϥⲥ̄ⲱ ⲉ̄ⲃⲟ̄ⲗ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄ · ⲡⲉϫⲉ ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁⲣⲓⲡⲉⲛⲙ[1]ⲉ̄ⲉ̄ⲩⲉ ⲱ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ϩⲛ̄ⲧⲙ̄ⲛ̄ⲧⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ̄ⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ϫⲉ ⲛⲓⲙ ⲡⲉ ⲡⲉⲕ̄ⲣⲁⲛ · ⲛ̄ⲧⲁⲣⲓϭⲱ ⲉⲓ̈ⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲙⲉⲉⲩⲉ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲓ̈ⲱϩⲁⲛⲛⲏ[ⲥ] ⲡⲉ ⲡⲁⲣⲁⲛ · ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲉⲓⲛ[ⲁⲉⲓⲣⲉ] (Fol. XXIII, *verso*, p. [ⲙ]ⲋ̄) ⲉⲩⲟⲛⲟⲙⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲁⲛ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲧⲛ̄ⲛⲁϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁⲃ ϩⲙ̄ⲡϣⲁϫⲉ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲉⲓ ⲉϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲙ̄ⲧⲟ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ϩⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ϫⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲗⲟⲙ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲉⲙ̄ⲧⲟⲛ ⲙ̄ⲙⲱⲧⲛ̄ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϣⲁⲉⲛⲉϩ ϩⲁⲙⲏⲛ :—

[ⲁ]ⲥϣⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϩⲙ̄ⲟⲟⲥ ⲉϩⲛ̄[....] ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲛ̄ⲧⲁⲟⲉⲓϭⲉ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲡⲉ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ · ϫⲉ ⲁⲩϥⲓ ⲛ̄ϩⲛ̄ϣⲟⲗⲥ̄ ⲛ̄ϫⲓ̈ⲟⲩⲉ :— ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ

veut[2]. Il est encore écrit que le Seigneur choisit ses saints et les prend dès le ventre de leur mère[3]. » Aussitôt saint (ἅγ.) Isidore prit de lui un ustensile (σκεῦος) neuf et de l'eau. Il tourna la tête du côté de l'Orient (ἀνατολή) et prononça la prière de l'Évangile (εὐαγγέλιον)[4] sur l'eau. Il répandit celle-ci sur eux et les fit chrétiens (χρ.). Aussitôt le petit enfant mit en bouche le sein de sa mère et téta. Le petit enfant lui dit : « Souviens-toi de nous, ô (ὦ) saint, dans le royaume du Christ ». Apa Isidore lui dit : « Quel est ton nom, afin que je ne cesse de me rappeler ton souvenir? — Jean, dit-il, est mon nom. » Apa Isidore lui dit : « (Je ferai) (p. 46) qu'on prononce (ὀνομάζειν) ton nom au milieu de tous les saints. Et vous serez saints suivant la parole du Seigneur et vous irez au tribunal (β.) devant le roi. Vous le confesserez (ὁμολογεῖν) et vous recevrez la couronne du martyre (μάρ.). Vous vous reposerez avec tous les saints éternellement, ainsi soit-il (ἀμ.). »

Or (δέ) il arriva qu'après cela, le roi s'assit sur les [*lacune d'un mot*], à l'intérieur du théâtre (θέατρον) parce que le temple de ses dieux avait été mis

[1] ⲩ de ⲉⲩⲁϩⲉ en surcharge de ⲓ.

[2] *Jean*, III, 8.

[3] *Ecclésiastique*, XLIX, 7.

[4] C'est-à-dire le Pater.

ϫⲉ ⲱ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁⲧⲥ̄ⲟ̄ⲟⲩⲛ̄ · ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲥⲱⲣ̄ⲙ̄ · ⲙ̄ⲡⲉϥϩⲏⲧ · ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲁⲕⲉⲓ̈ⲱϣⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ⲁⲧⲛⲟⲃⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲕⲕⲱ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉⲛ̄ⲧⲁⲩⲣ̄ⲛⲟⲃⲉ · ⲛ̄ⲅ̄ⲕⲣⲓ̂ⲛⲉ ⲁⲛ ⲙ̄ⲡ̄ϩⲁⲡ ⲙ̄ⲙⲉ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲉⲕⲥⲟⲟⲩⲛ ⲧⲱⲛ ⲱ ⲡⲁⲛⲟⲙⲟⲥ (Fol. XXIV, *recto*, p. [ⲙ̄ⲍ̄]) ⲙ̄ⲫⲗⲩⲁⲣⲟⲥ · ⲙⲏⲧⲉⲓ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉⲕⲙ̄ⲟⲩ ϩⲉⲛⲛ̄ⲛⲁϭⲓϫ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲧⲛ̄ⲛ̄ⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲛⲁⲓ ⲉ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ · ⲁⲩⲱ ⲕⲛⲁⲉⲓ̈ⲙⲉ ⲉⲧⲙⲉ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲓ̈ⲧⲟⲟ̄ⲧⲟⲩ :— ⲁⲛⲟⲕ ϩⲱ ⲉⲓϣⲁⲛⲉⲓ̈ⲙⲉ̄ ⲉⲧⲙⲉ ⲁⲩⲱ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲟⲩϫⲓϭⲟⲗ · ϯⲛⲁⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ̀ ⲉⲣⲟⲟⲩ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲟ̄ⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲟⲩⲏⲏⲃ · ⲉⲧⲣⲉⲩⲉⲓ̂ⲛⲉ̄ ⲛ̄ⲛⲉⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ · ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ̄ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉⲟⲩⲏⲏⲃ · ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲁϣⲉ ⲛ̄ⲛⲓ̈ⲇⲱⲗⲟⲛ · ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲛ̄ⲉⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲛ̄ⲥⲉϫⲉ ⲧⲙⲉ ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲡ :— ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲕⲁⲧ ⲡⲉϥϩⲟ · ⲁϥⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲧⲉⲥϩⲓⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲁϥⲃⲁⲡⲧⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲥϩⲁⲓ ⲉⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ[1] · ⲙⲛ̄ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲉϥϩⲙ̄ⲡϩⲁⲙⲏⲣ ⲛ̄ⲧⲉϥⲙⲁⲁⲩ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲙ̄ⲡ̄ϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ϫⲉ ⲉⲓϫⲉⲣⲟⲕ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲡ̄ϣ[ⲏ]ⲣⲉ ϣⲏⲙ[...] ϩⲁⲛⲏⲛ[...] ⲡⲏ ⲛ̄[....] ⲥⲏ[.......] (Fol. XXIV, *verso*, n° du

au pillage. Saint Isidore entra jusque vers le roi. Il lui dit : « Ô (ὦ) roi ignorant, dont le démon (διάβ.) a perdu le cœur, pourquoi as-tu suspendu ces innocents et as-tu laissé ceux qui ont péché? (Pourquoi) ne prononces-tu pas (κρίνειν) un jugement équitable? » Le roi dit à apa Isidore : « D'où le sais-tu, bavard (φλύαρος) (p. 47), impie (ἄν.). (Dis-le), sinon (μήτι) tu mourras de ma main. — Envoie chercher, dit Isidore, tes dieux pour les amener en cet endroit; et par eux tu connaîtras la vérité. Moi-même, lorsque je saurai la vérité (et que je saurai) qu'ils ne mentent pas, je croirai (πισ7εύειν) en eux. »

Aussitôt le roi commanda aux prêtres d'apporter les dieux au théâtre (θέα.). Et les prêtres s'en allèrent. Ils apportèrent au théâtre (θέα.) la moitié des idoles (εἴδωλον). Apa Isidore leur dit : « Pourquoi ne les apportez-vous pas tous? Ils auraient dit ensemble la vérité. » Et apa Isidore tourna la tête. Il aperçut la femme qu'il avait baptisée (βαπ7ίζειν) avec son époux qui se tenaient debout, et le petit enfant sur les bras de sa mère. Apa Isidore dit au petit enfant : « Petit enfant, monte, toi [*lacune*] (p. 48). Est-ce que (μή) tu n'as pas ta mère? Entre dans le temple du roi. Dis à ses dieux : Le serviteur

[1] ⲩ de ⲉⲩⲁϩⲉ en surcharge de ⲓ.

cahier ⲅ̅, p. [ⲙ]ⲏ̅) ⲙⲏ ⲣ̅ ⲛ̅ⲧⲉⲕⲙⲁⲁⲩ · ⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉ̅ⲡⲣ̅ⲡⲉ ⲙ̅ⲡⲣ̅ⲣⲟ̅ ⲁϫⲓⲥ ⲙ̅ⲡⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ · ϫⲉ ϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲱⲧⲛ̅ ⲛ̅ϭⲓ ⲡϩⲙ̅ϩⲁⲗ ⲙ̅ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ϫⲉ ⲧⲱⲛ ⲧⲏⲛⲟⲩ ⲁⲙⲏⲓ̅ⲧⲛ̅ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲉⲧⲃⲉ̅ⲟⲩⲙ̅ⲛ̅ⲧⲙ̅ⲛ̅ⲧⲣⲉ (sic) ⲉ̅ⲥ̅ⲥⲟⲩⲧⲱⲛ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉ̅ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅

ⲛ̅ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲉⲓ ⲉ̅ⲡⲉ̅ⲥⲏⲧ ϩⲙ̅ⲡϩⲁⲙⲏⲣ ⲛ̅ⲧⲉϥⲙⲁⲁⲩ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉ̅ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲣⲡⲉ ⲛ̅ⲛⲉϥⲛ̅ⲟⲩⲧⲉ · ⲉϥϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ ⲛ̅ⲛ̅ⲓⲇⲱⲗⲟⲛ · ϫⲉ ϥ[ⲙⲟ]ⲩⲧⲉ̀ ⲉ̅ⲣⲱⲧⲛ̅ [ⲛ̅ϭⲓ] ⲡϩⲙ̅ϩⲁⲗ [ⲛ̅ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉ]ⲭ̅ⲥ̅ · ϫⲉ [ⲧⲱ]ⲟⲩⲛ ⲉ[ⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣ]ⲟⲛ :— ⲛ̅ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲛⲓ̅ⲇⲱⲗⲟⲛ ⲃⲟϭⲟⲩ ⲉ̅ⲡⲉⲥⲏⲧ ϩⲓϫⲛ̅ⲛ̅ⲉⲩⲃⲁⲥⲓⲥ · ϫⲉ ⲛ̅ⲉⲣⲉ ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲅⲁⲃⲣⲓⲏ̅ⲗ ⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ ⲛ̅ⲥⲱⲟⲩ :· ⲁⲩⲙⲟⲟϣⲉ̅ ⲙⲛ̅ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ · ⲁⲩⲉⲓ ϣⲁⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁⲩϣⲱⲡⲉ̅ ⲉ̅ⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲉⲩϭⲱϣⲧ̅ ϩⲛ̅ⲧⲉ̅ ⲛ̅ⲧⲁⲡⲟⲫⲁⲥⲓ̈ⲥ · ⲡⲉϫⲉ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̅ ⲛ̅ⲛ̅ⲉⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ϯⲧⲁⲣⲕⲟ ⲙ̅ⲙⲱⲧⲛ̅ ⲙ̅ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲛ̅ⲧⲁϥⲧⲁⲙⲓ̈ⲟ ⲛ̅ⲧⲡⲉ ⲙⲛ̅ⲡⲕⲁϩ · ⲉⲧⲣⲉ̅ⲧⲉ̅ⲧⲛ̅ⲧⲁⲙⲟⲓ̈ · ϫⲉ ⲛⲉⲓ̈ⲣⲱⲙⲉ̅ ⲉⲧⲁϣⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ · ⲛ̅ⲧⲟⲟⲩ (Fol. XXV, *recto*, p. ⲙ̅ⲑ̅) ⲁⲩϣⲁ̈ ⲡⲣⲡ̅ⲉ · ϫⲓⲛⲙ̅ⲙ̅ⲁⲛ (sic) :— ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̅ⲃⲟⲗ ϩⲛ̅ⲟⲩϩⲣⲟⲟⲩ ⲛⲟⲩⲱⲧ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ̅ ϫⲉ ⲙ̅ⲙⲟⲛ[1] ⲁⲗⲗⲁ ϩⲛ̅ⲣⲙ̅ⲛ̅ⲕⲏⲙⲉ ⲛⲉ ⲛ̅ⲧⲁⲩⲣ̅ⲡⲁⲓ̈ · ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉ̅ϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲕⲏⲙⲉ · ⲙ̅ⲛ̅ⲛⲉϣⲟⲗⲥ̅ :— ⲛ̅ⲧⲉⲣⲉ ⲙ̅ⲙⲏⲏϣⲉ ⲥ̅ⲉⲧⲙ̅ ⲛⲁⲓ ϩⲛ̅ⲣⲱⲟⲩ ⲛ̅ⲛ̅ⲉⲧⲟⲩⲱ̅ⲧ ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁ̅ⲕ ⲉ̅ⲃⲟ̅ⲗ ⲉⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ̅ ⲙ̅ⲡⲉⲕⲕⲁ ⲛⲉⲓⲣⲱⲙⲉ ⲉⲃⲟⲗ · ⲧⲉⲛ̅ⲛⲁⲣⲱⲕ̅ϩ̅ ⲙ̅ⲙⲟⲕ · ⲙⲛ̅ⲡⲉⲕⲏⲓ̈ ⲧⲏⲣϥ̅ :— ⲛ̅ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̅ⲣⲟ

du Christ vous appelle. Levez-vous et allez au théâtre (θέα.) afin de témoigner pour le Christ.»

Aussitôt le petit enfant descendit des bras de sa mère. Il entra dans le temple de ses dieux et dit aux idoles (εἴδ.) : «Le serviteur du Christ vous appelle. Levez-vous et allez au théâtre (θέα.).» Aussitôt les idoles (εἴδ.) descendirent de leur socle (βάσις); l'archange (ἀρχάγγελος) Gabriel était derrière elles. Elles marchèrent avec le petit enfant et vinrent vers saint (ἅγ.) Isidore. Elles se tinrent debout pour entendre la sentence (ἀπόφασις). Isidore dit aux statues : «Je vous adjure par Dieu, qui a créé le ciel et la terre, de m'annoncer si les hommes qui ont été suspendus (p. 49) ont commis oui ou non des sacrilèges». Elles s'écrièrent toutes d'une seule voix, en disant : «Non, mais (ἀλ.) ce sont les Égyptiens qui ont agi ainsi. Ils sont partis en Égypte avec leur butin.» Lorsque les foules entendirent ces paroles de la bouche des statues, elles crièrent au roi, disant : «En vérité (ἀλ.), ne laisse pas ces hommes s'en aller. Nous te brûlerons avec toute ta maison.» Aussitôt le roi

(1) ⲙ̅ⲙⲟ̅ⲛ̅.

ⲉⲣϩⲟⲧⲉ · ⲁϥⲕⲁ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲩⲁϣⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁⲕϫⲓϣⲓⲡⲉ ⲧⲉⲛⲟⲩ · ⲡⲗⲏⲛ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲁⲓ ⲧⲁⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ⲟⲩ-ⲥⲱⲃⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲙ̄ⲧⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ϩⲛ̄ⲧⲙ̄ⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲏⲏϣⲉ̄ ⲧⲏⲣϥ̄ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ϯⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ϯⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲏⲧⲛ̄ · ⲉⲓ̈ⲧⲁⲣⲕⲟ ⲙ̄ⲙⲱⲧⲛ̄ ⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ϫⲉ ⲉ̄ⲣⲉ̄ ⲡⲟⲩⲁ ⲡⲟ̄ⲩⲁ ⲛⲁⲧ[ⲱ]ⲟⲩⲛ ⲉ̄ϫⲙ̄[ⲛⲉ]ⲟⲩⲏ̄ⲏ̄ⲃ [ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲙⲟ]ⲟⲩⲧ[ⲟⲩ ·] ⲛ̄ⲧⲉ[ⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲛⲉ]- (Fol. XXV, *verso*, p. ⲛ̄) ⲧⲟⲩⲱⲧ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲉϫⲛ̄ⲛⲉⲟⲩⲏⲏⲃ · ⲉ̄ⲧⲟⲩϣⲙ̄ϣⲉ̄ ⲛⲁⲩ ⲁⲩⲙⲟⲟ̄ⲩⲧⲟⲩ

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲛⲁⲩ ⲉⲡⲉⲛⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϩⲣⲟⲟⲩ · ϫⲉ ⲙⲛ̄ ⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ · ⲉⲓ̈ⲙⲏⲧⲉⲓ̈ ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ̄ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ · ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲁⲗⲓ̈ⲛ ⲟⲛ ⲡⲉϫⲉ ⲡϩⲁ-ⲅⲓⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ̄ ⲉⲓ̈ⲥ ⲧⲡⲁϣⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ [...] ⲉⲩⲙⲟ̄ⲟ̄[ϣⲉ ⲉⲩⲁϩⲉ]ⲣⲁ-ⲧⲟⲩ [.....] ⲙⲛ̄ⲡⲣ̄[......] ⲙ̄ⲙⲁ ϯⲛⲁⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲩ ⲟⲛ ⲛ̄ⲥⲉⲃⲱⲕ̄ ⲉ̄ⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲩϩⲉ · ϩⲓⲧⲙ̄ⲡⲟⲩⲉ̄ϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲁⲩⲱ ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈-ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ϩⲛ̄ⲧϭⲟⲙ̄ · ⲙⲛ̄ⲧⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ · ⲙ̄ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲉⲛ̄ⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲉⲡⲉⲓ̈ⲙⲁ · ⲉ̄ⲧⲉⲧⲉⲛⲛⲁⲃⲱⲕ ⲟⲛ ⲉⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲉⲛⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲛⲉ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ ⲃⲱⲕ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲩϩⲉ · ⲁ ⲧⲕⲉ̄ⲡⲁϣⲉ ϣⲱⲡⲉ ⲉ̄ⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲉ̄ϣⲙⲟⲟϣⲉ · ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ · ⲉⲧⲣⲉⲩⲧⲁⲗⲟ ⲙ̄-

eut peur; il délivra les gens suspendus. Apa Isidore dit au roi : «Tu as été confondu aujourd'hui; toutefois (πλήν), ordonne-moi de tourner d'autres en dérision devant toi, en présence de toute la foule». Le roi lui dit : «Je te l'ordonne». Apa Isidore dit aux statues : «Je vous commande et je vous adjure au nom du Christ, que chacune de vous se lève contre les prêtres et les tue!». Aussitôt (p. 50) les statues, s'étant levées contre les prêtres qui les servaient, les tuèrent.

Lorsque les foules virent ce qui était arrivé, elles s'écrièrent d'une seule voix : «Il n'y a d'autre dieu dans le ciel et sur la terre que (εἰμήτι) le Dieu des chrétiens (χρ.), le Dieu d'apa Isidore». De nouveau (πάλιν) le saint (ἅγ.) parla au roi : «Voilà que la moitié de tes dieux [*lacune*]. Je leur ordonnerai encore d'aller à leur place, par ordre du Christ.» Et apa Isidore dit aux statues : «Par la puissance et la permission (ἐξουσία) de Celui qui vous a amenées en cet endroit, retournez de nouveau d'où l'on vous a tirées». Et aussitôt les statues s'en allèrent à leur place (pendant que) l'autre moitié se tenait sans pouvoir marcher. Le roi ordonna aussi d'apporter les autres (p. 51) pour les livrer

(Fol. XXVI, *recto*, p. [ⲡⲁ]) ⲡⲕⲉⲥⲉⲉⲡⲉ ⲛ̄ⲥⲉϫⲓⲧⲟⲩ ⲉ̄ⲡⲉⲩⲙⲁϩ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϣⲓ̈ⲡⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲁⲕϫⲓ̈ϣⲓⲡⲉ · ⲁⲩⲱ ⲕⲛⲁϫⲓϣⲓⲡⲉ ⲟⲛ · ⲉ̄ⲕⲁϣⲉ̄ ⲉ̄ⲛⲉⲓⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲁⲧϭⲟⲙ :—:—

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁ ⲧⲉⲥϩⲓⲙⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲉ̄ⲥϩⲁⲓ · ϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲛ̄ⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓ̈ⲁ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ · ⲉϥϩⲙ̄ⲡⲉⲥ̄ϩⲁⲙⲏⲣ ⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲣⲱϥ ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁⲛⲟⲕ ⲟⲩⲭⲣⲏ̄ⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲧⲁⲙⲁⲁⲩ [1] :— ⲁⲩⲱ [2] ⲁ ⲡⲕⲉⲙⲛ̄ⲧ⳿ⲯⲓⲥ [3] ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲁϣⲧⲟⲩ [4] ⲉϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁⲟⲉⲓ̈ϭⲉ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩϣⲟⲗϥ̄ ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ [5] ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲛ̄ⲭⲣⲏ̄ⲥⲧⲓ̈ⲁⲛ̄ⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓ̈ⲁ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩϥⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲡⲉ [6] · ⲁⲩϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓ̈ⲁ [7] · ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓ̈ⲣⲏⲛⲏ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲁⲙⲏⲛ :—:—

ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ · ⲉⲧⲣⲉⲩϩⲱⲧ[ⲃ̄ ⲙ̄ⲡ]ⲕⲉⲁ̄[ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ]ⲇⲱⲣ[ⲟⲥ ⲛⲙ̄]ⲙⲁⲩ [8] [ⲁ · ⲡ]ⲥⲱ[ⲧⲏⲣ ⲇⲉ [9]] (Fol. XXVI, *verso*, p. [ⲡ]ⲃ) ⲓ̅ⲥ̅ ⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲁϥⲧⲟⲩⲛⲉⲥ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ [10] :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ

à une grande confusion. Isidore dit au roi : « Tu as été confondu et tu le seras encore, en étant suspendu (?) par ces dieux impuissants ».

Après cela, la femme et l'enfant s'écrièrent : « Nous sommes chrétiens (χρ.) de grand cœur (παρρησίᾳ) ». Et le petit enfant qui était sur les bras ouvrit la bouche et dit au roi : « Je suis chrétien (χρ.) avec mon père et ma mère ». Les dix-neuf autres personnes que le roi avait suspendues, à cause du temple qu'elles avaient pillé, s'écrièrent : « Nous sommes chrétiens (χρ.) de grand cœur (παρρ.) ». Aussitôt le roi commanda de leur trancher la tête. Elles achevèrent leur martyre [11] (μαρτυρία) dans la paix (εἰρ.) de Dieu, ainsi soit-il (ἀμ.).

Et le roi avait ordonné de tuer aussi avec eux apa Isidore. Mais (δέ) le Sauveur (Σ.) (p. 52) Jésus descendit du ciel. Il ressuscita apa Isidore d'entre les

[1] Ici commence le *Codex Borgianus*, CL, édité par O. von Lemm, *Bruchstücke koptischer Märtyrerakten*, p. 29. Les principales variantes sont notées dans les notes qui suivent.

[2] ⲛⲧⲉⲩⲛⲟⲩ.

[3] ⲡⲉⲓⲕⲉ-.

[4] ⲛ̄ⲧⲁⲩⲁϣⲧⲟⲩ.

[5] ⲁⲩⲱ̄ϣ.

[6] ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ̄ⲛⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲟⲟ̄ⲧⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ ⲁ̄ϥϭⲱⲛⲧ̄ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲉ · ⲁⲩⲧⲣⲉⲩϥⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁ̄ⲡⲏ.

[7] Après ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓ̈ⲁ : ⲛ̄ⲥⲟⲩⲙⲛ̄ⲧ⳿ⲯⲓ̈ⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲃⲟⲧ ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ.

[8] Ce passage ne se trouve pas dans le *Codex Borgianus*.

[9] ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲁ̄ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ.

[10] Après ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ, le *C. B.* porte ⲁϥⲃⲱⲕ ϣⲁⲛ̄[ⲡ]ⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁ̄[ⲃ ⲁ̄ⲡⲁ ⲉⲓ̈]ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣ[ⲟⲥ ·

[11] Le *Codex Borgianus* CL ajoute : le 19 du mois de Pharmouté.

ⲡⲁⲥⲱⲧⲡ̄ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲅϣⲟⲣⲡ̄ ⲉϩⲧⲟⲟⲩⲉ · ⲛ̄ⲅ̄ⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲛ̄ⲅ̄ϯϣⲓⲡⲉ ⲛⲁϥ · ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉϥⲙⲟⲩⲛ̄ⲅ̄ ⲛ̄ϭⲓϫ ⲉⲧⲥ̄ⲟⲟ̄ϥ[1] :— ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϯⲣⲏⲛⲏ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲙⲡⲏⲩⲉ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲟⲟⲩ ·

ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓ̈ⲟⲥ ⲇⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ[ⲣⲟⲥ] ⲁϥϭⲉⲡⲏ[2] ⲁϥ[ⲉⲓ̈ ϣ]ⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲡⲉ[ϫⲁϥ ⲛ]ⲁϥ [ϫⲉ ϫⲓϣⲓ]ⲡⲉ [ⲛⲁⲕ ⲱ ⲡⲁ]ⲛⲟ[ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲁⲓ̈ ⲡⲉ] ⲡⲙⲉϩϣⲟⲙⲛ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲥⲟⲡ ⲁⲕⲙⲟⲟⲩⲧ ⲁ ⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲧⲟⲩⲛⲟⲥⲧ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲉⲧⲙⲟⲟ̄ⲩⲧ[3] · ⲉⲧⲣⲁϯϣⲓⲡⲉ ⲛⲁⲕ ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲧⲉ :— ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲃⲱⲕ[4] ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲡⲁⲗⲁⲗⲁⲧⲓⲟⲛ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛ̄ⲟϭ ⲛ̄ϣⲓⲡⲉ ·

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲛⲉⲩⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥ̄ⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲉ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲙⲁⲣⲧⲓ̄ⲛⲟⲥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉϥⲏⲓ · ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲱⲙ[5] · ⲟⲩⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲥⲱ :— ⲡⲉϫⲉ ⲧⲉϥⲥ̄ϩⲓ̈ⲙⲉ[6] ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁϩ- (Fol. XXVII, *recto*, p. ⲛ̄ⲅ̄) ⲣⲟⲕ̀ ⲙ̄ⲡⲟ̄ⲟⲩ ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲕϩⲏⲧ ⲛ̄ⲃⲟⲗ · ⲉⲕⲉⲓ̈ⲟⲣⲙ̄ · ⲙⲏⲧⲉⲓ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲁⲩⲡⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ[7] · ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉ ⲱ ⲧⲁⲥⲱⲛⲉ · ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲓⲛⲁⲩ ⲉ̄ϩⲛ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ϣⲡⲏⲣⲉ[8] ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲉⲓⲡⲟⲗⲓⲥ :— ⲡⲉϫⲁⲥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲧⲉϥⲥ̄ϩⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲧⲁⲙⲟⲓ̈

morts. Il lui dit : « Isidore, mon élu, lève-toi de bon matin; va à la ville (ϖ.) auprès du roi et confonds-le avec les œuvres abominables de ses mains ». Puis le Sauveur (Σ.), lui ayant donné la paix (εἰρ.), s'en alla dans la gloire, aux cieux. Le bienheureux (μακ.) Isidore se hâta d'aller vers le roi. Il lui dit : « Roi impie (ἄν.), sois confondu. Voici que pour la troisième fois tu m'as tué. Le Seigneur Jésus m'a ressuscité d'entre les morts pour te confondre avec tes dieux abominables. » Le roi rentra au palais (ϖαλ.) dans une grande confusion.

Il y eut ensuite un grand général (σΊρ.) du roi, du nom de Martin. Lorsqu'il rentra dans sa demeure, il ne (voulut) ni manger ni (οὐδέ) boire. Sa femme lui dit : « Pourquoi (p. 53), aujourd'hui, ton cœur est-il affligé? Serait-ce que (μήτι) le roi t'aurait causé du tort (λυπεῖν)? — Non, ma sœur[9], dit-il; mais (ἀλ.) j'ai vu, aujourd'hui, de grands prodiges dans cette ville (ϖ.). — Raconte-les-moi, lui dit sa femme. » Il lui répondit : « Pantiléon! le roi l'a tué parce qu'il

(1) Dans les deux textes, les paroles de Jésus sont reproduites dans des termes différents.

(2) ⲁϥⲧⲁϫⲏ(sic).

(3) ⲛ̄ⲅ̄ⲙⲟⲩ[ⲟⲩ]ⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈.

(4) ⲟ̄ⲃϣ̄ϥ ⲉ[ⲣⲟ]ϥ · ⲁ̄ϥⲃⲱⲕ ·

(5) ⲁϥϣⲱⲛϥ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲱⲙ.

(6) ⲙⲁⲣⲟⲗ ⲧⲉϥⲥ̄ϩⲓ̈ⲙⲉ.

(7) ⲡⲉⲕϩⲏⲧ ⲟ̄ⲕⲙ̄ :— ⲙⲏ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϯⲟⲩⲛ̄ⲕⲁϩ ⲛ̄ϩⲏⲧ ⲛⲁⲕ ⲙ̄ⲡⲟⲟ̄ⲩ.

(8) ϣⲡⲏⲣⲉ ⲉ̄ⲩⲟ̄ ⲛⲉⲟ̄ⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ.

(9) Une semblable appellation est couramment employée dans les textes hiéroglyphiques.

ⲉⲣⲟⲟⲩ[1] · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲥ ϫⲉ ⲡⲁⲛ̄ⲧⲓ̈ⲁⲉⲱⲛ[2] · ⲡⲉⲛⲧⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲙⲟⲟⲩⲧϥ[3] ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲱϣⲧ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ :— ⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲕⲉⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲡⲉϥϣⲏⲣⲉ ⲁϥⲕⲱ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛ̄ⲧⲉ̄ϥⲙⲛ̄ⲧⲣ̄ⲙ̄ⲙⲁⲟ · ⲙⲛ̄ⲧⲉϥⲙⲛ̄ⲧⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲭⲱⲣⲓ̈ⲥ ⲥⲏ[4] ⲛⲁⲛ-ⲛⲱⲛⲁ · ⲉϥϫⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ · ⲁϥⲉⲣ̄ ⲙⲁⲧⲟⲓ̈[5] ϩⲁⲣⲁⲧϥ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲙⲟⲟⲩⲧϥ[6] ⲉⲓ̈ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ · ⲉⲓⲥ ϩⲛ̄ⲛ̄ⲧⲉ ⲁ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲧⲟⲩⲛⲟⲥϥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ :— ⲉⲓ̈ⲥ ϩⲏⲛⲧⲉ ⲁ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲧⲟⲩⲛⲟⲥϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲉⲧ-ⲙⲟⲟⲩⲧ ⲛ̄ⲕⲉⲥⲟⲡ :— ⲉⲓ̈ⲥ ϩⲏⲛⲧⲉ ϥⲙⲟⲟϣⲉ ⲕⲁⲧⲁⲙⲁ ϩⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓⲥ[7] · ⲉⲙⲛ̄ⲗⲁⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ[8] :— ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ⲁϥϫⲡⲓ̈ⲉ[9] ⲡ̄ⲣ̄ⲣ[ⲟ ⲙⲛ̄]ⲛⲉϥⲛⲟ[ⲩⲧⲉ :—] ⲁⲩⲱ ⲟ[ⲛ ⲕⲉⲛⲟϭ] ⲛ̄ϣ[ⲡⲏⲣⲉ ⲁϥⲗⲁⲁⲥ · ⲟⲩ]- (Fol. XXVII, *verso*, p. ⲛ̄ⲁ̄) ϣⲏⲣⲉ[10] ϣⲏⲙ ⲉϥϩⲛ̄ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ̄ ⲛ̄ⲉⲃⲟⲧ ⲛ̄ⲉⲃⲟⲧ(sic) ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ[11] ⲛ̄ϫⲓⲛⲧⲁⲩϫⲡⲟϥ · ⲁϥⲧⲣⲉϥϣⲁϫⲉ ⲙⲛ̄ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲁⲛⲅⲟⲩ-ⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛ̄ⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓ̈ⲁ ⲉⲁϥⲧⲁⲩⲟⲛ[12] ϩⲛ̄ⲥⲱϣ ⲉϩⲟⲩⲛ ϩⲙ̄ⲡϩⲟ ⲙ̄ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ · ⲉⲙⲛ̄-ϣϭⲟⲙ ⲛ̄ⲗⲁⲁⲩ[13] ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲥⲱⲧⲙⲟⲩ :—:—

ⲡⲉϫⲁⲥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲧⲉϥⲥϩⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲙⲉⲣⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲕⲱ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛ̄ⲛⲉⲧϩⲉⲗ-ⲡⲓⲍⲉ̄ ⲉⲣⲟϥ :— ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ̄ ⲡⲁ[ⲥⲟⲛ ⲁϥ]ϯ ⲟⲩⲟⲓ[14] ⲛ̄ⲣⲱ[ⲙⲉ ⲛ]ⲓⲙ · ⲉ̄ⲧ[ⲛⲁ

n'adorait pas ses dieux. Voici que son fils Isidore a aussi abandonné ses richesses et son grade de général (*σἱρ.*), sauf (*χωρίς*) les soixante annones (*ἀνν.*) qu'il reçoit journellement. Il est devenu le soldat du Christ. Le roi l'a fait mourir. Je l'ai vu. Voici que de nouveau le Christ l'a ressuscité d'entre les morts. Vois! Il marche par (*κατά*) la ville (*π.*) sans qu'il n'ait rien de mal. Il est entré aujourd'hui au théâtre (*θέα.*) et a blâmé le roi et ses dieux. Et il y eut encore un autre prodige (p. 54). Un petit enfant âgé de trois mois[15] a parlé au roi : Je suis chrétien (*χρ.*) de tout cœur (*παρρ.*); et il proféra à la face du roi des injures que personne ne put entendre.»

Sa femme lui dit : «Dieu n'abandonne pas ceux qui espèrent (*ἐλπίζειν*) en

[1] ϫⲉ ϩⲛ̄ⲟⲩⲙⲉ ⲙⲁⲧⲁⲛⲟⲓ̈.

[2] ⲡⲉⲓⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ϫⲉ ⲡⲁⲛϯ-ⲗⲉⲱⲛ.

[3] ϩⲱⲧⲃ̄ ⲙ̄ⲙⲟϥ.

[4] ⲕⲉⲥⲉ.

[5] ⲁϥⲃⲱⲕ ⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈.

[6] ϥⲓ ⲛ̄ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ϩⲛ̄ⲧⲥⲏϥⲉ.

[7] ⲙⲁⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲧⲉⲓⲡⲟⲗⲓⲥ.

[8] ⲉⲙⲛ̄ⲧⲁⲕⲟ ϣⲟ̄ⲟⲡ ⲙ̄ⲙⲟϥ.

[9] ⲁϥⲥⲟⲟ̄ϩⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲙⲛ̄ⲛⲉϥ=.

[10] ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈.

[11] ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ.

[12] ⲉϥϫⲱ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲱϣ.

[13] Le *Codex Borgianus* n'a pas ce mot.

[14] Le *Codex Borgianus* ϥⲛⲁⲃⲱⲕ ⲉⲡⲧⲁⲕⲟ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ remplace ⲁϥϯⲟⲩⲟⲓ et a été rejeté à la fin de la phrase.

[15] Litt. : «qui avait trois ans de jours depuis qu'on l'avait mis au monde». Le *Codex Borgianus* ne donne que trois jours à l'âge de l'enfant.

ⲥⲱⲧⲙ̄]ⲛ̄ⲥⲁ[ⲡⲉⲓⲁⲛⲟ]ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ · ⲡⲉϫⲉ ⲙⲁⲣⲧⲓ̈ⲛⲟⲥ̄ ⲛ̄ⲧⲉϥⲥ̄ϩⲓⲙⲉ ϫⲉ ϣⲁⲣ-ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲓ ⲛ̄ⲑⲩⲗⲏ[1] ⲙ̄ⲡⲉⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲉ̄ⲧⲛⲁⲧⲁⲕⲟ ⲧⲉⲛ̄ⲃⲱⲕ[2] · ⲛ̄ⲧⲉⲛ-ⲡⲉϩⲧ̄[3] ⲡⲉⲛ̄ⲥⲛⲟϥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ⲉϫⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥ̄ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲣⲉⲛ ⲕⲗⲏⲣⲟⲛ̄ⲟⲙⲉⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧ̄ⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲛ̄ⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲧⲉϥⲥ̄ϩⲓ̄ⲙⲉ ⲛⲁϥ ϫⲉ ϩⲱⲃ ⲛⲓ̈ⲙ ⲉⲧⲉⲕⲟⲩⲁϣⲟⲩ ⲁⲁⲩ · ϫⲉ ⲡⲙⲟⲩ ⲉⲧⲉⲕⲛⲁⲙⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ · ⲉⲛ̄ⲛⲁⲙⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ ϩⲱⲱⲛ · ⲁⲗⲗⲁ (Fol. XXVIII, *recto*, p. ⲛ̄[ⲉ̄]) ⲙⲁⲣⲉⲛⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲓ̈ⲥⲓⲇⲱ-ⲣⲟⲥ ⲛϣⲟⲣⲡ · ⲛ̄ϥϫⲓⲙⲟⲉⲓⲧ ϩⲁϫⲱⲛ ⲉ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ[4] ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ ⲁⲩ-ⲧ̄ⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ[5] ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ϫⲓⲟⲩⲉ · ⲁⲩϫⲓⲧϥ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ[6] ⲉⲡⲉⲩⲏⲓ̈ · ⲁⲩϫⲓⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟ̄ⲟⲧϥ̄ :—

ⲛⲉⲩⲛ̄ ϥⲧⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ̄ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲉⲩⲏⲓ̈ · ⲉⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ϩⲓ̈-ϫⲛ̄ϩⲛ̄ϣⲟⲩϣⲧ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲉⲓ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ̄ ⲁ ⲟⲩⲁ ϫⲓ ⲥⲙⲏ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ · ⲁⲕⲓ̈ ⲉ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ · ⲱ̄ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡϣⲟⲣⲡ̄ ⲕⲁⲣⲱϥ · ⲁ ⲡⲙⲉϩⲥ̄ⲛⲁⲩ ⲱϣ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲕⲉⲓ̈ ⲉⲡⲉⲓ̈ⲙⲁ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ · ϫⲉ ⲁ ⲡⲏⲓ̈ ⲉⲣⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ϫⲉ ⲁⲕⲉⲓ

lui. En vérité (ἀλ.), mon frère, il perdra ceux qui obéissent à ce roi impie (ἄν.). » Martin dit à sa femme : « Écoute-moi! Quittons la substance (ὕλη) de ce monde (κόσμος) pervers. Versons notre sang pour le nom du Dieu des chrétiens (χρ.), afin que nous héritions (κληρονομεῖν) du royaume des cieux. » Sa femme lui dit : « Tout ce que tu désires, fais-le[7]. Le genre de mort que tu veux subir, subissons-le ensemble[8]. Mais (ἀλ.) (p. 55) appelons d'abord Isidore pour qu'il nous conduise vers le tribunal (β.) du roi. » Enfin (λοιπόν), ils se levèrent et se rendirent en secret auprès de saint Isidore. Ils l'emmenèrent dans leur demeure et reçurent sa bénédiction.

Il y avait, dans leur demeure, quatre statues de bronze, debout dans leur niche. Lorsque entra le saint, l'une d'elles prit une voix d'homme et s'écria : « Tu es le bienvenu (καλῶς)[9], aujourd'hui, en ce lieu, Isidore, serviteur de Dieu ». Lorsque la première se tut, la seconde s'écria : « Tu es le bienvenu (καλ.) en ce lieu; la maison resplendit de ta venue en ce jour ». Lorsque la seconde se

(1) ⲧⲉⲣⲏⲁⲥⲱⲧⲙ̄ · ⲛⲥⲱⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲕⲱ ⲛⲥⲱⲛ ⲛ̄ⲧϩⲩⲗⲏ.

(2) ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲃⲱⲕ.

(3) ⲡⲱϩⲧ̄.

(4) ⲉⲡⲙⲁ.

(5) ⲁⲩϫⲟⲟⲩ.

(6) ⲉ̄ϩⲟⲩ̅ dans le nouveau manuscrit de Hamouli.

(7) « Toutes les choses que tu désires, je suis prêt à les faire avec toi » (*Codex Borgianus*).

(8) Litt. : « la mort que tu mourras, mourons-la nous-mêmes ».

(9) C'est la traduction littérale de l'expression grecque bien connue : καλῶς ἦλθες.

ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲙⲉϩⲥ̄ⲛⲁⲩ ⲕⲁⲣⲱϥ · ⲁ ⲡⲙⲉϩϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ · ϫⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲕⲉⲓ ϣⲁⲣⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ ⲱ ⲡⲁⲗⲉⲕⲧⲱⲣ ⲉ̄ⲧⲛ̄ⲁⲧⲱϩⲙ̄[1] ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁ̄ⲃ ⲉⲡⲇⲓ̈ⲡⲛⲟⲛ ⲙ̄ⲡϣⲟ ⲛ̄ⲣⲟ[ⲙ]ⲡⲉ · ⲛ̄ⲧ[ⲉⲣⲉ] ⲡⲙⲉϩϣⲟ[ⲙⲛ̄ⲧ] ⲕⲁⲣ[ⲱϥ ⲁ ⲡ]ⲙⲉϩ[ϥⲧⲟⲟⲩ ϫⲓⲥ]- (Fol. XXVIII, *verso*, p. [ⲛ]ⲋ) ⲙⲛ · ⲁϥⲱϣ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ ⲁⲕⲉⲓ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ϣⲁⲣⲟⲛ · ⲱ̄ ⲡⲉⲡⲣⲟⲇⲣⲟⲙⲟⲥ̀ ⲉⲧⲛⲁϫⲓ̈ⲙⲟⲉⲓⲧ ϩⲁϫⲱⲟⲩ[2] ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲙⲁⲣⲧⲓⲛⲟⲥ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ[3] · ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ ϩⲁⲛ̄ⲉⲟⲩⲉ̄ⲣⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲉ̄ⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ ϫⲉ ⲁⲣⲓⲧⲁⲅⲁⲡⲏ ⲛ̄ⲅ̄ϯ ⲛⲁⲛ[4] ⲛ̄ⲧⲉⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲉⲓ̄ⲛⲉ ⲛ̄ⲁϥ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ · ⲙⲛ̄[ⲟⲩ]ⲛⲉϩ · ⲙⲛ̄[ⲟⲩⲥϯ] ⲛⲟⲩⲃⲉ (sic) · [ⲁϥⲁϩⲉ]ⲣⲁⲧϥ̄ ⲁϥ[ϣⲗⲏⲗ ⲉ]ϫⲱⲟⲩ [ⲁϥⲃⲁⲡⲧⲓ]ⲍⲉ[5] ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ϩⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ[6] ⲙ̄ⲡⲉⲓⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲡϣⲏⲣⲉ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲁϥⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ :—

ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲣⲉⲩⲡⲱⲣϣ̄[7] ⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲅⲱⲣⲁ (sic) ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ[8] · ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣ̄ⲟⲩ ⲉ̄ⲧⲟⲧⲡ ⲉϩⲟⲩⲛ :— ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲉⲓ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲱ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̄

tut, la troisième s'écria : «Tu es le bienvenu (καλ.), aujourd'hui, auprès de nous, ô (ὦ) coq (ἀλέκτωρ) qui invites les saints au festin (δεῖπνον) des milliers d'années[9]». Lorsque la troisième se tut, la quatrième éleva (p. 56) la voix; elle s'écria : «Tu es le bienvenu (καλ.) auprès de nous, ô (ὦ) précurseur (πρόδρομος) qui conduiras tous les martyrs (μαρ.) dans la cité (π.) du Christ». Lorsque Martin et sa femme les entendirent, ils se jetèrent aux pieds de saint (ἅγ.) Isidore, en disant : «Fais-nous la charité (ἀγάπη) de nous donner le sceau (σφραγίς) de Jésus-Christ». Aussitôt il se fit apporter de l'eau, de l'huile et de l'encens. Il se mit debout et pria pour eux. Il les baptisa (βαπτίζειν) au nom du Père, du Fils et de l'Esprit(πν.)-Saint. Il les fit chrétiens (χρ.).

Le lendemain, le roi fit dresser le tribunal (β.) au milieu de la place (ἀγορά) de la ville (π.). Il se fit amener tous les chrétiens (χρ.) emprisonnés.

(1) ⲉⲧⲛⲁⲕⲁⲗⲉⲓ.

(2) ϩⲁϫⲱϥ.

(3) ⲙⲛⲧⲉϥϥ̄ϩⲓ̈ⲙⲉ ⲁ̄ⲩⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ.

(4) ⲛⲁ̄.

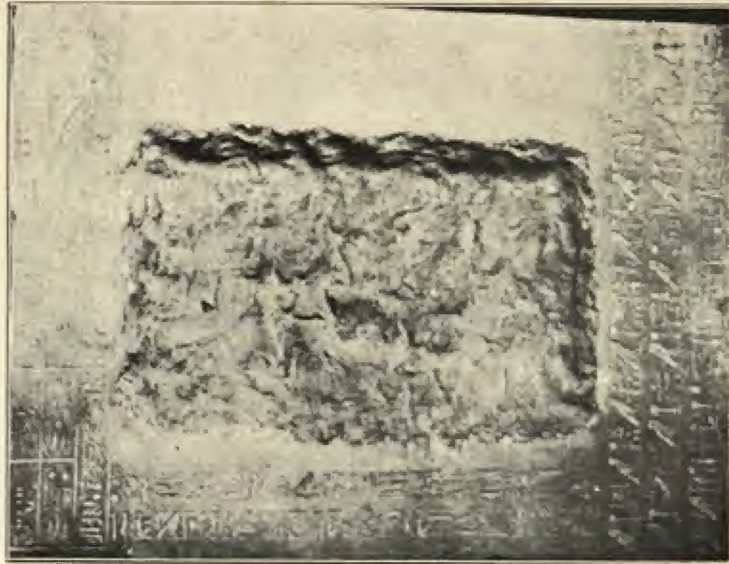
(5) ⲁϥϯ ϫⲱⲕⲙ.

(6) ⲣⲁ̄.

(7) ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩⲡⲱⲣϣ.

(8) ⲛ̄ⲧ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ ne se trouve pas dans le *Codex Borgianus*.

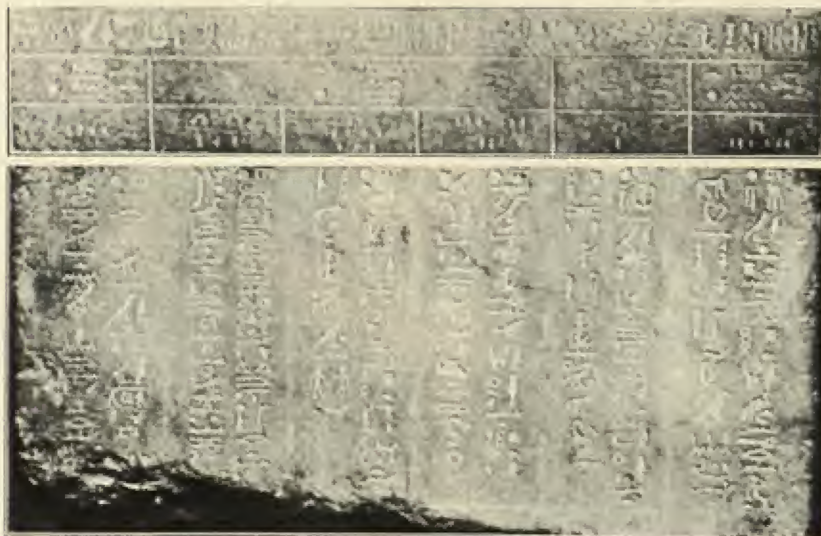
(9) Comme l'a déjà fait remarquer O. von Lemm (*Bruchstücke*, p. 66), ce passage renferme deux allusions à l'Apocalypse (xix, 9; xx, 4).



1



2



3

Un nouveau monument du dieu Imhotep.

· ϫⲓϣⲓⲡⲉ ⲛⲁⲕ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲕⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲧⲉ · ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲁϥϭⲱⲛⲧ ⲉⲣⲟϥ ⲉⲙⲁⲧⲉ · ⲁϥ-(Fol. XXIX, *recto*, p. ⲛ̄[ⲍ]) ⲧⲣⲉⲩϭⲟⲡϥ̄ ⲛ̄ⲥⲉⲁϣⲧϥ̄ ⲉⲩⲥⲧⲩⲗⲗⲟⲥ[1] · ⲉ̄ⲣⲉ ⲟⲩⲧⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ϩⲟⲙⲧ̄ ϩⲓϫⲱϥ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲟⲩϭⲉⲣⲱⲃ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ ϩⲛ̄ⲧⲉϥϭⲓϫ ⲉⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲫⲩⲣⲁⲕⲗⲏⲥ[2] :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲙⲁⲣⲧⲓⲛⲟⲥ ⲙⲛ̄ⲧⲉϥⲥϩⲓⲙⲉ ⲁⲗⲉ ⲉϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ · ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ̄ ϩⲛ̄ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓ̄ⲁ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲉ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲗⲟⲃⲉ ϩⲱⲧⲧⲏⲩⲧⲛ[3] : ⲉ̄ϣⲱⲡⲉ̄ ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲕϩⲏⲧ ϩⲟⲥⲉ · ⲉ̄ⲕⲟⲩⲉϣ ϩⲛ̄ⲕⲉⲁⲛⲛⲱⲛⲏⲁ ⲟⲛ · ϯⲛⲁϯ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲕⲉⲙⲁⲁⲃⲉ ⲛ̄ⲁⲛⲛⲱⲛ̄ⲛⲁ · ⲉ̄ϫⲉⲛ-ϯⲕⲉⲙⲁⲁⲃⲉ · ⲉⲓϯ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛⲁⲕ ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ · ⲙⲟⲛⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲉⲣⲁⲧⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲓ · ⲡⲉϫⲉ ⲙⲁⲣⲧⲓⲛⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲟⲩⲕⲟⲩⲛ ⲁⲓϯ[4] ⲥ̂ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϣⲉ[5] ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲩ(sic)ⲛⲁⲣⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ⲙⲛ̄ϣⲟⲙ̄ⲛⲧ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲕⲩⲛⲁⲛ(sic)ⲛⲁⲣⲓⲟⲛ ⲛ̄ϩⲁⲧ ⲙⲛ̄ⲧⲁⲁⲡⲟⲥⲕⲉⲩ(sic)ⲉ ⲧⲏⲣⲥ̄[6] · ⲁⲓⲧⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲏⲣⲁ · ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉⲟⲣⲫⲁⲛⲟⲥ · ⲭⲱⲣⲓⲥ ⲕⲉϣⲉ · ⲧⲁⲓⲟⲩ ⲛ̄ϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲛ̄ⲧⲁⲓ̈ · ⲉⲁⲓⲕⲁⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ[7] ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲩⲟ ⲛ̄ⲣⲙ̄ϩⲉ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲛⲧⲁⲓⲭ[ⲁⲣⲓ]ⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟ[ⲟⲩ ·] ϫⲉⲕⲁ[ⲥ ⲉⲓⲉ]ϫⲓ ⲧ[ⲙⲛ̄]ⲧⲣ̄[ⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ] (Fol. XXIX, *verso*, p. [ⲛ]ⲏ) ⲉϣϫⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲉⲣϩⲧⲏⲓ ⲉϫⲉⲛⲛⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ·

Apa Isidore monta sur le tribunal (*β.*). Il dit au roi : «Ô (*ὦ*) roi, sois confondu avec les dieux abominables». Mais (*δέ*) le roi entra dans une violente colère, il (p. 57) le fit empoigner et suspendre à une colonne (*σῖῦλος*) sur laquelle était une statue en bronze, dont la main tenait un bâton de fer; on l'appelait Hiéraklès[8]. Aussitôt Martin et sa femme montèrent sur le tribunal (*β.*). Ils s'écrièrent : «Nous sommes chrétiens (*χρ.*) de plein gré (*παρρ.*)». Le roi leur dit : «Vous aussi, seriez-vous insensés? Si ton cœur est insatiable et que tu veuilles encore d'autres annones (*ἀνν.*), je t'en donnerai trente autres en plus des trente premières et je te les donnerai chaque jour. Seulement (*μόνον*) ne me désobéis pas.» Martin lui dit : «Ainsi donc (*οὐκοῦν*), j'ai donné deux cents *centenarii* d'or et trois cents d'argent; tout mon mobilier (*ἀποσκευή*), je l'ai remis aux veuves (*χήρα*) et aux orphelins (*ὀρφανός*), outre (*χωρίς*) mes cent cinq esclaves à qui, pour Dieu, j'ai donné la liberté avec tout ce que je leur ai accordé (*χαρίζεσθαι*), dans le but d'obtenir le royaume de Dieu. (P. 58.) Si je n'ai pas regretté tout cela, vais-je regretter tes injustes annones (*ἀνν.*)?»

[1] ⲁϥⲧⲣⲉⲩϭⲱⲡⲉ ⲛⲁⲡⲁ ⲉⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁⲩⲉⲓ̈ϣⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉⲩⲥⲧⲩⲗⲗⲟⲥ.

[2] ⲫⲩⲣⲁⲕⲗⲏⲥ (sic).

[3] ⲁ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲗⲓ̈ⲃⲉ ⲧⲏⲣⲧⲛ̄.

[4] ϣϫⲉ ⲁⲓ̈ϯ.

[5] Le *Codex Borgianus* n'a pas le mot ⲛϣⲉ.

[6] ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲛ̄ⲧⲁⲓ̈ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲉϩⲏⲕⲉ ⲙⲛ̄ⲛⲟⲣⲫⲁⲛⲟⲥ.

[7] ⲛ̄ⲧⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲓ̈ⲕⲁⲁⲩ.

[8] O. von Lemm, *Bruchstücke*, p. 66.

ⲛ̄ ϯⲛⲁⲉⲣϩⲧⲏⲓ ⲉϫⲛ̄ⲛⲉⲕⲁⲛⲛⲱⲛⲏⲁ ⲛ̄ϫⲓ̈ⲛϭⲟⲛⲥ̄ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ[1] ⲥⲱⲧⲙ ⲉⲛⲁⲓ ⲁϥⲛⲟⲩϭⲥ̄ ⲉⲙⲁⲧⲉ[2] ⲁϥⲧⲣⲉⲩϥⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲥⲏϥⲉ · ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲙⲛ̄ⲧⲉϥⲥϩⲓⲙⲉ · ⲁⲩϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ ⲛ̄ⲥⲟⲩϯⲟⲩ ⲛ̄ⲭⲟⲓⲁϩⲕ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ :—

ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛⲉϥ[ⲁ]ϣⲉ ⲉⲡⲉⲥⲧⲩⲗ[ⲗⲟⲥ] · ⲉⲣⲉ ⲡⲉ[ⲧⲟⲩⲱ]ⲧ ⲛ̄ϩⲟ[ⲙⲛ̄ⲧ ϩⲓ]ϫⲱϥ [ⲁϥϥⲉⲓ ⲛ̄ⲛⲉϥ]ⲃⲁⲗ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ϫⲉ ⲉⲓ̈ϫⲉⲣⲟⲕ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲛⲁⲯⲩⲭⲟⲛ[3] :— ⲡⲉⲭ︦ⲥ︦ ⲡⲉⲧⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲡⲛⲟⲏ ⲛ̄ⲱⲛϩ̄[4] · ⲛ̄ⲅϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛⲟⲩⲟⲣⲅⲏ ⲛ̄ⲅ̄ⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲓⲙⲏⲏ̄ϣⲉ[5] ⲉⲧⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ⲙ̄ⲡⲓⲙⲁ ⲉⲩⲑⲉⲱⲣⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ · ⲛ̄ⲅ̄ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ[6] ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲧⲁⲣⲟⲩⲉⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲙⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ · ⲉⲓⲙⲏⲧⲉⲓ̈ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ[7] (Fol. XXX, *recto*, p. ⲡ̄ⲑ̄) ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲅ̄ⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲛ̄ⲅ̄ⲡⲉⲉ̄ⲛⲉ ⲡⲉϥⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ϩⲁⲣⲟϥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲃⲱϭϥ̄ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ϩⲉⲙⲡⲉⲥⲧⲩⲗⲗⲟⲥ ⲁϥⲡⲱⲧ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲙⲏⲏϣⲉ ⲁϥⲙⲟⲩⲟⲩⲧ[8] ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ :— ⲉⲛⲉϥϩⲓ̈ⲟⲩⲉ[9] ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲡⲉ ϩⲙ̄ⲡϭⲉⲣⲱⲃ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲓⲡⲉ ⲉ̄ⲧⲛ̄ⲧⲟ̄ⲟ̄ⲧϥ ⲁⲩⲱ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲁϥϯ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲓ̈ ⲉⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲁϥⲡⲉⲉ̄ⲛⲉ ⲡⲉϥⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ϩⲁⲣⲟϥ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲛⲉⲧϩⲙ̄ⲡⲉϥ-

Lorsque le roi entendit ces paroles, il fut violemment irrité[10]. A lui et à sa femme, il fit trancher la tête (d'un coup) d'épée. Ils achevèrent leur martyre (*μαρτυρία*) le cinq de Koiahk, en paix (*εἰρ.*), ainsi soit-il (*ἀμ.*).

Or (*δέ*) saint (*ἅγ.*) Isidore était suspendu à la colonne (*στῦ.*) sur laquelle était la statue de bronze. Il leva les yeux et lui parla : «Je te le dis, ô (*ὦ*) statue inanimée (*ἄψυχον*), le Christ te communique un esprit de vie et t'arme de la colère (*ὀργή*)[11]. Marche contre cette foule qui stationne en cet endroit et me regarde. Tue-la, afin que l'on sache qu'il n'y a dans le ciel et sur la terre que le Dieu des chrétiens (*χρ.*). (P. 59.) Puis va auprès du roi et renverse-le sous son trône (*θρόνος*).» Aussitôt la statue descendit de la colonne (*στῦ.*), chargea la foule et la tua. Elle la frappait de la massue en fer qui était dans sa main. Elle se dirigea ensuite vers le roi et le renversa sous son trône. Les gens de son entourage saisirent (*ἁρπάζειν*) le roi, le ramenèrent à son palais

(1) Au lieu de ⲡⲣ̄ⲣⲟ, ⲇⲓ̈ⲟⲕⲗⲏⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ.

(2) ⲁϥϭⲱ ⲛⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲛⲁⲩ ⲉ̄ϥⲟ̄ⲛ̄ϣ ⲉ̄ⲃⲟⲗ :— ⲁϥⲕⲉⲗⲉⲩⲉ̄ ⲉ̄ⲧⲣⲉⲩϥⲉⲓ̈.

(3) ⲛⲁⲧⲡ̄ⲛ̄ⲁ.

(4) ⲛⲱⲛϩ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲟⲣⲅⲏ · ⲛⲅⲃⲱⲕ.

(5) ⲙⲏⲏϣⲉ ⲧⲏⲣϥ̄.

(6) ϩⲱⲧⲃ̄.

(7) ⲛ̄ⲥⲁⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲓ︦ⲥ︦ ⲡⲉⲭ︦ⲥ︦.

(8) ⲁ̄ϥϩⲱⲧⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ.

(9) ⲛⲉϥϩⲓ̈ⲟⲩⲉ.

(10) Le *Codex Borgianus* ajoute : «et il demeura un long moment dans la stupeur».

(11) Litt. : «le Christ t'ordonne un souffle de vie et reçois la colère».

ⲕⲱⲧⲉ ϩⲁⲣⲡⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲁⲩϫⲓⲧϥ̄ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓⲟⲛ · ⲁⲩϣⲧⲟⲙ̀ ⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲉⲣⲱϥ · ⲁⲩⲱ ⲡⲙⲏⲏϣⲉ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ[1] ⲉⲛⲉⲩⲏⲓ · ⲁⲩϣⲧⲟⲙ ⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲉ̄ⲣⲱⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲑⲟⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ · ϩⲟⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉⲛⲉⲩϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ[2] · ϩⲛ̄ⲕⲟⲟⲩⲉ ⲁⲩϭⲱϣⲧ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲉⲛⲛⲉⲩϣⲟⲩϣⲧ̄ ⲉⲩⲑⲉⲱⲣⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲉϥⲡⲏⲧ ⲉϩⲏⲧ ⲉⲣⲏⲥ[3] : ϩⲛ̄ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲉϥⲙ[ⲟⲩ]ⲟⲩⲧ ⲛ̄[ⲛⲉⲣⲱ]ⲙⲉ · [ⲙⲛ̄]ⲛ̄ⲥⲱ[ⲥ ⲁϥⲉⲓ̈ ϩⲁ][4]ⲧ[ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ]- (Fol. XXX, *verso*, p. ξ̄) ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ · ϫⲉ ϩⲱ ⲉⲣⲟⲕ ϫⲉ ⲁⲕϫⲱⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲇⲓⲁⲕⲟⲛⲓⲁ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ :— ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ[5] ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲥⲱⲥ̄ (sic) ⲛⲏⲩ ⲛ̄ⲥⲉϣⲟⲣϣⲣ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ϣⲁⲧⲙ̄ⲡⲕⲱⲧⲉ · ⲙ̄ⲡⲉⲓⲥⲧⲩⲗⲗⲟⲥ̀ ⲉⲕϩⲓϫⲱϥ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ⲃⲱⲕ ⲛ̄ⲕⲁϩⲉⲣⲁⲧⲕ (sic) ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲉⲥⲧⲩⲗⲗⲟⲥ[6] · ⲧⲁⲣⲉⲕϣⲱⲡⲉ ⲛⲁⲩ [ⲛ̄ⲟ]ⲩⲙⲁⲉⲓⲛ :— [ⲁⲩⲱ ⲁ] ⲡⲉⲧⲟⲩ[ⲱⲧ ⲡⲁ]ϩⲧϥ̄ [ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲁϥⲟⲩⲱ]ϣⲧ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟ̂ⲥ ⲁϥⲁⲗⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲛ̄ⲧⲉϥⲃⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲉϥϩⲉ ·

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲛⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ϣⲧⲟⲙ ⲉ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲯⲓ̈ⲥ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ · ⲙ̄ⲡⲉⲑⲟⲧⲉ ⲕⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ[7] ⲁⲩⲱ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁ ⲡⲉⲯⲓ̈ⲥ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ ⲛⲉⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϯⲟⲩⲟⲓ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲱ

(παλ.) et fermèrent les portes sur lui. Toute la foule de la ville (π.), ainsi que les soldats, rentrèrent dans leur demeure et en fermèrent les portes par crainte de la statue. Les uns montèrent sur les toits; d'autres regardèrent de leur fenêtre et virent (θεωρεῖν) la statue parcourir en tous sens la place (ἀγορά) de la ville (π.) pour tuer les gens. A la fin, elle s'en vint devant apa Isidore (p. 60). Le saint (ἅγ.) lui dit : «C'en est assez pour toi. Tu as accompli le service (διακονία) du Seigneur. Voici ce qu'il te dit : Les Perses[8] viendront et détruiront la ville (π.) entière, sauf autour de la colonne (στῦ.) sur laquelle tu te trouves». Le bienheureux (μακάριος) dit à la statue : «Va et tiens-toi sur la colonne (στῦ.), afin que tu redeviennes un monument». La statue s'inclina et adora apa Isidore; puis elle monta sur son socle (βάσις).

Après cela, les portes de la ville (π.) furent fermées durant neuf jours; la frayeur ne les laissa pas ouvertes à cause de la statue. Neuf jours après, apa

[1] ⲉϩⲟⲩ̅.

[2] ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲧϫⲉ.

[3] ⲉ̄ϥⲃⲏⲕ ⲉ̄ⲡⲓ̈ⲥⲁ ⲙⲛ̄ⲡⲁⲓ̈.

[4] La lacune n'est pas assez grande pour contenir ⲁϥⲉϩⲁⲧϥ après ⲁϥⲉⲓ̈.

[5] ϫⲟ sur du grattage.

[6] ϩⲓϫⲛ̄ⲧⲉⲕⲃⲁⲥⲓⲥ.

[7] ⲉⲧⲃⲉⲑⲟⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ.

[8] Ne serait-ce pas une allusion à la prise d'Antioche par Chosroès en 540?

ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁ ⲇⲓ̈ⲱⲕⲗⲏⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲥⲉⲣⲙ̄ ⲡⲉⲩϩⲏⲧ ⲥⲁⲃⲟⲗ[1] ⲙ̄ⲡ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲁⲙⲏⲓ̈ⲧⲛ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲓ̅ⲥ̅ ⲙ̄ⲡⲉⲣ̄ⲣ̄ϩⲟⲧⲉ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲩⲉⲓ ⲉ̄- (Fol. XXXI, *recto*, p. ⲝ̅[ⲁ̅]) ⲃⲟⲗ ⲁⲩⲙⲟⲟϣⲉ ϩⲛ̄ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲓ̅ⲥ̅ ⲙⲛ̄ⲡϩⲁ-ⲅⲓⲟⲥ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲥⲧⲱⲧ ϩⲙ̄ⲡⲉⲩϩⲏⲧ[2] ⲉⲧⲃⲉ̄ϩⲟⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲓ̈ⲇⲱⲗⲟⲛ ⲉⲧϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲉⲥ-ⲧⲩⲗⲗⲟⲥ · ⲉⲩϭⲱϣⲧ ⲉⲣⲟϥ ⲉⲩⲣ̄ϩⲟⲧⲉ · ϫⲉ ⲛ̄ⲛⲉϥⲃⲟϭϥ̄ ⲉ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲛ̄ϥ-ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ[3] ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲉⲛⲉⲩⲛⲁϩⲧ ⲉⲩⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲁⲣⲓ̈ⲡⲛⲁ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲛ ⲛ̄ⲅ̄ⲧⲟⲩϫⲟⲛ[4] ⲉ̄ⲡⲉⲓ̈ⲧⲟⲩⲱⲧ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ϥⲟⲛϩ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲉ ⲙⲉⲣⲉ ⲗⲁⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲟ̄ⲟⲩ ϣⲱⲡⲉ̄ ⲙ̄ⲙⲱⲧⲛ[5] · ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ ⲛⲉ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲙⲟⲟⲩⲧⲟⲩ · ⲛⲉⲩⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ϯⲟⲩ ⲛ̄ϣⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲅⲁⲛⲟⲥ · ⲙⲉⲛϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲣ̄ⲣⲟ

ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲇⲉ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ·ˑ ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲣⲟϥ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙ̄ⲟ̄ⲥ ϫⲉ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲱ̄ ⲡⲁ̄ⲛⲟⲙⲟⲥ̀ · ⲛ̄ⲧⲁ ⲉⲣⲡⲟⲗⲩ(sic)ⲙⲟⲥ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲕ :— ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲇⲉ ⲁϥϯ ⲙ̄ⲡⲉϥϩⲟ[6] ϩⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ[ⲡⲉ]-ϫⲁϥ ⲛ̄ⲁ[ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ]ⲇⲱⲣ[ⲟⲥ ϫⲉ ⲙⲟ]ⲟϣ[ⲉ ϣⲁϩ̄ⲧⲟⲟⲩⲉ] (Fol. XXXI, *verso*, p. ⲝ̅ⲃ̅)

Isidore parcourut la ville (ϖ.), en disant : « Ô (ὦ) gens de la ville (ϖ.), dont Dioclétien a détourné le cœur du Dieu du ciel, par la puissance de Jésus, sortez, ne craignez pas! ». Aussitôt ils sortirent (p. 61). Ils marchèrent par la puissance de Jésus et du saint (ἅγ.). Ils tremblaient d'effroi, (en pensant) à l'idole (εἴδ.) qui était sur la colonne (σῦ.). Ils la regardaient, craignant qu'elle ne descendît pour les tuer. Ils se prosternèrent et adorèrent apa Isidore, en disant : « Aie pitié de nous et délivre-nous de cette statue ». Apa Isidore leur dit : « Vive le Seigneur! Aucun mal ne vous arrivera plus. » Enfin (λοιπόν), ceux que la statue avait fait périr étaient au nombre de cinq cents citoyens (πάγανος) et de cent soldats du roi.

Or (δέ) saint Isidore se rendit au palais (ϖαλ.) du roi. Il cria : « Lève-toi! Sors, ô (ὦ) impie (ἄν.), afin que je combatte (πόλεμος) contre toi. » Or (δέ) le roi se montra au théâtre (θέα.)[7]. Il dit à apa Isidore : « Lève-toi de bon matin. (P. 62.) J'enverrai chercher de Cilicie un magicien[8] plus fort que toi. » Et

(1) ϩⲁⲃⲱⲗ.

(2) ⲁⲩⲱ̄ ⲛⲉⲩⲣ̄ϩⲟⲧⲉ.

(3) ⲛ̄ϥ̄ϩⲱⲧⲃ̄.

(4) ⲛ̄ⲅ̄ⲛⲁϩⲙⲉⲛ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲧϥ.

(5) ⲛⲁⲧⲁϩⲉ ⲧⲏⲩⲧⲛ̄.

(6) ⲁ̄ϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲁϥϭⲱϣⲧ̄ ⲉⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁⲃ ϩⲙ̄ⲡ̄ϣⲟⲩϣⲧ̄ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁ̄ⲇⲣⲟⲛ.

(7) « Le roi sortit; il vit le saint à la fenêtre du théâtre » (*Codex Borgianus*).

(8) Le *Codex Borgianus* donne le mot ⲙⲁⲅⲟⲥ pour le terme « magicien »; le nouveau texte, ⲥⲁϩ. L'identité de ces deux termes synonymes était déjà connue par un passage du martyre d'Héraclides (W. E. Crum, *Catalogue*

ϯⲛⲁⲧⲛ̅ⲛⲟⲟⲩ[1] ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲕⲩⲗⲏⲕⲓⲁ · ⲧⲁⲉⲓⲛⲉ ⲛ̅ⲟⲩⲙⲁⲅⲟⲥ ⲉϥⲟ ⲛ̅ⲥⲁϩ[2] ⲉϩⲟⲩⲉ ⲉⲣⲟⲕ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲁⲛⲁⲭⲱⲣⲉⲓ ⲛⲁϥ ⲛ̅ϭⲓ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ :— ϩⲧⲟⲟⲩ ⲇⲉ ⲛ̅ⲧⲉⲣⲉϥϣⲱⲡⲉ · ⲁ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲃⲱⲕ ⲉ̅ⲣⲙ̅ⲡ̅ⲣⲟ ⲙ̅ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ · ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲡⲣ̅ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁⲙⲟⲩ ⲉ̅ⲃⲟⲗ ⲱ ⲡⲉⲇⲣⲁⲕⲱⲛ ⲛ̅ⲧⲁⲉⲣⲡⲟⲗⲩⲙⲟⲥ̀ ⲛ̅ⲙ̅ⲙⲁⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲛ̅ⲛⲁ[· · ⲡⲉϥ]ⲡⲁⲗⲗⲁ[ⲧⲓ̈ⲟⲛ] · ϫⲉ ⲛⲓⲙ [ⲛ̅ⲧⲁ. . .] ⲧϯⲥⲱ[ⲧⲙ̅]ⲉ̅ⲣⲙ̅ⲡ̅ⲣⲟ ⲙ̅ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓⲟⲛ ·— ⲡⲉϫⲁⲩ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲡⲓⲁⲛϩⲟⲥⲓⲟⲥ ⲡⲉ · ϫⲉ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ⲛ̅ϭⲓ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ϫⲉ ⲃⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲧⲉⲧⲛ̅ϥⲓ ⲛ̅ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ⲛ̅ⲧⲥⲏⲃⲉ · ⲡⲉϫⲁⲩ ⲛⲁϥ ⲛ̅ϭⲓ ⲛⲉϥⲛⲟϭ ϫⲉ ⲙ̅ⲡⲱⲣ · ⲁⲗⲗⲁ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛ̅ⲉ ⲛ̅ⲥⲉⲙⲟⲩⲣ ⲛ̅ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̅ⲱⲛⲉ · ⲉ̅ⲡⲉϥⲙⲟ̅ⲕ̅ϩ (sic)[3] · ⲛ̅ⲥⲉⲛ̅ⲟϫϥ ⲉⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲣⲉ ⲛ̅ⲑⲩⲣⲓⲟⲛ ⲛ̅ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ⲟⲩⲱⲙ ⲛ̅ⲛ̅ⲉϥⲥⲁⲣ̅ⲝ :— ⲛ̅ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲕⲉ̅ⲗⲉⲩⲉ[4] · ⲉⲧⲣⲉⲩⲙⲟⲩⲣ ⲛ̅ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̅ⲱⲛⲉ · ⲉⲡⲙⲁⲕϩ ⲛ̅ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ (Fol. XXXII, *recto*, p. ⲝ̅ⲅ̅) ⲛ̅ⲥⲉⲛⲟϫϥ̅ ⲉⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ :— ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̅ⲃⲟⲗ ⲉϥϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲥⲱⲧⲙ̅ ⲉⲡⲉⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ ⲓ̈ⲱⲛⲁⲥ · ⲙⲡⲉⲓ̈ϣⲟⲙⲛ̅ⲧ ⲛ̅ϩⲟⲟⲩ · ⲙⲛ̅ϣⲟⲙⲧⲉ̀ ⲛ̅ⲟⲩϣⲏ · ϩⲛ̅ⲧⲕⲁⲗⲗⲁϩⲏ ⲙⲡⲕⲏⲧⲟⲥ[5] · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲛⲟϫϥ̅ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̅ϫⲙ̅ⲡ̅ⲡⲉⲧ-

saint Isidore s'éloigna (ἀναχωρεῖν). Lorsque le jour parut, le bienheureux (μακ.) se présenta à la porte du palais (παλ.). Il cria au roi : «Sors, ô (ὦ) dragon (δράκων), afin que je combatte contre toi». Le roi dit aux gens de son palais (παλ.) : «Quel est celui que j'entends crier à la porte du palais (παλ.)?». Ils lui dirent : «C'est ce scélérat (ἀνόσιος) d'Isidore. — Sortez, leur dit le roi, et tranchez-lui la tête d'un coup d'épée[6]. — Non, répondirent ses nobles, mais (ἀλ.) ordonne[7] (κελ.) qu'on lui attache au cou une grosse pierre et qu'on le jette à la mer (θάλασσα), afin que les bêtes (θηρίον) de la mer (θάλ.) dévorent sa chair (σάρξ).» Aussitôt le roi commanda (κελ.) de lier une grosse pierre au cou d'apa Isidore (p. 63) et de le lancer dans la mer (θάλ.). Mais (δέ) le bienheureux (μακ.) Isidore s'écria : «Toi, dit-il, qui entendis le prophète (προφήτης) Jonas (qui resta) trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine (κῆτος), et qui le rejetas sur la terre ferme, écoute-moi en ce jour et envoie-moi ton ange (ἄγγελος) pour venir me sauver de l'abîme

of the Coptic mss. in the British Museum, p. 154).

[1] ϯⲛⲁϫⲟⲟⲩ ⲉ̅ⲣⲟ̅ⲟⲩ.

[2] ⲟⲩⲟⲧ̅ⲕ.

[3] ⲉⲧⲣⲉⲩϭⲱⲡⲉ ⲛⲁⲡⲁ ⲉⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̅-ⲙⲟⲩⲣ.

[4] ⲥ sur une autre lettre.

[5] ⲡ̅ⲕⲉⲫⲁⲗⲓⲥ.

[6] Litt. : «enlevez sa tête par l'épée».

[7] *C. B.* : «qu'on saisisse apa Isidore et».

ϣⲟⲩϣⲟⲩ[1] :— ⲉⲕⲉⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲣⲟⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲛ̄ⲅⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ[2] ⲙ̄ⲡⲉⲕⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲛ̄ϥⲓ̈ ⲛ̄ϥⲧⲟⲩϫⲟⲓ[3] · ϩⲉⲙ̄ⲡⲡⲩⲗⲁⲅⲟⲥ (sic) ⲙ̄ⲙⲟ̄ⲟⲩ · ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲕ̄ ⲡⲉ ⲡ̄ⲃⲟⲏⲑⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲉⲙⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲃⲟⲏⲑⲟⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲩ · ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲥⲕⲉⲡⲁⲥⲧⲏⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲧϩⲉⲗⲡⲓⲍⲉ ⲉⲣⲟϥ[4] ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :—

ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ ϣⲁⲣⲟϥ ⲙ̄ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ · ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲉϫⲉⲛⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ⲁϥϫⲓⲱⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ϫⲉ ⲱ ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ϯⲛⲟϭ :— ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲧⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲏ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲣⲉ ⲛⲟⲩϫⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁϥⲛⲟϫϥ̄ ⲉϩ[ⲣⲁⲓ̈ ⲛ̄]ϭⲓ ⲑⲁⲗ[ⲁⲥⲥⲁ] ⲙⲛ̄[ⲧⲕⲉⲫⲁⲗⲓ̈ⲥ] (Fol. XXXII, *verso*, p. ⲝ̄ⲁ̄) ⲉⲧⲙⲏⲣ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛⲉⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲧⲁⲗⲏⲩ ⲉⲣⲟⲥ[5] · ⲡⲉϫⲉ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲕⲉⲫⲁⲗⲓ̈ⲥ ⲙⲟⲟϣⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ϯϣⲓⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲏ̄ⲏϣⲉ ⲛⲁⲩ ⲉⲧϭⲟⲙ̄ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̄ · ⲛ̄ⲥⲉϯⲉⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲛⲁϥ :— ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲥ̄ⲱⲕ ⲙ̄ⲡⲱⲛⲉ · ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲟⲩϫⲟⲓ̈ ⲉⲣⲉ ⲡⲧⲏⲩ ⲛⲏⲃⲉ ⲛ̄ⲥⲱϥ · ⲁϥϫⲓ̈ⲧϥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ϩⲛ̄ⲧϭⲟⲙ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :—

(*πέλαγος*) des eaux, car tu es le secours (*βοηθός*) de ceux qui n'ont point d'assistance (*βο.*) et la protection (*σκεπαστής*) de ceux qui espèrent (*ἐλπίζειν*) en toi, mon Seigneur Jésus-Christ ».

Et aussitôt le Seigneur lui envoya Michel qui se tint sur la mer (*θάλ.*), en criant : « Ô (*ὦ*) mer (*θάλ.*) immense, le Seigneur Jésus te commande de rejeter Isidore, serviteur de Dieu ». Aussitôt la mer (*θάλ.*) le rejeta avec la pierre (*κεφαλίς*)[6] (p. 64) à laquelle il était attaché. Apa Isidore était monté sur elle. Michel lui dit : « Prends la pierre (*κεφ.*). Va à la ville (*π.*). Confonds cet impie (*ἄν.*), afin que les foules voient la puissance de Dieu et qu'elles le glorifient. » Apa Isidore monta sur la pierre, comme sur un navire poussé par le souffle du vent[7]. Il atteignit la ville (*π.*) par la puissance de Jésus-Christ.

[1] ⲁϥⲧ̄ⲣⲉ ⲡⲕⲏⲗⲟⲥ ⲕⲁⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲓ̈ϫⲙ =.

[2] ⲛ̄ⲅϫⲟⲟⲩ.

[3] ⲛ̄ϥ̄ⲛⲟⲩϩⲙ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲓ.

[4] Toute la partie de cette prière, comprise entre ⲉⲕⲉⲥⲱⲧⲙ̄ et ϩⲉⲗⲡⲓⲍⲉ, est soulignée dans les deux manuscrits par l'ornement ⊃ répété à chaque ligne de la colonne.

[5] ⲛ̄ⲑⲉⲛⲟⲩϫⲟⲓ̈ · ⲛⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ̄ ⲁ. C'est ainsi que se termine le manuscrit de la collection *Borgia*. La lettre ⲁ finale est la première du mot ⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ, ainsi que l'établit le nouveau texte de Hamouli.

[6] Le sens de ce mot grec *κεφαλίς* a été suffisamment déterminé par O. von Lemm, *Bruchstücke*, p. 66.

[7] « Comme un navire, le vent soufflant derrière lui. »

[ⲛ̄ⲧⲉ]ⲣⲉϥⲃⲱⲕ ⲉⲧ[ⲡⲟⲗ]ⲓⲥ ⲉⲣⲉ ⲧⲕⲉ[ⲫⲁⲗⲁⲓⲥ] ⲛ̄ⲱⲛⲉ [ⲙⲟⲟϣⲉ ⲛ̄ⲥ]ⲱ̄ϥ ⲁ ⲙ̄ⲙ̄ⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ (sic) ⲙⲱⲅⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲉϯⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲉⲓϣ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ · ⲥⲱⲕ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲱ̄ⲛ̄ⲉ̄ ⲉ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ · ⲁⲩⲱ ⲉⲓ̈ⲥ ϩⲏⲛⲧⲉ̄ ϥ̄ⲙⲟ̄ⲟ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲟⲩϫⲟⲓ̈ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲡ̄ⲧⲏⲩ ⲛⲓ̈ⲃⲉ ⲛ̄ⲥⲱϥ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲥⲁϩⲉ ⲡⲱⲛⲉ · ⲁϥⲧⲟⲟϭⲉϥ ⲉ̄ⲣⲉⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲁⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲡⲱⲛⲉ ⲉϥⲧⲟⲟϭⲉ ⲉ̄ⲣⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲁⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ · ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲛⲓⲙ (sic) ⲁϥⲧⲟⲗⲟⲙⲁ ⲉⲕⲱ ⲙ̄ⲡⲉⲓ- (Fol. XXXIII, *recto*, p. ⲝ̄ⲉ̄) ⲱⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲁ ⲡⲉϫⲉ ϩⲟⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲱⲛⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲛⲙⲟⲣϥ̄ ⲉⲡⲙⲟⲕϩ̄ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲁⲛ̄ϩⲟⲥⲓⲟⲥ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁⲛⲛⲟϫϥ ⲉⲑⲁⲗⲁ̄ⲥⲥⲁ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲇⲉ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲁⲩⲱ ⲛⲓⲙ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ :— ⲡⲉϫⲁⲩ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ⲁⲛⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲉϥⲙⲟ̄ⲟ̄ϣⲉ̀ ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲓ̈ⲱⲛⲉ ⲙⲟⲟϣⲉ̀ ⲛ̄ⲥⲱϥ · ϣⲁⲛⲧⲉϥⲉⲛ̄ⲧϥ ⲛ̄ϥ̄ⲧⲟ̄ⲟϭⲉϥ ⲉ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲁ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟϭ ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲁ ⲡⲉⲓⲛⲁⲍⲱⲣⲁⲓ̈ⲟⲥ ⲧⲁⲙⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓ̈ⲙ · ϩⲉⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲉⲣ̄ ⲙⲁⲅⲓ̈ⲁ · (sic) ⲙⲱⲅⲓ̈ⲥ ⲛ̄ⲧⲉϫⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲓ ⲉⲡⲉⲓⲙⲁ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲉⲓⲛⲉ̄ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲙⲁⲥⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲃⲓ̈ⲧϥ ⲙ̄ⲙⲁⲩ ϩⲓ̈ⲣⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ · ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛ̄ϫⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲉⲓ̈ϣ ⲙ̄ⲙⲁⲥⲉ · ⲭⲱⲣⲓ̈ⲥ̀ ⲕⲉϣⲏ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲉϣϭⲙ̄ϭⲟⲙ ⲉ̄ⲕⲓⲙ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲉⲡⲧⲏⲣϥ̄ · ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲟⲩⲉ̀ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲉ ⲡⲉⲓϩⲱⲃ ⲡⲁⲓ ·

Lorsqu'il fut entré dans la ville (ϖ.) avec la pierre (κεφ.) qui le suivait comme un navire poussé par le souffle du vent, en le voyant, les foules s'écrièrent : « Vraiment (ἀλη.), c'est à peine (μόλις) si cinq bœufs au joug pourraient traîner ce bloc en ce lieu; et voilà qu'il marche derrière lui, comme un navire poussé par le souffle du vent ». Et saint (ἅγ.) Isidore retira la pierre et la dressa à la porte du palais (ϖαλ.) royal. Lorsque le roi vit la pierre dressée à la porte du palais (ϖαλ.), il dit : « Qui a osé (τολμᾶν) placer cette pierre en cet endroit? ». (P. 65.) Quelques-uns lui dirent : « C'est la pierre que nous avions attachée au cou de cet insensé (ἀνό.) d'Isidore. Nous l'avions jeté à la mer (θάλ.). » Il leur dit : « Et qui l'a amené en ce lieu? — Nous l'avons vu nous-mêmes, dirent-ils, qui marchait, et la pierre le suivait jusqu'à ce qu'il l'eut conduite et placée en ce lieu. » Le roi s'adressa à ses grands : « Vraiment (ἀλ.), ce Nazaréen a montré à tout le monde que les chrétiens (χρ.) sont des magiciens (μαγεία) : c'est à peine (μόγις) si vingt hommes la porteraient ici ». Et il fit amener des taureaux et les mit près de la porte du palais (ϖαλ.). On amena vingt taureaux sous le joug, en plus (χωρίς) d'une centaine d'hommes. Et l'on ne put absolument pas bouger la (pierre) : car cette entreprise

ϫ[ⲉⲕⲁⲥ] ⲉⲣⲉ ⲡⲡ[ⲉⲧⲟⲩⲁ]ⲁⲃ ϫⲓⲉ[ⲟⲟⲩ :—] ⲁⲩⲱ [ⲁⲛⲟⲛ ϩⲱⲱⲛ] (Fol. XXXIII, *verso*, p. ⲝ̅ⲋ̅) ⲁⲛⲛⲓⲙⲟ (sic) ⲛ̄ϣⲡⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ

ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲛⲉϥϯⲟⲩⲟⲓ̈ ϩⲉⲙⲙⲁ ⲛⲓⲙ · ⲛ̄ⲥⲉⲣ̄ⲣⲟⲟ̄ⲩϣ ⲛⲁϥ ⲁⲛ ϩⲗⲗⲁⲁ̄ⲩ :— ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲁϥⲧⲣⲉⲩϭⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ · ϯⲟⲩⲟⲓ̈ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲉ̄ⲧⲃⲏⲏⲧϥ :— ⲉⲓ̈ⲥ̀ ⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲁϥϫⲓ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲭⲏⲙⲁ · ⲁϥⲃⲱⲕ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲡⲉϫⲁϥ [ⲛⲁϥ ϫ]ⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀[...] ϣⲁ ⲉ[........]ⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲓϩⲉ · ⲉⲕⲕⲱ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲁⲛϩⲟⲥⲓ̈ⲟⲥ ϫⲉ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲉϥⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ ⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲓ̅ⲥ̅ · ⲡⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁ ⲧⲉⲕⲙⲛ̄ⲧϫⲟⲉⲓ̈ⲥ̀ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲧⲁⲩⲉ ⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲣⲱⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲉⲓ̈ⲥ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁϥⲙⲉϩ ⲧⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧ̄ⲏⲣⲥ̄ ϩⲙ̄ⲡⲉⲓⲣⲁⲛ ϫⲉ ⲓ̅ⲥ̅ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲛⲉⲩⲛ̄ ⲟⲩϣⲉ̄ⲉⲣⲉ̄ ⲛ̄ⲥϩⲓⲙⲉ · ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲡⲕⲉⲥⲧⲱⲛⲁⲣⲓ̈ⲟⲥ · ⲉⲩⲉⲛ̄ ⲟⲩⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲁⲕⲁⲑⲁⲣⲧⲟⲛ̄ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄ · ⲁϥⲥ̄ⲡⲥ̄ ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ ⲉⲧⲣⲉϥⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲉϥⲏⲓ ⲛ̄ϥⲧⲁⲗ- (Fol. XXXIV, *recto*, p. ⲝ̅ⲍ̅) ϭⲟ ⲛ̄ⲧⲉϥϣⲉ̄ⲉⲣⲉ

n'était pas agréable à Dieu, afin que le saint rendît gloire (au Seigneur). Quant à nous (p. 66), nous fûmes dans l'admiration de ce qui était arrivé.

Or (*δέ*) apa Isidore marchait en tous lieux et personne ne l'inquiétait. Mais (*δέ*) le roi ordonna de s'emparer d'apa Isidore et les soldats parcoururent la ville (*π.*) entière pour le (chercher). Voici que le démon (*διάϐ.*) prit une grande figure (*σχῆμα*). Il s'en alla vers le roi; il lui dit : «Roi [*lacune*] ainsi, laissant cet insensé (*ἀνό.*) d'Isidore prêcher le nom de Jésus que ta seigneurie a ordonné (*κελ.*) de ne pas prononcer. Et voici qu'Isidore a rempli toute la ville (*π.*) de ce nom de Jésus.» Après cela, il y eut la fille de Pierre, le bourreau (*κεσ7ωνάριος*); elle avait en elle un esprit (*πν.*) impur (*ἀκάθαρτον*). Il pria le saint (*ἅγ.*) d'entrer dans sa maison pour guérir sa fille (p. 67). Lorsque le démon (*δαιμόνιον*)[1] vit apa Isidore, il s'écria : «Tu es bienheureux, ô (*ὦ*)

[1] Nous voyons ici que l'auteur des Actes fait une distinction entre *δαιμόνιον* et *διάϐολος*. Ce second terme désigne ordinairement le diable, Satan, c'est-à-dire le chef des mauvais anges. Il a pour synonyme *δαίμων*. Mais dans les cas de possession ou d'incarnation, le diable prend le nom de *δαιμόνιον* (sous-entendu *πνεῦμα*, qui ne se rencontre jamais avec son qualificatif). Il a alors pour équivalent *πνεῦμα ἀκάθαρτον*. Cette distinction, habituellement observée dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, est de règle dans la littérature chrétienne et spécialement chez les Coptes, par exemple dans la vie de saint Hilarion (Rossi I, 4, 248), l'histoire de l'empereur Zénon et de ses deux filles (Amélineau, dans *P. S. B.A.*, X, 197), le martyre de Phoïbamôn (W. E. Crum, *Cat. of the Coptic mss. in the British Museum*, p. 414), le martyre de Victor le général (Budge, *Coptic Martyrdoms*, p. 56), dans ce martyre de saint Isidore, etc. Pour la curieuse étymologie donnée par le célèbre Shenouté, voir l'étude qu'en a faite W. Spiegelberg sous le titre : *Zu*

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲇⲁⲓⲙⲟⲛⲓⲟⲛ ⲛⲁⲩ ⲉⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄-
ⲙⲟⲥ̄ · ϫⲉ ⲛⲁⲉⲓⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟ̄ⲕ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲥⲩⲙ̄ⲙⲉⲧⲟⲭⲟⲥ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ϫⲉ ⲁ
ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϯ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲧⲉⲝⲟⲩⲥⲓ̈ⲁ · ⲉⲉⲣⲡⲉⲧⲉϩⲛⲁⲕ ϩⲛ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓ̄ⲙ :— ⲁⲩⲱ ⲉⲓ̈ⲥ
ϩⲏⲛ̄ⲧⲉ ϯⲛⲏⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉⲧⲃⲉⲑⲟⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ ⲉⲧⲙⲟ̄ⲟ̄ϣⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲕ :— ⲁⲩⲱ
ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲇⲁⲓⲙⲟⲛⲓ̈ⲟⲛ ⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧϣⲉⲉⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲁⲥⲟⲩϫⲁⲓ :—

ⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲇⲉ ⲛⲉϥϯ ⲉⲛϣⲟⲧ ⲉⲡϩⲏⲧ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲉⲧⲃⲉⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ-
ⲣⲟⲥ :— ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲛⲉϥϩⲣⲟϫⲣϫ̄ ⲛ̄ⲛⲉϥⲟⲃϩⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲉⲛⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ · ⲉⲧ-
ⲣⲉⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛⲁϥ ⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟⲩ
ⲛ̄ϩⲉⲛⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲏⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ · ⲡ̄ⲛⲟⲩⲙⲉⲗⲁⲣⲓⲟⲥ ⲉⲓⲥ ϩⲏⲛⲧⲉ ϥⲛⲟⲩ-
ϫⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲇⲁⲓ̈ⲙⲟⲛⲓⲟⲛ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲉ̄ϥϣⲉ̄ⲉ̄ⲣⲉ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ̄ⲛⲁⲓ · ⲁϥⲡⲱϩ ⲛ̄ⲛⲉϥ[ϩⲟ]ⲉⲓ̈ⲧⲉ · ⲁ[ϥⲧⲣⲉⲩ]ⲉⲓⲛⲉ ⲛ[ⲁϥ
ⲙ̄ⲡ]ϩⲁⲅⲓ̈[ⲟⲥ ϩⲓⲧⲛ̄ (?)] (Fol. XXXIV, *verso*, p. ⲝ̄ⲏ̄) ⲟⲩⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲧⲟⲧⲉ
ⲡⲉⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲓ̈ⲕⲉϣⲉ ⲙⲙⲁⲧⲟⲓ̈ · ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲏⲓ ⲙ̄ⲡⲉ-
ⲧⲣⲟⲥ · ⲁⲩϩⲉ ⲉⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲉϥϩⲙⲟⲟ̄ⲥ̄ ⲉⲣⲉ ⲡⲉϥϩⲟ ⲛⲉϫ ⲁⲕⲧⲓ̈ⲛ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ ⲉ̄-
ⲃⲟⲗ ⲉⲣⲉ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲭⲁⲣⲓ̈ⲥ ϩⲙ̄ⲡⲉϥϩⲟ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ
ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲛⲁϥ ⲁⲩⲱ ⲁϥⲧⲟⲩⲛⲟⲥⲟⲩ · ⲁϥⲥⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ·

Isidore, l'associé (*συμμέτοχος*) de Jésus! Car Dieu t'a donné le pouvoir (*ἐξουσία*) d'agir en toute chose comme il te plaît. Et voici que je sors par peur de Michel qui marche avec toi.» Et aussitôt le démon (*δαιμ.*) sortit de la jeune fille. Elle était guérie.

Or (*δέ*) le démon (*διάϐ.*) endurcit le cœur du roi contre saint (*ἅγ.*) Isidore. Le roi grinça des dents au sujet des soldats (et ordonna) de lui amener le saint (*ἅγ.*). Le démon (*διάϐ.*) dit au roi : «Envoie des soldats dans la demeure de Pierre, l'officier comptable (*νουμεράριος*). Voici qu'Isidore a chassé un démon (du corps) de sa fille.» Lorsque le roi l'entendit, il déchira ses habits. Il donna ordre à un général (*στρ.*) de lui amener le saint (*ἅγ.*) (p. 68). Alors (*τότε*) le général (*στρ.*) et ses cent hommes entrèrent dans la demeure de Pierre. Ils trouvèrent le saint (*ἅγ.*) assis. Son visage lançait des rayons (*ἀκτίς*) de lumière et répandait un charme (*χάρις*) immense. Lorsqu'ils

Schenutes Bekanntschaft mit der griechischen Litteratur (*Koptische Miscellen*, § XXVIII, dans le *Recueil de travaux*, 1906, XXVIII, p. 208-209). De nos jours, certains démonographes prétendent encore qu'il ne faut pas confondre les démons (ayant le sens de *δαιμόνιον*) avec les diables. Il y a entre eux, disent-ils, cette différence que les démons sont des esprits familiers et les diables, des anges de ténèbres (Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, t. II, p. 366).

ϫⲉ̄ ⲉⲣⲉ ⲧⲇⲱⲣⲁⲓ̈ⲁ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲧⲁ[ⲩⲉ]ⲉ̄ⲧⲏⲩⲧⲛ̄ · ⲛ̄[. . . .]ⲉⲓ ⲉϩⲟⲩⲛ[. . . . .]ⲉ̄ ⲛ̄ⲧⲉϥ[ⲉⲓⲣⲏⲛⲏ]· ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲇⲉ ⲡⲉϫⲁⲩ ϫⲉ ϩⲁⲙⲏⲛ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲟⲩ ⲡⲉ ⲡϩⲱⲃ ⲛ̄ⲧⲁ ⲧⲉⲧⲛ̄ⲉⲓ̈ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧϥ̄ · ⲡⲉϫⲁⲩ ϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲥⲱⲕ̀ · ⲁⲩⲱ ⲉϣⲱⲡⲉ ⲕⲟⲩⲱϣ ⲁⲙⲟⲩ · ⲉϣⲱⲡⲉ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲛ̀ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲁⲛⲁⲅⲕⲁⲍⲉ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲁⲛ̀ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲛⲁⲥⲛ̄ⲏⲩ · ⲛ̄ϯⲟⲩ̄ⲱϣ ⲁⲛ ⲉⲉⲓ · ϫⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲛⲁⲩ ⲉⲡϩⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ :— ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲁⲛ̄ⲟⲛ ϩⲱ̄ⲱ̄ⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲟⲩⲱϣ (Fol. XXXV, *recto*, p. ⲝ̅ⲑ̅) ⲁⲛ ⲉⲛⲁⲩ ⲉⲡⲉϥϩⲟ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲉⲡ̅ⲛ̅ⲁ̅ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲉⲓ ⲉϫⲱⲟⲩ̀ · ⲁ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓ̈ⲟⲥ ⲕⲁⲧⲏⲅⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲙⲟ̄ⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲉⲅⲣⲁⲫⲏ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲉ ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ ⲕⲧⲟϥ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲇⲉ ⲉⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲕⲧⲟ̄ⲟ̄ⲩ ϣⲁⲣⲟϥ ⲁϥϭⲱⲛⲧ̄ ϩⲛ̄ⲟⲩⲑⲩⲙⲟⲥ · ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟⲟ̄ⲩ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲕⲉ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ · ⲉⲧⲣⲟⲩⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲕⲉⲙⲁⲧⲟⲓ :—ⲁⲩⲱ ϩⲙ̄ⲡⲧⲣⲉⲩⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲣⲙ̄ⲡⲣⲟ̄ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲡⲛⲟⲩⲙⲉⲗⲁⲣⲓⲟⲥ · ⲁⲩⲉⲕⲥⲧⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲉⲓ ⲉϫⲱⲟⲩ ⲁⲩϩⲙ̄ⲟⲟⲥ ⲉⲩⲉⲓ̈ⲟⲣⲙ̄ ϩⲓ̈ⲣⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ̀ :— ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϣⲁⲣⲟ̄ⲟⲩ · ⲁϥϩⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲉⲩϩⲙⲟⲟⲥ ⲉⲩⲉⲓⲟⲣⲙ̄ · ⲁϥⲥ̄ⲫⲣⲁⲅⲓⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲉⲩϩⲏⲧ ⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲣⲟⲟⲩ :— ⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲛⲁϥ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ ϫⲉ ⲧⲛ̄ⲥⲟⲡⲥ ⲙ̄-

le virent, ils se prosternèrent, l'adorèrent et il les releva. Il les bénit en disant : «Que les faveurs (δωρεα) du Christ se répandent sur vous [*lacune*] dans sa paix (εἰρ.)». Et eux de dire : «Ainsi soit-il (ἀμ.)». Il leur dit : «Quel est l'objet qui vous amène? — Le roi, dirent-ils, nous a envoyés à ta recherche. Si tu le veux, viens. Sinon, nous ne te forcerons pas (ἀναγκάζειν). — Mes frères, dit-il, à la vérité (ἀλη.), je ne veux pas y aller; je ne verrai pas la figure de ce roi impie (ἄν.).» Les soldats répondirent : «Vraiment (ἀλη.), nous aussi, nous ne voulons pas voir sa figure». (P. 69.) Et aussitôt l'Esprit (πν.) Saint descendit sur eux. Le bienheureux (μακ.) les initia (κατάγειν) à l'Écriture (γραφή) sainte et aucun d'eux ne retourna vers le roi.

Or (δέ) lorsque le roi sut qu'ils ne retourneraient pas vers lui, il entra dans une grande colère (θυμός). Il envoya d'autres soldats pour tuer apa Isidore et les soldats. Et lorsqu'ils furent parvenus à la porte de Pierre, l'officier comptable (νουμεράριος), la confusion (σΊάσις) du Seigneur plana sur eux : ils s'assirent, stupides, près de la porte de Pierre. Apa Isidore alla vers eux. Il les trouva assis stupidement. Il les signa (σφραγίζειν) et soudain l'esprit leur revint. Ils se prosternèrent; ils l'adorèrent en disant : «Nous t'en

ⲙⲟⲕ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ · ⲉⲧⲣⲉⲕϯ ⲛⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡ[ⲉ]ⲭ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲛ[ϫⲟⲉⲓⲥ ·] ⲡⲉϫⲉ ⲡ[ϩⲁⲅⲓⲟⲥ] (Fol. XXXV, *verso*, p. ⲟ̄) ϫⲉ ⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲧⲉϩⲙ̄ ⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ̀ ⲉ̄ⲧⲉϥⲙ̄ⲛ̄ⲧⲣ̄ⲣⲟ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ·

ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ[1] ⲛⲉⲩ̄ⲛ̀ ⲟⲩⲧⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛ̄ⲧ ϩⲓϫⲛ̄ⲟⲩⲥ̄ⲧⲩⲗⲗⲟⲥ ϩⲓ̄ⲣⲙ̄ⲡⲏⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ̀ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲙⲏⲧⲉ · ⲉϥⲕⲁⲑⲏⲅⲉⲓ̈ ⲉⲣⲟⲟⲩ ϩⲱⲥ ⲣⲉϥⲱϣ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ · ⲁϥⲧⲱⲗⲕ̄ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲃⲱ ⲛ̄ⲧⲉϥⲁⲡⲉ ⲁϥϩⲣⲟϫⲣⲭ̄ ⲛ̄ⲛⲉϥⲟⲃϩⲉ · ⲁϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲩⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲛⲁⲧⲛⲟⲩⲧⲉ [...]ⲏⲣⲁⲛ ⲡⲉ[... ..]ⲛⲁ ⲉⲙⲏ[......]ⲛⲁ ⲛⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ :— ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟⲩϥ ⲙⲛ̄ⲟⲩϣⲟ ⲙⲙⲁⲧⲟⲓ̈ · ⲉⲧⲣⲉⲩϩⲱⲧⲃ̄ ⲛⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩⲥⲟⲩ · ⲛ̄ⲥⲁⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲡⲱϩ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲁⲩϩⲱⲧⲃ̄ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ · ϣⲁⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉⲩⲥ̄ⲛⲟϥ ϩⲁⲧⲉ̄ ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲉⲓ̄ⲥ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲁϥⲧⲱⲣⲡ ⲛ̄ⲓ̄ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲁϥⲭⲁⲗⲁ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ̄ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲛⲟϭ ⲙ̄- (Fol. XXXVI, *recto*, p. ⲟ̄ⲁ̄) ⲡ̄ⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓⲟⲛ ⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲣⲟⲟⲩ · ⲉⲩⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲁⲩⲉⲣ̄ϣⲡⲏⲣⲉ̀ :— ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ̄ ⲉ̄ⲧⲣⲉⲩⲛⲟϫⲟⲩ ⲉ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ϣⲁⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ̄ ϫⲉ̄ ⲉ̄ⲛ̄ⲉⲡⲛⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲁⲣⲓⲥⲧⲟⲛ ⲡⲉ̄ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲓϩⲉ ⲁⲩϫⲱⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓ̈ⲁ · ⲛ̄ϭⲓ ϥⲧⲟ̄ⲟⲩ ⲛ̄ϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ · ⲛ̄ⲥⲟⲩⲙⲛ̄ⲧϣⲙⲏⲛ ⲛ̄ϩⲁⲑⲱⲣ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛ̄ⲏ̄ ϩⲁⲙⲏⲛ :—

prions, notre maître, donne-nous le signe (*σφραγίς*) de Jésus-Christ, Notre-Seigneur». Le saint (ἅγ.) leur dit (p. 70) : «Que le Seigneur Jésus vous invite dans son saint royaume».

Or (*λοιπόν*) il y avait une statue de bronze sur une colonne (*σῖυ.*) près de la demeure de Pierre. Isidore se trouvait au milieu de gens, en train de les instruire (*καθηγεῖν*) comme un maître. Lorsque le roi l'apprit, il s'arracha les cheveux de la tête; il grinça des dents. Il appela un général (*σῖρ.*) impie, du nom de [*lacune*] Dieu en lui. Il le dépêcha avec mille hommes pour tuer les soldats qui s'en étaient allés à la recherche d'apa Isidore. Lorsqu'ils les eurent atteints, ils les tuèrent jusqu'à ce que leur sang coula à terre comme de l'eau. Et voici que Michel enleva Isidore et Pierre et les lâcha (*χαλᾶν*) au milieu du palais (*πaλ.*) royal. Lorsque les grands (p. 71) du palais (*παλ.*) les virent, ils s'arrêtèrent de stupeur. Le roi commanda (*κελ.*) de les jeter en prison jusqu'au lendemain; car c'était l'heure du dîner (*ἄρισῖον*). Et ainsi quatre cents soldats subirent le martyre (*μαρτυρία*), le dix-huit d'Athor, en paix (*εἰρ.*), ainsi soit-il (*ἀμ.*).

(1) ⲗⲟⲓⲡⲟ̄.

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩϫⲱⲕ ⲇⲉ̄ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲁⲅⲱⲛ · ⲛ̄ϭⲓ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲡⲓ̈ⲥⲧⲉⲩⲉ
ⲉⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ · ϩⲓ̈ⲧⲙ̄ⲡⲡ̄ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ :— ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲡⲉϥ-
ⲣⲁⲥ̄ⲧⲉ ⲁϥⲡⲣ̄ϣ ⲡⲃⲏⲙⲁ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ̀ ⲛ̄ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ · ⲁϥⲧⲣⲟⲩⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ
ⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲉⲛ̄ⲧⲟⲩ ⲇⲉ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ
ⲛⲁⲩ · ϫⲉ ⲟⲩ ⲛⲉ ⲛ̄ⲉⲓ̈ϩⲃ̄ⲏⲩⲉ ⲉ̄ⲧⲉ̄ⲧⲛ̄ⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟ̄ⲩ · ⲉⲁⲕⲙⲁⲅⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲛⲁ-
ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ϣⲁⲛ̄ϯⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ :— ⲉⲓⲧⲁ ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ [ϫⲉ] ⲛ̄
ⲛ̄ⲧⲟⲕ ϩⲱⲱⲕ ⲉ[....] ϩⲛ̄[........] (Fol. XXXVI, *verso*, p. ⲟ̄ⲃ̄) ⲙ̄ⲡⲏⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ
ⲙ̄ⲙⲏⲛⲉ · ⲉⲕⲕⲁⲧⲁⲫⲣⲟ̀ⲛⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ · ϫⲉ ⲁⲕϥⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲁϫⲁϫⲉ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲉⲕⲏⲓ̈
ϣⲁⲛ̄ⲧⲉϥⲉⲣⲙⲁⲅⲓⲁ ⲉⲛⲁⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲛⲟⲕ ϯⲛⲁⲡⲉⲇⲉⲩⲉ (sic) ⲙ̄ⲙⲟ̄ⲕ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ :—
ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲉⲓ̈ⲱϣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ̀ ⲉⲡϩⲉⲣⲙⲏⲧⲁⲣⲓⲟⲛ ·
ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥ̄ⲉⲉⲓ̈ⲱϣⲉ ⲙ̄ⲡⲕⲉⲉⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲉⲩϣⲏ · ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ
ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ̀ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲑⲉⲕⲗⲁ ⲧⲉⲥ̄[ϩ]ⲓ̈ⲙⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲧ[ⲣⲟ]ⲥ̀ ⲛⲁⲩ · ϫⲉ ⲁ[ϥⲧⲣⲉ ⲡ]ⲣ̄ⲣⲟ
ⲉⲓ̈ⲱϣⲉ ⲙ̄[ⲡⲉⲥϩⲁⲓ (?)] ⲉⲡϩⲉ̄ⲣⲙⲏⲧⲁⲣⲓⲟⲛ :— ⲁⲥ̄ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁⲥ̄ⲉⲓ ⲉϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ⲙⲛ̄-
ⲛⲉⲥ̄ϩⲉⲙϩⲁⲗ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲉⲩⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ϩⲙⲉ ⲙ̄ⲯⲩⲭⲏ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲏⲡⲉ :— ⲁⲥϫⲓϣⲕⲁⲕ
ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲉⲥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲛ̄ⲥ̄ⲧⲁϫⲱⲕ ⲱ̄ ⲡⲣⲱⲙⲉ
ⲛ̄ⲥ̄ⲛ̄ⲟϥ · ϩⲓ̈ⲕⲣⲟϥ̀ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲉⲗⲉⲩⲉ ⲉⲧⲣⲟⲩⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲁⲩⲱ
ⲛⲉⲣⲉ·ⲡⲉⲥⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ϩⲙ̄ⲡⲉⲥ̄ϩⲁⲙⲏⲣ ⲉⲥ̄ⲧⲟ ⲛ̄ⲕⲁ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲛ̄ⲧⲉⲥⲉⲣⲱⲧⲉ :—

Lorsque les soldats qui crurent au Seigneur Jésus eurent terminé leur combat (ἀγών), grâce à saint Isidore, le lendemain, après s'être levé, le roi dressa le tribunal (β.) au milieu de la place (ἀγορά) de la ville (π.). Il se fit amener saint (ἅγ.) Isidore et Pierre. Lorsqu'on les eut conduits vers lui, le roi leur dit : «Qu'est-ce que ces œuvres que tu fais, pour ensorceler (μαγεύειν) mes soldats jusqu'à ce qu'ils meurent?». Puis il dit à Pierre : «Et toi aussi [*lacune*] (p. 72) de la demeure royale, chaque jour, pour me mépriser (καταφρονεῖν), car tu as pris, à l'intérieur de ta maison, mon ennemi pour ensorceler (μαγεία) mes soldats; mais (ἀλ.) je te mettrai à la torture (παιδεύειν) avec lui». Et aussitôt le roi commanda (κελ.) de suspendre Pierre au pilori (ἑρμ.) et avec lui de suspendre aussi à un bois Isidore, au milieu de la ville (π.). Puis (λοιπόν), lorsque Thècle, la femme de Pierre, vit que le roi avait fait suspendre son mari au pilori (ἑρμ.), elle se leva; elle monta sur le tribunal (β.) avec tous ses serviteurs; ils étaient au nombre de quarante âmes (ψυχή). Elle cria au roi : «Descends, dit-elle, et frappe-moi, ô (ὦ) homme de sang et de ruse!». Et le roi commanda (κελ.) de la saisir. Elle avait sur ses bras son petit enfant à qui elle donnait de son lait.

ⲁ ⲟⲩⲡ̅ⲛ̅ⲁ̅ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ ⲉⲓ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡϣⲏⲣⲉ ⲕⲟⲩⲓ (Fol. XXXVII, *recto*, p. ⲟ̅ⲅ̅) ⲁϥϭⲱϣⲧ̄ ⲁϥⲛⲁⲩ ⲉⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲉϥⲁϣⲉ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲙⲛ̄ⲡⲉϥⲉⲓⲱⲧ · ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲛⲁⲓⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲕϫⲓ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲉϥⲁϣⲉ ⲉⲩϣⲏ ⲉⲓ̈ⲧⲁ ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ̀ ⲡⲉϥⲉⲓ̈ⲱⲧ · ϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ · ϫⲉ ⲁⲕϫⲓ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲛ̄ϫⲟⲉⲓ̈ⲥ · ⲁⲩⲱ ⲕⲛ̄ⲁϫⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲓⲁ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ̀ ⲡⲁⲡⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ · ⲡⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁ ⲛⲏⲣⲱⲛ̀ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲉ̄ⲥ⳨ⲟⲩ̅ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲛ̄ϩⲣⲱⲙⲏ · ϩⲓ̈ϫⲛ̄ⲡⲟⲩϣⲉ ⲛ̄ⲥ̄⳨ⲟ̅ⲥ̅ · ⲁⲩⲱ ⲛⲁⲉⲓⲁⲧⲉ ϩⲱⲱⲧⲉ ⲱ ⲑⲉⲕⲗⲁ ⲧⲁⲙⲁⲁⲩ · ϫⲉ ⲧⲉⲣⲛⲁⲱⲡ ⲉ̄ⲧⲏⲡⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲣⲛⲁϫⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲓⲁ ⲛ̄ⲑⲉⲕⲗⲁ ⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲛⲟϫⲥ̄ ⲛ̄ⲛⲉⲑⲏⲣⲓ̈ⲟⲛ ⲉ̄ⲧⲃⲉⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ :— ⲧⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ ⲧⲛ̄ⲛ̄ⲟⲟⲩ ϣⲁⲣⲟⲥ̀ ⲙ̄ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ ⲡⲁⲡⲟⲥ̄ⲧⲟⲗⲟⲥ ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲉ ⲛⲉⲑⲏⲣⲓⲟⲛ ϫⲱϩ ⲉⲣⲟⲥ̀ · ϫⲉ ⲁⲥⲛⲁϩⲧⲉ ⲉ̄ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲁⲓ̈ⲁⲧ ϩⲱ ϫⲉ ⲁⲓ̈ϫⲓ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ⲛ̄ⲧⲁ[ϩⲏ]ⲣⲱⲇⲏⲥ̀ ⲙⲟ[ⲩⲟⲩ]ⲧⲟⲩ · [ⲙⲛ̄]ⲛ̄ⲥⲁ [. . . . . .] (Fol. XXXVII, *verso*, p. ⲟ̅ⲇ̅) ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ · ⲁ ⲡⲉⲡ̅ⲛ̅ⲁ̅ ⲕⲁⲁϥ ⲁϥⲕⲁⲣⲱϥ ·

ⲁⲩⲱ ⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲉϩⲙⲉ · ⲙⲛ̄ϯⲟⲩ ⲛ̄ϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲡⲛⲟⲙⲉⲁⲣⲓⲟⲥ (sic) ·

Un esprit (*πν.*) de Dieu vint sur le petit enfant. (P. 73.) Il regarda. Il vit apa Isidore suspendu avec son père. Il lui dit : «Tu es bienheureux, ô (*ὦ*) mon père Isidore; car tu as pris la figure (*τύπος*) de Notre-Seigneur suspendu au bois (de la croix)». Puis (*εἶτα*) il dit à son père Pierre : «Tu es bienheureux, ô (*ὦ*) mon père : car tu as pris la figure (*τύπ.*) de Notre-Seigneur et tu recevras l'héritage (*κληρονομία*) de l'apôtre (*ἀπόστολος*) Pierre que le roi Néron a crucifié à Rome sur le bois de la croix (*στα.*)[1]. Et tu es bienheureuse, toi aussi, ô (*ὦ*) ma mère Thècle : car tu seras mise au nombre des martyrs (*μάρτυς*) et tu recevras l'héritage (*κληρ.*) de Thècle qui fut livrée aux bêtes (*θηρίον*) pour le nom du Christ, celle vers qui Dieu envoya l'apôtre (*ἀπ.*) Paul et celle que les bêtes (*θηρ.*) ne touchèrent pas; car elle croyait au Seigneur[2]. Je suis, moi aussi, bienheureux, car j'ai pris la figure des jeunes enfants qu'Hérode fit périr[3] [*lacune*].» (P. 74.) Et lorsqu'il eut ainsi parlé, l'Esprit (*πν.*) le quitta; (l'enfant) se tut.

Et voici que les quarante-cinq serviteurs de l'officier comptable (*νουμεράριος*) Pierre s'avancèrent ensemble vers le tribunal (*β.*). Ils s'écrièrent : «Nous

[1] Allusion au martyre de saint Pierre, tel qu'il est raconté dans les *Acta Petri* (I. Guidi, *Frammenti copti*, p. II, p. 25 et seq.).

[2] Cet épisode se trouve dans les *Acta Pauli*, traduction de L. Vouaux, p. 202-203.

[3] Suivant *Saint Matthieu*, II, 16.

ⲁⲩϯ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲓ ⲉϫⲙ̄ⲡ̄ⲃⲏⲙⲁ ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲡ · ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ̀ ϩⲛ̄ⲭⲣⲏⲥ̄ⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ · ⲁⲩⲱ ⲡⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ̀ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲑⲉⲕⲗⲁ ⲧⲉϥⲥ̄ϩⲓ̈ⲙⲉ · ⲙⲛ̄ⲥ̄ⲧⲉ̄ⲫⲁⲛ̄ⲟⲥ ⲡⲉϥϣⲏⲣⲉ ⲛⲁⲙⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ · [ⲧ]ⲛ̄ⲛⲁⲙⲟⲩ ϩⲱⲱⲛ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲛⲁⲓ [. . . .]ⲓⲥ ⲛ̄ⲕⲉⲁⲣⲭⲱⲛ ⲁⲩⲉⲓ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ⲙⲛ̄ϩⲛ̄ⲕⲉⲙⲏⲏϣⲉ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲁⲩⲉⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ · ϩⲙ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛⲓⲙ :— ⲁⲩⲧⲁⲗⲉ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ̀ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲉⲛⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ · ⲉⲛⲏⲡ ⲉ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛ̄ⲟⲥ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ · ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲇⲉ ⲁϥϣⲧⲟⲣⲧⲣ̄ ⲉϥ̄ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ · ϫⲉ ⲟⲩ ⲡⲉϯⲛⲁⲁ̄ⲁ̄ϥ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲓⲁ̄ⲛ̄ϩⲟⲥⲓⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲭⲣⲏⲥ̄ⲧⲓ̈ⲁⲛ̄ⲟⲥ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥⲟⲩⲉϩⲥⲁϩ-(Fol. XXXVIII, *recto*, p. ⲟ̄ⲉ̄) ⲛⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩⲕⲱⲧⲉ̀ ⲉ̄ⲣⲟⲟⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ · ⲉⲛⲉⲩⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ϣⲟ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲏⲡⲉ :— ⲁⲩϫⲓⲧⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ · ⲛ̄ⲥⲁⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲩⲛⲟϭ ⲛⲉⲓ̈ⲁ · ⲛ̄ⲥⲉϩⲱⲧⲃ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲥⲏϥⲉ · ϫⲓⲛ[1]ϫⲡ̄ϣⲟⲙⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉϩⲟⲟ̄ⲩ · ϣⲁϫⲡ̄ⲥⲟ̀ :— ⲁⲩⲱ ⲧⲁⲓ̈ ⲧⲉ ⲑⲉ̄ ⲛ̄ⲧⲁⲩϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ · ⲛ̄ⲥⲟⲩⲥ̄ⲛⲁⲩ ⲛⲉⲡⲏⲡ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓ̈ⲣⲏ̄ⲛⲏ ϩⲁⲙⲏ̄ⲛ :—

ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁⲩⲙⲟⲟ̄ⲩⲧϥ ϩⲱⲱϥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩϩⲟⲧⲃⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲉⲓ̈ⲥ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲛ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩϩⲟⲧⲃⲟⲩ · ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲁⲙⲉⲣⲓ̈ⲧ :—

sommes chrétiens ($\chi\rho.$) de plein gré ($\varpi\alpha\rho\rho.$), et la mort que subirent notre seigneur Pierre, sa femme Thècle et son fils Étienne, nous la subirons nous aussi». Et il y avait [*lacune*] aussi les chefs ($\check{\alpha}\rho\chi\omega\nu$) allèrent sur le tribunal ($\beta.$) et une foule de gens venus de toute ville ($\varpi.$). Ils montèrent sur le tribunal ($\beta.$) du roi Dioclétien. Ils crièrent: «Nous sommes chrétiens ($\chi\rho.$), dirent-ils, de plein gré ($\varpi\alpha\rho\rho.$). Nous appartenons au Dieu des chrétiens ($\chi\rho.$), le Christ Jésus.» Et ($\delta\acute{\epsilon}$) le roi se troubla; il dit : «Que ferai-je à ces scélérats ($\grave{\alpha}\nu\acute{o}.$) de chrétiens ($\chi\rho.$)?». Et il ordonna (p. 75) aux soldats de les entourer : ils étaient au nombre de trois mille. On les prit en dehors de la ville ($\varpi.$), au fond d'une grande vallée et on les tua (à coups) d'épée, depuis la troisième heure du jour jusqu'à la sixième. Et ainsi ils terminèrent le martyre ($\mu\alpha\rho.$) le deux d'Épìp, en paix ($\varepsilon\grave{\iota}\rho.$), ainsi soit-il ($\grave{\alpha}\mu.$).

Or ($\delta\acute{\epsilon}$) apa Isidore, lui aussi, était mort avec la foule que l'on avait tuée. Et voici que le Seigneur Jésus vint du ciel. Il se tint au milieu des multitudes que l'on avait massacrées. Il s'écria : «Isidore, mon bien-aimé, à cause de qui

[1] ϫⲓⲛ.

ⲡⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲙⲟⲩϩ ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲉϥⲗⲟⲉⲓϭⲉ ⲧⲱⲟⲩⲛ ϭⲉⲡⲏ ⲛⲅ̄ⲁϩⲉⲣⲁⲧⲕ̄ ϩⲓϫⲛ̄ⲛⲉⲕⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁ ⲧⲉⲥ̄ⲙⲏ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲧⲁϩⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲁϫⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁϥⲃⲟϭϥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲁϥⲁϩⲉ̄ⲣⲁⲧϥ ϩⲓ̈ϫ[ⲛ̄]ⲛⲉ̄ϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧ[ⲉ] ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧ[ⲉ ⲙ̄]ⲡⲙ[ⲏⲏϣⲉ ⲛ̄ⲛⲉ]-(Fol. XXXVIII, *verso*, p. ⲟ̅ⲋ̅) ⲥⲱⲙⲁ̀ · ⲛ̄ⲑⲉ ⲛⲟⲩⲁ ⲉⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ[1] ⲉϥⲟⲕϣ̄ · ⲁϥⲉⲓ̈ ϣⲁⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲛⲁⲓⲁⲧⲕ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ϫⲉ ⲁⲕϫⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲕϫⲟⲉⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ̀ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲉⲛ̄ⲛⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲁⲛ̄ⲟⲕ ⲛⲓⲙ ⲁⲛⲟⲕ ϫⲉ ⲉ̄ⲕⲉⲥⲕⲩⲗⲗⲉⲓ ⲙⲙⲟⲕ ⲛ̄ⲕⲉⲓ ϣⲁⲣⲟⲓ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲥ̄ⲱⲧⲏⲣ ϫⲉ ⲧⲱⲟⲩⲛ̀ ⲛ̄ⲅ̄ⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛ̄ⲅ̄ϩⲙⲟ[ⲟⲥ ·] ϣⲁⲛⲧⲉ [ⲡⲣⲏ]ⲉⲓ ⲛ̄ϣⲁ ⲛ̄ⲅ̄ϯϣⲓⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲅⲉⲛ̄ⲛⲁⲓ̈ⲟⲥ̀ ⲛⲁϥ ϫⲉ ϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲟⲕ · ⲁⲩⲱ ϯⲥ̄ⲃⲧⲱⲧ ⲉⲙⲟⲩ ⲉϫⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲁⲛ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥ̄ⲱⲧⲏⲣ ⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟϥ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲙⲡⲏⲩⲉ :—

ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ̀ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲁϥϩⲙⲟⲟ̄ⲥ ϩⲛ̄ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ · ⲁⲩⲱ ϩⲟⲉⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲥⲟⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲛⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲡⲉ · ϩⲛ̄ⲕⲟⲟⲩⲉ ⲛⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ[2] · (Fol. XXXIX, *recto*, p. ⲟ̅ⲍ̅) ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩϯⲧⲱⲛ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧϥ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲇⲉ ⲁϥⲛⲉⲧϥ

le monde (*κόσμος*) entier est rempli de martyrs (*μάρ.*), lève-toi vite et dresse-toi sur tes pieds». Et aussitôt que la voix du Seigneur frappa les oreilles d'apa Isidore, il se souleva et se tint sur ses pieds, au milieu de la multitude des cadavres (*σῶμα*) (p. 76) comme quelqu'un qui se réveille de son sommeil. Il alla jusqu'au Christ. Celui-ci lui dit : «Tu es bienheureux, ô (*ὦ*) Isidore, car tu as pris la figure (*τύπος*) de ton Seigneur, qui s'est levé d'entre les morts». Apa Isidore lui dit : «Qui suis-je, moi, pour que tu t'inquiètes (*σκύλλειν*) de moi?». Le Sauveur (Σ.) lui dit : «Lève-toi et va sur la place (*ἀγορά*) de la ville (*π.*); assieds-toi jusqu'à ce que le soleil se lève et confonds ce roi impie (*ἄνομος*)». L'illustre (*γενναῖος*) (martyr) lui dit : «Sois, toi, mon assistance et je suis prêt à mourir pour ton saint nom». Et le Sauveur (Σ.) le bénit. Il remonta aux cieux.

Apa Isidore se leva; il alla s'asseoir sur la place (*ἀγ.*) de la ville (*π.*). Et quelques-uns de ceux qui le connaissaient dans la ville (*π.*) disaient : «C'est lui». D'autres disaient : «Non». (P. 77.) Et ils se disputaient entre eux, à son sujet. Or (*δέ*) le saint se prit à rire, disant aux foules : «Ne vous disputez pas

(1) ⲧⲱⲟⲩ̅. — (2) ⲙ̄ⲙⲟ̅.

ⲣⲱϥ ⲛ̄ⲥⲱⲃⲉ̀ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲙ̄ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ[1] · ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣϯⲧⲱⲛ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧ · ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲡⲉⲛⲧⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲙⲟ̄ⲟⲩⲧϥ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛⲁⲓ̈ ⲁⲩϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ϭⲓ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ · ⲉⲩϯ ⲉ̄ⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ

ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲉⲙⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ ⲉϥⲛⲁⲃⲱⲕ ⲉⲧⲥⲓ̈ⲟⲟⲩⲛ̄ ⲛϥϫⲱⲕⲙ̄ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ϩⲙ̄ⲡⲉϥⲕⲱⲧⲉ :— ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁϥⲃⲱⲕ ϩⲓϩⲏ ⲙ̄ⲙⲟ̄ϥ · ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲣⲟⲓ ⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ · ⲛⲉⲣⲉ ⲟⲩⲧⲟⲉⲓ̈ⲥ ϩⲛ̄ⲕ ϩⲙ̄ⲡϩⲟ ⲛ̄ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ · ⲙⲡⲉⲥ̄ⲙⲟⲧ ⲛⲟⲩⲧⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲙ̄ⲡⲁϩⲣⲉ · ⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲁϩⲉ ⲡⲉϩⲧⲟ ϩⲛ̄ⲧⲁⲅⲟⲣⲁ ⲙ̄ⲡⲉϥⲥⲟⲩⲱⲛϥ̄ · ⲉⲧⲃⲉⲛⲉⲧⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲉ̄ⲧϩⲏⲕ ⲉ̄ⲡⲉϥϩⲟ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁϩⲣⲟⲕ · ⲛ̄ ⲟⲩ ⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲕ̀ ⲡⲉϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣ[ⲟⲥ] ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲁ[ⲥϣⲱⲡⲉ] ⲉⲓ̈ⲙⲟⲟϣ[ⲉ ϩⲛ̄]-(Fol. XXXIX, *verso*, p. ⲟ̄ⲏ̄) ⲧⲁⲅⲱⲣⲁ ⲛ̄ⲣⲟⲩϩⲉ · ⲁ ϩⲛ̄ⲥⲟⲟ̄ⲛⲉ̄ ϩⲉ ⲉⲣⲟⲓ̈ ⲉⲓ̈ⲙⲟⲟϣⲉ ⲙⲁⲩⲁⲁⲧ ⲁⲩⲕⲱⲧⲉ ⲉⲣⲟⲓ ⲁⲩϥⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲁϩⲟⲉⲓⲧⲉ · ⲁⲩϩⲓ̈ⲟⲩⲉ ⲉ̄ⲣⲟⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲥⲏⲃⲉ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ϩⲙ̄ⲡⲁϩⲟ ϣⲁⲛϯⲙⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲓ̈ϣⲱⲡⲉ̄ ⲉⲓ̈ⲛⲏϫ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉⲓ̈ⲙⲟ̄ⲟⲩⲧ · ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲁⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲁⲉⲓ̈ⲛ · ⲁϥϩⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲉⲓⲧⲟⲉⲓ̈ⲥ · ⲙ̄ⲡⲁϩⲣⲉ ⲉϫⲙ̄ⲡⲁϩⲟ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲥ̄ⲫⲣⲁⲅⲓ̈ⲍⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲥ̄ⲱⲙⲁ · ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲁϩⲏⲧ [ⲉ]ⲓ ⲉ̄ⲣⲟⲓ̈ · ⲁϥⲁ̄ⲙⲁϩ[ⲧⲉ] ⲛ̄ⲧⲁϭⲓϫ · [ⲁϥⲧⲟ]ⲩⲛⲟⲥⲧ

pour moi. Je suis vraiment (ἀλ.) Isidore que le roi a fait mourir.» Lorsqu'ils entendirent ceci, une grande multitude cria et rendit gloire à Dieu.

Or (δέ) quand le roi sortit du palais (παλ.) pour aller se baigner au bain, une grande troupe de soldats l'entourait. Et apa Isidore se leva et s'en alla devant lui. Il cria : «Écoute-moi, dit-il, mon seigneur le roi». Un bandeau couvrait la figure d'Isidore, à la façon d'un bandage pharmaceutique. Le roi tourna la tête vers la place (ἀγ.), sans le reconnaître, parce que le bandeau couvrait sa figure. Le roi lui dit : «Que t'est-il arrivé?». Isidore lui dit : «Voici. Tandis que je marchais, le soir, sur (p. 78) la place (ἀγ.), des voleurs se jetèrent sur moi, — je marchais seul; — ils m'entourèrent, me prirent mes effets, me blessèrent au visage d'un coup d'épée, jusqu'à ce que je sois mort. Quand je fus étendu comme mort, ils s'en allèrent quérir un médecin. Celui-ci me lia la figure avec un bandage pharmaceutique et oignit (σφραγίζειν) mon corps (σῶμα). Aussitôt l'esprit me revint. Le (médecin) me saisit la main et me ressuscita. Et l'homme qui m'avait ressuscité me dit : «Lorsque tu te «lèveras, le matin, va vers le roi et raconte-lui[2] (ton aventure) et il jugera en

[1] Pour ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ.

[2] ⲙⲁⲧⲟⲩⲟⲕ, forme impérative de ⲧⲁⲩⲉ «annoncer, raconter», suivant la règle des verbes causatifs en ⲧ (Stern, *Grammatik*, § 385).

· ⲁⲩⲱ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲓ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲁϥⲧⲟⲩⲛ̄ⲟⲥⲧ · ϫⲉ ⲉⲕϣⲁⲛⲧⲱⲟⲩⲛ ⲉ̄ϩⲧⲟⲟⲩⲉ ⲙⲟⲟ̄ϣⲉ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲙⲁⲧⲟⲩⲟⲕ ⲉⲣⲟϥ · ⲁⲩⲱ ϥⲛⲁⲉⲣ̄ ⲡⲉⲕϩⲁⲡ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲛ[1] ⲧⲁⲩⲉⲓ̈ⲣⲉ̀ ⲛ̄ⲛⲁⲕ (sic) ⲛ̄ⲛⲁⲓ̈ :— ⲉϣⲱⲡⲉ̄ ϩⲛ̄ⲁⲕ ⲡⲉ̄ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲁⲣⲓ-ⲡⲁⲕⲃⲁ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲛⲧⲁⲩⲉⲣ̄ ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲣⲟⲓ̈ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲉⲓ̄ⲛⲁϩⲉ ⲉⲛ̄-ⲣⲱⲙⲉ̀ ⲉ̄ⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲧⲱⲛ · ⲙⲏ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲡⲣⲉϥϩⲁⲣⲉϩ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ-(Fol. XL, *recto*, p. ⲟ̄ⲑ̄)ⲣⲟⲥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲙⲏ ⲟⲩⲛ̄ⲗⲁⲁⲩ ⲟⲛ[2] ⲛⲁⲧ-ϭⲟⲙ ⲛⲁϩⲣⲟⲕ · ⲉⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲡⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲧⲟⲓ̈ⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ ⲧⲏⲣⲥ̄ · ⲙⲏ ⲙⲛ̄ϭⲟⲙ̀ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲉ̄ϩⲉ ⲉ̄ⲛⲉ̄ⲣⲱ̄ⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲣ̄ ⲛⲁⲓ̈ ⲛⲁⲓ̈ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲙⲏ ⲁⲛ̄ⲟⲕ ⲡⲉ̀ ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ · ⲧⲁⲉⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲛⲓ̄ⲙ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲣ̄ ⲛⲁⲓ̈ ⲛⲁⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲙⲟⲟ-ϣⲉ̄ ϣⲁⲛ̄ⲉⲕⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁⲧⲁⲙⲟⲕ ⲉ̄ⲛⲉⲛ̄ⲧⲁⲩⲣ̄ ⲛⲁⲓ̈ ⲛⲁⲓ · ϫⲉⲕⲁⲥ̀ ⲉ̄ⲣⲉ ⲡⲉⲩⲉⲟⲟ̄ⲩ ⲟⲩⲱⲛ̄ϩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲉⲓⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ · ⲛ̄ⲥⲉⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ · ϫⲉ ϩⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲉ · ⲉⲩⲛ̄ϭⲟⲙ̀ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲁϥϩⲉ ϩ̄ⲙ̄ⲡϣⲁϫⲉ · ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲙ̄ⲡⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ̄ ⲙⲛ̄ⲁ̄ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ̀ · ⲉⲛϥⲥ̄ⲟⲟⲩⲛ[3] ⲁⲛ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲡⲉ :— ⲡⲉ-ϫⲁϥ ϫⲉ ⲙⲏ ⲟⲩⲛ̄ ⲗⲁⲥ ϩⲉⲛⲣⲱ̄ⲟ̄ⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ̄ · ⲛ̄ⲥⲉϣⲁϫⲉ ⲉ̄ⲡⲡⲉⲧⲛⲁ-ⲛⲟⲩϥ · ⲏ̄ ⲡⲡⲉⲑⲟ̄ⲟ̄ⲩ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲉϣϫⲉ ⲕ̄ⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲙⲛ̄ϭⲟⲙ̀ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉⲣⲡⲉⲧⲛ̄ⲁⲛⲟⲩϥ ⲏ ⲡⲉⲑⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ⲉ̄ⲧⲃⲉⲟⲩ ⲕⲁⲛⲁⲅⲕⲁⲍⲉ̄ ⲛ̄ⲛ̄-ⲣⲱⲙⲉ ⲉⲟⲩⲱ[ϣⲧ̄] ⲛⲁⲩ :[—]

« ta faveur ceux qui ont agi ainsi envers toi. » S'il te plaît, mon seigneur, venge-moi de ceux qui m'ont traité ainsi. » Le roi lui dit : « Où trouverais-je ces gens? Suis-je le gardien de cette ville? » Apa Isidore lui dit (p. 79) : « Est-ce qu'(μή)il y a quelqu'un de puissant devant toi[4], qui es le roi du monde (οἰκουμένη) entier? Est-ce que (μή) tu ne peux trouver les gens qui se sont ainsi conduits envers moi? » Le roi lui dit : « Suis-je Dieu moi-même pour savoir qui t'a fait cela? — Va, dit Isidore, vers tes dieux et ils te feront connaître ceux qui m'ont fait du mal, afin que leur gloire se manifeste dans toute la ville (π.) et que l'on croie (πιστεύειν) que ce sont des dieux puissants. » Or (δέ) le roi, pendant cette conversation, se trouvait en face d'une multitude et d'apa Isidore, sans savoir qui était celui-ci. Il dit : « Y a-t-il une langue dans la bouche des dieux pour qu'ils parlent sur le bien ou le mal? — Si tu sais, dit le saint (ἅγ.), qu'ils ne peuvent être ni bons ni mauvais, pourquoi forces(ἀναγκάζειν)-tu les hommes à les adorer? »

[1] ⲙⲛ̄ⲛⲉ̄.

[2] ϭ̄.

[3] ⲥⲟⲟⲩ̄.

[4] Le copte adopte la double négation.

(Fol. XL, *verso*, n° du cahier ⲉ̄, p. ⲡ̄) ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲕⲁ ⲡⲉϥϩⲟ ⲉ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ · ⲁϥ-ⲥⲱⲃⲉ · ϩⲛ̄ⲟⲩⲥⲱⲃⲉ ⲛ̄ⲕⲣⲟϥ̀ ⲉϥϣⲓⲡⲉ ⲉⲧⲃⲉⲡⲙⲏⲏϣⲉ :— ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥϭⲉⲗⲉⲡ ⲡⲉϥϩⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲁⲕⲥⲟⲩⲱⲛⲧ ϫⲉ ⲁⲛ̄ⲅ ⲛⲓⲙ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲁϥⲥⲉϭⲧ ⲛⲉϥⲙⲁⲁϫⲉ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲥⲟⲩⲉⲛ̀ ⲡϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲙ̄ⲡⲉϥ[1]ϣⲁ-ϫⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲉⲧⲃⲉⲡϣⲓ̈ⲡⲉ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉⲧⲥⲓⲟⲟ̄ⲩⲛ · ⲙ̄ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟϭ · ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉ-ⲣⲉϥ[ⲥ]ⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ [ⲉⲧ]ⲥⲓⲟⲟ̄ⲩⲛ · ⲛ̄ϥ[ϩⲙ̄ⲟⲟⲥ] ϩⲓ̈ϫⲛ̄ⲟⲩⲡⲟϭⲉ ⲛ̄ϣⲉ ⲁ ⲧⲡⲟϭⲉ ⲛ̄ϣⲉ ⲟⲩⲱϭⲡ̄ ϩⲁⲣⲟϥ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲧⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ̄ ⲛ̄ϩⲃⲟⲩⲣ · ⲟⲩⲱ̄ϭⲡ ϩⲛ̄-ⲧⲉⲥⲙⲏⲧⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛ̄ⲟϭ ⲛ̄ⲥⲙⲏ ϫⲉ ⲁ ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁ-ⲛⲟⲥ ⲉⲣⲙⲁⲅⲉⲩⲉ ⲉⲣⲟⲓ̈ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲓⲛⲁⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁⲗⲟ ⲉⲓ̈ⲇⲓⲱⲕⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ϣⲁⲛ-ϯⲃⲉⲧ ⲡ̄ⲣⲁⲛ̀ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ϫⲉ ⲭⲣⲏ̄ⲥ̄ⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ̀ ϩⲁⲣⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲧⲡⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲁϥⲉⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ̄ ϩⲁⲧⲏϥ ϫⲉ ⲉϥⲉⲧⲁⲗϭⲟϥ ·

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁ-(Fol. XLI, *recto*, p. ⲡ̄ⲁ̄) ⲡϫⲱⲕ ⲇⲉ ⲛ̄ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲉⲃⲟⲧ ⲉϥⲉⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲣ̄ⲡⲉ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉϥⲙⲁⲧⲟⲓ ⲉⲧⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ⲉⲣⲟϥ · ϫⲉ ⲃⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ϣⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲉⲓⲙⲁⲅⲟⲥ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲙ̄ⲙⲟⲛ[2]ⲛ̄ⲧⲁϥⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲓ̈ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱⲓ ϩ̄ⲛ̄ⲛⲉϥⲙⲁⲅⲓ̈ⲁ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ϯⲟⲩⲟⲓ̈ ϩⲛ̄ⲧ-ⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲧⲏⲣⲥ̄ · ⲁⲩϩⲉ ⲉⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁⲩⲕⲓ̈ⲧϥ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁϥ

(Page 80.) Le roi baissa la tête. Il se mit à rire, d'un rire faux, ayant honte de la foule. Et (δέ) apa Isidore se dévoila la figure, en disant au roi : «Sais-tu qui je suis?». Or (δέ) le roi tendit l'oreille. Lorsqu'il reconnut le serviteur du Christ, il ne put, dans sa honte, lui parler. Il partit au bain avec ses dignitaires. Lorsque, enfin (λοιπόν), il fut entré au bain, il s'assit sur un siège en bois. Le siège en bois se brisa sous lui et l'os de son pied droit fut fracturé par le milieu. Et il cria d'une voix forte : «Les chrétiens (χρ.) m'ont ensorcelé (μαγεύειν), afin qu'en mourant je cesse de les poursuivre (διώκειν) jusqu'à ce que j'aie détruit le nom de chrétien (χρ.) sous le ciel». Et il s'en alla au temple de ses dieux; il s'y coucha pour être guéri.

(Page 81.) Au bout de trois mois qu'il était couché à l'intérieur du temple, il dit à ses soldats, qui se tenaient près de lui : «Allez me chercher ce magicien (μάγος) d'Isidore, car il m'a ensorcelé par sa magie (μαγεία)». Et aussitôt les soldats parcoururent la ville (π.) entière. Ils trouvèrent Isidore. Ils l'emmenèrent auprès du roi. Le roi lui dit : «Isidore, qu'est-ce que sont ces œuvres de magie (μαγ.) que tu as accomplies? tu as évoqué (ἐπικαλεῖν)

[1] Au-dessus de ϥ, trace d'un ı. — [2] ⲙ̄ⲙⲟ̄.

ϫⲉ ⲓ̈ⲥ̈ⲓⲇⲱ̄ⲣⲟⲥ̀ ⲟⲩ ⲛ̄ⲉ ⲛⲉⲓ̈ϩⲃⲏⲩⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲅⲓⲁ̄ · ⲉⲕⲉⲓ̈ⲣⲉ̄ ⲙ̄ⲙⲟⲟ̄ⲩ ⲛⲁⲓ · ⲉⲕⲉ-
ⲡⲓⲕⲁⲗⲉⲓ ⲙ̄ⲡⲁⲓ̈ ϫⲉ ⲓ̄ⲥ̄ · ⲡⲁⲣⲭⲱⲛ ⲛ̄ⲛ̄ⲇⲁⲓ̈ⲙⲱⲛⲓⲟⲛ · ⲉⲁϥⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲧ-
ⲥ̈ⲓⲟⲟ̄ⲩⲛ ⲁϥⲟⲩⲱϭⲡ̄ ⲛ̄ⲛⲁⲕⲉⲉⲥ̄ ⲧⲏⲣⲟⲩ :— ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲩⲛ-
ⲇⲩⲛⲁⲣⲓⲟⲛ̀ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ⲛ̄ⲕⲉ̄ⲡⲓⲕⲁⲗⲉⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲛ̄ⲧⲁϥⲉⲣ ⲛⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲁⲓ̈ · ⲛ̄ϥⲧⲁⲗϭⲟⲓ · ⲉ̄-
ϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ϩⲛ̄ⲟⲩⲙⲟⲩ · ⲕⲛⲁⲙⲟⲩ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲛⲁϥ · ϫⲉ
ⲙ̄ⲡⲉⲣ̄ⲧⲣⲉ ⲡⲉⲕⲗⲁⲥ ⲉϥϫⲁϩⲙ̄ · ⲧⲁϩⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲛ̄ⲛⲁⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄ⲛⲁⲡⲕⲁϩ ⲙ̄ⲙⲟⲛ
ϣⲁⲣⲉ ⲛ̄ⲉⲟⲟⲟⲩ ⲉⲛⲁⲓ ϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟ[ⲕ] ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲟ̄[ⲧϥ] ⲉⲛⲉ ⲛ̄ⲧ[ⲟⲕ ⲕⲛⲁ-
ϯⲉ]ⲟⲟⲩ ⲛⲁ[ϥ ϥ̄]-(Fol. XLI, *verso*, p. ⲡ̄ⲕ̄)ⲛⲁϯⲉⲟⲟ̄ⲩ ⲛⲁⲕ ϩⲱ̄ⲱ̄ⲕ ⲡⲉ · ⲛ̄ϥ-
ⲧⲟⲩϫⲟⲕ ⲉϩⲛ̄ⲡⲓⲣⲁⲥ̄ⲙⲟⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁϥ ϫⲉ̄ ⲉ̄ⲡⲓⲕⲁⲗⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲙⲙⲁⲩ
ⲛ̄ϥⲧⲁⲗϭⲟⲓ̈ · ⲁⲩⲱ ϯⲛⲁⲉⲓ̈ⲙⲉ ϫⲉ ⲟⲩⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲡⲉ · ⲉⲟⲩⲛ̄ϭⲟⲙ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲡⲉ-
ϫⲁϥ ⲛ̄ⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ · ϫⲉ ⲉϣϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉ ⲛⲉⲕⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲉϣϭⲙ̄ϭⲟⲙ ⲛ̄ⲉⲣ-
ⲃⲟⲛ̄ⲑⲓⲁ ⲉⲣⲟⲕ · ⲉⲧⲃⲉ̄ⲟⲩ ⲕⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲟ̄ⲩ ϫⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ̀ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ϫⲉ
ⲛ̄ⲅⲥⲟⲟⲩⲛ ⲁⲛ ϫⲉ ⲟⲩⲛ̄ ⲥⲁϩ · ⲉϥⲟⲩⲟⲧⲉϥ ⲉ̄ⲥⲁϩ ϩⲛ̄ⲧⲉϥⲧⲉⲭⲛⲏ · ⲙⲛ̄ⲙⲁⲅⲟⲥ̀
[ⲉϥ]ⲟⲩⲟⲧⲃ ⲉⲙⲁ[ⲅⲟⲥ ·] ⲧⲁⲓ ⲧⲉ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲕⲉⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩⲁ ⲉϥϫⲟⲥⲉ
ⲉⲟⲩⲁ ⲁⲩⲱ ⲉϣⲱⲡⲉ ⲟⲩⲛ ϩⲏⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲕ · ⲙⲁⲣⲉ ⲡⲉⲓϣⲁϫⲉ ϣⲱⲡⲉ ⲉϥⲟⲩⲟⲛϩ̄
ⲛⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁϫⲓⲥ ϫⲉ ⲁⲛ̄ⲅⲟⲩⲁⲧ-
ϭⲟⲙ ⲙⲛ̄ⲛⲁⲕⲉⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲁ̀ⲛⲟⲕ ϯⲛⲁⲥⲟⲡⲥ ⲙ̄ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ϥⲧⲁⲗϭⲟⲕ :—
ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁⲓ̈ⲟⲩⲱ ⲉⲓϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛⲁⲕ · ϫⲉ ⲟⲩⲛ̄ ⲧⲉⲭ-
ⲛⲓ̈ⲧⲏⲥ · ⲉϥⲟⲩⲟ̄ⲧⲃ̄ ⲉⲧⲉⲭⲛⲓ̈ⲧⲏⲥ̀ :— ϩ̄ⲙ̄ⲡⲧⲣⲉϥⲉⲓ̈ⲙⲉ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈-(Fol. XLII,

pour moi Jésus, le prince (ἄρχων) des démons (δαιμόνιον), qui est entré au bain et a brisé tous mes os. Maintenant, prends un *centenarius* (κεντηνάριον) d'or et appelle(ἐπικαλεῖν)-le pour qu'il m'accorde la guérison, sinon tu mourras de mort.» Le saint lui dit : «Que ta langue impure laisse en paix le roi du ciel et de la terre, sinon par lui il t'arrivera malheur. Si tu le glorifies (p. 82), il te glorifiera toi-même et te délivrera de tes épreuves (πειρασμός).» Le roi lui dit : «Appelle(ἐπικ.)-le, qu'il me guérisse, et je saurai que c'est un Dieu puissant. — Si tes dieux, lui dit le saint (ἅγ.), ne peuvent te porter secours (βοήθεια), pourquoi les appelles-tu dieux?» Le roi lui dit : «Ne sais-je pas qu'il y a un sorcier qui, dans son art (τέχνη), surpasse les sorciers et un magicien (μάγ.) qui surpasse les magiciens (μάγ.)? Ainsi en est-il pour les dieux, il y en a un qui s'élève au-dessus des autres! Si tu réfléchis, cette parole te paraîtra évidente.» Apa Isidore dit au roi : «Dis : je suis, moi et mes dieux, sans puissance, et moi je prierai mon Dieu de te guérir». Le roi lui dit : «Je t'ai déjà dit qu'il y a un artisan (τεχνίτης) qui surpasse les artisans

recto, p. ⲡ̅ⲅ̅)ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲁ ⲧⲙⲛ̅ⲧⲁⲧϭⲟⲙ ⲧⲁϩⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲥ̅ⲟⲩⲧⲛ̅ ⲧⲉⲕϭⲓϫ ⲉ̅ⲃⲟⲗ · ⲧⲁⲣⲉ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲉⲣⲡⲁϩⲣⲉ̅ ⲉ̅ⲣⲟ̅ⲕ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲛ̅ⲛⲉⲧⲁϩⲉⲣⲁⲧⲟⲩ ϫⲉ ⲃⲱⲕ ⲛⲏⲧⲛ̅ ⲛ̅ⲥⲁⲟⲩⲥⲁ :—

ⲛ̅ⲧⲉⲣⲟⲩⲃⲱⲕ · ⲁ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲥⲟⲟ̅ⲩⲧⲛ̅ ⲛ̅ⲧⲉϥϭⲓϫ ⲉ̅ⲃⲟⲗ ⲁ ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ · ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̅ⲙⲟⲥ ⲁϥⲥ̅ⲟⲡⲥ̅ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱϥ ⲉϥϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲧⲁⲗϭⲉ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲉⲣ ⲙⲁⲁⲃ[1] ⲉϣⲙⲏⲛⲉ ⲛ̅ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲉϥϣⲱⲛⲉ · ⲉ̅ⲕⲉⲧⲁⲗϭⲟ ⲙ̅ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛ̅ⲧⲁⲣⲉϥⲉⲓⲙⲉ ϫⲉ ⲙⲛ̅ⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲛ̅ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̅ϩⲓ̈ϫⲙ̅ⲡⲕⲁϩ · ⲛ̅ⲥⲁⲃⲉⲗⲗⲁⲕ ⲙⲁⲩⲁⲁⲕ · ⲛ̅ⲧⲉⲣⲉϥϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ ⲛ̅ϭⲓ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁϥⲛⲟⲩϫⲉ ⲛ̅ⲟⲩⲡⲗⲉϭⲥⲉ̅ ⲉϫⲉⲛⲧⲉϥⲟⲩⲉⲣⲏⲧⲉ ⲁⲩⲱ ⲁⲥ̅ⲧⲱϭⲉ ⲉ̅ⲡⲉⲥⲉⲣⲏⲩ ⲛ̅ⲑⲉⲛϣⲟⲣⲡ̅ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ · ⲉⲧⲣⲉⲩϯ ⲛ̅ⲟⲩⲡⲁϣⲉ ⲛ̅ⲕⲩⲛⲇⲩⲛⲁⲣⲓⲟⲛ ⲛ̅ⲛⲟⲩⲃ ⲛ̅ⲁⲡⲁ ⲓ̅ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲙ̅ⲡⲣ̅ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϫⲟ̅ⲟⲥ ⲛ̅ⲛⲉϥⲁⲡⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ · ϫ[ⲉ] ⲁⲧⲉ̅ⲧⲛ̅ϫ[ⲓ ⲛ]ϫⲓⲛϫⲏ[ϯ] (Fol. XLII, *verso*, p. ⲡ̅ⲇ̅) ⲛ̅ϫⲓ̅ⲛϫⲏ · ⲁⲛⲟⲕ ⲁⲛ ⲡⲉⲛ̅ⲧⲁⲗϭⲟⲕ ⲱ̅ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲡⲉ

ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲙⲛ̅ⲛ̅ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲁ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲧⲣⲉⲩϩⲓⲟ̅ⲉⲓϣ ϩⲛ̅ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̅ · ⲉⲩϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲙⲁⲣⲉ ⲛⲁⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̅ ϣⲟⲣⲡⲟⲩ ⲛ̅ⲣⲁⲥ̅ⲧⲉ · ⲛ̅ⲥⲉⲟⲩⲱⲙ ⲁⲩⲱ ⲛ̅ⲥ̅ⲉⲥⲱ ϩⲙ̅ⲡⲣⲟ ⲙ̅ⲡⲣ̅ⲡⲉ ⲛ̅ⲛⲉⲛⲟⲩⲧⲉ · ϫⲉ ⲛ̅ⲧⲟⲟⲩ ⲁⲩⲧⲁⲗϭⲟⲓ̈ :— ⲛ̅ⲧⲉⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲥ̅ⲱⲧⲙ̅ ⲉⲡⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ ⲙ̅ⲡⲣ̅ⲣⲟ · ⲁϥⲗⲩⲡⲉⲓ̈ ⲉⲙⲁ-

(τεχν.)». Lorsque apa Isidore sut (p. 83) que la débilité avait atteint le roi, il lui dit : «Étends ta main, afin que le Christ te guérisse». Le roi dit à ceux qui se tenaient près de lui : «Retirez-vous».

Lorsqu'ils furent partis, le roi étendit la main. L'ayant saisie, le saint (ἅγ.) pria, disant : «Mon Seigneur Jésus-Christ, qui as guéri celui qui fut trente-huit ans malade, guéris cet impie (ἄν.) pour qu'il sache qu'il n'y a dans le ciel et sur la terre d'autre Dieu que toi seul». Lorsque le saint eut ainsi parlé, il répandit de la salive sur le pied et les rapprocha l'un de l'autre comme (ils étaient) auparavant. Et le roi ordonna de donner à apa Isidore la moitié d'un *centenarius* (κεντηνάριος) d'or. Le saint dit au roi : «Le Seigneur a dit à ses apôtres[2] : «Vous avez reçu gratuitement, (p. 84) donnez gratuitement». Ce n'est pas moi, ô (ὦ) roi, qui t'ai guéri, mais (ἀλ.) c'est le Christ.»

Il arriva, après cela, que le roi fit une proclamation dans toute la ville (π.) disant : «Que tous les gens de la ville (π.) aillent, le matin, manger et boire à l'entrée du temple des dieux : car ce sont ceux-ci qui m'ont guéri». Lorsqu'apa Isidore entendit la proclamation du roi, il s'attrista (λυπεῖν) grande-

(1) ⲙⲁⲁϥ (sic). — (2) *Matthieu*, x, 8.

[ⲧ]ⲉ ⲁϥϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ [ⲉⲃⲟ]ⲗ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄[ⲙⲟⲥ ·] ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ · ⲁⲩⲱ ⲡⲁ-
ⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲉⲕⲛⲁⲕⲁ ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲉϥϯⲕⲱϩ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲛ̄ⲧⲉⲓϩⲉ
ⲧⲏⲣⲥ̄ :— ϩⲛ̄ⲧⲉⲩϣⲏ ⲉ̄ⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲛⲉⲣⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϩⲙ̄ⲡⲏⲓ ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓ̈ⲱⲧ
· ⲙⲛ̄ⲥⲱⲧⲏⲣⲓ̈ⲭⲟⲥ ⲡϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓ̈ⲱⲧ :— ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲟⲩⲟⲛ̄ϩϥ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ
ⲉ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲭⲉⲣⲉ ⲡⲁⲥⲱⲧⲡ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲉⲛ̄ⲧⲁ
ⲡⲟ̄ⲩⲟ̄ⲉⲓⲛ̄ ⲛ̄ⲧⲉϥⲗⲁⲙⲡⲁⲥ ϫⲉⲧ ⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ :— ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲃⲟϭϥ̄
ⲉϩ-(Fol. XLIII, *recto*, p. ⲡ̄ⲉ̄)ⲣⲁⲓ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲁⲛⲉⲛⲕⲟⲧⲕ̄ ⲁϥⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲙ̄ⲡⲥⲱ-
ⲧⲏⲣ · ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲁⲩⲱ ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ · ϩⲛ̄ⲟⲩⲕⲱϩ ·
ⲁⲓⲕⲱϩ ⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ :— ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲡⲉⲕⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲛ̄ⲁⲅⲁⲑⲟⲥ ⲕⲱ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ
ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ · ⲉ̄ⲉⲣ̄ ⲛⲉⲓⲡⲉ̄ⲑⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ :— ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉ ⲟⲩ-
ⲕⲱϩⲧ ⲉⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲛϥ̄ⲣⲟⲕϩϥ̄ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲁⲯⲩⲭⲟⲛ :— ⲁ
ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲟⲩⲱ̄ϣ̄ⲃ̄ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲱ ⲡⲁⲙⲉⲣⲓⲧ · ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ
ⲕⲧⲁⲉⲓ̈ⲏⲩ ⲛⲁϩⲣⲉⲛ̄ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲛ̄ⲑⲉⲛⲓⲱϩⲁⲛ̄ⲛⲏⲥ
ⲡⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲓ̈ⲱϩⲁⲛⲛⲏⲥ ⲡⲃⲁⲡⲧⲓ̈ⲥⲧⲏⲥ ⲡϣⲏⲣⲉ ⲛ̄ⲍⲁⲭⲁⲣⲓⲁⲥ · ⲡⲁⲓ ⲛ̄-
ⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲛⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲣⲟⲇⲣⲟⲙⲟⲥ :— ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ⲡⲁⲥⲱⲧⲡ · ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲧⲁⲧⲁ-
ⲙⲟⲕ · ⲙⲉⲣⲉ ϣⲟⲉⲓ̈ϫ ϥϫⲓ̈ ⲕⲗⲟⲙ ⲉⲓⲙⲏⲧⲉⲓ̈ ⲛ̄ϥⲙⲓ̈ϣⲉ ⲕⲁⲗⲱⲥ ϩⲙ̄ⲡⲉⲥⲧⲁ-

ment, il s'écria : «Mon Seigneur et mon Dieu, laisseras-tu cet impie (ἄν.) se moquer ainsi entièrement de tes saints?». Cette nuit-là, apa Isidore était avec Sôtérichos, serviteur de son père, dans la demeure paternelle. Le Seigneur lui apparut; il lui dit : «Salut (χαῖρε), mon élu, Isidore; l'éclat de ta lampe illumine les cieux». Apa Isidore se souleva de dessus (p. 85) sa couche; il adora le Sauveur (Σ.), en disant : «Mon Seigneur et mon Dieu, je suis dévoré de zèle, mon Seigneur[1]. Pourquoi ton aimable (ἀγαθός) Père a-t-il laissé ce roi impie (ἄν.) causer tout ce mal à tes saints? Pourquoi le feu n'est-il pas descendu du ciel et ne l'a-t-il pas consumé avec ses dieux inanimés (ἄψυχον)?» Le Sauveur (Σ.) répondit à apa Isidore : «Ô (ὦ) mon bien-aimé, dit-il, tu es vraiment (ἀλ.) honoré de mon Père et de ses saints anges (ἄγγ.), comme Jean, (l'apôtre) vierge (παρθένος), et Jean-Baptiste, fils de Zacharie, qui fut mon précurseur (πρόδρομος). Maintenant, mon élu, écoute-moi (ce que je vais) t'annoncer : un athlète ne remporte pas la couronne, à moins (εἰμήτι) d'avoir bien (καλῶς) combattu dans l'arène (σ7άδιον)[2]. Est-ce que (μή) mon Père ne peut s'emparer du démon (διάβ.) et de ceux qui, chaque jour,

[1] III *Rois* XIX, 10.

[2] Allusion à cette parole de saint Paul (I Cor. IX, 24) : «Dans les courses du stade tous courent, mais un seul emporte le prix».

ⲁ̇ⲓ̈ⲱ̄ⲛ̀ :— ⲙⲏ · ⲙⲛ̄ϣϭⲟⲙ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ · ⲉ̄ϥⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲏⲛ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲧ[ⲏ]ⲣⲟⲩ ⲙ̄ⲙ[ⲏⲛⲉ] (Fol. XLIII, *verso*, p. ⲡ̅ⲋ̅) ⲁⲗⲗⲁ ⲉϥⲕⲱ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉⲧⲣⲉ ⲛⲁⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϯϣⲓⲡⲉ ⲛⲁϥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲏⲛ ⲉ̄ⲣⲟϥ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲡⲓ̈ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲟ ⲛ̄ⲑⲉⲛ̄ⲟⲩⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ̀ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲉϥⲑⲉⲱⲣⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲇⲓⲕⲁⲓ̈ⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲁⲥ̄ⲉⲃⲏⲥ :— ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲧⲁⲧⲁⲙⲟⲕ̀ ⲉⲛⲉⲧⲛⲁϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ϩⲙ̄ⲡⲉⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ · ϣⲁⲛ[1]ⲧⲉⲕⲉⲓ ⲛ̄ⲅⲉⲙⲧⲟⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ϩⲁϩⲧⲏⲓ̈ :— ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲙⲟⲟⲩⲧⲕ [ⲛ̄]ϯⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲟⲡ [ⲛ̄ⲧⲁ]ⲧⲟⲩⲛⲟⲥⲕ̀ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄-ⲛⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ :— ⲕⲛⲁⲉⲣ ⲕⲉⲣⲟⲙⲡⲉ ϩⲙ̄ⲡⲇⲓⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲕⲱⲥⲧⲁⲛ[2]-ⲧⲓⲛⲟⲥ ⲛⲁⲕⲱⲧ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲟⲛ ⲉϥⲥⲟⲧⲡ̄ · ⲛ̄ϥⲕⲱ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ :— ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲛⲁⲕⲱ ⲛⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲙⲟⲩ · ⲙⲛ̄ϩⲛ̄ⲧⲁⲗϭⲟ · ⲙⲛ̄ϩⲛ̄-ϣⲡⲏⲣⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ :— ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲕⲁⲁⲥ · ⲉϥⲉϣⲱⲡⲉ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲝⲟⲩⲥⲓ̈ⲁ · ⲙ̄ⲡⲁⲙ̄ⲧⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲑⲉⲙ̄ⲡⲁⲛⲁⲡⲟⲥ̄ⲧⲟⲗⲟⲥ ϩⲛ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ · ⲛ̄ϭⲟⲙ · ⲁⲩⲱ (Fol. XLIV, *recto*, p. ⲡ̅ⲍ̅[3]) ϩⲧⲟ̄ⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲣⲁⲥⲧⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲑⲉⲱⲣⲓⲁ · ⲧⲱⲟⲩⲛ̀ ⲛ̄ⲅⲙⲟⲟϣⲉ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ · ϩⲛ̄ⲟⲩⲧⲱⲕ ⲛ̄ϩⲏⲧ · ⲛ̄ⲅⲥⲟⲟϩⲉ ⲙ̄ⲡⲓ̈ⲁⲧϣⲓ̈ⲡⲉ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲙⲏⲏϣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲣ̄ϩⲟⲧⲉ · ϫⲉ ⲁⲓ̈ϯ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲧⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ ⲉⲉⲣ ⲡⲉⲧⲉϩⲛⲁⲕ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϯ ⲛⲁϥ̀ ⲛ̄ϯⲣⲏⲛⲏ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲙⲡⲏⲩⲉ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉ̄ⲟⲟⲩ · ⲉⲣⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ϭⲱϣⲧ̄ ⲛ̄ⲥⲱϥ :—

l'approchent? (P. 86.) Mais (ἀλ.) il laisse à tous mes saints le soin de le confondre, lui et ceux qui l'entourent. Le monde (*κόσμος*) est comme un théâtre (*θέα.*) devant mon Père et ses saints anges (*ἀγγ.*) qui regardent (*θεωρεῖν*) les justes (*δίκαιος*) et les impies (*ἀσεβής*). Maintenant, laisse-moi t'annoncer ce qui t'arrivera dans ce monde (*κόσμος*), jusqu'à ce que tu viennes te reposer auprès de moi. Le roi te fera mourir cinq fois, mais je te ressusciterai d'entre les morts. Tu resteras encore une année dans la prison (*δικαστήριον*) royale. Constantin te bâtira un splendide sanctuaire (*μαρτύριον*), où il placera ton corps (*σῶμα*). Mon Père y répandra une grande bénédiction, des guérisons et des prodiges. Et ton intercession s'exercera devant moi librement (*ἐξουσία*), sur toute puissance, comme celle de mes apôtres (*ἀπόστολος*) (p. 87). Et demain matin le roi fera une promenade (*θεωρία*). Lève-toi, entre au théâtre (*θέα.*), le cœur ferme, et réprimande, devant cette foule, ce roi impudent. Ne crains pas. Car je t'ai donné le pouvoir (*ἐξουσία*) de faire ce qu'il te plaît. » Et aussitôt le Sauveur (Σ.), lui ayant donné la paix (*εἰρ.*), remonta aux cieux, dans la gloire, pendant que le saint le contemplait.

[1] ϣⲁ̄. — [2] ⲕⲱⲥⲧⲁ̄. — [3] ⲡⲍ (*sic*).

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟⲉⲓⲛ[1] ⲁⲉ ϣⲁ · ⲁ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϫⲓ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲟⲩ-ⲕⲁⲗⲱⲡⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩϩⲟⲣ ⲉⲡⲉϥϩⲁⲙⲏⲣ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟ̄ⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ⲉⲓⲥ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ̄ⲣⲟⲓ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲕ ⲙ̄ⲡⲟ̄ⲟⲩ ⲛⲓⲙ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲧⲁⲗϭⲟⲕ · ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲉ · ϫⲉ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲡⲉ ⲛ̄ⲑⲉⲛ̄ⲧⲁⲕⲧⲁ-ϣⲉⲟⲉⲓ̄ϣ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲛ̄ⲥⲁϥ̀ · ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲩϯ ⲛⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲧⲁⲗϭⲟ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲉϥϫⲱⲣⲙ̄ ⲉⲡⲙⲏ̄ⲏϣⲉ · ϫⲉ ϭⲱ ⲛ̄ⲧⲉ̄ⲧⲛ̄ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲛⲓ̄ⲙ ⲡⲉⲧϫⲓϭⲟⲗ · ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ · ϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲡⲉ · ⲡⲉϫ[ⲁϥ] (Fol. XLIV, *verso*, p. ⲡ̄ⲏ̄) ϫⲉ ⲛⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲉⲛⲧⲁⲩϯ ⲛⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲧⲁⲗϭⲟ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲕⲁⲗⲟ-ⲡⲟⲩ · ϫⲉ ⲉⲓ̈ϫⲉⲣⲟ ⲛ̄ⲧⲟ · ϫⲓ ⲛⲏ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲟⲩϩⲟⲣ · ⲛ̄ⲧⲁ ⲛ̄ⲁⲡⲟⲥ-ⲧⲟⲗⲟⲥ ϫⲓⲧϥ̄ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ̀ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲁ̄ⲣⲓ̈ⲁ ⲡⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲙⲏ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲙⲛ̄ⲟⲩⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲁϥϫⲡⲟ ⲛ̄ⲛ̄ⲣⲉϥⲣ̄ⲛⲟⲃⲉ :— ⲛ̄ⲧⲟ ϩⲱⲱⲧⲉ̀ ϫⲓ ⲛⲏ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲙⲏ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲣ̄ⲡⲉ [ⲙ̄]ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ⲛ̄ⲧⲉϫⲟ̄ⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲛⲉϥⲉⲓⲇⲱⲗⲟⲛ · ϫⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ϫⲉ ϫⲓ ⲛⲏⲧⲛ̄ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲙⲏ · ⲙⲛ̄ⲟⲩⲡⲛⲱⲏ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲉⲓ̄ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉ̄ⲧⲛ̄ⲣ̄ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ ϩⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲧⲕⲁⲗⲱⲡⲟⲩ ⲃⲱⲕ ⲉ-ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲡⲣ̄ⲡⲉ̀ ⲁⲥϣⲁϫⲉ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲕⲁⲧⲁⲛⲉⲓ̈ϣⲁϫⲉ :— ϫⲉ ⲧⲱⲛ

Lorsque parut la lumière, saint Isidore prit dans ses bras la peau (?) d'un chien. Il pénétra au théâtre (θέα.). Il dit au roi : « Roi, voici que toute la ville (π.), aujourd'hui, m'écoute. Qui t'a guéri? Sont-ce tes dieux ou le Christ, comme tu l'as proclamé dans toute la ville (π.) : mes dieux m'ont accordé la guérison? » Et il se tourna vers la foule : « Attendez, dit-il, pour voir quel est celui qui ment, moi ou le roi qui a dit (p. 88) : ce sont mes dieux qui m'ont accordé la guérison ». Apa Isidore dit à la petite peau (?) : « Je m'adresse à toi. Prends la forme (τύπος) de ce chien que les apôtres (ἀπόστολος) emmenèrent avec eux dans la ville (π.) de Centria[2] et à qui le Seigneur donna une voix humaine et un esprit (πν.) pour châtier les pécheurs. Toi de même, prends une voix humaine et va au temple du roi pour dire à ses idoles (εἴδωλον) ce que leur dit le Seigneur : « Prenez une voix et une intelligence (νοή); entrez au théâtre (θέα.) et rendez témoignage en présence du roi et du Christ Jésus ». » Aussitôt la peau (?) du chien entra dans

(1) ⲡⲟⲩⲟⲉⲓ̄.

(2) M. W. Crum me suggère l'idée qu'il est fait peut-être allusion à l'épisode rapporté dans les *Contendings of the apostles*, édités par W. Budge, t. II, p. 336 (Instructions du Christ à l'apôtre Thomas pour la ville Kantôrya ou Quantaria).

ⲧⲏⲛⲟⲩ ⲁⲙⲏⲓⲧⲛ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ̀ ϫⲉ ⲉⲓ̈ⲥ ⲡϩⲙ̄ϩⲁⲗ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲱⲧⲛ̄ ·

ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲩⲃⲟ-(Fol. XLV, *recto*, p. ⲡ̄ⲑ̄)ϭⲟⲩ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ϩⲓϫⲛ̄ⲛⲉⲩⲃⲁⲥⲓⲥ ⲁⲩⲙⲟⲟϣⲉ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ϩⲁⲣⲁⲧϥ̄ ⲛ̄ⲧⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄ⲕⲁⲗⲱⲡⲟⲩ · ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲗ · ⲁⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ ⲡⲉ · ϣⲁⲛ̄ⲧⲟⲩⲉⲓ̈ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ϯⲱⲣⲕ ⲉⲣⲱⲧⲛ̄ · ⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ̀ ⲛ̄ⲁϩⲟⲣⲁⲧⲱ̄ⲥ (sic) ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲱⲧ · ⲙⲛ̄ⲧⲉϥϭⲟⲙ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲡⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁϥⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲕⲁϩ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲧⲉⲧⲉⲛⲛ̄ⲉϫⲱ ⲉⲣⲟⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲙⲉ · ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲏ̄ⲏϣⲉ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ · ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ̄ ⲁⲧⲉⲧⲛ̄ⲧⲁⲗϭⲟ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲉ · ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲛⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲡⲉϫⲁⲩ · ϫⲉ ϩⲛ̄ⲟⲩⲙⲉ · ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲟⲩϫⲁⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓⲧⲙ̄ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲉ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲕϣⲗⲏⲗ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ :— ⲁⲛⲟⲛ ⲇⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲛ̄ⲁⲯⲩⲭⲟⲛ ⲙⲛ̄ϭⲟⲙ ⲙ̄ⲙⲟⲛ[1] ⲉ̄ⲉⲣ ⲡⲡⲉⲧⲛⲁⲛ̄ⲟⲩϥ · ⲏ ⲡⲉⲑⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲛ̄ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ̈ ⲁⲩϫⲓ̈ⲱⲕⲁ[ⲕ] ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲩ[ϫⲱ] (Fol. XLV, *verso*, p. ϥ̄) ⲙⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲉⲟⲟⲩ[2] ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲱⲧⲛ̄ ϩⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ · ϫⲉ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ

le temple; elle parla en (*κατά*) ces termes aux statues : «Levez-vous et allez au théâtre (*Θέα.*). Voici que le serviteur de Dieu vous appelle.»

Et aussitôt elles descendirent (p. 89) de leur socle (*βάσις*); elles marchèrent à terre, précédées de la petite peau, car l'archange (*ἀρχ.*) Gabriel les poussait (*διώκειν*) jusqu'à ce qu'elles fussent entrées au théâtre (*Θέα.*). Apa Isidore dit aux statues : «Je vous adjure, au nom du Père invisible (*ἀόρατος*) et de sa sainte puissance, qui a créé le ciel et la terre, de me dire aujourd'hui la vérité, en présence de toute cette foule, si c'est vous qui avez guéri le roi ou si c'est mon Seigneur Jésus». Aussitôt les statues répondirent : «En vérité, le roi a été sauvé par le vrai Dieu, Jésus-Christ, et par tes saintes prières. Quant à (*δέ*) nous, nous n'avons pas d'âme (*ἄψυχον*) et de puissance pour faire aux hommes du bien ou du mal.» Lorsque les foules entendirent cela, elles s'écrièrent : «(Gloire) (p. 90) à Dieu et à saint Isidore!». Apa Isidore dit aux statues : «Êtes-vous dieux ou est-ce le Christ qui est Dieu?». Et (*δέ*) elles s'écrièrent toutes : «C'est Jésus-Christ qui est Dieu, le maître (*δεσπότης*) qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui est en eux[3]». Apa Isidore dit au roi : «Tu es

[1] ⲙ̄ⲙⲟ̄.

[2] Ces trois mots ⲙⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲉⲟⲟⲩ ont été omis dans le manuscrit.

[3] *Apocalypse*, X, 6.

ⲇⲉ ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ϫⲉ ⲡⲉⲭ︦ⲥ︦ ⲓ︦ⲥ︦ ⲡⲉ ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ · ⲡⲇⲉⲥⲡⲟⲧⲏⲥ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲕⲁϩ · ⲙⲛ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲛ̄ϩⲏⲧⲟⲩ ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁⲣⲁ ⲁⲕϫⲓϣⲓⲡⲉ ⲧⲉⲛ̄ⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲏⲏϣⲉ ⲧⲏⲣϥ̄ [ⲙ̄ⲡ]ⲟⲟⲩ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ⲟⲛ · ϫⲉ ⲁϫⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲛ̄ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲛ · ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲛ̄ⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛ̄ϭⲓϫ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲁⲩϩⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲉⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲙ̄ⲡⲙⲏⲏϣⲉ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲉⲛⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲛ · ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲉⲛⲧⲁⲙⲓ̈ⲟ ⲛ̄ϭⲓϫ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲁⲣⲁ ⲁⲕϫⲓϣⲓⲡⲉ ⲧⲉⲛⲟⲩ · ⲉⲣⲉ ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ ϫⲡ̄ⲓⲟ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲛⲁϩⲣⲉⲛ̄ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ · ⲁⲩϯⲉⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲉϥϩⲙ̄-(Fol. XLVI, *recto*, p. ⲯ︦ⲁ︦)ϩⲁⲗ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ :— ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲉϥϩⲟ ⲟⲕⲙ̄ ⲉⲧⲃⲉⲡϣⲓⲡⲉ · ⲡⲣⲁⲛ ⲇⲉ ⲙ̄ⲓ︦ⲥ︦ ⲁϥϫⲓⲉⲟⲟⲩ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲛⲉ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ⲁⲛⲁⲭⲱⲣⲉⲓ ⲛⲏⲧⲛ̄ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲧⲛ̄ⲉⲣⲡⲉ :—

ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲡⲉⲛⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ · ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ · ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ ⲙ̄ⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲡϣⲓⲡⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲉϥϣⲟϫⲛⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲡⲉ ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟϭ ⲡⲉ ϫⲉ ⲟⲩ ⲡⲉ ⲧⲉⲧⲉⲛⲟⲩⲱϣ ⲉⲧⲣⲁⲁϥ ⲙ̄ⲡⲓⲁⲛ̄ϩⲟⲥⲓ̈ⲟⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲅⲟⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲟⲩⲁ ⲛⲁϥ ϩⲛ̄ⲛⲉⲛⲟϭ · ϫⲉ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲧⲙ̄ϯ ⲧⲣⲟⲫⲏ ⲛ̄ⲛ̄ⲑⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛ̄ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ · ϥⲓ̈ ⲛ̄ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛⲟϫϥ ⲛⲁⲩ ⲉⲧⲣⲉⲩⲟⲩⲟⲙϥ̄ · ⲛ̄ⲧⲉ-

donc (ἄρα) confondu aujourd'hui devant toute cette foule!». Le saint parla encore aux statues : «Dites au roi : Nous ne sommes pas des dieux, mais (ἀλ.) nous sommes l'œuvre des mains de l'homme». Et elles confessèrent (ὁμολογεῖν) devant la foule : «Nous ne sommes pas des dieux, mais (ἀλ.) nous sommes l'œuvre des mains de l'homme». Apa Isidore dit au roi : «Tu es donc (ἄρα), à présent, confondu, puisque tes dieux t'ont blâmé devant tous». Et lorsque les foules entendirent cela, elles rendirent gloire à Dieu et à son serviteur (p. 91) Isidore. Et (δέ) le visage du roi se couvrit de honte. Et (δέ) le nom de Jésus fut glorifié. Apa Isidore dit aux statues : «Retournez (ἀναχωρεῖν) dans votre temple».

Or (δέ) lorsque le roi vit ce qui était arrivé, il se leva du milieu du théâtre (Θέα.) et rentra au palais (παλ.). Et, de honte, il n'en sortit pas durant quinze jours. Et il prenait conseil en lui-même et avec ses grands, disant : «Que voulez-vous faire de ce magicien (μάγ.) sacrilège (ἀνόσιος)?». L'un des grands lui dit : «Ordonne que l'on n'accorde pas de nourriture (τροφή) aux bêtes pendant trois jours. Prends Isidore et jette-le-leur à manger; et son

ⲡⲉϥⲉⲣ̄ⲡⲙⲉⲉⲩⲉ ⲱϫⲛ̄ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲟ̄ⲩⲉ̄ϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧ-
ⲣⲉⲩⲉⲓ̈ⲣⲉ ϩⲓⲛⲁⲓ̈ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲉϥϫⲱ
ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲉⲓ̈ⲧⲉ ⲕⲟⲩⲓ · ⲉⲓ̈ⲧⲉ ⲛⲟϭ · ⲙⲁⲣⲉ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲥⲱⲟⲩϩ ⲉⲡⲅⲏ-
ⲛⲏ̄ⲕⲓⲟⲛ · ⲛ̄ⲥⲉⲑ[ⲉ]ⲱⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲡ[. . . .]ⲙⲉ · ⲉⲩ[ⲛⲟϫϥ̄] (Fol. XLVI, *verso*, p. ϥ̄ⲃ̄)
ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲑⲟⲩⲣⲓ̈ⲟⲛ̀ ⲛ̄ⲥⲉⲟⲩⲟⲙϥ̄ ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲇⲉ ⲁ ⲛⲁⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲥⲱⲟⲩϩ ⲉⲡ-
ⲅⲉⲛⲏ̄ⲅⲓⲟⲛ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲣⲟⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ̄ⲣⲟⲥ̀ ·
ⲛ̄ⲥⲉⲧⲁⲁ̄ϥ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲑⲟⲩⲣⲓ̈ⲟⲛ :— ⲛⲉⲩⲛ̄ ⲯⲓ̈ⲥ ⲙ̄ⲙⲟⲩⲓ ⲙ̄ⲙⲁⲩ · ⲙⲛ̄ⲯⲓ̈ⲥⲉ̄ ⲛ̄ⲗⲁⲃⲟⲓ ·
ⲙⲛ̄ⲙⲛ̄ⲧⲥ̄ⲛⲟⲟⲩⲥⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲣⲇⲁⲗⲓ̈ⲥ · ⲙⲛ̄ⲥⲁϣϥⲉ ⲛ̄ⲁⲣⲝ̄ ⲛⲁⲓ ⲧⲏ̄ⲣⲟⲩ ⲁⲩⲕⲁⲁⲩ
ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ̀ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ̄ⲣⲟⲥ̀ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲑⲟⲩⲣⲓ̈ⲟⲛ̀ ϩⲏⲙϩⲙ̄ ⲉϫⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ·
ⲛ̄[ⲑⲉⲛ̄]ⲣⲓⲣ̀ ⲛ̄ⲁⲅ̄ⲣⲓⲟⲛ · ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲛⲁⲩ ⲉⲡϩⲏⲙϩⲉⲙ̄ ⲛ̄ⲛⲉ-
ⲙⲟⲩⲓ · ⲁϥϣⲧⲟⲣⲧⲣ̄ ⲉ̄ⲙⲁⲧⲉ ⲁϥϫⲓ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲟⲩϭⲟⲙ · ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲁϥⲡⲉⲣϣ̄
ⲛ̄ⲉϥϭⲓϫ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉⲡⲥⲁ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲛϣⲁ[1] · ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ ⲉⲧⲉ ⲙⲛ̄ⲕⲉ̄ⲟⲩⲁ
ⲛ̄ⲥⲁⲛ̄ⲧⲟϥ · ⲡⲉⲛ̄ⲧⲁϥⲧⲛ̄ⲛ̄ⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ϣⲁⲇⲁⲛⲓⲏⲗ ⲡⲉ-
ⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ · ⲁϥⲧⲟⲩϫⲟϥ ⲉⲧⲧⲁⲡⲣⲟ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲟⲩⲓ̈[2] :— ⲁⲛⲟⲕ ϩⲱ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ
ⲉ̄ⲕⲉⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩϥ ϣⲁⲣⲟⲓ · ⲛ̄ϥⲛⲟⲩϩⲉⲙ̄ (Fol. XLVII, *recto*, p. ϥ̄ⲅ̄) ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲉⲧ-
ⲧⲁⲡⲣⲟ ⲛ̄ⲛⲉⲓⲑⲟⲩⲣⲓⲟⲛ ⲉⲑⲟⲟⲩ :— ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥϫⲟⲟⲩ ⲉⲓⲥ̀ ⲟⲩⲥⲙⲏ
ⲁⲥⲉⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲉ̄ⲥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲉⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲁⲛ̄ⲟⲕ

souvenir s'effacera sur terre.» Aussitôt le roi commanda d'agir ainsi. Puis il fit proclamer par toute la ville (ϖ.) en disant que petits et (εἴτε) grands, que la ville (ϖ.) entière se réunisse dans l'arène (κυνήγιον) pour voir le [*lacune*] le jeter (p. 92) aux bêtes (θηρίον) et le (faire) dévorer. Or (δέ) le lendemain, les gens de toute la ville (ϖ.) se réunirent dans l'arène (κυν.). Et le roi ordonna d'amener apa Isidore et de le livrer aux bêtes (θηρ.). Il y avait là neuf lions, neuf lionnes, douze panthères (ϖάρδαλις) et sept ours (ἄρκτος) qu'on lâcha contre saint (ἅγ.) Isidore. Et les bêtes (θηρ.) grognaient contre le saint (ἅγ.), comme des sangliers (ἄγριον). Lorsque apa Isidore vit (*sic*) le rugissement des lions, il eut grand peur. Il prit du courage, se mit debout, étendit les mains vers l'orient, en disant : «Dieu dont il n'existe point de second, qui envoyas l'archange (ἀρχ.) Michel au prophète (ϖροφήτης) Daniel pour le sauver de la gueule des lions; quant à moi, envoie-le vers moi pour me sauver (p. 93) de la gueule de ces bêtes (θηρ.) mauvaises». Et (δέ) lorsqu'il eut ainsi parlé, voici qu'une voix vint du ciel, qui disait : «Ne crains

(1) ⲙⲁ̄ϣⲁ. — (2) ⲛ̄ⲙ̄ⲙ̄ⲟⲩⲓ̈.

ⲡⲉ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲕⲣ̄ⲣⲟ̀ · ϯϣⲟⲟⲡ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲕ ⲉⲓⲃⲟ̄ⲏ̄ⲑⲓ̈ⲁ̀ ⲉ̄ⲣⲟⲕ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛ̄ⲟⲩ ⲁ ⲛ̄ⲉⲑⲟⲩⲣⲓⲟⲛ ⲕⲱⲗ̄ϫ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲡⲉ ⲉ̄ⲡⲉⲥⲏⲧ ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲁⲩⲣ̄ⲑⲉ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲉⲥⲟⲟⲩ ⲉⲩⲛ̄ⲕⲟⲧⲕ̄ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉⲩϣⲱⲥ ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲟⲩϫⲱϩ ⲉ̄ⲣⲟϥ ϩⲟⲗⲱⲥ ⲉⲡⲧⲏⲣϥ̄ :— ⲡⲙⲏ̄ⲏϣⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲟⲩⲁ ⲡⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲛⲧⲁ ⲧⲡⲁⲣⲑⲉ̄ⲛⲟⲥ̀ ϫⲡⲟϥ :—

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲑⲟⲩⲣⲓⲟⲛ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲉ ⲡⲟⲩⲁ ⲡⲟⲩⲁ ⲙ̄ⲙⲱⲧⲛ̄ ⲕ̄ⲧⲟϥ ⲉ̄ⲡⲉϥ̄ⲙⲁ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛ̄ⲏ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲩⲃⲱⲕ :— ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲛ̄ⲉϥⲛⲟϭ ϫⲉ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϣⲓⲡⲉ ⲡⲉ ⲡⲁⲓ̈ · ⲉⲛⲕⲱ ⲙ̄ⲡⲁⲓ ⲉϥϯ ⲛ̄ⲟⲩϭⲥ ⲛⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲓϩⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ϩⲟⲉⲓⲛⲉ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ · ⲙⲁⲣⲟⲩⲉⲣ̄ ⲛⲉϥⲙⲉⲗⲟⲥ ⲛ̄ϣⲏⲙ [ϣⲏⲙ] (Fol. XLVII, *verso*, p. ϥⲁ̅) ⲛ̄ⲥⲉⲛⲟϫⲟⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲩⲃⲓⲣ · ⲛ̄ⲥⲉⲙⲟⲩⲣ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲧ ⲛ̄ⲥⲓⲕⲉ ⲉⲡⲃⲓⲣ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲟϫϥ ⲉ̄ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ϫⲉⲕⲁⲥ̀ ⲉϥⲉⲃⲱⲕ ϩⲛ̄ⲛ̄ⲉϩⲟⲉⲓ̈ⲙ ⲛ̄ⲧⲉⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲣⲉⲩⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ϩⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁⲩⲉⲣ̄ ⲛⲉϥⲙⲉⲗⲟⲥ ⲛ̄ϣⲏⲙ ϣⲏⲙ · ⲁⲩⲛⲟϫⲟⲩ ⲉ̄ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ·

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁϥⲧⲟⲟ̄ⲩ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ · ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ ⲉϥⲟⲩⲱϣ ⲉⲑⲉ̄ⲱⲣⲉⲓ̈ ϩⲙ̄ⲡⲁⲅⲱⲛ · ⲗⲟⲓ̈ⲡⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲉⲓ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ̀ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲧⲣⲟⲛ · ⲁϥϫⲓ[ϣ]ⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲉϥⲧⲱⲛ ⲧⲉⲛ̄ⲟⲩ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲓ̈ⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲁⲅⲟⲥ · ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓ

pas, ô (ὦ) Isidore. Je suis Jésus, ton roi. Je demeure avec toi pour te protéger (βοήθεια).» Aussitôt les bêtes (θηρ.) courbèrent la tête; elles adorèrent apa Isidore. Elles devinrent comme des moutons qui se couchent auprès de leur berger et elles ne le touchèrent aucunement (ὅλως). Et (δέ) la multitude de la ville (π.) s'écria : «Unique est le Dieu d'apa Isidore, le Christ Jésus, qu'une Vierge (παρθένος) a enfanté!».

Après cela, le bienheureux (μακάριος) dit aux bêtes (θηρ.) : «Que chacune de vous retourne en paix (εἰρ.) à sa place». Et aussitôt elles s'en allèrent. Et le roi dit à ses grands : «C'est une grande honte de le laisser nous irriter ainsi». Quelques-uns lui dirent : «Ordonne que ses membres (μέλος) soient mis en pièces (p. 94) et soient jetés dans un panier; qu'on lie au panier une meule de moulin et qu'on lance le (tout) à la mer (θάλ.), afin qu'il s'en aille dans les flots de la mer (θάλ.)». Et le roi fit agir ainsi envers apa Isidore. On mit ses membres (μέλος) en pièces. On les jeta à la mer (θάλ.).

Au bout de quatre jours, le roi se rendit au théâtre (θέα.), avec le désir d'assister (θεωρεῖν) à des combats (ἀγών). Lors donc (λοιπόν) qu'il fut entré au théâtre (θέα.), il s'écria : «Où est maintenant, dit-il, Jésus, ce grand ma-

ⲛ̄ϥⲛ̄ⲟⲩϩⲙ̄ · ⲙ̄ⲡⲓⲧⲁⲗⲁⲓ̈ⲡⲱⲣⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲁϭⲓϫ · ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲙⲛ̄ⲗⲁⲁⲩ ⲛ-ⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲉⲟⲩⲛ̄ϭⲟⲙ̀ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲑⲉⲛ̄ⲛⲁⲛⲟⲩⲧⲉ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲉⲓⲥ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̅ⲥ̅ · ⲁϥⲉⲓ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲉⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ · ⲙⲛ̄ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲗ · ⲁⲩⲁϩⲉ-ⲣⲁⲧⲟⲩ ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲟ ⲛ̄ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ · ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉ̄ϫⲉⲛ̄ⲑⲁ-ⲗⲁ̄ⲥⲥⲁ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ · ϫⲉ ⲉⲓ̈ϫⲉⲣⲟ ⲛ̄ⲧⲟ̀ (Fol. XLVIII, *recto*, n° du cahier, ⲍ̅, p. ϥ̅ⲉ̅) ⲱ ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ · ⲧⲛ̄ⲧⲁⲥϣⲱⲡ ⲉⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲙ̄ⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁⲧⲁⲕⲁⲩⲥⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲉϩⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲛ̄ⲱϩⲉ :— ϫⲉⲕⲁⲥ̀ ⲉⲣⲉⲧⲱⲟⲩⲛ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲛⲟⲩϩⲟⲉⲓ̈ⲙ · ⲛ̄ⲧⲉ-ⲛ̄ⲟⲩϫⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ · ⲛ̄ⲛⲉⲕⲉⲉⲥ ⲛ̄ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲁϩⲙ̄ϩⲁⲗ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲑⲁ-ⲗⲁ̄ⲥⲥⲁ ⲃⲣ̄ⲃⲣ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲛⲉⲥϩⲟⲉⲓ̈ⲙ ⲛ̄ⲑⲉⲛⲟⲩⲭⲁⲗⲕⲓ̈ⲟⲛ · ⲁⲥⲛⲟⲩϫⲉ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡ-ⲃⲓ̈ⲣ · ⲙⲛ̄ⲡⲕⲟⲧ ⲛ̄ⲥⲓ̈ⲕⲉ · ⲉⲧⲙⲏⲣⲉ ⲛ̄ⲕⲉⲉⲥ̀ ⲙ̄ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ̄ⲣⲟⲥ ⲁⲩϭⲱ ϩⲓ̈ϫⲉⲙⲡⲉⲕⲣⲟ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲙ̄ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ · ϫⲉ ⲃⲱⲗ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲃⲓ̈ⲣ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϥⲓ̈ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲙⲉⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ · ⲁϥⲧⲟϭⲟⲩ ⲉ̄ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ :— ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙ̄ⲟⲥ ϫⲉ ⲛ̄ⲑⲉⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲛ̄ⲁⲅⲁⲑⲟⲥ · ⲧⲁⲙⲓⲟ ⲛ̄ⲁⲇⲁⲙ ⲡϣⲟⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲣⲱ-ⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲉϩⲉ ϯⲟⲩϩⲉⲙⲡⲗⲁⲥⲥⲉ ⲙ̄ⲙ̄ⲟⲕ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲛⲓ̈ϥⲉ̀ ⲉϩⲟⲩⲛ ϩⲉⲙⲡⲉϥϩⲟ ⲉϥ-ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲛ̄ⲑⲉⲛⲧⲁⲓⲧⲟⲩⲛⲉⲥ ⲗⲁⲍⲁⲣⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲉⲛⲛⲉⲧⲙⲟⲟⲩⲧ · ⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲉϩ̄ϥⲧⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲟⲟ̄ⲩ · ⲁ̄-(Fol. XLVIII, *verso*, p. ϥ̅ⲋ̅)ⲛⲟⲕ ⲡⲉⲧⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲁⲕ ϫⲉ ⲧⲱⲟⲩⲛ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲥ̄ⲱⲧⲏⲣ · ⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥϭⲓϫ ·

gicien (*μάγος*)? Il n'est pas venu sauver de mes mains ce misérable (*ταλαίπωρος*), car il n'y a aucun dieu qui ait autant de puissance que mes dieux.» Aussitôt, voici que le Seigneur Jésus vint du ciel avec Michel et Gabriel. Ils se tinrent sur le rivage de la mer (*θάλ.*). Le Sauveur (Σ.) s'écria sur la mer (*θάλ.*) : «Je te l'ordonne (p. 95), ô (*ὦ*) mer (*θάλ.*), que reviennent vers toi les eaux du déluge (*κατάκλυσμα*) des jours de Noé, afin que tu soulèves tes vagues et rejettes les os de mon serviteur Isidore». Aussitôt la mer (*θάλ.*) roula ses vagues comme une chaudière (*χαλκίον*); elle rejeta le panier et la meule auxquels on avait lié les os de saint Isidore. Ils restèrent sur le rivage. Le Sauveur (Σ.) dit à Michel : «Détache le panier». Et le Sauveur (Σ.) prit les membres (*μέλος*) du saint (*ἅγ.*); il les rejoignit les uns aux autres, en disant : «De même que mon aimable (*ἀγαθός*) Père créa Adam, le premier homme, de même je te façonne (*πλάσσειν*)». Et il souffla sur son visage en disant : «Comme j'ai ressuscité Lazare d'entre les morts, à la fin du quatrième jour (p. 96), je te l'ordonne, lève-toi». Et aussitôt le Sauveur (Σ.) lui prit la main. Il se leva. Il l'adora. Le Sauveur (Σ.) lui dit : «Porte vite à ton bras ce panier et cette meule de moulin; va au théâtre (*θέα.*) et présente-toi à cet

ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁϥⲟⲩⲱϣⲧ[1] ⲛⲁϥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲛⲁϥ ϫⲉ ϭⲉⲡⲏ ⲧⲁⲗⲉ ⲡⲉⲓⲃⲓⲣ · ⲉⲧⲉⲕⲛⲁϩⲃⲉ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲓⲕⲟⲧ ⲛ̄ⲥⲓⲕⲉ ⲛ̄ⲅ̄ⲃⲱⲕ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲛ̄ⲅ̄ⲧⲁϩⲉ ⲡⲓⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉϥⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ · ⲛ̄ⲅ̄ϯϣⲓⲡⲉ ⲛⲁϥ ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲃⲟⲧⲉ · ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲟⲩⲁⲧϭⲟⲙ ⲡⲉ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲉⲓⲇⲱⲗⲟⲛ[2] ⲉⲧⲥⲟⲟϥ :— [ⲁⲩⲱ ⲛⲉ]ⲣⲉ ⲡⲉⲓⲛⲟϭ ⲙ̄ⲙⲏⲏϣⲉ ⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲉⲣⲟⲕ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲓ · ⲙⲛ̄ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲛ̄ⲁⲅⲁⲑⲟⲥ ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥϫⲟⲟⲩ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ⲁϥϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϯⲣⲏⲛⲏ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲙ̄ⲡⲏ̄ⲩⲉ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉ̄ⲟⲟⲩ :—

ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲇⲉ ⲛⲉϥⲡⲏⲧ ϩⲛ̄ⲧⲉ̄ϩⲓⲏ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲡⲃⲓⲣ · ⲙⲛ̄ⲡⲕⲟⲧ ⲧⲁⲗⲏⲩ ⲉⲣⲟϥ · ⲉϥⲟ ⲛ̄ⲑⲉⲛⲟⲩⲁ ⲉ̄ⲣⲉ ⲟⲩⲥⲟ̄ⲗϥ̄ ⲁⲗⲏⲩ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲉϥϣⲟⲩⲉⲓⲧ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲡⲱϩ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲁϥϯ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲟⲓ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲁϥⲁϩⲉ̄ⲣⲁⲧϥ̄ ϩⲉⲛ̄ⲧ-(Fol. XLIX, *recto*, p. ϥ̄ⲍ̄)ⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲙ̄ⲏⲏϣⲉ :— ⲡⲙⲏⲏ̄ϣⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ · ⲁⲩϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲙⲏ · ϫⲉ ⲟⲩⲁ ⲡⲉ ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ :— ⲁⲩⲱ ⲁϥⲛⲟⲩϫⲉ ⲙ̄ⲡⲃⲓⲣ · ⲙⲛ̄ⲡⲕⲟⲧ · ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ · ϩⲛ̄ⲧⲙ̄ⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ :— ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛ̄ⲉ ⲉⲧⲣⲟⲩϥⲓ ⲙ̄ⲡⲕⲟⲧ ⲛ̄ⲥⲓⲕⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲩ · ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ϣⲁⲛ̄ⲧⲟⲩⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲅⲱⲛ ⲉⲩⲭⲟⲣⲉⲩⲉ · ϩⲓⲑⲏⲙ-ⲡⲣ̄ⲣⲟ : ⲁⲩⲱ ⲁ ϩⲟⲩⲟ ⲉϣⲉ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲥⲱⲟⲩϩ ⲉⲡⲕⲟⲧ ⲛ̄ⲥⲓⲕⲉ · ⲙ̄ⲡⲟⲩⲉϣ-ⲕⲓⲙ ⲉⲣⲟϥ ϩⲙ̄ⲡⲉϥⲙⲁ · ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁϥⲙⲟⲟϣⲉ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲕⲟⲧ

impie (*ἄνομος*) avant qu'il sorte. Confonds-le avec ses dieux abominables, car lui et ses immondes idoles (*εἴδωλον*) sont impuissants. Et cette grande foule, par toi, croira (*πισ7εύειν*) en moi et en mon aimable (*ἀγαθός*) Père.» Lorsque le Sauveur (Σ.) eut ainsi parlé, il lui donna la paix (*εἰρ.*) et remonta aux cieux, dans la gloire.

Et (*δέ*) apa Isidore se mit en route, le panier et la meule suspendus sur lui, comme quelqu'un qui porte un tamis vide. Lorsqu'il eut atteint la ville (*π.*), il entra au théâtre (*θέα.*); il se tint au (p. 97) milieu de la foule. Et quand celle-ci le vit, elle s'écria d'une voix forte : «Unique est le Dieu de ce jeune homme!». Et il jeta le panier et la meule à bas, au milieu du théâtre (*θέα.*). Le roi ordonna d'apporter la meule de moulin au milieu (*sic*) du théâtre (*θέα.*), lorsqu'on eut terminé le combat (*ἀγών*) par des danses (*χορεύειν*) devant le roi. Et plus de cent hommes se réunirent auprès de la meule, sans pouvoir la faire bouger de place. Saint (*ἅγ.*) Isidore s'avança vers la meule, en disant aux gens qui l'entouraient : «Éloignez-vous, afin que la gloire de

(1) ⲟⲩⲱϣⲧ (sic). — (2) ⲉⲓⲇⲱⲗⲟ̄.

· ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲛⲣⲱⲙⲉ̀ ⲉⲧ̄ⲕⲱⲧⲉ̀ ⲉⲣⲟϥ · ϫⲉ ⲉ̄ⲥⲉⲕ ⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲁⲣⲉ ⲡⲉⲟ̄ⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̅ⲥ̅ ⲟⲩⲱⲛϩ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲏⲏϣⲉ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲩⲥⲉⲕⲟⲩ ⲁⲩⲕⲉⲡⲙⲁ ⲛⲁϥ :— ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲣⲁⲕⲧϥ ⲉⲡⲉⲥⲏ̄ⲧ · ⲁϥϭⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄ⲃⲏⲧ ϩⲙ̄[. . .] (Fol. XLIX, *verso*, p. ϥ̄ⲏ̄) ⲁϥⲧⲁⲁⲥ̀ ⲉϩⲟⲩⲛ ϩⲛ̄ⲧⲙⲉⲗϩⲉ · ⲙ̄ⲡⲕⲟⲧ ⲛ̄ⲥⲓ̈ⲕⲉ ⲁϥⲛⲟϫϥ̄ ⲉⲡⲟⲩⲉ ⲛ̄ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ :—

ⲁⲩⲱ ⲁ ⲙ̄ⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ϫⲓⲥⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲥ̄ⲙⲏ · ϣⲁⲛ̄ⲧⲉ ⲛⲉⲩϩ̄ⲣⲟⲟⲩ ⲛⲟⲉⲓⲛ̀ ⲉⲛ̄ⲥ̄ⲛ̄ⲧⲉ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲉⲁⲇⲣⲟⲛ · ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲙⲛ̄ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲕⲁϩ · ⲉⲓⲙⲏⲧⲉⲓ̈ ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛϭⲓ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛ̄ⲟϭ ϫⲉ ⲙⲁⲣⲉⲛⲙⲉⲉⲩⲉ ⲉⲩϩⲱⲃ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲛⲁⲁϥ · ⲙ̄ⲡⲉⲓⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲓⲛⲁⲍⲱⲣⲁⲓⲟⲥ ϫⲉ ⲓ̅ⲥ̅ ⲙⲁⲅⲉⲩⲉ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲓ̄ⲧⲟ̄ⲟ̄ⲧϥ̄ :— ⲡⲉϫⲉ ⲟⲩⲁ ⲛⲁϥ ϩⲛ̄ⲛⲉϥⲛ̄ⲟϭ ⲉⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲙⲓⲛⲟⲧⲟⲣⲉ · ϫⲉ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩϥ ⲉ̄ϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲥ̄ⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲟⲓ̈ⲥⲁⲩⲣⲓⲁ ⲉ̄ⲣⲁⲧϥ̄ ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓ̈ⲭⲟⲥ · ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲉⲧ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁⲡⲉⲇⲉⲩⲉ (sic) ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲙ̄ⲡⲙⲁ ⲉⲧ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ · ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲟⲩⲛ̄ ϩⲁϩ ⲙ̄ⲙⲁⲅⲟⲥ ϩⲉⲙⲡⲙⲁ ⲉⲧ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ (Fol. L, *recto*, p. ϥ̄ⲑ̄) ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲉϭⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲉⲥ̄ⲟⲛϩ̄ϥ · ⲛ̄ⲥⲉⲧⲁⲁϥ ⲉ̄ⲧⲟ̄ⲟ̄ⲧⲟⲩ ⲙ̄ⲯⲓ̈ⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ · ϫⲉ ⲉⲩⲛⲁϫⲓⲧϥ ⲉⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲟⲓ̈ⲥⲁⲩⲣⲓ̈ⲁ · ⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓ̈ⲭⲟⲥ̀ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ :—

ⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲇⲉ ⲁⲩⲧⲁⲗⲟ ⲛⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲉⲩϭⲓⲛⲟⲩⲏⲗ · ⲁⲩϫⲓⲧϥ̄ ⲉⲥⲉ-

mon Seigneur Jésus se manifeste devant cette foule». Aussitôt ils s'éloignèrent. Ils s'en allèrent dans un autre endroit. Et (δέ) le saint (ἅγ.) se pencha à terre, prit un petit bâton dans (*lacune*) (p. 98), il le mit dans l'axe de la meule et traîna celle-ci, loin en dehors du théâtre (θέα.). Et la foule éleva la voix, jusqu'à ce que le bruit ébranla les bases du théâtre (θέα.). Elle disait : «Vraiment (ἀλ.), il n'y a de dieu dans le ciel et sur la terre que (εἰ-μήτι) le Dieu des chrétiens (χρ.)». Le roi dit à ses grands : «Rappelons-nous une chose que nous ferons à cet impie (ἄν.) que Jésus le Nazaréen a ensorcelé (μαγεύειν)». Un des grands, du nom de Minotore, lui dit : «Seigneur notre roi, envoie-le à Séleucie de l'Isaurie, auprès d'Andronichos, gouverneur (ἔπ.) de cette ville (π.), et, en ce lieu, on l'instruira (παιδεύειν), car il y a là beaucoup de magiciens (μάγος) (p. 99)». Aussitôt le roi ordonna de s'emparer d'apa Isidore, de l'enchaîner et de le livrer aux mains de neuf soldats pour le conduire à Séleucie d'Isaurie, auprès du gouverneur (ἔπ.) Andronichos.

Et (δέ) les soldats mirent Isidore sur une barque; ils le conduisirent à

ⲗⲉⲩⲕⲓ̈ⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲑⲓ̈ⲥⲁⲩⲣⲓ̈ⲁ · ⲉ̄ⲣⲁⲧϥ ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓ̈ⲭⲟⲥ[1] ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ :— ⲉⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲥ̄ϩⲁⲓ̈ ⲛⲟⲩⲉⲡⲓ̈ⲥⲧⲟⲗⲏ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ · ⲉⲥ̄ⲥⲏϩ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲧⲩⲡⲟⲥ :— ϫⲉ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲉⲓ̈ⲥ̄ϩⲁⲓ ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓⲭⲟⲥ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲥⲩⲣⲓⲁ :— ⲟⲩ ⲙⲏ ⲛⲟⲩⲱⲧ ⲡⲉⲧⲉⲛⲧⲁⲓ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲧⲧⲁⲓⲏⲩ · ⲁⲛⲁⲩ ⲉⲡⲓⲉ̄ⲝⲱⲣⲕⲓⲥⲧⲏⲥ ⲙ̄ⲙⲁⲅⲟⲥ ⲛ̄ⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲓ̈ⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟⲩϥ ⲛⲁⲕ · ⲁⲣⲓ̈ⲣⲉ ⲛⲁϥ ⲕⲁⲧⲁⲡⲉⲧⲉ̄ϩⲛⲁⲕ · ⲉ̄ⲡⲓⲇⲏ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲱϣ ⲉⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲉⲛⲡⲣⲟⲥⲧⲁⲅⲙⲁ ⲡⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲛ̄ⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩϥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄-(Fol. L, *verso*, p. ⲣ̄)ⲧⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ ⲧⲏⲣⲥ̄ :—

ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲟⲩϫⲓ ⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ · ⲁⲩϯ ⲛ̄ⲛⲉⲥ̄ϩⲁⲓ ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓⲭⲟⲥ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲟϣⲟⲩ ⲁϥⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲣⲟⲩⲛⲟϫϥ ⲉⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ϣⲁⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ :— ϩⲧⲟⲟ̄ⲩⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥϣⲱⲡⲉ ⲁ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲧⲣⲉⲩⲡⲱⲣϣ̄ ⲙ̄ⲡⲃⲏⲙⲁ · ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲧⲣⲟⲩⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛⲁϥ · ⲛⲉⲩⲛ̄ ϥ̄ⲧⲟⲟ̄ⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ ⲛ̄ϩⲟⲙⲛⲧ̄ ⲛ̄ⲕⲗⲣⲱⲧ · ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉϥⲧⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲥ̄ⲧⲩⲗⲗⲟⲥ ⲉⲧϩⲙ̄ⲡⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲟⲛ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ ⲛⲁⲩ ⲉⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁ ⲡϣⲟⲣⲡ̄ ϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛⲁⲉⲓ̈ⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲧⲃⲱ ⲛ̄ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ · ⲛ̄ⲧⲁⲩⲡⲟⲟⲛⲉⲥ ⲉⲃⲟⲗ

Séleucie d'Isaurie, auprès du gouverneur (*ἔπ.*) Andronichos. Le roi écrivit à celui-ci, par (l'entremise) des soldats, une lettre (*ἐπισΊολή*) écrite en ces termes (*τύπος*) : «Je suis le roi Dioclétien; j'écris à Andronichos, gouverneur (*ἔπ.*) de Syrie. Serais-je le seul avec toi à combattre les dieux illustres? Vois ce magicien (*μάγος*), cet exorciste (*ἐξορκισΊής*) chrétien (*χρ.*) que je t'envoie. Fais comme (*κατά*) il te plaira, car (*ἐπειδή*) il ne veut pas obéir à la proclamation (*πρόσΊαγμα*) que nous avons expédiée dans (p. 100) le monde (*οἰκουμένη*) entier».

Or (*δέ*) lorsque les soldats eurent conduit le saint (*ἅγ.*) à Séleucie, ils remirent la lettre à Andronichos. Lorsque celui-ci l'eut lue, il ordonna de le jeter en prison jusqu'au lendemain. Et lorsque vint le matin, le gouverneur (*ἔπ.*) fit dresser le tribunal (*β.*) au milieu de la place tétrapyle (*τετράπυλον*) de la ville (*π.*) et il se fit amener le bienheureux (*μακ.*) Isidore. Il y avait quatre statues d'airain sur quatre colonnes (*σΊῦλος*) dans la place tétrapyle (*τετρ.*).

Lorsque les statues virent apa Isidore, la première s'écria : «Tu es bienheureux, ô (*ὦ*) Isidore, vigne qu'on a transplantée et amenée en cette terre

[1] ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓⲭⲟⲥ.

ⲁⲩⲉⲛⲧⲥ̄ ⲉ̄ⲡⲉⲓ̈ⲕⲁϩ ⲛ̄ϣⲙ̄ⲙⲟ :— ⲁ ⲡⲙⲉϩⲥ̄ⲛⲁⲩ̀ ϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ϫⲉ ⲛⲁⲉⲓ̈ⲁⲧⲥ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓⲥ · ϫⲉ̀ ⲁ-(Fol. LI, *recto*, p. ⲣ̄ⲁ̄)ⲕⲉⲓ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲣⲟⲥ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ-ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲥ̄ⲩⲙⲙⲉⲧⲟⲭⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲁ ⲡⲙⲉϩϣⲟⲙⲧ̄ ϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛⲁⲉⲓⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ̄ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡϣⲏⲛ[1] ⲉⲧⲣⲟⲟ̄ⲩⲧ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲉⲛⲧϥ ⲉⲩⲱⲕⲙ̄ · ⲉⲧⲃⲉⲡⲉⲕϫⲟⲉⲓⲥ · ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲣⲏⲧ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲣⲁⲇⲓⲥⲟⲥ · ⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲇⲓ̈ⲕⲁⲓ̈ⲟⲥ̀ ⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ ⲁ ⲡⲙⲉϩϥ̄ⲧⲟⲟⲩ ϫⲓϣⲕⲁⲕ̀ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ϫⲉ ⲛⲁⲉⲓⲁⲧⲕ̄ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ̄ⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲁⲕⲧⲁⲗⲟ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲥ̄⳨ⲟ̄ⲥ̄ ⲉⲣⲟⲕ ⲉⲁⲕⲕⲱ ⲛ̄ⲥⲱⲕ ⲛ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ · ⲁⲕⲟⲩⲁϩⲕ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲉⲕϫⲟⲉⲓⲥ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓⲭⲟⲥ̀ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲛⲧⲟⲩⲱⲧ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁϥⲧⲱ̄ⲱ̄ϭⲉ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲧⲏⲣⲟⲩ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲛⲅ̄ⲛⲁⲧⲁⲙⲟ ⲛⲁⲛ · ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲕ ⲟⲩⲉ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲉⲛⲁϣ ⲙ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲏ ⲁϣ ⲛ̄-ⲭⲱⲣⲁ ⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ϫⲱ ⲛ̄ⲛⲉⲓⲕⲁⲧⲏⲅⲟⲣⲓⲁ ϩⲁⲣⲟⲕ̀ ϩⲛ̄ⲛⲉϥⲥ̄ϩⲁⲓ̈ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲕ̄ ⲟⲩ-ⲙⲁⲅⲟⲥ · ⲡⲉ-(Fol. LI, *verso*, p. ⲣ̄ⲃ̄)ϫⲉ ⲡϩⲁⲅⲓ̈ⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲙⲏ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲥⲟⲩ-ⲱⲛ̄ⲧ · ⲁⲩⲱ ⲉⲧⲓ̈ ⲉϥϣⲁϫⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ · ⲁϥⲣⲓⲙⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ ⲉⲕⲣⲓ̈ⲙⲉ · ⲁⲗⲏ̄ⲑⲱⲥ̀ ⲉⲛⲉⲙⲡⲉⲕⲉⲣ ϩⲛ̄ⲡⲉⲑⲟⲟⲩ · ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁⲥϩⲁⲓ ⲁⲛ ϩⲁⲣⲟⲕ ⲕⲁⲕⲱⲥ · ϩⲱⲥ ⲁⲡⲉⲧⲉⲩⲧⲟⲥ (sic) ⲙ̄ⲙ̄ⲁⲅⲟⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ

étrangère!». La seconde s'écria : «Bienheureuse cette ville (ϖ.) (p. 101), où tu es entré, ô (ὦ) Isidore, associé (*συμμέτοχος*) du Christ!». La troisième s'écria : «Tu es bienheureux, ô (ὦ) Isidore, arbre verdoyant qui a été réduit à cette tristesse (?) à cause de ton Seigneur, qui fut planté au milieu du Paradis (*ϖαράδεισος*) pour que les justes (*δίκαιος*) s'en nourrissent!». La quatrième s'écria : «Tu es bienheureux, ô (ὦ) Isidore, car tu as porté ta croix (*σταυρός*), pour laquelle tu as abandonné tous les biens, afin de suivre ton Seigneur!».

Lorsque Andronichos entendit ce que disaient les statues à apa Isidore, il réunit tous ceux qui étaient avec lui. Le gouverneur (*ἔπ.*) lui dit : «Informe-nous d'où tu es, de quelle ville (ϖ.) ou de quelle contrée (*χώρα*). Dans sa lettre, le roi a prononcé l'accusation (*κατηγορία*) que tu es un magicien (*μάγ.*).» (P. 102.) Le saint (*ἅγ.*) lui dit : «Est-ce que tu ne me reconnais pas?». Et pendant (*ἔτι*) qu'il lui parlait, il pleurait. Le gouverneur (*ἔπ.*) lui dit : «Pourquoi pleures-tu? A la vérité (*ἀλ.*), si tu n'avais pas commis de faute, le roi ne m'aurait pas écrit du mal (*κακῶς*) sur ton compte, comme (*ὡς*) si (tu avais été) un magicien (*μάγ.*) inexpérimenté (*ἀπευθήτος*)». Apa Isidore lui dit : «A

[1] ϣⲛ̄.

ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲕⲥⲟⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲉⲕϣⲏⲣⲉ ⲥⲟ̄ⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲓ · ⲉⲓ̈ϯⲥ̄ⲃⲱ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲁⲏⲓ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ϩⲱ̄ⲱ̄ⲕ · ⲁⲕⲟⲩⲱⲙ · ⲁⲕⲥⲱ ⲙⲛ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ ϩⲓϫⲛ̄ⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲏⲍⲁ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲡⲁⲏⲓ̈ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓⲭⲟⲥ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ̈ · ⲁ ⲛⲉⲧⲙ̄ⲡⲉϥϩⲟⲩⲛ ϣⲧⲟⲣⲧⲣ̄ ⲉⲙⲁⲧⲉ · ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉϥⲧⲁⲙⲓⲟⲛ · ⲁϥⲣⲓⲙⲉ · ⲁϥϥⲱⲧⲉ̄ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉ̄ϥϩⲟ ⲁϥⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲁϥϩⲙⲟⲟⲥ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉϥ̄ⲑⲣⲟ̄ⲛⲟⲥ̀ ⲛ̄ⲧⲉϥϩⲉ :— ⲉⲛⲉ ⲁϥⲥⲟⲩⲉⲛ[1] ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲅⲁⲣ · ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉϥⲟⲩⲱϣ ⲟⲛ ⲡⲉ̀ ⲉⲉⲓ̈ⲙⲉ ⲉⲧⲙⲉ · ⲁⲕⲣⲓ̄-(Fol. LII, *recto*, p. ⲣ̄ⲅ̄)ⲃⲱⲥ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲟⲛ ϫⲉ ⲧⲁⲙⲟⲓ ⲉⲧⲙⲉ · ϫⲉ ⲉⲕⲛⲟⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲓ ⲧⲱⲛ · ⲏ̄ ⲛⲁϣⲏⲣⲉ · ⲏ̄ ⲡⲉⲩⲣⲁⲛ · ⲏ̄ ⲁⲕⲟⲩⲱⲙ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲛ̄ⲧⲱⲛ :— ⲉⲡⲓⲇⲏ ϯⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲕ ⲉⲕⲟⲛ̄ϩ ⲟ ⲛ̄ⲧⲁⲗⲁⲓⲡⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲣⲓ̈ⲙⲉ · ⲁϥⲃⲉⲧ ⲡⲉϥϩⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲙ̄ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ϫⲉ ⲡⲁⲙ̄ⲡϣⲁ ⲡⲉ ⲡⲁⲓ̈ ϩⲱ̄ⲱⲧ ⲉⲧⲣⲁⲉⲣϩⲟ ⲛⲉⲃⲓⲏⲛ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲟⲩⲓ̈ⲟ ⲡⲉ ⲛ̄ⲟⲩ · ⲉⲕⲧⲁⲩⲟ ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ⲙⲛ̄ⲧⲛⲟϭ · ⲏ̄ ⲁϣ ⲧⲉ ⲧⲉⲕⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ · ⲏ ⲧⲉⲕⲡⲁⲧⲣⲓⲥ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲁⲛ̄ⲅ̄ⲟⲩⲣⲙ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲁⲛϯⲟⲭⲓⲁ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲩⲱ ⲉⲕⲏⲡ ⲉⲛⲓⲙ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉ̄ⲧⲙⲙⲁⲩ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡϣⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲛⲧⲓⲗⲉⲱⲛ

la vérité (ἀλη.), tu me connais et tes fils me connaissent : je les ai instruits chez moi. Et toi-même, tu as mangé, tu as bu avec mon père, à la table (τράπεζα) de ma maison.»

Lorsque Andronichos entendit cela, ceux qui se trouvaient chez lui se troublèrent grandement. Il se leva; il entra dans sa demeure; il pleura, s'essuya la figure (et) alla s'asseoir sur son trône (θρόνος). Bien qu'il eut reconnu apa Isidore, il voulut cependant (ἀλ.) aussi établir soigneusement (ἀκριβῶς) la vérité (p. 103). Il lui dit : «Expose-moi la vérité. D'où me connais-tu? Et mes fils? Et leur nom? Et où as-tu mangé avec eux? Car (ἐπειδή) je te vois paraître, devant moi, comme un misérable (ταλαίπωρος).» Aussitôt apa Isidore pleura, le visage dans l'affliction. Il dit au gouverneur (ἔπ.) : «C'est pour moi un honneur de faire figure de malheureux». Le gouverneur (ἔπ.) lui dit : «Où as-tu été élevé pour te targuer d'une pareille grandeur? Quelle est ta ville (π.)? Quelle est ta patrie (πατρίς)?» Le bienheureux (μακ.) lui dit : «Je suis citoyen (π.) d'Antioche». Le gouverneur (ἔπ.) lui dit : «Et quelle est ta situation[2] dans cette ville (π.)? — Je suis Isidore, lui dit-il, le fils du général

[1] ⲁ en plus petit caractère. — [2] Litt. : «à qui es-tu rattaché?».

ⲡⲉⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ϫⲉ ϯ ⲛⲁⲓ ⲛⲟⲩⲙⲁⲉⲓⲛ · ⲉϣϫⲉ ⲁⲕⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲓ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲡⲉⲕⲏⲓ · ⲡⲉϫⲉ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ (Fol. LII, *verso*, p. ⲣ̄ⲇ̄) ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲕⲉⲓ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲧⲁⲛⲧⲓⲟⲭⲓ̈ⲁ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲕϣⲏⲣⲉ ⲥ̄ⲛⲁⲩ · ⲁⲕⲃⲱⲕ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲉⲧⲣⲉⲕϫⲓ ⲛ̄ⲧⲙ̄ⲛ̄ⲧⲥⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲧⲥⲩⲣⲓⲁ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ⲁ̄ⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲉⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ⲕⲉⲛⲧⲏⲛⲁⲣⲓⲟⲛ[1] ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ · ⲙⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲧⲃⲁ ⲛⲉⲣⲧⲟϥ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲟ :— ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲇⲉ · ⲙⲛ̄ⲧϣⲟⲙⲧⲉ ⲛ̄ⲕⲛ̄ⲧⲏⲛⲁⲣⲓⲟⲛ̀ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ · ⲛ̄ⲧⲁⲕⲉⲛⲧⲟⲩ ⲉⲧⲁⲛⲧⲓⲟⲭⲓⲁ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲕ :— ⲁⲕϩⲱⲛ̀ ϫⲉ̄ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ · ϫⲉ ϣⲉⲡⲧⲱⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲓ [ⲛ̄]ⲕⲉⲛⲧⲏⲛⲁⲣⲓⲟⲛ ⲥ̄ⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ ϩⲁϩⲧⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ :— ⲁⲩⲱ ⲉⲓⲥ̀ ⲡⲁϣⲏⲣⲉ ⲥ̄ⲛⲁⲩ ϯⲕⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲁϩⲧⲏⲕ · ϣⲁⲛⲧⲁⲃⲱⲕ ⲉⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ · ⲧⲁⲉⲛⲧⲟⲩ ⲛⲁⲕ :— ⲁⲩⲱ ⲉⲓϣⲁⲛⲉⲓ̈ · ϯⲛⲁϯ ⲙ̄ⲡⲁϣⲏⲣⲉ ⲥ̄ⲛⲁⲩ ⲉⲧⲁⲛⲍⲏⲃ ⲛ̄ⲧⲉⲓⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲧⲁⲡⲁⲓⲇⲉⲩⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲥⲟⲫⲓⲁ ⲛ̄ⲛⲫⲓ̈ⲗⲟ̄ⲥⲟⲫⲟⲥ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ϣⲉⲡⲧⲱⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟⲕ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟ̄ⲩⲧ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲕ ⲉⲧⲥⲓ̈ⲟ̄ⲟ̄ⲩⲛ · ⲙⲛ̄-(Fol. LIII, *recto*, p. ⲣ̄ⲉ̄)ⲡⲉⲕϣⲏⲣⲉ ⲥ̄ⲛ̄ⲁⲩ ⲁⲛϫⲱ̄ⲕⲙ̄ :— ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉⲛⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲥⲓ̈ⲟⲟⲩⲛ · ⲁⲛ̄ⲧⲁⲗⲉ ⲉ̄ϩⲧⲟ ⲥⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲃϣ̄ · ⲉ̄ⲣⲉ ⲧⲧⲁⲝⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲥⲱⲕ ϩⲁⲧⲉⲕϩⲏ · ϣⲁⲡⲁⲏⲓ · ⲧⲁⲁ̄ⲣⲓ̈ⲥⲧⲁ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲕ ⲙⲛ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲕϣⲏⲣⲉ̀[2] ⲥ̄ⲛⲁⲩ :—

(στρ.) Pantiléon.» Le gouverneur (ἔπ.) lui dit : «Donne-moi un signe (pour savoir) si tu m'as vu dans ta demeure». Isidore lui dit (p. 104) : «Lorsque tu es entré à Antioche, avec tes deux fils, tu es allé chez le roi pour recevoir ta dignité de général (στρ.) de la ville (ϖ.) (*sic*) de Syrie. Et le roi exigea de toi quinze *centenarii* (κεντηνάριον) d'or et cent myriades d'ardebs de blé. Mais (δέ) toi, tu n'avais apporté à Antioche que treize *centenarii* (κεντ.) d'or. Tu as prié mon père, disant : «Garantis-moi auprès du roi pour deux *centenarii* (κεντ.) d'or. Voici «mes deux fils : je les laisse auprès de toi jusqu'à ce que j'aille à Séleucie pour «te les apporter. Et lorsque je reviendrai, je mettrai mes deux fils dans une «école de cette ville (ϖ.), pour qu'on leur enseigne (παιδεύειν) la sagesse «(σοφία) des philosophes (φιλόσοφος).» Et mon père t'offrit sa garantie; puis il m'envoya au bain avec toi et (p. 105) tes deux fils. Nous nous baignâmes et, lorsque nous fûmes sortis du bain, nous montâmes deux chevaux blancs, tandis que toute la troupe (τάξις) de mon père t'escortait en chemin jusqu'à ma demeure où je dînai (ἀριστᾶν) avec toi, mon père et tes deux fils.»

[1] ⲕⲉ̄ⲧⲏⲛⲁⲣⲓⲟⲛ. — [2] ⲉ et ⲕ sont en surcharge sur un ⲁ.

ⲁⲛ̄ⲇⲣⲟⲛⲓ̈ⲭⲟⲥ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ̄ⲛⲁⲓ̈ ⲁϥⲡⲱϩ ⲛ̄ⲧⲉϥⲡⲟⲣⲫⲩⲣⲁ ϩⲛ̄ⲧⲉⲥ-ⲙⲏ̄ⲧⲉ̀ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ :— ϫⲉ ⲟⲩⲛ ⲧⲉ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲕⲉⲓ̈ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲡⲉⲓ-ⲛⲟϭ ⲛ̄ⲥⲱϣ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲓⲑⲃ̄ⲃⲓ̈ⲟ ⲛ̄ⲧⲉⲓϭⲟⲧ :— ⲁϥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲙⲉⲣⲉ ⲗⲁⲁⲩ ⲉϣⲃⲱⲕ ⲛ̄ⲧⲉⲛⲉϥⲕⲗⲏⲣⲟⲥ̀ ⲉⲧⲧⲏϣ ⲛⲁϥ :— ⲡⲁ-ⲕⲗⲏⲣⲟⲥ̀ ϩⲱⲱ̄ⲧ ⲡⲉ ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲣⲁⲉⲓ̈ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲧⲉⲓ̈ⲉⲝⲱⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲉⲓ̈ⲥⲱϣ ⲛ̄ⲧⲉⲓⲙⲓ̈ⲛⲉ · ⲉⲧⲃⲉ̄ⲡⲣⲁⲛ̀ ⲙ̄ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲡⲁⲓ̈ ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡⲁⲡⲟ̄ⲥⲧⲟⲗⲟⲥ ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ ϫⲱ ⲙ̄ⲙ̄ⲟⲥ ⲉⲧⲃⲏⲏ̄ⲧϥ̄ · ϫⲉ ⲁⲓ̈ϣⲱⲡⲉ ϩⲉⲛⲛⲉⲇⲓ̈ⲱⲅⲙ[ⲁ] (Fol. LIII, *verso*, p. ⲣ̄ϛ̄) ⲉⲧⲃⲉⲡⲣⲁⲛ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲧⲉⲛⲟⲩ ϭⲉ ⲁⲓ̈ⲉⲣ̄ⲟⲣⲫⲁⲛⲟⲥ̀ ⲛⲁⲧⲉⲓ̈ⲱⲧ · ⲛⲁⲧⲙⲁⲁⲩ · ϩⲉⲙⲡⲉⲓⲕⲟⲥⲙⲟ̄ⲥ̀ ⲡⲉϫⲉ ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓ̈ⲭⲟⲥ ⲛⲁϥ̀ · ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ · ⲁ ⲛⲉⲓ̈ϩⲓⲥⲉ ϣⲱ̄ⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲕ :— ⲡⲉϫⲉ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲥϣⲱⲡⲉ̀ ⲛ̄-ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ · ⲧⲁⲙⲓ̈ⲟ ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ⲧ̄ⲁⲙⲓ̈ⲟ ⲛ̄ϭⲓϫ · ⲁϥ̄ⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓ̈ϣ ϩⲛ̄ⲧⲟⲓ̈ⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ ⲧⲏ̄ⲣ̄ⲥ̄ · ⲉ̄ⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲛⲁⲩ :— ⲛⲉⲛⲧⲁⲩⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲁϥϯ ⲛⲁⲩ ⲛⲟⲩⲙⲛ̄ⲧ-ⲛⲟϭ · ⲛⲉⲧⲙ[ⲥ]ⲱⲧⲙ̄ ⲇⲉ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲁϥⲙⲟⲟⲩⲧⲟⲩ :— ⲙ̄ⲡⲉ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲧⲁ-ⲙⲁⲁⲩ ⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲛⲁⲩ ⲁϥϩⲟⲧⲃⲟⲩ · ⲙⲛ̄ⲧⲁⲕ ⲉ̄ⲕⲟⲩⲓ ⲛ̄ⲥⲱⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲣⲑⲉⲛⲟⲥ̀ :— ⲁⲛⲟⲕ ϩⲱ ⲁⲩⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ[1] ⲛ̄ⲥⲱⲓ̈ ⲉⲙⲉⲛⲧⲏⲓ ⲗⲁⲁⲩ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲛ̄ⲥⲁⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲙⲁⲩⲁⲁϥ :—

Or (δέ) lorsque Andronichos entendit cela, il déchira sa tunique (πορφύρα) par le milieu, en disant à apa Isidore : «Comment en es-tu arrivé à cette grande ignominie et à cette sorte d'humiliation?». Le bienheureux (μακ.) lui répondit : «Personne, à la vérité (ἀλη.), ne peut échapper au sort (κλῆρος) qui lui est réservé. Mon sort (κλ.), à moi, est que je suis allé à cet exil (ἐξο-ρισ7ία) et à ces ignominies à cause du nom de mon Seigneur Jésus-Christ, celui dont parle l'apôtre (ἀπόσ7ολος) Paul : «J'ai été dans les tribulations «(δίωγμα) (p. 106) à cause du nom de Jésus-Christ». A présent, je suis orphelin (ὀρφανός) en ce monde (κόσμος), sans père et sans mère. — Pourquoi, lui dit Andronichos, ces souffrances te sont-elles arrivées? — Il advint, dit apa Isidore, que lorsque le roi fabriqua des (idoles), œuvres de ses mains, il proclama, dans le monde (οἰκουμένη) entier, de les adorer. A ceux qui l'écoutèrent, il donna des dignités; mais (δέ) ceux qui ne l'écoutèrent pas, il les mit à mort. Mon père et ma mère ne les adorèrent pas : il les tua avec ma jeune sœur vierge (παρθένος). Quant à moi, on me persécuta (διώκειν), comme on ne l'avait fait pour personne, sauf pour Dieu seul.»

[1] ⲩ, en seconde main sur un ⲓ.

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉⲛⲁⲓ · ⲁϥⲧⲱⲟⲩⲛ ϩⲓⲡⲃⲏⲙⲁ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉϥⲏⲓ̄ · ⲁϥⲣ̄ⲥⲁϣϥ̄ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ ⲉϥⲉⲣϩⲏⲃⲉ̀ ⲉⲡⲉⲓⲱⲧ ⲛⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲡⲉϥϣⲃⲏⲣ ⲡⲉ :— (Fol. LIV, *recto*, p. ⲣ̄ⲍ̄) ⲁⲩⲱ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲡϩⲏⲃⲉ ⲁϥⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ⲁϥⲉⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ̀ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉϥⲏⲓ̄ · ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲛ̄ϣⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ⲁⲩⲥⲟⲩⲱⲛϥ̄ · ⲁⲩⲉⲣϩⲁⲙⲏⲣ ⲉⲣⲟϥ · ⲁⲩⲁ̄ⲥⲡⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲁⲩⲣⲓⲙⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲛⲁⲩ ϩⲙ̄ⲡⲧⲣⲉⲩⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϭⲱϫⲃ̄ · ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲛⲉⲩⲥⲟ̄ⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ϩⲛ̄ⲟⲩⲉ̄ⲟⲟⲩ ⲉϥϫⲟⲥⲉ̀ ⲉ̄ⲙⲁⲧⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ̀ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ϩⲙⲟⲟ̄ⲥ̀ ⲛⲁⲕ ϩⲙⲡⲁⲏⲓ̄ · ⲛ̄ⲕⲟⲩⲱⲙ · ⲛ̄ⲅⲥⲱ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲓ ϩⲛ̄ⲧⲁⲧⲣⲁⲡⲏⲍⲁ · ⲛ̄ⲅⲉⲣⲑⲉ ⲙ̄-ⲡⲁϣⲏⲣⲉ ⲥⲛⲁⲩ ϣⲁⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲙⲟⲩ :— ⲡⲉϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲱⲣ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ · ϫⲉ ⲛ̄ⲛⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛ̄ϥⲛⲟⲩϭⲥ[1] ⲉⲣⲟⲕ · ϫⲉ ⲁϥⲉⲓⲣⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲟⲩⲙⲛ̄ⲧ̄ⲙⲁⲓⲣⲱⲙⲉ · ⲛ̄ϥⲣ̄ ⲟⲩⲡⲉ̄ⲑⲟⲟⲟⲩ ⲉⲣⲟⲕ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧ ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲕⲉⲕⲁⲁⲧ ϩⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ϣⲁⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲁϭⲙ̄ⲡⲁϣⲓⲛⲉ · ⲛ̄ⲧⲁⲉⲓ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲥⲱⲙⲁ · ⲧⲁⲉⲣⲃⲟⲗ ⲉ̄ⲛⲉⲓ̈ⲑⲗⲓⲯⲓ̈ⲥ ⲧⲏ̄ⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲉⲡⲁ[ⲣ]ⲭⲟⲥ ⲥⲱⲧ[ⲙ̄] (Fol. LIV, *verso*, p. ⲣ̄ⲏ̄) ⲉⲛⲁⲓ ⲁϥⲣⲓⲙⲉ ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ϥⲟⲛϩ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲉ ⲉⲣϣⲁⲛ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲛ̄ϥϩⲟⲧⲃⲉⲧ ⲙⲛ̄ⲧⲁⲥϩⲓ̈ⲙⲉ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲁϣⲏⲣⲉ ⲛ̄ϯⲛⲁⲁⲡⲟⲗⲉⲓ

Lorsque le gouverneur (ἔπ.) entendit cela, il se leva du tribunal (β.). Il s'en alla dans sa demeure. Pendant sept jours, il prit le deuil du père d'apa Isidore, parce qu'il était son ami (p. 107). Et après le deuil, il envoya (quelqu'un) amener chez lui apa Isidore. Lorsque les fils du gouverneur (ἔπ.) le virent, ils le reconnurent. Ils le pressèrent sur leur sein, ils l'embrassèrent (ἀσπάζεσθαι); ils pleurèrent tous deux, en le voyant dans une grande misère, car ils l'avaient connu dans la gloire la plus élevée. Le gouverneur (ἔπ.) lui dit : «Assieds-toi dans ma demeure; mange et bois avec moi à ma table (τράπεζα) et sois comme mes deux fils, jusqu'au jour de ta mort». Isidore lui dit : «Non, mon seigneur, car si le roi l'entend, il se fâchera contre toi, puisqu'il m'a fait la charité de ne pas te faire souffrir à cause de moi. Mais (ἀλ.) laisse-moi en prison jusqu'au jour où Dieu me visitera et je sortirai de mon corps (σῶμα), afin que j'en finisse avec toutes ces tribulations (θλίψις).» Lorsque le gouverneur (ἔπ.) l'entendit (p. 108), il pleura : «Vive Dieu, dit-il! Lorsque le roi enverrait (l'ordre) de me tuer avec ma femme et mes fils, je ne te ferais pas mourir (ἀπόλλυναι). Mais (δέ) la mort que ton père a subie, je veux la subir aussi.»

[1] ⲩ en plus petit caractère.

ⲙ̄ⲙⲟⲕ ⲁⲛ :— ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁ ⲛⲉⲕⲉⲓⲟⲧⲉ ⲙⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ ⲉⲓⲛⲁⲙⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ ϩⲱⲱⲧ ⲟⲛ :—

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁï ⲁ ⲡⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ ⲉⲣⲟⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲟⲩⲓ ⲉϥϩⲙ̄ϩⲙ̄ · ⲁϥⲉ̄ⲣ ⲡⲉⲥ̄ⲙⲟ̄ⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲁⲝⲓⲱⲗⲟⲅⲟⲥ̀ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ :— ⲁϥϫⲓ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ [ϩⲉⲛ]ⲕⲉⲙⲁ̄ⲁ̄ϥ̀ ⲛ̄ⲇⲁⲓ̈ⲙⲱⲛⲓⲟⲛ · ⲙ̄ⲡⲉⲥⲙⲟⲧ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲁⲝⲓⲱⲙⲁⲧⲓ̈ⲕⲟⲥ̀ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲉⲭⲱⲣⲁ ⲛ̄ⲑⲓⲥⲁⲩⲣⲓⲁ · ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲟⲭⲓ̈ⲁ · ⲁϥⲕⲁ ⲛⲉϥϣⲁϫⲉ ϩⲛ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲛ̄ⲇⲁⲓ̈ⲙⲱⲛⲓⲟⲛ · ⲁϥⲕⲁⲁⲩ ⲡⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲣⲟ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ϣⲁⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲛ̄ ⲡⲉⲓⲣⲱⲙⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲕⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟⲩϥ ⲉⲥⲉ̄ⲗⲉⲩⲕⲓⲁ · ⲉⲣⲁⲧϥ̄ ⲛ̄ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓⲭⲟⲥ · ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲁⲕⲧⲛ̄ⲛ̄ⲟⲟⲩϥ ϫⲉ ⲙⲟ̄ⲟ̄ⲩⲧϥ̄ · ϫⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ̄̀ ⲉⲉⲣⲡⲉⲧⲛⲁⲛⲟⲩϥ (Fol. LV, *recto*, p. ⲣ̄ⲟ̄) ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲓⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩϥ ⲉⲧⲣⲉϥⲧⲓ̈ⲙⲱⲣⲉⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ϩⲛ̄ϩⲛ̄ⲃⲁⲥⲁⲛⲟⲥ ⲉⲩϩⲟⲟⲩ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟⲗⲟⲥ · ϫⲉ ⲁⲗⲏⲑⲱⲥ ⲙ̄ⲡⲉ ⲁⲛⲇⲣⲟⲛⲓ̈ⲭⲟⲥ̀ ⲉⲡⲡⲉⲕϣⲁϫⲉ ϩⲟⲗⲱⲥ · ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲓⲥ ϩⲛ̄ⲛ̄ⲧⲉ ϥⲟⲩⲱⲙ̀ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲙ̄ⲙ̄ⲏⲛⲉ ⲁⲩⲱ ϥⲥⲱ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ · ⲛ̄ⲑⲉⲛ̄ⲛ̄ⲛⲉϥϣⲏⲣⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲁϥ ϫⲉ̄ ⲉⲓ̈ⲛⲁⲉⲓ̈ⲙⲉ ⲧⲱⲛ ϫⲉ ⲟⲩⲙⲉ ⲡⲉ ⲛⲉⲓ̈ϣⲁϫⲉ :— ⲡⲉϫⲉ̀ ⲡⲇⲓ̈ⲁⲃⲟ̄ⲗⲟⲥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲉⲓ̈ⲥ ⲙⲁ̄ⲁⲃ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ · ⲙ̄ⲡⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲉ̄ⲁⲩⲉⲓ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲓ̈ ⲉⲡⲉⲓⲙⲁ · ⲉⲩⲟⲩⲱϣ ⲉⲛⲁⲩ ⲉⲡⲟⲩϫⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲧⲧⲁⲓⲏⲩ · ⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲥⲉⲉⲓ̈ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲛ̄ⲥⲉϫⲱ ⲛⲁⲕ ⲛ̄ⲧⲙⲉ :—

Après cela, le démon (*διάϐ.*) se transforma en lion rugissant[1], il prit la forme d'un dignitaire (*ἀξιόλογος*) de la ville (*π.*) de Séleucie. Il emmena avec lui trente démons (*δαιμόνιον*), à la ressemblance d'officiers (*ἀξιωματικός*) de la province (*χώρα*) de l'Isaurie. Il s'en alla à Antioche. Il mit la parole dans la bouche des démons (*δαιμ.*). Il les laissa en dehors de la porte. Il entra chez le roi. Il lui dit : «Mon seigneur le roi, cet homme que tu as envoyé à Séleucie, auprès du gouverneur (*ἔπ.*) Andronichos, l'as-tu envoyé pour être tué ou pour son bien? (P. 109.) — Je l'ai envoyé, dit le roi, pour qu'il endurât (*τιμωρεῖν*) les pires tortures (*βάσανος*). — Vraiment (*ἀλη.*), dit le démon (*διάϐ.*), Andronichos ne lui a pas seulement (*ὅλως*) parlé, mais (*ἀλ.*) voici que chaque jour il mange et boit avec lui, comme avec ses fils. — D'où saurais-je, dit le roi, que ces paroles sont vraies? — Voici, dit le démon (*διάϐ.*), en dehors de la porte, trente hommes qui sont venus ici avec moi et qui veulent voir le salut du roi et de ses dieux illustres. Ordonne-leur d'entrer et de te dire la vérité.»

[1] 1re épître de saint Pierre, V, 8.

ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̅ⲣⲟ̀ ⲟⲩⲉ̅ϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲣⲟⲩⲉⲛⲧⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ · ⲉⲩⲟ ⲙ̅ⲡⲉⲥⲙⲟⲧ ⲛ̅ⲛ̅-
ⲣⲱⲙⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲉⲓⲟⲩⲉϣ ϫⲛ̅ⲉ ⲧⲏⲩⲧⲛ̅ ⲉⲩϣⲁϫⲉ · ⲛ̅-
ⲧⲉⲧⲛ̅ϫⲱ ⲛⲁⲓ ⲛ̅ⲧⲙⲉ :— ⲡⲉϫⲁⲩ ϫⲉ ϣⲁϫⲉ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲣ̅ⲣⲟ̀ · ⲛ̅ⲧ[ⲛ̅]-
ⲛⲁϣϫⲓ̈ [ⲙⲉ] (Fol. LV, *verso*, nº du cahier ⲍ̅, p. ⲣ̅ⲓ̅) ⲙ̅ⲡⲉⲕⲙ̅ⲧⲟ ⲉ̅ⲃⲟⲗ · ⲡⲉϫⲉ
ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲛⲁⲩ · ϫⲉ ⲧⲉⲧⲛ̅ⲥⲟ̅ⲟ̅ⲩⲛ̀ ⲙ̅ⲡⲉⲓϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ :— ⲡⲉ-
ϫⲁⲩ ϫⲉ ⲥⲉ :— ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ ϫⲉ ⲁⲩⲱ ⲛ̅ⲧⲁ ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ⲣ̅ ⲟⲩ ⲛⲁϥ ·
ⲡⲉϫⲁⲩ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲉⲓ̈ⲥ ϩⲏⲏⲧⲉ ϥ̅ϩⲙ̅ⲡⲏⲓ̈ ⲙ̅ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ⲉϥⲟⲩⲱⲙ̀ ⲛⲙ̅ⲙⲁϥ
ⲙ̅ⲙⲏⲛⲉ ⲛ̅ϩⲟⲩⲛ[1] ⲙ̅ⲡⲉϥⲏⲓ̈ ϩⲓϫⲛ̅ⲧⲉϥⲧⲣⲁⲡⲏⲍⲁ · ⲛ̅ϩⲟⲟⲩ ⲛⲓ̅ⲙ ⲉⲣⲉ ⲡⲣⲏ ⲛⲁ-
ϣⲁ :— ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲇⲉ ⲁϥⲛⲟⲩϭⲥ̅ ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲁϥ[ⲥⲉ]ⲕ ϩⲣⲟⲟⲩ ϩⲛ̅[ϣⲁ]ⲛⲧϥ̅ ⲛ̅ⲑⲉ-
ⲛⲟⲩⲣⲓⲣ ⲛⲁⲅⲣⲓⲟⲛ · ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲙ̅ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ :— ⲁϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲩⲥ̅ⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ
ⲉ̅ⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲉ̅ⲗⲗⲁⲣⲓⲭⲟⲥ · ⲡϣⲙ̅ⲙⲟ ⲛ̅ⲣⲙ̅ⲧⲁⲛⲧⲓⲟⲭⲓ̈ⲁ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̅ⲣⲟ̀ ⲛⲁϥ
ϫⲉ ϫⲓ ⲛⲁⲕ ⲙ̅ⲯⲓ̈ⲥ ⲛ̅ϣⲉ ⲙ̅ⲙⲁⲧⲟⲓ · ⲛ̅ⲅ̅ⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ ⲛ̅ⲧⲉⲑⲓ-
ⲥⲁⲩⲣⲓ̈ⲁ · ⲛ̅ⲅ̅ⲙⲟⲩⲣ ⲙ̅ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ⲙⲛ̅ⲡⲉⲓⲕⲉⲟⲩⲁ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲛⲅ̅ⲉⲛ-
ⲧⲟⲩ ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ϩⲛ̅ⲟⲩϭⲉⲡⲏ :—

ⲡⲉⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲇⲉ ⲁϥⲉⲓ̈ (Fol. LVI, *recto*, nº du cahier ⲏ̅, p. ⲣ̅ⲓ̅ⲁ̅) ⲉ̅ⲃⲟⲗ
ϩⲓ̈ⲧⲙ̅ⲡⲣ̅ⲣⲟ ⲙⲛ̅ⲡⲉⲯⲓⲥ ⲛ̅ϣⲉ ⲙ̅ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ · ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓ̈ⲁ ⲛ̅ⲧⲉ̅ⲑⲓ̈-
ⲥⲁⲩⲣⲓ̈ⲁ · ⲁϥⲙⲟⲩⲣ ⲙ̅ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ · ⲙⲛ̅ⲡⲕⲉⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱ̅ⲣⲟⲥ̀ · ⲁⲩⲧⲁⲗⲟ̅ⲟⲩ

Et le roi commanda de faire entrer ceux qui avaient la forme humaine. Le roi leur dit : «Je voudrais vous interroger, dites-moi la vérité. — Parle, dirent-ils, notre seigneur le roi et nous pouvons dire la (p. 110) vérité en ta présence. — Connaissez-vous, dit le roi, ce jeune homme Isidore? — Oui, dirent-ils. — Et comment, dit le roi, le traite le gouverneur (ἔπ.)? — Voici, lui dirent-ils, qu'il est dans la maison du gouverneur (ἔπ.), mangeant chez lui, journellement, à sa table (τράπ.) chaque jour que se lève le soleil.» Le roi fut violemment irrité; il fit entendre un grognement du nez, comme un sanglier sauvage (ἄγριον), contre le gouverneur (ἔπ.). Il appela un général (σΊρ.) du nom d'Ellarichos, étranger dans Antioche. Le roi lui dit : «Prends neuf cents soldats; va à Séleucie d'Isaurie et lie le gouverneur (ἔπ.) et aussi cet autre, Isidore, et conduis-les vite en ville (ϖ.)».

Et (δέ) le général (σΊρ.) sortit (p. 111) par la porte avec les neuf cents soldats. Il s'en alla à Séleucie d'Isaurie; il enchaîna le gouverneur (ἔπ.) et également apa Isidore. Ils montèrent sur une barque. Ils naviguèrent avec

[1] ⲛ̅ϩⲟⲩ̅.

ⲉⲩϭⲓ̈ⲛⲟⲩⲏⲗ · ⲁⲩⲥ̄ϭⲏⲣ̄ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ̀ :— ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲇⲉ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ̀ · ⲁϥϥⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲉϥⲃⲁⲗ· ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁϥⲥ̄ⲟⲡⲥ̄ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉ̄ϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ · ⲉ̄ϣⲱⲡⲉ ⲡⲉⲕⲟⲩⲱϣ ⲡⲉ ⲡⲁϫⲟⲉⲓ̈ⲥ · ⲉ̄ⲕⲉ̄ϥⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲯⲩⲭⲏ ⲛ̄ϩⲏⲧ · ⲛ̄ⲧⲁⲗⲟ ϩⲛ̄ⲧⲉⲓⲑⲗⲓ̈ⲯⲓ̈ⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ϩⲓ̈ⲥⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ :—

ⲉⲧⲓ̈ ⲉϥϫⲱ ⲛ̄ⲛⲁⲓ · ⲁ ⲙ̄ⲙⲉ̄ⲣⲉ̀ ⲉ̄ⲧⲙⲏⲣ̀ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲃⲱⲗ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡϫⲟⲓ̈ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲧⲏⲩ ⲛ̄ϭⲟⲥⲙ̄ ⲧⲱⲟⲩⲛ[1] ⲉ̄ϫⲉⲛⲑⲁ̄ⲗⲁ̄ⲥⲥⲁ · ⲁ ⲛ̄ⲉⲥ̄ϩⲟⲉⲓ̈ⲙ̀ ϫⲓ̈ⲥⲉ ⲉϩⲣⲁⲓ · ⲁ ⲡⲣⲏ ⲕ̄ⲙⲟⲙ · ⲁⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ϭⲟⲥⲙ̄ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲉ̄ϫⲉⲛⲑⲁⲗⲁ̄ⲥⲥⲁ :— ⲁ ⲡϫⲟⲓ ⲕⲓⲛⲇⲩⲛⲉⲩⲉ ⲉⲧⲣⲉϥⲱⲙⲥ̄ · ⲁ ⲡⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲛⲛ̄ⲙ̄ⲙ̄ⲁⲧⲟⲓ̈ (sic) ⲉⲣϩⲟⲧⲉ ⲁⲩϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲥⲟⲡⲥ · ⲙ̄ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ[2] ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ [ϫⲉ] (Fol. LVI, *verso*, p. ⲣ̄ⲓ̄ⲃ̄) ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲉⲓⲛⲉ ⲙ̄ⲡ̄ⲛⲟⲩϭⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲣⲣⲟ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱⲛ · ⲁⲛⲟⲛ ⲛⲉⲕϩⲙ̄ϩⲁⲗ :— ϥⲟⲛϩ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲉⲧⲉⲕϣⲙ̄ϣⲉ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲉⲕϣⲁⲛⲥⲟⲡⲥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲛ̄ⲟⲩϫⲁⲓ ⲉⲡⲕⲓⲛⲇⲩⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲙ̄ⲙ̄ⲟⲩ[3] ⲛ̄ⲓ̈ⲟⲟⲩⲉ · ⲙⲛ̄ⲟⲩⲁ ⲛ̄ϩⲏⲧⲛ̄ ⲛⲁⲣϩⲙ̄ϩⲁⲗ ϭⲉ ⲙⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟ̄ⲙⲟⲥ · ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲙⲟⲩ ⲉⲧⲉⲕⲛⲁⲙⲟⲩ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ · ⲧⲉⲛ̄ⲛⲁⲙⲟⲩ ϩⲱ̄ⲱ̄ⲛ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲡⲉϯⲣⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ϭⲟⲙ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲡⲉϫⲉ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲛⲁⲩ ϫⲉ̄ ⲉ̄ϣⲱⲡⲉ ⲉⲓ̈ϣⲁⲛϣⲗⲏⲗ ⲉϩⲣⲁⲓ

eux. Et (*δέ*) le saint (*ἅγ.*) apa Isidore leva les yeux vers Dieu. Il le pria, en disant : «Seigneur Jésus, si c'est ta volonté! Mon Seigneur, prends mon âme (*ψυχή*), que je vais perdre dans toutes ces afflictions (*θλίψις*) et ces souffrances.»

Il parlait encore (*ἔτι*) que les liens qui l'entouraient se rompirent et il se tint debout au milieu de la barque. Aussitôt un grand vent se leva en bourrasque sur la mer (*θάλ.*); les vagues grossirent; le soleil s'obscurcit; une grande tempête s'éleva sur la mer (*θάλ.*). La barque menaçait (*κινδυνεύειν*) de sombrer. La foule des marins, pleine d'effroi, implorait Dieu et suppliait le bienheureux (*μακάριος*) Isidore (p. 112) : «Notre seigneur Isidore, n'attire pas sur nous la colère de Dieu (qui est) contre ce roi impie (*ἀνόσιος*). Nous sommes tes serviteurs. Vive le Seigneur que tu sers! Si tu pries pour nous et que tu nous sauves du danger (*κίνδυνος*) des vagues, aucun de nous ne servira plus cet impie (*ἄν.*), mais (*ἀλ.*) la mort que tu endureras, nous l'endurerons nous aussi[4] pour le nom de Jésus-Christ qui nous fait tous ces prodiges.» Le saint (*ἅγ.*) leur dit : «Si je prie Dieu de vous sauver de ce

[1] ⲧⲱⲟⲩ̄. — [2] ⲙ̄ⲡⲕⲁⲣⲓ̈ⲟⲥ (sic). — [3] ⲛ̄ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲟⲩ. — [4] Sur cette traduction, voir p. 135, note 8.

ϣⲁⲡⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲛ̄ϥⲧⲟⲩϫⲉ ⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲉⲡⲡⲩⲗⲁⲅⲟⲥ ⲛ̄ϩⲟⲧⲉ · ⲛ̄ⲧⲉⲧⲉⲛⲧⲙ̄-ⲡⲓ̈ⲥⲧⲉⲩⲉ ⲉ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :— ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲛ̄ⲟⲩϩⲣ̄ⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ϥⲟⲛ̄ϩ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲉⲕϣⲙ̄ϣⲉ ⲛⲁϥ · ⲉⲛ̄ϣⲁⲛ̄ⲟⲩϫⲁⲓ ⲙ̄ⲡⲟⲟⲩ ϩⲙ̄ⲡⲉⲓⲡⲩⲗⲁⲅⲟⲥ̀ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲧⲉⲛ̄ⲛⲁϯ ⲛ̄ⲧⲉⲛ̄ⲯⲩⲭⲏ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲛ̄-(Fol. LVII, *recto*, p. ⲣ̄ⲓ̄ⲅ̄)ⲥⲱⲙⲁ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉ̄ϫⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲛⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ :—

ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁ̄ⲃ ⲧⲱⲟⲩⲛ ⲁϥϣⲗⲏⲗ · ⲉϥⲟ ⲙ̄ⲡⲧⲩⲡⲟⲥ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲥ̄ϯⲟ̄ⲥ · ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲉⲓⲥ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲁϥⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ ⲁϥⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ϩⲛ̄ⲧ-ⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡϫⲟⲓ̈ · ⲁ ⲡϫⲟⲓ̈ ⲉ̄ⲙⲛ̄ⲧϥ̄ ⲁ ⲡⲧⲏⲩ ⲉ̄ⲙⲓ̈ⲛⲉ ⲁ ⲑⲁⲗⲁ̄ⲥⲥⲁ ϩⲣⲟⲕ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ⲁ ⲡⲣⲏ ϣⲁ ⲛ̄ⲧⲉⲥϩⲏ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲙⲏ̄ⲏ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲉⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ⲉϥⲁ̄ϩⲉⲣⲁⲧϥ̄ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ̀ ⲙ̄ⲡϫⲟⲓ̈ ⲁⲩⲣ̄ϩⲟⲧⲉ :— ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲣⲉⲣϩⲟⲧⲉ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ ⲛⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ :— ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲧ̄ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ̀ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙ̄ⲟⲥ · ϫⲉ ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟⲛ ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓ̈ⲥ · ⲛ̄ⲅ̄ϯϭⲟⲙ ⲛⲁⲛ̀ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉ̄ⲛⲛⲁϭⲛ̄ⲟⲉ ⲛⲉⲣ̄-ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ϩⲁⲣⲁⲧⲕ · ϩⲛ̄ⲧⲉⲕⲙⲛ̄ⲧ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ⲁⲧⲧⲁ̄ⲕⲟ ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ̀ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ · ϫⲉ ϩⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲱⲧ ⲙⲛ̄ⲡ-(Fol. LVII, *verso*, p. ⲣ̄ⲓ̄ⲇ̄)ϣⲏⲣⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁ̄ⲃ · ⲉ̄ⲧⲉ̄ⲧⲛ̄ⲛⲁ-ⲥⲟⲩⲉⲛ̄ ⲡⲉⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁⲙⲛ̄ⲧⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙ̄ⲁⲧⲟⲓ̈ ⲟⲩⲱϣⲃ̄ ϫⲉ ϩⲁ-ⲙⲏⲛ :— ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲉⲙⲧⲟⲛ̀ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ̈

redoutable océan (πέλαγος), ne croirez-vous pas au Christ? ». Ils répondirent tous d'une seule voix : « Vive le Seigneur Jésus-Christ que tu sers! Si nous nous sauvons aujourd'hui de l'abîme (πέλ.) des eaux, nous donnerons notre âme (ψυχή) et notre (p. 113) corps (σῶμα) pour le nom de Jésus-Christ. »

Et, s'étant levé, le saint pria, (les bras) en forme (τύπος) de croix (σταυρός). Soudain, voici que le Seigneur Jésus-Christ descendit du ciel; il vint au milieu de la barque. Celle-ci reprit sa stabilité, le vent se calma, la mer (θάλ.) s'apaisa; le soleil brilla dans sa course. Lorsque la foule des soldats vit le Sauveur (Σ.) debout au milieu de la barque, elle s'effraya. Le Sauveur (Σ.) leur dit : « Ne craignez pas; je suis Jésus, Dieu d'Isidore ». Et apa Isidore ainsi que tous les soldats adorèrent le Sauveur (Σ.), en disant : « Bénis-nous, Notre-Seigneur. Fortifie-nous, afin que, sous tes ordres, nous devenions tes soldats, dans ton impérissable royaume, avec tous les saints. » Et le Sauveur (Σ.) les bénit, en disant : « Au nom du Père et du (p. 114) Fils et de l'Esprit(πν.)-Saint. Vous allez connaître la gloire de ma Divinité. » Et les soldats répondirent : « Ainsi soit-il (ἀμ.) ». Aussitôt l'esprit (πν.) du martyre

ⲉ̄ϫⲱⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϯ ⲛⲁⲩ ⲛ̄ϯⲣⲏ̄ⲛⲏ ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁï ⲉⲛⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ :—

ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ ⲡϫⲟⲓ ⲉⲣϩⲱⲧ ⲁⲩⲉⲓ ⲉϫⲛ̄ⲟⲩⲛⲏⲥⲟⲥ̀ ϩⲛ̄ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ ⲉ̄ⲣⲉ̀ ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ ⲙ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲏⲧ ϩⲓϫⲱⲥ · ⲉ̄ⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ϩⲣⲱⲧⲟⲛ [ⲟⲩ]ⲛ̄ ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲧⲟⲩⲱⲧ ϩⲛ̄ⲧⲉⲥⲙⲏⲧⲉ · ⲉϥϫⲟⲥⲉ ⲉϫⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲏⲣⲥ̄ ⲛ̄ϣⲉ ⲙⲙⲁϩⲉ ⲛ̄ϫⲓⲥⲉ :— ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲛⲁⲩ ⲉ̄ⲡϫⲟⲓ ⲛ̄ϫⲓⲛⲛⲟⲩⲉ · ⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲧⲁⲗⲏⲩ ⲉⲣⲟϥ ⲁ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϯ ⲛⲁϥ ⲛⲟⲩⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲛ̄ϣⲁϫⲉ · ⲁϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ϫⲉ ϯⲣⲏⲛⲏ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ϭⲓⲛⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ[1] ⲱ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ ⲛ̄ⲧⲁⲩϯ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲓ ⲉⲣ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ϩⲁⲣⲁⲧϥ̄ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ⲛⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲓⲛⲁϫⲉ ⲟⲩ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧⲕ̄ ⲱ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲏ ⲉⲓⲛⲁⲧⲛ̄ⲧⲱⲛⲅ̄ ⲉ̄ⲛⲓⲙ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲛ̄ⲅⲉⲛⲛⲁⲓ̈ⲟⲥ ⲉⲧⲥⲟⲧⲡ̄ · ⲛⲁϩⲣⲉⲙⲡⲉ-(Fol. LVIII, *recto*, p. ⲣ̄ⲓ̄ⲉ̄)ⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ · ⲉⲓⲛⲁⲧⲛ̄ⲧⲱⲛⲅ̄ ⲉ̄ⲡϣⲏⲛ ⲙ̄ⲡⲱⲛϩ̄ · ⲉⲧϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲣⲁⲇⲓⲥⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲁ ⲛⲉϥϭⲱⲃⲉ ⲉ̄ⲣⲟϥⲣⲉϥ ϩⲓⲧⲛ̄ⲧⲡⲁⲣⲁⲃⲁⲥⲓⲥ ⲛⲁⲇⲁⲙ ⲛⲧⲉⲓϩⲉ ϩⲱⲱⲕ ⲁⲕⲱⲕⲙ̄ · ϩⲓⲧⲛⲧⲡⲁⲣⲁⲃⲁⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ :—·— ϯⲣⲏⲛⲏ ⲛⲁⲕ ⲱ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲡⲉⲛⲧⲁϥ-

(*μάρτυς*) reposa sur eux. Et le Sauveur (Σ.) leur donna la paix (*εἰρ.*) et s'en alla dans les cieux.

Aussitôt la barque reprit sa navigation. Ils arrivèrent à une île (*νῆσος*) de la mer (*θάλ.*), sur laquelle était bâtie une petite ville (*π.*) du nom de Rhodes. Au centre était une grande statue, dominant toute la ville (*π.*), haute de cent coudées[2]. Lorsqu'elle aperçut, au loin, la barque que montaient tous les martyrs (*μάρτυς*), Dieu lui donna l'esprit (*πν.*) de parole. Elle appela les saints et leur dit : «Paix (*εἰρ.*) à votre venue dans cette ville (*π.*), ô (*ὦ*) soldats qui venez combattre pour le roi de tous les rois! Que dirais-je sur toi, ô (*ὦ*) Isidore? A qui te comparerais-je, ô illustre (*γενναῖος*) saint (*ἅγ.*), élu auprès du (p. 115) Christ Jésus? Je te comparerai à l'arbre de vie qui était au milieu du Paradis (*παράδεισος*), dont les feuilles tombèrent à la chute (*παράβασις*) d'Adam[3]. Ainsi toi-même tu as été attristé par la chute (*παρ.*) de Dioclétien. Paix (*εἰρ.*) sur toi, ô (*ὦ*) Isidore! Celui qui a abandonné la dignité de général (*σἶρ.*) de ce monde (*κόσμος*) pervers, recevra la dignité

[1] ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ sur du grattage.

[2] Il s'agit du colosse de Rhodes, qui, en réalité, mesurait soixante-dix coudées de haut (Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. II, p. 489-490).

[3] On voit, sur une représentation, Ève à côté d'un arbre desséché; c'est le symbole de sa déchéance encourue par la manducation du fruit défendu (Dom Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. I, p. 2074).

ⲕⲱ[1] ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲉⲧⲉϣⲁϥⲧⲁⲕⲟ̀ · ⲁϥϫⲓ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲥ̄ⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲙ̄ⲙⲉ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ̄ⲛⲁⲓ · ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲧⲟⲩⲱⲧ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲧⲉⲗⲏⲗ ϩⲙ̄ⲡⲉⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ·

ⲁⲩⲱ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁϩⲉⲛ̄ϩⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲙⲟⲟⲛⲉ ⲉ̄ⲧⲉⲙⲣⲱ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲁⲛⲇⲓⲟⲭⲓⲁ (sic) · ⲁ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ ⲃⲟϭⲟⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ ϩⲙ̄ⲡϫⲟⲓ ⲙ̄ⲡⲉ ⲟⲩⲁ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ ϭⲱ ⲉ̄ⲡⲁϩⲟⲩ ⲉⲓⲙⲏⲧⲉⲓ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙⲁⲩⲁⲁϥ ·:—··— ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲇⲓⲟⲛ (sic) · ⲁⲩⲱϣ ⲉⲃⲟⲗ[2] ϩⲛ̄ⲟⲩⲥⲙⲏ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ · ϫⲉ ⲁⲛⲟⲛ ϩⲛ̄ⲭⲣⲓⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲁⲣⲣⲏⲥⲓⲁ · ⲁⲩⲱ ⲉⲛⲉⲩⲉⲓⲣⲉ ⲙ̄ⲯⲓⲥ ⲛ̄ϣⲉ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲏⲡⲉ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩ† ⲛⲁϥ ⲛ̄ϩⲉⲛⲙⲏⲏϣⲉ ⲛ̄ⲥⲱϣ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲧⲁⲭⲏ ⲛⲅ̄†ⲁⲡⲟⲫⲁⲥ[ⲓⲥ] ⲉⲣⲟⲛ :— (Fol. LVIII, *verso*, sans pagination) ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲇⲉ ⲁϥⲁⲇⲱⲛⲉⲓ (sic) ⲉⲙⲁⲧⲉ · ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩⲱϣ ⲉ̄†ⲁⲡⲟⲫⲁⲥⲓⲥ ⲉⲣⲟⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲧⲉⲕⲙ̄ ⲛ̄ⲉⲩⲥⲏϥⲉ · ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲇⲓ̈ⲟⲛ ⲉⲩⲟⲩⲱϣ ⲉⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁϥ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲁϥⲣ̄ϩⲟⲧⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁϥ†ⲁⲡⲟⲫⲁⲥⲓⲥ ⲉⲣⲟⲟⲩ · ⲉϥⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁ̄ⲡⲉ ϩⲛ̄ⲧⲥⲏϥⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ :— ⲁⲩⲱ ⲁⲩϫⲓ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲙ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲩϭⲟⲟⲛⲉ ⲁⲩϥⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲁⲡⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲉⲩⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲙ̄ⲯⲓⲥ ⲉⲛϣⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ·

de général (σῖρ.) du vrai roi, du Christ Jésus.» Lorsque les soldats entendirent ce que leur disait la statue, ils se réjouirent dans l'Esprit(ϖν.)-Saint.

Et quelques jours après, ils abordèrent au port de la ville (ϖ.) d'Antioche[3]. Les soldats s'élancèrent hors de la barque; il n'en resta pas un seul en arrière, sauf (εἰ μήτι) apa Isidore. Ils entrèrent au palais (ϖαλ.). Ils crièrent d'une seule voix : «Nous sommes chrétiens (χρ.) de plein gré (ϖαρρησία)!». Et ils étaient au nombre de neuf cents; et ils lui[4] adressèrent des foules d'injures, disant : «Vite (ταχύ)! Prononce notre condamnation (ἀπόφασις)» (*sans pagination, sous-entendu* p. 116). Et le roi manqua d'énergie (ἀτονεῖν), et ne voulut pas prononcer la condamnation (ἀπόφ.). Ils tirèrent leur épée; ils entrèrent dans le palais (ϖαλ.), voulant le tuer avec tout son entourage. Et (δέ) aussitôt il eut peur et prononça leur condamnation (ἀπόφ.), en leur faisant tous trancher la tête par l'épée. Et on saisit les saints qui étaient en dehors de la ville (ϖ.) dans une vallée(?); à tous on leur trancha la tête. Ils étaient

(1) ⲡⲉ̄ⲧⲁϥⲕⲱ.

(2) ⲉⲃⲁⲗ.

(3) A remarquer les notions géographiques du narrateur, qui fait passer Isidore dans la Méditerranée, pour aller de Séleucie à Antioche. Mais cette erreur est peut-être voulue de sa part pour faire rencontrer le Colosse de Rhodes par le saint, qui avait le privilège de faire parler les statues.

(4) C'est-à-dire au roi.

ⲭⲱⲣⲓⲥ ⲡⲉⲩⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲉⲗⲉⲩⲕⲓⲁ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲛ̄ⲥⲟⲩⲙⲛ̄ⲧ̄ⲥ̄ⲛⲟⲟⲩⲥ ⲛ̄ⲉⲡⲏⲡ · ϩⲛⲟⲩⲉⲓ̈ⲣⲏⲛⲏ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲁⲙⲏⲛ :—

ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲇⲉ ⲁ̄ ⲁ̄ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲃⲱⲕ ⲉⲣⲙ̄ⲡⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲡⲁⲗⲗⲁⲧⲓ̈ⲟⲛ · ⲁϥϫⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲁⲓ̈ⲉⲓ ⲟⲛ ⲉⲣⲟⲕ ⲱ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲕⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲁⲧϭⲟⲙ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟϭ · ϫⲉ ⲛⲓⲙ ⲡⲉ ⲡⲁⲓ ⲉⲧⲧⲟⲗⲙⲁ ⲉϥϫⲱ ⲛ̄ⲛⲁⲓ̈ · ⲡⲉϫⲁⲩ ϫⲉ ⲙⲛ̄ⲕⲉⲟⲩⲁ̀ ⲉⲓ̈ⲙⲏⲧⲓ̈ ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛⲟⲩ ⲁ̄ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲁⲅⲁⲛⲁⲕⲧⲉⲓ̈ · ⲁϥϩⲓ̈ⲧⲟⲟⲧϥ̄ ⲉ̄ⲛⲉϥϩⲟⲓ̈ⲧⲉ ⲁϥⲡⲁϩⲟⲩ ⲉϥ-(Fol. LIX, *recto*, p. ⲣ̅ⲓ̅ⲍ̅)ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲟⲩⲛ ⲡⲉϯⲛⲁⲁϥ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲛϩⲱⲥⲓⲟⲥ ⲉⲧϫⲁϩⲙ̄ · ⲉⲓⲥ ϩⲛ̄ⲛ̄ⲧⲉ ⲁϥⲣ̄ϩⲓⲕⲉ̀ ⲛⲁⲙⲁⲧⲟⲓ̈ ⲙⲛ̄ⲡⲕⲉⲛⲟϭ ⲉⲧϩⲓ̈ϫⲱⲟⲩ · ⲭⲱⲣⲓⲥ ⲡⲕⲉⲉ̄ⲡⲁⲣⲭⲟⲥ ⲛ̄ⲧ̄ⲥⲩⲣⲓⲁ · ⲡⲉϫⲉ ⲟⲩⲁ̀ ⲛⲁϥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟϭ ϫⲉ ⲟⲩⲉ̄ⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲟϫϥ̄ ⲉⲧⲉⲫⲩⲗⲁⲕⲏ · ⲛ̄ⲥⲉⲧⲙ̄ϯ ⲟ̄ⲉⲓ̈ⲕ ⲛⲁϥ · ⲟⲩⲇⲉ ⲙⲟⲟⲩ ϣⲁⲛⲧⲉϥⲙⲟⲩ ϩⲁⲡⲉϩⲕⲟ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲓⲃⲉ · ⲁⲩⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲩϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲁ̄ⲗⲏⲑⲱⲥ ϥ̄ⲙ̄ⲡϣⲁ ⲙ̄ⲡⲙⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲉϩⲕⲟ ⲙⲛ̄ⲡⲓ̈ⲃⲉ · ⲙⲛ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ :—

ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲟⲩⲉ̄ⲥⲁϩⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲉϭⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲉⲛⲟϫϥ̄ ⲉⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ ·. ⲛⲁⲧⲟⲩⲱⲙ ⲛⲁⲧⲥⲱ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁ̄ⲃ ⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲛⲟϭ ⲛ̄ϭⲟⲙ ⲙⲛ̄ϩⲉⲛⲁⲥⲕⲩⲥⲓⲥ ⲉⲛⲁϣⲱⲟⲩ ⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ

neuf cents soldats, à part (*χωρίς*) leur général (*σ͞τρ.*) et le gouverneur (*ἐπ.*) de la ville (*ϖ.*) de Séleucie, le douze d'Épip, dans la paix (*εἰρ.*) de Dieu, ainsi soit-il (*ἀμ.*).

Or (*δέ*) le lendemain, apa Isidore alla se mettre à l'entrée du palais (*ϖαλ.*). Il cria : «Je suis venu vers toi, ô (*ὦ*) roi Dioclétien, et vers tes dieux impuissants». Le roi dit à ses grands : «Quel est celui qui ose (*τολμᾶν*) me parler?». Ils dirent : «Personne, si ce n'est (*εἰ μήτι*) cet impie (*ἄν.*) Isidore». Sur le coup, le roi fut indigné (*ἀγανακτεῖν*). Il saisit ses vêtements, il les déchira (p. 117), en disant : «Que ferai-je de cet impie (*ἄν.*), de ce honteux criminel (*ἀνόσιος*)? Voici qu'il a ensorcelé mes soldats et même le chef qui les commande, sans excepter (*χωρίς*) aussi le gouverneur (*ἔπ.*) de la Syrie.» L'un de ses grands lui dit : «Ordonne qu'on le jette dans un cachot (*φυλακή*) et qu'on ne lui donne ni pain ni (*οὐδέ*) eau, jusqu'à ce qu'il meure de faim et de soif». Ils répondirent tous : «Vraiment (*ἀληθῶς*), dirent-ils, il est digne de mourir en prison de faim et de soif».

Le roi commanda de s'emparer d'apa Isidore et de le jeter en prison, sans (lui donner) à manger ni à boire. Et le saint accomplissait en prison de

ⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ ⲛⲁϥ ⲛⲟⲩⲧⲣⲟⲫⲏ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ · ⲉϥⲟⲩⲱⲙ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄ ⲛ̄-ⲛⲉϩⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲥ · ϣⲧⲟⲣⲧⲣ̄ ⲙ̄-ⲡⲅⲉⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ · ϣⲁϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲡⲕⲁϩ ⲛ̄ⲕⲏⲙⲉ :—

ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲙⲛ̄-(Fol. LIX, *verso*, ⲣ̄ⲓ̄ⲏ̄) ⲛⲉⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲉⲓ̈ⲥ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̄ⲥ̄ ⲁϥⲉⲓ ϣⲁⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲭⲁⲓ̈ⲣⲉ ⲡⲁⲥⲱⲧⲡ̄ ⲓⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲭⲁⲓ̈ⲣⲉ · ϫⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲛⲁⲩ ⲛ̄ϫⲣⲟ · ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲕⲣ̄ⲣⲟ ⲡⲁⲓ̈ ⲉⲧⲉⲕ-ϣⲱⲡ ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ϩⲓⲥⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩⲓϫⲱϥ · ⲁⲗⲗⲁ ⲛⲉϩⲓⲥⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁⲕϣⲟⲡⲟⲩ · ⲛ̄ⲥⲉⲉⲙⲡ̄ϣⲁ ⲁⲛ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲱⲧ ⲙ̄ⲙⲁⲧⲛⲉⲥ · ϩⲛ̄ⲧⲁⲙⲛ̄ⲧⲣ̄ⲣⲟ ⲉⲧϩⲛ̄ⲙ̄-ⲡⲏⲩⲉ · ϯⲛⲁⲧⲣⲉⲕϫⲓ ⲛⲟⲩⲙⲟⲧⲛⲉⲥ ⲛ̄ϣⲉ ⲛ̄ⲕⲱⲃ ϩⲙ̄ⲡⲏⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ :— ⲉⲓⲥ ϩⲏⲏⲧⲉ ⲁⲕⲉⲣ ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲥⲛ̄ⲧⲉ ϩⲙ̄ⲡⲇⲓ̈ⲕⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲕⲛⲁⲣ̄ ⲕⲉ-ϣⲟⲙⲧⲉ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉⲕⲗⲟ ϩⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ :— ⲡϫⲱⲕ ⲛ̄ϣⲟⲙⲧⲉ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ϥⲛⲁⲛ̄ⲧⲕ̄ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲛ̄ϥⲧⲁⲗⲟⲕ ⲉ̄ϫⲉⲛⲟⲩⲥ̄⳨ⲟ̄ⲥ̄ ⲛ̄ϣⲉ · ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲧⲁⲗⲟⲓ̈ ⲉⲡⲉⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ⲕ̄ⲛⲁϯ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲛⲅ̄ϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲁⲅⲱⲛ ⲉⲧⲛⲁⲛⲟⲩϥ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ · ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲛⲁⲕⲁ ⲥⲱⲙⲁ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ · ⲛ̄ϥⲃⲱⲕ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉ̄ⲛⲉⲧⲁⲣⲧⲁⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲁⲙⲛ̄ⲧⲉ · ⲉⲡⲓⲇⲏ ⲕⲉⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲛⲉⲧⲉϥⲛⲁⲗ̄ⲗⲁⲩ ⲉϥⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲅⲉⲛⲟⲥ[1] ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ · ⲉⲧϣ-

grands prodiges et d'innombrables ascèses (ἄσκησις). Et le Seigneur lui envoya, des cieux, de la nourriture (τροφή) dont il mangea tous ces jours-là. Dioclétien semait la terreur parmi le peuple (γένος) chrétien (χρ.), jusque dans la terre d'Égypte.

Or (δέ) il arriva qu'ensuite (p. 118) le Seigneur Jésus vint vers le bienheureux (μακ.) Isidore; il lui dit : «Salut (χαίρε), Isidore, mon élu, à l'heure du salut (χαίρε); sois courageux à l'heure (où il faut être) courageux! Je suis Jésus, ton roi, pour qui tu supportes toutes ces souffrances. Mais (ἀλ.) toutes les souffrances que tu endures ne valent pas une seule heure agréable dans mon royaume qui est dans les cieux. Je te ferai accorder cent fois plus de félicité dans la demeure de mon Père. Voici que tu as passé deux ans dans les cachots (δικαστήριον) du roi. Tu y demeureras trois ans encore, avant que tu en sois délivré. A la fin de la troisième année, tu sortiras de prison; il t'élèvera sur une croix (σταυρός) de bois, comme on m'a élevé sur une croix (στ.). Puis tu rendras l'âme (πνεῦμα) et tu termineras ton bon combat (ἀγών). A la quinzième année, Dioclétien quittera son corps (σῶμα) et descendra dans les

[1] ⲡⲅⲉⲛⲟⲟ.

ⲙ̄ϣⲉ ⲛⲁⲓ ⲙⲛ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ :— (Fol. LX, *recto*, p. ⲣ̄ⲓ̄ⲑ̄) ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲱⲥ ϥⲛⲁⲙⲟⲩ ϩⲛ̄ⲟⲩ-ⲙⲟⲩ ⲉϥϩⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ϩⲟⲧⲉ · ϥⲛⲁⲣ̄ⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲉⲡⲉϥⲙⲁ ⲛ̄ϭⲓ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ · ⲡϣⲏⲣⲉ ⲛⲟⲩⲁⲗⲗⲉⲣⲓⲟⲥ · ⲡⲁⲓ ⲉϥⲛⲁⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ⲧⲇⲓⲕⲁⲓ̈ⲟⲥⲩⲛⲏ ⲙ̄ⲡⲙ̄ⲧⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ :— ⲡⲉϫⲉ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ · ϫⲉ ϣⲱⲡⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲟⲕ ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ · ⲁⲩⲱ ϯⲛⲁⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ · ⲛⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲧⲁⲕϩⲱⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛⲁⲓ̈ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲣⲟϥ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲛⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ̀ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛⲉⲟ̄ⲟ̄ⲩ ·

ⲉⲓ̈ⲧⲁ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲡϫⲱⲕ ⲙ̄ⲙ̄ⲛⲧⲏ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ · ⲉⲣⲉ ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ · ⲁϥⲛⲁⲩ ⲉⲩⲣⲁⲥⲟⲩ ⲉⲥϩⲟⲟⲩ · ⲡⲉϫⲁⲩ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉϥⲛⲟϭ · ϫⲉ ⲡⲁⲛⲧⲱⲥ[1] ⲛ̄ⲧⲁ ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ⲉⲣⲙⲁⲅⲉⲩⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲣⲟⲕ ⲉⲩⲟⲩⲱϣ ⲉ-ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ ⲙ̄ⲙⲟⲕ · ⲛ̄ⲅⲗⲟ ⲉⲕⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ ⲛ̄ⲥⲱⲟⲩ · ⲁϥⲟⲩⲱϣ̄ⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲡⲉ-ϫⲁϥ · ϫⲉ ϣⲉⲡⲟⲩϫⲁⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲧⲧⲁⲓⲏⲩ ⲛ̄ϯⲛⲁⲥⲉⲉ̄ⲡⲉ ⲁⲛ ⲛⲟⲩⲯⲩⲭⲏ ⲛⲟⲩⲱⲧ · ϩⲙ̄ⲡⲅⲉⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲭ̄ⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ · ϩⲣⲁⲓ̈ ⲇⲉ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩϣⲏ ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ · ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲟⲩⲱⲛϩ̄ ⲉ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ · ϫⲉ ⲣⲁⲥⲧⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛⲁϯ ⲁ̄ⲡⲟⲫⲁⲥⲓ̈ⲥ ⲉ̄ⲣⲟⲕ ⲉ̄ⲧⲉ ⲥⲟⲩⲙⲛ̄ⲧⲯⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲃⲟⲧ ⲡⲁϣⲟⲛⲥ̀ ⲡⲉ · ⲛ̄ⲥⲉ-(Fol. LX, *verso*, p. ⲣ̄ⲕ̄)ⲥ̄ⲣ̄ⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲟⲕ ϩⲓ̈ϫⲉⲛⲟⲩϣⲉ ⲙⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ · ⲛⲅ̄ϯ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄

enfers (*τάρταρος*). Car (*ἐπειδή*) c'est pendant quinze ans qu'il entreprendra de persécuter (*διώκειν*) le peuple (*γένος*) chrétien (*χρ.*) qui me sert et (qui sert) mon Père (p. 119). Ensuite il mourra d'une mort honteuse et redoutable. A sa place règnera Constantin, fils de Valère, qui pratiquera la justice (*δικαιοσύνη*) devant mon Père.» Isidore dit au Sauveur (Σ.) : «Demeure avec moi, toi, mon Seigneur, et j'accomplirai toutes les œuvres que tu m'as commandées». Et le Sauveur (Σ.) le bénit. Il remonta aux cieux, dans une grande gloire.

Puis (*εἶτα*) à la fin des quinze années, pendant lesquelles Dioclétien persécuta (*διώκειν*) les chrétiens (*χρ.*), il eut un mauvais songe. Ses grands lui dirent : «Sans doute (*πάντως*) les chrétiens (*χρ.*) t'ont ensorcelé (*μαγεύειν*), dans le dessein de te faire mourir et de faire cesser la persécution (*δι.*)». Le roi répondit : «Par le salut de nos dieux illustres, je ne laisserai pas une seule âme (*ψυχή*) du peuple (*γένος*) chrétien (*χρ.*)!». Or (*δέ*), en cette nuit-là, le Seigneur apparut à apa Isidore, pour lui dire : «Demain, le roi prononcera la condamnation (*ἀπόφασις*), le dix-neuf du mois de Pachons. (P. 120.)

[1] ⲡⲭ̄ⲧⲱⲥ.

ⲉⲛⲉϭⲓϫ ⲙ̄ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲙ̄ⲡⲛⲁⲩ ⲛ̄ϫⲉⲡⲥⲟ̀ ⲙ̄ⲡⲉϩⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ϩⲧⲟⲟⲩⲉ ⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲉⲧⲉ ⲥⲟⲩϫⲟⲩⲱⲧ ⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲓ̈ⲉⲃⲟⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲱⲧ ⲡⲁϣⲟⲛⲥ̄ · ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲛⲁⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ̀ · ⲛϥ̄ⲡⲱ̄ⲱ̄ⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓ̈ⲁⲛⲟⲥ ϩⲁⲣⲟϥ · ⲛϥ̄ⲧⲣⲉ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲟⲥ ⲉⲓ̈ ⲉ̄ⲡⲉϥⲙⲁ · ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲛⲁⲉⲣⲃⲛ̄ⲧ̄ ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲟⲩⲟⲉⲓ̈ϣ · ⲛϥ̄ⲙⲟⲩ ⲛⲁⲁⲕⲏ ⲙ̄ⲡⲁϣⲟⲛⲥ̄ · ⲁⲩⲱ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲉ̄ⲧⲁⲛⲇⲓ̈ⲟⲭⲓⲁ ⲉⲧⲃⲉⲛⲉⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲧⲁⲩϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄[1] · ⲛϥ̄ⲃⲱⲕ ⲉϩⲛ̄ⲕⲉⲙⲁ ⲉⲩⲟⲩⲏⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲛⲉⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲡⲁϩⲧⲟⲩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄ · ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϯⲣⲏⲛⲏ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ̀ ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛⲉ̄ⲟ̄ⲟ̄ⲩ :—

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ⲡⲟⲩⲟ̄ⲉⲓ̈ⲛ ⲇⲉ ϣⲁ · ⲁ̄ ⲁ̄ⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲧⲣⲉⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲛⲁϥ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ[2] ⲛ̄ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲟⲥ ⲡⲉⲩⲅⲅⲉⲛⲏⲥ ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲓⲱⲧ · ⲁϥⲧⲥⲁⲃⲟϥ ⲉ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓ̈ⲙ ⲛⲧⲁ ⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ϫⲟⲟⲩ ⲛⲁϥ — ⲁⲩⲱ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲟⲥ · ϫⲉ ϯⲥⲉⲃⲧⲱⲧ ⲉ̄ϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲟⲟⲩ ⲛⲁⲕ · ⲁⲩⲱ (Fol. LXI, *recto*, p. ⲣ̄ⲕ̄ⲁ̄) ⲁ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ[3] ϫⲓⲥⲙⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲧϥ ⲁϥⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ · ⲛⲉϥⲣⲓⲙⲉ ⲛ̄ϭⲓ ⲕⲱ̀ⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ϩⲓⲧⲉ̄ϩⲓ̈ⲏ · ϣⲁⲛⲧⲉϥⲉⲓ̈ ⲉⲡⲉϥⲏⲓ̈ · ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲇⲉ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲙⲛ̄ⲧⲯⲓ̈ⲥ[4] ⲙ̄ⲡⲉⲃⲟⲧ ⲡⲁϣⲟⲛⲥ̀ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ ϫⲡ̄ϯ ⲙ̄ⲡⲉϩⲟ̄ⲟ̄ⲩ ϣⲱⲡⲉ · ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲧⲛ̄-

Ils te crucifieront (σῖαυροῦν) sur le bois (de la croix), en dehors de la ville (ϖ.) et tu remettras ton âme (ϖν.) entre les mains de mon Père, à la sixième heure du jour. Et le lendemain matin, le vingt du même mois de Pachons, mon Père enverra du ciel Michel, qui renversera le trône (θρόνος) de Dioclétien et fera installer Constantin à sa place. Dioclétien sera, quelque temps après, rongé par les vers et il mourra le dernier jour de Pachons. Et Constantin sortira d'Antioche à cause du sang qui s'y trouve et s'en ira vers d'autres endroits éloignés, à cause du sang qu'on a répandu.» Puis le Sauveur (Σ.) lui donna la paix (εἰρ.). Il remonta aux cieux, dans une grande gloire.

Lorsque parut la lumière, apa Isidore fit appeler Constantin, parent de son père; il lui apprit tout ce que le Sauveur (Σ.) lui avait dit. Et Constantin lui dit : «Je suis prêt à (faire) tout ce que t'a dit le Seigneur». Et (p. 121) Constantin, ayant reçu sa bénédiction, s'en alla. Il pleurait en chemin, jusqu'à ce qu'il fut parvenu dans sa demeure. Or (δέ) il advint que le dix-neuf du mois de Pachons, lorsque arriva la cinquième heure du jour, le roi envoya chercher apa Isidore de la prison. Il le conduisit en dehors de la ville (ϖ.). On le

(1) ⲛ̄ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄.

(2) ⲉϩⲟⲩ̄˙.

(3) ⲟ dans l'ⲥ final.

(4) ⲧ au-dessus de la ligne.

ⲛⲟⲟⲩ ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ⲡⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲁϥϥⲓⲧϥ̄ ⲡⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲁⲩⲥ̄⳨ⲟⲩ̄ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ⲕⲁⲧⲁⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲟⲟⲥ ⲛⲁϥ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲓ̈ϩⲉ ⲁϥϯ ⲙ̄ⲡⲉϥⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲛⲉϭⲓϫ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲧⲟⲛϩ̄ · ⲁ ⲡⲉⲥⲧⲉⲣⲉⲱ̄ⲙⲁ ⲧⲏⲣϥ̄ ⲙⲟⲩϩ ⲛ̄ⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ · ⲉⲣⲉ ⲡⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ϩⲛ̄ⲧⲉⲩⲙⲏⲧⲉ · ⲉⲩϩⲙ̄ⲛⲉⲩⲉ ϩⲁϫⲱⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲉⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲁϫⲱϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲛⲉ-ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲁⲩⲁⲥⲡⲁⲍⲉ ⲙⲙⲟϥ · ⲁⲩⲯⲁⲗⲗⲉⲓ̈ ϩⲁϫⲱϥ ϣⲁⲛⲧⲟⲩϫⲓ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲁϥϫⲱⲕ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉϥⲁⲅⲱⲛ ⲛ̄ϭⲓ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈-ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲙⲛ̄ⲧ̄ⲯⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲃⲟⲧ ⲡⲁϣⲟⲛⲥ̀ · ⲁϥϫⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲗⲟⲙ ⲛⲁⲧⲧⲁⲕⲟ ϩⲛ̄ⲧ̄ⲙⲛ̄ⲧ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲙ̄ⲡⲏⲩⲉ̀ ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓ̈ⲣⲏⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ ·

ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲉϥⲣⲁⲥⲧⲉ ⲙⲛ̄ⲛⲥⲁⲧⲏⲡⲉ ⲛ̄ⲧ̄ⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ · ⲁ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲧⲛ̄-ⲛⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲡⲁⲗ-(Fol. LXI, *verso*, p. ⲣ̄ⲓ̄ⲃ̄)ⲗⲁⲧⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏ-ⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲣ̄ⲣⲟ · ⲁϥⲡⲉⲉⲛⲉ ⲡⲉϥⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ϩⲁⲣⲁϥ · ⲁϥⲁⲁϥ ⲛ̄ⲃⲗ̄ⲗⲉ ⲙ̄ⲡⲉϥⲃⲁⲗ ⲥ̆ⲛⲁⲩ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲉϥⲗⲁⲥ ⲣ̄ⲃⲛ̄ⲧ̄ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉϥⲙⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲁϥⲕⲁ ⲥⲱⲙⲁ ⲉϩ-ⲣⲁⲓ̈ ⲛⲁⲁⲕⲏ ⲙ̄ⲡⲁϣⲟⲛⲥ̀ · ϩⲛ̄ⲧⲙⲉϩⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲉϥϯⲱ̄ⲕⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓ̈ⲁ-ⲛⲟⲥ · ⲛⲁⲓ ϭⲉ ⲛⲉ ⲛⲉⲣⲟⲙⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲱⲛϩ̄ ⲛ̄ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲡ̄ⲑ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲛⲉ · ⲁϥⲣ̄ ⲕ̄ⲉ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ϩⲛ̄ⲕⲏⲙⲉ · ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉ ϩⲣⲱⲙⲁⲛⲟⲥ ϫⲓⲧϥ̄ ⲉⲧⲁⲛⲇⲓ̈ⲟ-ⲭⲓⲁ · ⲁϥⲣ̄ⲕⲉⲕ̄ⲉ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲙ̄ⲡⲁⲧⲉϥϫⲓ ⲛ̄ⲧϣⲉⲉⲣⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲗⲗⲉⲣⲓⲟⲥ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ·

crucifia (*σ7αυροῦν*), comme (*κατά*) le lui avait dit le Seigneur, et ainsi il remit son âme (*πν.*) entre les mains du Dieu vivant. Tout le firmament (*σ7ερέωμα*) était rempli d'anges (*ἄγγ.*), tandis que le Sauveur (Σ.) était au milieu d'eux. Ils chantaient (*ὑμνεῖν*) près de l'âme (*ψυχή*) de saint Isidore. Et tous les saints vinrent à ses côtés; ils l'embrassèrent (*ἀσπάζεσθαι*). Ils chantèrent jusqu'à ce qu'ils l'eussent conduit dans la cité (*π.*) du Christ. Saint (*ἅγ.*) Isidore termina son combat (*ἀγών*) le dix-neuf du mois de Pachons; il reçut la couronne immortelle dans le royaume des cieux, en paix (*εἰρ.*), ainsi soit-il (*ἀμ.*).

Et le lendemain, à la fin de la quinzième année, le Seigneur envoya Michel au palais (*παλ.*) (p. 112 *sic* pour 122) du roi Dioclétien. Il renversa sous lui son trône (*θρ.*). Il le rendit aveugle des deux yeux, et sa langue fut rongée par les vers avant sa mort. Et (Dioclétien) quitta son corps (*σῶμα*) le dernier jour de Pachons, dans la quinzième année de sa persécution (*διώκειν*) contre les chrétiens (*χρ.*). Telles furent les années de vie de Dioclétien : elles furent de quatre-vingt-neuf ans. Il passa vingt-cinq ans en Égypte, avant que Romanos l'eût conduit à Antioche. Il passa encore vingt-cinq nouvelles années avant d'épouser la fille du roi Valère. Après s'être assis durant neuf ans sur le

ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲣ̄ ⲕⲉⲟ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲉϥϩⲙⲟⲟⲥ ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲉⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲟⲩⲁⲗⲗⲉⲣⲓⲟⲥ · ⲁϥⲣ̄ ⲕⲉⲓ̈ⲉ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ϩⲓϫⲙ̄ⲡⲉⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲉϥⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲁϥⲣ̄ ⲕⲉⲓ̈ⲉ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲉϥⲇⲓ̈ⲱⲕⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲥⲁⲛⲉⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲛⲁⲓ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲥⲉⲉⲓ̈ⲣⲉ ⲛ̄ⲡ̄ⲑ̄ ⲛ̄ⲣⲟⲙⲡⲉ ·

ⲡϫⲱⲕ ⲇⲉ ⲛ̄ⲛⲁⲓ̈ ⲁϥϩⲙⲟⲟⲥ ϩⲓ̈ϫⲙ̄ⲡⲉⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲛⲉϩⲣⲱⲙⲁⲓ̈ⲟⲥ ⲛ̄ϭⲓ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ[1] · ϩⲣⲁⲓ ⲇⲉ ϩⲛ̄ⲥⲟⲩⲁ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲃⲟⲧ ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ · ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲙⲁⲅⲓ̈ⲥⲧⲣⲓⲁⲛⲟⲥ · ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲱ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲛⲁⲓ ⲉⲧⲟⲡ̄ⲧ̄ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲉϣⲧⲉⲕⲱⲟⲩ ⲉⲧⲃⲉⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲣ̄ⲥ̄ · (Fol. LXII, *recto*, sans pagination) ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲉⲕⲱⲧ ⲛ̄ⲛⲉⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓ̈ⲁ ⲛ̄ⲧⲁ ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲇⲓⲁⲛⲟⲥ ϣⲣ̄ϣⲱⲣⲟⲩ ϩⲛ̄ⲧⲉϥⲥⲟⲣⲙⲉⲥ · ⲁϥⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩⲕⲱⲧ ⲛ̄ϩⲛ̄ⲕⲟⲓ̈ⲙⲏⲧⲏⲣⲓⲟⲛ · ϩⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲙⲟⲩ ϩⲁⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲁϥⲟⲩⲉϩⲥⲁϩⲛⲉ ⲟⲛ ⲉⲧⲣⲉⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲧⲏⲡⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲙⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁⲉ̄ⲡⲁⲣⲭⲓ̈ⲁ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲱ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲉⲉⲥ ⲙ̄ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ϩⲁϩⲧⲛ̄ⲛⲉϥⲉⲓ̈ⲟⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ · ϩⲛ̄ⲟⲩⲉⲓ̈ⲣⲏⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ :—

ϩⲣⲁⲓ̈ ⲇⲉ ϩⲙ̄ⲡϫⲱⲕ ⲛⲟⲩⲣⲟⲙⲡⲉ ⲛ̄ϩⲟ̄ⲟ̄ⲩ · ⲁ̄ ⲛⲉϥⲁⲓ̈ϣⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲧⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲧⲛ̄ⲛⲟⲟⲩⲥⲟⲩ ⲉ̄ϫⲓⲛ̄ⲡⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲕⲁⲧⲟⲩ ϣⲁⲣⲟϥ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲁ̀ ⲙ̄ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ ·

trône (*θρ.*) de Valère, il fut, sur le trône (*θρ.*), quinze ans à garder la foi (*πίστις*) du Christ; il fut quinze autres années à persécuter (*διώκειν*) les chrétiens (*χρ.*). Tout ceci fait quatre-vingt-neuf ans.

Et (*δέ*) après cela, Constantin s'assit sur le trône (*θρ.*) des Grecs. Le premier mois de Parmouté, le roi envoya un commissaire (*μαγιστριανός*) pour délivrer tous les saints qui avaient été jetés en prison pour le nom du Christ (*sans pagination; sous-entendu* p. 123). Et l'on bâtit des églises (*ἐκκλησία*) que Dioclétien, dans sa folie, avait détruites. Il ordonna de construire des cimetières (*κοιμητήριον*) au nom des martyrs (*μάρτυς*) qui étaient morts pour le nom du Christ. Il ordonna aussi de lui communiquer le nombre des martyrs (*μάρ.*) qui étaient morts, par (*κατά*) province (*ἐπαρχία*). Et il fit déposer les ossements du saint (*ἅγ.*) apa Isidore près de ses parents martyrs (*μάρ.*), en paix (*εἰρ*), ainsi soit-il (*ἀμ.*).

Lorsqu'une année fut accomplie, les messagers que le roi avait envoyés pour compter le nombre des martyrs (*μάρ.*) revinrent auprès de lui le premier de Parmouté. Ils communiquèrent (*ἀγγέλλειν*) au roi le nombre des

[1] ⲕⲟⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ.

ⲁⲩⲁ̄ⲡⲁⲅⲅⲓⲁⲉ ⲉ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲛ̄ⲛⲉ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ϯ ⲙ̄ⲡⲱⲡ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲩϩⲉ ⲉⲣⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲕⲁⲧⲁⲙⲁ · ⲁⲩⲣ̄ϩⲙⲉ ⲙⲛ̄ϯⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲃⲁ ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ · ⲛ̄ⲧⲁⲩⲡⲉϩⲧ̄ ⲡⲉⲩⲥ̄ⲛⲟϥ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϫⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲟⲩⲧⲉ · ⲭⲱⲣⲓⲥ ⲕⲉⲯⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲃⲁ ⲛ̄ϩⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲓⲧⲏⲥ · ⲉ̄ⲁ̄ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲟⲥ ⲕⲁⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲩⲟⲧⲛ̄ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉⲛⲉⲉϣⲧⲉⲕⲟ · ⲙⲛ̄ⲙ̄ⲙⲉⲧⲁⲗⲗⲟⲥ ⲕⲁⲧⲁⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲝⲟⲣⲏⲥⲧⲓⲁ · ⲭⲱⲣⲓⲥ ⲕⲉⲧⲃⲁ ⲥⲛⲁⲩ (Fol. LXII, *verso*, p. ⲣ̄ⲕ̄ⲁ̄) ⲛ̄ⲣⲉⲙⲧⲁⲛⲁⲓⲟⲭⲓⲁ ⲉⲁⲩⲙⲟⲟⲩⲧⲟⲩ[1] ⲉϫⲙ̄ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ϫⲓⲧⲁⲓⲟ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲙ̄ⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϩⲟⲙⲟⲗⲟⲅⲓ̈ⲧⲏⲥ · ϩⲓⲧⲛ̄ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ϯⲣⲏⲛⲏ ·

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁⲥⲣ̄ϩⲛⲁϥ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲡⲉⲉⲛⲉ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲁⲛⲁⲓⲟⲭⲓ̈ⲁ · ⲉⲧⲃⲉⲡⲉⲥⲛⲟϥ ⲛ̄ⲛⲉⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲡⲁϩⲧϥ̄ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲉⲥⲙⲏⲧⲉ · ⲁ ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲙⲓϣⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ̀ ⲛ̄ⲛⲉⲡⲣ̄ⲥⲟⲥ · ⲁ ⲡⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲉⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲧⲡⲉ · ⲁϥⲧⲱⲣⲡ̄ ⲛ̄ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲟⲥ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲡⲣ̄ⲥⲟⲥ · ⲁϥⲕⲁⲁϥ[2] ϩⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛ̄ⲛⲏⲥⲟⲥ ⲉⲥϫⲟⲥⲉ ϩⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛ̄ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ · ⲡⲉϫⲉ ⲡⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ · ϫⲉ ⲕⲱⲧ ⲛⲁⲕ ⲛⲟⲩⲛⲏⲥⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲉⲓ̈ⲙⲁ · ⲛⲅ̄ⲧⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲣⲁⲛ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱⲥ ϫⲉ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓ̈ⲛⲟⲩⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲉⲧⲉ ⲧⲁⲓ ⲧⲉ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙ̄ⲡⲟⲩ-

martyrs (*μάρ.*). Et le roi proclama le nombre des saints qu'on avait trouvés sur (*κατά*) place; il y eut quarante-cinq myriades de martyrs (*μάρ.*) qui versèrent leur sang pour le nom de Dieu, à part (*χωρίς*) neuf autres myriades de confesseurs (*ὁμολογητής*) que le roi Constantin avait relâchés, qui avaient été mis, suivant (*κατά*) la ville (*π.*), en prison, dans les mines (*μέταλλον*), et en exil (*ἐξορισμία*); à part (*χωρίς*) deux autres myriades (p. 124) d'habitants d'Antioche qui moururent pour le nom de Jésus-Christ. Et le nom du Christ fut glorifié avec ses saints martyrs (*μάρ.*) et ses confesseurs (*ὁμολ.*) par Constantin, roi de la paix (*εἰρ.*).

Puis, il plut à Dieu de faire partir d'Antioche le roi Constantin, à cause du sang que tous les martyrs (*μάρ.*) avaient répandu parmi elle. Le roi Constantin ayant combattu le roi des Perses, un ange (*ἄγγελος*) du Seigneur, venu du ciel, enleva Constantin du milieu des Perses; il le mit dans une île (*νῆσος*) immense et très haute, au milieu de la mer. L'ange (*ἄγγ.*) du Seigneur lui dit : « Voici ce que te dit le Seigneur : bâtis une île (*νῆσ.*)(*sic*) en ce lieu et donne-lui ton nom, Constantinople, qui est la ville (*π.*) du salut; et le Seigneur Dieu

(1) ⲙ8ⲩⲧⲟⲩ. — ⲁϥⲕⲁⲁⲁϥ.

ϫⲁⲓ̈ · ⲁⲩⲱ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲁⲕⲱ ⲛ̄ⲧⲉϥⲉⲓ̈ⲣⲏⲛⲏ ⲛ̄ϩⲏⲧⲥ̄ · ⲉⲧⲉ ⲧⲁⲓ̈ ⲧⲉ ⲧ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲥⲱⲧⲏⲣⲓⲁ ⲕⲁⲧⲁⲡⲣⲁⲛ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲥ̄ⲱ̄ⲣ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲓϩⲉ ⲁ ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲓⲭⲁ-(Fol. LXIII, *recto*, sans pagination)ⲏⲗ ⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ · ⲁϥⲃⲱⲕ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲙⲡⲏⲩⲉ̀ ϩ̄ⲛⲟⲩⲉⲓ̈ⲣⲏⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ · ⲁⲩⲱ ⲁ̄ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲕⲱⲧ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲥⲥⲟⲃⲧ̄ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲥ⳿ⲧⲉⲓⲭⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲥⲡⲩⲣⲅⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲥⲡⲣⲟⲙⲁⲭⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲥⲙⲁⲛϫⲓ̈ⲙⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ϫⲉ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛ̄ⲧⲥⲱⲧⲏⲣⲓⲁ ⲕⲁⲧⲁⲑⲉ ⲛ̄ⲧⲁ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ϫⲟⲟⲥ ⲛⲁϥ ·

ⲙⲛ̄ⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇ̄ⲱⲣⲟⲥ · ⲟⲩⲱⲛ̄ϩ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲉ̄ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲧⲉⲩϣⲏ · ϫⲉ ϭⲉⲡⲏ ⲛ̄ⲅ̄ⲧⲛ̄ⲛⲟ̄ⲟ̄ⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲧⲁⲛⲇⲓ̈ⲟ̄ⲭⲓ̈ⲁ · ⲉⲧⲣⲉⲩⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲉⲉⲥ ⲛ̄ⲛⲉⲧⲟⲩⲁ̄ⲁ̄ⲃ · ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ̄ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲩⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲱⲧ ⲛ̄ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ϩⲛ̄ⲧ̄ⲡⲟⲗⲓⲥ · ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲕⲁ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛ̄ⲑⲁⲅⲓ̈ⲁ ⲥⲟⲫⲓ̈ⲁ̀ · ⲙⲛ̄ⲡⲁⲡⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲉ̄ϩⲟⲩⲛ ⲉ̄ⲣⲟⲥ · ⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉ̄ⲧⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ϫⲉ ⲑⲁⲅⲓⲁ ⲥⲟⲫⲓⲁ̀ ϣⲁⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲟⲟⲩ ⲛ̄ϩⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲕⲉⲉⲥ ⲛ̄ⲁⲙⲁ ⲉⲩⲫⲩⲙⲓ̈ⲁ̀ ⲙⲛ̄ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲁϥⲧⲣⲉⲩϫⲓⲧⲟⲩ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲩⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲭⲓⲱⲛ · ⲉⲥⲟ̄ ⲛⲙ̄ⲣⲱ ⲛ̄ⲛⲉⲉ̄ϫⲏⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ · ⲁⲩⲱ ⲛⲙ̄ⲣⲱ ⲛ̄ⲧⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ⲛ̄ⲧⲙⲛ̄ⲧⲉⲣ̄ⲣⲟ̄ · ⲁⲩⲱ ⲉⲣⲉ ⲡⲙⲁⲥⲧⲓ̈ⲭⲓ̈ · (Fol. LXIII, *verso*, n° du cahier ⲏ̄, p. ⲣ̄ⲕ̄ⲋ̄) ⲛⲏⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲙ̄ⲡⲙⲁ ⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ · ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡ̄ⲣ̄ⲣⲟ̄ ⲕⲱⲧ

établira sa paix (*εἰρ.*) sur elle, qui est la ville de la rédemption (*σωτηρία*), d'après (*κατά*) le nom de notre Sauveur (Σ.)». Et ainsi l'archange (*ἀρχ.*) Michel (*sans pagination; sous-entendu* p. 125), ayant béni le roi Constantin, s'en alla dans les cieux, en paix (*εἰρ.*), ainsi soit-il (*ἀμ.*). Et le roi bâtit la ville (*π.*) avec ses murs, ses fortifications (*τεῖχος*), ses tours (*πύργος*), ses remparts (*πρόμαχος*) et ses aqueducs. On l'appela du nom de ville (*π.*) du salut (*σωτ.*), comme (*κατά*) le lui avait dit Michel.

Puis le bienheureux (*μακ.*) Isidore apparut au roi; il lui dit pendant la nuit : «Hâte-toi d'envoyer quelqu'un à Antioche pour apporter les ossements des saints à Constantinople». Il fit construire une grande église (*ἐκκλησία*) dans la ville (*π.*); il y plaça le corps (*σῶμα*) de sainte (*ἅγια*) Sophie et celui du père d'apa Isidore. On appela l'église (*ἐκκ.*) Sainte(*ἁγ.*)-Sophie, jusqu'aujourd'hui. Quant aux ossements d'ama Euphémie et d'apa Isidore, il les fit placer dans une ville (*π.*) du nom de Chio, qui est le port de tous les navires de la mer (*θάλ.*) et le port de la ville (*π.*) du royaume; c'est de cet endroit que vient le mastic (*μαστίχη*) (p. 126). Et le roi construisit en ce lieu une grande église (*ἐκκ.*), autour de laquelle étaient des gradins qui

ⲡⲟⲩⲛⲟϭ ⲛⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓ̈ⲁ ϩⲙ̅ⲡⲙⲁ ⲉⲧⲙ̅ⲙⲁⲩ · ⲉⲣⲉ ϩⲛ̅ⲧⲱⲣⲧⲣ̅ ⲙ̅ⲡⲉⲥⲃⲟⲗ · ⲉⲩ-ⲡⲏⲧ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ϣⲁⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ · ⲁⲩⲱ ⲁϥⲕⲱ ⲛ̅ⲛⲉⲩⲕⲉⲉⲥ ⲛ̅ϩⲏⲧⲥ̀ · ϩⲛ̅ⲟⲩⲉⲓ̈-ⲣⲏⲛⲏ ⲛ̅ⲧⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲁⲙⲏⲛ ·

ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲥⲱⲧⲏⲣⲓⲭⲟⲥ ⲡⲛⲟϭ ⲛ̅ϩⲙ̅ϩⲁⲗ ⲙ̅ⲡⲏⲓ̈ ⲙ̅ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ ⲡⲁⲛⲧⲓ̈ⲗⲉⲱⲛ(1) · ⲁⲓ̈ⲣ̅ ϯ ⲛ̅ⲣⲟⲙⲡⲉ ⲉⲓ̈ⲙⲟ̅ⲟ̅ϣⲉ ⲙⲛ̅ⲡⲁⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡϣⲏⲣⲉ ⲙ̅ⲡⲁϫⲟⲉⲓⲥ · ⲉⲓ̈ϣⲡ̅ϩⲓ̈ⲥⲉ ⲛⲙ̅ⲙⲁϥ ϩⲛ̅ⲛⲉⲇⲓⲱⲅⲙⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̅ⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲛ̅ϩⲏ-ⲧⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲡⲣⲁⲛ ⲙ̅ⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ · ⲡⲁⲙⲛ̅ⲧⲣⲉ ⲡⲉ ⲡ̅ⲛⲟⲩⲧⲉ · ϫⲉ ⲙ̅ⲡⲓⲟⲩⲱϩ ⲉϫⲱⲟⲩ ⲟⲩⲇⲉ ⲙ̅ⲡⲓ̈ϥⲓ̈ ⲉ̅ⲃⲟⲗ ⲛ̅ϩⲏⲧⲟⲩ · ⲉⲧⲃⲉⲛϭⲟⲙ · ⲙⲛ̅-ⲛⲉϣⲡⲏⲣⲉ · ⲛ̅ⲧⲁ ⲡ̅ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲁⲩ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ̈ⲧⲟⲟⲧϥ̅ ⲙ̅ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲓ̈ⲥⲓ̈ⲇⲱⲣⲟⲥ · ⲛⲉⲓ̈ⲙⲟ̅ⲟ̅ϣⲉ ⲛⲙ̅ⲙⲁϥ ⲡⲉ · ⲉⲓⲇⲓⲁⲕⲟⲛⲓ ⲉⲣⲟϥ ϩⲙ̅ⲙⲁ ⲛⲓⲙ ·

ⲁⲣⲓ ⲧⲁⲅⲁⲡⲏ ⲱ̅ ⲡⲗⲁⲟⲥ ⲙ̅ⲙⲁⲓ̈ⲛⲟⲩⲧⲉ · ⲛ̅ⲧⲉⲧⲛ̅ⲣ̅ⲡ̅ⲙⲉⲉⲩⲉ ⲛ̅ⲛⲉϩⲓ̈ⲥⲉ ⲙ̅ⲡ̅-ⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ · ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲁⲑⲗⲏⲧⲏⲥ ⲙⲛ̅ⲡⲉϩⲟⲟⲩ(2) ⲉ̅ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲛ̅-(Fol. LXIV, *recto*, sans pagination)ⲧⲁϥϫⲓ ⲕⲗⲟⲙ ⲛ̅ϩⲏⲧϥ̅ · ⲉ̅ⲧⲉ ⲥⲟⲩⲙⲛ̅ⲧⲯⲓⲥ ⲡⲉ ⲙ̅ⲡⲉⲃⲟⲧ ⲡⲁ-ϣⲟⲛⲥ̀ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉ̅ϥⲉⲥⲟⲡⲥ̅ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ̅ϫⲱⲛ ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲛⲁϩⲣⲉⲙⲡⲉⲛϫⲟⲉⲓⲥ · ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲛⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲉⲛⲥ̅ⲱ̅ⲣ̅ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲣ̅ⲥ̅ · ⲉⲃⲟⲗ ϫⲉ ⲟⲩϫⲱⲱ̅ⲣⲉ ⲡⲉ ⲉⲙⲁⲧⲉ · ⲥⲟⲡⲥ̅ ⲙ̅ⲡ̅ϫⲟⲉⲓⲥ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱⲓ̈ ϩⲱⲱⲧ · ⲛ̅ⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲕⲱ ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̅-ⲛⲁⲛⲟⲃⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲡⲁⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲓ̈ⲧⲟ̅ⲟ̅ⲧϥ̅ ⲉⲣⲉ ⲉ̅ⲟⲟⲩ ⲛⲓⲙ ⲡⲣⲉⲡⲉⲓ̈ ⲛⲁϥ · ⲙⲛ̅-

descendaient jusqu'à la mer (θάλ.). Et il y mit leurs ossements, dans la paix (εἰρ.) de Dieu, ainsi soit-il (ἀμ.).

Et moi, Sôtérichos, grand serviteur de la maison de mon maître Pantiléon, je passai cinq ans à accompagner mon saint père Isidore, fils de mon maître. Je souffris avec lui toutes les persécutions (διωγμός) qu'il endura, pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Mon témoignage est (en) Dieu : car je n'ai pas amplifié et je n'ai pas exagéré les prodiges et les miracles que Dieu a faits par saint (ἅγ.) Isidore. Je marchais avec lui, en le servant (διακονεῖν) en tous lieux.

Fais-moi la charité (ἀγάπη), ô (ὦ) peuple (λαός) bien-aimé, de te souvenir des souffrances du bienheureux (μακ.) athlète (ἀθλητής) et du saint jour (*sans pagination; sous-entendu* p. 127) où il reçut la couronne, le dix-neuf du mois de Pachons, afin qu'il prie maintenant pour nous auprès de Notre-Seigneur et de notre Dieu, de notre Sauveur (Σ.) Jésus-Christ : car il est tout-puissant. Prie le Seigneur pour moi-même, et que Dieu me pardonne tous mes péchés. Celui à qui revient (πρέπειν) toute gloire, avec son aimable

(1) ⲡⲁ̅ⲧ̅ⲓ̈ⲗⲉⲱⲛ. — (2) ϩⲟⲟ (sic).

ⲡⲉϥⲉⲓ̈ⲱⲧ ⲛ̄ⲁⲅⲁⲑⲟⲥ · ⲙⲛ̄ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲛ̄ⲣⲉϥⲧⲁⲛϩⲟ̀ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ϩⲟⲙⲟⲟⲩⲥⲓⲟⲛ · ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓ̈ϣ ⲛⲓⲙ · ϣⲁⲛⲁⲓ̈ⲱⲛ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲁⲓ̈ⲱⲛ ϩⲁⲙⲏⲛ ·—··— ⲧⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲓⲁ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲉⲓⲱⲧ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲁⲡⲁ ⲓⲥⲓⲇⲱⲣⲟⲥ ⲁⲥϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ —···—

(Fol. LXIV, *verso*, sans pagination) ⳨ⲥ ⲡ̄ⲟ̄ⲥ̄ ⲓ̄ⲥ̄ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉⲡⲙⲁⲓⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲁⲛ (*sic*) ⲛ̄ⲧⲁϥϥⲓ ⲡⲣⲟⲟⲩϣ ⲙ̄ⲡⲓϫⲱⲱⲙⲉ ⲁϥⲧⲁⲁϥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲧⲟⲡⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲙ[. . .][1] ϣⲗⲏⲗ ⲉϫⲉⲙⲡⲉⲛⲧⲁϥϥⲓ ⲡⲉϥⲣⲟⲟⲩϣ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲣⲟϥ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ϥϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲧϣⲉⲃⲓ̈ⲱ ⲙ̄ⲡⲉϥⲉⲣⲏⲧ ϩⲛ̄ⲑⲓⲗⲏ̄ⲙ̄ ⲛ̄ⲧⲡⲉ ϩⲁⲙⲏⲛ · ⲉⲥⲉϣⲱⲡⲓ̄ :—

(Fol. LXV, *recto*)[2] ⳨ ⲡⲉⲓ̈ⲱⲧ · ⲙⲛ̄ⲡ̄ϣⲏⲣⲉ ⲙⲛ̄ⲡⲉⲡⲛ̄ⲁ̄ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲉ̄ϥⲉⲥⲙⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ⲛ̄ϥϩⲁⲣⲉϩ ⲉⲡⲱⲛϩ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲙⲁⲓⲛⲟⲩⲧⲉ[3] ⲛ̄ⲉ̄ⲥ̄[4] ⲛⲁⲣ̄ⲭ̄ ⲉⲧ̄ⲧ̄ⲁ · ⲁⲩⲱ̄ ⲛ̄ⲁⲥⲕⲩⲧⲏⲥ · ⲡⲁⲥⲟⲛ ⲕⲁⲩⲣⲓ̈ⲏⲗ · ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲁϥϥⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡ̄ⲣⲟⲟⲩϣ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲕⲉⲫⲁⲗⲁⲓ̈ⲟⲛ ⲛ̄ϫⲱⲱⲙⲉ ϩⲙ̄ⲡⲉϥϩⲓ̈ⲥⲉ ⲙ̄ⲙⲓ̈ⲛ ⲙ̄ⲙⲟϥ · ⲁϥⲧⲁⲁϥ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲡⲁⲣⲭⲁⲅ-

(ἀγαθός) Père et le Saint-Esprit (πνεῦμα) vivificateur et consubstantiel (ὁμοούσιον), maintenant et dans tous les temps, jusque dans tous les siècles (αἰών) des siècles (αἰών), ainsi soit-il (ἀμ.). Est terminé le martyre (μαρτυρία) de notre saint père apa Isidore.

Seigneur Jésus-Christ, bénis le bien-aimé frère qui a pris soin de ce livre. Il l'a déposé dans le sanctuaire (τόπος) du saint archange (ἀρχ.) Michel de [*un mot effacé*]. Prie pour celui qui en a pris soin : que Dieu le bénisse et lui donne, en échange de son offrande, la Jérusalem céleste; amen (ἀμ.), ainsi soit-il.

Le Père et le Fils et l'Esprit(πν.)-Saint. Qu'il bénisse et qu'il conserve la vie de notre seigneur bien-aimé, l'illustre archimandrite (ἀρχιμανδρίτης) et ascète (ἀσκητής) mon (*sic*) frère Gabriel[5]; car il a veillé à l'exécution de ce livre important (κεφάλαιον), par ses propres travaux! Il l'a déposé à l'Archange

[1] Un mot effacé, composé de trois lettres.

[2] Cette feuille a servi de page de garde à la couverture de ce volume.

[3] ⲙⲟⲓⲛⲟⲩϯ.

[4] ⲉ et ⲥ sont liés ensemble.

[5] ⲕⲁⲩⲣⲓⲏⲗ, pour ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲗ. Dans un manuscrit de la collection John Rylands, on trouve ⲅⲁⲩⲣⲓⲏⲗ (Crum, *Catalogue*, p. 174).

ⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ ⲉⲡϩⲁⲛⲧⲟⲟⲩ · ϩⲁⲡⲥⲱⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲉϥⲯⲩⲭⲏ · ϫⲉⲕⲁⲥ ⲉⲣⲉ ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ · ⲡⲁⲣⲁⲕⲁⲗⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣⲟ ⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ϩⲓ̈ϫⲱϥ ⲛ̄ϥⲕⲱ ⲛⲁϥ ⲉ̄ⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲃⲉ · ⲛ̄ϥϯ ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲛⲁⲧⲡⲉ ⲛ̄ϣⲉϥⲉⲓ̈ⲱ ⲛ̄ⲛⲁⲡⲕⲁϩ · ⲛⲓ̈-ϣⲁⲉⲛⲉϩ[1] ⲉⲡⲙⲁ ⲛ̄ⲛⲓ̈ⲡⲣⲟⲥⲟⲩⲟ̄ⲉⲓ̈ϣ · ⲁⲩⲱ̄ ⲛ̄ϥϯ ⲛ̄ⲧϣⲉⲃⲉⲓⲱ ⲙⲡⲉⲃⲉⲣⲏⲧ (sic) ⲛⲁϥ ⲛ̄ⲣ̄ · ⲛ̄ⲕⲱϥ ⲛ̄ⲥⲟⲡ ϩⲛ̄ⲑⲓ̈ⲗⲏⲙ ⲉⲧⲡⲉ ⲉⲧⲡⲟ̄ϛ ⲛ̄ⲛⲉⲛⲇⲓ̈ⲕⲁⲓ̈ⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ · ⲁⲩⲱ̄ ⲉϥϣⲁⲛⲓ̈ ⲉⲃⲟⲗ · ϩⲙ̄ⲡⲓⲃⲓ̈ⲟⲥ ⲛϥⲙ̄ⲡϣⲁ ⲛ̄ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲉ̄ϯⲥⲙⲏ ⲉⲧⲙⲏϩ ⲛ̄ⲣⲁ-ϣⲉ · ϩⲓ̈ⲉⲩⲫⲣⲟⲥⲩⲛⲏ ⲛⲓ̈ⲙ ⲛ̄ⲧⲉⲡⲉⲭ̄ⲥ̄ · ϫⲉ ⲁⲙⲟⲩ ⲡⲉⲧⲥⲙⲁⲙⲁⲁⲧ ⲛ̄ⲧⲏⲓ̈ ⲗⲁⲓ̈ⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲉⲓ̈ ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ⲁⲅⲁⲑⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲁⲓ̈ⲥⲃ̄ⲧⲱⲧⲟⲩ ⲛⲁⲕ · ⲉⲥⲉϣⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ[2] ⲧⲏⲣⲛ̄ · ⲛⲉⲧⲥ̄ϩⲁⲓ̈ ⲛⲉⲧⲱϣ · ⲛⲉⲧⲥⲱⲧⲙ̄ ϩⲁⲙⲏⲛ ⲉⲥⲉϣⲱⲡⲉ :—[3]

ⲁ̄ⲩⲱ ⲁ̄ⲣⲓ̈ⲡⲙⲉⲉⲩⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲛϭ̄ⲥ̄ ⲛ̄ⲓⲱⲧ · ⲡⲛⲁⲕ̄ⲟϛ[4] · ⲕⲩⲣⲱ ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲡⲇⲓⲁⲕ̄ⲟ ⲓ̄ⲱ̄ⲁ̄ⲛ̄ ⲛ̄ⲡⲁⲣⲭⲏⲙⲁⲧⲣⲓ̈ⲧⲏⲥ (sic) ⲙ̄ⲡⲁⲣⲭⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲓ̈ⲭⲁⲏⲗ ⲉⲡϩⲁⲛⲧⲟⲟⲩ · ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲟ̄ⲥ̄ ⲡⲛⲟⲩⲧ ⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲣⲟϥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲥ̄ⲛⲏⲩ · ⲙⲛ̄ⲛⲉϥⲣⲱⲙⲉ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲛⲉⲧⲏⲡ

(ἀρχ.)-Michel-en-Montagne[5] pour le salut de son âme (ψυχή), afin que l'archange (ἀρχ.) Michel prie (παρακαλεῖν) pour lui le Christ-Roi de lui remettre ses péchés. Qu'il lui donne les biens du ciel à la place des biens de la terre, les biens éternels au lieu des biens temporels, et qu'il lui accorde, en retour de son offrande, le centuple dans la Jérusalem céleste, au séjour (τόπος) de tous les justes (δίκαιος). Et lorsqu'il sortira de cette vie (βίος), qu'il soit digne d'entendre la voix du Christ pleine de toute joie et de toute allégresse (εὐφροσύνη), qui dira : «Viens, mon béni; reçois l'héritage (κληρονομεῖν) de tous les biens (ἀγαθόν) que je t'ai préparés[6]!». Qu'il en soit ainsi pour nous tous qui écrivons, lisons et entendons; amen (ἀμ.), ainsi soit-il.

Et souvenez-vous de notre seigneur père, le chef (κύριος) spirituel (πνευματικός), mon (*sic*) père le diacre (διάκονος) Jean, archimandrite (ἀρχιμανδρίτης) de l'Archange(ἀρχ.)-Michel-en-Montagne; que le Seigneur Dieu le bénisse, lui et ses frères, tous les gens qui lui sont attachés et tous ceux qui

[1] ⲛⲓ̈ϣⲁⲉⲓ̈ⲛⲉϩ.

[2] ⲙ̄ⲙⲟ̄.

[3] ο et ϛ sont liés à κ.

[4] Cette seconde partie est séparée par une lignes de points et de tirets (···—···—).

[5] Nom du monastère de Hamouli. Il serait prématuré de déterminer l'emplacement des deux villages mentionnés dans cette doxologie. Il est préférable d'attendre la publication des nombreux manuscrits de la collection Pierpont Morgan qui proviennent de Hamouli, car ils renferment, au dire de M. H. Hyvernat, des colophons qui contiennent une foule de données tout à fait neuves pour l'histoire monastique et la topographie du Fayoum (*Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1912, p. 9).

[6] *Matthieu*, xxv, 34.

ⲉⲣⲟϥ · ⲙⲛ̄ⲛⲉⲧⲛ̄ⲥⲉⲏⲡ (sic) ⲉⲣⲟϥ ⲁⲛ · ⲛ̄ⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩ† † ⲟⲩⲛⲟϭ ⲛⲟϩⲉ ⲛⲁϥ · ⲛϥ̄† ⲭⲁⲣⲓ̈ⲥ ⲉ̄ⲡⲉϥϩⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉ̄ⲃⲟⲗ · ⲉⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ · ⲙⲛ̄ⲛⲓ̈ⲉⲝⲟⲩⲥⲓ̈ⲁ ⲉⲧϫⲟⲥⲉ · ⲉϥⲥ̄ⲙⲟⲩ ⲉ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧϣⲟⲟⲡ ϩⲁⲧⲉϥϩⲩⲡⲟⲧⲁⲕⲏ · ⲛϥ̄ϫⲟⲕϥ̄ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲉⲛⲉⲥⲭⲏⲙⲁ ⲉ̄ⲧⲟⲩⲁⲁⲃ · ⲛ̄ⲛⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ · ⲛ̄ϥⲕⲱ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉϥⲛⲟⲃⲉ · ϣⲁⲉⲛⲉϩ ϩⲁⲙⲏⲛ :—

ⲁⲣⲓ̈ⲡⲁⲙⲉⲉⲩⲉ[1] ϩⲱⲱⲧ ⲛⲁⲅⲁⲡⲏ · ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓ̄ⲙ · ⲉⲧⲛⲁⲱϣ ϩⲙ̄ⲡⲓ̈ϫⲱⲱⲙⲉ ϣⲗⲏⲗ ϩⲓ̈ϫⲱⲓ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲉ ⲓ̈ⲥⲁⲁⲕ ⲡⲉⲧⲙ̄ⲡϣⲁ ⲁⲛ ⲉⲡⲣⲁⲛ ⲛⲧⲁⲩⲧⲁⲟⲩⲟϥ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉϫⲱϥ · ϫⲉ ⲡ̄ⲣ̄ⲥ̄ · ⲙⲛ̄ⲡⲇ̄ⲓ̄ ⲁⲣⲭⲏⲗⲁⲭ̄ⲧ̄ · ⲙⲛ̄ⲓⲱϩⲁⲛⲛⲏⲥ ⲕⲟⲥⲙⲓⲕⲟⲛ · ⲡⲉϣⲏⲣⲉ ⲙ̄ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓ̈ⲟⲥ · ⲡⲇⲓⲁⲕ̄ⲟ̄ ⲓⲱⲥⲏⲫ ⲛⲁⲡⲧⲉⲡⲟⲩ ϩⲁⲣⲉⲡⲓ̈ⲟⲙ · ϣⲗⲏⲗ ϩⲓϫⲱⲓ · ⲁⲩⲱ ϥⲉⲓ̈ ϩⲁⲣⲟⲛ ⲙ̄ⲛⲡⲉⲛⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ϩⲱⲃ ⲛ̄ϭⲓϫ ⲉⲧϭⲟϫϥ̄[2] ⲙⲏⲡⲱⲧⲉ · ⲉⲁ ⲡⲉⲛⲛ̄ⲟ̄ⲥ̄ ϣⲱϥⲧ̄ ⲛⲟⲩⲗⲉⲝⲓⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ϩⲏⲧϥ̄ · ϫⲉ[3] ⲙⲉ ⲁⲧϣⲱϥⲧ ⲛ̄ⲥⲁⲡⲧⲉⲥⲡⲱⲧⲏⲥ[4] ⲙ̄ⲙⲁⲩⲁⲁϥ · ⲁⲩⲱ̄ ⲛⲧⲁⲛⲥϩⲁⲓ̈ ⲕⲁⲧⲁⲡⲁⲛ†ⲕⲣⲁⲫⲟⲛ ⲉⲧϩⲁⲣⲟⲛ ⲁⲡⲟⲇⲓ̈ⲟⲕⲗⲏ̄ⲧ̄ · ⲕⲁⲧⲁⲭⲣⲟⲛⲟⲛ ⲙⲁⲩⲧⲩⲣⲟⲛ (sic) ⲭ̄ⲑ̄ · ⲥ̂ⲣ̂ ⲥ̄ⲟ̄ⲏ̄ :—

ne le sont pas, afin que Dieu lui donne une grande foi et répande sa grâce (χάρις) sur son visage, devant tout homme et toute puissance (ἐξουσία) élevée; qu'il bénisse tout homme qui est sous son obédience (ὑποτηγή); qu'il le place dans le saint parvis (σχῆμα) des anges (ἄγγ.); qu'il lui pardonne ses péchés éternellement, ainsi soit-il (ἀμ.)!

Souvenez-vous aussi de moi, dans votre amour (ἀγάπη), vous tous qui lirez ce livre. Priez pour nous (*sic*). Je suis Isaac, indigne du nom sous lequel on m'appelle; car je suis prêtre (πρεσβύτερος). (Souvenez-vous) du diacre (διάκονος) Archélaüs et de Jean le Laïque (κοσμικόν), fils du bienheureux (μακ.) diacre (διάκ.) Joseph d'Aptepou, dans le Fayoum. Priez pour nous et soyez indulgent pour l'œuvre humble et imparfaite de nos mains, de peur que (μήποτε) notre intelligence (νοῦς) se soit trompée sur un passage (λέξις), car il n'y a seul d'impeccable que le Maître (δεσπότης). Et nous avons écrit suivant (κατά) la copie (ἀντίγραφον) que nous avions, en 609 de Dioclétien, suivant (κατά) l'ère (χρόνον) des martyrs (μάρτυς), en 278 des Sarrasins[5].

H. Munier.

[1] Il en est de même pour cette troisième partie.

[2] Après ϥ, un ϫ effacé.

[3] Au début de cette phrase, ⲁⲩⲱ rayé.

[4] Dans la marge, en face de ⲧⲉⲥⲡⲟⲧⲏⲥ, les deux mots ⲉⲗⲁⲏ ⲑⲁⲛⲉⲥⲁⲏ que je ne comprends pas.

[5] Ces deux dates ne concordent pas entre elles. Suivant le *Trésor de chronologie* de Mas Latrie, l'an 609 de Dioclétien correspond à 893 après J.-C. et 278 de l'Hégire à 891 après J.-C.

LES CHRÉTIENS À LA MECQUE
À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

PAR

HENRI LAMMENS.

S'il faut en croire Wellhausen [1], ce n'est pas le judaïsme, mais la religion chrétienne qui aurait exercé une influence prépondérante sur les *débuts* de l'islam. «Les ascètes chrétiens ont jeté la semence spirituelle de l'islam... le levain ne provient pas d'Israël, mais plutôt et en majeure partie la farine, laquelle fut ajoutée plus tard [2].»

Nous avons eu l'occasion [3] de nous prononcer à l'encontre de cette affirmation; mais il sera à propos de passer brièvement en revue les arguments apportés par Wellhausen à l'appui de sa théorie avec ce ton tranchant, cette tranquille assurance [4], qui lui appartiennent en propre et qui en ont imposé jusqu'ici. Disons dès maintenant avec Leszynsky [5] que ses arguments «ne résistent pas à un examen scientifique».

A la Mecque, nous voyons Mahomet se prononcer pour les Grecs en lutte contre les Perses [6]. Quoi de plus naturel? Aux yeux du prédicateur de l'unité de Dieu, ces derniers n'étaient que des polythéistes, avec lesquels il ne voulait avoir rien de commun. Mais il serait illogique d'établir, d'après cette seule constatation — ainsi le prétend Wellhausen [7] — une démarcation nette et rigide dans les sympathies monothéistes du Prophète; de décider si elles l'attirent vers Israël de préférence à l'Évangile.

Celles-ci s'adressent en bloc aux deux grandes religions *scripturaires*, aux

[1] *Reste arabischen Heidentums*², 234.

[2] *Ibid.*, 242.

[3] Cf. notre article *Une adaptation arabe du monothéisme biblique*, dans *Recherches de sciences religieuses*, VII, 161-184.

[4] Comp. nos *Aḥâbîš*, 441.

[5] *Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds.* Ce travail aurait gagné à un dépouillement méthodique du ḥadith.

[6] Début de la 30ᵉ sourate.

[7] Dont Wensinck (*Der Islam*, II, 286 etc.) adopte, au moins partiellement, la théorie.

Kitâbis, avec lesquels, antérieurement à l'hégire, il s'imaginait marcher d'accord. Dans sa persuasion que lui aussi était appelé à travailler parmi les siens au triomphe du monothéisme, quoi de plus logique de le voir alors prendre parti pour les Byzantins, «contrairement à l'attitude ouvertement adoptée par les Juifs[1]»? Il n'avait pas, comme les derniers, à régler avec l'empire chrétien une liquidation de rancunes, un long arriéré de comptes, dont il ne soupçonnait pas même l'existence, naïvement convaincu que les Scripturaires devaient s'entendre sur les grandes questions, comme il pensait s'entendre avec eux. La *sourate des Grecs* témoigne de sympathies monothéistes[2], rien de plus. L'attitude des Juifs médinois l'amènera plus tard à préciser et à distinguer.

On ne saurait pourtant «reconnaître une inspiration judaïque là où le Qoran place Jésus bien au-dessus des autres prophètes de l'Ancien Testament»[3]. Ce recueil en fait sans conteste la plus sympathique figure dans son étrange galerie prophétique. Inspiration d'artiste ou de polémiste? Il est permis de se le demander, quand on en arrive à analyser cette composition aux allures si déconcertantes pour nos habitudes et notre goût littéraires. Il n'en demeure pas moins avéré que, parmi les illustrations bibliques, ce n'est pas le Christ, «fils de Marie», qui paraît avoir le plus puissamment impressionné, attiré l'auteur[4]. «Ce sont Abraham et Moïse, les deux plus grands noms de l'histoire juive. Ceux-là, il les admire, on le sent; il les comprend franchement, il souhaiterait les reproduire en sa personne[5].» En les contemplant, il n'éprouve pas le besoin d'élever une protestation, d'émettre des réserves dans son admiration.

> Je mourrai mieux que toi! Ta mort fut trop sublime,
> O Jésus!...[6].

A part le rôle de thaumaturge — Mahomet en avait besoin pour sa théorie

[1] Wellhausen. Cette attitude eût déconcerté Mahomet, s'il en avait eu connaissance.

[2] Avec la même décision — en somme logique — elles seraient allées aux Juifs, s'ils s'étaient trouvés en conflit avec des païens.

[3] Wellhausen, *Reste*, 236.

[4] Une autre figure néo-testamentaire, celle de Yaḥyâ, Jean-Baptiste, demeuré حصور «célibataire», embarrasse Mahomet et l'islam. Cf. notre *Fâṭima et les filles de Mahomet*, 32.

[5] *Adaptation*, 170. Voir dans Nasâ'î, I, 77, la légende du *mi'râdj*. Abraham et Moïse se trouvent placés plusieurs *étages* au-dessus de Jésus. Le premier donne à Mahomet le titre de *fils*; les autres prophètes le traitent de frère.

[6] Henri de Bornier, *Mahomet*, II, scène 6.

de la révélation [1] — le Christ des sourates ne rappelle en rien celui des Évangélistes. Simple continuateur des prophètes juifs, ʿÎsâ paraît uniquement préoccupé d'atténuer l'ampleur de sa mission, de voiler l'éclat de sa naissance virginale et de ses miracles. Cette figure falote, indécise sur sa propre personnalité, ne saurait être d'inspiration chrétienne [2]. N'allons pas nous laisser égarer par les qualifications d'*Esprit de Dieu*, de *Verbe*. Si Mahomet les a empruntées au vocabulaire johannite, son interprétation réaliste le met à cent lieues du *Logos* de saint Jean. Nous ne craignons pas de le redire : « Même quand il s'exprime chrétiennement, il pense judaïquement » [3]. La note, indéniablement sympathique, accordée au Christ et à ses adhérents — principalement [4] accentuée dans les sourates médinoises — pourrait n'être qu'un artifice de polémique, suggéré au cours de la lutte passionnée contre la *Diaspora* du Ḥidjâz [5], tout spécialement par le désir de dégager sa cause d'Israël, si imprudemment exalté jusqu'alors par le Qoran.

Leszynsky [6] n'exagère pas en affirmant que le nom de Jésus, avec son orthographe suspecte de *ʿÎsâ* [7], ne se rencontre pas dans les plus anciennes sourates mecquoises, littéralement envahies par les souvenirs et la légende d'Abraham et de Moïse. La sourate xix est la première à mentionner des personnages néo-testamentaires : Marie, Zacharie, Jean et Jésus. L'exégèse, *tafsir*, musulmane rattache cette sourate à l'émigration abyssine. L'auteur peut fort bien les avoir connus par ses amis, les judéo-chrétiens d'Abyssinie, les compatriotes des fameux *Aḥâbîš*, esclaves, manœuvres, marchands et condottieri [8], qui remplissaient les quartiers et le bazar de la Mecque. Même remarque au sujet de l'Évangile : nous ne le trouvons nommé que dans les sourates

[1] Elle affirme sans cesse la nécessité de la preuve-miracle, que Mahomet se déclare impuissant à fournir pour lui-même.

[2] Cf. *Adaptation*, 178.

[3] *Adaptation*, 176-177. Dans sa *Chronique*, II, 403, le patriarche jacobite Michel le Syrien fait également partir Mahomet du judaïsme.

[4] Ou même exclusivement, puisque *Qoran* xxii, 17 est certainement médinois. Voir نصارى dans les *Concordances* du Qoran.

[5] Nous l'étudierons prochainement dans les *Recherches de sciences religieuses*.

[6] *Op. cit.*, 40.

[7] Dont on prouvera malaisément la provenance chrétienne.

[8] Cf. nos *Aḥâbîš et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *Journ. Asiat.*, 1916[2], 425-482 (cité ici comme *Aḥâbîš*). On rencontre également des mercenaires nègres armés dans les troupes du Prophète (I. S., *Ṭabaq.*, II[1], 90, 4). Comparez Djâḥiẓ, *Kitâb al-Ḥaiawân*, III, 12, bas. Remarquez سُودانك!

médinoises [1], quand Mahomet a depuis longtemps eu connaissance du Pentateuque et du Psautier [2]. Ces constatations ne doivent pas être négligées. Les traits sympathiques, subsistant dans la christologie qoranique, ne comportent donc pas la valeur imaginée par Wellhausen. Ils ne prouvent pas qu'en les consignant dans son recueil Mahomet ait entrevu un idéal supérieur au prophétisme de l'Ancien Testament. L'ensemble du tableau nous paraît postérieur à l'hégire et vise les Juifs, qui causèrent alors d'amères déceptions à Mahomet. N'avaient-ils pas «atrocement calomnié Marie», mère du Christ [3]?

Wellhausen [4] table ensuite sur la qualification de *Ṣâbi*, donnée aux premiers musulmans dans la *Sîra* et les *Ṣaḥîḥ* [5]. Il croit y reconnaître les Mandéens et autres sectes *baptistes* de l'Asie Antérieure. Dans l'emploi de l'épithète *Ṣâbi* nous entrevoyons, nous, un simple artifice de rédaction, le recours aux archaïsmes, aux *nawâdir* ou *gharîb* «expressions rares» affectés par les *ṣawwâgh* [6] ou fabricants de ḥadîth, avec le dessein de donner à leur style une saveur d'antiquité, laquelle, dans leur opinion, بزعمهم, devait constituer la meilleure preuve d'authenticité. Le procédé est maintenant assez connu [7] pour nous dispenser d'insister. Les compilateurs des *Mosnad* et des *Sonan*, après avoir fait de *ḥanîf* l'usage abusif que l'on sait, ont voulu exploiter dans leurs compositions un autre vocable qoranique, *Ṣâbi*, qu'ils ne se résignaient pas à laisser sans emploi. On ne doit pas l'oublier, leur but est moins historique qu'exégétique : traduire en anecdotes pittoresques «les allusions les plus obscures, les sous-entendus les moins intelligibles des versets, faire la chasse à l'anonyme, à l'impersonnel, si déconcertants dans la lecture des sourates» [8].

[1] La 48e et la 57e sont indubitablement postérieures à l'hégire.

[2] Voir ces vocables dans les *Concordances* du Qoran.

[3] *Qoran*, IV, 155; trait où il semble difficile de ne pas deviner une polémique antijuive.

[4] *Reste*, 236.

[5] Ibn al-Athîr, *Nihâia*, II, 248. Le vers de Labîd (*Agh.*, XV, 138) nous paraît douteux. Il doit justifier la conversion antidatée du poète (*Agh.* sigle pour *Aghâni*).

[6] Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 5. Le vocable aurait été trouvé par Aboû Horaira, un des Benjamins du ḥadîth, à la faconde justement suspecte! *Fâṭima*, 55.

[7] Cf. *Fâṭima*, 27. Voir un exemple dans Moslim, *Ṣaḥîḥ*², II, 540-543, où abonde le *gharîb*. Autres cités dans notre *Califat de Yazîd Ier* (= *Yazîd*), 345. Ibn al-Athîr (*Nihâia*, III, 145, 3) mentionne des «ḥadîth qu'il faut croire sans en discuter la modalité», مما يُؤمَن به وبأمثاله ولا يُتكلّم في كيفيته.

[8] Avant-propos de *Fâṭima*. Comp. Dahabî, *Mîzân*, II, 226, 10 etc. 339, bas, textes vagues du Qoran pour lesquels on a composé

Rakoûsyya[1], nom d'une secte chrétienne d'Orient, ne se rencontre que dans le ḥadîth de 'Adî ibn Ḥâtim. S'il avait appartenu au lexique du Qoran, les traditionnistes n'auraient pas manqué de lui composer une petite littérature anecdotique[2], un dossier pseudo-historique. Avec ces préoccupations, le vocable Ṣâbi devait forcément attirer leur attention. Au lieu de songer aux Mandéens de la Babylonie — Mahomet ne paraît pas les avoir connus avant l'hégire[3], puisqu'il ne nomme les Ṣâbi que dans des versets médinois — les compilateurs ont comparé entre elles les trois mentions honorables accordées aux Ṣâbi dans le Qoran[4]. Ce recueil les présente en qualité de monothéistes; il les dit distincts des juifs et des chrétiens, admettant l'unité de Dieu et le jugement dernier, en d'autres termes, le credo de l'islam primitif. Rien n'empêchait donc, ont-ils conclu, de transformer la qualification de Ṣâbi en synonyme désignant, chez les contemporains du Prophète, les premiers disciples du Prophète.

Wellhausen n'a pas deviné ce manège, même après la mésaventure de Sprenger avec les *ḥanîf*, qu'il n'a pas manqué de relever[5]. Avant tout il n'aurait pas dû oublier que la pratique des ablutions date de Médine et fut empruntée aux Juifs de cette oasis[6]. Wellhausen convient[7] qu'« on n'en peut prouver l'existence chez les Mandéens ». S'il en est ainsi, on se demande ce qu'il subsiste du rapprochement imaginé entre les Mandéens, les Ṣâbi du Qoran et les premiers musulmans.

Nous serons encore plus expéditif à propos des *ḥanîf*, autre argument imaginé par Wellhausen. Il se figure en avoir renouvelé la portée, en supposant derrière ce vocable des « ascètes chrétiens », hypothèse branlante qu'il cherche à étayer sur des traductions extrêmement risquées de textes anciens. Nous avons eu fréquemment l'occasion d'exprimer notre sentiment[8] sur l'existence

des anecdotes destinées à en préciser le sens; et dans les *Ṣaḥîḥ* les paragraphes : باب فى قوله تعالى . . .

[1] Cf. *Maśriq* (articles Anastase, Cheikho, Lammens), VI, 574, 777, 928; VIII, 504; X, 1120; XI, 480. *Osd*, III, 392 bas, avec la note marginale : « secte tenant le milieu entre les chrétiens et les Ṣâbi ».

[2] Comme pour l'incise consacrée au miel (*Qoran*, XVI, 71) « remède pour l'humanité ».

[3] Ni peut-être après; rien ne prouve que Ṣâbi désigne les Mandéens de préférence à une autre secte orientale.

[4] II, 59; V, 73 (simples doublets); XXII, 17 : verset médinois, cf. Nöldeke-Schwally, *Geschichte des Qorâns*, 214.

[5] *Reste*, 238.

[6] *Osd*, IV, 323, 324.

[7] *Reste*, 238.

[8] Cf. *Mahomet fut-il sincère?* p. 14; *La*

historique des *ḥanîf*, une des plus audacieuses inventions de la *Sîra* et des *Ṣaḥîḥ*, à l'effet de combler les vides de la préhistoire islamique, de créer des cadres et des fidèles au prétendu *dîn* d'Abraham, enfin des précurseurs à Mahomet. Cette épithète a rencontré une fortune prodigieuse. Dans le lexique du Qoran, *ḥanîf* est un simple adjectif, signifiant orthodoxe et plus habituellement monothéiste; en cette qualité il accompagne fréquemment, pour le déterminer, le vocable *musulman*. Jamais il n'a désigné une secte ou une catégorie de personnes. On pourra adopter ou repousser notre explication. Mais dans tous les exemples allégués par Wellhausen[1], le sens de *païen* s'adapte aussi bien, sinon mieux, que celui qu'il nous oppose. Ḥanîf est un de ces vocables détournés de leur sens primitif par l'auteur du Qoran[2]. Celui-ci paraît s'être rendu compte de cette déviation, laquelle pourrait avoir été intentionnelle. Dans le cliché qoranique si fréquent كان حنيفًا مسلمًا وما كان من المشركين[3], je traduis hardiment : «il était monothéiste musulman sans avoir rien de commun avec les polythéistes». Mahomet se souvenait donc vaguement du sens primitif de *ḥanîf*, et la correction وما كان — à moins d'y voir une puérile tautologie — s'efforce de l'écarter.

Plus faible encore nous paraît l'argument[4] tiré du jugement dernier. Le Qoran peut l'avoir emprunté aussi bien aux Juifs qu'aux Chrétiens. Enfin, nous n'avons jamais compris de quel droit on prête à «l'islam primitif une direction ascétique»[5], assertion également admise par Goldziher[6]. Les longues vigiles nocturnes, vantées par les sourates mecquoises, ont pu avoir été suggérées par la discipline du monachisme oriental. Dans le Qoran elles représentent de simples développements oratoires d'un thème, d'un idéal religieux, entrevu par Mahomet mais que lui-même — grand dormeur et dormeur

Chronologie de la Sira, 229; *Califat de Yazid Ier* (= *Yazid*); *Adaptation*, etc.

[1] *Reste*, 239-240. L'auteur affirme que *râhib* et *ḥanîf* sont des synonymes, et cela sur l'unique exemple de l'appellation de *râhib* accordée à Aboû 'Âmir de Médine. Mais le ḥadith l'emploie indistinctement pour des Juifs et même des païens. Voir plus bas. Sur le *taraḥḥob* chez les *ḥanîf*, cf. Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 18-19.

[2] Nöldeke, *Neue Beitr. zur semit. Sprachwissenschaft*, 23 etc.

[3] *Qoran*, II, 129; III, 60, 80; IV, 124; VI, 79, 162; X, 105; XVI, 121, 124; XXX, 29. Les *ḥanîf* apparaissent principalement dans les versets médinois.

[4] Adopté par Wensinck, *loc. cit.*

[5] *Reste*, 241.

[6] *Vorlesungen über den Islam*, 139. L'auteur recule parfois devant les conclusions contenues dans les prémisses des *Muhammedanische Studien*.

sonore[1] —, moins encore ses premiers Compagnons n'ont jamais songé à réaliser [2]. La prière, sa pratique, ne furent définitivement réglées qu'à Médine. Antérieurement elle demeurait un exercice recommandé, mais chacun priait où et quand il voulait. « Pendant la période mecquoise, dit excellemment Caetani, si l'on s'en tient au texte du Qoran, il paraît que le bon musulman pouvait se contenter de croire en Dieu et de renoncer au culte des idoles. A part cette vague croyance religieuse, il ne semble pas avoir été astreint à des observances rituelles précises [3] et jouissait d'une quasi totale liberté d'action [4]. » Représenter les anciens musulmans, « Mahomet en tête, passant des nuits complètes en prières », c'est se mettre à la remorque de la Tradition [5], oublier que nous ne savons rien sur la période préhégirienne, que les descriptions accueillies par la *Sîra* et les *Tabaqât* sont des transcriptions anecdotiques d'exhortations pieuses contenues dans les sourates mecquoises. Wellhausen n'a-t-il pas concédé que « la période mecquoise de la *Sîra* a été complètement envahie, *überwuchert*, par la légende [6] »?

I

Pour aider à la solution de ces questions controversées, nous croyons utile d'examiner quelle était, à la veille de l'hégire, la situation et la proportion numérique des chrétiens dans la métropole des Qoraišites. Les évolutions de la pensée de Mahomet sur les données christologiques, l'époque tardive où il semble en avoir obtenu la première connaissance, insinuent que les chrétiens

[1] Dârimî, *Mosnad* (éd. lithogr.), p. 5, d. l.; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 245, 343; Ibn al-Athîr, *Nihâïa*, III, 187; Nasâ'î, *Sonan*, I, 111, 168; Dahabî, *Mîzân*, III, 315; Bohârî, *Ṣaḥîḥ*, C., I, 37, 43, 44, 171; VII, 148 (C. = édit. de Constantinople du *Ṣaḥîḥ*).

[2] A propos d'un de ces ḥadith, comp. la note critique dans Dahabî, *Mîzân*, I, 160 : حديث حسن غريب ولا يصحّ. Quand on parcourt dans Bohârî, *Ṣaḥîḥ*, C., II, 41, etc. « le livre de la prière », on se représente la primitive communauté islamique comme une association monacale, passant les nuits à prier, à psalmodier. Aboû Daoûd (*Sonan*, I, 130, bas) avoue que ces prescriptions ont été abrogées. C'est un idéal (Ṭab., *Tafsîr*, XXIX, 68, 121).

[3] Ni prière commune ni jeûne prescrits.

[4] *Studî*, III, 67.

[5] Cf. *Ośd*, III, 148, 162, 259.

[6] *Götting. gelehrt. Anzeiger*, 1913, p. 315 (citation empruntée à son compte rendu de *Fâṭima*).

n'ont pu s'y rencontrer en groupes compacts vers le temps où le Prophète se crut appelé à devenir le héraut du monothéisme pour ses concitoyens.

Un texte de Ya'qoûbî engagerait à supposer le contraire. «Parmi les clans arabes chrétiens, nous dit ce compilateur, il faut mentionner ceux de Qoraiš», امّا مَن تنصّر مِن احياء العرب فقومٌ مِن قريش[1]. A la suite de cette assertion, si pleine de promesses, Ya'qoûbî se contente de citer deux Qoraišites ayant donné des gages à la religion de l'Évangile, et parmi eux l'inévitable Waraqa, le propre cousin de Hadîdja[2]. Chiffre modeste, on en conviendra. Mais si l'on veut s'en tenir aux authentiques Qoraišites, nous sommes d'avis que dans leurs rangs le nombre des chrétiens demeura toujours restreint. Les sceptiques marchands mecquois se montraient trop attachés à leur religion peu encombrante et traditionnelle, «au culte hérité des ancêtres», ما وجدنا عليه اباءنا — ainsi les fait parler le Qoran[3] — pour céder à l'attrait d'une croyance exotique. Les compilations consacrées aux *Saḥâbis*, Compagnons de Mahomet, où figurent par centaines les illustrations islamites apocryphes, citent un certain Šam'oûn[4], chrétien ou juif — les Arabes avant l'hégire n'ayant pas eu l'habitude de porter des noms bibliques[5]. Mais sa qualité de Qoraišite a été justement contestée[6]. C'est au sein des colonies étrangères, fixées à la Mecque, qu'il faut aller chercher les disciples du Christ. Une des plus importantes fut incontestablement celle formée par les Abyssins; elle l'est demeurée jusqu'à nos jours.

La cité qoraišite releva, au moins temporairement, de la vice-royauté éthiopienne du Yémen. C'est la moins hasardée des conclusions à dégager de

[1] *Hist.*, I, 298, 1 (éd. Houtsma). Recueil intéressant pour l'étude des théories 'alides, mais sans acribie pour les détails historiques.

[2] Ibn Hišâm, *Sîra*, 144, surnommé القسّ; Balâdorî, *Ansâb Qoraiš* (ms. de Paris), 64. Le *Djâmi' al-Fawâ'id* (ms. Berlin, n° 1320), II, 144 *b*, énumère ses *manâqib*. Nous discuterons plus loin cette mystérieuse personnalité.

[3] v, 103; vii, 27, اذا فعلوا فاحشةً قالوا وجدنا عليها اباءنا, et *passim*, xxi, 54; xxxi, 20; xliii, 21, 22, etc.

[4] *Osd*, III, 260, bas. On le dit ici Azdi.

[5] Cf. *Fâṭima*, 3; A. Tammâm, *Ḥamâsa*, É., I, 189 (É. = édition d'Égypte).

[6] Cf. *Osd* (= *Osd al-ghâba*), III, 4. Dans *Osd*, V, 132, les Yoûsof, les Yoûnos sont des Ṣaḥâbis douteux. Même remarque pour les Ibrahîm; cf. *Osd*, I, 40, etc., ils sont Médinois, *maulâs* ou douteux, pour ne pas ajouter apocryphes. Le Médinois Aboû Solaimân, avant l'hégire, devait être juif ou chrétien; *Agh.* (= *Kitâb al-Aghânî*), IV, 42 d. l. Dans *Osd*, II, 350, etc., les Ṣaḥâbis du nom de Solaimân sont apocryphes ou leur nom a été changé; même remarque pour les Isma'îl (*Osd*, I, 79-80), pour les Yaḥyâ, etc.

l'épisode de l'*Éléphant*, popularisé par le Qoran. Nous ignorons la durée exacte de cette occupation abyssine dans le Tihâma. Mais son influence a dû s'exercer au profit du christianisme. C'était l'intérêt des nouveaux occupants, et la *Sira* elle-même ne l'a pas compris différemment. Elle suppose tous les compagnons d'Abraha animés d'un ardent prosélytisme chrétien. Cette passion les aurait poussés, assure-t-elle, à tenter la destruction de la Kaʿba. Mais, même après le départ des conquérants africains, on trouve en grand nombre des Abyssins établis à la Mecque : esclaves, ouvriers et commerçants[1], sans parler des condottieri *Aḥâbîš*.

La *Sîra* s'en est souvenue à propos pour enrichir d'une anecdote la légendaire histoire du petit Mahomet. On n'arrivera jamais à dénombrer les trésors d'imagination dépensés par les auteurs de cette compilation, quand ils cherchent à voiler l'oubli, l'indifférence où les contemporains laissèrent végéter l'obscur orphelin hâšimite[2]. Le ḥadîth trahit parfois naïvement cet état d'esprit. «Un jour le calife ʿOmar fit appel aux souvenirs des visiteurs encombrant son antichambre et leur posa cette question : qui d'entre vous peut attester un détail se rapportant à la vie du Prophète antérieurement à sa vocation?», هل فيكم احد وقع اليه خبر من امر رسول الله صلعم فى الجاهليّة قبل ظهوره[3]. Seul un Arabe âgé de 160 ans (*sic*) se trouva en mesure de répondre[4]. C'est une des raisons de l'intérêt témoigné par la tradition musulmane à la littérature apocryphe des *Moʿammaroûn* ou *Centenaires*[5]. La vaillante mémoire de ces vieillards décrépits doit combler l'énorme lacune chronologique séparant la «période de l'Éléphant» de la génération des *tâbiʿîs*, ou successeurs des Compagnons, quand un demi-siècle après la mort du Maître s'éveilla le désir d'écrire son histoire. On s'est alors fort opportunément rappelé les compatriotes d'Abraha[6].

[1] Négresses à la Mecque (*Osd*, V, 475, 488); une d'elles est la ماشطة «coiffeuse» de Ḫadîdja (*Osd*, V, 584; comp. IV, 320).

[2] Les Banoû Hâšim demeurés eux-mêmes sans influence avant l'hégire.

[3] *Osd*, III, 52, bas.

[4] *Osd*, III, 53. A propos de l'âge des moḥaddith, le chiffre de 160 ans est fréquent (voir Ḏahabî, *Mîzân*, I, 80, 3; II, 107, bas; 254, etc.; «180 ans»; *ibid.*, I, 206, 2; 230).

[5] Cf. notre *Chronologie de la Sira*, 214. Attitude sceptique de Ḏahabî, *Mîzân*, I, 248, 424; III, 125, etc., à l'égard de ces «centenaires». Sa réflexion, III, 213, 1 : انظر الى هذا الحيوان المتّهم... «vois cet animal (justement) suspect; il affirme, l'an 200 H., avoir vu ʿÂïša»!

[6] Il est mentionné par Qais ibn al-Ḫaṭîm, *Divan*, XIV, 15, avec l'épithète de Yéménite.

Ainsi donc, au moment précis où «la nourrice bédouine du petit Mahomet le ramenait du désert à la Mecque, elle se vit accostée par des chrétiens abyssins. Ceux-ci, ayant remarqué l'enfant, l'examinèrent avec la plus vive attention, puis s'adressant à la Bédouine : «Nous allons, dirent-ils, l'emmener avec «nous pour le conduire à notre roi. Un brillant avenir attend ce petit!» La nourrice éprouva toutes les peines du monde pour échapper aux mains»[1] de ces étrangers suspects.

Ce n'est pas la seule occasion où nous rencontrons des groupes d'Abyssins de passage à la Mecque. Ainsi une députation d'une vingtaine de chrétiens éthiopiens auraient éprouvé le besoin de venir présenter leurs hommages à Mahomet[2]. N'était-il pas «l'apôtre des noirs et des rouges»[3], en d'autres termes, de toute l'humanité? Rien n'empêche d'admettre qu'une caravane de marchands aksoumites aient senti la curiosité, à leur passage par la cité qoraišite, de visiter le réformateur arabe, affichant pour lors une vive sympathie pour l'Évangile et les *Scripturaires.* Ainsi agiront à leur tour les chrétiens de Nadjrân et leurs coreligionnaires de Ḥîra[4], si nous pouvons en croire la Tradition.

Dans l'Arabie occidentale, la Mecque était devenue un des plus importants marchés d'esclaves. C'était un commerce trop lucratif pour n'avoir pas allumé les convoitises des financiers qoraišites, des Maḥzoûmites surtout[5]. Les trafiquants de Qoraiš fréquentaient assidûment les rives africaines de l'Érythrée, pour y renouveler incessamment leur stock d'ébène vivante, les سُودان مكّة. C'est parmi les Abyssins que la Mecque recrutait en majorité ses troupes mercenaires, les fameux *Aḥâbîš*[6]. Cette dénomination[7] suffirait pour dénoncer leur nationalité[8]. Comment l'orientalisme ne s'en est-il pas douté plus tôt? Parmi le personnel des grandes familles mecquoises, on comptait de nombreux

[1] Ibn Hišâm, *Sira*, 107.

[2] Ibn Hišâm, *Sîra*, 259, 2.

[3] Voir les *ḥadîth*, passim; nos *Études sur le règne du calife omaiyade Mo'âwia Ier*, 427, n. 1 (= *Mo'âwia*).

[4] Voir plus bas.

[5] Cf. nos *Aḥâbîš*, passim; notre article *Les grosses fortunes à la Mecque au siècle de l'hégire*, dans *L'Égypte contemporaine*, VIII, 25.

[6] Cf. les *Aḥâbîš et l'organisation militaire à la Mecque.*

[7] Comp. Ibn Baṭṭoûṭa, I, 278 : la garde de la mosquée de Médine est confiée à des فتيان من الاحابيش (Ibn Djobair, *Travels*[2], 194).

[8] Wellhausen (*Reste*, 86) y reconnaît les alliés politiques de Qoraiš!

esclaves noirs[1], en qualité de serviteurs ou d'hommes de peine assujettis à la *dariba*, taxe quotidienne[2]. Les *Ṣaḥîḥ* et les recueils canoniques n'ont pas manqué d'en introduire plusieurs dans la domesticité du Prophète. Citons Šaqrân, maulâ de Mahomet[3]. On pourra reprocher aux auteurs de ces recueils de n'avoir pas toujours gardé la discrétion souhaitable. Il paraît difficile d'admettre que parmi les familiers attachés au service d'Aboû'l Qâsim se soit rencontré le propre frère du négus[4]. Les crédules lecteurs des «ménologes» musulmans n'éprouvent aucune difficulté à y souscrire, ces compilations leur ayant déjà fait accepter la conversion à l'islam du négus lui-même[5]. N'affectent-ils pas de réunir autour du Prophète les plus fiers d'entre les *sayyd* arabes, les Moghîra ibn Šo'ba[6], les Aboû Moûsâ al-Aš'arî, le futur calife Mo'âwia[7], tous empressés à lui rendre les services les moins reluisants? Ils devaient en outre renseigner la postérité sur les détails de l'existence intime du Maître, devenu le «beau modèle» اسوة حسنة des siens.

Quoi qu'on puisse en penser, cette foule d'Abyssins fixés à la Mecque[8] paraissent avoir montré un plus réel attachement à leurs croyances chrétiennes que le fameux nègre Bilâl, le muezzin-huissier de Mahomet et son frère désigné par les érudits musulmans par la *konia* d'Aboû Rowaiḥa, si caractéristique chez un nègre[9]. Ces sujets du négus ont vraisemblablement enrichi le vocabulaire qoraišite des termes abyssins qu'on y peut relever[10]. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, après avoir longtemps fréquenté ces groupes africains, Mahomet et ses compagnons — nommons l'inévitable Aboû Horaira — aient retenu nombre de leurs expressions les plus usuelles[11]. On peut en retrouver

[1] Ibn Hišâm, *Sîra*, 267, esclave abyssine d'Omm Hâni; *Osd*, V, 554; Nubienne chez Fâṭima (*Osd*, V, 530).

[2] Cf. nos *Aḥâbîš*.

[3] *Osd*, III, 2-3. Une de ces négresses boit l'urine du Prophète, *Osd*, V, 408; sa gouvernante; *Osd*, V, 427, 567. Aboû Laqîṭ, abyssin ou nubien, son maulâ; *Osd*, V, 286.

[4] Cf. *Osd*, II, 144.

[5] Mahomet préside pour lui un service funèbre (*Osd*, V, 373). Fils du négus, esclave de 'Alî, renonce à la succession royale (Samhoûdî, *Wafâ'*, II, 349, haut). Pour l'islam du négus, cf. Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, C., II, 71, 88, 89, 90, 91; Ibn al-Atîr, *Nihâia*, IV, 161, 5.

[6] Cf. notre *Ziâd ibn Abîhi*, p. 3; Nasâ'î, *Sonan*, É., I, 29, 30.

[7] Hanbal, *Mosnad*, IV, 101; *Agh.*, XVI, 34, 2; *Osd*, V, 8; Tirmidî, *Ṣaḥîḥ* (Dehli), II, 212.

[8] Cf. Azraqî, Wüst., 97.

[9] Cf. *Aḥâbîš*, 434.

[10] Nöldeke, *Neue Beitr. zur semit. Sprachwiss.*, 31-66.

[11] Moslim, *Ṣaḥîḥ*², II, 189, 12 d. l.; *Osd*, V, 579.

dans le texte de la prétendue prière prononcée par le Prophète à l'occasion de la mort du négus[1]. Ainsi l'affirment du moins les rédacteurs de nos *Ṣaḥîḥ* loquaces. Nous n'aurons garde d'urger la signification de ces témoignages sujets à caution. Avec le même Aboû Horaira, un Dausite pourtant, Mahomet s'entretient en perse[2]. Sur son ordre, Zaid ibn Thâbit apprendra le syriaque à Médine[3]. Il n'est pas interdit de reconnaître en ces anecdotes la louche activité des *Šo'oûbyya*[4], tous désireux de tirer le Prophète de leur côté et de leurs idiomes nationaux, qu'ils sentaient menacés par la suprématie de l'arabe au sein de l'islam[5]. Les Šo'oûbyya, originaires ou protagonistes de l'Afrique nègre, ont voulu montrer que les hommes de couleur ne se montrèrent pas les derniers à deviner, à reconnaître la mission mondiale de Mahomet.

La *Sîra* ne tarit pas sur les multiples relations commerciales des Qoraiš avec l'Abyssinie. «Nous ne nous sommes établis à la Mecque, proclame Ṣafwân ibn Omayya, que dans le but de trafiquer avec l'Abyssinie et avec la Syrie[6].» Dans sa partialité chauvine, ce recueil oublie malheureusement d'appuyer sur l'activité économique déployée par les Éthiopiens en Arabie. Ces Africains trafiquaient alors avec les ports de l'Inde, et d'aussi audacieux navigateurs auraient négligé les marchés du Ḥidjâz, dont les séparait un simple bras de mer! A qui le fera-t-on croire? La marchandise suit le pavillon. Or la navigation entre la côte d'Afrique et l'Arabie occidentale[7] était tombée sous leur dépendance[8]. Nous le savons par les annales de la Mecque. Jamais pour les communications avec le royaume d'Aksoum, ces chroniques ne mentionnent un vaisseau arabe[9]. Les boutres abyssins venaient décharger sur la plage

(1) Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, É., IV, 254.

(2) Ṭab., *Tafsir*, I, 199, 10.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, V, 182.

(4) Autres exemples dans Soyoûṭî, *Mauḍoû'ât*, I, 6 : «Allah se fâche, révèle les lois sévères en *arabe;* sinon, use du persan». Ḥadith en sens contraire: *ibid.*, II, 151. Les Šo'oûbyya revendiquaient l'égalité de tous les musulmans, sans distinction d'origine.

(5) L'arabe serait la langue du Paradis (cf. Dahabî, *Mizân*, I, 188). Par contre, les anges «porteurs du trône d'Allah parlent persan»; Dahabî, *Mizân*, I, 188; II, 227. Comp. *ibid.*, III, 220, une autre de leurs prétentions : «les Compagnons du Prophète étaient des Bédouins grossiers; nous les Persans, nous avons dégrossi la religion», جئنا نحن ابناء فارس فلخصنا هذا الدين.

(6) Wâqidî, *Kr.*, 196.

(7) Comp. *Mo'âwia*, 48, 52-53, 270, 279.

(8) I. S., *Ṭabaq.*, I[1], 139, 12; à la page 93, 14 etc., on mentionne un capitaine de vaisseau «roûmî».

(9) Excepté peut-être(?) dans *Osd*, III, 345, bas. Dans le *'ahd* de Aila sont mentionnés : Syriens, Yéménites et «gens de la mer» (= Abyssins, etc.); Ibn Hišâm, 902, bas.

de Šo'aiba voisine de la Mecque[1], le port de Djidda étant de création plus récente.

Longtemps après la mort du Prophète, la crainte d'un débarquement des marins éthiopiens arrêtera tout développement en cette échelle maritime. Pour y encourager le séjour, on attribuera à Mahomet l'assurance que Djidda l'emporte sur «les principales portes du Paradis, à savoir Alexandrie, Ascalon[2]..., autant que la maison d'Allah (la Ka'ba) l'emporte sur les maisons ordinaires», فضل جدّة على هولاء كفضل بيت الله على سائر البيوت[3]. Djidda, cet enfer de l'Érythrée, comparée aux portes du ciel! Ce rapprochement en dit long.

*
* *

La Mecque entretenait des relations actives avec Nadjrân et les autres centres chrétiens du Yémen[4]. Ce mouvement explique la place considérable occupée par les Nadjrânites dans la *Sîra* et dans l'exégèse du Qoran[5]. Quand on a voulu nommer les «Scripturaires» ou *Kitâbis*, figurant dans la scène traditionnelle de la *mobâhala*[6], spontanément les commentateurs ont pensé aux Nadjrânites. Apparemment leur présence à la Mecque ne devait pas constituer un fait exceptionnel. On leur doit sans doute la diffusion parmi les Qoraišites des tissus fabriqués dans l'industrieuse cité yéménite[7] et servant à voiler la Ka'ba et les bétyles-fétiches[8]. Après le *fath* ou reddition de la Mecque, les insoumis de Qoraiš se réfugient à Nadjrân[9]. Ces dissidents en connaissaient donc le chemin et comptaient y rencontrer des sympathies.

En retour, on voit arriver dans la métropole du Tihâma les habitants de Nadjrân, نصارى من اهل نجران, venus pour discuter avec le Prophète. Ainsi assure

[1] I. S., *Tabaq.*, I¹, 136, 12; Ibn Hišâm, 223, bas. Plus souvent on naviguait directement entre le Yémen et l'Abyssinie (cf. *Osd*, V, 146, 1).

[2] Exposés aux insultes des escadres byzantines. Privilèges d'Ascalon : Dahabî, *Mizân*, III, 170. Comp. I, 285; III, 260, bas, et dans la revue *Les Études*, 5 mars 1918, notre article *Au pays des Philistins*, p. 546.

[3] Dahabî, *Mizân*, II, 154. Du vivant de Mahomet, les Abyssins attaquent la côte, voisine de la Mecque (I. S., *Tabaq.*, II¹, 118, haut).

[4] Cf. *Yazîd*, 329, etc.

[5] Cf. *Fâtima*, 70, 76, 97.

[6] *Qoran*, III, 54; *Yazîd*, 344.

[7] *Fâtima*, loc. cit.

[8] Qais ibn al-Hatîm, *Divan* (éd. Kowalski), V, 14.

[9] *Osd*, III, 159-160. Vers d'un évêque anonyme de Nadjrân; Djâhiz, *Haiawân*, III, 27.

gravement la *Sira*[1], s'inspirant vraisemblablement des *Asbâb an-nozoûl*, commentaires anecdotiques du Qoran, où l'on prétend replacer dans un cadre pseudo-historique les moindres incises du وحى ou «révélation». Ces visiteurs étaient, pensons-nous, des représentants du commerce de l'active république chrétienne[2]. Leur présence a pu coïncider avec les importantes foires annuelles de 'Okâz, de Doû'l Madjâz. Un de ces chrétiens nadjrânites, 'Abda ibn Moshir (مشهر), est signalé comme s'étant entretenu avec le Prophète. Son nom a été recueilli par les Encyclopédies, consacrées aux *Compagnons*, toujours en quête de nouveaux titulaires pour grossir[3] leurs compilations. Interrogé sur sa patrie, 'Abda répondit en désignant «la Ka'ba de Nadjrân»[4]. C'était le nom de la principale église de cette ville, sanctuaire célèbre dans toute l'Arabie[5]. Ces foires se tenaient pendant les deux mois précédant le grand pèlerinage. Elles étaient fréquentées par les nomades et les trafiquants des quatre coins de la vaste Péninsule. Les marchands chrétiens de Ḥîra, l'important marché de la vallée inférieure de l'Euphrate, ont dû paraître à 'Okâz, s'y trouver mêlés à la caravane officielle expédiée annuellement par le suzerain de leurs phylarques lahmides, le roi de Perse. La dernière en date des foires du Tihâma, celle de Doû'l Madjâz, précédait immédiatement l'ouverture du pèlerinage; Minâ appartenait au *ḥaram*, territoire sacré de la Mecque. Parmi les pèlerins et les marchands, bien peu sans doute prenaient le chemin du retour, sans avoir visité les échoppes et les banques de la métropole qoraišite. Elle fut peut-être du nombre, la mission envoyée par l'évêque de Ḥîra pour s'informer[6] sur place de la doctrine de Mahomet[7]. Nous sommes donc autorisé à

[1] Ibn Hišâm, *Sira*, 259.

[2] *Osd*, IV, 256. L'évêque de Nadjrân visite Mahomet à la Mecque (*Osd*, *ibid.*).

[3] Au moyen de quels artifices, voir *Aḥâdîš*, 434, n. 2. Ajoutez dans *Osd*, IV, Ṣaḥâbîs *dédoublés*, 51, 105, 109, 115, 129, 142, 145, 152, 200, 205, 218, 226, 229, 235, 247, 267 etc.; *triplés*, 85, 181, 193; *quadruplés*, 170-171. Autres exemples de triplicata parmi les *Compagnons* : *Osd*, V, 219, 294-295; 430, 553, 553, 577, 578.

[4] *Osd*, III, 337, 10 d. l. On cite également la «Ka'ba de Ṭâif...» (Goldziher, *Zâhiriten*, 132, n. 2). Que vaut cette terminologie?

[5] Cf. *Yazîd*, 340. Doû'l Ḥalaṣa, également appelé «la Ka'ba du Yémen» (Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, C., VII, 152). On soupçonne un cliché.

[6] C'est la version de la Tradition. Plus bas pourtant nous verrons 'Addâs, fixé à la Mecque, ignorer la mission de Mahomet. Que penser des gens de Ḥîra?

[7] *Osd*, IV, 244, 8 d. l. Cette légende le dit marié.

supposer pour sa ville natale un va-et-vient incessant de chrétiens venus du dehors.

*
* *

Au nombre des esclaves réunis à la Mecque, les Éthiopiens ne se trouvaient pas seuls représentés [1]. Les ennemis de Mahomet l'accusaient [2] de s'inspirer, pour la compilation de ses sourates, auprès d'étrangers parlant un idiome exotique, لسان اعجمي. «Soir et matin ils lui détaillaient les légendes», اساطير الاولين, dont les rédactions incohérentes ont été accueillies par le Qoran. Parmi ces étrangers, les *Asbâb an-nozoûl* nomment des esclaves de 'Ain at-tamr en Mésopotamie [3]. Un autre de ces esclaves, également étrangers à l'Arabie, *a'djamî*, et fréquentés par le Prophète, appartenait, assure-t-on, à la *famille*, ou domesticité des Maḫzoûm [4]. Cette précision ne témoigne pas d'un effort d'esprit considérable chez les *moḥaddith* «traditionnistes». Pour l'imaginer, il leur a suffi de se rappeler combien ce clan qoraišite s'adonnait à l'esclavagisme.

Par la chronique de la vie intime du Prophète, nous connaissons l'existence d'esclaves égyptiens des deux sexes dans les centres urbains du Ḥidjâz. Plusieurs auraient accompagné en Arabie la belle Mâryya, concubine d'Aboû'l Qâsim [5]. Un esclave copte, d'abord propriété de 'Abbâs, fut cédé par ce banquier à son neveu Mahomet [6]. Une autre esclave, grecque d'origine, habita le harem du même 'Abbâs [7]. Une affranchie, *maulât*, nommée Mâryya — donc juive ou chrétienne [8] — se souvenait d'avoir connu le légendaire *ḥanîf*

[1] Quoique formant la grande majorité de la population servile.

[2] Par exemple *Qoran*, xvi, 105; xxv, 5, 6. Caetani (*Annali*, I, 235) entrevoit l'influence exercée par Zaid ibn Ḥâritha, esclave kalbite (donc christianisé), devenu fils adoptif de Mahomet. Elle expliquerait sa fortune prodigieuse dans la *Sîra*; cf. *Fâṭima*, 27, 40, etc.

[3] Wâḥidî, *Asbâb an-nozoûl*, 212, 5.

[4] *Osd*, III, 131, 10. Ancienne esclave grecque, affranchie des Maḫzoûm; *Osd*, V, 462; autre Grecque de condition servile; *Osd*, V, 194, 7 d. l.

[5] *Osd*, IV, 268; autres esclaves coptes à Médine (*Osd*, V, 128; IV, 342, bas). Tadros (donc un Copte), maulâ mecquois de Ḥizâm ibn Ḥakîm (Dahabî, III, 134, bas).

[6] *Osd*, I, 77.

[7] *Osd*, I, 212; IV, 232.

[8] Les Arabes préislamites païens n'ayant pas connu l'usage des noms bibliques, le Médinois Aboû Ḥanna devait être d'origine juive (I. S., *Ṭabaq.*, III¹, 45-46): Sâra, nom de femme à Médine (*ibid.*, 54, 21).

Zaid ibn ʿAmrou[1]. Parmi les affranchis de l'influent Qoraiśite Ṣafwân ibn Omayya, on distinguait un certain Nasṭâs ou Anastase; évidemment un chrétien, le nom l'indique suffisamment[2]. Chrétiens encore Mînâ ou Menas, غير مُنْسوب — c'est-à-dire n'appartenant à aucune tribu arabe — qui rencontra Mahomet auprès du Ḥidjr, et Yoḥannas ou Jean, l'esclave de Ṣohaib[3], ce dernier lui-même d'origine syrienne. Ajoutons un certain «Nasṭoûr (Nestor) ar-roûmi, le Byzantin». Son fils Djaʿfar prétendait avoir, au cours d'un voyage en compagnie du Prophète, ramassé son fouet. En retour de ce service, celui-ci pria Allah de prolonger l'existence du charitable disciple. «A la suite de ce vœu, affirme Djaʿfar, j'ai survécu 320 ans au Prophète.» Ce Djaʿfar, reprend à son tour Dahabî, l'honnête auteur du *Mîzân al-iʿtidâl* (I, 194) «ne mérite pas qu'on s'arrête à réfuter ses mensonges», هو اسْقَطا مِن ان يُشتغَل بكذبه[4].

Nous rencontrons de même, fixé à la Mecque, Forât ibn Ḥayyân, un des plus habiles conducteurs de caravane à cette époque[5], le type du *dalîl* «guide» capable de diriger, «les yeux fermés», à travers les solitudes les plus inhospitalières. Forât appartenait à la tribu bakrite des Banoû ʿIdjl, demeurés chrétiens longtemps après l'hégire[6]. Il s'était rallié en qualité de *ḥalîf* au clan qoraiśite de Sahm. Un des plus intimes amis de Mahomet, vraisemblablement un de ses premiers bailleurs de fonds, fut Ṣohaib ibn Sinân, surnommé le *Roûmî*, le Byzantin, parce que originaire des provinces syro-mésopotamiennes de l'empire grec[7]. D'abord associé du riche financier Ibn Djodʿân, Ṣohaib réussit à se créer à la Mecque une situation fort enviable de fortune.

(1) *Osd*, I, 387. Ḥanna fille de ʿAbdmanâf (I. S., *Ṭabaq.*, I', 43, 5).

(2) *Agh.*, IV, 42; Ibn Hiśâm, *Sîra*, 640; *Osd*, II, 230; Wâqidî, Kr., 353, 1.

(3) *Osd*, III, 32; IV, 427; Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 280; Dahabî, III, 225. Femme perse fixée à la Mecque (*Osd*, V, 402, 10). Le mari de Somayya, mère du Ṣaḥâbî ʿAmmâr, était un esclave grec (*Osd*, V, 481). Prédiction de Mahomet relative à la future multiplication des esclaves grecques et perses (Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 87, 5).

(4) Dans le volume III, 230, Dahabî nie simplement son existence, conclusion plus logique. A la ligne 6, lire سوطا «fouet», au lieu de صوت «voix». A la page 201 il le qualifie de طير غريب متهم بالكذب «oiseau fantastique soupçonné de mensonge». Nous avons cité plus haut une locution synonyme, trahissant le scepticisme judicieux de ce critique musulman.

(5) I. S., *Ṭabaq.*, II', 7, l. 27, كان مقيما بمكة; d'après Aboû Dâoûd, *Sonan*, I, 262, aurait été ḥalîf des Anṣârs (??); blessé à Badr (*Ṭabaq.*, II, 7-8).

(6) Cf. notre *Moʿâwia*, 436.

(7) *Osd*, III, 30-31. «Il était extrêmement rouge, ce qui lui valut l'épithète de Roûmî» (Balâdorî, *Ansâb*, 110, *b*).

Lorsqu'au lendemain de l'hégire il songea à rejoindre Mahomet réfugié à Médine, les Qoraïš voulurent l'intimider : «Tu n'étais, lui dirent-ils, qu'un gueux à ton arrivée dans notre ville et te voilà à la tête de capitaux considérables amassés parmi nous»[1].

Au début de sa mission, le Prophète, chargé de gérer la maison commerciale de sa femme Hadîdja, aimait à fréquenter les foires[2] du Hidjâz dans l'espoir d'y recruter des adhérents. Cette démarche a pu lui avoir été suggérée par l'exemple des missionnaires et des moines chrétiens, visitant dans la même intention les grandes réunions des nomades. Ainsi le mythique Qoss ibn Sâ'ida aurait prêché à 'Okâz[3]. Mahomet croyait même se rappeler y avoir jadis entendu un sermon du célèbre prédicateur. En son enfance, le même Mahomet avait été guéri par un moine oculiste معالج الأعين d'un mal d'yeux[4]. Ce religieux s'appelait Samî' et aurait traité son petit patient en lui appliquant de la poussière du mont Sinaï[5]. La présence des médecins et des charlatans[6] ne peut être mise en question pour 'Okâz et pour les autres foires arabes. Ces anecdotes prétendent traduire en traits pittoresques et vivants plusieurs tendances distinctes : la licéité du recours à un spécialiste infidèle — ces *hadîth* sont contemporains de l'époque où les grands médecins étaient tous juifs ou chrétiens — subsidiairement illustrer les sympathies monacales d'Aboû'l Qâsim attestées par le Qoran[7]. Ainsi les *Sahîh* feront, sur l'ordre de Mahomet, confier le traitement de Sa'd ibn Abi Waqqâs, du collège des *Mobaššara* ou Prédestinés, au thaqafite infidèle Hârith ibn Kalada, «le médecin par excellence de l'Arabie». Plus intéressant, sinon mieux assuré, est le séjour d'un stylite signalé à la Mecque vers cette époque[8]. On aimerait à apprendre si

[1] Ibn Hišâm, *Sîra*, 321, bas.

[2] Ses adversaires en font la remarque; *Qoran*, xxv, 8, 22; cf. Dahabî, *Mîzân*, II, 105; notre *Fâtima*, 95.

[3] *Agh.*, XIV, 41-42; *Šo'arâ'* (Cheikho), 211-218; Soyoûṭî, *Al-Ahâdîth al-maudoû'a*, 95-100.

[4] Ibn Djauzî, *Wafâ'* (ms. de Leyde), p. 31*b*; autre prêtre oculiste; *Agh.*, XI, 43, 3.

[5] *Madjmoû'a* (ms. de Berlin, n° 9623).

[6] Médecin ambulant propose à Mahomet de guérir 'Âïša ensorcelée (Ibn Hanbal, VI, 40).

[7] Voir III, 109; V, 85; LVII, 19, etc. Les médecins sont juifs ou chrétiens (Caetani, *Annali*, année 11, par. 27, n. 1; cf. *Mo'âwia*, 9; Djâhiz, *Avares*, 109). Religieux chrétiens soignent la rage (Maqdisî, *Géogr.*, 146, 16).

[8] Mofaddal, *Al-Fâhir* (éd. Storey), 235, 236; la légende paraît conserver le souvenir d'un représentant du stylitisme, très admiré des Bédouins.

son éloquence[1] reproduisit la fougue oratoire du grand patron de la corporation des stylites, saint Siméon l'Ancien, évangélisant dans l'Antiochène les Sarrasins accourus au pied de sa colonne. Les couvents, les ermitages chrétiens ne faisaient pas défaut dans l'Arabie occidentale, principalement au nord du Ḥidjâz, le long de la route commerciale menant en Syrie[2], aux approches du *limes*, dans la région des oasis et palmeraies du Wâdi'l Qorâ et à Madian[3], sans doute aussi à Taboûk. Dans cette dernière oasis séjourna jusqu'après la bataille de Moûta un poste d'auxiliaires ghassânides au service de l'empire byzantin[4]. Nous savons par ailleurs que le clergé des chrétientés arabes se recrutait exclusivement dans les rangs des moines[5]. Seuls ces hommes, formés de par leur vocation à toutes les privations, étaient en mesure d'affronter les épreuves d'un aussi crucifiant ministère que l'évangélisation au désert.

*
* *

Les marchands de Syrie approvisionnaient de céréales, d'huile et de vin l'agglomération qoraisite[6], fixée dans «une vallée offrant l'image de la plus désolante stérilité», وادٍ لا زرع فيه[7]. Même dans l'oasis médinoise, où l'on parvenait à récolter de l'orge[8], le froment était importé du Nord[9]. La vente sur place se trouvait entièrement monopolisée par les Juifs de Yathrib, infiniment plus entreprenants, mieux pourvus de capitaux que leurs concitoyens arabes, les Anṣârs indolents. Mais l'importation du blé à la Mecque, un marché autrement considérable que celui de Médine, était concentrée entre les mains

[1] Cf. spécimens cités, *Al-Fâḫir*, loc. cit., et composés d'après le *sadj'* qoranique.

[2] Cf. notre article *L'ancienne frontière entre la Syrie et le Ḥidjâz*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, XIV, 95.

[3] Cf. *Berceau*, I, 189-190; Ṭab., *Tafsîr*, VII, 4, 1.

[4] *Ancienne frontière*, 86; *Osd*, V, 176, 9.

[5] Cf. *Yazîd*, 340; *Osd*, III, 63, 3. Moine-curé, un Arabe de Ṭayy; Nasâ'î, *Sonan*, I, 114; moines dans l'île de Socotora; Hamdânî, *Djazîra*, 53, 5-6.

[6] Le Syrien Tamim ad-dârî vend de l'huile et des lampes; cf. *Osd*, V, 145. Azraqî W., 375, 7 d. l. Kisân, Ṣaḥâbî ancien marchand de vin originaire de Damas; *Osd*, IV, 258.

[7] *Qoran*, xiv, 40.

[8] *Osd*, II, 189.

[9] Du Balqâ', du Ḥaurân, grandes régions frumentaires de l'Arabie occidentale. A Médine, au temps du Prophète, le pain de froment est une rareté (Dahabî, *Mîzân*, III, 244).

des *Anbât* ou indigènes de Syrie. Ces chrétiens ont dû y posséder des entrepôts, des magasins, formant une sorte de bazar, peut-être une église ou chapelle. Il est question de l'arrivée à la Mecque d'un *šammâs*, sans doute un étranger, puisque son exotique beauté produisit sensation parmi la population de la cité[1], dont la tradition s'accorde pourtant à vanter les charmes physiques[2]. Dans les anciens ḥadîth, le vocable *šammâs* désigne fréquemment le prêtre chrétien[3]. Ces textes, intentionnellement farcis de vocables archaïques, les distinguent nettement des moines proprement dits, les *rohbân* ou اصحاب الصوامع «possesseurs d'ermitages»[4]. 'Addâs, l'esclave chrétien de l'Omayyade 'Otba ibn Rabî'a, celui-là même qui accueillit le Prophète en visite à Ṭâif, s'est vu étourdiment transformé par Sprenger[5] en «a monk of Niniveh»[6]. A ce Mésopotamien, vendu en Arabie, nous ignorons à la suite de quelles aventures, les recueils musulmans accordent l'eulogie de la *tarḍia*, après avoir inséré son nom dans les recueils réservés aux Ṣaḥâbîs[7]. Il aurait entouré d'une enceinte en pierres, حوّط بحجارة, tous les *masdjid* ou *moṣallâ*, où le Prophète était censé avoir accompli ses dévotions dans les montagnes du Sarât[8]. Apparemment la sceptique population de Ṭâif s'était déchargée de ce soin pieux sur un esclave omayyade.

Les *kâhin* ou devins jouent un rôle prépondérant dans les *Dalâ'il an-nobouwa* ou «preuves de la mission» de Mahomet. A ce titre, le ḥadîth leur voue une attention spéciale. Ce recueil cite donc «le *kâhin* chrétien Ma'moûn ibn Mo'âwia, très versé dans son art et dans la connaissance des augures. Un aigle[9] venait à intervalles réguliers le visiter et, à la suite de ces entrevues,

[1] Ibn Hišâm, *Sira*, 489; comp. 349, 7 d. l.; *Osd*, III, 375, bas.

[2] Comp. notre *Yazîd*, 58; *Osd*, IV, 148, bas.

[3] Comparer les recommandations du calife Aboû Bakr à Yazîd: «tu rencontreras des hommes (قد فحصوا رؤسهم فهم الشمامسة قد حلقوا رؤسهم) à la tête rasée» (Aboû 'Obaid, *Gharîb al-ḥadîth* [ms. Kuprulu, 212 *a*]). L'évêque quitte son costume noir et revêt des habits blancs pour célébrer la liturgie (*Osd*, III, 41, 8 d. l.).

[4] اصحاب الصوامع فانه يعنى الرهبان (Aboû 'Obaid, *loc. cit.*). Pour la tonsure cléricale, voir également Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 271.

[5] *Life of Mohammed* (Allahabad, 1851), p. 99. Cf. Samhoûdî, *Wafâ'*, II, 186, 5, où il est appelé عديس ('Odais?).

[6] Sur la foi de *Sira ḥalabyya*, I, 260, qui en fait un «vieux moine» quand Ḫadîdja le consulte pour la première fois. Pour devenir Ṣaḥâbî il a pourtant dû survivre au fatḥ de la Mecque.

[7] Cf. 'Odjaimî, *Aḫbâr Ṭâif* (ms. Biblioth. Sultanienne du Caire), p. 19, *a*.

[8] *Osd*, III, 389-390.

[9] Le *tâbi'*, génie familier des kâhin, prend volontiers la forme d'oiseaux.

Ma'moûn se trouvait en mesure de prédire l'avenir. Un jour de Vendredi, le génie familier se présenta comme de coutume et le *kâhin* annonça l'avènement imminent du Prophète.» Par malheur, le récit de cette aventure d'un caractère si manifestement légendaire[1], prêtée à un Ṣaḥâbî imaginaire de 160 ans[2], oublie de préciser si le devin chrétien habitait la Mecque ou un autre canton du Tihâma[3]. Quelque opinion qu'on adopte sur la valeur de cette littérature apocryphe, où défilent les ministres du culte chrétien, rien n'autorise à supposer l'existence à la Mecque d'une hiérarchie ecclésiastique organisée[4].

Ainsi ʿAbdalmoṭṭalib s'entretient au pied de la Kaʿba «avec un évêque أسقف, à savoir un chef des chrétiens», ajoute candidement le narrateur. L'aïeul du Prophète amène son interlocuteur à lui détailler d'avance l'histoire merveilleuse de son petit-fils[5]. Inutile de se demander quel était ce prélat ni à quelle église d'Arabie il se trouvait préposé. Ce serait témoigner d'une déférence imméritée pour l'imagination créatrice des rédacteurs de la *Sîra*. Comme précédemment ses collègues de Nadjrân et de Ḥîra, l'intervention de l'évêque anonyme doit attester le retentissement profond produit dans toute la Péninsule par l'avènement du Prophète national. Moins encore semble-t-il permis de tabler sur le titre fantaisiste de قسّ «prêtre», accordé à Waraqa ibn Naufal[6]. Le sens de cette appellation ne doit pas être urgé, pas plus que celui de *râhib* «moine»[7], porté par le Médinois Aboû ʿÂmir, père du martyr de Oḥod, Ḥanẓala *ghasîl al-malâ'ika*.

Les marchands étrangers, fixés à la Mecque, quand ils n'étaient pas affiliés, *ḥalîf*[8], à un clan qoraišite, s'y trouvaient assujettis au payement d'une capitation[9]. Cette fiscalité est confirmée par un passage du *Kitâb al-Ḥarâdj* de

[1] Comp. le kâhin chrétien Saṭîḥ (Ibn Hišâm, 9, 28, 45, 47).

[2] Pour ce chiffre, voir précédemment.

[3] *Osd*, III, 53, haut.

[4] Comp. pourtant Cheikho, *Christianisme en Arabie*, I, 117, où *Agh.* XIII, 109, doit se lire لا تنفق عليه et non لأنفق عليه. Aboû Qais Ṣorma, cité *ibid.* 120, était un Anṣârien, non un Qoraišite (cf. notre *Chronologie de la Sira*, 228-231). Le *Taqwîm* nestorien place un évêché à Médine, mais garde le silence sur la Mecque. Ce *Taqwîm* est un apocryphe très moderne.

[5] Fayyoûmî, *Aḫbâr*, p. 5; *a* (ms. ʿÂšir effendi, Stamboul).

[6] Voir précédemment (Balâḏorî, *Ansâb*, 64).

[7] ترهّب ، تألّه ، تحنّف et تحنّث indiquent les formes diverses de l'ascétisme chez les anciens Arabes; *Osd*, V, 200, *râhib* pour un personnage biblique. Accordé à un païen Aboû Ṣaifî ar-Râhib, fixé à la Mecque (*Osd*, V, 475).

[8] Lesquels coopéraient aux dépenses générales du clan, à la *dya* ou rachat du talion, des captifs, etc.

[9] Droits de séjour, licence de commercer, etc.

Yaḥyâ ibn Âdam. On y voit le Prophète imposer la taxe annuelle d'un *dinâr* ou *aureus* byzantin à un chrétien, vraisemblablement un trafiquant non arabe, ضرب رسولُ الله صلعم على نصراني بمكّة دينارا كلّ سنة[1]. Devenu maître de sa ville natale, Mahomet s'empressa d'en adopter les institutions financières. Par ailleurs le renseignement est destiné à légitimer le régime fiscal du califat à l'égard des tributaires[2], et cette considération pratique lui a valu d'être consigné dans les traités concernant la matière. Mais à l'encontre de la législation islamique postérieure, chez les anciens Qoraišites, la taxe frappait non le chrétien ou le juif, mais les commerçants du dehors, en leur qualité d'étrangers.

II

En dehors du commerce, ces étrangers[3] exerçaient les métiers, les professions les plus disparates : bouchers, forgerons, poseurs de ventouses. Nous savons par l'histoire d'Aboû Lou'lou'a, sous le califat de 'Omar, l'habileté professionnelle, les aptitudes variées de ces artisans, esclaves ou affranchis[4]. C'est un menuisier copte ou grec qui aurait, plusieurs années avant la vocation de Mahomet, charpenté la terrasse de la Ka'ba[5], demeurée jusque-là sans toit, لا سقف عليه. L'entreprenante famille des Maḫzoûm employait des centaines d'esclaves abyssins dans la préparation industrielle des matières premières importées de leurs factoreries du Yémen. Aux périodes de crise politique, on s'empressait d'armer ces ilotes étrangers[6], et les Banoû Maḫzoûm en firent la proposition à Mahomet, peu de jours avant la bataille de Ḥonain. Aboû'l Qâsim refusa d'y accéder[7]. Se défiait-il du loyalisme de ces noirs[8], dont il avait éprouvé la bouillante valeur à la journée de Oḥod?

[1] *Kitâb al-Ḫarâdj*, 53. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 39.

[2] Le *ḫarâdj* ou *djizia* dont le principe est tout différent.

[3] Toujours appelés علوج (*Osd*, IV, 75). Au temps du Prophète, Médine ne possédait qu'un seul *nadjdjâr* (Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 280).

[4] *Osd*, IV, 76, 11; 226, d. l. Armurier chrétien du Prophète (*Osd*, IV, 348). Esclave charpentier (*ibid.*, V, 507); un nègre sculpteur d'idoles (*sic*) à Médine (*ibid.*, V, 591). Esclave savetier (*Osd*, V, 124).

[5] Ibn Hišâm, *Sira*, 122; *Osd*, I, 163; *Chroniken*, W., III, 50; *Sira ḥalabyya*, I, 155; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, I, 282; Samhoûdî, *op. cit.*, I, 280. Le nom *Baqoûm*, Pacôme, indique plutôt la nationalité copte.

[6] Cf. nos *Aḥâbiš*, 473 et *passim*.

[7] *Agh.*, I, 32, 4, etc.

[8] Parce que chrétiens?

Antérieurement à l'hégire, le Prophète aimait à visiter les échoppes où travaillaient les ouvriers chrétiens. Il allait, prétendaient ses adversaires, chercher des inspirations dans ces humbles milieux [1]. Le Réformateur se défendit assez faiblement contre ces rumeurs malveillantes. «Mon Qoran, répliqua-t-il, est composé en une langue très pure, tandis que mes prétendus informateurs balbutient péniblement notre idiome [2].» Aboû'l Qâsim voulait-il donner le change? Il est permis de se le demander. Les critiques des Qoraišites constataient un fait, visaient le fond de sa doctrine, à laquelle ils déniaient le mérite de l'originalité [3]. Le polémiste leur répond en déplaçant la question sur le terrain linguistique. Plus tard, se sentant plus fort, il adoptera une attitude plus franche. Il défiera «les hommes et les *djinn*», tout l'univers enfin, de composer une seule sourate capable de soutenir la comparaison avec les siennes [4]. Cette controverse offre pour notre sujet un intérêt incontestable. Elle témoigne de la présence à la Mecque d'un groupe d'étrangers [5] monothéistes, fréquentés par Mahomet. Ce dernier n'essaye pas même de nier cette assiduité, sans bonne grâce d'ailleurs. Nous ne songerions pas davantage à le chicaner sur les manipulations très personnelles auxquelles son esprit a soumis les renseignements historiques et doctrinaux obtenus par le canal de ces informateurs de fortune. Au remaniement de Mahomet nous devons le «miracle» musulman, «l'insupérabilité» إعجاز du Qoran, l'incontestable maîtrise philologique prouvée par l'auteur de ce recueil. Remercions-le de nous avoir incidemment renseignés sur l'origine ethnographique de ses amis monothéistes, tous étrangers au domaine géographique de l'arabe classique, le Ḥidjâz et le Nadjd. La pureté de l'arabe, Mahomet ne pouvait l'exiger des chrétiens de Ḥîra et de Nadjrân, pas davantage des *Anbâṭ* ou Arabes araméisés de Syrie, ni même des nomades superficiellement christianisés vaguant sur les confins du *limes* syro-mésopotamien — tels les Banoû Kalb [6]. Ces derniers usaient

[1] *Qoran*, xvi, 105; xxv, 5.

[2] *Qoran*, xvi, 105.

[3] En lui reprochant de débiter de «vieilles histoires» (*Qoran*, vi, 25; viii, 31; xvi, 26; xxiii, 85; xxv, 6; xxvii, 70; xlvi, 16; lxviii, 15; lxxxiii, 13).

[4] Cf. notre *Mahomet fut-il sincère?* p. 17.

[5] Rareté des esclaves juifs au Ḥidjâz; nous en traiterons ailleurs, dans un travail destiné à paraître prochainement dans les *Recherches de sciences religieuses*.

[6] Auxquels se rattachait son fils adoptif Zaid ibn Ḥâritha. Il a dû être plus âgé que Mahomet, puisqu'il épousa la gouvernante, حاضنة, de ce dernier (cf. *Mo'ârif*, 413), la négresse Omm Aiman.

d'un dialecte mêlé, et chez eux, antérieurement à l'hégire, on ne rencontra jamais un poète de valeur, puisque Zohair ibn Djanâb appartient au domaine de la légende[1] créée pendant la période omayyade.

Outre leur habileté manuelle, les étrangers fixés à la Mecque s'étaient assuré le monopole des arts et des professions libérales supposant des connaissances techniques ou une formation scientifique, toujours rares parmi les Arabes, surtout à cette époque reculée. Des compilateurs — nous pouvons citer Ibn Rosteh[2] et Ibn Qotaiba[3] — nous ont conservé la liste des métiers exercés par les *aśrâf,* patriciens de Qoraiš. On y rencontre des Omayyades, des Maḫzoûmites faisant partie des syndicats de forgerons, de tailleurs, de bouchers, etc. Il nous paraît difficile de méconnaître dans cette érudition suspecte l'intervention des Šoʿoûbyya, farouches partisans de l'égalité politique pour tous les musulmans, et leur désir d'humilier les prétentions aristocratiques des maîtres qoraišites. Dans l'ancienne satire on rencontre peu de qualificatifs aussi redoutés que celui de *qain* « forgeron »[4]; Ibn Rosteh a négligé de s'en souvenir, en transcrivant sa liste. Cette distraction doit sembler encore plus surprenante chez Ibn Qotaiba, le fanatique auteur du *Kitâb al-ʿArab,* apologie consacrée à établir la prééminence absolue de la race arabe, *über alles!*

Les médecins, les chirurgiens, les dentistes, sortaient donc des milieux chrétiens. Dans ce pays de razzias incessantes, parmi ce peuple à l'humeur vindicative, où l'individu devait accepter d'être enclume ou marteau, l'habileté de ces spécialistes ne pouvait passer pour une sinécure. On leur attribuait des opérations passablement délicates. Ainsi ils remplaçaient en or ou en argent[5] les nez coupés[6]; ils aurifiaient les dents ou rajustaient au moyen de ligatures

[1] Cf. *Berceau*, I, 320. Ses poésies sont certainement apocryphes. Un autre Kalbite, Daḥia ibn Ḫalifa, passait pour l'ange Gabriel. Mais il n'apparaît qu'à Médine. Pour le dialecte des Kalbites, cf. *Agh.*, XX, 121.

[2] *Géogr.* (éd. de Goeje), 215.

[3] *Ma'ârif*, É., 193-194.

[4] Cf. notre *Chantre des Omiades*, 172; *Agh.*, V, 159; VII, 184; Aḫṭal, *Diwan*, 222; Djâḥiẓ, *Ḥaiawân*, I, 153, haut.

[5] Intéressante discussion du renseignement dans Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 199; IV, 205-206. Tirmiḏî, *Ṣaḥîḥ* (éd. des Indes), II, 209; Baghawî, *Maṣâbîḥ*, II, 85; *Osd*, III, 51, 192, 400; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 342; V, 23.

[6] Nombreux sont les خطم « nez écrasé » (*Osd*, III, 102, 107; comp. le poète anṣârien Qais ibn al-Ḫaṭîm). Dans une querelle, des femmes se cassent les dents (*Osd*, V, 452). *Aślat* = nez coupé, autre nom commun (Ibn Doraid, *Ištiqâq*, 266, 1; Aboû Zaid, *Nawâdir*, éd. Beyrouth, 114); cf. nos *Grosses fortunes à la Mecque*, p. 23.

d'or les rateliers ébranlés de leurs clients. A la Mecque, ville commerçante et bancable, on écrivait beaucoup. Le *Tafsir* ou exégèse qoranique n'en a tenu aucun compte quand il prétend interpréter *ommi* par «illettré». Après la défaite de Badr, les prisonniers qoraisites de cette journée se voient réduits par les Anṣârs victorieux au métier de pédagogue. Or tous ces captifs, même les plus indigents, se trouvent en état d'enseigner l'écriture aux fils des paysans de Yathrib[1]. Jamais pourtant les chroniques de cette époque ne nous ont transmis le nom d'un maître d'école qoraisite fonctionnant à la Mecque. L'enseignement de la lecture et de l'écriture y était assumé par des étrangers. Les concitoyens de Mahomet n'hésitaient pas à aller les chercher jusque dans la ville chrétienne de Ḥîra[2]. Mentionnons enfin un cimetière réservé aux chrétiens à la Mecque[3], attestant l'existence en cette ville d'un noyau chrétien.

*
* *

Le personnel féminin était considérable dans les grandes familles qoraisites. La politique, la nécessité de se concilier l'appui des chefs bédouins contribuaient à multiplier les alliances matrimoniales[4]. Un *ḥalif* «allié» venait-il à mourir, il était entré dans les mœurs d'épouser sa veuve. C'était une façon d'assurer à la femme du mort une retraite honorable, en lui garantissant un lendemain.

A la fin de la diatribe de Ḥafṣa contre sa rivale ʿÂisa[5], Henri de Bornier fait dire à la fille de ʿOmar (*Mahomet*, acte II, scène 4) :

> Et puis un peu chrétienne au fond, comme sa mère,
> Lisant dans l'Évangile une journée entière!

La mère de ʿÂisa, Omm Roûmân, aurait donc été chrétienne. Cette supposition repose sans doute sur le nom *Roûmân*, où l'on a pensé découvrir une

[1] I. S., *Tabaq.*, II¹, 14, l. 15, etc. Peut-être une satire anṣârienne, le métier de pédagogue étant fort déconsidéré au Iᵉʳ siècle H. (*Moʿâwia*, 359-361).

[2] Cf. Qotaiba, *Maʿârif*, É., 187.

[3] Azraqî, W., 501 (dans les *Chroniken der Stadt Mekka* de Wüstenfeld = W.).

[4] A sa conversion, Ṣafwân ibn Omayya avait six femmes (*Osd*, V, 501).

[5] En réalité, toujours d'accord entre elles (cf. *Triumvirat*, 121), pour intriguer contre leurs compagnes.

transcription de *Romanos*. Les Banoû Roûmân formaient un clan dans la tribu chrétienne des Ṭayy, et l'étymologie arabe indiquée par Ibn Doraid[1] paraît certainement fantaisiste. Par ailleurs, rien dans la notice de la femme d'Aboû Bakr[2] ne permet de soupçonner une origine chrétienne. Quoi qu'il faille en penser, au sein des clans aristocratiques de la Mecque les *ḥalif* chrétiens ne formaient pas une exception.

Nous aurons l'occasion de nous en convaincre plus loin. Dans la première moitié du siècle consécutif à l'hégire, les califes ʿOthmân, Moʿâwia et Yazîd n'auront qu'à se féliciter d'avoir choisi des épouses parmi les chrétiens de Kalb[3]. Peut-être ces souverains se rappelèrent-ils l'exemple laissé par le chef de la famille, Aboû Sofiân. L'illustre Omayyade avait tenu à se donner au moins un beau-père chrétien[4]. Il distingua également un mari chrétien[5] pour sa fille Omm Ḥabîba «une des plus jolies fiancées de l'Arabie», au jugement de son père[6]. Le Prophète, avant de se décider en faveur de ʿOthmân[7], l'homme de tous les dévouements, avait marié une sœur de Fâṭima à ʿOtba, fils d'Aboû Lahab. Cette dernière combinaison matrimoniale devint l'occasion de cuisantes humiliations pour l'amour-propre d'Aboû'l Qâsim. On croit en recueillir l'écho dans la sourate violente, éternisant le nom d'Aboû Lahab. Tout est demeuré mystérieux dans la rupture qui s'ensuivit, et les explications embarrassées de la Tradition[8] n'ont pas contribué à dissiper le mystère. ʿOtba étant devenu chrétien s'empressa de renvoyer la fille de Mahomet. Ainsi l'affirme un texte resté isolé de l'*Aghâni*[9], et l'on est tenté d'y reconnaître une charge[10] contre la famille d'Aboû Lahab. A ma connaissance, aucun autre

[1] *Ištiqâq*, 228, 7. Hamdânî (*Djazîra*, 180) cite un Ibn Roûmânos, de la tribu de Kalb, en majorité chrétienne.

[2] Cf. *Osd*, V, 583. Chrétiennes arabes du Yémen, épouses de musulmans en Égypte (*Osd*, V, 107, 14), peu après la conquête.

[3] Cf. notre *Califat de Yazîd Ier*, passim; *Moʿâwia*, 309-312.

[4] Cheikho, *Christianisme*, 120.

[5] I. S., *Ṭabaq.*, VIII, 68; Ibn Hišâm, *Sira*, 143-144; Qotaiba, *Maʿârif*, É., 42. De ce mari on rapporte que يقال غرق في الخمر ويقال بل غرق في البحر (Balâḏorî, *Ansâb* (ms. Paris), 284 *a*). Le fait de la mort en mer aurait-il donné naissance à l'étrange légende de l'émigration en Abyssinie? Sur son christianisme, cf. *Sira ḥalabyya*, I, 359, 9. Le nègre Waḥšî de même «meurt noyé dans le vin» (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, III, 159).

[6] Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 264.

[7] Il déclare : «si j'avais 40 filles, je les donnerais à ʿOthmân» (Dahabî, *Mîzân*, III, 237, 1).

[8] Cf. *Osd*, V, 456.

[9] *Agh.*, XV, 2; cf. *Fâṭima*, p. 3.

[10] L'auteur sacrifie incessamment à ses préjugés de Šîʿite; fait nié à la légère par Nöldeke;

témoignage ne vient confirmer chez le jeune Lahabide ʿOtba la qualité de chrétien. Non seulement le mariage, mais le nombre et jusqu'à l'existence de plusieurs parmi les filles de Mahomet soulèvent de graves difficultés. Nous les avons discutées dans *Fâṭima et les filles de Mahomet*[1]; nous nous permettons de renvoyer le lecteur à cette monographie.

Par contre, le christianisme de ʿOthmân ibn al-Ḥowairith du clan asadite de Qorais n'a jamais été contesté. Seulement les chroniqueurs mecquois s'entendent pour placer sa conversion sur les terres de l'empire byzantin[2]. C'est la manie de ces auteurs de reléguer à l'étranger les conversions des Qoraišites de marque, comme aussi d'y intéresser le *basileus* de Constantinople[3]. Ainsi feront-ils pour les premiers maris de deux parmi les épouses du Prophète, Sauda et Omm Ḥabîba, devenus chrétiens, affirment-ils, pendant leur séjour en Abyssinie[4]. L'Asadite ʿOthmân a dû se décider à cette démarche bien avant son départ pour les provinces grecques. Précisément sa qualité de chrétien lui suggéra l'idée de recourir à César, protecteur-né du christianisme oriental, pour l'exécution de ses desseins ambitieux[5]. A Médine, les marchands syriens se livraient publiquement à la propagande en faveur de leurs croyances[6]. Rien ne prouve que les concitoyens d'Ibn Djodʿân et d'Aboû Oḥaiḥa se soient montrés plus intolérants à la Mecque que les Anṣârs. Nous y voyons Mahomet fréquenter librement les milieux chrétiens. Personne n'y trouvait à redire. Quelques mauvaises langues profitaient de ces entrevues pour plaisanter le Réformateur, pour prétendre que dans ses conversations il recueillait les éléments de ses sourates[7]. A l'occasion, ces détracteurs s'empressaient de prémunir les monothéistes contre les séductions de Mahomet; ils n'hésitaient pas à proclamer la supériorité du dogme évangélique sur les rêveries de leur

cf. Dahabî, *Mizân*, II, 223, bas, lequel signale cette anomalie chez un Omayyade.

[1] Voir p. 2-12.

[2] Yaʿqoûbî, *Hist.*, I, 298, 1.

[3] Comp. un exemple grotesque cité dans *Osd*, IV, 143. Il a été inspiré par la légende d'Amroulqais.

[4] Balâdorî, *Ansâb*, 123 *a*; 137 *b*; Ibn Hišâm, *Sira*, 143-144; *Osd*, III, 131; V, 457, 573. Cf. Caetani, *Studi*, III, 14-15; Ibn al-Athîr, *Nihâia*, II, 248, haut.

[5] Dans notre monographie de la Mecque, nous étudierons en détail cette affaire, montrant la lutte d'influence des puissances en Arabie.

[6] *Osd*, V, 172; Wâqidî, *Asbâb*, 58, 9 d.l. Nous y reviendrons dans notre monographie consacrée aux Juifs de la Mecque au siècle de l'hégire, dans les *Recherches de sciences religieuses*.

[7] *Qoran*, xvi, 105: xxv, 5; Balâdorî, *Ansâb*, 64 *a*.

jeune[1] compatriote. Nous les entendons interpeller ʿAddâs : «Attention, ne te laisse pas débaucher par ce visionnaire; ta religion vaut cent fois la sienne», ويحك يا عدّاس لا يصرفنّك عن دينك فإن دينك خير من دينه[2]. Jamais le syndicat des financiers qoraišites, représentés par la *Malaʾ* ou le *Dâr an-nadwa,* ne prit ombrage de la présence des moines et de leurs prédications, pendant la tenue des foires voisines de leur cité.

A propos d'un autre Asadite, le célèbre Waraqa ibn Naufal[3], nos annalistes n'éprouvent aucun embarras à adopter une attitude plus franche. Ainsi l'exigeait le rôle attribué par eux à ce cousin de Ḫadîdja dans l'exposé légendaire de la vocation prophétique. Pourquoi l'ont-ils choisi de préférence à sa doublure traditionnelle, le *ḥanîf* Zaid ibn ʿAmrou[4]? Je n'entreprendrai pas de l'expliquer[5]. Waraqa a été chargé de garantir l'authenticité de cette haute mission[6], au nom du christianisme mondial, de représenter près du berceau de l'islam cette importante fraction de l'humanité, dépositaire d'«une portion de la science révélée», الذين اوتوا نصيبا من العلم[7], pour parler le langage du Qoran. Dans les *Dalâʾil an-nobouwa* «les preuves de la prophétie», ce rôle grandiose ne pouvait décemment être assumé par un néophyte, par un chrétien vulgaire. En réalité, dans le concept de la *Sîra,* ainsi que dans la pensée de Mahomet, si l'on peut considérer comme historiques le personnage et l'intervention de Waraqa, ce dernier représente l'universalité des Scripturaires. Les expressions نصيب من العلم ou من الكتاب appartiennent au lexique des sourates médinoises. C'est après l'hégire, au contact plus intime des Juifs, que Mahomet connut la distinction radicale entre l'Ancien et le Nouveau Testament et les caractérisa comme formant respectivement «une portion de la Révélation, du *Kitâb*» ou Bible[8] que le Qoran allait compléter.

Précédemment, l'épouse «consciencieuse», la وزير صدق, placée par Allah, en

[1] غلام et فتى, comme ils le qualifiaient; cf. notre *Chronologie de la Sîra*, passim.

[2] Ibn Hišâm, *Sîra*, 280; *Osd*, III, 390.

[3] Vers peu édifiants qu'on voudrait lui attribuer (Nöldeke, *Beiträge*, 81-83).

[4] Cf. notre *Yazîd*, 290-291. La Tradition hésite régulièrement entre ces deux pour l'attribution des prétendues poésies ḥanîfites (cf. Samhoûdî, *Wafâʾ*, II, 282, 1).

[5] On peut songer à la parenté avec Ḫadîdja de notre Waraqa.

[6] *Osd*, III, 207.

[7] Ou simplement أوتوا العلم, ou encore اوتوا نصيبا من الكتاب (*Qoran*, III, 22; IV, 47, 54, 118; VI, 137; XVI, 58; XXII, 53).

[8] Dont *Kitâb* est la traduction.

ces délicates circonstances, aux côtés d'Aboû'l Qâsim, Hadîdja avait consulté pour la même fin l'esclave chrétien ʿAddâs[1]. Il faut supposer aux rédacteurs de la *Sîra* ou à ʿAddâs[2] une bien courte mémoire, puisque ce Mésopotamien s'imaginera, une décade plus tard, à Ṭâif, faire la première connaissance du Prophète. Cet esclave omayyade, depuis de longues années fixé à la Mecque, ne l'y avait donc jamais rencontré, cependant que d'après le récit de la *Sîra* toute la métropole qoraiŝite ne s'entretenait que du Novateur! A Ṭâif, en l'entendant prononcer le nom biblique de Jonas, ʿAddâs lui posera étourdiment la question : «Sais-tu seulement ce que représente Jonas?», وما يُدرِيك ما يونس[3]. Preuve indirecte de la rareté des noms bibliques chez les Arabes préislamites, sans en excepter celui d'Isma'îl[4], leur ancêtre, dont Mahomet connut tardivement la légende, en conversant avec les monothéistes[5]. Authentique ou non, l'intervention de ʿAddâs, — un esclave après tout — a paru insuffisante et l'on a cherché de toutes façons à grandir l'importance de Waraqa[6]. Non seulement les collections canoniques lui accordent complaisamment le titre de قَسّ «prêtre», mais elles le présentent comme un savant, s'étant, au bout d'études approfondies, approprié tous les secrets de la théologie et de la littérature religieuse chez les chrétiens et les Scripturaires, استحكم في النصرانيّة واتّبع الكتُب من اهلها حتى علمَ علمًا من اهل الكتاب[7]. Il pouvait les consulter dans les versions originales; l'hébreu lui-même lui était devenu familier[8].

Théologie, exégèse, intimité avec les langues, les littératures bibliques : aucun moyen de contrôle ne lui a donc fait défaut. Aussi dans l'exposé du *waḥi*, de la vocation prophétique de Mahomet, Waraqa est-il devenu un

[1] Balâdori, *Ansâb*, 66 *b*; 67 *a*.

[2] Dont la personnalité historique demeure pénible à établir!

[3] *Osd*, III, 390, 11. En conférant le nom de Yaḥyâ, le Prophète assure qu'il n'a pas encore été porté (en Arabie); *Osd*, V, 100, bas.

[4] Comp. *Osd*, IV, 311, 5. A Médine, centre juif, les Yaḥyâ se rencontrent en nombre (*ibid.*, V, 99-101).

[5] Voir Snouck Hurgronje, *Het mekkaansche Feest*, passim.

[6] Ibn al-Athîr (*Nihâia*, I, 266) admet que sa légende est incohérente; voir sa généalogie incertaine dans *Osd*, V, 88, lequel cite plusieurs Waraqa ibn Naufal, tous peu connus, 88-89. On le dit aveugle au moment de la première *révélation* (Boḫârî, C., I, 3), sans doute pour expliquer son manque d'empressement à suivre le Prophète. Cf. Caetani, *Annali*, I, 235, 238, 260.

[7] Boḫârî, *Ṣaḥîḥ*, C., I, 3; Ibn Hiŝâm, *Sîra*, 143, bas; Balâdori, *Ansâb*, 64 *a*.

[8] *Osd*, V, 436. Comparez les divers *Ṣaḥîḥ*.

facteur indispensable. On ne pouvait décemment supposer des connaissances aussi étendues à des Qoraišites ordinaires, même à des *ḥanif* de longue date, tel Zaid ibn 'Amrou, après les avoir tous déclarés *ommi* «illettrés». Waraqa devait donc être chrétien et chrétien de marque. Rien ne permettait de le remplacer par un membre de la *Diaspora* judaïque, dont le Qoran ne cesse d'attester les dispositions jalouses et hostiles à la nouvelle doctrine.

Étant donné le nombre restreint de Qoraišites authentiques, صليبة, ou من انفسهم, composant le groupe chrétien de la Mecque — ajoutons un marchand, affranchi hâšimite, d'origine chrétienne[1] — ses membres étaient généralement qualifiés d'étrangers, علوج. Beaucoup même parlaient péniblement l'arabe[2]. Nulle part pourtant on ne les voit inquiétés. Au sein de leur clan et dans la république marchande, les rares Qoraiš, disciples de l'Évangile, continuent à occuper le rang que leur assignent leur naissance et leurs talents[3]. 'Othmân ibn al-Ḥowairith et Waraqa ibn Naufal, en leur qualité de descendants de Qoṣayy l'ancêtre des familles aristocratiques, ont dû conserver leur place au conseil de la Mala' ou sénat mecquois, et on les voit jouir parmi leurs concitoyens de la considération générale. Il est facile de s'en apercevoir à l'abus du nom de Waraqa dans la *Sîra*, très empressée à placer ce personnage en vedette aux débuts du وحى ou révélation qoranique. A 'Othmân, son titre de chrétien avait facilité l'appui de César. Fort de cette protection, cet ambitieux Mecquois faillit s'emparer de l'autorité suprême dans sa ville natale. Ce furent les instincts anarchiques de ses compatriotes et non la répugnance contre la religion professée par Ibn al-Ḥowairith, qui amenèrent l'échec de son audacieuse tentative[4]. Aboû Sofiân était sans contredit l'homme le plus qualifié de la Mecque. «Quand il émettait un avis, personne ne se fût avisé de le contredire», لا يسقط له رأى فى الجاهلية[5]. Cette haute situation ne l'empêcha pas pourtant, on l'a vu, de choisir des gendres et des beaux-pères

[1] *Osd*, III, 390-391; comp. 390, 2 d. l. Nous n'hésitons pas à y adjoindre — voir plus haut — les maris de Sauda et d'Omm Ḥabîba, plus tard mariées au Prophète.

[2] Comp. *Qoran*, xvi, 105.

[3] On se serait montré moins coulant pour le ḥanîf Zaid ibn 'Amrou, du clan modeste des Banoû 'Adî. Sur Zaid et son collègue Waraqa, voir comment la Tradition s'en débarrasse au moment où ils deviennent gênants (*Yazîd*, 290-291).

[4] Voir notre monographie de la Mecque, et *Berceau*, I, 317.

[5] Je ne retrouve plus l'original de cette citation, empruntée, je suppose, au recueil *Osd al-Ghâba*.

chrétiens, et Mahomet le suivit dans cette voie[1]. Wellhausen[2] observe chez les *ḥanîf* du Ḥidjâz des sympathies plus marquées pour le christianisme que pour la religion juive. Je ne puis m'empêcher d'estimer cette considération oiseuse. Toute la documentation traditionnelle, relative aux *ḥanîf*, dérive en droiture du Qoran[3]. Or dans ce recueil les chrétiens se trouvent notablement avantagés, quand on les compare aux Juifs المغضوب عليهم «objets de la colère divine»[4]. Les *Ṣaḥîḥ* ne pouvaient moins faire que de souligner les préférences chrétiennes des *ḥanîf*. On s'épargnerait toute méprise à cet égard en reconnaissant l'origine qoranique de la *Sîra*.

III

Parmi les clans qoraišites, celui des Banoû Asad paraît avoir surtout manifesté des sympathies chrétiennes. C'est dans leur milieu que nous avons rencontré des chrétiens appartenant au patriciat de la Mecque. Plus d'un parmi les maulâs, affranchis des Asadites, a pu partager leurs croyances. مولى القوم منهم ou من انفسهم «le maulâ d'un clan est considéré comme en faisant partie»[5], affirmait un dicton populaire. Cette relevance, cette communauté, s'étendaient fréquemment aux croyances religieuses. En outre, nous voyons les Asadites accorder le titre de *ḥalîf* «affilié»[6] à plusieurs membres de l'illustre tribu syro-chrétienne de Ghassân[7].

A la Mecque, les étrangers se trouvaient généralement relégués dans les quartiers excentriques, les faubourgs ou ظواهر[8], dans les شعاب, gorges abruptes

[1] Voir plus haut.

[2] *Reste*, 234. Ḥanna, nom (monothéiste?) porté par une sœur et une fille de Hâšim (Ya'qoûbî, *Hist.*, I, 279, 6; 283, 3). Monothéistes à la Mecque; *ibid.*, II, 6, 2 d.; 14, 8. Pour Aboû Ḥanna, voir plus haut.

[3] Cf. notre *Qoran et Tradition*, passim; Caetani, *Annali*, I, 182, etc.

[4] Première sourate et *Qoran*, passim; v, 85: les chrétiens ne montrent pas aux musulmans l'hostilité des Juifs.

[5] Cf. *Osd*, V, 425 et *passim*.

[6] Cf. Azraqî, W., 466, bas. Les Asad de Qoraiš paraissent avoir été plus ouverts aux influences religieuses que le reste de leurs concitoyens.

[7] *Osd*, V, 15, mentionne un Ṣaḥâbî, Aboû Mariam, ghassânide, donc chrétien, mais sans spécifier s'il fréquenta le Prophète à la Mecque ou plus tard.

[8] Habités également par les Qoraiš de second ordre, appelés pour ce motif قريش الظواهر.

ouvertes dans le flanc des montagnes, encerclant la cité. Ils y dressaient leur خيمة, tente de branchages ou de toile[1] à côté des cavernes, des bouges, des ergastules, où gîtaient les nègres, les esclaves, pêle-mêle avec les marchands de vin, les femmes galantes[2] et les faméliques Bédouins du Tihâma et de la montueuse région des Azd, laquelle fournissait à la Mecque ses Auvergnats et ses hommes de peine. La *Baṭḥâ'* ou *Abâṭiḥ*, le cœur de la cité, demeurait réservée aux vieilles familles. Or les logements de ces Ghassânides, *ḥalîf* asadites, se trouvaient dans le voisinage immédiat de la Ka'ba, le coin de terre le plus sacré de la Mecque[3], le مسجد الحرام. C'est dire l'influence, la considération dont ils jouissaient. Dans cette faveur, le prestige du phylarcat ghassânite entrait sans doute en ligne de compte. Les trafiquants mecquois comprenaient combien il importait de ménager les sujets, les protégés des puissants émirs, les Banoû Djafna. Si ces derniers n'avaient aucun droit au titre de « rois de la Syrie », ملوك الشام, comme les appelaient complaisamment les poètes bédouins, ils assumaient la garde, la surveillance du *limes* et pouvaient à leur gré interdire l'accès des marchés byzantins. Aucune de ces considérations n'échappait au flair politique, à ce *ḥilm* si justement vanté chez les dirigeants qoraišites.

L'hétérodoxe, l'étranger professant une croyance différente, ne participant pas au culte de la région, où il avait momentanément élu domicile, ne passait donc pas pour un être impur, نَجَس[4]. Il faudra l'influence du Qoran[5], la sophistique de casuistes formés à l'école du Talmud, pour introduire cette conception intolérante parmi les Arabes, jusque-là réfractaires au fanatisme religieux. Aux *ḥalîf* des descendants de Qoṣayy on n'aurait pas même refusé, en certains cas, l'accès du *Dâr an-nadwa*[6]. Grâce à cette concession, plus d'un affilié étranger de ces familles patriciennes — les Omayyades comptaient les

(1) خيمة تاجر : *Osd*, I, 381, d. l.; Ibn Hišâm, *Sira*, 771, 10.

(2) Comp. à Médine, ce texte : سقيفة طويلة فيها بغايا (Samhoûdî, *Wafâ'*, I, 113, 4). Pour la Mecque, cf. *Osd*, V, 389, bas.

(3) Azraqî, W., 458, 460. L'espace s'y trouvait mesuré, les maisons écrasant de leur voisinage la Ka'ba et empiétant sur le *fanâ'* ou parvis sacré.

(4) La xénophobie, dans le sens *impérialiste*, date également du califat (cf. *Yazîd*, 304).

(5) *Qoran*, IX, 28; cf. notre *Mo'âwia*, 401, etc.

(6) Azraqî, W., 465, 7. Ḥalîf étrangers devenus Qoraišites de plein droit: voir Djâḥiẓ, *Opuscula*, 6, bas. Nous y reviendrons dans la monographie de Ṭâif.

leurs [1] — a pu siéger à côté des «sénateurs» de la Mecque [2]. Autant d'indices témoignant d'une incontestable largeur d'idées en matière de religion, parmi les compatriotes païens de Mahomet; libéralisme attesté par certains passages dans les plus anciennes sourates, celles de la période mecquoise.

Les Qoraišites s'empresseront d'accueillir les monothéistes exilés volontaires de Médine. A Aboû 'Âmir ar-Râhib et à son groupe de chrétiens médinois, ils ouvriront les rangs de leur armée, à la bataille d'Oḥod [3]. Toutes ces marques de tolérance envers les disciples du Christ, qu'ils fussent indigènes ou étrangers, méritent d'être relevées. C'est que l'adoption de l'Évangile n'obligeait pas les chrétiens arabes à se singulariser, à s'isoler parmi leurs compatriotes, ainsi qu'il arrivait aux Juifs, imbus de préjugés talmudiques sur la pureté légale, infatués de leur supériorité sur les *ommis* ou gentils sarracènes qu'ils affectaient de considérer comme des barbares. «Envers ces derniers ils ne se reconnaissaient pas d'obligations», قالوا ليس علينا في الأمّيّين سبيل [4], «à moins que le gentil ne possédât les moyens de les y contraindre» [5]. Combien différente l'attitude adoptée par les chrétiens, n'imposant pas à leurs néophytes une législation aussi assujettissante, aussi antipathique à l'indépendance des Arabes que le Talmud. Eux-mêmes ne rompaient avec aucune coutume de la tribu ni avec les liens du clan. Leur dogme, leur discipline, n'impliquaient pas une organisation sociale différente de celle prévue par les règlements de Qoṣayy, une quasi-renonciation — comme chez les Juifs — à la nationalité arabe [6].

*
* *

Par ailleurs le libéralisme témoigné à leur égard rend plus difficile à comprendre l'opposition tenace des Qoraišites à leur concitoyen Mahomet. Ce dernier, parallèlement à sa réforme religieuse, aurait donc été soupçonné de poursuivre des visées subversives, de semer la division dans l'État, تفريق الجماعة; grief mis en avant par ses adversaires [7]. Jamais imputation analogue n'a été

[1] Et parmi eux des Ghassânides (Azraqî, W., 458, 460).

[2] Pourquoi le Prophète, descendant de Hâšim, n'y eut-il pas accès? Mystère!

[3] Ibn Hišâm, *Sîra*, 561-562.

[4] *Qoran*, III, 69.

[5] *Qoran*, III, 68 : إلّا ما دُمْتَ عليه قائمًا.

[6] Comme les en accuse le Qoran. Voir nos *Juifs à la Mecque*.

[7] Cf. *Mahomet fut-il sincère?* p. 28, etc. Le

articulée contre les chrétiens de l'Arabie. Leur latitudinarisme doctrinal leur aurait même permis de vénérer la Ka'ba et de concilier ces hommages traditionnels avec les croyances monothéistes[1]. Le fait d'ailleurs demanderait à être plus complètement élucidé. La présence de chrétiens, même en groupes, leurs visites à la Mecque, à Minâ, aux stations du pèlerinage qoraišite, ne peuvent passer pour des preuves irréfragables de laxisme théologique. Je me demande si l'on a suffisamment en cette matière tenu compte de la synonymie entre *mawâsim* et *manâsik*. Le premier vocable englobe les opérations de la foire commerciale proprement dite, le second désigne les cérémonies cultuelles. Opérations économiques et cérémonies religieuses coïncidaient et se développaient parallèlement pendant les réunions de 'Okâẓ[2], de Ḏoû'l Madjâz, de Minâ. La présence au *mausim* n'entraînait pas forcément la participation aux détails du culte. Les intérêts de leur commerce ont certainement attiré à 'Arafa, à Minâ, les trafiquants chrétiens de passage ou fixés dans la métropole qoraišite. Mais rien ne prouve qu'ils se soient associés aux sacrifices, aux évolutions, aux manifestations *litholâtriques* exécutées autour des bétyles locaux ou dans l'enceinte des hauts-lieux, les *maš'ar* ou *masdjid ḥarâm* du Tihâma, ni qu'ils aient pris part à la *'omra*, le petit pèlerinage, de la Mecque. L'interdiction théologique de la *communicatio in sacris* n'était pas encore fixée[3] avec la précision, la rigueur que nous lui avons connues depuis. Ne l'oublions pas, les communautés chrétiennes dans l'Arabie anarchique, ennemie de la contrainte, se répartissaient entre les diverses fractions hétérodoxes[4] du christianisme oriental; elles se trouvaient fatalement soustraites, en vertu de leur situation excentrique, à l'opportune surveillance d'une hiérarchie ecclésiastique organisée[5], en mesure de réprimer les écarts dangereux pour la pureté des croyances et des règlements disciplinaires.

poète chrétien(?) Motalammis jure par Al-Lât et les *anṣâb*, et son contribule Ṭarafa par les *anṣâb* (*Šo'arâ'*, 319, 1. Comp. notre remarque dans *Mo'âwia*, 426, sur la religion dans les poètes préislamites).

[1] Cf. notre *Mo'âwia*, 403-404; Wellhausen, *Reste*, 87; Snouck Hurgronje, *Feest*, 28, n. 2. Les chrétiens arabes portaient des croix d'or (Ibn al-Athîr, *Nihâia*, IV, 194, haut; comp. notre *Chantre des Omiades*, 14-15).

[2] Qui fut également un sanctuaire, comme les autres foires préislamiques. Les Ghassânides fréquentent 'Okâẓ (I. S., *Tabaq.*, I¹, 145, 19).

[3] Les Bédouins chrétiens ne paraissent pas la soupçonner.

[4] Nous n'y connaissons pas de communautés chrétiennes orthodoxes.

[5] Cette lacune explique également — on

A l'époque de Mahomet, le sanctuaire de la Kaʿba semble être demeuré anonyme. Sur des indices d'une incontestable fragilité [1], Wellhausen met ici en avant le nom de Hobal [2], une divinité importée du Nord et exclusivement mentionnée dans les généalogies kalbites [3]. A la suite de Balâḏorî, on pourrait avec autant de raison se prononcer pour la déesse Manât, اعظم اصنامهم عندهم «la principale des divinités qoraišites» [4]. Les plus subtiles recherches ont échoué à découvrir le nom spécifique, à dégager la personnalité mythologique du *Rabb al-bait* «du Maître de la Kaʿba», de la divinité attestée dans les serments poétiques des rimeurs chrétiens, à côté d'Allah et de la Croix [5]. Encore y a-t-il lieu de se demander si ces formules, bizarrement panachées, ne sont pas des interpolations érudites [6], œuvre d'archéologues, ou des corrections de la période impérialiste. On n'exagérera jamais la part de ces retouches dans la multiplication des apocryphes littéraires à cette époque d'intense mais peu scrupuleuse activité intellectuelle. La prudence nous conseille de ne pas perdre de vue la tendance représentée par cette revision sournoise au profit du dogme de l'hégémonie qoraišite. A cette doctrine, devenue une des bases du califat arabe [7], nous devons le concept de la Kaʿba, sanctuaire national pour toute la Péninsule [8], autour de laquelle on rassemble les représentants de la Sarracène préislamite. Ainsi plus tard on inscrira d'office [9] sur la liste des *wofoûd*, députations, à Mahomet, toutes les tribus de l'Arabie, sans oublier les Taghlib chrétiens des confins mésopotamiens. On profite de cette fiction pour

l'oublie encore — leur faible résistance à la poussée islamite. La *Sîra ḥalabyya*, I, 144, mentionne la secte chrétienne des *Isrâ'ilyya*, divinisant la sainte Vierge.

[1] Nous les discuterons ailleurs en traitant de la religion préislamite.

[2] Il ne réapparait dans aucun théophore, à l'encontre de la triade qoraišite. La vogue très limitée de Hobal me semble due au zèle de quelque archéologue arabe, lointain précurseur de Wellhausen.

[3] Cf. *Osd*, IV, 207.

[4] *Ansâb* (ms. cité), 23 *a*. Ibn Sa'd (*Tabaqât*, II¹, 105, 18) revendique cet honneur pour 'Ozzâ, oubliant que p. 99, 2, il l'avait concédé à Hobal.

[5] *Agh.*, II, 24; comp. *Mo'âwia*, 403-404; Wellhausen, *Reste*, 87; Snouck Hurgronje, *Feest*, 28, n. 2; la revue *Al-Mašriq*, 1913, p. 678, 679. Les *Ṣaḥâbîs* jurent également par les dieux qoraišites (A. Daoûd, *Sonan*, II, 45).

[6] Par exemple *Šo'arâ'*, 279, 8.

[7] Cf. *Yazîd*, 38, etc.

[8] Roi chrétien de Ḥîra à la Ka'ba (Ibn Faqîh, *Géogr.*, 19). Un autre Laḫmide y envoie les tribus de Bakr et Taghlib renouveler leur traité de paix (*Agh.*, IX, 178, bas). C'est la même tendance.

[9] Comp. pourtant *Berceau*, I, 320, n. 2; *Mo'âwia*, 397-399.

leur imposer au nom du Prophète des restrictions odieuses, inspirées par l'absolutisme et l'intolérance des ʿAbbâsides[1].

Quelle que soit la valeur de ces considérations, on devine malaisément les motifs qui pouvaient décider un rimeur chrétien, ʿAdî ibn Zaid, un citadin de Ḥîra, attaché à la chancellerie de Ctésiphon, à attester «le dieu de la Mecque», à côté de la croix[2]. Mais il importait aux polygraphes chauvins de la période ʿabbâside de montrer la puissance d'attraction, le rayonnement en dehors de l'Arabie du prétendu sanctuaire national[3].

Ibn Isḥâq, l'auteur de la célèbre *Sîra*, ne se faisait pas scrupule de fournir aux rimeurs de son temps le canevas de ḥadîth, destinés à figurer dans sa rédaction, après avoir été préalablement mis en vers, يُعطى الشعراء الاحاديث يقولون عليها الشعر (Ḏahabî, *Mîzân*, III, 22, comp. p. 21). Nombre de ces apocryphes ont été discrètement soulignés, ou même désavoués par son éditeur, l'honnête Ibn Hišâm. Un exégète se prétendait en mesure de citer 50,000 vers anciens à l'appui de ses gloses et commentaires qoraniques, ذكر انه يحفظ خمسين الف بيت من الشعر شواهد للقران. Allons-nous nous montrer plus crédules que Ḏahabî, lequel, après avoir cité le trait, ajoute en manière de corollaire la note critique فالله اعلم (*Mîzân*, III, 18)? *Credat Judæus Apelles!*

Avec une telle conception de la probité littéraire, quelle considération aurait pu empêcher les grammairiens, les auteurs de *gharîb*, d'expressions rares — lesquels s'accusent mutuellement de faux[4] — de remanier, d'interpoler les compositions des poètes chrétiens? Si ces morceaux, si les vers de ʿAdî ibn Zaid et de ses coreligionnaires préislamites peuvent prétendre à l'authenticité, il est permis d'y retrouver une indication que le dieu anonyme, le patron divin de la Kaʿba, se dissimulait derrière Allah, la divinité interpellée par tous les poètes de la préhistoire islamite. Au milieu de cette confusion, il suffisait aux chrétiens de s'abstenir des rites spécifiquement idolâtriques. C'est la solution adoptée par la *Sîra* pour expliquer l'attitude énigmatique des *ḥanîf*, toujours présentés comme très attachés au culte de la Kaʿba[5].

[1] Cf. l'aveu de Ḏahabî, *Mîzân*, II, 112.

[2] *Agh.*, II, 24, d. l.

[3] Cf. *Yazîd*, loc. cit. Le وَرَبِّ الحِلِّ والحَرَمِ du même ʿAdî; Boḥtorî, *Ḥamâsa* (Cheikho), nº 337, 1, ne désigne pas nécessairement le dieu de la Mecque. Comp. *Šoʿarâʾ*, 279, 8.

[4] Comp. Aboû Zaid, *Nawâdir* (éd. Beyrouth), 58, bas.

[5] Sans cesser d'être monothéistes. Chez des chrétiens, comme Aḫṭal, les serments païens

Pourquoi dénier la même perspicacité aux visiteurs chrétiens de la Mecque?

Dans les affaires de conscience, le régime qoraišite, les fortes têtes de la *Mala'* mecquoise ne se croyaient pas le droit d'intervenir. Abandonné à son naturel réaliste, le véritable Arabe ne devient ni sectaire, ni intolérant. Bien avant le Qoran, il a professé l'axiome : «pas de violence en matière de religion», لا اكراه في الدين[1]. Il s'est haussé jusqu'à ce libéralisme sans effort comme sans mérite de sa part.

Du *dîn*[2], de la religion, il s'était formé le concept le moins encombrant qu'il soit possible d'imaginer, et cela pour lui avoir conservé un caractère strictement particulariste et patriarcal. La réunion de plusieurs familles constituait un clan, une tribu. Il a donc admis que la pratique du culte pouvait englober les descendants d'un commun ancêtre, tous ceux qui avaient reçu la *waṣyya*[3]. Ce testament religieux de l'aïeul comprenait surtout des recommandations morales. Les pères au lit de la mort — comme le Jacob de la Bible — ont soin de la confirmer, de la promulguer à nouveau, en imposant aux leurs, en vertu de la *'azma* ou *monâšada*, obtestation solennelle, à laquelle personne ne pouvait se dérober, l'obligation de s'y conformer[4]. Voilà pourquoi le Scénite n'a jamais possédé de temples. Ses lieux de culte[5] sont la tente familiale — jouissant du droit d'asile — ensuite les مجلس قوم, encore appelés dans la langue ancienne مسجد قوم, les assemblées des anciens, des notables de la tribu[6]. C'est là qu'en dehors des rares réunions auprès du fétiche du groupe nomade, dressé dans l'enceinte sacrée du مشعر الحرام, s'exerce la liturgie si peu compliquée du culte litholâtrique des Arabes. Pour y être admis, il faut tenir par les liens du sang à la tribu ou lui être affilié à la suite de rites spéciaux. Non seulement le Sarracène de la préhégire n'a jamais soupçonné une religion universelle, mais il ne conçoit pas même la possibilité d'un culte dont les

sont de simples clichés littéraires (cf. *Mo'âwia*, 404); *Agh.*, VII, 173, 13.

[1] *Qoran*, II, 257.

[2] Qu'il confond avec mœurs, coutumes, les *mores majorum*, le *usus longævus*.

[3] Nous l'étudierons plus tard dans la religion préislamite.

[4] Pour ce point nous renvoyons à la même étude.

[5] Habituels, en dehors des rares *ḥaram* ou enceintes sacrées.

[6] Pour la synonymie *madjlis*, *masdjid*, voir notre *Ziâd ibn Abîhi*, 89, etc.

circonscriptions coïncident avec les limites d'une région géographique, en passant par-dessus les relations ethniques.

Le premier probablement parmi ses compatriotes, Mahomet dans son *'ahd* ou convention de Médine, ensuite dans les prolixes sourates, postérieures à l'émigration mecquoise, a émis la prétention d'établir la fraternité religieuse sur d'autres liens que ceux du sang, sans tirer pourtant les dernières conséquences contenues dans ce principe fécond. L'islam mondial [1] est un concept datant du califat, né au contact des révélations scripturaires [2]. Son éclosion devait être favorisée par la poussée des théories impérialistes et chauvines, présentant le peuple arabe comme destiné à recueillir l'héritage spirituel des nations devenues infidèles à leur mission :

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire [3].

On pensait, dans ce programme nationaliste, reconnaître la réalisation de cette promesse d'Allah : هو الذى جعلكم خلائف فى الارض «c'est Lui qui vous a établis sur cette terre les héritiers [4], les remplaçants des nations déchues» [5].

Le particularisme des concitoyens d'Aboû Sofiân et du Prophète n'entrevit jamais rien de pareil. Leur individualisme se refusait à admettre pour la religion un rôle qui ne fût pas étroitement national, contenu dans les limites des institutions qu'ils s'imaginaient tenir de l'ancêtre Qoṣayy, dans le *dîn Qoṣayy*, comme ils aimaient à s'exprimer. Avec ces principes, tout prosélytisme leur demeurait étranger. En traitant avec les chrétiens, ses concitoyens ou ses hôtes, le Qoraišite pouvait leur adresser, mais avec plus de logique et aussi moins d'acrimonie [6], le langage que Mahomet tiendra dans les débuts à ses compatriotes récalcitrants : «Je n'adore pas ce que vous adorez; de votre côté,

[1] Cf. Snouck Hurgronje, *Mohammedanism*, 45-46.
[2] Cf. *Mo'âwia*, 420-427.
[3] Voltaire, *Mahomet*, II, scène 5.
[4] Comp. *Qoran*, II, 137, et la fin de cette étude.
[5] *Qoran*, VI, 165; X, 15, 75; XXXV, 37.
[6] Sans les traiter d'infidèles, comme fait le *Qoran*, CIX, 1, lequel s'adresse ici à Qoraiš.

vous n'adorez pas ce que j'adore... vous avez votre religion et moi la mienne », لكم دينكم ولى دين (sourate CIX).

*
* *

A la fin de cette fastidieuse et décevante enquête, nous voici ramenés à notre point de départ. Après avoir péniblement interrogé les textes épars dans les diverses rédactions de la *Sîra*, dans les *Ṣaḥîḥ*, les *Sonan*, les *Mosnad* et leurs manipulations variées, avoir tourné et retourné l'énorme dossier traditionnel de la primitive histoire musulmane, nous pouvons nous rendre compte pourquoi, à l'encontre des affirmations hasardées de Wellhausen, le christianisme doctrinal s'est trouvé dans l'impossibilité d'exercer une influence prépondérante sur les débuts de l'islam, pendant la décade antérieure à l'hégire[1]. De la première jeunesse de Mahomet nous ignorons tout, à l'exception des discrètes allusions contenues dans la sourate XCIII (6-8). Nous ignorons si, comme le suppose l'*Evangelium infantiæ Mahumeti*, auquel les Ibn Isḥâq, les Ibn Hišâm, les Ibn Sa'd, etc., ont attaché leur nom, l'obscur orphelin hâšimite a entrepris des voyages en dehors des frontières de la Sarracène, si ces déplacements — nous n'aurons garde d'en nier la possibilité — l'ont mis en rapports intimes avec les chrétiens orientaux. Incidemment, la prolixe et très imprécise littérature, développée autour de la *Sîra*, nous a appris que, antérieurement à l'émigration médinoise, la religion du Christ se trouva assez mal représentée à la Mecque, tant pour le nombre que pour la qualité, pour la situation sociale, pour la valeur intellectuelle de ses adhérents. A travers les renseignements incohérents, déformés par les préjugés tenaces des compilateurs musulmans, nous n'avons pas réussi à découvrir la trace d'une organisation religieuse, d'une communauté chrétienne constituée parmi les étrangers, les *mercantis* fréquentant les bazars de la Mecque et les foires du Tihâma. Les évêques, les ecclésiastiques, prêtres, diacres, *qiss*, *šammâs*, etc., défilant dans ces récits sont des personnages de convention, inventés pour communiquer au récit une vie factice. Leur caractère officiel, leur rang dans la hiérarchie chrétienne, sont censés assurer plus de poids à leur intervention, apporter une pseudo-garantie d'impartialité à la révélation qoranique, à

[1] La seule en discussion. A Médine, l'influence prépondérante du judaïsme ne saurait être mise en question.

la mission du Prophète. Ne commettons pas l'imprudence de nous illusionner à cet égard. Ce n'est pas dans ces légendes qu'on trouvera des renseignements pour la future refonte de l'*Oriens christianus* de Lequien, la matière pour la rédaction d'une *Arabia sacra*.

Il ne peut donc être question d'une chrétienté indigène à la Mecque, si l'on ne consent à donner ce nom à une douzaine de Qoraišites authentiques et de *ḥalif* étrangers, affiliés aux clans mecquois, dont les textes nous permettent d'attester l'existence. En revanche, nombre d'esclaves, d'aventuriers, de marchands chrétiens, brocanteurs, débitants de vin, fixés temporairement ou de passage dans la métropole du Tihâma. En majorité des Abyssins, de condition servile, des manœuvres, hommes de peine, ou mercenaires enrôlés dans le contingent auxiliaire des Aḥâbîš[1], tenants du judéo-christianisme éthiopien. Mais tous demeurés isolés, sans direction spirituelle au point de vue religieux, séparés les uns des autres par les différences de langue, par l'opposition des intérêts, par l'antipathie de race et non moins par les divisions doctrinales, par les nombreux schismes qui déchiraient l'Église orientale, vers l'époque où l'empereur Héraclius patronnait la malheureuse combinaison du monothélisme. On se figure malaisément les Syro-Byzantins fraternisant, fusionnant avec les rudes Aḥâbîš, avec les grossiers compatriotes des Bilâl, des Aboû Rowaiḥa, des Waḥšî, qui peuplaient les bouges, les ergastules des *Ẓawâhir* ou faubourgs.

Ce n'est pas dans des milieux aussi mêlés, aussi incompétents que Mahomet avait chance de recueillir des informations précises sur le christianisme, le jour où s'éveilla sa conscience religieuse. Par ailleurs cet entourage si nettement « laïque », l'isolement doctrinal du Novateur, expliquent les tenaces illusions de la période mecquoise, les lacunes, les incohérences de sa christologie, les hésitations, les évolutions de son intelligence tumultueuse, abandonnée à ses propres inspirations. L'arrivée à Médine commencera à lui ouvrir les yeux, il s'y heurta à l'opposition des Juifs. Si dans sa ville natale il lui avait été donné de consulter des interprètes autorisés des croyances évangéliques, de fréquenter des chrétiens moins indifférents que le commun des trafiquants, moins ignorants en matière doctrinale, Mahomet n'aurait pu persister aussi

[1] Voir le mémoire que nous avons consacré aux Juifs.

longtemps à confondre les deux confessions *scripturaires*, à se croire d'accord avec eux dans sa campagne monothéiste. La *Diaspora* médinoise se chargea de le détromper brutalement. Mais bientôt ses succès militaires et politiques, la découverte de la légende d'Abraham, père d'Ismaël, ancêtre de la race arabe et fondateur de la Ka'ba, le déterminèrent à prêcher une religion indépendante, à restaurer, assurait-il, «la religion d'Abraham»[1], lequel «ne fut ni juif ni chrétien, mais *ḥanîf*, sans être polythéiste»[2]. S'adressant aux disciples de Mahomet, Allah leur manifeste son dessein à cet égard, ainsi que la déchéance des Juifs et des Chrétiens, anciens dépositaires de la révélation : «Voici que nous vous avons établis, vous, la nation élue أُمَّةً وَسَطًا, pour devenir devant les hommes les témoins (de la vérité) comme le Prophète est votre témoin»[3]. Nous avons montré ailleurs[4] comment l'islam «finira par devenir une adaptation du mosaïsme postérieur[5] *ad usum Arabum*».

H. Lammens.

[1] *Qoran*, II, 129. Les Nadjrânites font d'Abraham un chrétien (Ibn Hišâm, 384, 1).

[2] *Qoran*, II, 129, 134.

[3] *Qoran*, II, 137.

[4] *Adaptation*, 186; comp. Renan, *Marc-Aurèle*, 633, «une édition du judaïsme, accommodé au goût des Arabes».

[5] Ou talmudique.

DEUX POINTS

DE SYNTAXE ÉGYPTIENNE

PAR

M. CHARLES KUENTZ.

La syntaxe est chose susceptible entre toutes de varier à l'infini d'une langue à une autre : la mentalité et les habitudes intellectuelles particulières à chaque peuple lui impriment un caractère individuel et original. C'est ce qui la rend souvent difficile à bien comprendre. Aussi, lorsque la philologie constitue la grammaire de telle ou telle langue, ce sont toujours les chapitres relatifs à la syntaxe qui mettent le plus de temps à s'établir. Il y a entre autres une question particulièrement embarrassante à étudier, en raison de sa complexité et de sa subtilité : celle de la valeur des différentes formes verbales, soit en elles-mêmes, soit dans leur rapport les unes avec les autres. En un mot, c'est le problème, toujours délicat, de l'aspect verbal.

L'égyptien ne fait pas exception à la règle : il reste dans sa syntaxe beaucoup de points obscurs; le problème de l'aspect verbal, en particulier, est loin d'y être résolu. Les quelques remarques qui vont suivre se meuvent justement dans cet ordre d'idées. Il s'agit d'étudier et, si possible, de préciser certaines valeurs des deux temps fondamentaux du verbe égyptien : le parfait et l'imparfait. Ces appellations, prises dans le sens que leur donnent les grammaires sémitiques, semblent bien être, somme toute, les plus commodes pour désigner les formes verbales 𓄔𓅓𓈖𓆑 et 𓄔𓅓𓆑. En effet, le rapport qui existe entre le parfait et l'imparfait des langues sémitiques équivaut sensiblement à celui que l'on reconnaît entre le temps 𓄔𓅓𓈖𓆑 et le temps 𓄔𓅓𓆑.

Or justement les faits syntactiques relevés ici pour l'égyptien ont des analogues dans les langues sémitiques : certaines particularités de l'emploi du parfait ou de l'imparfait se retrouvent exactement en arabe, par exemple, ou

en hébreu. Cette coïncidence entre l'égyptien et le groupe congénère des langues sémitiques est tout à fait remarquable; elle jette une vive lumière sur certaines questions difficiles et à ce sujet il faut remarquer combien de services rend souvent la méthode comparative. Des phénomènes grammaticaux qui, étudiés en égyptien seulement, auraient paru bizarres et peu compréhensibles, s'éclairent d'un jour tout nouveau si on les met en parallèle avec des phénomènes similaires dans des langues apparentées.

Cependant il va de soi que les rapprochements établis entre le parfait et l'imparfait égyptiens, d'une part, et, d'autre part, le parfait et l'imparfait sémitiques ne sauraient avoir qu'une valeur théorique et psychologique. En effet, au point de vue de l'étymologie, le correspondant égyptien du parfait sémitique est, comme on sait, le temps [hiéroglyphes]; ce temps d'ailleurs a perdu très tôt sa valeur primitive. Quant au temps qui correspondrait étymologiquement à l'imparfait sémitique, il n'existe pas en égyptien.

Cette restriction indispensable une fois faite, il n'y a aucun inconvénient à appeler parfait et imparfait les deux temps fondamentaux de la conjugaison égyptienne, car au point de vue sémantique قَتَلَ, קָטַל correspond exactement à [hiéroglyphes], et يَقْتُلُ, יִקְטֹל à [hiéroglyphes].

Je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance à M. Loret, qui a suggéré le présent travail et dirigé mes recherches.

I. — LE PARFAIT À VALEUR DE FUTUR.

A. — FUTUR ABSOLU.

Ouvrons une grammaire hébraïque ou arabe au chapitre de la syntaxe qui traite du parfait. Nous y voyons que, dans certains cas, ce temps peut recevoir, entre autres valeurs, celle de futur. Cela se produit notamment lorsque le sujet parlant «a une telle certitude de l'accomplissement d'un acte à venir qu'il peut déjà le considérer comme réalisé»[1]. «Le parfait peut servir à énoncer une action dont l'exécution est encore à venir, si l'on veut faire sentir que celui qui parle regarde la chose comme décidément résolue ou certaine,

[1] J. Touzard, *Grammaire hébraique*, 3e édition, Paris, 1911, § 145 *f*, p. 176.

comme un fait accompli dans son idée[1]. » Tel est le phénomène en hébreu : en arabe, il en va de même. Le parfait sert à indiquer souvent « un fait dont la réalisation dans l'avenir est si certaine qu'on peut le décrire comme ayant déjà eu lieu »[2]. Cette valeur de futur absolu et inconditionnel s'attache au parfait dans trois cas principaux :

1° Dans les discours prophétiques de ceux qu'anime l'esprit divin et, d'une façon générale, dans les prédictions solennelles;

2° Dans les engagements que l'on prend (soit dans les serments, soit dans les traités ou les contrats);

3° Et enfin même dans l'expression de résolutions définitives, d'intentions fermes.

Or il n'est pas impossible de trouver des exemples de ce triple emploi dans la littérature égyptienne de toutes les époques, soit dans des textes profanes, soit surtout dans des textes religieux.

Dans la Stèle du Songe, on nous raconte, au début, que le pharaon eut, avant son avènement, une vision prophétique : deux serpents se présentèrent à lui en songe, l'un à droite, l'autre à gauche. Après ce rêve difficile à interpréter, il en eut heureusement un second, plus explicite : les serpents s'offrirent de nouveau à ses yeux, en disant[3]:

Tu as la terre du Sud : *tu conquerras* la terre du Nord; le vautour et le cobra se dresseront sur ton chef; la terre te sera donnée dans sa longueur et sa largeur; aucun autre ne partagera avec toi.

Tout ce récit a un caractère religieux et prophétique très marqué : on ne s'étonnera donc pas que le parfait ait une valeur de futur que tout le

[1] S. Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, 4e édition, Bâle-Genève-Lyon, 1884, § 474, p. 247.

[2] W. Wright, *A grammar of the arabic language*, 3e édition, Cambridge, 1898, vol. II, § 1 c.

[3] *Stèle du Songe*, lignes 5-6.

contexte d'ailleurs rend évidente. Au moment où nous reporte le début de l'inscription, le pharaon n'a pas encore établi sa domination sur l'ensemble du pays : il ne règne que dans la Haute-Égypte (« tu as déjà la terre du Sud »). C'est le reste du récit qui nous montre comment, parti de son territoire primitif, il conquiert peu à peu toute la vallée du Nil. Par conséquent, on ne peut songer à traduire le parfait comme un véritable passé : « tu as conquis ». C'est bien un futur énergique, un *futurum propheticum*, comme le parfait דָּרַךְ dans cette phrase d'oracle : דָּרַךְ כּוֹכָב מִיַּעֲקֹב « une étoile *sortira* de Jacob » (*Nombres*, XXIV, 17)[1]. Après tout, Racine ne faisait que reprendre inconsciemment ce procédé, lorsqu'il prêtait au grand prêtre Joad animé de l'esprit prophétique les vers[2] :

> Comment en un plomb vil l'or pur *s'est-il changé?*
> . . . .
> De son amour pour toi ton Dieu *s'est dépouillé.*
> . . . .
> Le Seigneur *a détruit* la reine des cités, etc.

Si nous passons à des textes religieux, nous rencontrons plus fréquemment des cas du même genre; et la chose n'a rien d'étonnant.

Dans un texte funéraire de la XIIe dynastie[3], se trouve, en fin de chapitre, la conclusion suivante :

(4) (5)

Celui qui peut dire ce chapitre, il entrera dans l'Occident après être sorti : mais quiconque ignorera ce chapitre, ni il n'entrera ni il ne sortira, par suite de son ignorance.

L'opposition est ici intéressante à constater entre le futur ordinaire exprimé par l'imparfait et le futur emphatique et prophétique rendu par les parfaits et . Comment peut-on l'expliquer? C'est que le châtiment du coupable est plus important à méditer pour le lecteur que la

[1] Cf. J. Touzard, *Grammaire hébraïque, loc. cit.*

[2] *Athalie*, vers 1142 et seq. (acte III, sc. 7).

[3] Sarcophage de Mentouhotep. Publié dans Lepsius, *Aelteste Texte des Todtenbuchs*, pl. 19, l. 60-61.

[4] Il n'y a peut-être pas de lacune.

[5] Ou ; le signe est mutilé.

récompense de l'élu : il faut insister sur les dangers auxquels expose l'ignorance, beaucoup plus que sur les avantages que procure la connaissance des préceptes religieux. Aussi le ton se fait-il plus pressant, plus prophétique dans la seconde phrase, celle qui nie, que dans la première, celle qui affirme.

Dans le *Livre de l'Am-Douat* (recension abrégée), il est question, à un certain moment, de la septième heure de la nuit, c'est-à-dire de la septième région des enfers. Les morts, dans leur passage, y sont exposés à de multiples et terribles dangers : mais l'homme qui connaît ce chapitre de l'ouvrage ne succombera pas au milieu de tous ces périls menaçants. Voici le texte du Papyrus de Leyde n° 71 (lignes 76-77) :

L'âme de celui qui sait cela *ne sera pas livrée* aux violences des dieux qui habitent ce cercle [1].

Le parfait du verbe indique évidemment un ton d'oracle, très naturel dans un livre religieux. Il en est de même du verbe פָּרִיתָה dans la phrase suivante : פָּרִיתָה אוֹתִי יהוה « tu me *délivreras*, ô Yahweh! » (*Psaumes*, xxxi, 6)[2].

Une formule semblable se trouve au *Livre des Morts*, à la fin du chapitre clxxvi. La voici, d'après le Papyrus de Nou (dernière rubrique) :

Celui qui connaît ce chapitre, il sera un Lumineux parfait : il ne *mourra* point une seconde fois dans l'autre monde.

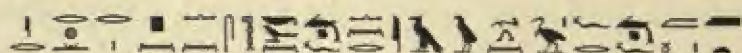
La valeur de futur que reçoit ici le parfait ne peut être révoquée en doute. Il s'agit bien de l'avenir, et non du passé; mais, grâce à l'emploi du parfait, cet avenir est prédit avec une assurance dogmatique qui ne doit laisser de place, en l'âme du croyant, pour aucun doute. De même, dans la prophétie suivante (*Isaïe*, v, 13), le parfait גָּלָה donne au fait prévu un caractère de certitude absolue : לָכֵן גָּלָה עַמִּי « c'est pourquoi mon peuple *sera emmené* captif » [3].

[1] Même texte dans le papyrus du Louvre 3071 (cf. P. Pierret, *Études égyptologiques*, 2e livraison, p. 115).

[2] Cf. J. Touzard, *loc. cit.*

[3] Cf. S. Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, § 474, p. 247.

Voici un exemple d'une tournure identique : il est tiré lui aussi du *Livre des Morts*[1] :



Celui qui connaît ce chapitre, — son corps *ne sera point détruit*, son âme *ne sera point écartée* de son corps, en vérité.

Les deux parfaits et expriment le futur avec énergie, comme dans l'exemple précédent. Le lecteur n'aura pas à s'y tromper : ce n'est pas une prophétie en l'air, c'est une prédiction qui se réalisera sans aucun doute, «en vérité».

Le parfait égyptien peut encore servir à rendre l'idée du futur dans le cas d'un engagement pris. Tout d'abord, voici deux exemples où il s'agit spécialement d'un serment.

Le propriétaire d'un tombeau de l'Ancien Empire[2], , le chef de domaine Meni, déclare solennellement qu'une récompense attend les gens qui respecteront sa dernière demeure et prédit au contraire les pires châtiments à ceux qui pourraient la profaner[3]. Voici d'abord les promesses envers les hommes de bonne volonté (inscription sur une paroi du tombeau) :



Voici maintenant le passage qui fait pendant à celui-là (inscription d'un linteau de porte) :



La traduction de ce dernier passage éclairera le premier, car il saute aux yeux que l'un est l'antithèse de l'autre :

Que le crocodile soit contre lui dans l'eau, que le serpent soit contre lui sur la terre, — celui qui fera une chose (mauvaise) contre cela (= qui dégradera ce tombeau).

[1] *Chapitre 89*, d'après la recension saïte (*Todtenbuch*, éd. Lepsius, chap. 89, col. 7); le passage manque dans les recensions antérieures.

[2] Kurt Sethe, *Urkunden des Alten Reichs*, I, p. 23.

[3] Je dois cet exemple à la gracieuse obligeance de M. Loret.

Par suite, il faut comprendre ainsi la première inscription :

Tout homme qui m'a fait cela (ce tombeau) sans acte répréhensible contre moi — soit à titre d'ouvrier, soit à titre de carrier — *je le satisferai* (*récompenserai*).

Il faut traduire le parfait par un futur et non par un passé, car il s'agit bien de l'avenir : le contexte le montre (remarquer le participe futur[1] dans le passage parallèle). D'ailleurs nous avons affaire ici à un de ces textes ayant trait à la «préservation de la propriété funéraire» : or, dans ce genre de documents, le défunt énonce toujours des récompenses ou des punitions pour les générations futures, suivant leur conduite. L'emploi du parfait pour exprimer un événement à venir donne à la phrase un ton solennel qui est de mise en la circonstance. L'engagement que prend le propriétaire du tombeau, Meni, vis-à-vis des gens bien intentionnés n'est pas engagement à la légère : ces gens peuvent et doivent être sûrs de leur récompense.

La Stèle de Piankhi raconte, parmi différents faits d'armes du pharaon, la réduction du roitelet , révolté dans sa ville de , Hermopolis. Le rebelle, une fois définitivement vaincu, vient demander sa grâce au pharaon qu'il a offensé; il fait sa soumission à Piankhi en ces termes[2] :

... O Horus maître du palais, c'est ta puissance qui a fait cela contre moi; je suis désormais un des esclaves du roi, soumis à des redevances pour le trésor...

Et il ajoute[3] :

Le début est mutilé, mais le sens est assez clair :

... leurs[4] redevances : je t'en *ferai* encore plus qu'eux!

Le chef d'Hermopolis n'a jamais été soumis à Piankhi avant le moment où se place cette histoire : il n'a pas encore eu l'occasion de payer au trésor pharaonique des redevances, et le parfait n'indique nullement une action passée. Il est employé au contraire pour annoncer solennellement une action

[1] C'est sous ce nom plus exact et plus précis que M. Loret, à ses cours de l'Université de Lyon, désigne le temps « », qu'on appelle habituellement «adjectif verbal».

[2] *Stèle de Piankhi*, l. 55-56.

[3] *Ibid.*, ligne 57.

[4] Celles des esclaves du roi, , nommés à la ligne 56.

future à laquelle le vassal s'engage par serment. Il en va de même du parfait خَامَرَتْ dans la phrase suivante : «je آلَيْتُ لَا خَامَرَتْنِي ٱلْخَمْرُ مَا عَلِقَتْ رُوحِي بِجِسْمِي jure que le vin ne m'*enivrera* point, tant que mon âme restera dans mon corps»[1].

Il faut ajouter le cas où l'engagement est pris non plus dans un serment proprement dit, mais dans un traité, un marché ou une convention. Aussi bien trouve-t-on dans un papyrus de Kahun de la XVIIIe dynastie (Pap. Berlin n° 9784) la phrase suivante (lignes 26-27)[2] :

[illegible]

[illegible]

Par Amon! par Pharaon! s'il y a chômage durant les deux journées que je te donne en retour de l'esclave Henou-it, *je t'en paierai* l'équivalent pièce pour pièce.

L'emploi du parfait [illegible] dans cette clause de traité donne plus de force à l'engagement pris : la promesse faite par l'une des parties à l'autre est formelle, on peut considérer sa réalisation comme un fait aussi certain, aussi effectif, que le serait un fait passé. Le caractère solennel de la déclaration est prouvé par la présence de la formule de serment au début de la phrase : «Par Amon! par Pharaon!...». C'est de la même façon que l'arabe emploie les parfaits قَبِلْتَ, سَتَرْتَ et أَمْسَكْتَ dans la convention suivante : فَأَعْطِنَا ٱلْأَمَانَ عَلَى خَلَّتَيْنِ إِمَّا أَنَّكَ قَبِلْتَ مَا أَتَيْنَاكَ بِهِ وَإِمَّا سَتَرْتَ وَأَمْسَكْتَ عَنْ أَذَانَا حَتَّى نَخْرُجَ مِنْ بِلَادِكَ «donne-nous donc une assurance formelle de l'une ou l'autre de ces conditions : ou bien tu *accepteras* nos propositions, — ou bien tu les *tiendras* secrètes, et tu *éviteras* de nous faire aucun mal jusqu'à notre départ de ton pays»[3].

Outre les prophéties et les engagements, un troisième cas est à envisager : celui où le parfait sert à exprimer une intention ferme, une résolution. Des exemples de ce genre se rencontrent en égyptien. Le début du Papyrus d'Orbiney nous montre les deux frères Anpou et Bataou en train de travailler dans leurs terres. Le frère aîné envoie son cadet chercher des semences à la ferme, et l'attend dans son champ, car le temps presse : la terre toute labourée est prête

[1] Cf. W. Wright, *A grammar of the arabic language*, vol. II, § 1 e.

[2] Alan H. Gardiner, in *Zeitschrift*, t. XLIII (1906), p. 30 (texte), 32 (traduction) et 33 (commentaire).

[3] Cf. W. Wright, *loc. cit.*

pour les semailles. Bataou se hâte donc d'exécuter l'ordre de son aîné. Arrivé à la maison, il trouve sa belle-sœur occupée à sa toilette. Le conte ajoute[1] :

Il lui dit : « Lève-toi! donne-moi des grains : *je veux courir* au champ! ».

Le parfait a donc ici même valeur que le parfait נָתַתִּי dans une phrase telle que : נָתַתִּי כֶּסֶף הַשָּׂדֶה « *je veux donner* l'argent pour le champ » (*Genèse*, XXIII, 13)[2].

Dans le même *Conte des deux Frères*, il est souvent question de , c'est-à-dire « rendre réponse », au sens de « tirer vengeance » des crimes commis. Une première fois[3], lorsque les deux frères sont séparés par le fleuve plein de crocodiles, Bataou déclare qu'il va se retirer dans la solitude. Là, il placera son cœur sur un arbre; mais, un jour, l'arbre sera coupé : son frère aîné devra chercher alors ce cœur et le mettre dans une tasse d'eau. (sic) « certainement (ajoute Bataou), je revivrai, rendant ma réponse pour le crime commis ». Plus tard[4], Bataou rencontre les dieux de l'Ennéade qui lui donnent des nouvelles de son frère aîné. « Ton frère, lui disent-ils, a tué sa femme, , et ainsi tu lui rends réponse de tous les crimes commis contre toi ». Enfin, au moment voulu, Anpou tient sa promesse : il se met à la recherche du cœur de son frère; il finit par le trouver et rend la vie à Bataou qui aussitôt songe à tirer vengeance de sa femme. Il se transformera en taureau et tous deux partiront pour la résidence royale :

Tu t'assiéras sur mon dos et, quand le soleil se lèvera, nous serons à l'endroit où se trouve ma femme : et je *rendrai* réponse (de tout le mal qui m'a été fait)[5].

Ici le parfait a très nettement un sens de futur, car tout le contexte parle d'événements à venir, qui ne se produiront que dans la suite du

(1) *Papyrus d'Orbiney*, II, 10, à III, 1.

(2) Cf. S. Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, § 474, p. 247.

(3) *Papyrus d'Orbiney*, VIII, 5-6.

(4) *Ibid.*, IX, 5.

(5) *Ibid.*, XIV, 6-7.

récit. Il faut d'ailleurs le remarquer : si tous les verbes de la phrase ont une valeur de futur, le verbe «je rendrai réponse» est le seul qui ait été mis au parfait. Quelle en est la raison? L'action capitale aux yeux de Bataou, le but final du roman, c'est de tirer vengeance de la femme désobéissante et criminelle. Dès lors le verbe qui exprimait ce fait essentiel devait être mis en relief : le meilleur moyen était de l'employer au parfait, à ce temps qui indique bien une intention ferme, une volonté énergique : «Oui, *je veux tirer* alors ma vengeance...». Identique est la valeur du parfait أَقَمْتُ dans la déclaration : وَٱللّٰهِ لَا أَقَمْتُ بِمَكَّةَ «par Dieu! *je ne veux point rester* à La Mecque!»[1].

B. — FUTUR CONDITIONNÉ.

Nous avons vu jusqu'ici le parfait employé pour exprimer un acte à venir et dont la réalisation n'est subordonnée à aucune condition. Un cas très voisin est celui où le parfait sémitique sert à énoncer, dans l'apodose d'une phrase conditionnelle, le fait qui se produira sûrement si se trouve remplie la condition exprimée dans la protase. Le parfait a donc ici encore une valeur de futur énergique. Voici un exemple pour l'hébreu : וְאִם־יְמִיתֻנוּ וָמָתְנוּ «et s'ils nous tuent, *nous mourrons*» (*II Rois*, VII, 4)[2]. De même, pour l'arabe : إِنْ فَعَلْتَ ذٰلِكَ هَلَكْتَ «si tu fais cela, *tu périras*»[3]. Mais, ajoutent les grammaires sémitiques, la protase n'est pas nécessairement une proposition conditionnelle proprement dite, avec particule «si» exprimée : elle peut tout aussi bien être un imparfait sans conjonction, ou un impératif, etc., et ces formes verbales prennent alors une valeur conditionnelle. Or des cas de ce genre se retrouvent en égyptien.

Dans la première partie de la phrase, on peut avoir par exemple un impératif. Le Papyrus Ebers donne une recette pour empêcher les cils déviés de repousser après avoir été arrachés. Voici la conclusion :

Applique (la préparation) à la place de ce cil, une fois qu'il est arraché : il ne *repoussera* point[4].

[1] Cf. W. WRIGHT, *loc. cit.*

[2] Cf. J. TOUZARD, *op. cit.*, § 406 *d.*

[3] Cf. W. WRIGHT, *op. cit.*, vol. II, § 6 *b.* D'ailleurs le français emploie lui aussi une tournure perfective quand il veut présenter un fait futur comme indubitable ou fatal; on pourra dire par exemple : «si tu fais cela, tu es perdu».

[4] *Papyrus Ebers*, LXIII, 17-18.

L'impératif « place » est ici le succédané d'une proposition subordonnée conditionnelle « si tu places »; dans l'apodose nous avons le parfait dont la valeur est celle d'un futur énergique. Par conséquent, la construction est tout à fait pareille à celle de la phrase suivante : הַרְאֵנוּ נָא......וְעָשִׂינוּ « fais-nous voir..... et nous userons de grâce envers toi » (*Juges*, I, 24)[1].

Il est d'ailleurs remarquable que, sur l'original, le signe dans le groupe n'est pas tracé à l'encre noire comme tout le corps de la recette, mais à l'encre rouge, comme la rubrique qui se trouve immédiatement après et qui indique le début d'une nouvelle recette. L'explication de ce fait ne peut être que celle-ci. Le scribe avait écrit par inadvertance et oublié le signe caractéristique du parfait. Puis il avait changé d'encre et avait déjà écrit ou s'apprêtait à écrire, à l'encre rouge, la rubrique de la recette suivante : « autre formule... ». A ce moment, il s'aperçut de son omission et, sans penser à changer d'encre, il ajouta le signe . C'est donc qu'il le jugeait indispensable. En d'autres termes, le parfait n'est pas employé ici au hasard : il a, dans ce passage, une valeur toute particulière, que l'imparfait eût été incapable de rendre. Le rédacteur de la recette était sûr qu'elle était infaillible et tenait à communiquer sa conviction aux lecteurs.

Plus loin[2], le même recueil médical présente consécutivement deux phrases du même genre; mais ici la protase ne contient plus un verbe à l'impératif : c'est le temps qui est employé. Il s'agit de deux recettes pour « empêcher un serpent de sortir de son trou » :

Les verbes et sont ici des sortes d'ablatifs absolus à valeur conditionnelle (*positâ tilapiâ = si posita erit tilapia*). On peut donc traduire :

Si l'on pose un *Tilapia nilotica* desséché à l'entrée de son[3] trou, *il n'en sortira point.* — Autre recette : si l'on pose du natron à l'entrée du trou, *il ne sortira point.*

Il est digne d'attention que le scribe auteur du Papyrus Ebers, toujours économe de son temps et de son papyrus, a, dans la recette complémentaire,

[1] Cf. S. Preiswerk, *op. cit.*, § 478, 2 α.
[2] *Papyrus Ebers*, XCVII, 18-19.
[3] C'est-à-dire : du serpent, , nommé dans la phrase précédente (l. 18).

celle du natron, supprimé plusieurs mots : le pronom-affixe après le substantif , l'adverbe à la fin de la phrase; — mais il n'a pas osé toucher au verbe qu'il aurait pu, au besoin, alléger de son . Le parfait était donc bien là parce qu'il devait y être, parce qu'il donnait plus d'assurance à la prédiction, comme le parfait נִפְקְחוּ dans la phrase : בְּיוֹם אֲכָלְכֶם מִמֶּנּוּ וְנִפְקְחוּ עֵינֵיכֶם «le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront» (*Genèse*, III, 5)[1].

Un dernier cas peut se présenter enfin : la proposition conditionnelle de la protase peut être remplacée par un simple participe :

Celui qui se dissipe toute la journée, — celui-là *n'aura pas* un moment de bon!
Celui qui s'amuse toute la journée, — celui-là *ne fondera pas* de foyer[2]!

Les parfaits et indiquent le futur avec une nuance solennelle et dogmatique qui est bien dans le ton habituel du vénérable Ptah-hotep. Il en est de même du verbe بَلَغَ dans la phrase suivante, où la protase est une proposition relative (dans le Papyrus Prisse, ce sont des participes et , ce qui est presque la même chose) : مَنْ كَتَمَ سِرَّهُ بَلَغَ مُرَادَهُ «celui qui garde son secret *atteindra* son but»[3].

Il est curieux de remarquer que le copte lui-même n'ignore pas la construction que nous venons d'étudier en égyptien. Il peut employer de même le parfait pour indiquer un événement à venir, dans l'apodose d'une phrase dont la protase est une proposition conditionnelle. C'est d'ailleurs un usage propre au sahidique, et là même assez rare. Il n'en mérite pas moins d'être signalé, d'autant plus que l'analogie avec les cas similaires relevés soit dans les langues sémitiques, soit en égyptien même, le fait mieux comprendre. Voici un exemple de cet emploi qui, jusqu'à présent, n'avait pas reçu d'explication satisfaisante : ⲉϣⲱⲡⲉ ⲙⲉⲛ ⲁⲥⲧⲁⲩⲉ ⲕⲁⲣⲡⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲧⲓⲕⲉⲣⲟⲙⲡⲉ ⲁⲕⲕⲁⲁⲥ «s'il porte fruit cette année, *tu le laisseras*» (*Luc*, XIII, 9)[4].

[1] Cf. S. Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, § 464 *b* 3.

[2] *Papyrus Prisse*, XII, 4-5. La restitution est due à M. E. Dévaud, *Les maximes de Ptahhotep*, Fribourg, 1916.

[3] Cf. W. Wright, *op. cit.*, § 6 *b*.

[4] Cité par Stern, *Koptische Grammatik*, Leipzig, 1880, p. 215.

Il faut d'ailleurs remarquer que des phénomènes similaires peuvent se rencontrer en d'autres langues. Voici quelques vers de Virgile intéressants à cet égard :

...............Tamen hæc quoque si quis
inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
exuerint silvestrem animum cultuque frequenti
in quascumque voles artes haud tarda sequentur.

«Cependant, si on les greffe (ces arbres sauvages), ou si, en les transplantant, on les confie à des fosses ameublies, *ils dépouilleront* leur caractère sauvage, et, grâce à une culture assidue, ils se plieront sans tarder à toute méthode voulue [1].»

Le futur *antérieur* «*exuerint*» indique ici l'action comme *déjà réalisée* au moment de la greffe ou de la transplantation : cela donne plus de vivacité à l'exposition en même temps que cela affirme d'une façon plus énergique l'efficacité de la méthode.

C. — FUTUR DÉSIDÉRATIF.

Une dernière nuance du parfait à valeur de futur, dans les langues sémitiques, est la nuance qu'on peut appeler optative ou désidérative. Le parfait arabe, par exemple, sert à exprimer «un événement dont on désire la réalisation. C'est pourquoi le parfait est d'un usage constant dans les souhaits, les prières, les imprécations... Il a aussi ce sens après la négation لا [2].» Le parfait hébreu sert de même à «exprimer une attente» [3].

Or, dans un fragment de chanson érotique conservé sur un ostracon, nous trouvons ce vœu d'un amoureux ardent :

Ah! si j'étais la négresse sa suivante! Oui, je *verrais* la couleur de toutes ses chairs [4]!

[1] Ces vers sont tirés des *Géorgiques*, chant II, vers 49-52.

[2] W. Wright, *op. cit.*, § 1 *f*.

[3] S. Preiswerk, *op. cit.*, § 474.

[4] Ostracon n° 25218 du Musée du Caire, lignes 13-14.

Le parfait «je *verrais!* oh! que je *voudrais voir!*» montre la vivacité du désir, ce que ne ferait pas un simple imparfait «puissé-je voir!». De même le parfait رَحِمَ donne plus de force à un souhait comme : رَحِمَهُ ٱللَّهُ تَعَالَى «que Dieu tout-puissant ait pitié de lui!»[1].

Dans la stèle de Piankhi, on nous raconte la visite que le roi de ce nom rendit au dieu Râ d'Héliopolis, lors de son passage dans cette ville. Il monta l'escalier d'honneur, pénétra seul dans le sanctuaire et contempla son père Râ. Son adoration terminée, il referma les battants de la porte, tira les verrous, et y apposa son sceau royal. Puis, se tournant vers les prêtres, il leur dit :

Moi, j'ai vérifié le sceau. *Qu'*aucun autre n'y *entre*, parmi tous les rois qui existeront[2]!

Le participe futur[3] prouve que se rapporte à l'avenir, et non au passé. Ce parfait rend donc un désir, un souhait très vif, un ordre presque du roi Piankhi aux prêtres de Râ. Remarquons qu'il est précédé de la négation. Nous avons vu qu'en arabe justement le parfait reçoit une valeur désidérative spécialement après la négation لَا. Un parallèle exact au verbe de la stèle éthiopienne est donc fourni par le verbe لَقِيتُمْ de la phrase suivante : لَا لَقِيتُمْ مَا بَقِيتُمْ ضُرًّا «*que* jamais vous ne *rencontriez* de malheur en chemin, tant que vous vivrez!»[4].

A propos de ce cas de parfait vétatif précédé de la négation, il est curieux de voir que, pour exprimer un souhait négatif, pour rendre une défense, le copte se sert également de son parfait précédé de la négation ⲙ̄ⲡⲉ[5]. Exemple : ⲟⲩⲏⲣⲡ ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲥⲓⲕⲉⲣⲁ ⲙ̀ⲡⲉⲧⲉⲛⲥⲱⲟⲩ «vous ne boirez ni vin ni boisson enivrante» (*Lévitique*, X, 9). C'est donc un phénomène analogue à l'emploi du parfait du subjonctif, en latin, au lieu du présent, dans les défenses : *Ne feceris* «ne fais pas».

[1] Cf. W. Wright, *loc. cit.*

[2] *Stèle de Piankhi*, l. 105.

[3] Sur cette dénomination, cf. *supra* p. 237, note 1.

[4] Cf. W. Wright, *A Grammar of the arabic language*, *loc. cit.*

[5] A. Mallon, *Grammaire copte*, 2e édition, Beyrouth, 1907, § 244 («futur prohibitif»).

II. — THÉORIE DES TEMPS CONSÉCUTIFS.

En hébreu, lorsqu'on a à exposer une série de faits qui ne sont pas isolés et indépendants les uns des autres, mais qui ont au contraire entre eux un lien logique ou chronologique, on aime à en faire une sorte de chaîne continue en réunissant le verbe de chaque proposition à la proposition précédente au moyen de la particule ו «et». C'est ce qu'on appelle le ו «consécutif», par opposition au ו «copulatif» qui signifie également «et», mais qui n'a pas de valeur plus précise que celle d'une simple conjonction de coordination. Si la narration demande l'emploi du parfait, l'habitude est de n'employer ce temps que dans la première phrase : dans toutes les autres on emploiera l'imparfait précédé du ו; c'est ce qu'on appelle «l'imparfait consécutif». Inversement, si le temps voulu pour l'exposition des faits est l'imparfait, seul le verbe de la première phrase sera mis à ce temps : tous les autres seront au parfait précédé du ו; ce sont des «parfaits consécutifs». En un mot, on n'emploie la forme verbale convenable qu'en tête de la narration : et les formes verbales suivantes adoptent la même valeur que cette première. Le verbe initial est pour ainsi dire l'armature musicale de l'ensemble, c'est lui qui donne le ton à tout ce qui suit[1].

A. — PARFAIT CONSÉCUTIF.

Dans ce premier cas, l'hébreu présente une série de verbes reliés par ו et dont le premier est à l'imparfait, et le suivant ou les suivants au parfait : ceux-ci, au point de vue du sens, équivalent absolument à l'imparfait qui les commande. «La notion dominante, quant au temps, étant suffisamment marquée par le premier verbe, ceux qui suivent se subordonnent pour le sens à cette direction première et générale, et ajoutent en outre à la diction la modification de leur caractère particulier... Ce ו a le sens et l'effet de ne pas seulement enfiler ces verbes en les attachant l'un à l'autre, mais d'établir entre eux une consécution, c'est-à-dire un rapport logique d'antécédent et de conséquent. De là son nom de ו consécutif. Ce rapport peut être celui d'une

[1] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 391 β; cf. également S. Preiswerk, *op. cit.*, § 142.

stricte conséquence, rapport de l'effet à la cause ou à la condition dont il dépend; mais il peut aussi être envisagé dans le sens plus général d'une consécution d'actions qui découlent l'une de l'autre d'une manière quelconque jusqu'à indiquer le lien logique plus ou moins étroit de la suite historique, marquant des faits qui se suivent l'un l'autre dans le temps [1]. »

Or un procédé de ce genre peut se retrouver en égyptien.

Le Naufragé dont M. Golénischeff a rendu au jour les aventures nous rapporte le langage qu'il tint au Serpent, roi de l'île enchantée, pour le remercier de ses bontés. Il lui promettait, une fois rentré dans sa lointaine patrie et sauvé des périls de la mer, de lui faire envoyer des parfums de prix; en outre il s'engageait à vanter sa gloire parmi ses compatriotes et même devant le Pharaon. Il ajoutait :

[hiéroglyphes] 145 [hiéroglyphes] 146 [hiéroglyphes]

Je t'égorgerai des taureaux en holocauste *et je te plumerai* des volailles [2].

M. Golénischeff s'est avec raison inquiété de savoir ce que vient faire le parfait [hiéroglyphes] après l'imparfait [hiéroglyphes], et s'est demandé s'il ne fallait pas comprendre : « Je t'égorgerai des taureaux en holocauste après t'avoir plumé des volailles » [3]. De fait, le parfait a quelquefois cette valeur circonstancielle « après avoir... », mais nous ne voyons pas en quoi le Roi-Serpent sera plus content si l'on commence par lui offrir les oiseaux. Cette offrande, au contraire, est bien plutôt un accessoire, un surplus que le Naufragé ajoutera au sacrifice, autrement important, des taureaux. Il vaut donc mieux traduire [hiéroglyphes] par un futur simple : l'imparfait à valeur de futur [hiéroglyphes] a donné le ton de la phrase, et le parfait qui le suit ne fait que refléter cette valeur initiale. Ce cas est très fréquent en hébreu, par exemple : יִשָּׂא פַרְעֹה אֶת־רֹאשֶׁךָ וַהֲשִׁיבְךָ עַל־כַּנֶּךָ « Pharaon relèvera ta tête et te *rétablira* à ta place » (*Genèse*, XL, 13) [4]. Dans cette phrase, le parfait précédé du ו consécutif וַהֲשִׁיבְךָ n'a pas une valeur de parfait, mais sert simplement de prolongement à l'imparfait יִשָּׂא qui se trouve au début pour donner le ton.

[1] S. Preiswerk, *op. cit.*, § 476-477.

[2] Papyrus n° 1115 de l'Ermitage, 144-146.

[3] W. Golénischeff, *Le Conte du Naufragé* (*Bibliothèque d'étude* de l'Institut français d'Archéologie orientale, t. II), Caire, 1912, p. 58.

[4] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 406.

Dans l'*Hymne à Amon-Râ* du Papyrus n° 17 de Boulaq[1] on décrit la navigation diurne du dieu et son passage triomphal malgré les tentatives de ses ennemis :

Ton équipage est dans l'allégresse : il voit que l'impie est abattu, que son corps absorbe le couteau, *et* que le feu le *dévore*[2].

Cet exemple n'est pas moins clair que le premier. La logique condamne la traduction : « . . . après que le feu l'a dévoré ». Il est de toute évidence que l'ennemi de Râ a été égorgé ou mis en pièces avant d'être consumé par les flammes; l'ordre grammatical coïncide, en un mot, avec l'ordre chronologique. Le parfait a donc bien la valeur d'un présent, comme les deux temps qui précèdent : à savoir les deux imparfaits et . En d'autres termes, est un véritable « parfait consécutif ». On n'attend évidemment pas que l'impie soit réduit en cendres pour le tuer, pas plus que, dans la phrase biblique suivante, l'homme n'attend d'avoir fondé un foyer pour quitter celui de ses parents : עַל־כֵּן יַעֲזָב־אִישׁ אֶת־אָבִיו וְאֶת־אִמּוֹ וְדָבַק בְּאִשְׁתּוֹ « c'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère, et *s'attache* à sa femme » (*Genèse*, II, 24)[3]. Dans cette phrase, וְדָבַק joue le rôle de « parfait consécutif » par rapport à l'imparfait initial יַעֲזָב.

Sur un monument du règne d'Osorkon[4] on lit la formule suivante d'imprécations et de menaces contre ceux qui pourraient désobéir au décret royal :

Celui qui déplacera cette stèle que j'ai faite, — il tombera sous les coups d'Amon-Râ, *et* la flamme *s'emparera* de lui.

[1] IX, 6 à X, 1.

[2] Cf. É. Grébaut, *Hymne à Ammon-Râ*, Paris, 1874, p. 25.

[3] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 406.

[4] Voir A. Erman, dans *Zeitschr. für ägypt. Spr. und Altertumsk.*, t. XLV (1908), p. 6.

Pas plus que dans la phrase précitée de l'*Hymne à Amon-Râ*, on ne peut songer à traduire le parfait par : «*après que* la flamme *se sera emparé* de lui». Le criminel sera d'abord frappé, puis il sera livré au feu : l'ordre inverse ne se comprendrait pas. M. Golénischeff[1] a eu raison de rapprocher cette phrase de celle du *Conte du Naufragé* qui l'a embarrassé. L'emploi syntactique du parfait est le même dans les deux cas : il s'agit d'un «parfait consécutif» qui emprunte sa valeur de futur à l'imparfait qui le précède et qui justement se rapporte à l'avenir : signifie «la flamme s'emparera» parce que signifie «il tombera»; tout comme, dans l'exemple suivant, le parfait précédé du ו consécutif וְקָדְרוּ a le sens futur parce qu'il subit l'influence de l'imparfait תֶּאֱבַל à valeur de futur : תֶּאֱבַל הָאָרֶץ וְקָדְרוּ הַשָּׁמַיִם «la terre sera en deuil et le ciel *sera noir*» (*Jérémie*, IV, 28)[2].

M. Golénischeff[3] renvoie aussi à un article au cours duquel M. Erman[4] cite divers exemples où le parfait présente une valeur anormale. Parmi les trois phrases qui y sont citées, une seule mérite d'être ici relevée, comme se rattachant étroitement au cas étudié. C'est la suivante, que M. Erman appelle «formule initiale des hymnes au soleil» :

Tu émerges de l'horizon : *et tu illumines* l'Égypte.

L'ordre grammatical des deux propositions coïncide ici si exactement avec l'ordre chronologique qu'il est inutile d'insister sur ce point. Il n'y a pas plus de doute sur la relation des deux verbes de cette phrase qu'il n'y en a, par exemple, sur la «consécution» de l'imparfait et des parfaits dans : יֵצֵא וְעָמַד וְקָרָא «il sortira et *se tiendra debout* et *invoquera*»[5] (*II Rois*, V, 11).

[1] *Loc. cit.* — M. Golénischeff renvoie encore à la phrase suivante, tirée d'un monument de l'époque de Ménéphtah : . Maspero traduisait (*Zeitschrift*, t. XIX (1881), p. 118) : «Je donne que tu tranches les têtes des *Libou*, que tu repousses leur assaut». Mais il semble bien qu'il faille comprendre au contraire : «... après avoir repoussé leur assaut». Cet exemple ne rentre donc pas dans notre série des «parfaits consécutifs».

[2] Cf. S. Preiswerk, *op. cit.*, § 142.

[3] *Loc. cit.*

[4] *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, t. XX (1882), p. 3.

[5] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 393 a.

Au chapitre CLXXII du *Livre des Morts* se trouve la phrase que voici[1] :

Ton nombril est l'Étoile Solitaire, qui décide *et qui annonce* le jour, du milieu des ténèbres.

L'action de « annoncer » est ou contemporaine de l'action de , ou postérieure à elle : en tout cas elle ne peut en aucune façon lui être antérieure. De la sorte nous avons bien dans un parfait consécutif dont la valeur est analogue à celle du parfait וְהִשְׁקָה dans la phrase : וְאֵד יַעֲלֶה מִן־הָאָרֶץ וְהִשְׁקָה « une source montait de la terre *et arrosait*. . . » (*Genèse*, II, 6)[2].

B. — IMPARFAIT CONSÉCUTIF.

Tout ce qui a été dit sur le parfait consécutif en hébreu peut se répéter pour l'imparfait consécutif. « Le ו consécutif rattache l'aoriste[3] à un parfait qui précède. C'est là la valeur fondamentale de l'aoriste consécutif, si bien qu'il est censé se rapporter au temps parfait lors même que, dans ce qui précède, la notion du passé est exprimée seulement par un équivalent du parfait. . . Ainsi l'aoriste indique que l'action du verbe n'est pas un fait absolu, mais qu'elle se trouve en relation essentielle avec ce qui précède et ce qui suit. Le ו consécutif de son côté, se rattachant au parfait qui précède (en forme ou en idée), assigne à l'action le temps passé comme la sphère dans laquelle elle a lieu. En même temps, ce ו indique que l'action de l'aoriste est, d'une manière quelconque, une conséquence de ce qui précède. Cette conséquence peut être entendue dans un sens plus ou moins strict; ordinairement, pour l'aoriste consécutif, elle se réduit à la connexion, parfois peu serrée, constituée par la simple suite chronologique des actions ou des événements[4]. »

Or, de même que nous avons trouvé en égyptien des cas analogues au parfait consécutif de l'hébreu, il n'est pas impossible de découvrir de véritables imparfaits consécutifs dans les textes de l'ancien, du moyen ou du nouvel Empire.

[1] D'après le papyrus de Nebseni (British Museum 9900). Je dois la forme correcte de ce texte à l'obligeance de M. Loret.

[2] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 406 *b*.

[3] Ce terme d'aoriste, assez souvent employé par les sémitisants, est un simple synonyme d'imparfait.

[4] S. Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, § 489.

Dans le tombeau de à Éléphantine, le défunt, après deux phrases obscures qui semblent être des formules toutes faites, nous donne les détails biographiques suivants[1] :

J'ai bâti une maison, *et j'y ai dressé* des portes de bois; j'ai creusé un bassin, *et j'ai planté* (tout autour) des sycomores.

Cet exemple est particulièrement significatif. Le premier et le troisième verbes seuls sont au parfait; le second et le dernier sont à l'imparfait. La raison est bien simple : il n'y a en réalité que deux séries d'actions : la construction de la maison et l'aménagement du jardin. Pour chacune de ces actions, le rédacteur de l'inscription a employé d'abord un parfait, puis un imparfait qui se rattache étroitement au premier verbe et lui emprunte sa valeur. Le second verbe de chaque série indique une sorte de détail complémentaire, d'action subordonnée à la première. Il en est de même du verbe וַיִּמְאָסְךָ dans la phrase מָאַסְתָּ אֶת־דְּבַר יהוה וַיִּמְאָסְךָ (1 *Samuel*, xv, 23) «tu as rejeté la parole de Dieu : *il t'a rejeté aussi*»[2].

Le *Conte du Naufragé* présente plusieurs phrases de type similaire. Le héros du récit a échoué sur une île déserte; le Serpent maître de cette île lui est apparu, il l'a emporté et l'a déposé devant lui, sans lui faire aucun mal. Le Naufragé ajoute[3] :

Il ouvrit la gueule vers moi, tandis que j'étais à plat ventre devant lui, *et il me dit :* «Qui t'a amené, qui t'a amené, petit?».

«Il ouvrit la gueule» et «il me dit» sont deux actions connexes, l'une est la conséquence de l'autre. Or la première est exprimée par un parfait , la seconde par un imparfait : nous avons donc affaire ici à un imparfait

[1] Inscription située au-dessus de l'entrée, ligne 4. La restitution est due à Kurt Sethe, *Urkunden des Alten Reichs*, p. 121.

[2] Cf. S. Preiswerk, *op. cit.*, § 492.

[3] Papyrus n° 1115 de l'Ermitage, colonnes 67-69.

consécutif dans toute la force du terme, et qui peut être directement rapproché des imparfaits וַיֹּאמֶר et וַתֹּאמֶר dans le texte biblique suivant : וְהַנָּחָשׁ הָיָה עָרוּם מִכֹּל חַיַּת הַשָּׂדֶה ... וַיֹּאמֶר אֶל־הָאִשָּׁה ... וַתֹּאמֶר הָאִשָּׁה אֶל־הַנָּחָשׁ « et le serpent était rusé plus que toute bête du champ... *et il dit* à la femme... *et* la femme *dit* au serpent... » (*Genèse*, III, 1-2)[1].

Voici comment le même Naufragé nous raconte la réponse qu'il fit aux questions du Serpent[2] :

[hieroglyphes] 87 [hieroglyphes] 88 [hieroglyphes]

Je lui répondis, les bras pendants devant lui, *et je lui dis*...

Comme dans le précédent passage nous avons ici un parfait [hieroglyphes] puis un imparfait [hieroglyphes]. Comment expliquer ce changement de temps? C'est que les deux actions, en réalité, sont étroitement liées : il y a entre elles une « consécution »; la seconde étant en quelque sorte le développement de la première, elle lui est subordonnée par le changement de temps et elle lui emprunte sa valeur exacte.

Plus loin enfin, le Naufragé remercie le Roi Serpent de ses bontés envers lui et lui promet de vanter sa puissance, une fois rentré en Égypte. Il s'engage aussi à lui envoyer toutes sortes de parfums recherchés. Mais ces parfums sont en réalité originaires du pays même où règne le Serpent. Aussi ce dernier se moque-t-il d'un pareil cadeau, dont il n'aurait que faire[3] :

[hieroglyphes] 150 [hieroglyphes]

Il se rit de moi et de ce que j'avais dit à l'étourdie, en son cœur[4], *et il me dit*...

Dans cette phrase, [hieroglyphes] est évidemment un imparfait consécutif, dont l'emploi est parallèle à celui de [hieroglyphes] et de [hieroglyphes] dans les deux exemples précédents.

Dans le *Conte de Sinouhit*, le héros raconte son retour en Égypte après le long exil volontaire qu'il a dû s'imposer. Il a écrit au Pharaon pour lui

[1] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 405 *a*.
[2] Papyrus n° 1115 de l'Ermitage, 86-88.
[3] Papyrus n° 1115 de l'Ermitage, 149-150.
[4] « Il rit... dans son cœur » doit avoir le sens de : rire sous cape, sourire, se moquer intérieurement.

demander la permission de finir ses jours dans sa patrie. Il a obtenu une réponse favorable : aussitôt il se met en route[1] :

Comme le serviteur ici présent avait marché dans la direction du Sud, je fis étape aux Chemins d'Horus, *et* le chef qui était là et commandait les troupes de garde *envoya* un messager au palais pour le faire savoir au roi.

Voilà ce que Sinouhit raconte sur son étape à la frontière de l'Égypte. Son arrivée en cet endroit et la démarche du chef de la garnison sont deux événements inséparables : le premier est l'occasion, la cause même du second. Entre eux il y a une relation de temps et de cause, et c'est pour cette raison que le second est exprimé par un imparfait, consécutif du parfait. De même, dans la phrase suivante, le verbe וַתִּנָּצֵל est à l'imparfait précédé du ו consécutif parce qu'il exprime un fait intimement lié (par une relation d'antécédent à conséquent) au fait exprimé par le parfait רָאִיתִי : כִּי־רָאִיתִי אֱלֹהִים ··· וַתִּנָּצֵל נַפְשִׁי « car j'ai vu Dieu. . . *et* mon âme *a été sauvée* » (*Genèse*, XXXII, 31)[2].

Dans un hymne en l'honneur de Thoutmès III[3], le dieu Amon fait au roi la déclaration suivante, une fois que celui-ci a vaincu tous ses ennemis et entre à Thèbes en triomphe :

Je suis venu. *Et j'ai fait* que tu écrases[4] les princes de Palestine. *Et je les ai étendus* sous tes pieds, d'un bout à l'autre de leurs pays. *Et j'ai fait* qu'ils te voient comme Seigneur du rayonnement, et que tu brilles à leur face comme image de moi.

[1] Papyrus n° 3022 du Musée de Berlin, 241-243.

[2] Cf. J. Touzard, *op. cit.*, § 393 *β*.

[3] Stèle n° 34010 du Musée du Caire ; P. Lacau, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes, Stèles du Nouvel Empire*, t. I, 1er fascicule, p. 20 et pl. VII.

[4] Dans les phrases parallèles (cf. *infra*), le texte porte régulièrement le déterminatif dans ce verbe. Ici, il manque : la cause en est probablement la disposition des signes suivants.

Le verbe initial, celui qui donne la nuance générale du récit, est au parfait : . Mais tous les autres verbes sont à l'imparfait : , , . L'explication de cette apparente anomalie est bien simple : nous avons affaire ici à une suite d'imparfaits consécutifs, commandés par le parfait initial. Cet exemple est encore plus intéressant que les précédents, car il montre non plus un seul imparfait consécutif, mais plusieurs à la fois, groupés en série. Par conséquent, les trois verbes , et jouent, au point de vue du mécanisme de la phrase, le même rôle que les deux imparfaits וַיֵּט et וַיַּכֵּהוּ dans : חָרָה אַף־יהוה בְּעַמּוֹ וַיֵּט יָדוֹ עָלָיו וַיַּכֵּהוּ «la colère de Dieu s'enflamme contre son peuple : *et il étend* la main contre lui *et il le frappe*... » (*Isaïe*, v, 25)[1].

D'ailleurs, le même hymne en l'honneur de Thoutmès III contient dans la suite d'autres exemples d'imparfaits consécutifs. Ils sont tous bâtis sur le modèle de la phrase déjà étudiée :

, etc.
, etc.
, etc.
, etc.
, etc.
, etc.
, etc.
, etc.
, etc.

Je suis venu : *et j'ai fait* que tu écrases les habitants de l'Asie...; ...la terre orientale...; ...la terre occidentale...; ...les habitants des...; ...les habitants des îles...; ...la Libye...; ...les frontières du monde...; ...les habitants de l'extrême Sud...; ...les Anou de Nubie...

[1] Cf. S. Preiswerk, *Grammaire hébraïque*, § 492.

La stèle de Psamétik Ier et de Nitocris à Karnak[1] raconte comment fut présentée au dieu Amon son « épouse divine ». Après la cérémonie, celle-ci rencontre une autre princesse, et le texte décrit comme suit l'entrevue et son effet[2] :

Or, quand elle arriva vers l'épouse divine N., celle-ci la vit *et fut contente* d'elle; elle l'aima par-dessus toute chose *et lui donna* par testament tout ce qu'elle avait hérité de son père et de sa mère. En fit autant sa fille aînée N., fille du roi N. justifié.

Ce passage est très curieux parce qu'il offre par deux fois la série : parfait + imparfait. La première fois, c'est suivi de ; la seconde, c'est suivi de . Pourquoi donc ces changements de formes verbales? C'est que, parmi ces quatre verbes, deux seulement expriment des actions-causes, tandis que les deux autres expriment des actions-effets. En d'autres termes, nous avons ici non pas quatre événements indépendants les uns des autres, mais deux couples d'événements liés deux par deux par une relation chronologique et logique. C'est en voyant la nouvelle épouse divine que l'autre princesse reçoit d'elle une bonne impression; de même, c'est à cause de son affection pour elle qu'elle lui lègue tout son héritage. En somme, et sont de véritables imparfaits consécutifs, tout comme וַיָּגֶל dans : לָכֵן שָׂמַח לִבִּי וַיָּגֶל כְּבוֹדִי « c'est pourquoi mon cœur se réjouit *et* ma gloire *tressaille* » (*Psaumes*, XVI, 9)[3].

Tels sont les deux points de syntaxe égyptienne qu'il m'a paru intéressant d'étudier et d'éclairer. Les traiter dans leur ensemble n'était pas le sujet de cet article, dont le but est simplement d'attirer l'attention des égyptologues sur des détails grammaticaux peu connus; et je serais heureux si cette tentative était favorablement accueillie.

CHARLES KUENTZ.

Dijon, 19 mars 1917.

[1] G. LEGRAIN, *Deux stèles trouvées à Karnak en février 1897*, in *Zeitschrift*, t. XXXV (1897), p. 16 et seq.; le texte a été republié en partie par A. Erman, dans son *Aegyptische Chrestomathie*, p. 83 et seq.

[2] G. LEGRAIN, *loc. cit.*, p. 17, l. 15-16; A. ERMAN, *op. cit.*, p. 85-86.

[3] Cf. J. TOUZARD, *op. cit.*, § 405 *c*.

(25-1)

I

